PAULINO FERREIRA
ENCADERNADOR
R. N. DA TRINDADE
126 128
LISBOA

2 Vols
Fait en 1
750.N

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

I.

ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

A MOITIÉ MEILLEUR MARCHÉ QU'A PARIS.

Adélaïde de Méran, 2 *vol. in*-12, . . fr. 5 - 00
Angélique et Jeanneton, 1 *vol. in*-12, . 2 - 50
Les Barons de Felsheim, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
Les Cent-vingt Jours, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
Cet ouvrage contient : *Théodore ou les Péruviens ; — M. de Kinglin ; — Métusko ; — Adèle et Dabligny.*
Le Citateur, 1 *vol. in*-12, ... 2 - 50
L'Enfant du Carnaval, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
La Famille Luceval, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
La Folie Espagnole, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
Le Garçon Sans Souci, 1 *vol. in*-12, . . 2 - 50
Jérôme, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
L'Homme à Projets, 2 *vol. in*-12, . . . 5 - 00
Mélanges Critiques et Littéraires, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
Mon Oncle Thomas, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
M. Botte, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
M. de Roberville, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
Nous le sommes tous ou l'Égoïsme, 1 *vol. in*-12, ... 2 - 50
L'Observateur, 1 *vol. in*-12. . . . . 2 - 50
L'Officieux ou les Présens de noces, 1 *vol. in*-12, ... 2 - 50
Théâtre et Poésies, 5 *vol. in*-12, . . . 12 - 50
Tableaux de Société, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
Une Macédoine, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccles.

TOME PREMIER.

BRUXELLES,

CHEZ FERRA AÎNÉ, LIBRAIRE, RUE DU CHÊNE.

1820.

IMPRIMERIE DE HAYEZ FRÈRES ET SOEURS.

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Suites d'un mariage précipité.

Tout le monde sait ce que c'est qu'une première nuit de noces. Ceux-là, surtout, que l'amour a mis dans les bras de l'hymen, se rappellent toute la vie cette nuit à laquelle, malheureusement, nulle autre ne doit plus ressembler. Roberville protestoit à sa petite Rose que leur vie entière s'écouleroit au sein des délices et des enchantemens. Rose, très-novice, croyoit fermement à ces paroles, et répondoit, en rougissant de pudeur et de plaisir : Ainsi soit-il, mon cher ami !

Roberville avoit cependant appris de la piquante madame Chedeville, de la tendre Aliba, de la fiancée de Corambé, et de quelques autres, avec quelle promptitude se détruit le prestige. Mais qu'étoient toutes ces femmes comparées à Rose ? Avoient-elles ce titre sacré, qui fait du plus saint des devoirs le plus doux des plaisirs?

Possédoient-elles cette sensibilité exquise, cette finesse de perception, cette éloquence de la nature, cette variété d'expressions, qui multiplient pour ainsi dire une femme, et la rendent toujours nouvelle? La vérité de tout cela, est que Rose n'avoit encore dit que quatre mots; mais ils étoient d'un sens, d'une profondeur, d'un agrément!

Ils en étoient à cet instant où la nature cesse de seconder une infatigable imagination. M. de Roberville avoit un bras passé sous le cou satiné de sa séduisante compagne; il caressoit de l'autre main ce joli doigt qu'il avoit décoré la veille de l'anneau sacré, ce talisman qui nous assure de la fidélité d'une femme, en lui rappelant sans cesse ses sermens et ses devoirs. Ses yeux fatigués étoient fixés sur les yeux à demi-clos de la voluptueuse Rose. Il démêloit, sous ses longues paupières, l'expression de l'amour le plus tendre et de la plus sincère reconnoissance. « Oh! s'écria-t-il, qu'il est « doux d'être aimé ainsi! Qu'il faudroit en- « tendre peu ses intérêts, pour ne pas pro- « longer cette scène ravissante! Ma chère « Rose? — Mon bon ami? — Nous déjeunerons « au lit. — Oui, mon ami. — Nous y dînerons. « — Oui, mon ami. — Nous y souperons. — « Oui, mon ami. — Aujourd'hui, demain, « le reste de la semaine, le reste du mois. « — Oui, mon ami. — C'est ainsi qu'on vit

« véritablement l'un pour l'autre. Oublions le « monde, qui nous devient étranger. Je trouve « en toi tout ce qui fixe un cœur délicat, hy- « men, amour, amitié. Que le lit nuptial soit « notre univers! » *Vanitas vanitatum!*

Il sonne. Maman Perceval épioit depuis long-temps le moment du réveil. Sans doute M. de Roberville est passé dans sa garde-robe, et elle se dispose à prodiguer à sa fille ces soins réparateurs que l'expérience a transmis, de génération en génération, aux mamans Perceval.

Elle s'arrête, en voyant son gendre au lit; elle s'étonne, lorsqu'il lui dit très-sérieusement que ce n'est pas elle qu'il demande, mais le déjeuné. Elle passe de l'étonnement à la stupéfaction, quand elle apprend que le jour, la semaine, le mois, s'écouleront ainsi. Elle emploie les représentations, les observations, les réflexions. Elle proteste que jamais personne, dans sa famille, n'a fait un tel abus du mariage; que les femmes s'y résignent, à la bonne heure, mais sans cesser d'être chastes, et qu'une mère, jusqu'alors irréprochable, ne peut tolérer un tel excès, sans provoquer, sans mériter le blâme général.

Robert réplique qu'il n'a pas épousé la famille, mais Rose; que personne n'a le droit de s'immiscer dans le mystère conjugal; que si les habitans jasent, on les laissera jaser, et que la mère, jusqu'alors irréprochable, a perdu tous ses droits sur sa fille, de l'instant où elle l'a pré-

sentée à l'autel. Madame Perceval s'emporte, son gendre rit; elle crie, elle tempête; les gens de la noce accourent à la porte de la chambre nuptiale, et sont au fait, en deux minutes, de l'objet de la contestation. Rose, interpellée par sa mère, balbutie d'abord, et soufflée par son mari, elle répond bravement qu'elle a promis obéissance. Madame Perceval, piquée, outrée, exaspérée, se dispose à arracher draps et couverture. Roberville saute à bas du lit, la prend respectueusement par les épaules, et la pousse dehors. Hélas! disoit en elle-même la bonne maman, qui avoit le coup d'œil juste et prompt, M. Perceval étoit jeune, beau, vigoureux comme cela, il y a vingt ans : il est bien changé! Et vous aussi, auroit-on pu lui répondre.

Roberville s'enferme à double tour; il met les verroux. Il ouvre sa croisée; il appelle son domestique; il lui donne ses ordres. Bientôt un grand panier, bien garni, monte du jardin au premier, soutenu, balancé par la ceinture et les jarretières de la jolie mariée. Un guéridon, roulé près du lit, se transforme en table, et l'amour fait les honneurs du repas.

On mange, on boit; on se regarde, on oublie un moment la perdrix rouge, le Clos-Vougeot, le marasquin. On y revient; on porte le seul *toast* duquel on pût s'aviser : *Amour extrême, invariable, éternel.* On jure par les plaisirs passés; mille baisers scellent le serment. Les

yeux s'appesantissent, se ferment, et un doux sommeil rend de nouvelles forces à l'hymen, qui, quoiqu'en dise M de Roberville, n'est pas infatigable.

Cependant la malignité, toujours prompte à saisir le ridicule, toujours disposée à le répandre, à y ajouter, à en rire de ce ris qui ressemble à la rage, la malignité n'étoit pas oisive. La petite bonne Valin n'avoit cessé d'aller et de venir le jour du mariage et le lendemain : elle se glissoit partout, à la cuisine, à l'office, dans les jardins. Elle écoutoit par les trous des serrures, et elle alloit rendre compte à sa maîtresse, de ce qu'elle entendoit, et même de ce qu'elle n'entendoit pas.

Madame Perceval qui dirigeoit tout, qui se mêloit de tout, qui étoit toujours en l'air, avoit vingt fois rencontré la petite bonne. Mais la mariée étoit mise comme un ange, le repas étoit somptueux, l'assemblée brillante, et il étoit bon que madame Valin n'ignorât rien de tout cela ; mais on avoit le plus haut intérêt à lui cacher la scène un peu scandaleuse qui venoit de se passer, et celles qui pourroient suivre. En conséquence madame Perceval prit par une oreille la petite bonne, qui s'étoit fourrée parmi les convives, et qui rioit comme eux à la porte de la chambre nuptiale.

L'oreille fut tirée de façon à guérir la petite fille de la manie d'écouter. Elle s'enfuit, dès

qu'il plut à maman Perceval de lui rendre la liberté. Mais, hélas! elle avoit tout vu, tout entendu.

Vous sentez quel avantage avoit maintenant la famille Valin sur la famille ennemie. Une mère à qui tous les moyens sont bons pour marier sa fille ; un mari qui affiche l'incontinence et qui outrage les mœurs publiques ; une jeune mariée sans pudeur, qui consent à passer un mois au lit, etc., etc.

« Mettez-vous à votre secrétaire, monsieur « Valin. — Pourquoi faire, ma femme? — Com- « ment, pourquoi faire? Une complainte en « quarante-deux couplets. — Mais, je n'ai ja- « mais fait de vers. — Eh bien, vous commen- « cerez. — Mais, ma bonne... — Mais, mon- « sieur... — Je ne saurois... — Je le veux. »

Les maris des petits endroits sont dociles. M. Valin passe à son secrétaire, prend son canif, taille sa plume, se frotte le front, se gratte l'oreille. Madame Valin, l'œil animé, un bras en l'air, frappe le carreau du pied, et s'écrie : « Allons donc, monsieur, allons donc ! Est-il « si difficile de déchirer son prochain? — J'y « suis, ma femme, j'y suis.

« Or, écoutez l'histoire mémorable. »

L'histoire mémorable... Et M. Valin s'arrête là. Avec aussi peu de disposition pour la poésie que Roberville, mais bien plus patient, il cherche au plafond le second vers, qu'il n'y

trouve pas. Maman Valin en dicte deux sans reprendre haleine, et mademoiselle Mimi finit le second couplet. Il étoit acrimonieux, outrageant, et il n'en parut que meilleur.

Nos trois poëtes, par occasion, eurent beaucoup de peine à arriver à la sixième strophe à la fin de la journée. Cependant, M. Valin n'avoit cessé, pour entretenir leur verve commune, de racler son violon pendant que Mimi chantoit, rechantoit le dernier vers fait, pour appeler le suivant. Quarante-deux couplets à faire de cette façon, avoient quelque chose d'effrayant. Mais le désir de se venger est un terrible stimulant. On résolut de ne pas se coucher que la complainte ne fût terminée, et comme on étoit pressé de jouir, on convint de ne pas tenir trop rigoureusement à la rime, ni même à la mesure.

Nous avons laissé notre héros et sa jeune épouse, fatigués, accablés sous le poids des myrtes, se livrer à un sommeil réparateur. Leurs yeux se rouvrirent enfin à la lumière, et leurs cœurs à l'amour. Roberville prouva une fois, deux fois encore, que personne n'aimoit comme lui, et lorsqu'il ne lui resta plus de preuves à administrer, il essaya de remplir, par une conversation sentimentale, un intervalle qu'il prévoyoit devoir être assez long. Parler d'amour à ce qu'on aime, c'est encore jouir; recueillir sur ses lèvres ces traits heureux, ces expressions brûlantes qu'une vive passion peut seule inspirer et

qu'elle apprécie si bien, c'est doubler la jouissance : ainsi pensoit Robert, et il n'avoit pas tort.

Il les attendoit, ces mots enchanteurs, ces traits d'ivresse, et il les attendoit en vain. Oui, mon ami; non, mon ami; mon ami, je ne sais; ah! mon ami; voilà à peu près ce que lui répondoit Rose, et cette manière de répondre n'avoit rien de bien satisfaisant. Mais la fatigue, la timidité, privent une femme d'esprit de la plus grande partie de ses moyens, et Rose doit être spirituelle, puisque c'est un ange : Roberville n'a garde d'en douter, puisque le curé l'a dit. C'est de quoi il eût pourtant été bon de s'assurer avant que d'épouser.

Il faut lui donner le temps de se remettre, pensoit le jeune homme. Il faut faire naître sa confiance, et forcer doucement l'esprit qui se cache à se manifester. Roberville qui avoit eu la prétention d'entrer à l'académie, en avoit conservé beaucoup à l'érudition, et il n'étoit pas fâché de trouver l'occasion de se faire valoir : cela ne lui étoit pas difficile. Il eût parlé trois heures, que sa petite Rose ne se fût pas permis la plus légère observation. Il se jette à corps perdu dans la haute littérature. Il cite Montesquieu, qu'il connoissoit à peine, le Contrat Social qu'il n'entendoit pas, Helvétius qu'il n'avoit pas lu, et une cinquantaine de vers qu'il avoit retenus de la Henriade. Rose ouvroit ses grands

yeux, écoutoit en silence, et finit par bâiller si franchement, que son mari s'arrêta court. Allons, allons, se dit-il, ce n'est pas là son genre d'esprit. Essayons de la littérature légère. Il cite ce qu'il se rappelle de plus piquant, de plus gai de Bernis, de Boufflers, des autres amans des muses espiègles, et les bâillemens continuent sans interruption. Que signifie cette fureur de bâiller, pensoit le citateur?.... Hé! j'y suis. M. Morisset, mon premier maître d'école, homme docte et grand observateur, nous disoit: Mes amis, il y a trois sortes de bâillemens; bâillement produit par des tiraillemens d'estomac; bâillement effet de l'ennui; bâillement précurseur du sommeil. Or, madame de Roberville n'a pas sommeil, puisqu'il y a une demi-heure au plus qu'elle est éveillée. Elle ne s'ennuie pas avec Collé et Panard, puisqu'elle a de l'esprit comme un ange : elle a donc appétit.

D'après ce raisonnement, dont la justesse lui paroît démontrée, Roberville rassemble les débris du déjeuner, et propose une aile de perdrix. « Je vous remercie, mon ami. — Je t'en prie, « Rose. — Je ne saurois, mon ami. » Morbleu! dit-il tout bas, je m'y perds. Passons à une dernière épreuve.

Il prend un nouveau texte. Il s'étend sur l'économie rurale, sur les soins intérieurs de la maison, et la langue de sa jolie épousée se délie. Il apprend en quel temps se taille la vigne,

en quelle saison se fait la vendange, quels plaisirs on s'y permet, quelles niches font les garçons aux fillettes, comment on tisse le chanvre, le couplet favori qu'on chante en le filant, et ce qu'on accorde de déchet au tisserand sur vingt-cinq livres de fil. Vint ensuite l'art de transformer les jeunes coqs en chapons, d'engraisser les poulardes et d'élever des dindons, partie essentielle et difficile de la basse-cour. Allons, allons, pensa Roberville, si elle n'a pas l'esprit orné, elle l'a du moins solide, et les femmes en état de bien conduire leur maison, sont plus rares qu'on ne pense. La véritable richesse est dans l'ordre et l'économie : ma femme doublera mes produits; il est clair qu'elle m'apporte douze mille livres de rente. Elle est jolie, très-jolie; je la crois douce; j'ai donc fait un très-bon mariage.... Il est pourtant un peu dur de passer sa vie à parler chanvre et dindons.

Bah! qu'est-ce au fond que ces conversations si brillantes et si vantées? de la futilité, du vide, assaisonnés de quelque esprit dirigé par l'orgueil, par l'envie de se faire valoir et d'abaisser les autres. Que reste-il à la fin de ces vains mots qui ont frappé l'air? Rien. Et que manque-t-il aux tableaux un peu trop rustiques de Rose, pour les rendre enchanteurs ? De les parer du charme de la mythologie. Substituons à *vendange*, au *vin*

du cru, Bacchus, Silène et les Bacchantes. Que nos pigeons soient l'oiseau de Vénus; cherchons Priape dans un chou et dans une laitue; plaçons Flore et Zéphire dans l'anémone et la tubéreuse, et nos entretiens sont ceux de gens du meilleur ton.

Le mari le plus sot a, comme un autre, la manie d'être l'instituteur de sa femme, lorsqu'elle est jeune et docile. Cet animal barbu est si vain, lorsqu'on sourit à un trait heureux de sa compagne, de pouvoir dire à l'oreille d'animaux de son espèce : c'est moi qui l'ai faite ce qu'elle est! Pauvres gens, qui ne vous doutez pas que la plus naïve vous mène en paroissant vous céder, et que la force est toujours l'aveugle servante de l'adresse!

Roberville, vain comme un mari, commence aussitôt son cours de mythologie. Il indique à Rose les noms qui doivent embellir chaque objet. Rose trouve qu'il est plus clair et plus court de dire *tonnerre*, que Jupiter lançant la foudre; *rosée*, que les pleurs de l'Aurore; et *abricot*, que les dons de Pomone. Robert insiste, Rose persiste. Il commence une dissertation sur l'excellence du langage poétique, et Rose bâille plus fort que jamais. Ici Roberville réfléchit et se mord les lèvres. « Ma chere amie, dînons, « cela fait toujours passer une heure. »

Ils dînent. L'heure s'écoule en effet; mais combien d'autres doivent s'écouler de ce moment

à la fin du mois, et le moyen de les remplir avec une femme qui répond en bâillant ! Si du moins il avoit quelques livres, il tromperoit la lenteur du temps, car il sent bien qu'il ne peut penser à s'habiller et à paroître, après la manière positive dont il s'est expliqué avec madame Perceval. Un mois aux arrêts! dans un lit! avec une statue! quel supplice, et à qui s'en prendre, qu'à cette imagination toujours exaltée, toujours au delà du vrai, et dont il a toujours la foiblesse de suivre la première impulsion !

Rose, sans goût pour la fable, en a pris beaucoup à l'*histoire*. Elle croit, dans son ingénuité, que son mari peut à son gré en multiplier les leçons. Elle s'approche, elle agace; elle sourit, elle attaque : la fable, toujours la fable, rien que la fable. « Ah! dit-elle en bâillant de « nouveau, si j'avois mon bas, je tricoterois. « — Tu as raison, Rose, le plaisir n'est pas iné- « puisable. C'est par le travail qu'on y revient « et qu'on en sent le prix. »

En débitant cette phrase très-morale, Roberville avoit mis un pied hors du lit, puis l'autre; il est debout. Il fait quelques tours par la chambre; il s'arrête devant une croisée; il regarde les arbres de son verger, les fleurs de son parterre; il revient à son lit, il retourne à sa croisée.

En allant et venant, en ouvrant toutes les portes, excepté celle qu'il grilloit d'ouvrir, la

porte qui conduisoit à l'escalier, il trouve dans un cabinet de garde-robe... il trouve!... ressource précieuse, bonheur inespéré!...

Dans ce temps-là tout le monde depuis le colonel du cercle jusqu'au bourgeois élégant, faisoit de la tapisserie. Roberville jouoit l'homme du bon ton depuis l'heureuse issue de son affaire avec M. Dupont, et ce qu'il venoit de trouver avec un plaisir si vrai, c'est son métier.

Il le tire au milieu de la chambre, il passe un caleçon, un manteau de nuit, et il finit une aile de l'Amour qui enlève Psyché. Celle-là parloit du moins, pensoit-il, et cependant son amant a des ailes. Les anciens connoissoient mieux le cœur humain que moi.

Rose, assise sur son lit, sa tête soutenue sur ses mains, et ses coudes appuyés sur ses genoux relevés, le regardoit faire, sans rien dire, et peut-être sans rien penser. Elle se fatigue enfin et de sa position, et de ce lit solitaire. Par un mouvement machinal, elle se trouve aussi debout; elle a passé une robe du matin. Elle est derrière le fauteuil de son mari, et elle s'écrie : « Ah! que cette dame est bien! »

Roberville se retourne. Il voit une figure enchanteresse qu'embellit le plaisir de la surprise, des formes célestes, qu'une robe négligemment jetée trahit de toutes parts. L'aiguille tombe de sa main. Il regarde, il admire. « Ah! dit-il, Psy-« ché étoit moins belle que toi; mais elle avoit

« une âme. — Et moi aussi j'en ai une. Maman et « M. le Curé me l'ont dit. — Ah! Rose, pour- « quoi as-tu parlé? tu as détruit le charme. — « Je ne t'entends pas. — Hélas! je le sais bien. »

Elle demande à son mari ce qu'il veut faire de cette jolie vierge et de ce beau Gabriel qui la tient dans ses bras. « Partie d'un meuble, « ma bonne amie. — D'un meuble? — Oui, « un des six fauteuils qu'accompagnera un ca- « napé. — Apprends-moi à faire un meuble. « Je trouve cet ouvrage-là plus amusant que « mon tricot. »

Roberville, enchanté de se dérober à l'ennui qui le tourmentoit, et que doubloit celui qui se peignoit un moment avant dans tous les traits de sa femme, met l'aiguille dans ses jolis doigts, lui montre à la tenir, à la conduire. Rose est gauche; mais c'est la gaucherie d'Hébé, rougissant et laissant tomber sa coupe aux pieds du dieu qui lui sourit. Roberville l'encourage, elle fait mieux; il s'applaudit, bientôt elle va l'égaler.

Allons, allons, se disoit-il, elle n'est pas si bornée. Celle qui apprend à broder en deux heures, est susceptible d'apprendre autre chose. D'ailleurs, la patience et l'amour peuvent opérer un prodige.

Le reste de la journée s'écoula assez agréablement pour tous deux. La ceinture et les jarretières montèrent le souper, et on retrouva

avec plaisir ce lit qu'on avoit oublié pendant quelques heures. La volupté et le sommeil y régnèrent tour à tour, et le jour naissant ouvrit des yeux qui se dirent amour et bonheur.

Que faire, quand les yeux et la bouche ont tout dit? Déjeuner comme la veille, comme la veille se remettre au métier. Faire de la tapisserie deux jours de suite, en faire encore le lendemain, le reste du mois! Quelle perspective! « Je m'ennuie, » ma bonne, dit franchement Roberville.— « Et moi aussi, mon ami. — Ennuyons-nous « avec courage. — Ennuyons-nous, mon ami. « — Tu descendrois volontiers. — Oui, mon « ami. — Et moi aussi, ma femme. — Descen- « dons, mon ami. — C'est impossible, Rose. « — Pourquoi donc, mon ami? — Veux-tu « que nous passions, dans l'esprit de tes parens, « de tes amis, pour des jeunes gens inconsi- « dérés, qui ne savent ce qu'ils veulent, ni ce « qu'ils font? Si le projet de nous suffire à « nous-mêmes nous a donné en effet du ridi- « cule, à quelles plaisanteries piquantes ne « nous exposerions-nous pas, en paroissant ne « pouvoir plus nous supporter dès le second « jour? Sans doute ce ne seroit qu'une appa- « rence trompeuse, car je t'aime toujours pas- « sionnément. — Et moi aussi, mon ami. — « Mais l'apparence est tout dans le monde. « — Elle est tout, mon ami? — Tout absolu- « ment, Rose. Travaillons. — Travaillons, « mon ami.

« Je suis excédé, s'écrie Robert vers le soir, « et il jette au milieu de la chambre aiguilles, « soie et ciseaux. Je n'y tiens plus. — Ni moi, « mon ami. — Qu'on pense, qu'on dise ce qu'on « voudra, il faut sortir de cette insoutenable « prison. — Sortons, mon ami. » Et les voilà tous deux, s'occupant gaiement de leur toilette, enchantés d'échapper l'un à l'autre.

Roberville a examiné scrupuleusement la mise de sa jeune épouse. Il a placé la guirlande de fleurs sur sa tête; il a donné un tour gracieux aux plis de l'étoffe qui la couvre. Je la retrouverai céleste, pensoit-il, quand j'aurai passé un jour sans la voir.

Ils sont prêts, et Roberville balance, il hésite, il entr'ouvre la porte, il la referme. C'est qu'il faut vraiment de la force d'esprit pour s'exposer à des épigrammes, pour paroître les braver. Rose le regardoit faire et ne concevoit rien à ses irrésolutions. Sa bonne fortune le tira d'affaire.

Un aigre violon se fait entendre. Deux voix plus aigres encore le couvrent bientôt. Roberville prête l'oreille. Elle est déchirée par de détestables vers bien méchans, bien injurieux. Le prétexte qui s'offre est naturel; le jeune homme le saisit; il joue la fureur, il saute sur son épée, il sort.

Rose ne sait à quoi attribuer la colère de son époux; elle ignore ce qu'il veut faire de son épée;

mais elle le sait, parce qu'elle est bien aise de sortir de cette chambre, et elle et sans alarmes, parce qu'un beau jeune homme de Paris doit savoir ce qu'il fait.

« Quels sont, s'écrie Roberville en descen-
« dant, quels sont les insolens qui osent nous
« chansonner, et chanter leurs infâmes cou-
« plets à ma porte? Ne l'avois-je pas prévu,
« dit maman Perceval? Châtions-les, reprend
« Roberville. Châtions-les, poursuit le papa
« Perceval, » et il s'arme d'une broche. « Pas-
« sez le premier, mon gendre. — Je sais trop
« ce que je vous dois, beau-père... »

Beau-père se soucioit peut de l'honneur qu'on lui faisoit; mais il étoit difficile qu'il le refusât Tous les hommes sentent le mérite de la bravoure, et M. Perceval y prétend comme une prude brigue la considération due à la sagesse. Celui-ci ne pouvant donc refuser le généralat, crut au moins devoir user des prérogatives de sa dignité. Il prit le valet de Roberville pour son aide de camp, lui ordonna d'ouvrir la porte de la rue, de reconnoître la position et les forces de l'ennemi, et de venir lui en rendre compte.

Pendant que le général s'occupoit de ces mesures préliminaires, les chanteurs alloient leur train. Déjà ils en sont au vingt-unième couplet. Madame Perceval rugit de s'entendre qualifier de bégueule, d'édentée, de vieille ri-

dée. Le curé arrange un prône dans lequel il prouvera qu'on peut sans conséquence accepter et manger un dindon. Papa Perceval aiguise la pointe de sa broche à la fin du couplet qui le traite d'époux imbécile et qu'on mène par le nez. La petite sœur Félicité, la plus raisonnable de la famille, proteste que les moyens qu'on va employer pour repousser une ridicule aggression, sont dangereux et pitoyables. Personne ne l'écoute, et l'aide de camp ne sachant plus auquel entendre, sort sans autre arme que son fouet de poste, dont il jouoit à ravir.

Il voit le papa Valin raclant entre madame son épouse et mademoiselle Mimi, qui continuoient leur charivari infernal. De chaque côté du trio est un estafier armé d'une fourche, qu'il porte fièrement sur l'épaule en manière de trident : ce sont les charretiers de la maison Valin. Devant et derrière, sont deux drôles portant chacun un fléau : ce sont les batteurs en grange. Autour d'eux est un cercle, composé des ivrognes, des fumeurs, des curieux, des oisifs, des nourrices, des fileuses, des commères du village, c'est-à-dire, de la presque totalité des habitans, qui rioient de ce gros rire symbole de la sottise.

M. Bourguignon avoit servi un certain marquis, qui faisoit battre par ses gens les bourgeois qui lui déplaisoient, et qui entendoit qu'ils respectassent sa livrée. Bourguignon vou-

lut épargner à son nouveau maître l'humiliation de se mesurer avec des manans, et il commença à faire claquer son fouet, et à frapper à droite et à gauche.

Mais M. de Roberville n'étoit pas marquis; mais les paysans du lieu n'aimoient point qu'on coupât à coups de fouet le visage et les bras de leurs femmes. Ils cédèrent d'abord à la vivacité de l'attaque; ils s'ouvrirent, ils reculèrent. Mais, revenus de leur première surprise, ils tombèrent en masse sur Bourguignon, qui appela à son secours son maître, qui ferma la porte à double tour, qui monta au premier étage, et qui, aidé de papa Perceval, jeta bravement sur les assaillans les pots et autres ustensiles, que les trois dames leur fournissoient en abondance.

Papa Valin eut une oreille coupée d'un coup d'écumoire; Mimi et sa maman furent *contusionnées*, et se seroient trouvées mal, si elles n'avoient craint d'être plus grièvement blessées. Elles prirent papa chacune sous un bras, et firent une retraite précipitée, en appuyant un mouchoir sur la blessure du nouveau Malchus. Les spectateurs, qui perdoient l'espoir d'entendre la fin de la complainte, et qui n'avoient plus à gagner là que des coups, se dispersèrent, après avoir mis sous leurs bras les ustensiles qui valoient la peine d'être emportés, et avoir cassé les vitres de M. de Roberville avec les autres.

Bourguignon, roué de coups, étoit resté sur la place. Lorsqu'on eut longuement et certainement reconnu qu'il étoit bien seul, on fut le relever, on lui fit prendre des vulnéraires, et on lui couvrit le corps de compresses d'eau et de sel.

Or, comme on ne peut pas habiter une maison sans vitres et sans batterie de cuisine; que lorsqu'on a coupé une oreille au coq du village, et qu'on s'est fait des autres habitans du lieu autant d'ennemis déclarés, on cesse d'y être en sûreté, M. de Roberville avisa prudemment d'envoyer la petite bonne de maman Perceval à la poste voisine. En attendant son retour, on fit les paquets, et deux heures avant le jour, les deux familles montèrent dans la carriole d'osier des Perceval, et dans le cabriolet qui avoit amené M. de Roberville de Paris. On partit au galop, et on sortit du village par les derrières, de peur de mésaventure.

Voilà donc notre héros, qui ne devoit plus revoir la capitale, et qui y retourne au bout de quinze jours. Voilà l'homme qui devoit se livrer exclusivement aux douceurs de la vie champêtre, et qui y a renoncé en vingt-quatre heures. Voilà celui qui vouloit passer un mois au lit avec sa femme, et qui, dès le premier jour, a cherché un prétexte de renoncer honnêtement à ce dernier projet. Oh! si l'homme se servoit

de son expérience, de ses lumières et de sa raison, que de fautes, que de regrets il s'épargneroit! Mais, hélas! enfant à tout âge, il chancelle, il marche de chute en chute; il accuse la fortune, quand il ne doit accuser que lui; et pour finir ce chapitre par un trait de morale sublime que vous connoissez déjà, mais que je ne saurois vous rappeler trop souvent, je répète avec l'*Ecclésiaste : vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

CHAPITRE II.

Autres inconvéniens d'un mariage irréfléchi.

C'est une terrible chose qu'un mariage, quel qu'il soit! A-t-il été fait avec précipitation, on impute au mari certains petits événemens fâcheux. Tel époux a-t-il étudié sa femme, a-t-il cherché à la bien connoître avant que de se lier, on se moque de lui, quand on ne peut le blâmer. Cependant, tous les mariages possibles se font de l'une ou de l'autre manière : il demeure donc constant qu'un mari ne peut échapper au blâme ou au ridicule. On voit cela, on sait cela, on se marie pourtant, et on fait bien; car, sans le mariage, que deviendroit le monde? Au reste, un puissant motif de consolation pour un pauvre époux, c'est que tel qui le raille aujourd'hui sera raillé demain; et puis, sur cent billets, il s'en trouve un bon, et chacun compte sur celui-là. Revenons.

Pendant que le cabriolet et la carriole rouloient, Roberville s'occupoit de la manière dont il vivroit à Paris. D'abord, il logera dans le quartier de l'Estrapade : l'air y est pur, et on ne connoît dans ce pays-là ni les académiciens, ni même l'académie. Ainsi, sa femme et sa famille ignoreront l'humiliation que lui a valu sa *Morale par alphabet.* Rose sera mise dans le meilleur goût, parce qu'une jeune femme aime cela, et qu'un mari est bien aise que la sienne brille dans son quartier. Elle aura un maître de danse, qui fera disparoître certain air gauche que le cher époux commence à remarquer. Elle apprendra la musique, parce que, lorsqu'on chante, ou qu'on joue d'un instrument, on ne parle pas, et que Rose... comme bien d'autres, gagne beaucoup à se taire. Elle fréquentera les spectacles, parce qu'ils forment l'esprit, et que de ce côté-là il y a tout à faire. On se liera avec quelques gens aimables, s'il y en a à l'Estrapade, qui feront oublier à Rose ses choux-fleurs et ses dindons, et de qui elle prendra au moins ces lieux communs qui annoncent l'usage du monde, qui ne sont pas de l'esprit, mais qui en tiennent lieu... aux yeux de ceux qui n'en ont pas. Roberville lira beaucoup, et il trouvera cent bibliothéques à un écu par mois. Sa femme prendra insensiblement le goût de la lecture; et si elle a le courage d'ouvrir la grammaire de Restaut, il est indubitable

que, dans un an ou deux, elle saura l'orthographe, ce qui donne une certaine opinion, à l'Estrapade surtout, de l'éducation qu'on a reçue.

La famille Perceval faisoit, de son côté, un plan de vie assez agréable. La maman se proposoit de loger, elle, son mari et Félicité, chez son gendre, à qui elle promettroit, pour la forme, une bonne pension, que son désintéressement éprouvé ne lui permettroit pas d'accepter. Elle partagera ses loisirs entre les *Grands danseurs du Roi* et le prédicateur en vogue. M. Perceval comptoit affermer son bien, et trouver un estaminet où il liroit tous les jours la Gazette de France de feu Marin, ou le Journal de Bouillon, en fumant sa pipe et en vidant sa pinte de tisane... Sa tisane, c'est du vin blanc. Mademoiselle Félicité pensoit qu'une Jolie fille vieillit ignorée dans un village ; que lancée sur un grand théâtre, elle fixera les regards, et que ses parens, qui ont marié sa sœur sans dot, feront sans doute en sa faveur un sacrifice qui lui procurera un établissement solide et agréable. Chacun rêvant de son côté, on voyageoit sans mot dire. Rose ne parloit pas plus que les autres. Je ne saurois vous dire à quoi elle pensoit; peut-être ne pensoit-elle à rien.

Madame Perceval avoit bien jugé Roberville. Les femmes, même celles qui ont le

moins d'esprit, possèdent un certain tact qui ne les trompe jamais. A la première ouverture d'une pension, le gendre se fâcha aussi sérieusement que si on lui eût essentiellement manqué. Il étoit enchanté de vivre avec les parens d'une épouse qu'il aimoit tendrement; mais il étoit sensiblement blessé qu'on ne rendît pas justice à son cœur, et qu'on doutât de ses moyens. Maman Perceval l'apaisa facilement, en consentant à vivre à ses frais, et en lui protestant qu'il falloit la juste et profonde considération qu'elle lui portoit, pour imposer silence à sa délicatesse.

On se logea donc, et spacieusement, afin d'éviter les longs tête-à-tête, dont Roberville étoit tout-à-fait revenu. Il se meubla élégamment, parce qu'il avoit de la vanité; et comme il acquit le mobilier nécessaire à deux familles, que ses déplacemens continuels lui coûtoient beaucoup, et qu'il ne tira presque rien des meubles qu'il avoit laissés à la campagne, il commença à emprunter.

Il auroit pu réfléchir que le train sur lequel il montoit sa maison nécessiteroit de nouveaux emprunts; qu'on peut prendre une jolie femme sans dot, mais qu'on n'est pas obligé d'épouser toute sa famille. Roberville, vous le savez, est un homme à projets; et ces gens-là ne réfléchissent jamais qu'après l'événement.

Il étoit toujours empressé de se réunir le

soir à sa petite femme. Une demi-heure à l'amour, le reste au sommeil, et les nuits sont courtes. Les journées s'écouloient dans les dissipations de toute espèce, et ne pouvoient paroître longues. Roberville se trouvoit passablement heureux. Il se plaisoit surtout auprès de mademoiselle Félicité, sa belle-sœur, presqu'aussi jolie que Rose, et qui avoit sur elle les avantages de la gaieté, d'une imagination toujours vive, et des saillies qui en sont la suite naturelle. Il pensa que de l'Oseraie, qu'il accusoit de le contredire toujours, avoit eu raison dans cette circonstance comme dans mille autres. Il est certain, se disoit-il, que si j'eusse attendu huit jours de plus, c'est Félicité que j'eusse choisie. Je ne fais que des sottises. Mais comme il n'y a pas de remède à celle-ci, les réflexions sont inutiles : ne réfléchissons plus. Qui sait d'ailleurs ce que deviendra Rose? C'est une plante tardive que la culture développera. A propos, cherchons-lui des maîtres.

Roberville n'en connoissoit pas. Mais M. Bourguignon, qui avoit servi un marquis, étoit au courant des usages, se piquoit d'avoir du goût, et prétendoit connoître ce qu'il y avoit de mieux parmi ces gens qui vivent du superflu et de la sottise des grands, et des petits, qui ont le ridicule de les singer. Ce fut donc M. Bourguignon qu'on chargea de choisir les maîtres qui alloient faire l'éducation de madame.

Il amena d'abord un danseur, jeune, bien tourné, d'une jolie figure, et qui se présentoit avec grâce. Il avoit, comme tous ses confrères, la prétention d'être un homme essentiel, et, comme la plupart d'entreux, il avoit tout son esprit dans ses jambes.

« Combien, monsieur, prenez-vous par le-
« çon? — Six francs, monsieur. — Six francs!
« J'aurois pour ce prix-là des maîtres de ma-
« thématiques, de grec et de latin. — Vous les
« aurez, sans doute, monsieur. Mais à quoi
« servent le latin, le grec et les mathématiques?
« Moi, monsieur, j'enseigne l'art de plaire,
« j'anime les grâces, je les embellis, je les crée
« au besoin. Dans un an, madame sera accom-
« plie. Qu'est-elle à présent? une statue par-
« faite, à qui il faut que je communique la
« vie. »

Cette manière de définir la danse, de faire valoir des entrechats, n'étoit pas bête du tout. Aussi, rien de tout cela n'appartenoit à M. Duponceau. Il avoit appris ces phrases d'un danseur de l'Opéra, qui avoit persuadé à tout Paris qu'une femme qui ne danse pas comme mademoiselle Guimard, n'est bonne à rien.

Il est tellement flatteur d'avoir une femme *accomplie*, un tel avantage est si réellement impayable, que Roberville ne marchanda plus. M. Duponceau se mit en devoir de donner sa première leçon.

« Que faites-vous donc, monsieur? vous « prenez les mains de madame! — Pour la « placer, monsieur. — Vous enlevez son fichu! « vous touchez ses épaules nues! — Pour les « lui ouvrir. — Vous la troussez, morbleu! — Je « relève, je drape sa jupe. — Ne relevez « rien, monsieur. — Il faut que je voie les « jambes. — Vous ne verrez que les pieds. « — Il m'est impossible de lui rien apprendre « ainsi. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi. « — Je connois mon art, peut-être. — Votre « art! Votre art ne consiste pas à tâtonner « une femme de la tête aux pieds. — Je vous « proteste, monsieur... — Je ne le veux pas, « m'entendez-vous? — Savez-vous ce qui « résultera de votre opiniâtreté? — Qu'est-ce? « — Dans un an, madame ne saura rien. « — Que vous importe, pourvu que je vous « paie? — Et ma gloire, monsieur? »

Roberville s'étendit, en homme intéressé, sur l'indécence de semblables leçons. Il ne concevoit pas comment des pères et des maris souffroient une telle licence. Duponceau lui juroit que c'étoit un usage généralement reçu; qu'un *professeur* de danse est un homme délicat par principes, et qu'en entrant chez une jolie femme, il laisse ses sens à la porte. Roberville tint ferme, et Duponceau fut obligé de composer. On convint que madame auroit une robe à coulisses, qui fermeroit sous le menton,

mais qui ne descendroit qu'à deux doigts au-dessus de la cheville du pied, et qu'elle danseroit avec des gants. Or, comme une robe ne se fait pas en une demi-heure, la première leçon fut remise au lendemain.

Le professeur de musique se montra moins exigeant. Il ne demanda à voir ni les jambes, ni les épaules. Mais il s'étudia à donner à madame une pause romantique; il lui montra à arrondir son bras sur sa harpe, à laisser entrevoir ses formes, en se servant des pédales, à pencher mollement la tête, à baisser voluptueusement la paupière dans la romance, à lancer des regards perçans pendant un allégro. Roberville prétendoit que tout cela n'est pas l'art. M. Sandrin répondoit que ces moyens étoient au-dessus de l'art même, et le faisoient oublier; qu'on n'écoute pas une jolie femme qui déploie tous ces avantages, parce qu'on s'enivre du plaisir de la contempler; qu'il suffit qu'elle pince supportablement quelques variations, pour être recherchée, fêtée, adorée, et qu'il est beau pour un mari, de trouver dans sa femme l'objet des désirs de tous, et celui dont il est exclusivement aimé.

« Mais, messieurs les *professeurs*, puisque « *professeur* il y a, il sembleroit, à vous entendre, qu'on ne prend une jolie femme que « pour les autres. Je ne me soucie pas du tout « que la mienne plaise à tout l'univers. L'admi-

« ration mène droit au cœur, et le cœur..... —
« Ne mène à rien, monsieur. L'écueil que
« vous redoutez, n'est dangereux que pour les
« femmes sans vertu; et toutes celles qui pin-
« cent de la harpe en ont beaucoup. — Êtes-
« vous marié, monsieur le professeur? — Non,
« monsieur, et je n'ai nulle envie de l'être. —
« Eh bien! monsieur si cette envie vous prend,
« vous ne voudrez ni œillades langoureuses,
« ni regards animés. Vous n'entendrez pas que
« votre femme soit à demi-nue, pour qu'on ad-
« mire son bras et sa gorge, ni qu'elle place
« sa harpe de manière à faire deviner sa cuisse.
« Supprimons tout cela, s'il vous plaît, ou s'il
« faut choisir, je préfère la gaucherie modeste
« d'une femme qui vit dans son intérieur, aux
« grâces et à la voluptueuse vertu de vos *har-*
« *pistes*. — Alors, monsieur, il faut que ma-
« dame devienne une artiste consommée, et
« qu'elle brille par son talent, si elle ne séduit
« point par ses formes. — Eh! monsieur, voilà
« tout ce que je vous demande. »

Rose prenoit ses leçons le matin. Elle faisoit peu de progrès dans ces deux genres, mais beaucoup dans ce que le monde appelle *maintien*, et ce que les hommes indulgens nomment assurance. Le soir, elle alloit au spectacle. Elle ne trouvoit de bon à l'Opéra que les ballets; elle bâilloit en écoutant le Tartufe et Mérope; mais elle rioit de tout son cœur des

Fourberies de Scapin, et des tours de l'Avocat Patelin. Son goût pour la toilette se formoit sensiblement, et tous les jours il lui falloit quelque chose de nouveau. On l'admiroit à l'Estrapade, oh dame! et tous ceux dont son mari avoit composé sa société, étoient ses petits serviteurs : Rose se croyoit un personnage.

Un jour, son mari étoit allé acheter un ouvrage très-agréable, et qui faisoit un bruit prodigieux, à cause des idées hardies dont il abonde, et qu'on trouvoit neuves alors. Papa Perceval, se promenoit au Jardin du Roi ; maman et Félicité écoutoient un Génovéfain, bien pomponné, bien musqué, qui régnoit comme un petit sultan sur son auditoire féminin. Roberville revient, son livre sous le bras. Il monte sans se faire annoncer, parce que la bourgeoisie n'avoit pas encore adopté cet usage, dont les maris de tous les temps devoient cependant pressentir l'utilité. Que voit celui-ci! M. Duponceau caressoit, baisoit amoureusement la gorge de madame. Roberville, furieux, manifeste sa présence en appliquant un vigoureux soufflet au danseur, et il adresse des reproches sanglans à sa femme. « Mon ami, monsieur me montre la danse de « Flore et de Zéphire; c'est ce qu'il y a de « plus nouveau; et ainsi que l'air frais d'un « beau matin joue dans le calice des fleurs, « ainsi Zéphire s'enlace dans les bras de Flore, « et lui communique par ses baisers l'incarnat

« de la rose. — Et vous l'avez souffert ! quelle « impudence! et qui vous a dit tout cela? — « Mon ami, c'est monsieur. — Vous verrez « qu'elle me fera cocu par excès de bêtise! « Comment, ventrebleu! cet homme est étendu « sur un canapé, vous êtes sur ses genoux, et « il vous persuade qu'il danse! Monsieur le « drôle, je vais vous attaquer en séduction. — « Monsieur le mari, je ne possède pas un écu, « on se moquera de vous, et voilà tout ce que « vous gagnerez. — On se moquera de moi! on « se moquera de moi! — Oui, monsieur, on se « moque des maris qui ont de l'humeur, c'est « l'usage.— Sortez, faquin! » Duponceau sortit et il étoit temps. Monsieur le mari alloit se faire raison à coups de canne.

Il étoit facile de pénétrer madame, et Roberville brûloit de savoir jusqu'où les choses avoient été poussées. Rose répondit avec son ingénuité ordinaire, et Roberville resta persuadé qu'il n'y avoit eu que des baisers pris et rendus, mais que cinq minutes plus tard...

Une pareille aventure étoit bien faite pour dégoûter des maîtres à la mode, et inspirer le projet des précautions pour l'avenir. Le *professeur* d'attitudes voluptueuses et de coups d'œil assassins fut aussi congédié La réforme s'étendit jusque sur Bourguignon, à qui monsieur ne faisoit pas l'honneur de le craindre personnellement, mais qui paroissoit fait pour bien mener une intrigue.

Duponceau fût remplacé par un maître à danser de la rue des Fossés-Saint-Victor. Soixante ans, une bouche dégarnie, les joues cavées, une perruque à trois marteaux, des souliers taillades partout, à cause des cors et des durillons : voilà son signalement.

Le nouveau maître de harpe étoit à peu près du même âge, et la goutte qui lui rongeoit les mains, leur donnoit quelque ressemblance avec des pattes de chapon rôti.

Le successeur de Bourguignon tenoit beaucoup de ces deux messieurs, et à la faveur de ces changemens, Roberville crut pouvoir dormir en paix.

Une particularité qui le frappa et qui ajouta à ses regrets, c'est que Félicité qui n'avoit reçu aucune leçon, mais qui assistoit assez régulièrement à celles que prenoit sa sœur, savoit, ce qu'on avoit inutilement essayé de lui apprendre ; et son beau-frère, occupé un jour dans un cabinet voisin, fut étonné d'entendre résonner la harpe de madame avec assez de méthode et de précision. Il croit qu'il s'est opéré dans sa femme un changement subit. Il se lève enchanté ; il accourt. Félicité, qui se croyoit seule, s'étonne à son tour ; elle s'arrête, la harpe est muette, mais Roberville a vu. « Ah ! lui dit-il en l'embrassant, on ne « vous feroit pas croire, à vous, que vous « dansez, et vous étiez assise sur le genoux

« d'un homme couché sur un canapé. » Félicité rougit du plaisir de mériter l'éloge, et de celui d'être vengée d'un choix injuste et précipité. L'amitié qu'avoit déjà pour elle son beau-frère, devint un sentiment exclusif, qui, par la suite, le consola de bien des choses, parce qu'elle le partagea sincèrement.

Cependant, Roberville dépensoit le double de son revenu, et il ne réfléchissoit pas encore aux inconvéniens qu'entraîne le dérangement des affaires. Jusque-là, il n'avoit rien vendu, mais les emprunts se succédoient. Rose, qui ne calculoit pas plus que lui, demandoit toujours; et si son mari se permettoit de légères observations, elle fronçoit son joli sourcil son front étoit nébuleux. Elle ne recouvroit la parole, le sourire ne reparoissoit sur ses lèvres, que lorsque le marchand d'étoffes et la couturière paroissoient.

Il y avoit déjà quelque temps que Félicité prévoyoit les suites de ce désordre. La timidité naturelle à son âge, une sorte de délicatesse, ne lui permettoient pas de s'ériger en censeur, et de faire la leçon à son beau-frère. Cependant, l'avenir désastreux qui le menaçoit, lui et son épouse, la déterminèrent enfin à surmonter de frivoles considérations. Elle parla avec douceur, avec ménagement, et la solidité de ses raisonnemens n'en fut que mieux sentie.

Roberville forma à l'instant le projet de

payer ses dettes avec ses économies. Honteux de revenir sur ses pas, craignant de s'expliquer avec madame Perceval, il prit le parti de lui écrire qu'il avoit été égaré par son cœur, et que l'état de sa fortune ne lui permettoit plus de soutenir son train de maison. Il représenta à sa femme que douze francs dépensés chaque jour au spectacle, font par an cent quatre-vingt louis, qui valent mieux que toutes les arriettes et les gambades du monde; qu'une jeune dame peut être très-passablement mise sans payer dix louis par mois à sa couturière et à sa marchande de modes, et qu'à dix-huit ans on peut se passer d'un *remise*.

Madame Perceval se soumit : elle n'avoit pas d'autre parti à prendre; mais Rose avoit appris déjà des dames de l'Estrapade, qu'une femme ne doit jamais céder à son mari. En conséquence de ce principe, elle entreprit de prouver, et elle prouva très-mal qu'elle ne pouvoit, qu'elle ne devoit pas réduire sa dépense. Roberville, qui l'aimoit moins, à mesure qu'il s'attachoit davantage à sa sœur, prononça le mot *je le veux*, mot fatal, qui met toujours le feu dans un ménage. Rose pleura, et son mari lui tourna le dos.

Vous prévoyez bien que les bonnes amies furent consultées. Indépendamment de l'esprit de domination, passion première des femmes, celles-ci tenoient à certains dîners, où Rober-

ville faisoit également régner l'abondance et la gaieté; et on n'est pas fâché, à l'Estrapade, de ménager son pot-au-feu. Un *chorus* général d'indignation s'éleva contre les maris impérieux. On se consulta, on discuta, et on arrêta que Rose opposeroit la résistance à des prétentions absurdes, et que si son mari employoit les moyens violens, elle se vengeroit.

Elle ne savoit pas encore comment une femme se venge, et elle n'osoit le demander, de peur de passer pour ce qu'elle étoit. Mais elle déclara très-nettement à Roberville, qu'une femme *comme il faut* ne peut vivre sans voir Clairval et Vestris, et qu'elle continueroit de fréquenter les spectacles. Ce ton tranchant étourdit d'abord Roberville. Mais revenant au sentiment de sa dignité, qu'on outrageoit avec impudeur, il prononça la défense positive de sortir sans son agrément.

Rose ignoroit les dangers où s'expose une femme qui brave un mari raisonnable. La perte de son affection, celle de l'estime des honnêtes gens, les chutes réitérées où peuvent l'entraîner son dépit et l'abandon de ceux qui la soutiennent contre elle-même, par des égards, des respects qu'il est toujours flatteur de mériter, rien de tout cela n'étoit prévu, ne s'étoit même offert à sa pensée. Elle sortit; elle fut prendre madame Thomasseau, la plus élégante de ses jeunes amies, et elles allèrent entendre les vers voluptueux d'*Alys*.

Selon l'usage invariable des femmes, Rose raconta en chemin la scène très-vive qu'elle avoit eue avec son mari ; et madame Thomasseau ne manqua point de la féliciter sur sa noble et courageuse résistance. Elle l'exhorta à secouer entièrement le joug, et à jouir de sa jeunesse.

Madame Thomasseau jouissoit de la sienne dans toute l'étendue du mot. Elle avoit épousé un riche marchand de draps, et elle vivoit chez elle avec son premier garçon, dont elle n'étoit pas fort éprise, mais qu'elle trouvoit commode d'avoir sous sa main; elle avoit un bijoutier à la porte des Tuileries, un conseiller au parlement au Marais, et un officier aux Gardes au faubourg St.-Germain ; de sorte que, dans quelque quartier de Paris qu'elle allât, elle rencontroit, sans se détourner d'un pas, l'amour ou le plaisir, ce qui ne laisse pas d'être agréable.

Madame de Roberville devoit aller vite avec une telle institutrice. A peine furent-elles placées et eurent-elles jeté un coup d'œil rapide sur tous les points de la salle, que madame Thomasseau s'écria : voilà votre vengeur! Ce vengeur étoit un jeune mousquetaire, qui occupoit la loge voisine.

Rose voit un officier bien brillant, bien tourné, d'une figure aimable, et elle ne conçoit pas encore quel mal ce vengeur peut faire

à son mari. Le mousquetaire, qui déjà dévoroit des yeux deux jolies femmes, dont il n'est séparé que par une frêle barrière, a saisi le sens des mots jetés par madame Thomassean. Il débute par une salutation moitié leste, moitié polie. Madame Thomasseau y répond par une inclination de tête et un doux sourire. Rose se lève et répond par une profonde révérence, telle que la lui faisoit faire Duponceau au commencement et à la fin du menuet. Le mousquetaire eut envie de rire; mais Rose étoit si jolie! pouvoit-elle long-temps paroître ridicule?

Il s'approche, il parle de la pièce qu'on va jouer, des actrices qui vont paroître, de la mode du jour, de Longchamp, du maréchal de Saxe, et il parle de tout avec l'amabilité que donne l'esprit, et la grâce que procure l'usage du grand monde. Bientôt il cesse de généraliser la conversation. Il s'occupe exclusivement de ces dames; il se félicite du hasard heureux qui les lui a fait rencontrer. Ne les aura-t-il vues un moment que pour les regretter toujours? emporteront-elles le repos du reste de sa vie? C'est madame Thomasseau qui répond à tout, et qui ne répond pas mal. Son doux sourire a engagé la conversation; c'est tout ce qu'elle vouloit. Maintenant sa gaieté est modeste, réservée, décente même, parce qu'elle sait que les hommes ne s'attachent qu'en proportion de la résistance qu'ils éprouvent, et qu'elle se flatte

que Rose réglera sur elle son ton et son maintien. Si madame Thomasseau eût été seule, elle subjuguoit le mousquetaire. Il avoit balancé un moment. Mais c'est maintenant à Rose que s'adressent ses vœux; elle est l'objet unique de ses désirs, et Rose méritoit la préférence.

« Mademoiselle est sans doute de Paris? — « Non, monsieur. — Comment, une provin- « ciale auroit ces grâces naturelles, cette tour- « nure, cette aisance qui n'ont rien d'affecté? » Ici Rose rougit de plaisir : la flatterie est l'arme la plus dangereuse des hommes. « Made- « moiselle est chez des parens sans doute? — « Je suis chez mon mari, monsieur. — Mariée, « mariée à cet âge! C'est un meurtre, une in- « dignité. Et quel est l'heureux mortel qui a « ravi cette fleur? — Heureux! il ne l'est pas, « monsieur. — Comment, madame, il ne l'est « pas! — Il le dit, monsieur. — Le monstre! « et que lui faut-il donc?—Que je me soumette « à des volontés tyranniques. — Voilà bien les « maris! Le vôtre ose être exigeant, lui qui « devroit passer sa vie à vos pieds! Vengez-vous « madame, c'est le seul parti qui vous reste. » Hélas! pensoit Rose, je le veux bien: mais qu'ils me disent donc comment on se venge; moi, je n'ose pas le demander.

Notre mousquetaire n'étoit pas homme à le lui laisser ignorer long-temps. Des expressions passionnées, un ton vrai que donne toujours le

désir, que les femmes veulent bien prendre pour de l'amour, firent palpiter le cœur de Rose. Elle écoutoit, elle n'avoit plus la force de répondre, et le mousquetaire n'y perdoit rien.

Déjà l'entreprenant officier a passé dans la loge voisine. Déjà il a couvert de baisers une main charmante qu'on lui abandonne : c'est plus qu'on doit oser en public, c'est aussi tout ce qu'on peut s'y permettre. Mais ces baisers étoient expressifs. Avant la fin du spectacle, Rose commençoit à se douter de quelque chose, et la vengeance à lui paroître douce.

On alloit se séparer, et on vouloit se revoir. Le mousquetaire demande la permission d'aller le lendemain assurer madame de son respect : c'est toujours par-là qu'on commence, même avec celle qu'on veut le moins respecter. « Je ne « demande pas mieux, monsieur. Mais mon « mari... — Laissez-moi faire, madame, je serai « son ami. — Vous serez son ami ! vous ne me « vengerez donc pas ? » Le mousquetaire partit d'un éclat de rire ; madame Thomasseau suivit son exemple. « C'est un enfant à former, dit- « elle. — Je m'en charge, madame. — Mais de « quoi donc riez-vous ? — Charmante ingé- « nuité ! précieuse ignorance qu'il me sera si « doux de dissiper ! »

On convint de l'heure et du prétexte que prendroit M. de Vercourt, des moyens qu'on emploieroit si le mari étoit un homme sans usage,

sans savoir-vivre ; et le mousquetaire fit monter ces dames dans le carrosse de certaine comtesse qui étoit à sa disposition. Contenu par la présence de madame Thomasseau, qu'il prenoit pour une demi-vertu, et à qui il faisoit trop d'honneur, il se borna à ces protestations qui manquent rarement leur effet, qui sont sincères la veille, et aux quelles une femme qui a de l'expérience ne croit plus le lendemain. Il les déposa sur la place de St.-Michel, pour leur donner le temps d'arranger la fable qu'elles débiteroient en rentrant, et il courut attendre le moment heureux dans les bras de sa comtesse.

Roberville fut aussi indigné que surpris de l'évasion de sa femme. Il concevoit qu'on peut, à son âge, ne pas obéir rigoureusement, et chercher à couvrir la désobéissance de quelque prétexte spécieux. Mais braver ouvertement un époux, mépriser sa colère et les convenances, jusqu'à lui faire dire par ses gens qu'elle est allée à l'Opéra, est un excès d'audace qu'il ne devoit pas attendre d'une femme de dix-sept ans ; c'est ce qu'il ne peut pas souffrir, c'est ce qu'il doit réprimer.

Quels moyens emploiera-t-il ? dix plans divers se succèdent, et tous à l'exécution lui présentent des inconvéniens qu'il n'a pas prévus d'abord, parce qu'il est toujours entraîné par son imagination au delà de ce qui est raisonnable. Consultera-t-il Félicité ? En fera-il l'en-

nemie de sa sœur, peut-il même le désirer ? Sa meilleure, son unique amie ne se dégraderoit-elle pas à ses propres yeux, en nourrissant en lui un éloignement qui, chaque jour, devenoit plus prononcé? A-t-elle d'ailleurs l'expérience ? qui seule peut conseiller sagement dans une conjoncture aussi délicate ?

Indécis, incertain, mais toujours furieux, Roberville court chez M. de l'Oseraie, chez cet homme à qui il doit tant, qu'il a trouvé sensible à ses peines, indulgent pour ses erreurs, et dont il a si mal reconnu le tendre attachement. La longueur de la route, la fraîcheur de l'air, lui avoient calmé la tête ; et en entrant chez son ami, il ne sentoit plus que ses torts envers cet être estimable. Il s'attendoit à être froidement reçu, il le méritoit, il en convenoit avec lui-même. Quel fut son étonnement, lorsque de l'Oseraie prit, à son aspect, un air riant, et lui serra la main !

« Tu me délaisses dans la prospérité : tu as donc « quelque nouvelle disgrâce à me confier? J'aime « que tu reviennes à moi dans le malheur. Cela « prouve ta confiance et une affection que tu « oublies trop souvent, mais que rien ne peut « éteindre. Voyons, mon ami, que puis-je « pour toi ? »

Roberville, rassuré, raconta tout ce qui s'étoit passé depuis son mariage jusqu'à ce moment. Rendu, par la bienveillance de son ami et par

la chaleur du débit, à son premier ressentiment, il peignit les torts de sa femme en traits de feu. De l'Oseraie sourit et lui dit : « N'attachons pas à « une première imprudence une importance que « probablement elle ne mérite pas. Ta femme « a fait une fausse démarche ; mais il me semble « que tu en es l'unique cause. — Moi, mon ami, « moi ! Ecoute, Roberville. Tu as commencé « par vouloir faire de ton amour et de celui de « ta femme l'occupation de tous les jours et « de tous les momens. Tu t'es hâté d'user un « sentiment qui n'est pas éternel et qui ne se « reproduit jamais ; tu l'avois éprouvé dix fois : « voilà une première faute.

« Ton amour-propre se révolte, s'indigne « pour une misérable chanson, qui eût été « oubliée le lendemain. Tu te mets en état « de guerre avec tout un village, tu es forcé « d'enlever ta femme des lieux où elle vivoit « dans la médiocrité, au milieu de gens sim- « ples comme elle, qui ne pouvoient ni la « corrompre, ni même altérer la pureté de « ses goûts. Tu la conduis à Paris ; tu ouvres « ta maison à des gens que tu ne connois pas « et qui peuvent être dangereux. — Je ne « reçois, à peu d'exceptions près, que des « femmes. — Tant pis. Ce genre de liaison est « d'autant plus dangereux qu'il est plus libre ; « et de tous les corrupteurs, le plus insinuant, « le plus perfide est une femme corrompue. « Revenons.

« Tu prends un état que ta fortune ne te « permet pas de soutenir. Tu fais contracter « à Rose l'habitude du luxe et des plaisirs dis- « pendieux, et lorsque ta raison te fait sentir « la nécessité d'une réforme, tu crois qu'il « suffira d'un mot pour y ployer une jeune « femme sans jugement et sans expérience ! Elle « résiste, tu devois t'y attendre, et au lieu de « voir dans sa résistance l'effet certain de son « défaut de lumières, au lieu de l'amener in- « sensiblement à tes idées par la douceur, « par des raisonnemens, tu deviens exigeant, « impérieux. Tu prononces le mot *je le veux*, « mot que des circonstances majeures légiti- « ment quelquefois, mais qui est toujours le « signal de la discorde, et qui ne laisse d'au- « tre parti que celui de la sévérité. Que de « fautes à la fois !

« Ta femme s'aigrit au lieu de céder. Elle « désobéit ouvertement, et elle veut que tu « le saches. Quelles sont maintenant tes res- « sources avec un être qui n'en a aucune dans « l'esprit, et qui a cessé d'aimer ? Ne t'abuse « pas là-dessus, mon ami ! Eût-il survécu « quelque chose de ce premier amour à l'abus « que vous en avez fait, cette foible lueur a « dû s'éteindre par ce mot redoutable. C'est un « malheur de le prononcer quand on y est « contraint ; c'en est un plus grand d'être « forcé de le soutenir ; mais le dernier de tous

« est de voir mépriser une autorité légitime,
« sans laquelle il n'existe pas d'ordre dans une
« maison.

« Je te le répète, j'attache peu d'impor-
« tance à la démarche qu'a hasardée ta femme.
« Mais tu t'es mis toi-même dans une position
« qui ne te permet plus de reculer. Repré-
« sente-lui d'abord qu'elle a manqué à son
« devoir. Déclare-lui avec fermeté qu'à la pre-
« mière désobéissance, tu la mettras dans un
« couvent. Elle paroît altière ; elle désobéira
« encore, je le crains Alors il n'y aura plus
« à balancer. Effectue ta menace. Conduis-la
« dans une maison décente; fournis abondam-
« ment au nécessaire, mais imprime d'a-
« bord la terreur. Elle passera de l'indifférence
« à la haine. Mais les remontrances d'une su-
« périeure éclairée, ses propres réflexions la
« ramèneront insensiblement à toi et à ce
« qu'elle se doit à elle-même. Elle verra dans
« son époux un ami vrai envers qui elle a eu
« des torts réels ; elle aura appris à craindre,
« à respecter ton autorité, et elle te saura
« gré de ta clémence, quand le moment d'en
« user sera venu.

« Tels sont, mon ami, les tristes et uniques
« conseils que je puisse te donner ; tel est le
« parti que j'eusse pris moi-même, si le sort
« m'eût mis à une semblable épreuve. — Oh!
« toi, tu es heureux en tout. — J'ai fait ce

« qu'il falloit pour l'être. Quand j'ai pensé au « mariage, j'ai comparé l'amour à un météore « éblouissant, mais passager. J'ai senti qu'une « vive amitié, des soins, des prévenances, des « égards mutuels, rendent seuls constamment « heureux, et j'ai eu le bonheur de rencontrer « une femme pénétrée comme moi de ces vé- « rités. Va, mon ami, je te plains autant que « je t'aime; mais sois homme, et déploies-en « le caractère. »

En quittant M. de Vercourt, madame Thomasseau avoit fait la leçon à sa compagne. « Il « faut, lui avoit-elle dit, mener son mari ou « en être esclave, et dans l'alternative, il n'y a « pas à balancer. Vous venez de débuter comme « un ange : sachez maintenant persévérer. Il « vous en coûtera, à la vérité, quelques efforts, « vous aurez quelques combats à soutenir pour « subjuguer un homme qui annonce de l'éner- « gie; mais l'empire est le prix du courage, et « vous le perdez sans retour, si vous cédez une « fois. Déclarez d'un ton aisé et ferme que vous « n'entendez pas vous contraindre, et que vous « avez été à l'Opéra, parce que tel étoit votre « bon plaisir. Si M. de Roberville s'emporte, « opposez une dignité calme à l'orage, et re- « tirez-vous dans votre appartement.

« N'allez pas lui parler du charmant mous- « quetaire: au moindre soupçon d'une intrigue « galante, il ameuteroit contre vous tous les

« maris : ces animaux-là ont tous le ridicule « de ne vouloir pas être trompés. Il entraîne- « roit encore dans son parti les dévotes, les « prudes, les bégueules; et une femme qui n'a « plus pour elle que ses amans, est à peu près « seule : car ce n'est plus l'amour de l'individu « qui les guide, c'est celui du plaisir, et cet « amour-là n'est qu'un goût passager. Bonsoir, « ma petite. Fermeté, adresse et discrétion : « avec cela une femme arrive à tout. »

Roberville et Rose se conformèrent exactement aux conseils qu'ils avoient reçus. Le mari exigea tout; l'épouse ne voulut rien accorder. Ils se séparèrent aussi indifférens l'un pour l'autre que s'ils eussent eu quinze ans de mariage, et aussi animés, aussi aigris que deux Normands qui se menacent mutuellement d'une assignation.

Il est bien extraordinaire, pensoit Roberville, que ma femme ne trouve des idées, qu'elle ne s'exprime facilement que pour me contredire. Vous verrez qu'elle deviendra aimable pour tout le monde, excepté moi. Cette remarque de Roberville pourroit être faite par bien des maris, qui n'y pensent pas. Concluons-en que tout est pour le mieux, et ajoutons une huitième *béatitude* à celles que nous connoissons déjà : *Bienheureux les maris faciles et confians.*

CHAPITRE III.

Vous deviez vous attendre à cela.

Madame de Roberville dormit très-bien : les sots ne s'affectent jamais. Son mari se frotta le front une partie de la nuit : étoit-ce un pressentiment ? L'image du beau mousquetaire se présenta le matin à l'imagination paresseuse de madame, et fixa le sourire sur ses lèvres. Monsieur, à son réveil, retrouva les soucis sur son oreiller.

Il étoit à peine levé, qu'on lui annonça quelqu'un qui demandoit à le voir avec empressement. Roberville ordonne qu'on fasse entrer, et à peine a-t-il parlé, que la porte s'ouvre, qu'un jeune homme se précipite et le serre dans ses bras en s'écriant : « Mon cousin, mon cher « cousin ! »

Roberville le regarde. Taille bien prise, figure heureuse, habit de soie noire complet, dentelles d'Angleterre, épée d'acier, chapeau sous le bras : on pouvoit reconnoître ce parent-là. Roberville n'y voyoit qu'une difficulté : il ne se souvenoit pas d'avoir ouï dire à sa mère qu'il eût jamais des oncles ou des tantes, et sans cela il n'est pas aisé d'avoir des cousins.

« Monsieur, répondit celui-ci, votre père « avoit un frère nommé Hyppolite, qui parvint « à l'âge de dix-huit ans, sans savoir faire autre

« chose que jurer, boire, jouer aux dés et avec « les filles. Grand-papa Robert, qui n'étoit pas « endurant, le fit enlever, conduire à Brest et « mettre à bord d'un vaisseau qui partoit pour « les Antilles.

« Au milieu de la traversée, le bâtiment fut « assailli d'une tempête, dont je vous ferai « l'histoire si vous voulez. — C'est inutile, « monsieur. — Il fut jeté sur un rocher, où il « se brisa. L'équipage se mit dans les chaloupes, « et on refusa d'y recevoir Hyppolite, parce « qu'on ne vouloit pas les surcharger, et que « si quelqu'un devoit être noyé, il valoit « mieux que ce fût un mauvais sujet qu'un « autre. En conséquence de ce raisonnement, « auquel Hyppolite eût répondu d'une manière « victorieuse, si on lui en eût laissé le temps, « il fut réduit à s'accrocher à quelques plantes « marines, et il resta dans l'eau jusqu'au cou, « attendant le moment d'être tout-à-fait sub- « mergé, ou tiré de là par quelqu'un de ces « coups du sort qui tiennent du prodige, et que « cependant on lit partout.

« Bientôt il se trouva les épaules hors de « l'eau; une heure après, il n'en avoit que « jusqu'à la ceinture; enfin le roc se décou- « vrit, et Hyppolite put se promener à pied « sec. Vous allez me prendre par mes propres « paroles, et crier au miracle. Rien n'est pour- « tant plus simple que ce que je vous raconte : « la marée baissoit, voilà tout.

« En se promenant sur son rocher, Hyppo-
« lite pensa que la marée qui avoit baissé,
« remonteroit infailliblement au bout de six
« heures. Il ne savoit même pas si elle ne
« baissoit pas déjà au moment où le vaisseau
« périt, auquel cas il auroit, à la marée pro-
« chaine, de l'eau par-dessus la tête, perspec-
« tive qui n'étoit pas faite pour l'égayer.

« En faisant toutes ces réflexions, il bron-
« cha et tomba, parce qu'il observoit les bornes
« de l'horizon, au lieu de regarder à ses pieds.
« Sa chute ramena son imagination vaga-
« bonde au point qu'il occupoit, et il se trouva
« entre un coffret et deux caisses, dont il ne
« put se tirer qu'à l'aide d'un ferrement avec
« lequel il les brisa. Une des caisses étoit
« pleine de biscuit, l'autre de vin de Cham-
« pagne, et le coffret d'or.

« Hyppolite but et mangea, et se trouva
« assez bien pour tenir à la vie et aux jouis-
« sances. Il regarda ses richesses avec com-
« plaisance, et jugea que s'il pouvoit les porter
« à terre, il auroit de quoi jouer aux dés et
« avec les filles le reste de ses jours. Il n'y
« avoit qu'un obstacle à surmonter : c'est que
« la terre étoit à quatre ou cinq cents lieues
« de lui.

« Cependant, comme un grand cœur ne
« désespère de rien, Hyppolite se mit à fabri-
« quer, des débris du bâtiment et de quelques

« cordages rompus, un mauvais radeau sur « lequel il chargea ses provisions et son or. « Il s'y plaça ensuite, s'y attacha fortement « et s'abandonna à sa bonne ou à sa mauvaise « fortune.

« Bientôt un vaisseau, que la tempête avoit « aussi écarté de la route, mais qu'elle n'avoit « pas brisé, parut fort à propos, et recueillit « Hyppolite, son biscuit, son vin de Cham- « pagne et sa cassette. Tout cela est arrangé « pour le mieux, allez vous dire. J'en con- « viens avec vous; mais une preuve certaine « de la vérité de ces faits, c'est que me voilà, « et que je n'existerois point si mon père se « fût noyé alors.

« Hyppolite, arrivé à St. - Domingue, « crut en être quitte pour payer généreuse- « ment son passage. Ce n'étoit pas-là le compte « du capitaine. Presque tous les hommes sont « fripons, quand ils peuvent l'être avec impu- « nité. Celui-ci avoit jeté un dévolu sur la « cassette de mon père, et il lui déclara qu'il « falloit partager, ou s'attendre à être dénoncé « et à perdre le tout. Hyppolite dit au capitaine « que le trait n'étoit pas délicat. Le capi- « taine répondit qu'on fait toujours mal ses « affaires avec de la délicatesse, et il persista « si vivement dans ses prétentions, qu'Hyp- « polite aima mieux se tirer de ce pas difficile « avec cent mille écus qu'avec rien.

« Il vécut un an comme un petit seigneur.
« Un an de cette vie encore, et il ne lui seroit
« plus rien resté. L'amour, qui fait au hasard le
« bien et le mal, l'amour le sauva.

« Hyppolite rencontra chez le gouverneur la
« fille d'un riche habitant, jeune, jolie et très-
« éveillée. Vous savez qu'il aimoit à jouer avec
« les filles; elle aimoit à jouer avec les garçons;
« ils jouèrent tant qu'au bout de six mois
« monsieur le gouverneur lui notifia que, s'il
« n'épousoit mademoiselle Sophie dans les
« vingt-quatre heures, il le feroit mettre aux
« fers à la réquisition de son père.

« Comme une femme jeune, jolie et riche,
« vaut mieux qu'un procès criminel, Hyppo-
« lite épousa mademoiselle Sophie.

« Comme il n'étoit pas très-content de son
« père, il n'avoit pas jugé à propos de lui don-
« ner de ses nouvelles.

« Comme un père se console aisément de la
« perte d'un mauvais sujet, le grand-papa
« Robert ne s'occupa plus de son fils.

« Comme un goût qu'on ne combat point
« devient irrésistible, ma mère joua tant avec
« les garçons qu'elle en mourut.

« Comme il est juste qu'un père meure avant
« son fils, le mien s'est décidé, il y a six mois,
« à me transmettre sa fortune.

« Et comme on ne jouit bien de son opulence
« qu'à Paris, j'ai tout réalisé, je me suis em-
« barqué, et je suis ici depuis huit jours.

« Mon premier soin a été de chercher les « Robert, s'il en existoit encore. Je n'avois « reçu de mon père que des renseignemens « très-généraux sur sa famille. Cependant, à « l'aide de quelques notes du lieutenant de « police, et des registres de votre paroisse, je « vous ai découvert, mon cher cousin, et je « m'empresse de vous offrir mon amitié, et votre « part de deux millions, si vous en avez « besoin. »

Cette histoire étoit un peu extraordinaire, et le ton du narrateur peu propre à persuader. Mais le moyen de ne vouloir pas être le cousin d'un homme qui a deux millions, et qui vous offre sa bourse! Roberville devoit soixante mille livres, et les intérêts de cette somme réduisoient son revenu à neuf mille francs. Il forma le projet de se libérer aux dépens du cousin.

Il devoit craindre que le parent attribuât le dérangement de ses affaires à son inconduite, ce qui pourroit éteindre tout à coup cette belle chaleur, ce noble désintéressement. Roberville jugea donc à propos de faire précéder la demande des soixante mille francs, du récit des faits qui avoient successivement nécessité les emprunts; et il conta au cousin les particularités que vous connoissez déjà. Le cousin le plaignit, le loua de la fermeté qu'il opposoit aux fantaisies d'une femme déraisonnable, s'engagea formellement à payer ses dettes, et finit par une

offre qui devoit séduire un homme dans sa position.

« J'ai acquis hier, lui dit-il, à Epinai, près « St.-Denis, une propriété charmante. La mai- « son est simple, mais les jardins sont délicieux. « La nature n'a produit nulle part de paysage « aussi piquant, aussi varié; nulle part l'or- « donnateur n'a aussi complétement caché l'art. « Ce chef-d'œuvre est l'ouvrage de M. de Nayer, « qui s'est fait la plus haute réputation en ce « genre. (1) Vous le connoissez, mon cousin? « — Non, mon cousin. — Vous en avez au « moins entendu parler? — On en parle par- « tout. — Je vous prête ma maison. Conduisez-y « madame de Roberville, et passez-y quelques « mois avec elle. Les beautés locales la sédui- « ront, et elle perdra insensiblement à Epinai « ces habitudes qui vous blessent si justement. « Vous serez arrivé à votre but, sans avoir été « contraint d'employer l'autorité, moyen que « dans notre famille on emploie toujours à « regret. »

Roberville trouve la proposition sage et naturelle. Il se félicite de ramener, sinon l'amour, du moins le calme dans sa maison. Il accepte avec les protestations de la plus vive recon-

(1) Ces jardins existent réellement. Ils appartiennent à M. de Nayer, maire d'Epinai, qui en fait parfaitement les honneurs, et qui passe sa vie au sein des arts et de l'amitié.

noissance et du dévouement le plus absolu. Il fait appeler madame.

Madame paroît, et monsieur lui présente le cousin. Elle le fixe, recule et rougit. « Quel « enfantillage! s'écrie Roberville. Approchez, « madame; embrassez un parent généreux, qui « rétablit nos affaires. » Rose hésite, elle balance, elle craint de faire quelque bévue; son mari la pousse dans les bras du cousin. Par quelle fatalité l'hymen donne-t-il toujours tête baissée dans les piéges que lui tend l'amour?

Le cousin est le mousquetaire; la maison d'Epinai appartient à sa comtesse, et il n'auroit pas un sou, s'il n'avoit emprunté la veille cinquante louis à un de ses camarades.

Roberville fait part à sa femme de l'intention où il est de passer quelque temps à Epinai. Sa femme lui répond qu'elle est disposée à faire ce qui lui plaira, et que la société de son parent lui sera toujours agréable. « Voyez-vous, di- « soit tout bas Roberville au mousquetaire, « voyez-vous les effets heureux de l'énergie « que j'ai déployée hier? Les femmes, quoi « qu'elles disent, sentent qu'elles sont faites « pour obéir. Elles ploient sous un mari ferme, « et ne résistent qu'à un sot. — Vous avez rai- « son, mon cousin. Mais sachez maintenant adou- « cir le joug, à mesure que ma cousine revien- « dra à son devoir. — Vous sentez bien que je « l'engagerai à être toujours plus soumise, en

« reconnoissant sa docilité par des égards, des « attentions. Oh! je sais comment il faut mener « une femme. — Mon carrosse est à la porte : « ne laissez pas refroidir ces favorables dispo- « sitions. » Les mousquetaires menoient les affaires rapidement, et celui-ci étoit plus mousquetaire qu'un autre.

« Allons, ma bonne amie, donnez ordre qu'on « nous fasse une malle ou deux pendant que « nous déjeunerons. — J'y cours, mon ami. — « Je suis sûr, mon cousin, que vous n'aurez « plus de ma cousine que de la satisfaction. — « Ma foi, je commence à le croire. »

M. de Vercourt ne manqua point d'offrir son hommage à la famille assemblée. Roberville répéta exactement ce que lui avoit dit le cousin. Papa et maman Perceval ouvrirent les yeux et les oreilles. Félicité observoit le jeune homme, et tira son beau-frère à part. « Ne lui « trouvez-vous pas, dit-elle, un air contraint? « — Bah! voulez-vous qu'un homme de vingt « ans, qui n'a encore vécu qu'avec des nègres, « soit à son aise, au milieu de quatre à cinq « personnes qu'il voit pour la première fois? « Apprenez qu'il me donne soixante mille « francs, et qu'il me prête les plus beaux jar- « dins des environs de Paris. — Je n'ai rien à « répondre à cela. »

On déjeune. M. de Vercourt est réservé, gai, spirituel avec décence. Pas un regard, qui

s'adresse à Rose; toutes ses attentions sont pour Félicité. « Il est charmant, disoit tout bas ma« man Perceval. » Si elle pouvoit le fixer, pensoit Roberville! Beaucoup de maris sont de cette finesse-là.

On laisse la garde des lieux au beau-père et à sa femme; on témoigne à Félicité de vifs regrets de la quitter; on se promet de venir quelquefois passer un jour avec elle; on ne manquera pas de lui amener l'aimable cousin. On part, on arrive à Epinai.

« Cette maison, dites-vous, appartient à la « comtesse? — Et si la fantaisie d'y venir lui « prenoit? — Elle est dame d'atours de la « Dauphine, et elle est de service en ce mo« ment. — Et son carrosse? — Un moment « donc, vous ne me laissez pas le temps de « respirer. M. de Vercourt a renvoyé l'équi« page, et il a dit à Roberville : il faut lui « ôter avec les moyens d'aller à Paris, l'envie « d'y retourner. »

La jolie cousine se lance dans les bosquets, dans la prairie. Elle monte le yacht, elle visite les îles; partout elle admire, elle s'écrie, elle proteste qu'elle passeroit sa vie dans ce lieu de délices. Roberville partage son ravissement. Il n'a qu'un regret : c'est de ne pouvoir acquérir ces jardins enchantés. « Mais le cousin est « si bon! il paroît tenir si peu à ce qu'il a! Je « ne lui ai demandé que soixante mille francs;

« il m'eût également donné cent mille écus.
« Qui sait, lorsqu'il apprendra combien je tiens
« à cette propriété..... » *Vanitas vanitatum!*

Quand on n'est que trois à la campagne, il est difficile de se ménager des tête-à-tête; et quand on n'a que cinquante louis à sa disposition, il n'y a pas de temps à perdre. Vercourt avoit distribué les logemens de manière à pouvoir s'introduire facilement la nuit prochaine chez madame. Mais il falloit au moins trouver le moment de lui dire à l'oreille : Vous laisserez votre porte ouverte, parce qu'elle crie sur ses gonds. Il suivoit Rose pas à pas; mais il avoit toujours sur ses talons le cher mari, trop reconnoissant pour ne pas faire à son noble parent la cour la plus assidue. Vercourt enrageoit..... et Rose aussi.

On dîne, et le repas est frugal. Le mousquetaire assure qu'une vie sobre est mère de la santé, qu'il se trouve à merveille de ce régime; et Roberville n'a garde de le contredire. C'est la femme du jardinier qui a fait la cuisine; c'est le jardinier qui apporte les plats et qui se retire. Vercourt proteste qu'il ne peut souffrir les domestiques, qu'ils ôtent toute la liberté de la conversation, et qu'ils sont souvent les espions de leurs maîtres. Roberville ne manque pas d'assurer que pour être bien servi, il faut se servir soi-même. Cependant il regarde sa femme; il craint qu'un genre de vie aussi nouveau ne

lui déplaise extraordinairement..... Sa femme conserve sa gaieté franche et son air satisfait.

Il amène la conversation sur l'objet qui l'intéresse essentiellement. « Il est inutile, mon « cousin, de me parler de cela davantage : « c'est paroître douter de ma sincérité. J'ai « contracté un engagement ; je le tiendrai. « Mais l'exécution tient à certains arrangemens « que je dois prendre avec mon banquier. Je ne « peux terminer avant quinze jours, et j'en « suis bien fâché. — Que cela ne vous chagrine « pas, mon cousin. J'attendrai un mois s'il le « faut. — Je vous certifie qu'avant ce temps-là « vous saurez à quoi vous en tenir. A propos, « savez-vous que votre belle-sœur est jolie, « mais très-jolie ! — Elle a de l'esprit comme « un ange, un caractère doux, et les qualités « les plus rares. — Je crois en effet cette jeune « personne propre à assurer le bonheur d'un « galant homme. — Et je serai enchanté de la « voir bien mariée. — J'avois toujours eu de « l'éloignement pour le mariage. — Et notre « petite Félicité vous en rapproche peut-être. « — Je ne dis pas encore ce que je ferai. Au « reste, j'assurerai un million à celle que « j'épouserai. » Roberville croit déjà sa belle-sœur millionnaire. Heureux de son bonheur futur, il cherche le pied de sa femme ; il veut lui exprimer et lui faire partager un sentiment, que les convenances ne lui permettent pas de

laisser éclater : ce n'est pas le pied de madame qu'il rencontre; c'est celui de quelqu'un bien plus habile, qui, sans se déconcerter, répond mollement à la douce pression, et qui caresse en même temps le pied mignon qu'on lui a abandonné dès l'instant où l'on s'est placé. Maris, défiez-vous des grandes napes à table, des bras à la promenade, et des sacs partout.

On se lève, on rentre dans les bosquets; le cousin s'échappe un moment; il revient, il offre son bras à madame, et la jolie main, qui paroît à peine le toucher, le presse amoureusement. Le sac, confident discret, est légèrement suspendu à un doigt effilé; il est entr'ouvert, il a déjà reçu le billet qui prononce sur les destinées du mari. Rose s'éloigne à son tour, elle reparoît, ici, derrière un arbre; plus loin, derrière des touffes de lilas; elle joue, elle folâtre; à peine l'a-t-on perdue de vue, et elle a trouvé une minute pour lire et déchirer le billet. Oh! c'est un grand maître que l'amour! on l'a souvent dit, et je pouvois me dispenser de le répéter.

Nos jeunes gens se lassent de courir. On veut se reposer sur le bord de l'eau, sous les peupliers d'une île qui semble consacrée à l'amour. On remonte sur le yacht, on vogue, on aborde. On trouve une collation champêtre composée du meilleur laitage et de fruits les plus beaux. Tout cela ne coûte rien à Vercourt : c'est la comtesse

qui traite sa rivale. Avouons, messieurs, que s'il y a des femmes adroites, il est des hommes qui les valent bien.

« Oh, parbleu, il me vient une excellente « idée. Par ici, par ici, ma belle cousine! » Vercourt prend la main de la jeune femme, il l'entraîne, ils se rembarquent, ils sont au milieu du canal. « Cousin, vous voilà précisément « dans la position de Robinson. Voyons si vous « serez aussi industrieux que lui. » Il est charmant, pensoit Roberville. Quelle variété piquante il met dans nos plaisirs! Rose a raison, on passeroit ici sa vie... Hé! mais... oui... sans doute, ces jardins sont à moi. Le cousin aime Félicité. Au premier jour il me chargera des demandes. J'exigerai cette terre en présent de noces, et un homme amoureux ne refuse rien.

Pendant que le bon mari fait des projets, Vercourt suit l'exécution des siens. Il a conduit sa douce amie sous un bois épais. Un banc de gazon se présente, on s'assied; on débute par les aveux mutuels qu'on s'est faits la veille à l'Opéra, mais que la passion naissante aime tant à répéter. Le beau mousquetaire croit pouvoir tout se permettre : tout autre l'eût cru comme lui. « Finissez, monsieur, je ne permettrai point cela. « — Refuser à un homme qu'on aime un baiser « sur ces lèvres de rose! — Ma bouche a promis « fidélité. — Parbleu, c'est bien le moment d'avoir des scrupules, et d'en avoir d'aussi plai-

« sans! — Je ne plaisante pas, monsieur. Ma « bouche ne faussera pas son serment. » Le mousquetaire insiste; madame de Roberville se défend avec opiniâtreté. Vercourt s'afflige, se désole. « Que vous êtes enfant! de quoi vous plaignez-« vous? du refus d'une bagatelle. Mais ne savez-« vous pas qu'il n'y a que ma bouche qui ait « juré. »

Vercourt, en riant aux éclats, devint possesseur de mille charmes qui n'avoient rien promis, et dans l'excès de leur ravissement, cette bouche si chaste fut infidèle comme le reste.

Rose, revenant à elle, se plaignit amèrement de l'infraction du traité. Le mousquetaire promit d'en observer les conditions à l'avenir. Il le viola cinq minutes après, et la conscience timorée de la petite femme étoit déjà rassurée lorsqu'ils rejoignirent le nouveau Robinson.

Le pauvre insulaire avoit travaillé de son côté, non à défricher un coin de terre, ni à prendre des chèvres sauvages, mais à enlacer les rameaux d'un saule pleureur dans les branches de quelques peupliers. Il avoit préparé pour le cher cousin un toit de verdure impénétrable aux rayons du soleil. La bêche avoit pratiqué une table de gazon, et le petite fossé qui l'entouroit étoit destiné à reposer leurs pieds. La collation étoit rangée avec goût sur l'herbe verdoyante.

« A merveille, à merveille, cousin! s'écrie « le mousquetaire. Que de choses en aussi peu

« de temps ! d'honneur, vous êtes digne d'ha-
« biter une île déserte. — N'est-il pas vrai ? et
« vous, à quoi avez-vous passé le temps ? —
« J'ai donné à ma cousine une première leçon
« de billard. Elle manie la queue à ravir. »

Tout le monde étoit fatigué, et la collation parut excellente. Au repas champêtre succéda le plaisir de la pêche, et l'étang de la comtesse fournit la matelote pour le soir. Le mousquetaire avoit trouvé un éclair de bonheur sur le banc de gazon; mais l'amour est insatiable, et Vercourt soupiroit après des jouissances commodes, prolongées. Il observa que pour bien saisir les beautés de la nature, on doit se coucher avec le soleil afin de se lever avec lui. Roberville, excédé des travaux de la journée, ne désiroit plus que son lit; Rose, très-satisfaite de son amant, étoit impatiente de se retrouver dans ses bras, et quand tout le monde est du même avis, les choses s'arrangent d'elles-mêmes. Neuf heures sonnoient, et chacun se retiroit chez soi.

Après les derniers complimens, Vercourt tire sa porte avec fracas, et la repoussant aussitôt, il s'assure une sortie facile. Il a en effet persuadé le cousin qu'il est bien et dûment renfermé, et qu'il ne pense qu'à dormir. Rose a suivi à la lettre les instructions que lui donnoit le billet : son appartement est ouvert; elle est dans un lit parsemé de roses; et dans l'état où Vénus sortit du sein de l'onde; elle compte les minutes; elle appelle en secret l'amour et le bonheur.

Roberville, toujours plein d'attentions et de prévenances, avoit aussi laissé sa porte ouverte et sa bougie allumée: il n'y avoit pas de domestique dans la maison. Le cousin pourroit avoir besoin de quelque chose, et les soins de tous genres ne coûteront rien à un homme qui attend de celui auquel il les rend, soixante mille francs, et une propriété charmante.

L'ardent, l'impétueux Vercourt prête depuis quelque temps une oreille attentive : le plus profond silence règne autour de lui. Il se lève, il sort de sa chambre. La lumière qui frappe sur le mur opposé à la porte du cousin, indique qu'elle est ouverte. Roberville a-t-il quelque soupçon ? L'inclination qu'on feint pour sa belle-sœur, ne doit-elle pas écarter toute idée d'intelligence avec sa femme? Lit-il ? que fait-il? C'est ce dont il faut d'abord s'assurer. L'amant le plus intrépide ne se brouille avec le mari qu'à la dernière extrémité, et Vercourt vouloit conserver l'amitié de celui-ci jusqu'à son dernier écu.

Il veut savoir si le cousin veille ou dort; il s'avance sur la pointe du pied, il tâtonne : le point lumineux lui sert de fanal, sans rien éclairer autour de lui. Un jardinier, une jardinière, connoissent peu les dispositions d'un appartement : ces bonnes gens ont laissé dans un coin du corridor, un guéridon, une cuvette et son pot à l'eau, qui devoient être dans un

cabinet de toilette, et que Vercourt ne pouvoit s'attendre à rencontrer là. Son pied accroche le meuble léger et sans aplomb. Le guéridon, la porcelaine, roulent à dix pieds de lui, et se brisent avec fracas. Le cousin se réveille en sursaut, saute de son lit, prend sa bougie, et se trouve nez à nez avec Vercourt. « Bon Dieu! « qu'avez-vous, mon cher cousin? — Une in- « digestion épouvantable, et je viens vous « demander du secours. — Du thé, mon cou- « sin, force thé. — Non, un verre de rum, et « l'estomac se dégagera. — Du thé, vous dis-je, « du thé, c'est le remède souverain. » Roberville ouvre la croisée; il appelle la jardinière à grands cris; Vercourt se donne au diable; Rose, interdite, profite cependant de ce moment de tumulte pour s'enfermer à double tour.

La jardinière accourt, un pied chaussé, l'autre nu; un jupon dans une main, son fichu dans l'autre; et ce désordre ne la rend pas plus intéressante. Une bourrée est au feu, la bouilloire suspendue, la boîte au thé sur la table, la théière essuyée. Vercourt assure qu'il se trouve mieux, et annonce qu'il va se recoucher. Roberville y consent, mais il déclare qu'il passera le reste de la nuit auprès du cher cousin, et qu'il lui versera de l'eau chaude, jusqu'à parfait soulagement. Vercourt proteste qu'il ne boira pas; Roberville jure qu'il boira; Vercourt s'enfuit dans sa chambre, Roberville

y entre avec lui. La jardinière monte le thé, Roberville verse, Vercourt se cache sous la couverture. Roberville prie, supplie, conjure; le mousquetaire est sourd. Roberville commence, sur les dangers d'une indigestion, une dissertation aussi prolixe que savante. La jardinière, femme très-entendue, saisit cette circonstance favorable; elle descend; elle remonte armée d'une seringue; et, pendant que Roberville cherche à découvrir la tête, elle attaque le postérieur. Un coin de la couverture est levé, et Vercourt ne sait plus à quel assaillant faire face. Défend-il le haut, il sent le bout de la canule à l'orifice. Echappe-t-il à l'instrument, il retrouve Roberville la tasse à la main. Il se ploie, il s'allonge, il se roule, il s'étend comme un ver. Dans la rapidité de ses mouvemens, il heurte le bras de Roberville; l'eau bouillante lui couvre une épaule et le dos; la douleur le rend immobile; l'arme fatal est appliquée, le piston joue, Vercourt n'a pas perdu une goutte. Prompt à la risposte, il renvoie à la jardinière l'eau qu'elle a introduite, mais colorée et odorante. Elle jette les hauts-cris; le mousquetaire la regarde; il est vengé. Le visage, le cou, la gorge sont inondés. La bonne femme s'emporte, tempête; Vercourt et Roberville rient aux éclats.

Le reste de la nuit est employé à réparer le désordre. Le mousquetaire se recouche dans des

draps blancs. Roberville s'obstine à rester ; le cousin le laisse faire, et s'endort profondément, bien convaincu qu'il ne peut mieux faire. Roberville attribue ce sommeil tranquille à l'évacuation produite par le lavement. Rassuré sur l'état du cousin, il rentre dans sa chambre, et se remet au lit.

Rose ne sait à quoi attribuer le carillon infernal qu'elle a entendu ; elle croiroit que son mari a surpris son amant cherchant à s'introduire chez elle, sans les bruyans éclats de rire qui ont terminé cette scène. Elle se lève au point du jour, elle descend dans les jardins, elle cherche, elle trouve le jardinier, elle l'interroge, elle apprend que ses plaisirs ne sont que différés.

Parbleu, se disoit Vercourt en s'habillant, je ne craindrai, la nuit prochaine, ni thé, ni graine de lin, ni mari. Celui-ci est le premier qui ait mystifié un mousquetaire ; mais je prendrai glorieusement ma revanche. En déjeunant, il parle de Félicité, il en parle à la promenade, il en parle au dîner, et toujours avec plus de chaleur. Enfin, lorsque le jour va finir, qu'on peut tout au plus arriver à Paris avant que le soleil se montre à Pékin, Vercourt prie, supplie son bon, son obligeant cousin, de ne pas différer son bonheur, et d'aller à l'instant même demander le cœur et la main de sa belle-sœur. Roberville cède avec empressement à des instances dont le résultat peut combler tous ses

vœux. Il prend son épée, sa canne à pomme d'or; il trotte à pied jusqu'à St.-Denis, où il se jette dans la première carriole qui se presente.

« A! mon ami, disoit Rose à son amant, tu « m'as fait connoître combien la vengeance est « douce; mais jusqu'ici, tu m'as bien peu vengée. « — Nous avons aujourdhui un tort de plus à « punir : une nuit qui devoit être délicieuse, « et qu'on m'a fait passer entre une bouilloire « et une seringue! — Et les inquiétudes mor- « telles que j'ai eues? — Oui, la vengeance « sera sans bornes. Une nuit d'Alcmène pour- « roit à peine y suffire. — Qu'est-ce qu'une « nuit d'Alcmène, mon ami? — C'est une nui « double, mon petit ange. — Oh! ayons une « nuit double. »

Quand on en a passé une sans dormir, le lit est bien attrayant. Il a un charme irrésistible, embelli par le désir et la présence de l'objet aimé. Nos amans soupent de bonne heure, ils soupent à la hâte; Vercourt donne, en se levant, le signal du combat; son intrépide amante se montre digne de lui; il l'enlève, il la porte, il la dépose sur l'autel; il arrache jusqu'au dernier voile qui couvre la victime, le premier sacrifice est consommé. Cher vengeur, cher vengeur, disoit d'une voix entrecoupée la jeune femme, ivre de la vengeance qu'elle a goûtée, et de celles que son amant lui promet encore.

Le bon mari cheminoit trop lentement au

gré de son impatience. Il étoit dix heures au moins, lorsqu'il arriva à l'Estrapade. Il craignoit de trouver la famille Perceval couchée. Mais Félicité n'avoit à se venger de personne, et dès long-temps maman Perceval ne trouvoit plus de vengeurs. On alloit se mettre à table.

Félicité se hâte de donner un couvert, et cet aimable empressement est payé de deux baisers. Aux caresses fraternelles succèdent les félicitations. Il est difficile de s'en réjouir, quand on n'en connoît pas l'objet. On attendoit, la bouche ouverte, que Roberville s'expliquât : c'est par-là qu'il auroit dû commencer; mais il ne faisoit rien comme un autre.

Il débuta par dépeindre son cher cousin de la tête aux pieds; il fit valoir le moindre de ses agrémens personnels, ce qui étoit fort inutile: Félicité étoit fille, et toute fille à marier a jugé en un clin d'œil un homme qui ne l'est pas. Roberville vint enfin aux propositions. Des propositions, il passa aux conditions, et il ne dit plus un mot qui ne fût avidement recueilli, et qui ne plût infiniment. En marquant le plus haut intérêt, et un zèle vraiment sincère pour le bien-être futur de la petite personne, M. de Roberville ne s'oublioit pas. « Mon cousin donne à Félicité un « million, dont sa charmante habitation d'Epi- « nai fait partie pour trois cent mille livres. « Mais comme il a pour moi beaucoup d'amitié, « il entend que j'aie la jouissance à vie de cette

« maison, à la charge par moi de l'entretenir « dans l'état où elle est, et de l'y recevoir avec « sa femme, quand ils voudront y venir. »

Il n'y avoit pas la moindre objection à faire contre ces arrangemens. Il restoit à une fille, qu'on marioit encore sans dot, sept cent mille francs net, et un fort joli homme. Il eût fallu être bien difficile pour délibérer : aussi répondit-on à l'instant, et de la manière que le désiroit Roberville.

« Ce cher cousin, de quelle joie son tendre « cœur sera pénétré ! avec quelle ivresse il va « m'entendre !... Eh !... mais... pourquoi retar- « der la jouissance que l'amour lui réserve? « Peut-être l'incertitude de son sort l'empêche « de se livrer au sommeil. Qu'il sache dans deux « heures qu'il n'a plus qu'à marquer l'instant « de sa félicité. Qu'on m'aille chercher un « fiacre. »

Roberville repart avec plus d'empressement encore qu'il n'est venu. Il anime, il stimule son cocher, et à chaque coup de fouet il ajoute quelque chose au pour-boire promis. Il arrange sa harangue au cousin. Elle est insinuante, flatteuse, et il ne résistera pas à des phrases si bien tournées ; d'ailleurs, la jouissance de la maison d'Epinai est le prix de la main de Félicité. Le cousin y gagnera encore, pensoit-il ; car enfin, j'ai estimé ce bien-là au-dessus de sa valeur. Il n'entrera dans aucune explication

avec les Perceval : celui qui donne n'a rien à dire, et Félicité est trop avantagée, pour se permettre la plus foible réclamation. Ainsi, il n'est pas probable que ma supercherie soit jamais découverte. D'ailleurs, je me mettrai toujours en tiers, jusqu'après la signature du contrat. Ma foi, vive les gens d'esprit! me voilà propriétaire sans frais.

Roberville descend à une portée de fusil d'Epinai; car enfin, tout amoureux qu'est le cousin, il pourroit fort bien reposer, et on ne sauroit avoir trop de ménagemens pour son bienfaiteur. Sonner à la grille seroit inconvenant; car le logement du jardinier est éloigné, et il faudroit que le cousin vînt lui-même ouvrir, ce qui feroit beaucoup de peine à Roberville. Il longe les murs du parc; il cherche l'endroit d'où sa vue s'est perdue dans la vallée de Montmorency, et où, par conséquent, la muraille a peu d'élévation. Il s'accroche, il monte, il parvient au faîte : le voilà dans l'enclos. Pauvre mari!

Il s'avance vers la maison. Il écoute; pas le plus léger bruit. « Il dort, dit-il; allons atten-« dre son réveil dans ma chambre, et qu'il « doute, aux premiers mots qu'il entendra, « s'il veille, ou s'il n'est pas flatté par le plus « doux des songes. » Toujours plein des plus délicates attentions, Roberville va chez le jardinier; il frappe, il demande la clef d'une fausse

porte des cuisines, il revient, il allume une bougie, il quitte ses souliers au bas de l'escalier, il entre chez lui, et la perte de nos amans étoit au moins retardée, s'il ne lui fût venu dans l'esprit d'aller écouter à la porte du cousin. « Je n'entends rien, c'est à merveille; « mais avec qui causeroit-il? et s'il ne dort « pas, n'est-il pas juste que je jouisse de la « reconnoissance due à mes succès et à la célé- « rité de mes démarches? » Idée fatale aux intérêts de tous.

Roberville s'avance sur la pointe du pied; il trouve la porte de Vercourt ouverte, il avance..... C'est maintenant lui qui doute s'il veille; il ne peut en croire ses yeux; l'étonnement, la colère le rendent immobile; la bougie est prête à s'échapper de sa main... Vercourt n'est pas dans son lit, il n'y a pas été; il ne peut en partager qu'un, c'est celui.... Et le mari le moins attaché à sa femme n'aime pas cela.

Quand on est seul à la campagne avec sa maîtresse, qu'on ne craint ni mari, ni fâcheux; qu'on s'est assuré que les jardiniers sont allés, à l'autre extrémité du parc, oublier les travaux du jour; enfin, qu'on a fermé la porte ordinaire d'entrée, on croit n'avoir pas besoin d'autres précautions; et Vercourt avoit négligé de s'enfermer avec madame de Roberville. L'époux outragé paroît tout à coup devant eux.

« Lâche, ingrat, tu déshonores l'homme qui « te croyoit son ami! — Qu'avez-vous donc, « mon cousin? — Ce que j'ai, malheureux, « ce que j'ai! — Allons, ne va-t-il pas se mettre un tas de chimères dans la tête, s'aviser « d'être jaloux! — Moi! jaloux d'une perfide, « d'une infâme! Je suis furieux, et les effets de « ma colère seront terribles pour tous deux. « — Modérez-vous, mon cousin. Le cœur plein « de l'image de Félicité, je ne pouvois dormir, « et je suis venu parler d'elle avec madame. « — Parler avec madame, tous deux dans le « même lit! — Qu'importe? Vous ne supposez « pas sans doute qu'on puisse éprouver des « désirs auprès de sa cousine germaine. Et « quand cela seroit, ne savez vous pas que le « bienheureux Robert d'Arbrissèles couchoit « avec les plus jeunes de ses religieuses, dans « l'unique vue de mortifier ses sens? Or, ne « puis-je pas aussi me sanctifier auprès de madame? C'en est trop, s'écrie Roberville, « exaspéré, hors de lui, et il lève sa canne à « pomme d'or. On peut pardonner, reprend « le mousquetaire, quelques injures à un mari « qui a de l'humeur; mais je ne supporterai « pas ce dernier outrage. Oui, mon ami, vous « êtes cocu, puisque vous voulez le savoir, « et vous me rendrez raison du geste que vous « venez de vous permettre. — Quoi, non con- « tent de me couvrir d'infamie et de ridicule,

« vous allez encore attenter à ma vie ! — Mon « cher, tout homme qui épouse femme jolie et « bête, doit s'attendre à bien des accidens et à « être corrigé, lorsqu'il prend trop mal les « choses; c'est la règle. Allons, en garde, et « finissons-en. »

En écoutant, en débitant ces dernières phrases, Vercourt a passé sa culotte, et a mis flamberge au vent. Le courage très-équivoque de Roberville est soutenu par la fureur, irrité par les railleries; d'ailleurs, on le pousse, on le presse; il tire sa petite épée.

Madame Thomasseau a appris à Rose que rien ne donne autant de célébrité à une femme que deux hommes qui se coupent la gorge pour elle, et Rose se garde bien de séparer les combattans. Elle se borne à faire des vœux pour Vercourt, parce qu'elle sait encore qu'une femme du bon ton s'intéresse plus à son amant qu'à son mari. Il est vrai que le mousquetaire l'a traitée de bête; mais elle a lieu de se croire une bête fort aimable, puisqu'il lui a juré qu'il l'aime à la rage.

Ces messieurs ont croisé le fer; Vercourt fait les gros yeux, il a frappé trois ou quatre fois le parquet du pied, et déjà Roberville a reculé jusqu'au mur, où le cher cousin va le clouer, lorsqu'un carillon infernal fait ce que Rose auroit dû faire. Vercourt recule à son tour; il

regarde, il s'inquiète, il attend. Roberville respire.

Madame la comtesse, jeune, jolie, riche, et veuve avec tout cela d'un vieux mari qui s'étoit borné à lui procurer quelques avant-goûts, s'étoit donnée à Vercourt avec tout l'abandon d'un cœur qui cède au besoin d'aimer. Faveurs, largesses, elle prodiguoit tout pour le fixer; elle avoit même pardonné quelques infidélités passagères du genre de celle-ci; mais ces infidelités mêmes avoient éveillé sa jalousie, et un homme à gages lui rendoit compte de toutes les démarches de Vercourt. Elle avoit trouvé odieux qu'il pût la tromper encore, et intolérable qu'il choisît sa maison pour le théâtre de ses plaisirs, et surtout qu'il lui donnât une bourgeoise pour rivale. L'amour-propre est au moins de moitié dans toutes les sensations des femmes.

Madame la comtesse avoit écrit pendant une partie de la journée précédente; elle s'étoit adressée à plusieurs gens en place; elle s'etoit échappée de Versailles à l'entrée de la nuit, et elle venoit jouir de sa vengeance.

« Dans cette chambre, s'écria-t-elle en entrant, dans ce lit même! Le trait est atroce. « Messieurs, exécutez les ordres dont vous êtes « porteurs. » Ces messieurs étoient un commissaire et deux exempts de police, soutenus par une douzain de leurs gens.

« De par le roi, dit un exempt à madame de « Roberville, levez-vous et suivez-moi. — Où « faut-il vous suivre, monsieur? dit Rose intimidée. — A la Salpétrière, mademoiselle. Le « roi est bien bon, dit Roberville, de m'éviter « la peine de châtier ma femme. Comment, « reprit la comtesse, vous êtes le mari! Vous « faites-là un joli métier. — Vous voyez, madame, que j'ai l'épée à la main.

« De par le roi, dit l'autre exempt à Ver- « court. — De quoi s'agit-il, monsieur? — J'ai « ordre de vous remettre au commandant de « votre corps. — J'entends, quinze jours d'ar- « rêts. Ma chère comtesse, le tour est un peu « vif.

« Monsieur, continua Roberville en s'adres- « sant au mousquetaire, vous sentez que je ne « veux pas de vos soixante mille francs. — Et « vous faites bien. — Je renonce aux cadeaux « d'un parent tel que vous. — Je vous le con- « seille. Je me suis montré en brave homme. — « Pas trop. — Et maintenant la justice aura « son cours. — Je ne connois pas cela. — Ah! « vous feignez d'être amoureux de ma belle- « sœur, vous me faites courir à Paris, et tout « cela pour coucher avec ma femme! Voilà des « témoins : je mangerai une partie de vos deux « millions, et cette maison m'appartiendra dans « peu de temps, entendez-vous, mon cousin?

« Votre cousin !... deux millions !... cette

« maison vous appartiendra, reprit la comtesse. « Je vois qu'on vous a joué comme moi, mon « cher ami. Monsieur est le cadet d'une famille « distinguée de Bretagne, et vous n'êtes qu'un « petit bourgeois. Il n'a pas cent louis de rente, « et vous ne gagnerez rien à plaider contre lui. « Cette maison est à moi, et vous aurez la bonté « d'en sortir avec celui qui vous y a établi.

« Un petit bourgeois, répliqua Roberville! « un petit bourgeois comme moi vaut bien une « grande dame sans mœurs.—Qu'est-ce que c'est, « mon ami? Est-ce à vous qu'il appartient de « juger les usages de la cour?—Ma foi madame, « les petits jugent les grands, et je prononce, « moi, qu'entre les femmes-filles, il n'y a de « différence que du coin de la rue à l'intérieur « d'un palais.—Délivrez-moi, messieurs, de ces « criailleries. »

Le commissaire s'avança gravement, de peur de perdre de son importance, de chiffonner sa robe, et de déranger sa perruque à trois marteaux. Le bras étendu et l'index en l'air, il dit : « Votre principe, monsieur, n'est que d'un « philosophe, et ce n'est point avec des hy- « pothèses qu'on gouverne les états. L'ex- « périence a établi des distinctions que nous « appliquons rigoureusement aux différentes « classes de femmes. Femmes honnêtes, et il y « en a. Elles s'ennuient un peu; mais elles sont « respectées. Femmes foibles, qui n'ont qu'un

« amant. L'opinion publique les ménage, parce « que la foiblesse est le partage ordinaire de la « condition humaine. Femmes galantes, qui « ont plusieurs amans, mais qui accordent leurs « plaisirs avec les bienséances. Celles-ci sont « reçues partout. On en parle à l'oreille ; mais « comme on ne cesse de leur marquer une es- « time qu'elles n'inspirent plus, elles se trou- « vent fort bien de la galanterie; et voilà « pourquoi il y a tant de femmes galantes. « Femmes entretenues, qui appartiennent au « plus *donnant*. L'état de ces dames est un peu « scandaleux; mais elles sont jolies, et on ne « méprise pas ce qui plaît. D'ailleurs nous les « protégeons, parce qu'elles tendent sans cesse « à rétablir l'égalité des fortunes. Quant à cel- « les qui trafiquent publiquement de leurs « charmes, nous les tolérons, parce que les « femmes honnêtes et foibles leur doivent de « ne pas recevoir dans les rues de baisers avinés, « et de ne pas faire d'une borne un sofa. Mais « à la moindre incartade elles passent du ruis- « seau à l'Hôpital et à la Salpétrière. Ces maisons « sont les égouts, où la fange va se perdre, et « quelquefois se purifier. Or, il est clair que ce « n'est pas là que je conduirai une femme en « puissance de mari, que j'ai trouvée avec un « mousquetaire dans une maison respectable. Je « prends sur moi de mener madame aux *Re-* « *penties*, couvent où elle trouvera une société

« très-variée, où par conséquent elle ne se cor-
« rigera pas, mais où elle restera tant qu'il plaira
« à monsieur de l'y laisser et d'y payer sa pen-
« sion. — Comment, monsieur, je suis cocu, et
« il faut que je paie ! Il me semble que mon
« prétendu cousin... — Fi donc, monsieur, ce
« seroit vous déshonorer. Vous avez une jolie
« femme, elle vous trompe, et vous paierez.
« C'est la règle à la cour, et cette règle sera la
« vôtre, puisque vous ne voulez pas tenir à la
« bourgeoisie. Partons, s'il vous plaît. J'ai en-
« core un capucin à prendre rue Trousse-Vache,
« et un prieur de bénédictins chez la Montigny. »

Vercourt monta dans un fiacre avec son exempt; madame de Roberville dans un autre, accompagnée du commissaire et de sa suite. Madame la comtesse, après avoir fermé ses portes et pris ses clefs, s'élança dans son carrosse : Roberville resta seul sur le pavé; et comme on ne se pend plus, qu'on ne se noie plus, qu'on ne s'afflige plus pour être cocu, il reprit, à pied, le chemin de Paris, et il disoit : « A quelque chose malheur est bon. Me voilà « au moins débarrassé d'une femme que je « n'aime plus. »

CHAPITRE IV.

Roberville premier commis.

Comme ces sortes d'accidens ont toujours un côté plaisant, que le plaisant mène au ridicule, et que le ridicule est ce que les Français craignent par-dessus toutes choses, Roberville étoit un peu embarrassé en rentrant à son logement de l'Estrapade. Un père, une mère, une sœur, sont toujours empressés de savoir pourquoi et comment une aussi proche parente est disparue. Les indifférens même se font un malin plaisir de pénétrer ces sortes d'aventures, qui alimentent la conversation pendant une demi-heure, et c'est beaucoup, dans un siècle où on a si peu de chose à se dire, qu'on est réduit à une bouillotte ou à un boston.

Roberville sentit donc qu'il ne pouvoit cacher ce qui venoit d'arriver, et il prévint les interrogations, afin que le lendemain il ne fût plus question de rien. Il s'étendit avec complaisance sur les détails de son combat avec Vercourt; il alloit le tuer infailliblement, si le respect dû aux ordres du roi n'eût retenu sa main. Maman Perceval trouva fort étrange que le roi daignât se mêler de ce qui se passe dans l'intérieur des familles. Elle prétendit que, dans de telles circonstances, c'est au mari seul à invoquer l'autorité; mais que tout mari qui

prend ce parti est un sot, parce qu'il donne de la publicité à une chose si ordinaire, que personne n'y prend plus garde. Elle conclut à ce que Roberville réclamât sa femme, qui ne devoit pas être aussi rigoureusement punie pour un acte de tempérament. Roberville répliqua que *les actes de tempérament* pourroien tse multiplier, et qu'il n'en vouloit pas courir la chance; que ce n'est pas d'ailleurs le nombre, mais le genre de l'acte, qui constitue les cocuage; qu'il se tenoit pour être aussi-bien cocu, que s'il eût épousé madame A... ou madame F... et que sa foible moitié resteroit où elle étoit.

Ce raisonnement ne persuada point maman Perceval. Elle continua la discussion, et distingua les différentes nuances du cocuage, avec une précision qui annonçoit plus que de la théorie : Roberville fut inflexible.

Maman Perceval observa alors, avec beaucoup de sagacité, que puisque sa fille cadette manquoit un joli homme et un million, elle devoit au moins, en mère prudente, assurer les droits de son aînée. Elle enjoignit en conséquence à M. Perceval, d'aller le lendemain prendre hypothèque pour mille écus de revenu, au capital de soixante mille francs, du douaire assuré à madame de Roberville, par son contrat de mariage. Roberville s'écria qu'il étoit bien dur de voir engager son bien en faveur d'une femme infidèle, qui ne lui avoit rien

apporté. Il s'étendit sur la rigueur, sur l'indécence d'une telle mesure. Maman Perceval répliqua que les lois sont toujours respectables, qu'aucun cas ne dispense de les observer, et elle fut inflexible à son tour.

Un événement plus ou moins fâcheux, force toujours celui qu'il frappe à un retour sur lui-même. Roberville, qui réfléchissoit trop tard, mais qui pourtant réfléchissoit quelquefois, pensa que ce n'est pas tout d'être défait de sa femme; qu'il est bon aussi de se délivrer de ses créanciers. Les intérêts des intérêts grossissoient chaque jour la masse de ses dettes, parce qu'il ne payoit personne, d'après une raison fort simple; c'est qu'on n'abandonne pas le quart de son revenu, quand on n'a que douze mille livres de rente. Il jugeoit en ce moment, qu'il vaut mieux renoncer à la partie qu'au tout; et comme il étoit aussi neuf en affaires, que familier avec tous les genres de dissipation, il fut consulter sur les formes à suivre, son oracle ordinaire, M. de l'Oseraie.

« Mon ami, lui dit celui-ci, il est inutile « de revenir sur le passé : occupons-nous de « l'avenir. L'outrage que tu as reçu, est de « ceux qu'un homme d'honneur ne pardonne « jamais. S'en trop affecter, seroit d'une dupe: « femme qui trompe, ne mérite pas un regret. « Y paroître insensible, seroit d'un cœur sans « délicatesse, et quelque parti que tu prennes;

« on rira d'abord : c'est à quoi doivent s'atten-
« dre tous les maris qui se trouvent dans une
« certaine position ; mais le public ne méprise
« que ceux qui autorisent le déréglement de
« leur femme, par une lâche insouciance. Une
« dignité calme et réfléchie te conciliera les
« esprits, si d'ailleurs ta conduite est sans re-
« proche, ce qui dépend entièrement de toi.

« Commence par payer tes dettes. Il est hon-
« teux de devoir, surtout quand on peut s'ac-
« quitter. Le reste de ton bien sera plus que
« suffisant pour assurer le douaire de madame
« de Roberville. Hypothèque cette dernière
« parti : mets-toi dans l'heureuse impuissance
« d'en disposer.

« Tu ne concevois pas, dis-tu, qu'on pût
« vivre avec neuf mille livres de revenu. Con-
« cevois-tu davantage qu'on fût riche avec cent
« mille écus de rente, ne sachant pas se borner
« et dépensant toujours au délà des produits ?
« Mon ami, il est bien rare qu'un homme oisif
« ne finisse par se ruiner. L'art de conserver sa
« fortune est plus difficile qu'on ne pense, et
« ceux qui ne sont pas nés avec un certain es-
« prit d'ordre, n'ont qu'un moyen de prévenir
« le naufrage, c'est de s'occuper. Le travail
« éloigne d'abord les fantaisies ; il apprend la
« valeur de l'argent, par la difficulté de le
« gagner ; il devient ensuite une habitude sa-
« lutaire, sous tous les rapports.

« Travaille donc, mon cher ami. Je t'en ai « cent fois offert les moyens, et je peux te les « procurer encore. Le temps et l'expérience « ont dû t'ouvrir les yeux, et j'aime à croire « que tu n'éluderas plus, sous les prétextes les « plus frivoles, des conseils que tu demandes « de bonne foi, et dont la solidité paroît te « convaincre. »

M. de l'Oseraie entra ensuite dans des détails nécessaires, mais que je ne rapporterai point, parce qu'aujourd'hui il faut être sobre de morale, quand on veut se faire lire. Roberville, ramené, convaincu par les raisonnemens de son ami, se sentit tout à coup enflammé d'une noble émulation. Il forma le projet de se faire citer comme un modèle d'application et d'exactitude. De l'Oseraie, qu'il avoit si souvent trompé, crut à la sincérité de ce retour, l'en félicita, l'embrassa, et l'envoya mettre ordre à ses affaires domestiques.

Les deux doyens des maîtres de danse et de harpe, une femme de chambre et le vieux domestique furent congédiés, comme gens au moins inutiles. Roberville garda sa cuisinière, personnage toujours essentiel; mais il lui prescrivit la plus sévère économie. Il quitta son appartement de l'Estrapade, et força ainsi la famille Perceval, qui devoit lui payer une pension, et qui ne payoit rien, à retourner dans ses champs. Il regretta l'amitié sincère et les

agrémens de Félicité; mais il pensa que lorsqu'on a travaillé tout le jour, on est bien aise de dormir la nuit, et qu'on peut se passer de la société d'une jolie fille, peut-être trop séduisante. Il se défit d'une partie de son mobilier, notamment des ottomanes : il se rappeloit la danse de Flore et de Zéphire. Il vendit sa maison de campagne, dont il ne jouissoit plus, et qui lui coûtoit mille francs par an en frais de jardinage, quoiqu'il ne mangeât pas une laitue de son jardin, en réparations que son architecte ne faisoit pas, et en impôts qu'on est bien aise de réduire autant que possible. Le prix de cent cinquante arpens de ses terres les plus médiocres compléta la somme dont il avoit besoin, et il se retira à un troisième étage, rue Jean-Pain-Mollet. C'est-là qu'il devoit économiser neuf mille francs chaque année, parce qu'il avoit décidé de vivre désormais avec ses appointemens. Or, il est clair qu'il ne lui falloit que sept ans pour recouvrer ce qu'il avoit dissipé en quinze mois.

La France étoit alors en guerre avec la moitié de l'Europe. Lowendall venoit de gagner la bataille de Lawfeld, Richelieu prenoit Mahon, mais les Anglais ruinoient nos colonies. Dans cet état de choses, il y a toujours des gens actifs, adroits, qui s'enrichissent en silence, et avec des apparences légales. Un M. Merlicourt venoit d'obtenir l'entreprise des vivres de

la marine. On ne connoissoit pas, disoit-on, de plus honnête homme. De l'Oseraie lui-même en eût répondu sur sa tête; et Merlicourt, en effet, s'étoit toujours très-bien conduit dans des affaires commerciales, dont les bénéfices dépendent uniquement de la confiance publique.

Un entrepreneur des vivres de la marine doit ordinairement cette place à de puissantes protections, et les protecteurs étoient chers en ce temps-là. On n'offre pas une boîte de bonbons à la maîtresse d'un roi; et il est assez naturel de reprendre, à la première occasion, trois ou quatre cent mille livres qu'il a fallu distribuer. Il est naturel aussi que ceux qui les ont reçues trouvent bon que celui qui les a données, s'arrange en conséquence. Il est vrai cependant que, pour que les uns gagnent, il faut que les autres perdent. Ceux qu'on dépouille se plaignent quelquefois; mais ils parlent de si loin, de si bas, qu'ils ne sont point entendus; et ceux qui sont là-haut, assurent de bonne foi que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

C'est à Merlicourt que de l'Oseraie parla de Roberville. Il en parla avec chaleur. Merlicourt prévoyoit déjà certaines circonstances où les bons offices des gens considérés pourroient lui devenir nécessaires. Il saisit avec empressement l'occasion de s'attacher de l'Oseraie. Roberville fut nommé premier commis dans une partie

qu'il ne connoissoit pas. Il en fit l'observation, poussé peut-être autant par la paresse, que par un mouvement de probité. Merlicourt répondit qu'il étoit aussi étranger que Roberville à son administration, quand il l'avoit obtenue ; que tout s'apprend avec de l'intelligence et de la bonne volonté, et qu'un sujet présenté par M. de l'Oseraie, devoit être abondamment pourvu de tout cela.

On a dit, il y a long-temps, qu'on mène les hommes en caressant leur vanité. Celle de Roberville lui suggéra qu'il pouvoit tout faire sans dispositions et sans connoissances. Quelques louanges encore, et il se fût chargé du gouvernement de l'Etat. Voilà donc le sort de nos braves marins, chargés de la défense de Chandernagor, de Pondichéry, du Sénégal, de la Guadeloupe, de la Martinique et de nos côtes, confié à deux hommes, dont l'un doit voler, d'après les raisons exposées plus haut, et dont l'autre ne sait pas encore de quoi se composent les provisions de bouche qu'il doit fournir à nos escadres. Oh ! c'est une belle chose que les protections !

De l'Oseraie étoit trop honnête homme pour souffrir que son ami acceptât cet emploi, s'il en eût connu l'importance. Il présumoit, avec quelque, raison, que Merlicourt, qui avoit besoin d'agens éclairés, n'employoit personne que conformément à ses forces. Il crut que la

place accordée à Roberville étoit de celles qui rapportent beaucoup et qui occupent peu, une de ces places de faveur, comme il y en avoit alors, et comme il n'y en aura plus, bien certainement; il assura Merlicourt de sa reconnoissance, et Roberville fut installé.

Sa nomination ne fut pas plus tôt connue, que vingt ou trente de ses subordonnés accoururent dans son cabinet, lui présentèrent leurs hommages et lui demandèrent sa protection. Jamais Roberville n'avoit été fêté, honoré ainsi; il étoit enchanté, et tant que la conversation fut générale, il la soutint avec une dignité aimable. Mais comme on ne passe pas deux heures à se louer réciproquement, parce que la matière est bientôt épuisée quand on ne se connoît pas, et même quand on se connoît, ces messieurs, après avoir prêté à Roberville toutes les qualités, toutes les vertus qu'il avoit, ou qu'il n'avoit pas, finirent par lui demander ses ordres. Donner des ordres, quand on n'est au courant de rien, et en donner à trente personnes, c'est ce que le personnage le plus impudent n'oseroit faire Roberville, étourdi de sa position, répondit, d'un air important, qu'il verroit. On lui répliqua que le travail pressoit; qu'on équipoit à Brest une flotte qui devoit mettre à la voile au premier moment, et qu'on ne cessoit de recevoir à ce sujet des lettres de l'administration civile de la marine.

Roberville déclara qu'il se dispensoit, en raison de l'urgence, de développer les vues qu'il avoit pour l'amélioration de la partie; qu'il s'occuperoit de réformes utiles, quand on seroit moins surchargé d'affaires; que chacun eût à suivre avec activité le travail commencé, et à le lui soumettre chaque jour par extrait. Des colonnes de chiffres en extraits! c'est ce qu'on n'avoit pas vu encore. Roberville croyoit trouver deux avantages à cette méthode : d'abord il ne se fatigueroit pas à lire des liasses de papiers; ensuite il comptoit s'instruire promptement avec ces tableaux en raccourci des opérations générales. Les premières notions acquises, il projetoit de raisonner, ou de déraisonner de manière à n'être compris de personne, ce qui donne beaucoup de poids à un chef et masque son ignorance. Bien des gens en place se servoient alors de ce moyen, et ne s'en trouvoient pas mal.

Parler de réforme à des commis, ou présenter de l'eau à un hydrophobe, c'est la même chose. Ceux-ci, déjà révoltés qu'un *intrus* eût enlevé une place à laquelle chacun d'eux se croyoit des droits certains, s'indignèrent qu'il voulût débuter par des suppressions. Roberville n'étoit plus cet homme éclairé, équitable, qui devoit apprécier et récompenser le talent de chacun. C'est un sot, disoit celui-ci, en sortant, à son ami intime. C'est un ignorant, disoit tel autre; un étourdi, un présomptueux qu'il faut

faire sauter, chuchotoit la masse. Or, comme les amitiés de bureaux ressemblent à celles des couvens, un ami intime trouva bien vite un prétexte pour rentrer dans le cabinet du premier commis. Il lui rapporta très-exactement les propos tenus ; il ne manqua pas de nommer les personnages, et Roberville commença son travail par inscrire sur ses tablettes ceux qui lui avoient rendu justice.

Vous prévoyez sans doute que le délateur étoit un de ces êtres qui ne sont propres à rien, et à qui on n'accorde un modique emploi que pour leur épargner l'humiliation de demander l'aumône. Celui-ci, pétri d'orgueil et de bassesse, prétendoit à une place distinguée, trouvoit bons tous les moyens d'y parvenir ; et il est rare que ces gens-là ne réussissent point : le plus sot d'entre eux n'ignore pas que l'amour-propre blessé ne pardonne jamais. On feint de se mettre au-dessus de l'outrage ; on accueille même l'offenseur ; mais au plus léger prétexte, on l'immole, *malgré soi*, au bien public. Que de vengeances particulières a servi ce grand mot !

Qu'on chasse seulement sept à huit employés par an, pensoit Durocher, et il est indubitable que mon traitement augmentera progressivement : monsieur le premier commis me doit trop pour mettre des bornes à sa reconnoissance. En effet, Roberville s'attacha involontairement

à cet homme, et tout en protestant qu'il étoit incapable de récrimination, il éloignoit de lui les sujets qui pouvoient l'éclairer; il donnoit sa confiance à celui qui le flattoit servilement. Huit jours n'étoient pas écoulés, qu'il lui avoit avoué son ignorance absolue, et qu'il lui demandoit des conseils. Durocher, tout inepte qu'il étoit, en savoit plus que lui. Roberville admiroit ses rares connoissances; Durocher croyoit sa fortune faite.

Pendant que Roberville suivoit la voie la moins propre à l'instruire, et que ses commis s'étudioient à embrouiller de plus en plus la besogne, M. de la Galissonière, qui avoit battu l'amiral Bing devant Minorque, et qui se flattoit avec quelque raison d'obtenir de nouveaux avantages, s'indignoit à Brest de la lenteur des préparatifs. L'administration civile de la marine écrivoit à l'entrepreneur général des vivres : le chef d'escadre s'adressa directement au ministre.

Le ministre sentit combien ses plaintes étoient fondées. Il étoit naturel qu'il parlât au roi de la manière dont il étoit servi; qu'il lui fît connoître l'ignorance ou la friponnerie de ses agens subalternes. Mais Merlicourt avoit été placé par madame de Pompadour, à qui on ne déplaisoit pas impunément. Elle eût détruit avec un mot les impressions qu'auroit reçues le monarque. C'étoit vouloir se perdre, sans remédier à rien. D'ailleurs, les ministres de ce temps-là tenoient

plus à leur place qu'à la gloire de la France. Celui-ci se tut, les Anglais bloquèrent le port de Brest, et Merlicourt trouva le moyen de se faire payer les fournitures qu'il n'avoit pas faites.

Le marquis de la Galissonière accourut en poste à Paris. Il jetoit feu et flammes. Il ne parloit que de faire pendre l'entrepreneur des vivres, et de culbuter le ministre. On lui insinua qu'il y avoit une Bastille pour les causeurs, et un conseil de guerre pour juger ceux qui désertent leur poste. Il étoit possible, en effet, qu'un coup de vent forçât les Anglais à s'éloigner de la rade de Brest, et qu'on attribuât à l'absence du chef l'inaction de notre flotte. La Galissonière s'en retourna aussi vite qu'il étoit venu.

Il étoit d'usage alors que les gens distingués par leur naissance ou leur fortune, eussent des gens de lettres à leur table. Les uns payoient en espèces, les autres en esprit. Le maître de la maison leur savoit bon gré d'en avoir pour lui, et ses convives lui témoignoient plus ou moins d'égards, selon que sa table étoit plus ou moins bonne.

Les grands seigneurs recevoient ce qu'il y avoit de mieux à l'Académie; la haute finance admettoit le *fretin* de cette illustre compagnie, car il se glisse du fretin partout; Merlicourt étoit réduit à Gallet, à Panard et à quelques

autres, qui, pour n'être pas académiciens, n'en étoient pas moins des gens de mérite, et surtout de bons compagnons.

Roberville, protégé, présenté par de l'Oseraie, étoit invité à toutes les fêtes que donnoit Merlicourt, et c'est par des fêtes brillantes qu'on se soutenoit alors. Comment des supérieurs éclaireroient-ils la conduite d'un homme qui les traite souvent, magnifiquement, et qui leur fait chanter par Gallet et Lattaignant, des couplets pleins de délicatesse qu'ils ne saisissent pas, et de louanges qu'ils ne manquent pas de s'appliquer? C'est à l'une de ces fêtes que Roberville se retrouva avec Gallet; et Gallet, vous vous en souvenez peut-être, étoit un des auteurs de la *mystification* que la *Morale par Alphabet* valut à son auteur.

Gallet n'étoit pas homme à laisser échapper une aussi belle occasion d'amuser les convives. Il raconta la scène de l'académie; il orna son récit de traits piquans, d'incidens controuvés, enfans d'une imagination féconde; il fixa l'attention générale : on est sûr de se faire écouter, quand on veut être méchant, et qu'on l'est avec esprit. L'historiette parut charmante à ceux qui ne la connoissoient pas. Ceux qui l'avoient lue dans l'*Année Littéraire* et la Gazette *Marin*, la trouvèrent nouvelle. On craignoit que le conteur n'arrivât à la fin de sa narration. Roberville seul trouvoit le récit trop long; et

quoique Gallet ne le désignât par aucune apostrophe, par aucun signe, il se décela par sa rougeur, par son embarras. Tous les yeux se fixèrent sur lui.

Nous n'aimons pas qu'on humilie ceux qui ont des rapports directs avec nous; nous prévoyons que la plaisanterie nous atteindra tôt ou tard, au moins par ricochet. En effet, celui qui avoit donné un emploi important à un inconnu, à l'auteur de la Morale par Alphabet, à un auteur borné, pouvoit craindre les plaisans partout... excepté chez lui. Merlicourt se récria sur l'inconvenance du procédé de Gallet. Il prit le ton tranchant d'un homme qui traite splendidement, et qui, par conséquent, a le droit de tenir le thermomètre de la gaieté. Il apprit à la société que Roberville étoit un de ses premiers commis, un autre lui-même, et qu'il étoit absurde de ne pas distinguer le littérateur de l'homme d'affaires. Aussitôt la scène changea. Gallet, qui aimoit la bonne chère, se mordit les lèvres, et se tut. Un des rieurs observa qu'il n'y a rien de neuf sous le soleil, que les modernes ne peuvent que rhabiller les idées des anciens, et que M. de Roberville auroit dû jouir de cette prérogative comme un autre. Un second ajouta qu'il avoit pu, sans ridicule, se mettre au nombre des candidats, lorsqu'il avoit vu l'Académie admettre de grands seigneurs qui ne savent pas l'orthographe. Un troisième dit que

cette ambition étoit louable, en ce qu'elle annonçoit une âme au-dessus du vulgaire. Merlicourt termina la séance en déclarant que l'homme qui brille dans une partie utile; est très-supérieur à un bel esprit, et que la manie de tourner des vers n'annonce que de la niaiserie, de la paresse, et ne mène jamais à la fortune. Tous les convives, ceux même qui ne l'avoient pas entendu, protestèrent qu'il avoit raison, en sablant sa liqueur des îles. Gallet adressa trente révérences à Roberville, en arrangeant une épigramme contre lui. Enfin Merlicourt roula son grand fauteuil en arrière, et chacun s'empressa de se lever et de chercher dans ses yeux ce qu'on pourroit faire ou dire qui lui fût agréable.

Au nombre des convives étoit un petit monsieur, bien gros, bien court, et qui paroissoit très-content de lui. Il écoutoit d'un air suffisant; il approuvoit ou improuvoit d'un simple mouvement de tête. Il rioit avec confiance de ce qu'il avoit dit, et il rioit seul, parce qu'il parloit mal et qu'il ne donnoit pas à dîner. Il louoit chaudement les auteurs morts, afin de pouvoir dénigrer les vivans. Il leur trouvoit à tous des défauts essentiels; il glissoit sur ce qu'ils avoient de bon, et il se fût placé à la tête de la littérature française, s'il n'eût craint de se faire siffler. Ce monsieur-là n'avoit encore travaillé que pour l'Almanach des Muses.

Il tira Roberville à part, pendant que les

autres admiroient les jardins et les serres chaudes de Merlicourt, qu'ils se récrioient sur la beauté d'une petite fleur, d'un brin d'herbe, apporté du Pérou ou du Sénégal, et dont le propriétaire ne parloit qu'avec enthousiasme, parce qu'ils lui coûtoient extrêmement cher, quoiqu'ils ne fussent bons à rien. « Monsieur, « dit le petit homme, auriez-vous la foiblesse « de croire que tous les gens de mérite soient « de l'académie? — Comment le croirois-je, « monsieur, puisque je n'en suis pas? — Ob- « servez, monsieur, que j'y aurois des droits « avant vous, car vous n'êtes qu'un prosateur, « et j'ai l'honneur d'être poëte. — Monsieur, « je suis loin de vous contester la prééminence. « — J'aime qu'on se mette à sa place, et je « vous vengerai de tous ceux qui vous ont « persiflé. Soyez persuadé, monsieur, que Gal- « let, Panard, Lattaignant et Piron lui-même, « qui n'est pourtant pas sans quelque mérite, « n'auront jamais rien de commun avec moi, « ni avec vous. — Comment, monsieur, vous « me placerez au-dessus de ces gens-là! — « Ecoutez-moi, monsieur. — Je ne perds pas « un mot. — Une société, qui rivalisera bien- « tôt avec l'académie, et qui finira par l'écraser, « se forme au sein du mystère. — Bon. — Nous « sommes déjà réunis au nombre de cinquante. « — Brava, bravo! Ils ne sont que quarante « là-bas... — Et qui ont de l'esprit comme

« quatre. — Oh! ce mot-là n'est pas de vous.
« — Rien de nouveau sous le soleil, monsieur,
« on l'a dit à table. Nous avons rédigé nos sta-
« tuts. — Et vous en êtes content? — C'est moi
« qui les ai faits. Nous ne sommes plus incertains
« que sur le titre que nous prendrons. — Hé!
« qu'importe le titre ? — Pardonnez-moi, par-
« donnez-moi, il nous faut un mot composé du
« grec et qui signifie beaucoup. Rien de beau
« comme le grec, rien d'aussi répandu. Ma cui-
« sinière le parle tous les jours. Lit-elle la Ga-
« zette de santé, c'est du grec; va-t-elle chez
« l'apothicaire, encore du grec; chez l'herbo-
« riste, toujours du grec. Nous finirons par être
« dispensés de savoir le français. — J'en serois
« très-fâché, moi qui ne parle que cette lan-
« gue-là.—Parbleu, je n'en connois pas d'autre,
« et mes nouveaux confrères ne sont pas plus
« savans. Mais nous avons des traductions grec-
« ques et latines, et cela suffit pour citer à l'oc-
« casion. Un de nos membres a même fait, sur
« une traduction de Théocrite, une traduction
« nouvelle, et il se dispose à commenter Racine
« d'après Luneau-de-Boisgermain et M. de la
« Harpe. — Il me semble, monsieur, que vous
« vous écartez un peu de votre objet. — J'y
« reviens.

« Nous nous proposons d'admettre encore
« parmi nous quelques gens d'esprit. — Et je
« serai du nombre? — N'en doutez pas. Je vous

« proposerai ; on nommera une commission pour « examiner vos titres... — Et si son rapport « m'est défavorable?—Ne craignez rien : le rapporteur sera bien aise que je serve à mon tour « les candidats dont il demandera l'admission. « Ce sont de ces services que nous nous rendons « mutuellement. — Et qui tournent à l'avantage de la société. — Certainement, parce « qu'il est reconnu que nous avons trop de mérite pour nous tromper sur les sujets que nous « proposons. »

Lorsqu'on ne peut figurer au premier rang, on est bien aise de briller au second. Roberville adopta avec plaisir les vues de son protecteur, et il fut mis au rang des candidats à la séance suivante, composée de sept membres, nombre compétent pour délibérer. La commission nommée, l'un de messieurs les commissaires dit à l'oreille du présentateur qu'il avoit le malheur de ne pas connoître la Morale par Alphabet. « Ma foi, je ne la connois pas plus que vous, « répondit le petit monsieur ; mais nous ressemblons aux moines, il nous faut des recrues, « et il doit vous suffire du tire d'un ouvrage « pour en faire l'extrait. — Chargez-vous-en, « mon confrère, car je suis accablé de travail. « Je finis ma satire contre le goût.... — Et vous « devez la lire en séance publique. Diable, « c'est un beau morceau ! — Je m'estimerois « fort heureux qu'il valût les trois madrigaux

« et les deux fables dont vous régalerez notre « auditoire. — Vous êtes trop modeste, mon « confrère. La modestie est le cachet du vrai « talent. »

Après avoir épuisé ce que la louange a de fin et de délicat, ces deux messieurs convinrent que Roberville feroit lui-même l'éloge de son ouvrage, et que le rapporteur n'auroit que la peine de le lire, après l'avoir copié, pourvu toutefois qu'il ne fût pas trop long. Or, comme un bon office se paie par un autre, il fut arrêté que le petit monsieur se feroit nommer commissaire lorsque son confrère proposeroit le poëte Fardeau, très-connu dans la rue des Lombards.

Roberville se fit un peu prier pour se louer lui-même. Il lui en coûteroit beaucoup pour répéter ce que des connoisseurs avoient dit de son ouvrage. Il craignoit que leurs éloges fussent exagérés. Il sentoit le besoin qu'il avoit d'indulgence, et il débitoit ces lieux communs avec des révérences et des roulemens d'yeux usités en pareille circonstance.

A la séance d'après, le président fit résonner sa petite sonnette et dit très-gravement : Vous avez à entendre le rapport de votre commission sur le candidat qui vous a été proposé. Chut, chut, chut, fit-on de tous côtés. Le rapporteur se leva, tira de sa poche un cahier orné de jolie faveur couleur de rose, et il lut :

« Il m'est bien doux, messieurs, d'avoir à

« vous rendre compte d'un ouvrage aussi distin-
« gué que celui de M. de Roberville. On y
« trouve tout ce qui est utile et agréable. Cha-
« que article est traité dans le style qui lui
« est propre. Le lecteur est frappé de la profonde
« connoissance du cœur humain développée
« dans cet ouvrage, et unie aux idées les plus phi-
« lanthropiques. C'est Montaigne paré des beau-
« tés de la langue moderne, c'est la Rochefou-
« cault vaincu. Un des avantages inappréciables
« de cet ouvrage, est le classement des matières
« par ordre alphabétique. La conversation roule-
« t-elle sur le vice ou la vertu, sur l'indépen-
« dance ou l'esclavage; le propriétaire de la
« brochure la tire de sa poche à la dérobée,
« trouve aussitôt la définition que cherchent les
« interlocuteurs; il la répète, de mémoire, et
« et chacun admire et se tait. Quel livre,
« messieurs, que celui qui donne de l'esprit à
« tout le monde et qui ne se vend que quinze
« sous! Je conclus à ce que son auteur soit ad-
« mis parmi vous.

« Quel talent dans ce rapport, disoit l'un!
« quelle clarté! ajoutoit l'autre! quelle préci-
« sion! s'écrioit un troisième; » et des applau-dissemens prolongés annoncèrent la satisfaction de l'assemblée et ses dispositions en faveur du candidat. Monsieur le secrétaire prend un petit panier de chaque main. Dans l'un sont les boules blanches et dans l'autre les noires. Les pa-

niers circulent autour du tapis, vert. Chacun des membres prend une boule blanche et dédaigne de regarder les autres : l'admission de M. de Roberville ne peut être douteuse. En effet, le président le proclame reçu à l'unanimité.

Un membre tire un roleau de papier de sa poche. Il va commencer la lecture d'un Essai sur l'égalité des hommes, prouvée par l'égalité des plantes. Son regard bénin s'étend autour de la table et sollicite l'attention. O douleur !... Monsieur le secrétaire dit un mot à l'oreille de Monsieur le président; monsieur le président répond par un signe de la main. La porte s'ouvre; un individu se présente, la tête courbée jusque sur ses genoux, et le président dit : « Mes- « sieurs, vous possédez dans votre sein M. de « Roberville. » Tous les membres de la société se lèvent, saluent leur nouveau confrère, et le confrère leur dit d'un air orgueilleusement timide : « Je ne sais ce que j'ai fait, messieurs, « pour mériter l'honneur d'être admis parmi « vous. Je justifierai cette faveur insigne par le « zèle et l'exactitude que la société est en droit « d'attendre de ceux qui la composent. » Et tout cela se fait et se dit sans rire.

On approchoit du jour où la séance publique devoit se tenir. Quel jour que celui-là pour les membres d'une société littéraire ! Ceux-ci avoient une fureur inextinguible de produire, et tous se

faisoient, disoient-ils, un devoir de contribuer à l'éclat de cette mémorable journée. Tous ambitionnoient en secret la gloire de paroître un moment à la tribune et d'y fixer l'attention de l'auditoire *le plus éclairé*. Que de pauvretés, tant en prose qu'en vers, devoient être applaudies, puisqu'elles avoient été reçues pour cela ! Comment l'avoient-elles été ? Comme Roberville venoit d'être admis, et comme le poëte Fardeau alloit l'être L'adage secret de la société étoit : *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.*

Aussi, lorsqu'un membre proposoit une pièce pour cette fameuses éance, avec quel enthousiasme on se récrioit sur les beautés qu'elle contenoit, et on disoit tout bas à son voisin : c'est détestable. On lisoit à son tour : on recevoit les mêmes éloges tout haut, on étoit jugé tout bas, et les uns et les autres se gonfloient d'aise et se croyoient bien sûrs de passer à la dernière postérité.

Il falloit surtout entendre les rapports sur les ouvrages nouvellement publiés par quelques-uns des membres. Quels détails, quelle prolixité! Le rapporteur trouve tout beau, admirable. Pas un défaut, pas une tache à remarquer. Si l'auteur n'étoit pas nommé, vous croiriez qu'il s'agit de Montesquieu, de Voltaire ou de Jean-Jacques. En sortant de la séance publique, l'auditoire émerveillé doit courir en masse à la boutique du libraire; sa fortune et la réputation

de l'auteur sont faites. *Va t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Vous croyez peut-être que tout étoit fini, quand on avoit une collection de pièces dont la lecture devoit durer trois grandes heures : vous n'y êtes pas. Dans quel ordre les lira-t-on ? Question importante, et impossible à résoudre au gré de tous. « Vous sentez, monsieur le « président, que je ne peux pas lire une disser- « tation sur le sphinx après en poëme érotique : « je ne serois pas écouté. — Permettez-moi de « vous observer, monsieur le président, que « ma fable ne fera aucun effet après une des- « cription de l'intérieur de l'Afrique qui aura « épuisé l'attention. — Monsieur le président, je « demande la priorité pour mon idylle. Elle « n'est pas assez longue pour nuire à ceux qui « liront après moi.

M. le Président.

« Silence, messieurs, silence. Ceci est assez « sérieux pour être discuté avec calme et mé- « thode. La société veut-elle me charger de « la rédaction du programme ?

« Non, disent les uns. Oui, disent les au- « tres. » Ceux-ci sont les menins du président.

M. le Président.

« Je vais mettre la question aux voix. »

Il résulte des bras en l'air et des bras pendans, bien et dûment comptés, que le président ne se mêlera pas de cette affaire. Chacun alors

ouvre un avis, et c'est celui dont l'adoption l'arrangera le mieux. Tous parlent à la fois. C'est un bruit à ne plus s'entendre.

« Je demande la parole, je demande la pa-« role, » crie en beuglant un homme qui n'avoit rien dit encore, et dont les poumons frais et vigoureux couvrent toutes les voix, et même la sonnette.

M. le Président.

« Vous avez la parole.

« Messieurs, il est neuf heures, et vous vous « y prenez de manière à n'avoir rien décidé à « minuit. Je propose qu'on s'en remette au sort « de l'ordre des lectures. Appuyé, appuyé, « s'écrie-t-on de toutes parts. » Il n'est personne qui ne compte sur sa bonne fortune; celui même qui porte ses trente sous à un bureau de loterie, croit tenir le terne dans sa poche. La proposition fut unanimement adoptée, et celui que le hasard avoit le plus maltraité, disoit tristement en sortant : « Il vaut mieux lire le « dernier, que ne pas lire du tout. »

Le soleil éclaire enfin ce jour, dont le souvenir se perpétuera à jamais dans les fastes de la société. Chacun des membres a reçu six billets d'entrée, qui sont distribués, comme de raison, aux plus proches parens, ou à des amis sûrs. Chacun des membres est paré comme un triomphateur. Ils se montrent les uns aux autres leurs femmes, leurs sœurs, leurs maîtresses,

leurs frères, leurs fils, leurs neveux : le succès n'est pas incertain. La séance est ouverte.

La lecture du premier morceau est commencée. C'est la longue histoire de deux membres morts, que personne n'a connus de leur vivant. On écoute d'abord avec attention, on bâille ensuite, on applaudit en bâillant, parce qu'il faut être civil ; on s'endort, et les coups de coude font imperceptiblement le tour de la salle. Réveillez-vous donc, maman. — Vous « dormez, mon frère. — Un peu de complai- « sance, mon oncle. Pensez donc que ces mes- « sieurs sont les confrères de papa, de mon « cousin, de votre ami ; que par cette raison « seule ils doivent avoir du mérite, et que nous « leur devons des égards. » On se fait violence, on se réveille ; de foibles applaudissemens se font entendre dans ce coin-ci, dans celui-là. Le lecteur s'attendoit à être plus favorablement traité. Le confrère, son voisin, lui observe que le succès d'estime est le prix le plus flatteur d'un ouvrage sérieux, et que l'estime, toujours réfléchie, dédaigne ces éclats bruyans que produisent l'engouement et l'étourderie.

On passe à une seconde, à une troisième lecture. L'un des auteurs a la voix nasillarde, l'autre parle en fausset, et l'auditoire ne s'écarte pas trop encore de la marche qui lui a été tracée. Mais cette dissertation sur le sphinx est si longue, si vague, si dépourvue de ce qui inté-

resse, de ce qui attache quelquefois dans un ouvrage de ce genre, que les bénévoles auditeurs ne peuvent s'empêcher d'en désirer vivement la fin. Quelques-uns donnent déjà des marques d'impatience. C'est en vain que quelques autres, plus directement intéressés au succès, font de continuels efforts pour relever les applaudissemens.

« Madame, s'écrie enfin une petite vieille, « en s'adressant à sa voisine, je trouve fort in- « convenant, très-déplacé que vous n'applau- « dissiez pas mon fils. Ce n'est pas-là ce dont nous « sommes convenues, et je vous proteste que « je n'accorderai pas la moindre marque de sa- « tisfaction aux madrigaux de votre mari. — « Madame, le vrai talent n'a pas besoin de « l'appui d'une cabale, et mon mari est assez « avantageusement connu.... — De vous, peut- « être, madame. Mais je crois que sans le pro- « gramme, le public ignoreroit jusqu'à son « nom. — Hé bien, madame, tant pis pour « le public. — Mais, madame, nous nous som- « mes engagées à soutenir réciproquement ceux « qui nous intéressent. — Mais, madame, « pouvois-je prévoir que votre fils nous par- « leroit aussi longuement d'un vieux monstre « qui n'intéresse plus, et dont on ne se sou- « vient que par la sottise qu'il a fait faire à « Jocaste? »

Ce dialogue fut vingt fois interrompu par le

président, qui pâlissoit, qui rougissoit de colère et de honte. Les confrères étoient furieux qu'on révélât aussi publiquement le secret de la société. L'auditoire balançoit entre l'engagement partiellement contracté avec tel ou tel membre, et le besoin de rire du ridicule de cette scène. Connoissez-vous un Français qui ait résisté une fois à l'envie de rire, et n'avez-vous jamais remarqué avec quelle facilité cette envie se communique ? Elle prévalut sur les procédés, sur les principes, sur les clauses du traité clandestin. Le rire, d'abord contenu, étouffé, gagne bientôt de proche en proche, et quand tout le monde rit, personne ne se contient plus.

M. de Merlicourt, à qui Roberville n'avoit pas manqué d'envoyer un billet, trouva très-mauvais, qu'on se conduisît avec cette indécence devant un directeur général des vivres de la marine. Il voulut s'en expliquer hautement, et crut que la déférence qu'on lui marquoit partout, contribueroit ici au rétablissement de l'ordre. Il se leva, il parla ; on l'écouta et on le berna. Un plaisant lui dit qu'il avoit incontestablement le droit de donner le ton à sa table ; mais que là, où il ne traitoit point, il n'avoit qu'à choisir entre deux partis : rire comme les autres, ou se retirer. Un autre ajouta qu'on peut être un très-mauvais écrivain et un très-honnête homme ; qu'il estimoit

messieurs de la société en leur qualité de citoyens; mais que c'étoit leur rendre un service essentiel que les guérir de la manie d'écrire, et que les petits Mécènes de Paris feroient fort bien aussi de renoncer au rôle ridicule de protecteurs subalternes. Oh! à ce dernier trait Merlicourt ne se possède plus. Il appelle ses gens. Ses gens ne l'entendirent pas, parce qu'ils étoient dans la rue. Mais ce mot n'en fut pas moins un signal de guerre. La perruque de Merlicourt vole au nez du président. Merlicourt veut tirer son épée : elle a passé de main en main à l'autre bout de la salle. Un des rieurs monte sur un banc et fait tourner son chapeau sur la pointe de la pacifique épée, comme vous avez vu un faiseur d'équilibres faire tourner un plat d'étain au bout d'une broche. Roberville est furieux à son tour. Il vole d'une chaise rembourrée à une banquette; de la banquette au tabouret; il écarte à droite et à gauche ce qui s'oppose à son passage; il pénètre jusqu'à son protecteur. Il assène un coup de poing sur l'oreille du plus irrévérent. Celui-ci riposte par un autre. « Ne souffrons pas, s'écrie le prési-« dent, que des profanes portent impunément « la main sur un membre d'une société respec-« table. » Il s'avance à la tête de la troupe sacrée. Il a vengé Roberville; mais le combat s'engage. Chacun est obligé d'y prendre part, l'un pour punir un insolent adversaire, l'autre pour le prévenir.

La victoire est quelque temps indécise. Apollon et les Muses d'un côté, la fière Pallas de l'autre, saisissent, perdent et reprennent l'avantage. O infortune, ô douleur ! la personne sacrée du président est renversée sur le dos d'une grosse maman qui a déjà perdu son bonnet et son tour de gorge. La tête du président entre par la fente de sa robe ; son corps entier passe dans un panier volumineux, dont les deux côtés reposoient naguère sur les genoux de deux voisins galans, et qui est tout à coup changé en place forte. C'est de là que le président fait une défense d'autant plus belle qu'il n'y voit plus, et qu'il est peut-être le premier général aveugle dont parle l'histoire. La tête en bas, les deux mains fixées sur le parquet, le buste soutenu par les cuisses de la grosse maman, ce grand homme joue des jambes; il allonge des coups de pied autour de lui ; il en donne tant et tant, qu'il frappe enfin sa dondon entre les deux épaules, et la jette sur le nez. Ils tombent ensemble ; ils n'offrent plus qu'une masse informe, semblable aux débris d'un bastion que vient de faire sauter une mine.

Ainsi que dans Homère et dans Tite-Live la chute du chef est toujours suivie de la défaite de l'armée, ainsi les membres de la société, privés de leur président, ne pensent plus qu'à la retraite. Elle se fit plus aisément qu'ils n'o-

soient l'espérer. Un cocher de fiacre attendoit à la porte une dame qui n'avoit pas payé sa première course, et qu'il lui importoit qu'on n'étouffât point. Il avertit le commandant du poste voisin. Dix soldats du guet suivirent le sergent et arrivèrent la baïonnette haute. Ils séparèrent les combattans, qui ne demandoient pas mieux, parce qu'on se lasse plutôt de recevoir des coups, que de rire.

Combien de jeunes femmes rougirent de plaisir ou d'orgueil, en gagnant leur voiture à travers une double haie de curieux, dont les regards avides dévoroient des charmes qu'il n'étoit plus possible de leur dérober! que de vieilles outrées des ris insultans qu'excitèrent des ruines qui ne devoient plus être exposées au grand jour! Que d'hommes au nez cassé, à l'œil poché! Que de côtes meurtries! Que d'entorses et que de boiteux! Quelle journée pour le concierge de la société! Là, il trouve une breloque de montre, et plus loin la montre elle-même. Ici, il ramasse des fausses hanches, et là-bas un faux cul; dans un coin, un bonnet de dentelles; dans un autre, le tronçon supérieur d'une canne à pomme d'or, une boucle d'oreille, un solitaire. Trois ou quatre séances semblables, et sa fortune est faite; car vous devinez que ces objets, passent promptement dans sa poche, et de sa poche dans son armoire. On réclame le lendemain. Il cherche soigneusement, avec ceux qui ont perdu, ce qu'il sait ne pas trouver.

Mais, hélas! et quatre fois hélas! cette première séance devoit être la dernière. M. de Merlicourt, après avoir été vivement houspillé, avoit eu le chagrin, la honte de rentrer chez lui sans perruque et sans un des pans de son habit. Dans son indignation, il avoit instruit la ville et la cour des circonstances de la scène scandaleuse dont un homme *comme lui* avoit été forcé d'être acteur. Les compagnons de sa mésaventure ne furent pas plus discrets. Les beaux esprits de la capitale s'égayèrent, l'un dans une chanson, l'autre dans un poëme burlesque; celui-ci dans un madrigal, celui-là dans une élégie. Monsieur le lieutenant de police vouloit bien qu'on eût de l'esprit, et même qu'on prétendît en avoir; mais il n'entendoit pas que cette prétention amenât la guerre civile. Il défendit à messieurs les membres d'avoir de l'esprit collectivement; et comme un homme adroit tire parti de tout, il fit hommage à madame de Pompadour de la prompte et éclatante justice qu'il avoit rendue à son protégé. Madame de Pompadour lui présenta sa main à baiser, et le lieutenant de police visa dès ce moment au ministère de la marine.

Ainsi s'éteignit une société qui naguère se croyoit immortelle. *Vanitas, vanitatum et omnia vanitas!*

CHAPITRE V.

Projets de propager la probité, d'être continent, etc.

Roberville, privé encore une fois de la palme littéraire, et fort aise d'avoir esquivé celle du martyre, qui, pendant l'orageuse séance, avoit plané sur sa tête, Roberville forma le projet de se dérober à toute espèce d'éclat, et de se renfermer dans les devoirs obscurs, mais lucratifs de sa place. Le dévouement avec lequel il avoit reçu quelques coups de poing qui s'adressoient à son chef, le lui avoit rendu plus cher. Merlicourt ne mettoit plus de bornes à sa faveur, comme Roberville s'abandonnoit à sa bienveillance pour Durocher. Déjà deux ou trois de ceux qui avoient déclamé contre le premier commis, avoient reçu leur congé. A chaque disgrâce, toujours motivée sur le bien du service, Durocher avançoit d'un pas, et les choses n'en alloient pas mieux.

Cependant Roberville s'instruisoit. Déjà il avoit acquis assez de lumières pour pressentir que les opérations pouvoient n'être pas réglées par la stricte probité, et que monsieur le directeur général étoit trompé par ses agens : il lui faisoit bien de l'honneur. Au projet de remplir exactement ses devoirs, il joignoit celui de

porter la lumière dans toutes les parties de l'administration, d'étourdir un jour son bienfaiteur par l'étendue de ses connoissances, de lui livrer à la fois toutes les têtes de l'hydre des abus, et d'arriver ainsi à la célébrité, qu'il avoit en vain cherchée ailleurs.

Ce projet, au moins, étoit de ceux qui honorent leur auteur, quel qu'en soit le succès. C'est le seul de tous ceux qu'a formés Roberville, qui lui prépare des souvenirs satisfaisans. Mais est-il au pouvoir d'un homme, quel qu'il soit, de corriger des voleurs? Un souverain les chasse quelquefois; il ne les corrige jamais. Il les remplace par d'autres; et, pour peu qu'il manque d'énergie, bientôt, las de ses vains efforts, il abandonne la nature humaine à sa perversité. Nous verrons plus tard ce qui résulta du double projet de Roberville. N'anticipons pas sur les événemens.

M. de Merlicourt, parvenu à l'apogée de sa fortune, crut ne pouvoir mieux faire que d'en créer un ou deux héritiers. Il chargea Roberville de chercher, de concert avec lui, celle qui devoit être de moitié dans ce grand œuvre, et ses prétentions étoient bornées : un million en dot, cela se trouvoit aisément chez les fermiers-généraux; de la figure; cela se trouve partout; des talens, quoi de plus commun; des qualités, toutes les femmes en ont : demandez à ces dames.

« Tenez particulièrement à la dot, lui di-« soit Roberville; cela console de bien des

« choses, et je crois que dans le mariage on a « souvent besoin de consolation. Faites peu de « cas de la figure, on s'y accoutume promptement. Défiez-vous des talens, et surtout de « la danse de Flore et de Zéphire, des airs de « tête, des bras arrondis, et du jeu du pied « sur les pédales d'une harpe. Tout cela mène « la femme au plaisir, et le mari au chagrin. « Quant aux bonnes qualités, rapportez-vous-« en à votre fortune : partout vous en trouverez le masque. L'avenir seul vous apprendra « ce que vous aurez réellement rencontré. — « Comment donc, mon cher Roberville, mais « vous êtes philosophe! — J'ai de l'expérience, « monsieur. — Vous êtes marié! — Et j'ai ren-« contré, au million près, toutes les belles « choses après lesquelles vous courez.

« — J'entends. Vous avez fait de l'hymen « une épreuve fâcheuse, et vous êtes d'avis que « j'épouse une femme riche, sans éducation et « sans beauté. — Oui, monsieur, c'est ainsi que « je pense. Je vous le répète : qu'est-ce que la « beauté après six mois de mariage? Rien. « Qu'est-ce que les talens? Une niaiserie : et « à qui ce vain prestige est-il profitable? A « une nuée d'étourdis que la beauté attire, que « les talens fixent, qui obsèdent une femme, « et qui finissent par la séduire, si toutefois « elle ne va pas elle-même au-devant de la sé-« duction. — Mais on diroit, à vous entendre...

« — Oui, monsieur, je le suis. — Vous êtes ?...
« — Cocu.
« — C'est malheureux. — Malheureux, non ;
« mais humiliant. — Cependant, il ne faut pas
« tirer une conclusion générale d'un événe-
« ment particulier. — J'ai dit cela comme vous.
« — Il est des femmes honnêtes. — Ce n'est
« pas le grand nombre. — Je peux en trou-
« ver une. — On gagne bien un terne à la lo-
« terie. — J'occupe une grande place, je re-
« présente, je suis riche, considéré, assez jeune
« encore. — Qu'est-ce que tout cela, contre la
« fatalité? — Je ne manque pas de mérite. —
« Enfin, vous voulez en courir la chance. —
« J'y suis décidé. — Eh bien, monsieur, cher-
« chons. »

Merlicourt met une de ses voitures à la disposition de Roberville. Roberville se lance dans le tourbillon du grand monde ; il court partout, et partout il est bien reçu, parce qu'on accueille toujours un homme qui a un carrosse, sans s'informer des moyens qui le lui ont procuré. Il voit de petites filles, de jeunes veuves, de toutes les tailles, de toutes les tournures, de tous les caractères. Il examine, il étudie, après avoir préalablement demandé à l'oreille d'un de ces amis de société, dont on sait à peine le nom : a-t-elle un million de dot ?

Robervillle étoit dans la force de l'âge, dans tout l'éclat d'une mâle beauté. Ses occupations

littéraires et administratives avoient imposé silence pendant quelque temps à un penchant dominant, qui se réveilla à l'aspect des charmes dont il se trouva tout à coup entouré. Ici, un grand œil bleu, un air timide et décent, attaquent son foible cœur; là, des regards de feu s'échappent d'un œil noir, et viennent à travers de longs cils, porter le désir et le trouble dans son âme. Roberville s'aperçoit qu'il est seul, et il lui seroit si doux d'aimer et de l'être! « Ah! disoit-il en soupirant, on fait « très-bien de punir une femme infidèle; mais « pourquoi me punir d'une faute qui n'est pas « la mienne? Pourquoi ne puis-je me consoler « dans les bras d'une seconde épouse, des torts « de la première? Quel dédommagement offre « la société, à un mari dans ma position? Des « femmes à séduire? Ferai-je subir à d'autres « un affront qui m'a si vivement affecté? « Tromperai-je une jeune personne innocente « et naïve? Porterai-je le désespoir dans son « cœur et le trouble dans sa famille? Loin de « moi ce fatal projet! Soyons chastes, et souf- « frons, puisque nos lois n'ont pas le sens com- « mun. »

Tout cela est bien aisé à dire. Parmi les beautés qui pouvoient flatter les sens de M. de Merlicourt, et grossir une bourse déjà trop arrondie, Roberville avoit distingué une jeune veuve, qui réunissoit tous les avantages. Vingt

ans, taille svelte, élancée, figure enchanteresse, grâces sans apprêt, esprit naturel et sans prétention, caractère doux, réputation intacte, et cent mille livres de rente ; telle étoit madame d'Achicourt.

Fille de qualité sans fortune, elle avoit épousé, à dix-sept ans, M. d'Achicourt, qui en avoit soixante-quatre, et avec cela la goutte, un cautère et un asthme. M. d'Achicourt n'étoit pas, comme déjà vous le soupçonnez, un de ces vieillards sensuels, qui achètent à tout prix une ombre de plaisir, et qui se flattent que l'innocence et la beauté ranimeront des sens éteints. Garçon, et toujours sage par l'absence des passions, ce qui, je l'avoue, n'est pas très-méritoire, ses infirmités étoient l'effet d'une constitution foible et d'un travail soutenu ; qui lui avoit valu cent mille écus de rente. M. d'Achicourt étoit généralement estimé, parce qu'aucun négociant n'avoit porté plus loin la loyauté et l'intelligence du commerce. Il étoit aimé, parce qu'il se plaisoit à faire du bien.

Il avoit rencontré dans le monde mademoiselle de Verville, que personne ne pensoit à épouser, parce qu'alors la première qualité d'une fille étoit sa dot. Personne aussi ne songeoit à en faire sa maîtresse, parce qu'on ne cherche pas à avilir ce qu'on respecte. M. d'Achicourt résolut de réparer à son égard les torts

de la fortune. Il n'avoit que des parens éloignés, qu'il connoissoit à peine, et il crut pouvoir, sans injustice, disposer en faveur d'une infortunée, du tiers de ce qu'il avoit acquis par son travail. Il proposa sa main, que les parens de la demoiselle acceptèrent avec transport. La jeune personne ne pensa point comme eux : il est un âge où les jouissances du cœur sont tout, et où l'or est compté pour peu de chose. Mademoiselle de Verville résista. Ses parens opposèrent à sa répugnance leur extrême médiocrité, la nécessité d'avancer deux frères qu'elle aimoit tendrement, et qui languissoient dans les derniers grades militaires. Ils pressèrent, ils caressèrent une enfant qui ne savoit pas leur résister, et mademoiselle de Verville suivit M. d'Achicourt à l'autel.

On s'égaya sur ce mariage : M. d'Achicourt s'y attendoit. Des plaisanteries indiscrètes frappèrent son oreille, le jour même de ses noces : il dédaigna d'y répondre. A mesure que la nuit s'approchoit, la tristesse, déjà peinte sur la physionomie de sa femme, prenoit un caractère plus prononcé. M. d'Achicourt ne s'en alarma point : il avoit un moyen certain de la dissiper.

Madame d'Achicourt étoit retirée. Conduite, soutenue, encouragée par sa mère, elle n'attendoit que le moment de consommer le plus douloureux sacrifice. M. d'Achicourt se dérobe à la foule importune, et passe dans l'apparte-

ment de sa femme. Madame de Verville voulut s'éloigner : « Restez, lui dit-il, madame. « Connoissez le sort de votre fille, et jugez- « moi. »

Prenant alors le maintien et le ton solennel qui convenoient à la circonstance, il adressa la parole à sa jeune épouse. « Madame, faire ache- « ter ses bienfaits, c'est vouloir en perdre le « fruit; c'est dispenser l'être qui les reçoit de « la reconnoissance, et même de l'estime dont « le bienfaiteur le plus modeste se complaît à « recevoir des marques : voilà pour l'homme en « général. Voici des distinctions qui me regar- « dent personnellement. Je serois le plus ridicule « des vieillards, si je croyois pouvoir vous ins- « pirer de l'amour, et le plus odieux, si j'arra- « chois à la complaisance ce que le cœur seul « doit accorder. Je prétends à votre amitié. Ce « sentiment consolateur m'aidera à supporter le « reste d'une vie douloureuse, et ce sentiment, « je veux le mériter. Je ne vous mettrai pas aux « prises avec votre devoir; je ne vous contrain- « drai pas à une dissimulation continuelle, « pénible et humiliante; enfin, je n'unirai « point la vieillesse et ses infirmités à la « jeunesse, à la fraîcheur et aux grâces. « Je contracte l'engagement de vous aimer « comme un père, et de vous respecter comme « ma fille.

« Cette conduite seroit déplacée à l'égard

« d'un jeune personne, qui doit éprouver le « besoin d'aimer si je ne sentois que je tarderai « peu à vous rétablir dans vos droits. Vous « aurez accru alors l'estime dont vous jouissez « déjà, de celle que vos procédés pour moi au- « ront inspirée à un public léger, mais toujours « juste. Vous joindrez à tous vos avantages, « ceux d'une fortune indépendante, et vous « ferez le bonheur d'un homme que vous saurez « choisir, parce que vous êtes raisonnable et « prudente. »

M. d'Achicourt se disposoit à passer dans son appartement. Sa jeune femme lui prit les mains, les lui baisa avec transport. Elle vouloit parler; son époux la prévint. « Point de remercî- « mens, madame; je ne fais rien que pour moi. « J'ai senti qu'il falloit choisir de votre amitié ou « de votre haine; j'obtiens la première, et vous « jugerez combien elle m'est précieuse, par les « soins que je prendrai pour la conserver. »

Il sortit, et laissa sa jeune épouse et sa mère étonnées, interdites, admirant un procédé si délicat et si rare. Il ne s'éloigna pas un moment du plan qu'il s'étoit tracé, et il en reçut la récompense. Madame d'Achicourt, pénétrée de reconnoissance, alloit au-devant de ses moindres désirs; elle le combloit d'égards et de complaisances; elle lui prodiguoit ces soins attentifs, si précieux pour l'homme souffrant. Le monde se trompa sur le caractère de son attachement.

On le prit pour un sentiment qu'elle étoit loin d'éprouver, et qui paroissoit aussi extraordinaire qu'inexplicable. On décida enfin que la nature avoit formé ce cœur-là exprès pour M. d'Achicourt; on convint généralement qu'il méritoit son bonheur, et on ne s'en occupa point davantage.

Un an s'écoula de cette manière. Les infirmités de M. d'Achicourt augmentèrent au point de lui faire pressentir une fin prochaine. Sa femme ne le quittoit pas; elle s'efforçoit de soulager des maux qu'elle ressentoit autant que lui. Le moment fatal arriva. Il dit à sa femme un dernier adieu ; il la remercia tendrement de ce qu'elle avoit fait pour lui ; il la laissa inconsolable.

Vous aurez une idée de sa situation, vous, jeune fille, qui avez perdu dans votre père un bienfaiteur, un ami vrai, un appui salutaire. Vous l'avez pleuré, comme madame d'Achicourt pleura son époux; comme elle, vous en conserverez un souvenir cher, et comme elle, vous apprendrez qu'il n'est pas de douleur éternelle.

Le temps du deuil étoit écoulé. Madame d'Achicourt venoit de reparoître dans le monde, et le monde, qui oublie tout, attendoit avec impatience le moment de la revoir. Tel est l'effet d'une vertu douce, d'un caractère aimable et égal. Ils ne séduisent pas comme des qualités brillantes; ils ne surprennent pas les cœurs: ils

s'insinuent petit à petit ; mais ils finissent par captiver. Les êtres de cette classe ont peu d'amis; mais ils n'en perdent aucun.

Madame d'Achicourt, aimable, belle, riche, ne tarda pas à fixer tous les vœux. Ces hommages ne l'éblouirent pas. Elle se retrouvoit au milieu de gens qui l'avoient négligée pauvre, et dont l'empressement devoit peu la flatter. Elle étoit polie avec eux, et elle se livroit plus facilement à ceux qu'elle voyoit pour la première fois : ils n'avoient pas de torts à lui faire oublier; elle vouloit bien même supposer qu'elle en eût obtenu deux ans plus tôt la justice qu'ils lui rendoient alors. Son amour-propre blessé cherchoit-il un dédommagement, ou est-il d'une belle âme d'accorder des qualités à ceux qui ne nous ont pas donné encore de raisons de les mésestimer ?

Au nombre de ces derniers, étoit Roberville, dont l'extérieur prévenoit toujours favorablement ; qui, sans avoir précisément de l'esprit, se faisoit écouter, par l'expression qu'il donnoit aux choses les plus simples, surtout près d'un objet qui l'intéressoit. Raisonnable, judicieux même, lorsqu'il ne s'abandonnoit pas à la manie des projets, sa conversation devoit plaire à une femme décente, dont la gaieté ne s'exprimoit jamais par des éclats. Roberville, sans s'interroger sur la nature des sentimens que madame d'Achicourt commençoit à lui inspirer, sans en

pressentir les suites, se laissoit aller au charme qui l'entraînoit. Sans effort, sans étude, sans même y penser, il prenoit les formes et le ton qui pouvoient plaire à la jeune dame. Assez assidu pour se faire remarquer, trop peu empressé pour inspirer de la défiance, il n'étoit pour madame d'Achicourt qu'un jeune homme sans prétentions, qui la préféroit aux autres femmes, et il est toujours flatteur d'être préférée, quoiqu'on sente qu'on en est digne. D'après ces dispositions, elle devoit distinguer Roberville, et il est difficile à une femme sans expérience de prévoir où la mènera un sentiment, quelqu'indifférent qu'il lui paroisse.

Roberville, après deux, trois soirées passées auprès de madame d'Achicourt, fut convaincu qu'un galant homme ne pouvoit faire un meilleur choix. Il en parla à Merlicourt avec une chaleur dont il ne démêloit pas encore la source, mais qui n'échappa pas à son protecteur. Celui-ci jugea qu'une femme qui plaisoit beaucoup à un homme bien plus jeune que lui, n'étoit pas l'épouse qui lui convenoit. Il pouvoit avoir raison. Mais étoit-il certain qu'une autre ne plairoit pas aussi après le mariage? Quoi qu'il en soit, il reçut avec indifférence les ouvertures de Roberville, il répondit vaguement qu'il verroit madame d'Achicourt. Il la vit, il la trouva charmante, et il intercepta des regards qui le déterminèrent à porter ses vues ailleurs.

Roberville la voyoit tous les jours. Il lui consacroit tous les momens qu'il pouvoit dérober au travail. Madame d'Achicourt commençoit à compter les heures d'absence. Elle n'avoit point d'amour, oh! non, elle n'en avoit pas, elle se le disoit au moins, elle cherchoit à se le persuader. En effet, une femme estimable peut-elle aimer un jeune homme fait pour plaire, mais qui ne s'est pas déclaré? D'après la force de ce raisonnement, elle alloit tous les soirs où devoit être Roberville; Roberville arrivoit avant elle où il savoit la trouver, et jamais ils ne se donnoient un rendez-vous. Il y aura demain un cercle brillant chez madame la marquise, disoit l'un à l'issue d'une soirée qui paroissoit toujours trop courte. Je dîne demain chez la comtesse, disoit l'autre. Après-demain je vais aux Français, et aux Français, chez la comtesse, chez la marquise, ils s'approchoient insensiblement; une place se trouvoit toujours ménagée auprès de la jeune dame, sans adresse, sans intention. Roberville la prenoit comme un autre eût pu la prendre, et il ne la quittoit plus.

L'innocence disposoit les choses de façon qu'il eût été difficile qu'un autre s'en emparât. Tantôt c'étoit une ottomane dont l'éventail, les gants, le sac à ouvrage garnissoient tout un côté, tantôt ces objets étoient sur une chaise dont les barres soutenoient deux pieds mignons,

et tout cela disparoissoit dès que Roberville s'opprochoit. Au spectacle, le panier garnissoit tout le devant de la loge, et Roberville se plaçoit d'abord derrière. Mais on avoit toujours quelque chose à lui dire. C'étoit des choses très-indifférentes sans doute. Cependant, on parle bas aux Français; Roberville ne pouvoit entendre du troisième rang; madame d'Achicourt étoit continuellement obligée de tourner la tête. Des hommes, qui savent vivre, ne souffrent pas cela, et se prêtent à tout. Roberville passoit au second rang. Dans l'entr'acte, la jeune dame se levoit; une chaise se découvroit, et Roberville s'asseyoit, pour ne pas empêcher de voir ceux qui étoient derrière lui. Alors on n'entendoit plus Piron, ni Voltaire. On causoit confidentiellement. On ne se disoit rien de positif, mais on s'entendoit à merveille. Le temps voloit avec rapidité; on étoit étonné de voir tomber le rideau; on se quittoit à regret, et on savoit où se retrouver le lendemain.

Ces innocentes finesses-là n'échappent pas long-temps à des yeux observateurs. On ne parloit dans le monde que du mariage du joli couple, c'est ainsi qu'on les nommoit. L'engagement qu'avoit contracté Roberville n'étoit connu qu'à l'Estrapade, quartier dont n'approchent jamais les gens d'un certain ton. Il n'avoit pas cru devoir en parler dans la société brillante où il étoit jeté, afin de n'avoir pas à

répondre à des questions toujours embarrassantes après ce qui lui étoit arrivé. Mais sa situation, qu'il ne pouvoit oublier, le rendoit timide, circonspect avec madame d'Achicourt. Il cherchoit à s'étourdir sur le sentiment qui l'attachoit à elle; il eût voulu pouvoir se le dissimuler.

Il avoit formé le projet de respecter la sagesse et un lien que son épouse avoit méconnu. Il sentoit ce qu'il devoit de ménagement à une femme telle que madame d'Achicourt. Il se reprochoit de lui faire partager un sentiment qui feroit un jour le tourment de son cœur. Il s'accusoit de l'avoir fait naître, tandis qu'avec un mot il auroit pu le prévenir. Il sentoit la nécessité de faire à son amie un aveu, trop tardif sans doute, mais qui seul pouvoit lui rendre son repos. Il sortoit avec la volonté de lui déclarer son mariage et d'obtenir son pardon. Il revoyoit la femme charmante, et près d'elle il n'avoit de force que pour aimer.

Madame d'Achicourt se livroit avec sécurité au penchant le plus doux. Elle ne comptoit son existence que du moment où elle avoit vu Roberville. Plus elle le voyoit, plus elle le trouvoit estimable. Elle lui savoit gré de sa retenue auprès d'elle. Elle l'attribuoit à sa modestie, qualité si rare alors, et que possèdent si éminemment les jeunes gens d'aujourd'hui, elle l'attribuoit à la différence de leurs fortunes, et elle en concluoit en faveur de la délicatesse de son amant.

Elle l'attribuoit... à quoi ne l'attribuoit-elle pas ?

Cependant, elle avoit à remplir les derniers vœux de son époux. Qui étoit plus digne que Roberville de lui succéder ? S'il continue à garder le silence, il faudra donc l'encourager en lui laissant pressentir qu'il est aimé et qu'il peut prétendre à tout. Pauvre enfant ! elle les eût oubliés ces derniers vœux de son époux, s'ils n'eussent rendu en quelque sorte respectable la passion qui la dominoit.

Maîtresse d'elle-même, mais trop jeune encore pour tenir une maison, elle vivoit avec sa mère. Elle n'avoit osé proposer à Roberville de le recevoir et il frémissoit à la seule idée de solliciter une faveur qui feroit naître des occasions dangereuses, qu'il vouloit de bonne foi éviter. Il en étoit au point de ne pouvoir plus vivre sans madame d'Achicourt, et il étoit incapable de penser à la séduire. Son amour croissoit à chaque instant, et sa position, toujours plus vivement sentie, le rendoit le plus misérable des hommes.

Oh ! combien il se repentoit d'avoir méprisé les conseils de son ami ! « Si j'avois cru de l'Oseraie, je serois libre encore, et je déposerois mon « cœur, mon être, ma vie aux pieds d'Adèle; je lui « devrois mon bonheur, et je suis en proie aux « plus cruels tourmens... Allons voir de l'Oseraie... Que me dira-t-il que je ne sache déjà ?

« Il me reprochera d'avoir caché mon état à « madame d'Achicourt ; il m'ordonnera de fuir : « Hé ! le puis-je, grand Dieu !... Il le faut, il le « faut cependant. Qu'elle m'oublie, qu'elle « me méprise, qu'elle me croie ingrat, barbare ; « je me soumets à tout, pourvu qu'elle recou- « vre son repos. »

Il rentre chez lui, il fait une malle, il court à la campagne. Il va déposer dans le sein de Félicité sa douleur et ses combats. Félicité est jeune : elle doit être compatissante; elle partagera sa peine; il l'adoucira en parlant sans cesse d'Adèle. Il arrive. Madame Perceval le reçoit mal, parce qu'elle aime Rose, et que l'amour maternel est aveugle. M. Perceval ne lui marque que de la froideur, parce qu'il règle ses mouvemens sur ceux de sa femme. Félicité l'accueille comme un frère malheureux. Il lui parle, elle écoute, elle s'attendrit, ses yeux se remplissent de larmes. Ah! s'écrie-t-il, je trouve enfin un cœur qui répond au mien.

Madame Perceval ne conçoit rien à ces longs tête-à-tête. Elle attribue à Roberville la perte de sa fille aînée : quels sont ses desseins sur la cadette? Pourquoi a-t-elle l'air abattu, les yeux rouges ? Madame Perceval interroge Félicité. Le secret de Roberville n'est pas le sien; elle s'obstine à le taire. Sa mère soupçonne tout, elle croit tout, elle ferme sa maison à son gendre. Il revient à Paris.

Il trouve un billet de madame d'Achicourt. Depuis deux jours elle ne l'a pas vu. Elle a envoyé chez lui. Elle sait qu'il est à la campagne. A la campagne sans avoir pris congé d'elle! Est-ce ainsi qu'on se conduit avec une amie? Elle donne à dîner le lendemain. Elle ne pardonnera qu'à condition que Roberville se réunira à d'aimables convives, et qu'il contribuera à dissiper le vide insupportable qu'elle éprouve.

Qu'il contribuera! infortunée! c'est lui seul que tu désires, que tu veux, que tu appelles. Le dîner n'est qu'un prétexte, un hommage aux bienséances. Ton cœur est ouvert à ton amant; tu lui ouvres ta maison: quel asile te reste-t-il?

« C'en est fait! s'écrie Roberville; mes forces sont épuisées, ma raison éteinte. Le sort « en est jeté. »

Il répond qu'il arrive excédé, qu'il n'est pas présentable en ce moment, mais qu'il ira dîner le lendemain à l'hôtel; voilà le fond de sa lettre. Mais il a écrit quatre pages. Des expressions brûlantes sont coupées par des phrases inintelligibles. Le désordre de ses idées passe dans le cœur de madame d'Achicourt. Elle a pitié de son amant; elle décide de le rendre à lui-même en se déclarant la première. Elle ne forme plus qu'un vœu, elle n'a qu'une volonté: c'est de couronner l'amour de Roberville et de partager sa félicité.

Il se présente chez madame d'Achicourt. Il

est pâle, défait. Le secret qu'il lui cache est un poids insupportable qui oppresse, qui froisse son cœur. Madame d'Achicourt alarmée cherche à cacher l'inquiétude qui la tourmente. Ses efforts mêmes la trahissent : l'amour vertueux est toujours maladroit. Ses convives lisent dans ses yeux ; mais l'état de Roberville leur paroît inexplicable. Il est accablé, lorsque tout semble concourir à son bonheur.

Le dîner fut triste. Madame d'Achicourt en attendoit la fin avec la plus vive impatience. Elle brûloit d'être seule avec son amant. Elle vouloit descendre dans ce cœur navré, y chercher sa peine, le consoler, le rendre à la vie, en l'ouvrant à l'espoir.

On se lève enfin. Roberville est isolé, errant au milieu de vingt personnes. Tout entier à ses idées, et par conséquent à son malheur, il ne voit pas même celle pour qui il donneroit sa vie. Elle est auprès de lui. Ils sont seuls dans l'embrasure d'une croisée. Elle veut parler ; la pudeur la retient. Sa main rencontre celle de Roberville et la presse doucement. Roberville se tourne vers elle. Les plus beaux yeux du monde expriment l'amour et la pitié. Il sort d'un rêve douloureux ; il ne voit plus que son Adèle ; à l'aspect de tant de charmes, il oublie sa probité. En vain elle lui ordonne de parler ; les mots expirent sur ses lèvres. Renoncer à la voir, à en être aimé,

eût été un effort sublime de vertu; mais dans la route épineuse qu'elle nous trace, débute-t-on par le plus pénible des sacrifices? Ce n'est que par degrés qu'on s'élève au-dessus de soi-même, et qui n'a pas l'habitude de combattre, doit être constamment vaincu. Roberville le fut, il garda le silence.

« Qu'avez-vous, mon ami? Votre état m'in-« quiète, vous le voyez, et vous me cachez « ce qui vous afflige. — Si je parle, vous me « haïrez. — Croyez-vous que je le puisse? « — Vous le devez. — Je ne vous entends « pas. — Adèle? — Mon ami? — Je suis « bien malheureux. — Ne puis-je rien pour « vous? — Vous pouvez tout!.. Vous ne pou-« vez rien. — Vous ne m'aimez donc pas? « — Adèle, je vous adore. — Vous venez « de décider votre sort et le mien. Croyez-« vous que je sois insensible? Que dis-je, n'a-« vez-vous pas vu combien vous m'êtes cher? « — N'achevez pas. — Il ne me reste rien à « dire. — Adèle, je suis au désespoir. — Du « désespoir, quand on aime, quand on est « aimé! — Je ne peux prétendre à votre « main. — Votre fortune est bornée, je le sais; « mais je suis riche, et quel plus noble em-« ploi ferai-je de mon bien, que de le par-« tager avec l'homme que je préfère? Je suis « de qualité; mais vous avez un emploi hon-« nête, des vertus et l'estime de M. de l'O-

« seraie. Ces titres valent les miens; mon mari « n'en avoit pas d'autres. D'ailleurs, mon ami, « doit-on craindre le monde, quand on n'a « rien à se reprocher? Est-ce du sein de la « félicité qu'on entend ses vains murmures, « qu'on daigne s'y arrêter? Vous aimez Adèle, « vous venez de le lui dire, Adèle est à vous.

« Je ne sais, s'écrie la marquise, quand il « plaira à M. de Roberville de nous rendre « madame d'Achicourt. Cette journée est la « plus maussade que j'aie passée de ma vie. « Pas une saillie, pas un trait piquant. Les « uns se parlent dans le coin d'une croisée; « les autres les regardent sans dire un mot. « Je n'y tiens plus, je vous le déclare. La gaieté « est mon élément : il faut que j'y rentre. « Réveillez-vous, messieurs, faites avancer « nos voitures, et partons tous pour mon châ- « teau. La liberté qui règne à la campagne, « vaut bien l'auguste gravité de ce salon; les « petits jeux sont préférables à des sentences, « et les espiègleries à des réflexions. Allons, « mon beau monsieur, ajouta-t-elle en pre- « nant la main de Roberville, conduisez-moi « à mon carrosse. Si nos amusemens vous pa- « roissent au-dessous de vous, vous philoso- « pherez avec qui bon vous semblera dans « mes bosquets solitaires. »

Roberville se laisse conduire : c'est un homme hors de lui, incapable d'avoir une vo-

lonté. Il est dans le carrosse de la marquise; elle lui parle, il n'entend pas. Un jeune colonel répond pour lui. La conversation s'engage; on s'agace, on s'égaie, on rit; on laisse le philosophe mélancolique à ses pensées. Elles étoient sans liaison, sans suite; sa tête étoit l'image du chaos.

Madame d'Achicourt avoit été piquée qu'on l'eût interrompue au moment où Roberville étoit dans la nécessité absolue de s'expliquer. L'aveu de ses sentimens ne s'étoit échappé qu'avec un effort pénible; c'étoit une victoire de l'amour sur la pudeur. Faudra-t-il qu'elle revienne au point d'où elle est partie? Est-il concevable que Roberville ne soit pas tombé à ses pieds, ivre d'amour et de reconnoissance? Comment s'est-il laissé enlever par une femme qui lui est indifférente? Cette conduite est inexplicable. Cependant il aime. Ses moindres actions, son silence même, peignent un sentiment profond, insurmontable. Il est réservé, timide. Il a craint de se laisser aller à l'impulsion de son cœur, de me donner en spectacle à des gens toujours disposés à trouver aux choses les plus sérieuses un côté ridicule. Il y a des bosquets à Sceaux. Je m'y égarerai avec lui. L'occasion, la solitude, un regard, décideront notre commun bonheur.

C'est ainsi que madame d'Achicourt passoit d'une idée à une autre, rejetant celle qui bles-

soit son amour, adoptant celle qui le flattoit. Ses compagnons de voyage avoient le caractère, la légèreté d'esprit de ceux qui voyageoient avec Roberville. Comme eux, ils parlèrent du vaudeville du jour; ils ajoutèrent un article à la chronique scandaleuse, et ils abandonnèrent la femme charmante à ses réflexions.

On arrive. Chacun s'occupe d'abord de ses arrangemens particuliers, et ces dispositions prennent le reste de la soirée. Roberville, rendu à lui-même, s'enfonce dans les bois. Il y cherche le calme qu'on n'y trouve jamais, quand le cœur est agité. Il va, il vient, il s'efforce de se recueillir, de se retrouver. Les derniers mots de madame d'Achicourt se présentent à sa mémoire trop fidèle, et ajoutent au trouble de ses sens. D'un côté est le bonheur le plus parfait auquel un mortel puisse atteindre; de l'autre est la barrière insurmontable qu'il a élevée entre Adèle et lui. L'amour d'Adèle, cet amour si naïvement, si franchement exprimé, est un malheur de plus. Son imagination frappée lui offre un objet fantastique; c'est sa maîtresse, connoissant enfin l'obstacle qui les sépare, révoltée de sa dissimulation et de sa bassesse, l'accusant de perfidie, lui reprochant l'abus de sa confiance, lui redemandant le repos de son cœur, le retour de ces jours sereins qui s'écouloient au sein de l'innocence et de la paix, et qu'il ne peut plus lui rendre. Il entend ses

plaintes, il voit ses pleurs. Ce tableau déchirant le jette dans un accès de désespoir. Il erre çà et là, une pièce d'eau l'arrête; il la considère, il rit du rire d'un insensé. Bientôt la fureur s'empare de lui; ses nerfs sont tendus, ses muscles en contraction..... « Terminons à la fois et « mes combats et mon supplice..... » Il s'est précipité.

Adèle, simple comme la nature, belle comme elle, s'occupoit peu des recherches de l'art et des commodités inventées par le luxe. Elle avoit laissé à ses femmes le soin de son appartement et de sa toilette; elle cherchoit son amant. Déjà elle l'avoit distingué à travers le feuillage, elle l'avoit perdu sous l'épaisseur du bois; elle le retrouvoit pour le perdre encore. Elle avançoit lentement. Son pied agile étoit retenu par la décence, qu'elle n'invoquoit jamais, et qui l'accompagnoit toujours.

Un bruit sourd frappe son oreille; elle ne sait à quoi l'attribuer. Ce bruit se prolonge; elle croit reconnoître un effet de l'eau fortement agitée; elle s'alarme... Si c'étoit lui !... Cette seule pensée impose silence à toute espèce de considération. Elle s'élance, elle court, elle jette un cri, elle se précipite après son amant.

Le bassin a peu de profondeur. Le malheureux n'a pu y trouver la mort qu'il cherchoit, et qui eût prévenu de nouvelles infortunes. Il se sent relever, soutenir par une main qui s'essaie à le

rendre à la vie. Ses yeux se rouvrent : c'est son amante, pâle, tremblante, qui a veillé sur ses jours, qui succombe elle-même à la violence des sensations qui l'ont agitée. Il ne veut plus mourir. Il prend Adèle dans ses bras, il l'enlève, il la dérobe à l'ardeur du soleil, il la porte sous un ombrage touffu, il l'y dépose avec respect. Il appelle; personne ne lui répond. Il s'éloigne, il va chercher des secours... L'abandonnera-t-il mourante? Il revient; il se penche sur elle, il lui prodigue les noms les plus doux, il la presse dans ses bras. Il voit, il touche des formes célestes, qu'il n'a pu jusqu'alors que soupçonner. Il brûle, il s'égare, il ne se connoît plus... Il ose tout.

Adèle ouvre péniblement les yeux; elle les porte sur son amant, elle sourit à celui qui la déshonore..... Bientôt elle sent son outrage, elle s'indigne; mais elle est sans force. « Malheureux, dit-elle d'une voix « languissante, tu ravis ce que l'hymen alloit « t'accorder. »

La foudre n'est pas plus prompte que l'effet de ces mots sur Roberville. Désespéré de n'avoir pu jouir, c'est maintenant la jouissance même qui le désespère. Il s'éloigne à grands pas, au moment même où Adèle a tant de besoin d'être rassurée, où son cœur flétri est avide de consolation. Il la laisse seule avec sa conscience, en proie aux plus déchirantes réflexions. Une porte s'offre à

lui; c'est celle du parc. Il sort, il est sur la route de Paris; il marche, poursuivi par le souvenir de son crime, par l'image de sa déplorable victime; il croit ne pouvoir mettre un intervalle assez grand entre elle et lui.

Il est dans la ville, il en parcourt au hasard différentes rues; il ne peut échapper à lui-même. Il arrive machinalement devant la maison de M. de l'Oseraie. Il s'arrête. « Ici, dit-il, repose en paix « l'homme qui n'a rien à se reprocher. L'in- « fluence du vice lui fut toujours étrangère. C'est « donc à moi qu'il étoit réservé de la lui faire « connoître ! Je cède au besoin de m'approcher « d'un être vertueux ; près de lui je me croirai « meilleur. Qu'il soit à la fois mon juge et mon « consolateur. »

Il frappe. Le suisse, effrayé de son désordre, refuse de l'introduire. Il viole le domicile de son ami; il pénètre malgré les valets ; il trouve de l'Oseraie éveillé par le tumulte, inquiet sur la cause qui le produit. Il tombe à genoux devant lui; il prend ses mains, il les mouille de ses larmes. Il veut parler ; les sanglots coupent sa voix. Il cache sa tête dans le sein de son ami stupéfait. Il lui semble que le sein du juste est un asile contre les remords. Il y respire plus librement.

Ses larmes l'ont soulagé. Il répond aux questions que lui adresse de l'Oseraie. Il commence son triste récit, cent fois interrompu par des exclamations de honte et de douleur.

« Vous avez commis un crime, lui dit de « l'Oseraie, un crime irréparable. Vous avez « voulu fuir, vous le deviez, vous le pouviez; « on peut toujours ce qu'on veut fortement. « Vous avez voulu mourir; c'est la ressource « d'un lâche. L'homme courageux n'a-t-il donc « que la mort à opposer à ses passions? Noyez- « vous maintenant dans des larmes inutiles. Que « serviront à madame d'Achicourt ces larmes et « votre repentir? Si votre faute n'a pas ces suites « fatales qui éclairent la société, lui rendrez- « vous sa propre estime et le calme du cœur? « Eloignez-vous de moi. J'ai pardonné des foi- « blesses; je ne vivrai pas avec un homme vi- « cieux. Eloignez-vous, vous dis-je, cessez ces « étreintes; laissez mes mains; les vôtres sont « souillées. Allez pleurer seul. Vous êtes in- « digne de m'approcher. »

Il appelle ses gens. Il ordonne qu'on mette ses chevaux, qu'on porte Roberville dans sa voiture, qu'on le conduise chez lui. On détache l'infortuné de ce sein, où il trouvoit un reste de vie et de consolation. Ses forces l'abandonnent. Il tombe privé de sentiment.

Ce spectacle touche, émeut de l'Oseraie; mais il ne transige jamais avec sa conscience. « Qu'on « lui couvre un lit à l'extrémité de ma maison. « Qu'on veille à ses besoins, mais qu'on lui in- « terdise l'entrée de mon appartement. Qu'on « aille jusqu'à la violence, s'il ose s'en permet- « tre aucune. »

Il en étoit incapable. Son sang, enflammé par l'amour, par des combats multipliés, par le sentiment de sa faute, porta au cerveau le délire du cœur. Une fièvre dévorante le saisit. Il appeloit Adèle, il lui demandoit pardon, il vouloit mourir à ses pieds. Les efforts continuels de deux hommes robustes pouvoient à peine le retenir sur son lit.

Madame d'Achicourt étoit revenue à elle. Son œil languissant cherchoit, appeloit celui qui l'avoit outragée, et qu'elle ne pouvoit haïr. Madame d'Achicourt n'avoit aucune expérience ; mais il lui sembloit qu'on ne s'éloigne pas de celle qu'on aime, et qu'on vient d'offenser. Elle se lève, elle fait quelques pas, elle s'inquiète, elle s'alarme, et pourtant elle est loin de prévoir son malheur.

Elle reprend le chemin du château ; elle tourne la tête à chaque pas ; à chaque pas elle se flatte de rencontrer celui qu'elle ne reverra plus.

Elle rentre chez elle. Elle interroge ses femmes ; ses femmes ne savent rien. Après s'être mise en état de paroître, elle descend au salon. Elle le parcourt d'un coup d'œil rapide ; la joie y règne ; Robervillc n'y est pas. Elle sort, elle s'enfonce de nouveau dans les bosquets. Elle en visite les réduits les plus solitaires. Elle voudroit, elle n'ose appeler celui auquel elle se croit irrévocablement liée : si quelqu'autre que lui l'entendoit ! Le nœud qui les unit est tout pour elle,

sans doute ; mais qu'est-il pour un monde toujours malin, toujours médisant ? Elle remonte au château. Elle s'arrête devant la porte de Roberville. Elle va frapper..... Sa main tremblante retombe. Timide, irrésolue, elle balance entre la décence et l'amour. Ira-t-elle au-devant de celui qui devroit lui faire oublier son audace par les empressemens les plus vifs, les plus délicats, les plus soutenus ?..... Si cependant sa chute dans la pièce d'eau a eu des suites, si sa santé est altérée, l'abandonnera-t-elle à des soins étrangers ? Elle se livre à cette idée vraisemblable, consolante. Elle se trouve le courage d'une âme innocente, mais forte, qui se met au-dessus de tout... Elle frappe : un laquais lui répond que Roberville n'a point paru.

Il faut renoncer à une dernière lueur d'espérance. Roberville est parti, il l'abandonne, il la fuit, et dans quel moment, grand Dieu ! Elle rentre chez elle éplorée, anéantie.

La cloche appelle à la salle à manger les joyeux habitans du château. Madame d'Achicourt fait dire qu'elle ne descendra pas. On décide qu'elle et Roberville sont fous ; qu'il faut se hâter de les marier pour les débarrasser l'un de l'autre. On se met à table, et on ne pense plus qu'au plaisir.

A mesure que les heures s'écoulent, l'état de madame d'Achicourt devient plus douloureux. Elle se reproche amèrement une faute qui n'est

pas la sienne. Elle en prévoit les conséquences; elle frémit. Elle est en proie au désespoir; elle ne trouve pas une larme.

« Puisque M. de l'Oseraie l'aime, il doit avoir « des qualités, s'écrie-t-elle en sortant d'un « long accablement. Allons trouver l'homme « respectable. Confions à l'honneur le secret de « l'amour trahi. Que de l'Oseraie soit mon « appui, mon consolateur, mon guide... Je suis « incapable d'agir, et même de penser. »

Elle sonne, ses femmes paroissent. Elles sont effrayées de l'altération de ses traits, du désordre de ses idées. Elles veulent éveiller la marquise. « Non, dit madame d'Achicourt, il « me faut un ami; on n'aime ici que la dissipa- « tion. Ma voiture à l'instant même. — Hé, où « irez-vous, madame, dans l'état où vous « voilà? — Chez M. de l'Oseraie. »

Les femmes obéissent. Vertus, considération méritée, noble emploi du crédit, le nom de l'Oseraie rappeloit tout ce qu'il y a de bon, d'honorable. Chercher un tel homme dans quelque circonstance que ce soit, c'est user de sa raison : celle de madame n'est donc pas aliénée.

On part sans bruit à l'aube du jour. Madame d'Achicourt est chérie de ses gens : ses femmes partagent des peines qu'elles ne soupçonnent pas, et gardent un silence respectueux. Son cocher seconde son impatience.

On arrive. On annonce l'infortunée. M. de

l'Oseraie va la prendre au pied de son escalier; il lui présente la main. « Dispensez-vous de « parler, lui dit-il, madame, je sais tout. » Il sait tout, pensoit-elle, et il ne me méprise point! Je ne suis donc pas coupable. Je suis au moins bien malheureuse.

Il la conduit à l'appartement de sa femme. « Voilà, lui dit-il, celle pour qui je n'eus « jamais de secret, parce qu'elle et moi ne « sommes qu'un. Dans la position où vous « êtes, c'est une femme aimante qu'il vous « faut : un homme oblige, il ne sait pas con- « soler. » Il tire sa femme à l'écart; il lui adresse quelques mots, il sort.

Madame d'Achicourt se trouve plus foible de son absence. Résolue à lui tout dire, à tout entendre, il falloit qu'elle se préparât à une scène nouvelle qu'elle n'avoit pas prévue. Madame de l'Oseraie vit son embarras. Elle s'approcha d'elle; elle lui prodigua ces caresses et ces marques de déférence qui annoncent l'amitié et l'estime, et qui font renaître le courage, si elles ne rendent pas le bonheur. C'est dans les bras de cette femme compatissante que madame d'Achicourt retrouva un peu de calme et des pleurs.

« On meurt quelquefois d'une douleur lente, « avoit dit de l'Oseraie à son épouse, et jamais « d'un coup violent. Si l'incertitude est le plus « cruel des maux, c'est peut-être par sa du-

« rée. Ne la flattez pas d'un vain espoir, épar-
« gnez-lui une nouvelle secousse ; qu'elle
« sache qu'il n'y a rien à espérer. L'accès
« doublera de violence, mais il n'y aura que
« celui-là. »

Elles étoient assises sur un même sofa. Madame d'Achicourt avoit la tête penchée sur l'épaule de madame de l'Oseraie, et ses larmes couloient dans son sein. Levoit-elle ses yeux sur ceux de l'amie que venoit de lui donner le malheur, elle y trouvoit l'intérêt le plus tendre, la compassion la plus douce, et cela ne lui suffisoit pas. « Votre mari connoît ma
« déplorable aventure, madame ; comment la
« connoît-il? A-t-il des nouvelles récentes de
« de celui... » Elle ne peut en dire davantage.

Madame de l'Oseraie réfléchissoit à la manière de traiter, d'adoucir un aveu aussi délicat. Cette question, qui amenoit naturellement un éclaircissement aussi pénible qu'indispensable, la mit plus à son aise. Elle parla avec le ménagement dû à l'infortune, avec les égards qui rétablissent le foible dans sa propre estime, avec cette effusion, ce sentiment, ces tours heureux, qui ôtent aux expressions ce qu'elles ont d'amer. Madame d'Achicourt apprit que son amant étoit marié.

Ainsi que l'avoit prévu de l'Oseraie, l'accès fut terrible. Toutes les sensations violentes se réunirent à la fois dans le cœur de l'infortunée, et

le déchirèrent. Le sentiment de son déshonneur, la crainte d'une maternité infamante, la privation absolue d'espoir, la nécessité de mépriser, de haïr l'homme qu'elle adoroit, c'est plus que ne peut supporter une femme vertueuse et sensible. Egarée, délirante, celle-ci s'accusoit, elle accusoit son séducteur, elle accusoit le ciel qui n'avoit pas secouru l'innocence. Elle maudissoit le jour où elle étoit née; elle maudissoit une vertu stérile qui n'avoit pu la garantir; elle maudissoit un sexe qui se fait un travail, un honneur de perdre celles qui n'ont à opposer, aux piéges de la perfidie, que de la franchise et de l'amour. Ses belles mains meurtrissoient ce sein, innocent comme elle. Madame de l'Oseraie, tremblante, troublée, ne savoit quel parti prendre : madame d'Achicourt étoit sourde aux raisonnemens, insensible aux caresses, inaccessible à la persuasion. A chaque minute le désespoir augmentoit d'un côté, et l'embarras de l'autre. Madame de l'Oseraie fit appeler son mari.

« Madame, dit celui-ci à la déplorable victime, pourquoi cet égarement, pourquoi ces « violences ? Madame d'Achicourt, l'exemple, « l'honneur de son sexe, ne sait-elle pas souffrir ? — L'honneur de mon sexe ! J'en suis « devenue la honte.—Détrompez-vous madame. « Un foible enfant qu'on égorge, tombe et n'est « pas déshonoré. Osez vous élever au-dessus

« d'une catastrophe que vous n'avez pu prévoir « ni prévenir. Osez-vous juger, comme vous « jugeront les honnêtes gens, au rang desquels « je ne balance pas à me compter. Je vois en « vous une femme infortunée, que je dois plain- « dre, sans cesser de la respecter. Ceux qui ne « penseront pas ainsi, sont indignes de vous, et « qu'importe leur opinion ? Que dis-je ? pour- « quoi vous jugeroient-ils? Pourquoi con- « noîtroient-ils un événement qu'il dépend « de vous d'ensevelir dans l'oubli? Votre vertu « personnelle, les mœurs publiques vous dé- « fendent ces éclats imprudens, qui, en éclai- « rant le monde, aggraveront votre infortune. « Un intérêt, plus puissant encore, vous or- « donne de vous modérer et de vivre. Êtes-vous « certaine que vos jours soient à vous seule ? « La nature n'a-t-elle pas des droits plus sacrés « que ceux de l'amour et de l'orgueil blessés ? « Si un être, innocent du crime de son père, « existoit en ce moment; si des transports, que « votre raison peut réprimer, lui ôtoient la vie! « c'est alors, madame, que, sans asile contre « votre conscience, il faudroit gémir et invo- « quer la mort. »

De l'Oseraie avoit un ton, une chaleur de débit qui ajoutoient à l'ascendant que lui donnoient ses qualités. Madame d'Achicourt frappée de sa première phrase, forcée ensuite d'écouter, vaincue par le dernier raisonnement de

l'homme estimable, se précipite dans ses bras; la confusion succéda au délire; elle tomba à genoux, et élevant vers le ciel ses mains et un front pur : « Vous l'ordonnez, mon Dieu ! je « supporterai mon infamie; je l'oublierai s'il est « possible. Je vivrai, sans aimer la vie; je vivrai « pour remplir les devoirs que le malheur m'a « imposés. »

M. de l'Oseraie saisit ce moment de résignation. Il enleva l'infortunée. Sa femme et lui la conduisirent à la campagne, non dans un de ces châteaux où les plaisirs bruyans semblent insulter à la douleur, mais dans une maison simple et riante, où l'on est toujours près de la nature. C'est-là que l'active amitié, que les soins compatissans s'efforçoient de cicatriser une blessure douloureuse et profonde. C'est-là que madame d'Achicourt, respectée et chérie, étoit sans cesse distraite de sa peine. Vouloit-elle descendre dans son cœur, un ami l'arrachoit à elle-même, et la ramenoit aux sentimens doux et consolateurs. Son lit étoit dressé dans la chambre de madame de l'Oseraie. Leurs paupières se fermoient au milieu d'un entretien, dont l'aimable sensibilité faisoit seule les frais. Un songe pénible agitoit-il l'infortunée, madame de l'Oseraie, toujours attentive, tiroit son amie d'un sommeil fatigant, lui parloit, dissipoit des idées sinistres, et la rendoit au calme et au repos.

De l'Oseraie avoit rendu à madame d'Achi-

court un autre service non moins essentiel. Il avoit dérobé à sa mère la connoissance du triste événement, et le spectacle de la douleur d'une fille qu'elle idolâtroit. Il avoit écrit à madame de Verville qu'on avoit lié chez lui une partie de campagne : que madame d'Achicourt n'avoit pu se donner exclusivement à la marquise, qu'elle avoit cédé à ses instances, et qu'il la lui rendroit dans un mois. Madame de Verville avoit répondu avec franchise, qu'elle étoit charmée que sa fille apprît à choisir ses amis, et qu'elle étoit flattée que M. de l'Oseraie voulût bien être le sien.

On avoit ri chez la marquise du départ brusque et original de Roberville ; on s'occupa davantage de l'absence de madame d'Achicourt. La disparition d'une femme charmante est un événement à la campagne. Monsieur le comte, monsieur le chevalier jurèrent qu'ils ramèneroient la fugitive. Ils protestèrent, en riant, qu'elle ne résisteroit pas aux séductions de leur esprit et de leur figure : et ce qu'ils disoient en riant, sérieusement ils le pensoient.

Leur visite étourdit un peu madame de Verville. Elle sentoit que sa fille devoit être accusée au moins de bizarrerie. Il falloit répondre, et mentir ne remédioit à rien. Elle jugea que ne pouvant justifier sa fille de l'oubli des convenances, elle devoit lui faire honneur du motif qui l'avoit déterminée. Elle avoua que, fatiguée

du tumulte, elle étoit allée reposer sa tête et nourrir son esprit chez M. de l'Oseraie.

Il est inconcevable, disoit le chevalier, qu'on soit aussi impoliment raisonnable à vingt ans. Partir à trois heures du matin, reprenoit le comte, sans avoir pris congé de personne! Fuir les jeux et les plaisirs, pour aller philosopher entre deux tristes époux! Je ne lui pardonnerai jamais, s'écria la marquise. Elle se plaignit partout d'un procédé inouï, indécent. Le monde blâma le procédé, mais il jugea que la société de madame de l'Oseraie convenoit mieux à une très-jeune femme, que celle de la marquise.

Un mois étoit écoulé. Certaine crainte n'existoit plus, et elle avoit eu cela d'utile que madame d'Achicourt étoit parvenue à se vaincre, et qu'il ne restoit de ses premiers transports, qu'une mélancolie qui la rendoit plus intéressante, et qui n'avoit rien de dangereux. On ne craignoit plus de la laisser à elle-même. De l'Oseraie partoit tous les matins; il alloit à Paris suivre ses affaires, il revenoit le soir. Les dames travailloient, jouoient, causoient. Quelquefois madame d'Achicourt se retiroit dans un petit bois.

Elle se laissoit aller à une profonde rêverie. Un livre instructif ou agréable s'échappoit de ses mains, une larme tomboit de sa paupière; mais ces larmes n'étoient plus brûlantes. Elle se levoit pour échapper à son cœur : son cœur la suivoit partout.

Elle sentit enfin qu'il étoit temps de cesser d'être à charge à ses amis. Elle se proposoit de rentrer chez sa mère, d'éviter le monde, et de vivre avec un très-petit nombre de personnes choisies. Elle fit goûter ce projet à madame de l'Oseraie. Elle alloit l'exécuter, lorsqu'un incident imprévu changea sa manière de voir et de sentir.

De l'Oseraie étoit à Paris; sa femme étoit occupée dans l'intérieur de la maison; madame d'Achicourt effeuilloit machinalement quelques roses en prenant le frais dans la cour. Le piéton de la poste aux lettres entre et remet à la jeune dame celles qui étoient pour la maison. Elle regarde les adresses.... L'écriture de l'une d'elles la frappe..... Vous vous rappelez qu'elle avoit reçu quelques billets de celui.....

Le paquet est volumineux, il est à son adresse. Cette lettre fait palpiter un cœur trop tendre; un sentiment à demi-vaincu se réveille avec violence. Il est combattu par le ressentiment, par le mépris; mais il existe tout entier; il est dangereux, elle le sent; et il ne dépend pas d'elle de l'éteindre.

Troublée, éperdue, elle court vers son amie. « La lirai-je? lui dit-elle. — Non, répond « avec fermeté madame de l'Oseraie. — Mais « s'il étoit moins coupable que les apparences « l'annoncent? — Le crime est avéré. — Que « ferons-nous de cette lettre? — Brûlez-la. — « Il croira que je l'ai lue : où est alors l'incon-

« vénient de la lire ? — Renvoyez-la-lui. —
« Et où est-il, bon dieu ! — J'ai son adresse.
« Donnez-moi cette lettre. Adèle, vous avez
« brisé le cachet ! — C'est par inadvertance. »

C'est aussi sans y penser qu'elle ouvroit insensiblement le paquet, en écoutant son amie, en lui répondant. Est-il possible de ne pas lire une lettre ouverte, quand on le désire vivement, et qu'on n'a pour témoin que l'indulgente amitié ? « Un instant va détruire l'effet
« de tous nos soins, disoit madame de l'Oseraie. C'est la dernière fois que je m'occupe-
« rai de lui, répondoit l'infortunée. »

Il écrivoit qu'il revenoit des portes du tombeau, où l'avoit conduit le sentiment de son crime. Il parloit de son amour naissant, de la résistance qu'il lui avoit opposée, de la résolution d'avouer ses engagemens, de l'impuissance où il étoit de le faire, dès qu'il voyoit l'objet aimé. Il rappeloit son respect, le silence qu'il avoit gardé après les ouvertures les plus séduisantes. Il nommoit son attentat une erreur des sens. Souvent il s'accusoit, mais il prouvoit qu'il n'avoit eu d'autre intention que d'adorer en secret celle dont il n'avoit pu s'éloigner. Il étoit indigne d'elle, il le sentoit ; mais il espéroit au moins qu'elle ne le mépriseroit pas, et qu'il pourroit se justifier plus complétement, lorsqu'elle lui permettroit de la revoir. La lettre étoit brûlante, comme le cœur qui l'avoit

dictée. Elle devoit porter le ravage dans une âme disposée aux plus fortes émotions. C'est ce qui arriva.

« Non, s'écria madame d'Achicourt, il n'est « pas coupable ! c'est un malheur de moins « pour moi. Je lui rends mon estime ; mais je « ne le verrai plus. — Il vous cherchera, vous « l'aimez, vous serez foible encore. Vous en « gémirez, Adèle, mais enfin l'habitude étouf- « fera le remords. — Que dites-vous, mon amie? « Tout mon être se soulève à cette seule idée. « — La vertu ne transige jamais. Elle fait le « sacrifice entier, absolu, parce qu'elle ne pré- « sume pas de ses forces. Il vous cherchera, vous « dis-je. — Je mettrai Dieu entre lui et moi.— « Y pensez-vous, Adèle? Remplissez le but de « la nature. Faites le bonheur d'un galant « homme. — Moi, tromper! Unir une femme « dégradée à un être respectable ! Aimer un « autre que lui! Jamais. — Il n'est point de « passion éternelle. — Je ne puis aimer qu'une « fois. — Fuyez donc, c'est le seul parti qui « vous reste. — Je ferai plus : la Valière s'est « punie; moi, je m'immolerai. »

De l'Oseraie arriva. Il combattit une résolution subite, et par cela seul inébranlable en ce moment. Les femmes ont aussi leur genre d'héroïsme : c'est celui du dévouement. Comme nous, elles aiment à sortir de la route commune, à se distinguer, à fixer l'attention. Moins

enthousiastes, peut-être, elles le sont avec plus de ténacité, et la raison ne peut rien, tant que l'enthousiasme dure. De l'Oseraie se flatta que la solitude, les austérités du noviciat ramèneroient madame d'Achicourt à des sentimens modérés : il céda ne pouvant faire mieux.

Elle partit. Elle descendit chez son notaire. Elle signa l'abandon de sa fortune à sa mère et à ses frères. Elle entra dans un cloître, et les portes d'airain se fermèrent sur elle pour ne se rouvrir jamais.

C'est de là, qu'avant de se courber sous le cilice et les macérations, elle écrivit pour la dernière fois à son amant. Elle ne lui reprochoit rien; elle ne faisoit pas valoir son sacrifice. Elle lui disoit un éternel adieu : elle n'avoit pu se priver de cette consolation. « Dieu seul, dit-« soit-elle en finissant, peut occuper un cœur « où vous avez régné. »

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

CHAPITRE VI.

Essayons de rire encore.

Six mois s'étoient écoulés. Roberville étoit revenu à lui et à ses occupations. Sœur Adelaïde commençoit à réfléchir : le temps est l'infaillible consolateur. Déjà elle sentoit que Dieu n'est quelque chose, que lorsque les passions ne sont rien, et elle avoit vingt et un ans! Les derniers conseils de madame de l'Oseraie lui revenoient

souvent à la mémoire; l'idée de sa prétendue dégradation s'en effaçoit; le souvenir de Roberville s'affoiblissoit, et le besoin d'aimer se faisoit sentir. Osera-t-elle déclarer à ses supérieures que la vie monastique lui est à charge, qu'elle ne peut plus la supporter? Quel sera son sort, maintenant que ses biens son partagés entre sa mère et ses frères? Consentira-t-on à les lui rendre, ou vivra-t-elle d'une pension quelconque qu'on voudra bien lui accorder? Donnera-t-elle au monde le spectacle d'une femme sans caractère? s'exposera-t-elle à ses railleries? Toutes ces considérations l'enchaînoient dans son cloître. Le temps des épreuves expira, et ce fut au milieu de ces incertitudes, de ces irrésolutions, qu'elle prononça des vœux téméraires. Beaucoup d'amour, une dévotion malentendue et un orgueil déplacé, voilà ce qui faisoit des Carmélites.

Roberville pensoit quelquefois à cette Adèle. Il ne concevoit pas qu'on se fît religieuse sans vocation, quand on n'a rien à se reprocher, seulement par humeur. Il ne concevoit pas davantage qu'il eût été mortellement malade du regret d'avoir fait une chose toute naturelle, et sans aucun plan de séduction : tant il est vrai que notre manière de voir les choses dépend du moment, de la prévention, d'un sang plus ou moins échauffé. « Plus de projets de « chasteté; disoit-il, il n'y a qu'un fou qui en

« fasse, et qu'un homme impuissant qui les « exécute. »

M. de Merlicourt, qui aimoit beaucoup Roberville, ne l'avoit pas perdu de vue un moment. En rapprochant les circonstances, il avoit reconnu que madame d'Achicourt s'étoit punie d'avoir eu du plaisir, et que son amant l'avoit à peu près oubliée, ce qui arrive toujours, et ce qui n'empêche pas de jurer amour éternel de la meilleure foi du monde, après avoir faussé vingt ou trente de ces sermens. M. de Merlicourt avoit conclu de tout cela, que ce qui étoit arrivé à une femme très-sage, pourroit arriver à la sienne, que la prendre jolie, n'est pas toujours la prendre pour soi; que la prendre laide, n'est pas agréable; que la prendre riche est inutile, quand on a soi-même des biens considérables; enfin, qu'on peut se passer d'héritiers de son fait, quand on n'a qu'un nom obscur à leur transmettre.

Cependant, Merlicourt n'avoit pas la manie des projets, et avec la facilité de satisfaire tous ses goûts, il se seroit bien gardé d'imiter ce pieux roi de France qui mourut d'un excès de continence. Il avoit fini par croire que rien n'est plus commode qu'une maîtresse. On paie, il est vrai, mais on a du plaisir pour son argent. Une fille couverte de diamans fait honneur au maître, comme une livrée riche et un attelage élégant. On est trompé sans doute, mais il vaut

mieux l'être par sa maîtresse que par sa femme; et puis, on a la ressource de s'en défaire, sans formalités et sans frais, quand on en est mécontent ou fatigué. D'après ces raisonnemens, qui ne sont pas moraux du tout, mais qui forment le code de la plupart des gens du grand monde, Merlicourt avoit pris à ses gages une femme charmante.

Il s'étoit bien gardé de la faire voir à Roberville, pendant qu'il en étoit amoureux : il savoit qu'il y a au moins imprudence à présenter à une femme un homme plus jeune et plus aimable que soi. Mais le temps, qui use tout, ayant usé cet amour-là comme tant d'autres, et madame d'Atys n'étant plus pour Merlicourt qu'un objet de luxe, il voulut que Roberville enviât son bonheur passé, et applaudit à sa magnificence. Il l'invita à souper dans sa petite maison, un soir que madame d'Atys avoit été à l'Opéra éclipser des princesses, et prouver à d'honnêtes bourgeoises que si la sagesse est satisfaisante, la volupté est lucrative.

Il eût été bon alors qu'on dédommageât ces petites femmes qui refusent tout à leur cœur et à leur vanité; qui ne s'élèvent jamais au-dessus de leur pot au feu, et qui s'ennuient vertueusement chez elles, en marquant d'un signe quelconque celles qui les dépouillent avec impudeur. Un nœud de ruban jaune sur la tête, par exemple, les cheveux coupés de telle

ou telle manière, auroient dit : cette femme est une *fille*. Eloignez-vous d'elle, jeunes personnes qui craignez le souffle de la corruption; et la femme-fille, isolée partout, eût été forcée de rester chez elle. Dès lors, plus de diamans, de carrosse; autant d'économies pour le *monsieur* et sa triste famille. Heureusement cette mesure seroit inutile aujourd'hui, que tous les hommes ont des mœurs, et les petites filles de la modestie. Revenons.

Roberville ne pensoit pas à payer la pension de sa femme. On ne lui demandoit rien, et son dernier amour, qui l'avoit exclusivement occupé, et sa maladie, et sa longue convalescence, et ses projets de réforme administrative, tout avoit concouru à lui faire oublier à peu près qu'il étoit marié. Il s'étoit cependant passé des choses assez piquantes pour le tirer de cette espèce d'apathie, s'il en avoit eu connoissance.

M. de Vercourt, notre mousquetaire, n'avoit pas eu le temps de se rassasier des charmes de la séduisante Rose. Un éclair de plaisir dérobé pendant que le mari jouoit au Robinson, une nuit ébauché, voilà où le sort avoit bornée ses jouissances, et quinze jours d'arrêts échauffent singulièrement une jeune tête. Le commissaire de police avoit nommé le couvent où il alloit conduire sa belle, et un officier ne peut mieux occuper ses loi-

sirs, qu'à faire des plans de siége et à combiner les attaques du fond de sa chambre.

C'est ce que fit M. de Vercourt. Un domestique affidé alloit reconnoître les dehors de la place. Il examinoit attentivement les murs extérieurs; il jugeoit leur élévation; il étudioit la position des bâtimens; il comptoit les croisées; il venoit rendre compte de tout à son maître, qui, le crayon d'une main, la gomme élastique de l'autre, traçoit, effaçoit, corrigeoit, et qui parvint à faire, sous les yeux de son espion, un plan assez exact du couvent des Repenties, qui ne lui servit à rien. Si la prévoyance est utile en guerre, ce sont presque toujours les circonstances qui la dirigent.

Quand les assiégeans ne sont pas en force, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de se ménager des intelligences dans la place, et c'est ce que tenta M. de Vercourt. Son éclaireur fut chargé de séduire la tourière, ce qui n'étoit pas facile. Elle étoit vieille, et l'âge aigrit le caractère. Elle avoit toujours été laide, et son cœur étoit resté froid. Privée long-temps de toute espèce de jouissance, elle avoit fini par s'en faire une, c'étoit de tourmenter les autres. Cette femme se montra donc incorruptible. Cependant, elle avoit aussi son côté foible : elle aimoit passionnément le café, les confitures et les liqueurs des îles. Elle l'avoit laissé entrevoir; mais pour causer un quart d'heure avec elle, il auroit

fallu faire au moins sa provision d'un an, et Vercourt avoit perdu ce qui restoit de ses cinquante louis, en jouant avec des camarades qui venoient le consoler pendant sa captivité. L'argent, l'argent !

C'est le nerf de la guerre ainsi que des amours.

Il fallut donc se résoudre à emporter la place d'assaut. Cela ne coûte rien, et n'est pas dangereux quand on n'a que des nonnes à combattre. Les préparatifs se bornoient à une échelle de trente pieds, et il y a des échelles partout. Un couvreur, ami de l'espion, consentit à en prêter une.

Une partie des murs formoit un côté d'une rue étroite, et déserte la nuit. Rien de facile comme de monter et de descendre. Trouver la cellule de Rose, ne l'étoit pas du tout. Au pis aller, la première incursion ne seroit qu'une reconnoissance des lieux.

Vercourt sort à minuit de l'hôtel des Mousquetaires. Ses provisions de bouche se composent de quelques massepains et d'un carafon de liqueur. Ses munitions de guerre sont dans son audace et son agilité. Il arrive. Le couvreur et son laquais tiennent le pied de l'échelle. Il monte. Ses aides de camp montent après lui, et aident à passer l'échelle de l'autre côté du mur. Notre héros descend dans le jardin et se recommande à la fortune. Les deux autres se sont fait ouvrir un cabaret pour l'attendre plus commodément.

Voilà le bel officier parcourant les allées, rôdant autour des bâtimens, écoutant à toutes les portes et les trouvant toutes fermées. Il eût su où étoit la cellule de Rose, sans en être plus avancé. Que fera-t-il ? s'en retourner, et n'en pas savoir davantage, autant vaudroit n'être pas venu. Le lendemain, les portes seront fermées encore. Elles le sont probablement toutes les nuits : voilà qui est désespérant, diabolique. « Morbleu, disoit-il, les mousquetaires ont « pris Valenciennes, et je ne tirerai pas ma « maîtresse d'un couvent ! » Il adopte, il rejette cent desseins plus fous, plus inexécutables les uns que les autres. Il va, il vient, il se démène. Il se casse le nez contre un grand crucifix de bois. Il en fait le tour en jurant.

Le piédestal est creux. En jetant dans des broussailles les instrumens aratoires qu'il recèle, Vercourt pourra s'y cacher. Il a de quoi vivre pendant une journée, et cette journée peut amener quelque incident heureux.

Pendant qu'il se livre à des espérances fort incertaines, la cloche de l'église commence à sonner, et bientôt il voit des lumières à toutes les croisées. Les nonnes, pensa-t-il, vont chanter les matines. Il n'est pas impossible que Rose passe près de moi ; je tirerai le bas de sa robe ; elle comprendra qu'elle a ici un libérateur. En effet, la communauté en corps défile devant Vercourt, mais il ne voit que des religieuses.

Elles se rendent à l'église, et le mousquetaire n'a pas plus tôt entendu leurs voix aigrelettes, qu'il sort de dessous son piédestal, et se rapproche des bâtimens.

Bonheur inattendu! la porte par où ces dames sont sorties, est fermée à double tour ; mais le trousseau de clefs est resté à la serrure, soit qu'on l'y ait oublié, ou que se bornant à s'assurer de leurs prisonnières, les religieuses fussent sans inquiétude sur les entreprises du dehors. En effet, comment soupçonneroient-elles qu'on fût assez hardi pour violer l'asile des épouses du Seigneur ?

Vercourt entre, il monte à tâtons. Il frappe bravement à la porte de la première cellule. Elle étoit habitée par une religieuse octogénaire, dispensée, en raison de son âge, d'assister aux offices. « Ouvrez, dit la bonne dame. « Où loge madame de Roberville, demande « Vercourt ? Vous me direz cela, vous qui sans « doute êtes ici comme elle pour expier vos « jolis péchés. — St.-Augustin ! c'est un hom- « me ! Et pour qui me prend-il ? Au feu, au « meurtre ! » Et la vieille s'agite dans son lit, d'où elle ne peut s'arracher. Au feu, soit, crie Vercourt rassuré par l'impuissance de son ennemie, au feu, au feu ! et il continue de crier en parcourant les corridors.

A ces cris redoublés, dix-huit ou vingt jolies pécheresses sortent en chemise de leurs cellules,

Quel enchantement, si le soleil eût éclairé cette scène délicieuse et burlesque ! Vercourt appeloit Rose, et en attendant que Rose répondît, il tâtonnoit partout, et s'en trouvoit fort bien.

Il distingue enfin la voix chérie. Il se nomme : « Habillez-vous, lui dit-il et partons ; il « n'y a pas un moment à perdre. — Je ne de- « mande pas mieux, mon ami. Oh ! par grâce, « emmenez-nous aussi, s'écrièrent toutes les « autres à la fois. — Parbleu, je le veux bien. « Allons, mesdames, hâtez-vous. Faire le bon- « heur général et le sien, c'est être doublement « heureux. »

Des prisonniers, qui soupirent après leur liberté, ne perdent pas de temps à leur toilette. En deux minutes nos espiègles sont dans le jardin. L'une n'a pu trouver un bas; il manque à l'autre un de ses souliers. Celle-ci est sans fichu, celle-là sans bonnet; mais n'importe. La liberté, la liberté, on ne voit que cela, on ne pense qu'à cela. On s'élance sur l'échelle; on se met à califourchon sur le mur à mesure qu'on monte. Vercourt tire l'échelle après lui, aidé par deux de ces dames, qui s'écorchent un peu les doigts, mais qui n'y font pas attention.

Le domestique et le couvreur attendoient de l'autre côté. Ils ne savent que penser en voyant cette file de femmes symétriquement rangées sur une muraille. Leur incertitude est promptement dissipée. On descend

comme on étoit monté; on s'éloigne à grands pas, et on laisse le couvreur stupéfait disposer de son échelle comme il l'entendra.

« Voyons, mesdames, qu'allez-vous devenir, « dit Vercourt, quand on fut au bout de la rue? « Je n'imagine pas que vous pensiez à retourner « chez vos maris. Le ciel nous en garde! répon- « dirent-elles toutes ensemble.—Vous n'êtes pas « dans un état à vous présenter dans un hôtel « garni. D'ailleurs, vous êtes peut-être sans ar- « gent? — Nous n'avons pas le sou. — Ni moi « non plus. Il n'y a qu'un parti à prendre : « venez passer le reste de la nuit à l'hôtel des « Mousquetaires, et demain nous verrons. A « l'hôtel des Mousquetaires, s'écrièrent les pe- « tites pécheresses. »

Vercourt prend sa Rose sous un bras, une duchesse sous l'autre; il se met en tête de la colonne. On marche à petit bruit; on prend les rues détournées. On avoit fait la moitié du chemin, on comptoit arriver sans mésanvanture; mais le diable, qui se mêle de tout, à ce qu'on dit, poussa une patrouille du guet à cheval le long du quai des Orfèvres, au moment où nos fugitives débusquoient de la petite rue St.-Louis.

Leur nombre, leur désordre devoient faire naître le soupçon. Le commandant de la patrouille les pria assez brusquement d'arrêter, et leur demanda qui elles étoient, d'où elles venoient,

où elles alloient. Vercourt n'étoit pas préparé à un interrogatoire. Il resta muet. Mais les femmes galantes ont ordinairement l'esprit du moment, et un mensonge tout prêt. Une brune piquante, très-vive, très-usagée, s'écria : « Nous « ne nous attendions pas, mesdames, à être « arrêtées par le guet. Il faut répondre comme « de simples bourgeoises; car on ne peut nous « deviner sous ce costume. Monsieur, je suis « la comtesse de Verville; voilà la duchesse « de Mercourt, la marquise de Valsin. Nous « sommes toutes des femmes de qualité, qui « sortons d'un bal masqué qu'a donné monsieur « le premier président. — Mais, mesdames, « vous n'êtes pas en habit de bal; vous n'êtes « pas même habillées du tout, et des femmes « de distinction ne s'en retournent pas à pied, « à quatre heures du matin. — Je vois bien, « monsieur, qu'il faut tout vous dire : nos es- « pérons au moins que vous serez discret.

« Nous avions demandé nos carrosses pour « six heures, et nous comptions terminer gaie- « ment la plus agréable des nuits. Au milieu « d'une contre-danse, dont j'étois, moi, mon- « sieur, le premier président fait trois ou quatre « tours sur lui-même ; il devient rouge, ses « yeux s'enflamment ; il tombe sur le parquet, « tué d'un coup de sang. — Ah! mon dieu, « madame, que me dites-vous là? — La vé- « rité, monsieur.

« Vous jugez quelle frayeur un événement « de cette espèce cause à des femmes. Nous « quittons la salle; nous allons reprendre nos « habits, et le désordre où vous nous trouvez, « est la suite du trouble inséparable d'un pa- « reil moment. Nous sortons à la hâte de cette « maison. Les uns fuient par la cour de la « Sainte-Chapelle, d'autres par la rue du Har- « lai. Le hasard nous a conduites ici, et mon- « sieur veut bien se charger de nous remettre « chez nous. Mais, madame, je ne vois rien de « secret à tout ce que vous me dites-là. — Le « voici, monsieur. Madame la présidente a le « plus grand intérêt à prévenir des collatéraux « avides. A la pointe du jour, elle mandera « son notaire, elle se mettra en mesure, et « une indiscrétion lui coûteroit deux millions. « — Mais, madame.... — Mais, monsieur, re- « prend Vercourt, en élevant la voix, il ne « convient pas à un petit officier du guet d'in- « terpeller ainsi la comtesse de Verville. Si « vous doutez de sa véracité, reconduisez-nous « à la maison mortuaire. Mais je vous déclare « que si vous avez cette impudence, demain « vous serez cassé.

« — Si vous m'aviez laissé finir, monsieur, « vous sauriez que loin de mériter des menaces, « j'ai quelques droits à la reconnoissance de ces « dames. — Comment cela? — J'allois leur par- « ler des accidens qui peuvent arriver à des

« femmes parcourant les rues de Paris à cette « heure... — Vous oubliez que je suis avec elles, « monsieur. — Et leur proposer de les escorter, « moi et mon escouade. — Apprenez, monsieur, « qu'un mousquetaire vaut une compagnie du « Guet. Passez, continuez votre service, et « soyez tranquille sur l'article des accidens. »

L'officier passa en effet. Madame la comtesse fut comblée d'éloges, et priée de tenir une autre histoire prête, dans le cas où on rencontreroit une seconde patrouille, ce qui n'arriva point fort heureusement. Le diable étoit allé lutiner dans un autre quartier.

On arrive à l'hôtel des Mousquetaires, on gagne la chambre de Vercourt, on y entre pêle-mêle. On respire, on se croit en sûreté. « Mes- « dames, je n'ai qu'un lit, ainsi personne ne se « couchera. Je n'ai que deux chaises; personne « ne s'asseoira : égalité parfaite dans notre ré- « publique. Je n'ai qu'une chandelle; elle nous « suffira, parce que nous n'avons rien à lire. Je « ne possède pas un écu; mais j'ai du crédit chez « le restaurateur de l'hôtel. Je vais le faire lever, « et nous déjeunerons : je crois que vous en avez « besoin. — Oui, déjeunons, dit la petite com- « tesse, et dormons après; vous devez être, « mesdames, aussi fatiguées que moi. — Et com- « ment dormir, ma bonne amie, debout ? — « Laissez donc. Monsieur n'a qu'un lit, à la « bonne heure; mais il suffira à toutes. Tiron

« au milieu de la chambre matelas, sommier,
« couvertures, et dédoublons tout cela. Ce cou-
« cher-là en vaudra bien un autre. J'ai quel-
« quefois éprouvé que le plus dur n'est pas le
« plus mauvais. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà nos petites femmes couchées. Elles couvrent la superficie de la chambre, Vercourt trouve à peine où poser le pied pour aller à la provision. « La singu-
« lière aventure, disoit l'une! elle est char-
« mante, reprenoit l'autre. C'est un roman
« tout entier, ajoutoit une troisième. Il y
« manque un bon dénoûment, poursuivoit
« celle-ci. Qui sait ce que Dieu nous garde,
« murmuroit celle-là?

« Mesdames, dit Vercourt en rentrant, j'ai
« fait une réflexion. Ne réfléchissons pas, mon-
« sieur le mousquetaire, cela fatigue, dit la
« petite comtesse. Pardonnez-moi, madame,
« pardonnez-moi, réfléchissons : cela est quel-
« quefois utile. J'ai pensé qu'on va s'apercevoir
« de votre évasion. — C'est égal. — La supé-
« rieure agira. — C'est égal. — L'officier du
« guet dira à tout le monde que le premier
« président est mort. — C'est égal. — On
« lui rira au nez. — C'est égal. — C'est égal!
« c'est, égal! ce qui n'est pas égal, c'est
« que piqué d'avoir été joué, il déclarera
« avoir rencontré vingt femmes sous la con-
« duite d'un mousquetaire. Il désignera votre

« âge, vos costumes ; on vous reconnoîtra au « signalement ; on fera perquisition ici ; on « vous trouvera ; on vous reconduira à votre « couvent, et on m'enverra, moi, passer dix « ans dans une citadelle. Convenez, mesdames, « que tout cela vaut la peine qu'on y pense. — « Bien, voilà le mal. Avez-vous trouvé le re- « mède ? — Il faut déjeuner à la hâte. — Soit. « Et vous habiller toutes en mousquetaires. — « Délicieux. — Je n'ai que deux habits, et je « dois la préférence à madame de Roberville. « — C'est juste. Après ? — Chacune des autres « s'arrangera avec un de mes camarades. — « Fi ! l'horreur ! On fait son mari cocu, c'est « tout simple ; mais son amant ! Mon pauvre « chevalier ! — Quel tort cela fera-t-il à votre « pauvre chevalier ! Vous aurez du plaisir, « vous en donnerez, et le pauvre chevalier en « prendra de reste, quand vous le retrouve- « rez. — Monsieur le mousquetaire raisonne « assez juste, ma chère amie. — Il faut savoir « céder à la nécessité. — On dit les mousque- « taires très-aimables. — Mais, mesdames, « mesdames, faire son amant cocu ! cela s'est- « il vu jamais ? — Préférez-vous retourner au « couvent, madame la comtesse ? — J'aimerois « mieux me noyer, monsieur. — Laissez-vous « donc conduire. — Faites au moins des choix « heureux. Que nous n'ayions pas à rougir, si « plus tard nous rencontrons dans le monde...

« — Je vous donnerai la fleur de la compa-
« gnie. »

A peine a-t-il dit ces mots, que la porte s'ouvre. Dix-neuf jeunes gens, beaux comme Adonis, vifs comme la poudre, espiègles..... comme des mousquetaires, paroissent, leur chandelle à la main. « A la bonne heure, ils « sont bien, dit la comtesse. Venez vous « asseoir, ici et déjeunez avec moi, vous, « monsieur, qui me regardez tendrement, et « qui avez la tête d'Apollon sur les épaules « d'Hercule. » Les autres dames firent aussi leur invitation, ce qui n'étoit pas régulier; mais cette nuit devoit être très-irrégulière. Quand toutes les femmes sont jolies, personne n'a à se plaindre de son partage. Nos officiers répondirent à l'appel, et chacun déjeuna gaiement avec sa chacune.

Vous prévoyez sans doute que Vercourt avoit tout arrangé en allant ordonner le déjeuner. Il aimoit passionnément le sexe; mais que faire de vingt femmes à la fois? Il devoit ses premiers soins à madame de Roberville; il falloit donc se débarrasser des autres, au moins pour quelques heures. Qui sait ce que le fripon méditoit pour le lendemain? Les mousquetaires portoient la cordialité jusqu'à établir quelquefois communauté de biens, et il est un genre d'échange dont les jeunes gens se trouvent à merveille.

Le déjeuner fini, on se sépare. On va clandestinement s'enfermer deux à deux, et pendant le reste de la nuit, nos petites pécheresses disoient en soupirant d'amour et de plaisir : « Oh ! ce couvent-ci vaut bien l'autre ! »

Vingt petits ménages sont établis, et personne ne s'en doute encore. On s'est levé, on a assayé des uniformes. L'un est trop long, l'autre trop large ; il a fallu se réunir dans une même chambre, échanger les habits de manière à paroître le moins ridicule qu'il se pourroit ; et ces échanges-là ne se font jamais que l'amour ne commette quelque larcin, surtout quand de jolies dames ont pour femmes de chambre des mousquetaires. Une espièglerie succédoit à une autre, et toutes amenoient des éclats de rire prolongés, qui attirèrent enfin un vieux brigadier, qui s'avisa de regarder par le trou de la serrure.

Le monsieur faisoit plus de cas de sa croix de St.-Louis que d'une femme, et pour cause. Il fut très-scandalisé du spectacle qui s'offroit à ses yeux, et il alla déclarer ce qui se passoit au maréchal des logis de semaine. Le maréchal des logis sortit pour aller prendre les ordres du lieutenant de la compagnie, qui lui dit : « Je trouve très-bon que ces messieurs « aient des femmes : mais je n'entends pas « qu'ils les introduisent à l'hôtel, et je ne « souffrirai pas qu'on avilisse l'habit du corps.

« Allez, monsieur, faire déshabiller ces don-
« zelles, et mettez-les à la porte. »

Quand le maréchal des logis revint, l'hôtel étoit investi par un bataillon des Gardes Françaises, qui avoient ordre de ne laisser entrer ni sortir personne, précaution qui laissa quelques momens encore à nos amans. Vous voulez savoir comment les Gardes Françaises se trouvoient-là : je vais vous le dire.

Vercourt, malgré son étourderie, avoit prévu à peu près ce qui étoit arrivé. En revenant de matines, les religieuses entendirent la voix éteinte de la vieille recluse, qui n'avoit cessé de crier. Elles surent que les jolies pénitentes venoient d'être enlevées, n'importe par qui. La supérieure trembla : elle répondoit de ces dames, qui tenoient toutes à d'illustres familles. Elle écrivit au lieutenant de police ; elle demanda le jardinier, qui logeoit dans une cour extérieure. Par une fatalité singulière le jardinier, en allant chez le lieutenant de police, rencontra l'escouade du guet qui avoit arrêté nos tendres fugitives. Cet homme couroit, et un homme qui court la nuit est suspect. Celui-ci fut arrêté, et interrogé à son tour, il répondit avec naïveté et franchise. L'officier du guet se douta qu'on s'étoit moqué de lui. Il fit monter le jardinier derrière un de ses hommes, et il alla au grand trot à l'hôtel du premier président. Il fit un vacarme

infernal à la porte. Le suisse vient lui ouvrir en grondant, et il apprit que non-seulement le premier président n'étoit pas mort, mais qu'il n'avoit pas donné de bal, et qu'il n'avoit dansé de sa vie.

Les soupçons de l'officier se changèrent en conviction. Il courut chez le lieutenant de police. Le lieutenant de police ordonna à ses gens d'envoyer faire l'officier..... L'officier insista. Il parla si haut que le lieutenant de police se mit à une fenêtre. Quand il sut de quoi il s'agissoit, il cria qu'on mît ses chevaux, il passa sa robe de chambre, et sans se donner le temps de prendre sa culotte, il sauta dans sa voiture, et se fit mener ventre à terre chez le ministre de Paris.

Le ministre se délassoit du poids des affaires entre les bras d'une danseuse de l'Opéra. Il fit dire au lieutenant de police de repasser. Le lieutenant de police fit répondre que l'état étoit en danger. A ce mot terrible le ministre se leva. « Si vous n'agissez promptement, monseigneur, « le plus pur sang de France est corrompu; « plus de héros à espérer. — Expliquez-vous, « monsieur. — Les dames détenues au Repenties « sont évadées, et se feront faire des enfans « par je ne sais qui. Or, vous connoissez, mon« seigneur, l'axiome de droit : *est pater ille*, etc. »

A cette fatale nouvelle, le ministre est prêt à perdre la tête. Il fait monter l'officier du guet,

qui n'avoit jamais dépassé la loge du suisse. Rien ne fait disparoître les distances aussi promptement que le besoin. Indications prises, le ministre envoie un ordre aux casernes des Gardes Françaises. Le lieutenant de police en expédie de tous les côtés. Plus de repos pour lui, ni pour monseigneur, jusqu'à ce que ces dames soient retrouvées.

Quelques mousquetaires, très-innocens de tout ce qui s'étoit passé, aperçurent le bataillon des Gardes, et répandirent l'alarme dans l'hôtel. Nos amans se doutèrent d'abord à qui on en vouloit, et ne perdirent pas un instant. On sort de la chambre de toilette, on se sépare deux par deux, on prend différens corridors pour être moins remarqués, on traverse les cours, on se réunit dans le magasin au fourrage. Ces messieurs creusent un nid, où se cachent les amours éplorés, et ils reviennent, enchantés du stratagème, voir quelle tournure vont prendre les choses.

On n'avoit pas de certitude que ces dames fussent à l'hôtel, et il est probable qu'on n'eût pas été chercher dans un tas de foin des maréchales et des duchesses. Mais le vieux brigadier avoit tout observé, et il se promettoit bien de mettre un terme à des plaisirs qu'il ne pouvoit plus partager. Bientôt on vit le lieutenant de police en personne descendre de son carrosse. Nos jeunes gens se disposoient à lui faire une

scène, lorsque le duc d***, capitaine commandant de la compagnie, descendit de la même voiture et contint tout le monde par sa seule présence. Il demanda un trompette et lui fit sonner le boute-selle.

En cinq minutes la compagnie fut à cheval. Le capitaine ordonna à messieurs les mousquetaires de remettre les clefs de leurs chambres. On alloit commencer une perquisition générale, lorsque le vieux brigadier dit un mot à l'oreille du maréchal des logis, à qui enfin on avoit permis de rentrer. Celui-ci parla au lieutenant, et le lieutenant au capitaine. Le capitaine ordonna de garder les rangs, et se détacha avec le lieutenant de police et sa suite. Ils marchèrent vers le dernier asile qu'avoit pratiqué l'Amour à ses élues, et douze à quinze palefreniers les découvrirent confuse et tremblantes.

Le lieutenant de police tire de sa poche la terrible liste. Il appelle par leur nom la princesse, la duchesse, la marquise, la présidente, l'intendante, la conseillère. Les pauvres petites viennent tour à tour, les yeux baissés, se placer au milieu du cercle formé par les redoutables agens de la police. Madame de Roberville est appelée la dernière. Sa fraîcheur, sa gentillesse frappent le duc de***. Il demande qui elle est : on lui répond que ce n'est qu'une bourgeoise. Que de dames de haut parage eussent voulu ressembler à cette bourgeoise-là !

Or, comme une bourgeoise doit se trouver très-honorée de servir aux plaisirs d'un grand seigneur, le duc prononça *in petto*, que celle-ci lui appartiendroit.

Le front sévère du lieutenant de police se dérida, lorsqu'il vit toutes ses fugitives rassemblées. Mais qu'en fera-t-il? Les reconduire à leur couvent en plein jour, c'est achever de les déshonorer par un éclat inutile. Il est plus sage d'attendre à la nuit. Où les enfermer jusque-là? Le duc propose de les mettre dans la chambre du vieux délateur, toujours accessible pour lui.

L'âge du brigadier inspira de la confiance au magistrat. Mais il prévit qu'un seul homme ne contiendroit pas vingt jeunes gens amoureux, et comme il vaut mieux prévenir les fautes d'insubordination que les punir, on retint cinquante Gardes Françaises. On les plaça aux portes et sous les croisées, et on envoya prendre au couvent de quoi habiller ces dames plus décemment qu'elles n'en étoient sorties.

On avoit fait beaucoup, on voulut faire davantage. On essaya de connoître les audacieux qui avoient profané le couvent. Le duc fait mettre pied à terre. Le lieutenant de police passe dans les rangs. Il interroge, il flatte, il caresse; il tâche de s'insinuer dans les esprits: il n'obtient que des réponses évasives ou plaisantes. Il se pique, il rappelle au duc qu'il a les clefs des chambres de ces messieurs. Il se flatte d'y trou-

ver quelques indications qui déceleront les coupables, et on va fureter partout. Ici est une robe, là un jupon; plus loin une jarretière brodée, ailleurs un bonnet. Certains signes non équivoques annoncent que partout on a couché deux. On interpelle les jeunes gens qui habitent ces différentes chambres; ils s'obstinent au silence, et le duc saisit cette occasion d'éloigner son rival qu'il ne connoît pas; il envoie en prison tous ceux qui avoient eu des relations avec ces dames. Le moyen n'étoit pas nouveau. Hérode, dit St.-Mathieu, l'employa jadis sans succès.

Le lieutenant de police, jaloux de tout approfondir, se détermine à retourner chez ces dames. Il croit qu'il intimidera facilement des femmes, qu'il les fera parler. Il compte tirer de leurs aveux mêmes les mesures qu'il opposera à leurs tentatives subséquentes. Ces dames, si douces, si traitables avec les mousquetaires, reprennent la dignité et le ton de la cour. C'est la maréchale qui, cette fois, porte la parole. Elle répond laconiquement qu'elle sait se soumettre aux ordres du Roi, mais que personne n'a le droit d'interroger des femmes comme elles, et qu'elles sont décidées à ne pas répondre. Le magistrat réplique que c'est au nom du Roi qu'il interroge. « Hé bien, monsieur, reprend la petite com-« tesse, dites au Roi que nous nous sommes éva-« dées sans aucun secours étranger; qu'en fait « de couvent chacun à son goût; que Ninon

« avoit choisi les Grands-Carmes, et que nous « préférons les mousquetaires ; que nous avons « couché ici, que nous nous en sommes fort bien « trouvées, et que nous y reviendrons quand « nous le pourrons. Dites à nos maris qu'enfer- « mer des femmes, c'est user du droit du plus « fort, et que lorsqu'elles s'échappent, elles « usent du droit naturel. Ajoutez, si vous vou- « lez, que les cocus les plus sages sont ceux qui « évitent l'éclat, et que donner de la publicité « à une chose toute ordinaire, c'est vouloir se « faire montrer au doigt. »

Ce discours pathétique fut suivi de longs éclats de rire. Le magistrat sentit qu'on alloit se moquer de lui ouvertement, et il fut rendre compte au ministre de ce qu'il avoit fait. Le ministre part pour Versailles, et va amuser le Roi du récit de cette aventure : le Roi aimoit beaucoup les aventures scandaleuses. Celle-ci lui fit oublier qu'il venoit de perdre la bataille de Minden, ses flottes et ses colonies ; qu'on vouloit qu'il chassât le Prétendant à qui il avoit promis sa protection et qu'on exigeoit qu'il payât à Dunkerque un commissaire Anglais, chargé de l'empêcher de rétablir le port.

Cependant, le duc étoit réellement amoureux de madame de Roberville. Sans cesse il cherchoit des prétextes pour retourner chez ces dames, et il en trouvoit facilement, puisqu'elles manquoient de tout. Le brigadier, qui savoit

vivre, se retiroit respectueusement lorsqu'il paroissoit, et le duc n'en étoit pas plus avancé, car enfin si on peut tout proposer à une femme, il est des choses qu'elle ne peut pas écouter devant témoins. D'ailleurs, un homme titré a toujours soin de couvrir ses fredaines du masque de la décence. Celui-ci étoit fort embarrassé. La journée s'écouloit; il falloit agir, et non délibérer.

« Monsieur, lui dit enfin la petite comtesse, « je vois bien qu'une de nous ne rentrera pas « au couvent. Mettez-vous à votre aise, et « nommez franchement celle à qui vous décer- « nez la pomme. » Le duc, encouragé, prend la main de la beauté qui l'enchaîne, et la baise avec transport. Ce baiser, en pareille circonstance, est une déclaration positive. Les femmes, je l'ai déjà dit, ont l'esprit du moment et un certain tact que nous soupçonnons à peine, nous autres hommes. Celles-ci, sans se consulter, sans même se dire un mot, se réunirent dans un coin de la chambre, et laissèrent le duc aussi seul qu'il pouvoit l'être avec madame de Roberville.

Il s'explique sans détour : il n'y a pas de temps à perdre. Il parle; il parle bien, il est bel homme; Rose sourit à toutes ses propositions, et dans ce cas, sourire c'est répondre. Le duc sort avec l'empressement du désir, et comme le désir ne calcule jamais, il ne ménage pas plus sa bourse que ses chevaux.

Il y a, dit-on, à Paris, vingt mille individus qui se lèvent sans savoir comment ils dîneront, ni où ils coucheront. Un grand seigneur a toujours à sa solde quelques-uns de ces gens-là, avec lesquels il communique par un intermédiaire adroit.

A dix heures du soir, un carrosse de place s'arrête à la porte de l'hôtel des mousquetaires. Deux femmes en descendent, et se chargent chacune d'un énorme paquet. Elles viennent des *Repenties;* elles apportent des effets à l'usage des dames; les Gardes Françaises n'ont pas ordre d'arrêter les paquets; les deux messagères sont introduites. « Permettez, mesdames, que nous vous aidions à vous habiller « convenablement. » Le pudibond brigadier se retire.

On ouvre les paquets, on regarde, on retourne tout; on ne reconnoît rien de ce qu'on a laissé au couvent. On marque de la surprise : « Tout cela vous est envoyé, mesdames, par « M. Duperron. Plus de mots; habillez-vous. « — M. Duperron! Qui de nous connoît ce M. « Duperron? — Qu'il vous suffise de savoir, « mesdames, que c'est un homme très-utile « aux femmes qui aiment le plaisir. — C'est-là « tout ce que vous en savez? — C'est tout ce « que nous pouvons vous en dire. — Habil- « lons-nous, et vive M. Duperron! »

A dix heures et demie, quatre autres carros-

ses arrivent. Un commissaire en robe, un exempt et son bâton, douze à quinze hommes descendent des carrosses. Le commissaire présente au commandant des Gardes Françaises et au vieux brigadier l'ordre du lieutenant de police. Il notifie à ces dames qu'elles aient à le suivre, avec ce ton dur qui ajoute l'humiliation au malheur. Les jeunes dames soupirent, gémissent; on est indifférent à leur peine, on ne s'en occupe pas. On leur prend le bras à toutes, non par un sentiment d'humanité, mais pour s'assurer d'elles. On les conduit aux différentes voitures, on les y fait monter, on s'y entasse avec elles. Il faudroit un miracle pour les tirer de là, et il ne s'en fait plus.

Les cochers fouettent, les voitures partent, les portes de l'hôtel des mousquetaires se referment. On marche au grand trot, on tourne plusieurs rues, les carrosses se séparent, probablement pour dérober au public la connoissance de ce qui se passe. Ils se réunissent une demi-heure après sur la place Louis XV; ils prennent le chemin des Champs-Elysées : la petite comtesse conserve toujours une sorte de présence d'esprit. « Nous n'allons « point à notre couvent, dit-elle. Où donc nous « menez-vous? Silence, répond le commissaire, « d'une voix terrible; » et la pauvre petite se tait.

On s'enfonce sous les allées, on gagne l'ave-

nue de Marigny, on s'arrête à deux cents pas du faubourg St.-Honoré. Le commissaire et l'exempt ordonnent de descendre; on leur obéit. Les hommes qui forment leur escorte s'éloignent, se dispersent, disparoissent. « Bonheur inattendu! s'écrie la petite comtesse, « bonheur inappréciable! nous sommes sauvées, mesdames, et par qui?

« — Oui, mesdames, vous êtes sauvées. Duperron, votre serviteur, a joué le commissaire, « un de ses camarades l'exempt, des hommes « obscurs notre suite. L'ordre qui vous a tirées « de l'hôtel des Mousquetaires est de ma façon, « et vous conviendrez que j'ai du talent, puisque j'ai trompé des yeux exercés. Vous savez tout, et il ne me reste qu'à vous demander « pardon des procédés un peu durs dont j'ai « usé envers vous : mais il falloit être vrai jusque dans les moindres circonstances.

« Trois de ces voitures sont à vos ordres, et « vous conduiront où vous voudrez. Montez-y « toutes, à l'exception pourtant de madame de « Roberville, que je n'ai pas encore l'honneur « de connoître... — Me voilà, monsieur. — « Nous allons prendre ce carrosse, et je vous « conduirai où vous avez consenti de vous rendre. — Ah! monsieur Duperron, vous êtes « charmant. — M. Duperron, je n'oublierai « jamais... — Que de grâces, M Duperron !... « — Paix, paix. Montez, vous dis-je, mes-

« dames, et partez. En pareille aventure, il « faut autant d'activité que de prudence. — « Il a raison, il a raison. »

On se place, on baisse les glaces de devant, on presse le cocher, on ne cesse de le tirer par son habit, toutes lui parlent à la fois. « Rue « St. - Dominique, chez le comte d'Aver- « court. — Rue de Verneuil, chez le marquis « de Surlaville. — Rue Taranne, chez le « chevalier d'Obeterre. — Rue de Varennes, « chez l'évêque d'Orléans... » Le pauvre cocher ne sait à laquelle entendre. Tout s'arrange cependant, et une heure après, ces dames sont dans les bras de leurs amans, ravis de les revoir, et décidés à les dérober à tous les yeux.

Rose avoit promis au duc de se rendre à sa petite maison. C'est-là que Duperron l'a conduite. C'est-là que l'attendoient son nouvel amant, l'opulence et le plaisir.

Une autre scène se passoit à l'hôtel des Mousquetaires. A minuit, l'ordre véritable, le vrai commissaire et son cortége y arrivent. Ils frappent, on leur ouvre... Le détachement des Gardes est retiré; les dames sont enlevées... On s'écrie, on s'étonne... Le vieux brigadier produit l'ordre en vertu duquel il a livré les prisonnières. On le compare à l'autre, on les examine soigneusement; le faux est reconnu : mais il est trop tard. Ces dames sont mises de manière à pouvoir se présenter partout; sans

doute chacune d'elles a trouvé un asile. Où les chercher ?

On les cherche en vain. Après avoir donné à l'amour un moment dont nos jolies pécheresses pouvoient fort bien se passer, leurs amans n'avoient pensé qu'à les mettre en sûreté. Sans s'être vus, sans s'être entendus, tous avoient pris le même parti. La belle chose que le jugement ! Les choix heureux qu'avoient faits ces dames ! Ces messieurs étoient sortis de la ville avec leurs maîtresses; et à la première poste, il les avoient confiées à des gens sûrs. L'une alloit au château de son doux ami ; l'autre à celui d'un confident discret; celle-ci en Suisse; celle-là en Hollande; et le lendemain, ces héros, successeurs des Mousquetaires, se montrèrent à l'œil-de-bœuf et au petit coucher, pour écarter les soupçons.

Ce dénoûment mit le lieutenant de police en fureur, le ministre rougit vingt fois de colère, et le roi en rit beaucoup. Or, quand le roi rioit, tout le monde devoit rire. Le ministre rit, les courtisans rirent; on rit à la ville ; le rire gagna jusqu'à la bourgeoisie, et comme la ville donne le ton aux provinces, les provinciaux rirent aussi, sans trop savoir pourquoi. Puissiez-vous rire vous-même, en finissant ce chapitre!

CHAPITRE VII.

Roberville perd son emploi.

Le lendemain, le duc, ivre d'amour et de bonheur, avoit été trouver le comte de St.-Florentin. Il lui avoit représenté que s'il étoit juste d'enfermer les femmes titrées qui manquent à leurs époux, il étoit cruel d'étendre cette mesure jusqu'à des bourgeoises jolies et complaisantes, qui ne peuvent pas se mésallier, et qui donnent même souvent des enfans nobles à leurs maris. Il demandoit ce que deviendroient de jeunes seigneurs mariés par des raisons de convenance, si on leur ôtoit tous leurs moyens de dissipation. « Il faudra donc « que nous partagions, avec des financiers, des « filles que nous ne pouvons pas payer comme « eux. Un duc et pair de France, rival d'un « fermier général! Cela seroit absurde, cho- « quant, mon cher comte. Souffrez que les « bourgeois soient cocus : ils sont faits pour « cela. »

Le comte de St.-Florentin n'avoit rien à répondre à des argumens de cette force-là. Très-bien lui-même avec la duchesse, il saisit l'occasion de s'insinuer dans les bonnes grâces de l'époux; elles ajoutent les grandes entrées aux petites; elles multiplient les occasions; elles aident à tirer parti de toutes. Le comte signa la révocation de la lettre de cachet qui

pesoit sur madame de Roberville. C'est la première grâce qu'on avoit obtenue à la cour précisément pour être roturier.

Dès ce moment, sécurité entière. Madame de Roberville fut établie dans la petite maison du duc ; un de ses carrosses, un cocher et un laquais furent mis à sa disposition, ce qui n'ajouta pas un sou aux dépenses journalières de l'amant. Il joignit à cela un trousseau de dix mille livres, et mille francs par mois, ce qui n'étoit pas cher ; et comme certaines femmes changent de nom, quoiqu'elles ne puissent compromettre le leur, il fut convenu que celle-ci s'appelleroit madame d'Atys.

Madame d'Atys étoit assez satisfaite de son sort. Le duc lui plaisoit assez ; sa voiture étoit assez belle, ses laquais assez bien faits, et elle avoit assez de mille francs par mois, pour elle, assez modérée, pour une cuisinière assez bonne, et une femme de chambre assez adroite. Cependant, l'uniformité et le bonheur ne s'accordent pas long-temps. Il est fort ennuyeux d'être presque toujours vis-à-vis de soi-même, quand on n'a pas d'esprit, pas de talens, et qu'on n'entend pas ce qu'on lit. Madame d'Atys s'étoit fort bien trouvée de sa fugue à l'Opéra avec madame Thomasseau : elle eut envie d'y retourner. On n'y trouvoit pas toujours des mousquetaires. Mais il y avoit alors des chevau-légers, des gendarmes de la garde, des gardes du corps,

Que des ressources pour les femmes-filles! Elle part avec sa femme de chambre, confidente née de sa maîtresse, comme toutes celles qui servent des femmes de cette classe, et même des femmes d'un rang plus relevé.

Madame d'Atys avoit pris goût à l'épée, et elle eut le désagrément de ne pas trouver ce qu'elle cherchoit. Mais un jeune conseiller au parlement lui prouva que la robe a aussi ses agréables; et comme madame d'Atys n'étoit pas fine, celui-ci sut au bout d'une demi-heure qu'il étoit auprès de la maîtresse du duc de ***.

Or, comme une femme entretenue n'inspire pas beaucoup de réserve, le jeune conseiller lui dit qu'il l'aimoit, ce qui étoit faux, qu'il la désiroit, ce qui étoit vrai, et il finit par la prier de lui donner à souper. Madame d'Atys répondit, avec sa naïveté ordinaire, que M. le duc ne venoit jamais le mardi, et que sa femme de chambre introduiroit M. le conseiller, quand ses gens seroient retirés. M. le conseiller promit amour et discrétion : c'est la règle.

Il fut exact à la minute. Mais reprenons les choses de plus haut.

Le duc étoit rigide observateur des bienséances. Très-amoureux de madame d'Atys, il ne lui donnoit cependant que les momens qu'il pouvoit dérober à la duchesse, sans manquer aux égards qu'il croyoit lui devoir. La duchesse profitoit de ces absences, et regret-

toit qu'elles ne fussent pas plus fréquentes. M. de St.-Florentin, dans sa première ferveur, se dépitoit d'être réduit aux lundis, aux vendredis et aux samedis ; et comme il n'est pas d'amans qui ne cherche à écarter, par des moyens plus ou moins honnêtes, un époux incommode, M. de St.-Florentin vouloit faire avoir au duc l'ambassade de Berlin. Il machinoit cette affaire avec la favorite de Sa Majesté, qui lui devoit quelque reconnoissance, parce qu'il étoit le très-humble serviteur de ses fantaisies. Voilà comment se distribuoient alors les grandes places. O le bon temps, le bon temps! regrettons-le donc bien.

Pendant qu'on intriguoit à la cour pour coiffer un mari une fois ou deux de plus par semaine, on intriguoit plus simplement, mais aussi sûrement à la petite maison du duc. La femme de chambre, mademoiselle Zulime, moins jolie que sa maîtresse, mais très-piquante, avoit jugé à propos de s'arranger avec le cocher et le laquais. Elle les trompoit alternativement, et elle menoit cette double intrigue avec une aisance, une grâce qu'on ne sauroit trop admirer. Sans cesse elle disoit un peu de mal de Lafleur et de Champagne à sa maîtresse, dont elle avoit pénétré la facilité, et elle avoit grand soin de se mettre en tiers quand madame parloit à l'un d'eux.

A ses petits intérêts près, mademoiselle Zu-

lime étoit fort équitable. Elle jugeoit que le duc, avec son étiquette et ses nuits conjugales, ne suffisoit pas à une femme de vingt et un ans. Elle avoit instruit madame d'Atys du grand principe : qui paie doit être trompé. Mais il entroit dans son système que madame ne prît que des amans d'une certaine classe, parce que ces amans-là savent reconnoître les veilles, l'adresse et la discrétion d'une femme de chambre, et qu'il faut que chacun vive de son métier. Elle avoit donc jugé monsieur le conseiller un homme très-sortable, et l'avoit aidé de toute son influence pendant une demi-heure qu'avoit duré la négociation.

Et pour que Lafleur et Champagne n'éprouvassent pas de velléités qui eussent gêné ses manœuvres mystérieuses, elle avoit été passer un quart d'heure au grenier à foin, et elle avoit attiré le laquais dans sa chambrette. Deux bouteilles de vieux Bourgogne avoient été ajoutées à leur ration ordinaire, et avec ces précautions, Zulime pouvoit espérer que ces messieurs dormiroient : pas du tout.

Mademoiselle Zulime donnoit régulièrement et alternativement les nuits d'absence de monsieur à Champagne et à Lafleur. Elle persuadoit à celui qui couchoit seul, qu'elle faisoit la lecture à madame, attaquée depuis quelque temps d'une insomnie indomptable, et elle les avoit armés l'un contre l'autre d'une dé-

fiance qui faisoit sa sûreté : jusque-là, tout avoit été bien.

Mais le cocher qui devoit être de service cette nuit-là, n'étoit pas de ces hommes qui se calment comme un petit maître. Zulime l'avoit éconduit sous des prétextes assez frivoles; il avoit eu de l'humeur ; l'humeur mène au soupçon, et enhardi par le bon vin, il étoit venu écouter à la porte de madame. Il n'avoit rien entendu, et il étoit monté chez Zulime qu'il n'avoit pas trouvée. Il va, il vient, il cherche dans tous les recoins; enfin il entend mettre une clef dans la serrure d'une porte de derrière.

Il approche sur la pointe du pied; il se cache derrière la porte même qui venoit de s'ouvrir, et bientôt il voit un homme, introduit par une femme qui ne pouvoit être que Zulime : la cuisinière avoit cinquante ans. Les fumées du Bourgogne se joignent à celles de la jalousie. Champagne n'est plus un homme, c'est un diable. Il tombe à grands coups de fouet sur le conseiller et sa Zulime.

Ceux-ci poussent des cris affreux, dont Champagne n'est pas ému. Il continue de frapper, et ils seroient tombés sur la place si Lafleur, éveillé par les cris de sa belle, ne fût venu faire une puissante diversion. Indigné de la scène atroce qu'il a sous les yeux, il attaque en preux chevalier le persécuteur de sa dame, et le conseiller profite de ce moment de relâche pour s'éloigner de la malencontreuse maison.

Quand on s'est bien battu, on finit par s'expliquer et s'entendre : il seroit plus sage de commencer par-là; mais les hommes ne sont pas faits ainsi. Lafleur et Champagne apprirent que mademoiselle Zulime étoit bigame, comme beaucoup d'autres, ce qui ne les étonna point, ce qui même les affecta peu : entre canailles on s'arrange. Mais ils furent révoltés que Zulime osât leur donner un adjoint à qui son opulence apparente assureroit bientôt la prééminence. Zulime s'imagina que la vérité seroit crue et elle la dit tout entière. Le cocher lui répondit énergiquement qu'elle en avoit menti; qu'elle n'avoit pas de raison de leur cacher cette intrigue, si elle existoit, parce qu'ils devoient trouver tout simple qu'une catin fît son métier. Zulime répondit que le secret de madame n'étoit pas le sein. Le cocher répliqua qu'un secret de cette nature ne se cache pas à des gens qu'on aime, parce qu'il peut avoir des suites désagréables, telles par exemple que la scène qui venoit de se passer. Zulime ayant épuisé tous ses moyens de persuasion, invoqua le témoignage de sa maîtresse, que la peur avoit pelotonnée dans son lit. Madame d'Atys se trouva forcée de justifier Zulime, ou de s'en défaire; et comme une femme de chambre adroite est une chose de première nécessité pour une fille, madame d'Atys se décida à la garder, à avoir deux confidens de plus, et à

payer leur silence. Il est fâcheux d'être obligée de traiter avec ses gens, et de vivre, pour ainsi dire, en société avec eux. Mais il y a réellement si peu de distance d'une femme entretenue à sa servante! C'est ce qui rend la première traitable, et ce qui console la seconde de la nécessité d'obéir.

Il étoit probable que le conseiller jaseroit, que ses propos deviendroient publics, et parviendroient jusqu'au duc. Or, si en payant on peut craindre d'être trompé, on n'aime pas à en avoir la certitude. Si douze mille livres de rente ne sont pas un sort brillant, une fille modeste s'en contente, et elle est bien aise de les conserver... en attendant mieux. Le conseil assemblé, le conseil étoit composé de madame, qui présidoit, comme de raison, de sa femme de chambre, qui faisoit l'office de secrétaire, et de Champagne et de Lafleur, qui répondoient, lorsque madame leur demandoit qu'opinez-vous : je *copine* comme madame.

Le conseil assemblé donc, madame *copina* qu'il falloit prévenir le conseiller. Elle écrivit au duc, par son secrétaire, qui écrivoit mieux qu'elle, qu'un importun l'obsédoit depuis quelque temps; qu'irrité de se voir renvoyer des billets, qui n'avoient pas été lus, il s'étoit abandonné aux plus coupables excès; qu'il avoit porté l'audace jusqu'à entrer dans son arrière-cour, à l'aide d'une fausse clef; mais que son

cocher et son laquais qui faisoient la ronde toutes les nuits, l'avoient étrillé de manière à ce qu'il ne reparût de long-temps; qu'elle supplioit monsieur le duc de la garantir de semblables entreprises, en menaçant le petit conseiller Dubourg de son indignation.

Le petit conseiller; qui descendoit directement du fameux Anne Dubourg, mais qui ne le valoit pas, étoit cependant fort aimable. Le duc sut très-bon gré à sa *fille* du sacrifice qu'elle lui faisoit; et pour lui témoigner sa satisfaction, et la maintenir dans le chemin de la *vertu*, il lui envoya une paire de girandoles.

Vous riez de ce mot vertu! mais chaque profession a la sienne. Celle de l'usurier est de rendre exactement le gage sur lequel il a prêté à cinquante pour cent. Celle du voleur consiste à ne rien distraire du butin. Celle d'une fille est de n'en pas avoir, mais d'être fidèle au propriétaire du jour, et à cet égard-là même, bien peu de filles sont vertueuses.

Cependant, le conseiller n'avoit pas envie de parler des coups de fouet qu'il avoit reçus; on ne tire pas vanité de ces choses-là. Mais deux contusions en croix, très-distinctement marquées sur un visage, sont des preuves parlantes d'un événement extraordinaire, auquel il faut donner une tournure quelconque.

Le conseiller vouloit se venger du tour qu'on n'avoit pas pensé à lui jouer, mais auquel les

apparences lui faisoient croire. Il avoit son amour-propre à ménager; et comme les faits les plus simples sont les plus vraisemblables, il dit à messieurs de la grande chambre, qu'il étoit au mieux avec une femme charmante que le duc de *** cachoit dans sa petite maison; qu'il s'étoit introduit par une porte des derrière, dont on lui avoit donné la clef, et que marchant sans lumière, pour tromper la vigilance des domestiques, il étoit allé donner de la tête sur un bras de cheminée qui lui avoit meurtri le visage, ce qui ne l'avoit pas empêché de passer une nuit délicieuse.

Bientôt tout Paris sut que le duc avoit une maîtresse très-jolie et très-facile. C'est ce que vouloit notre conseiller : il comptoit bien que le dépit feroit chasser madame d'Atys. Bientôt la duchesse fut instruite, et elle se disposa à tirer parti de cette découverte. Elle commença par persifler son mari sur l'infidélité de sa belle. Le trait glissa : le duc étoit prévenu. Il savoit d'ailleurs que l'épouse est toujours disposée à calomnier la maîtresse. La duchesse s'échauffa par degrés. Elle parvint à jouer une scène violente. Elle rendit avec assez de vérité la jalousie et le désespoir, et c'est ce que le bon duc redoutoit. Il entreprit de la calmer, de la meilleure foi du monde : elle le repoussa.

Une femme est bien forte, quand elle a convaincu son mari d'une foiblesse. Il perd le droit

d'éclairer sa conduite, et même de se plaindre de fautes que madame lui reprocheroit d'avoir provoquées. La duchesse et le comte cessèrent de se contraindre. Ils se bornèrent à sauver les apparences, et le duc ne fut pas ambassadeur, parce qu'il n'étoit plus nécessaire de l'éloigner, depuis que le petit conseiller avoit parlé. Quels grands effets résultent quelquefois d'une petite cause!

Tout ceci s'étoit passé à l'époque où Merlicourt, long-temps incertain entre le mariage et l'amour illicite, venoit de se décider en faveur du dernier. Le duc, toujours réservé dans sa conduite, n'avoit pu, disoit-on, être séduit que par une femme d'une rare beauté. Quel honneur pour un financier de la souffler à un homme de ce rang! Merlicourt avoit demandé une entrevue, et ses propositions préliminaires furent si sonnantes, que madame d'Atys ouvrit les oreilles et sa porte. Champagne et Lafleur, prudemment avertis, cette fois, se tinrent à l'écart, et Merlicourt trouva madame d'Atys au-dessus de l'idée qu'il s'en étoit faite.

Un hôtel est acheté au nom de la belle; il est meublé magnifiquement. La toillette renferme un écrin de cinquante mille francs, et le secrétaire, le premier quartier d'un traitement de deux mille louis. De jolis chevaux normands sont à l'écurie; un carrosse verni par Martin est sous la remise. Tout cela est pris sur la subsistance des matelots; mais qu'importe que des

matelots souffrent, pourvu qu'une fille soit dans l'opulence?

Madame d'Atys sortit un soir de chez elle, n'emportant que ses charmes et ses girandoles: le reste ne méritoit plus son attention. Le duc trouva une lettre bien pathétique, où on lui disoit qu'on étoit inconsolable d'avoir jeté le trouble dans sa maison; qu'on sacrifioit l'amour le plus vrai au retour de la paix conjugale; qu'on s'éloignoit en gémissant, et qu'on n'avoit pu se refuser la satisfaction de garder une marque de sa tendresse: c'étoient les girandoles.

Le duc, désolé d'être brouillé avec sa femme, plus affligé encore de la perte d'une maîtresse accomplie, dont la délicatesse lui paroissoit sans exemple, le duc se laisse entraîner à la Comédie française, par un ami qui vouloit le distraire de tant de chagrins. Le premier objet qui frappa ses yeux, fut madame d'Atys, très-consolée et chargée de diamans. Furieux d'être joué avec cette impudence, il sort de sa loge, il marche à grands pas vers celle de la perfide; il va éclater; son ami l'arrête avec deux mots: un grand seigneur qui se rend ridicule, perd sa considération sans retour.

Le duc retourna chez lui. Revenu sicèrement à sa femme, brillante encore de jeunesse et d'attraits, il tenta tous les moyens de reconquérir son cœur. Elle répondit constamment

qu'elle n'auroit plus rien de commun avec un homme qui avoit exposé sa santé, et elle rit dans les bras du comte, de sa douleur et de sa crédulité.

Merlicourt conserva paisiblement sa conquête. Il en jouit jusqu'à satiété; et voilà où en étoient les choses, lorsqu'il invita Roberville à souper.

Roberville, en entrant, reconnut sa femme, plus formée et plus belle que lorsqu'il s'en étoit séparé. Son premier mouvement fut celui de la surprise; l'amour-propre le ramena aussitôt à la réflexion. Il pensa qu'un mari joue un sot rôle en présence de l'amant avoué de sa femme, et il se contint. Il se flatta que madame auroit assez de bon sens pour dissimuler aussi. Il se trompa. Elle se tut à la vérité, mais par un autre motif.

Elle avoit tremblé en voyant Roberville. Son imagination, assez paresseuse, lui avoit vivement retracé une suite de désordres sur lesquels la femme la plus aguerrie n'est jamais sans une sorte d'inquiétude. Elle voyoit son couvent; elle entendoit crier les gonds et les verroux. L'air aisé et même galant de Roberville la remit par degrés. Elle finit par croire qu'il ne la reconnoissoit pas.

Merlicourt avoit remarqué du trouble. Il l'attribua à la vue d'un très-joli homme, qui fait toujours son effet, et il s'y arrêta peu, parce qu'il n'aimoit plus. Il espéra même que cette liaison naissante prendroit une tournure assez sérieuse,

pour lui donner un prétexte honnête de rupture, car enfin, un galant homme ne quitte pas une femme comme un ivrogne une bouteille vide; et quelque riche qu'on soit, on ne se soucie pas de donner par an quarante-huit mille livres, qui ne rapportent ni plaisir ni honneur.

On se mit à table. Le souper fut très-gai. Roberville regardoit sa femme, lui adressoit de fort jolies choses, auxquelles elle répondoit assez bien. Elle avoit retenu de son mousquetaire et du duc, une cinquantaine de phrases piquantes, qu'elle plaçoit heureusement, et sa beauté faisoit valoir les idées ordinaires dont elle se servoit pour amener le trait. Roberville étoit étonné, charmé, ravi. Parbleu, pensoit-il, il est bien extraordinaire que tout le monde couche avec ma femme, excepté moi. Pourquoi ne me mettrois-je pas aussi sur les rangs? Que de cocus je ferois à la fois!

En vérité, pensoit la petite femme, aucun des hommes que j'ai eus ne vaut mon mari. J'étois enfant quand je l'ai pris, et je n'ai pas su l'apprécier. Merlicourt m'ennuie. Pourquoi ne lui donnerois-je pas pour adjoint mon mari tout comme un autre? Il aime les femmes, il ne me reconnoît pas, il croira à une bonne fortune. Et le pied et le genou commencèrent à jouer de part et d'autre.

Une jeune personne bien innocente, bien timide, contenue par la présence de sa mère,

n'entend par la douce pression que l'aveu d'un amour honnête ; et lorsqu'elle y répond, elle veut dire seulement : Demandez ma main à maman ; je ne désire que d'être à vous. Un coup de genou donné et rendu entre une femme galante et un homme qui a de l'usage, signifie tout autre chose. Il s'exprime si positivement, que Roberville sortit, sous je ne sais quel prétexte ; et il fut dire à la fidèle Zulime : « A minuit, je serai « ici. — Madame y consent ? — Regardez-moi. « — Madame doit consentir. »

Roberville rentre. Il amène la conversation sur l'administration des vivres de la marine. Il a l'air de se rappeler une opération importante, qu'il doit terminer le lendemain de très-bonne heure. Il presse Merlicourt de se retirer et de le remettre chez lui. Merlicourt se rend, et part, convaincu que l'affaire dont parle Roberville peut se régler à midi comme à huit heures, et qu'ainsi, il y a intelligence entre lui et madame d'Atys. Il se propose de les surprendre, de jouer une scène, et d'aller chercher à l'Opéra le plaisir du changement.

Il n'étoit que dix heures et demie lorsque Roberville rentra chez lui. Une grande heure devoit s'écouler encore avant l'instant du rendez-vous. A quoi l'emploiera-t-il ? Il s'occupe d'abord du bonheur dont il va jouir : telle est la marche de la passion. Son imagination rapide lui peint une nuit tout entière, et le conduit

jusqu'au réveil. C'est ici que la réflexion commence, et que le jugement pèse les conséquences de cette nuit.

« Insensé, que vas-tu faire? L'inconduite de « ta femme t'a forcé à t'assurer d'elle, et tu auto- « riserois ses désordres par un raccommodement « inévitable! Elle s'en prévaudra sans doute, « et quels seront tes droits et tes moyens de « réprimer des fautes, dont tu vas en quelque « sorte te rendre le complice? Ajouteras-tu, « sans rougir, aux débris de ta fortune le « produit de la honte de ton épouse? Te ré- « duiras-tu ainsi à tout voir, à tout supporter? « Auras-tu la lâcheté de te déshonorer à tes « propres yeux et à ceux du public?..... Non. « Ma femme est jolie, à la bonne heure. Mais « il y en a trente dans Paris qui la valent, et « qui ne m'ont pas fait cocu. Cherchons « une de ces femmes-là, et abandonnons la « mienne à sa destinée. »

Roberville n'avoit fait de sa vie un raisonnement qui valût celui-là. Très-satisfait de lui, il se déshabille, il se couche. Il trouve son lit solitaire, et la vertu difficile; mais enfin il s'endort de ce sommeil calme qu'elle seule peut procurer.

Minuit venoit de sonner, et madame d'Atys commençoit à compter les minutes : les fantaisies de certaines femmes sont inexplicables. Celle-ci avoit repris un goût très-vif pour son

mari, et elle avoit contracté la douce, ou la malheureuse habitude de les satisfaire tous. Trop jolie pour trouver des cruels, trop emportée pour attendre, elle se plaignoit déjà de l'inexactitude de Roberville. Cent fois, dans un quart d'heure, elle avoit envoyé la fidèle Zulime à la croisée ; cent fois Zulime en étoit revenue muette, les bras pendans, et sa figure triste disoit : Je ne vois personne. Déjà l'impatiente Rose avoit donné un coup de pied à Zéphire; Zéphire étoit un petit chien - lion, qu'il falloit trouver charmant, et à qui devoient s'adresser les seconds complimens, quand on entroit chez madame. Déjà elle avoit renversé et brisé un cabaret de porcelaine, tout aussi innocent que Zéphire. Enfin, n'y tenant plus, elle se met elle-même à cette croisée. « Imbécile, s'écrie-t-elle en donnant un « soufflet à Zulime, vous ne le voyez pas collé « contre ce mur, attendant avec une impa- « tience égale à la mienne, que vous alliez « lui ouvrir ? »

Zulime, étourdie du soufflet, tenant sa joue à deux mains, descend, entr'ouvre la porte, et appelle à demi-voix M. de Roberville. L'homme se détache du mur, il entre, il monte..... Madame d'Atys est pétrifiée... C'est Merlicourt.

L'invitation de Zulime est une preuve sans réplique de l'infidélité de sa belle. Il lui rappelle les sermens qu'elle lui a faits, la con-

fiance qu'il y a donnée, son amour constant, et ses libéralités. Il parle délicatesse à une femme qui en connoît à peine le nom, honneur à celle qui n'en a plus. Moins il est affecté, et plus il est long : un orateur qui pérore à froid, ne sait jamais finir. Il conclut enfin en annonçant une rupture éternelle.

S'il n'eût dit que quatre mots, madame d'Atys n'eût su que lui répondre. La longueur de la harangue lui donna le temps de se remettre, et de trouver une tournure décente à la chose qui l'étoit le moins. Elle opposa à l'orage ce sang-froid qui persuade presque toujours. Elle raconta tout ce qui s'étoit passé entre elle et Roberville, à l'exception pourtant de la fantaisie qu'elle avoit eue de coucher avec lui. Elle avoit reconnu son mari; elle avoit lieu de tout craindre de sa sévérité. Elle lui avoit demandé une entrevue, où elle comptoit bien lui prouver qu'elle n'avoit de tort réel que dans sa liaison avec le mousquetaire, puisque ses aventures subséquentes étoient la conséquence nécessaire de son évasion du couvent. Il faut qu'un mari soit de bien mauvaise humeur pour ne pas pardonner une première faute, expiée par six mois de détention. Elle avoit conçu le projet de fléchir le sien, de rentrer chez lui, de remonter au rang de femme estimable. Un amant injuste, déraisonnable, peut seul blâmer ce retour aux vrais principes, et elle se

félicite de connoître enfin celui à qui elle avoit donné son cœur tout entier, à qui, dans toutes les situations où elle se seroit trouvée, elle se proposoit de le conserver. Elle finit par un trait d'héroïsme qui devoit être du plus grand effet. « Vous m'avez soupçonnée, vous « ne m'avez jamais aimée; vous n'êtes plus « digne de moi. Reprenez vos bienfaits, mon- « sieur. J'ai cru les tenir des mains de l'amour: « je rougis de les avoir reçus; je rougirois de « les garder plus long-temps. »

Elle marche à son secrétaire avec la dignité d'une princesse de théâtre; elle prend le contrat de donation de l'hôtel qu'elle habite; elle va le mettre en pièces.

Merlicourt, hors de lui, la conjure de n'en rien faire. Madame d'Atys n'est plus cette femme qui, un instant avant, lui étoit à charge, et dont il vouloit se défaire. C'est une femme charmante, mariée à un homme connu et qui a un état. La remettre avec son mari et la garder, est un coup de maître, une source de plaisirs nouveaux. Rien ne ranime un amour éteint, comme la crainte subite de se voir quitter par celle qui en fut l'objet. Le cœur humain est pétri de contradictions : on quitte une femme, on ne veut pas l'être. L'amour-propre ne se prête pas à cette idée, et si l'habitude tue le sentiment, la contrariété, les obstacles le réveillent. Merlicourt presse, conjure. Il

offre sa médiation toute-puissante auprès de Roberville : c'est-là qu'on l'attendoit.

Madame d'Atys s'adoucit. Le contrat est remis dans le secrétaire; Merlicourt est admis dans ce lit où il s'étoit promis de ne jamais rentrer, et qu'on ne comptoit point partager avec lui. Il y entre avec transport; il y passe une nuit d'ivresse, et le lendemain il envoie la plus jolie corbeille de fleurs au fond de laquelle est un rouleau de cinq cents louis : un raccommodement coûte toujours quelque chose.

« Parbleu, madame, dit Zulime, cet homme-
« là est charmant! Vous avez joué hier comme
« un ange; mais vous avez joué gros jeu. Si M.
« de Merlicourt eût repris vos bijoux et vos
« autres effets? — Il ne le pouvoit pas, sans
« se rendre la fable de tout Paris. — Mais en-
« fin s'il vous eût prise au mot? — Je lui eusse
« arraché les yeux. — Et s'il vous eût laissé
« déchirer le contrat? — La minute est chez
« le notaire. — Je vois que tout étoit prévu.
« Mais, dites-moi, s'il vous plaît, pensez-vous
« sérieusement à vous remettre avec votre mari?
« — J'en suis folle; il faut que je l'aie, n'im-
« porte comment. — Et vous quitterez M. de
« Merlicourt? — Le quitter! je prétends au
« contraire me ménager un raccommodement
« par mois. — J'entends. — Mais comment se
« fait-il que Merlicourt se soit trouvé-là, et
« que Roberville n'y ait pas été? — Oh! ma-

« dame, pas d'amour sans jalousie, et M. de « Merlicourt vient de vous prouver combien il « est amoureux. — A la bonne heure ; mais « Roberville.... — Hé, qui diable entend rien « à la bizarrerie des hommes? Une affaire, un « obstacle imprévu, peut-être l'aspect de M. « Merlicourt.... — L'aura éloigné, tu as raison. « Zulime? — Madame? — Apporte-moi cette « corbeille. — La voici. — Ouvre ce rouleau. « — Après? — Prends dix louis. — Ah! ma- « dame.... — Prends, te dis-je. Je me reproche « une vivacité..... — Bien pardonnable sans « doute. A ce prix-là, madame, mes deux joues « sont à votre service. »

Merlicourt et Roberville se rencontrèrent dans leurs bureaux. « Monsieur, dit le directeur « général, après avoir débité quelques phrases « indifférentes, vous êtes marié. — Je le sais « bien, monsieur. — Votre femme n'a eu qu'un « tort envers vous. — Elle en a eu cent. — Elle « n'en a eu qu'un, et vous le lui avez fait ex- « pier. Réduite à s'évader, livrée aux horreurs « du besoin, elle a pu... — Tout se permettre « à la faveur de ce prétexte. — Sans doute elle « l'a pu. — Et elle l'a fait. — Vous seul êtes « donc l'unique cause de ses derniers écarts. « — C'est fort bien conclure. Voyons, mon- « sieur, où voulez-vous en venir? — Monsieur, « à ceci. Vous ne serez pas plus sévère, ni plus « délicat que des grands seigneurs qui ont re-

« pris leurs femmes après des éclats aussi pu-
« blics que celui.... — Monsieur, chacun a sa
« manière de voir et de sentir. Je ne suis pas
« un grand seigneur, et je ne reprendrai pas
« ma femme. — Mais cela est reçu. — Je m'en
« moque. — Je vous en prie. — Je n'en ferai
« rien. — Je le veux. — Je ne le veux pas. —
« Je saurois vous y contraindre. — C'est ce que
« nous verrons.

« Vous le prenez sur un ton bien haut,
« monsieur. — C'est vous qui m'y forcez, mon-
« sieur. — Savez-vous, monsieur, que le duc
« de *** et moi ne pouvons déshonorer la cou-
« che d'un petit particulier comme vous? —
« Le petit particulier vous doit peut-être des
« remercîmens? — Enfin, monsieur, votre der-
« nier mot?.... — Est que madame d'Atys doit
« se trouver fort heureuse que je la laisse tran-
« quille, et que jamais madame d'Atys ne sera
« madame de Roberville. » *Vanitas vanitatum!*

Madame d'Atys emprunta la main de Zulime, et elle écrivoit à son mari. « Vous vous êtes
« expliqué hier très-clairement avec moi, »
avec le pied et le genou. « J'ai répondu à votre
« aveu d'une manière positive. Vous vous en-
« gagez formellement avec ma femme de cham-
« bre, et vous ne venez pas! Cela est fort mal,
« monsieur. Accourez ce soir à minuit, et mé-
« ritez l'oubli d'une négligence qu'on ne peut
« pardonner qu'à un aussi joli homme.

« Allons, disoit Roberville, me voilà placé « entre ma femme et son amant. Je résisterai « à l'une, quoiqu'elle me tente furieusement. « Mais l'autre? Quelle fureur a-t-il donc de « me remettre avec ma femme? Hé! parbleu, « il veut couvrir ses fredaines de mon nom, et « se donner le plaisir de me berner, comme « l'a fait le beau mousquetaire. Il n'en sera « rien, de par tous les diables... Mais il parle « de m'y contraindre... Hé! m'y voici. Il est « au mieux avec le contrôleur général et la « maîtresse du Roi. Il fera intervenir l'auto- « rité, et fera de moi le *bonneau* de madame. « Il faut le prévenir, et j'en ai les moyens. » Il sonne. « Qu'on appelle M. Durocher.

« Durocher, il y a long-temps que je me livre « à la dissipation et que je néglige les affaires « administratives. Je vous ai confié mon projet « de réformer les abus, et de faire fournir en- « fin à nos matelots une nourriture saine et « abondante. Je me reproche mon inaction; « mais je la réparerai. Occupons-nous exclu- « sivement du bien de l'état; méritons l'estime « de la France entière. — Et ajoutons de nou- « veaux bénéfices à la gloire stérile d'avoir fait « notre devoir. — Cette gloire est tout pour « moi, monsieur. — Ah! cependant si vous « étiez directeur général, et moi premier com- « mis?... — Mais l'opération projetée pourroit « nous mener là. Apportez-moi demain les notes

« que je vous ai demandées il y a quatre mois,
« et surtout n'avancez que des faits positifs que
« je puisse prouver jusquà l'évidence. — Oh!
« j'en ai de quoi faire pendre cinq cents em-
« ployés. — Le directeur général est-il du
« nombre? — Il est en tête du tableau. — Tant
« pis, c'est un homme que j'aime beaucoup;
« mais la probité fait taire en moi les affec-
« tions personnelles. »

Les notes étoient terribles. Les commis des vivres de la marine avoient reçu des fournisseurs de Brest, Toulon et Rochefort, quinze cent mille francs en dix-huit mois, dont on connoissoit la répartition. Merlicourt avoit touché cinq cent mille francs pour sa part, qui devoit être la plus forte, parce qu'il étoit chef, et qu'il ne faisoit rien. Vingt mille aux premiers commis qui ne faisoient pas grand' chose, et le surplus divisé entre deux cents employés sur qui rouloit le travail; voilà la cause première qui mettoit les équipages à la vache au lieu de bœuf, au cochon ladre au lieu de bêtes saines, au biscuit de seigle au lieu de froment, à la piquette au lieu de vin, et à l'eau-de-vie de douze degrés au lieu de vingt. De là, le mécontentement, les murmures sourds, la négligence dans le service et le scorbut. De là, les relâches forcées, pour remplacer par des vivres frais des vivres gâtés, qu'il falloit jeter à la mer. De là, l'inaction de nos flottes,

et l'empire des mers abandonné aux Anglais. De là, les plaintes réitérées de M. de la Galissonnière, dont les lettres étoient arrêtées par les premiers commis du ministère de la marine. De là, enfin, le silence de certains officiers, qui avoient leur traité particulier avec les fournisseurs.

Mais comment Durocher s'étoit-il procuré ces éclaircissemens ? Durocher, intrigant comme tous les hommes nuls, avoit écrit aux commis subalternes des différens ports. Il avoit vanté son amour du bien public, son crédit, et il avoit promis un avancement rapide à ceux qui lui donneroient des renseignemens certains. Un commis, qui n'avoit pu voler que vingt-cinq louis, et à qui on en promettoit cinquante, qu'il gagneroit légitimement, ne voyoit que la gloire de l'état, y rapportoit toutes ses vues, et eût calomnié plutôt que de se taire. Chacun de ces messieurs se croyoit, sur la parole de Durocher, l'homme de l'administration, et tous avoient travaillé avec une ardeur incroyable à se perdre mutuellement.

Déjà les notes étoient rédigées en forme de mémoire bien clair, bien fort, bien convaincant. Mais il restoit une difficulté, c'est que Roberville avoit touché ses vingt mille francs comme les autres. Il n'y avoit pas là de quoi arrêter long-temps des hommes qui entendoient les affaires. Roberville n'a perçu que pour

écarter la défiance des coupables, et pénétrer leurs manœuvres. La preuve certaine de son innocence, c'est qu'il les dévoile. Que répondre à cela?

Nos deux honnêtes gens jugèrent à propos de joindre à des pièces déjà trop convaincantes, un témoignage irrécusable. Roberville écrivit à M. de la Galissonnière, dans un style convenable au personnage qu'il vouloit jouer. L'officier général, aussi franc et désintéressé, qu'instruit et brave, ne vit dans Roberville qu'un homme digne de toute son estime. Désespéré de ne pouvoir servir utilement sa patrie, indigné de n'avoir pu porter la vérité aux pieds du trône, il saisit avidement l'occasion de démasquer enfin des fripons, et de les faire châtier. Il répondit à Roberville par un mémoire détaillé; il louoit son courage, il l'engageoit à persévérer, et à tout tenter pour pénétrer jusqu'au Roi.

Cependant Merlicourt, plus amoureux que jamais, plus aveugle et plus libéral, tenoit toujours essentiellement au désir de pouvoir avouer publiquement sa maîtresse, et Rose à celui de coucher avec son mari; elle lui avoit écrit plusieurs lettres, qui toutes étoient restées sans réponse. Irritée enfin d'une résistance à laquelle elle n'étoit pas accoutumée, maîtrisée par une fantaisie nouvelle qu'irritoient les difficultés, elle consulta Merlicourt, au bonheur duquel elle sembloit rapporter toutes ses démarches,

Merlicourt lui donna un conseil fort simple, et dont l'exécution devoit jeter Roberville dans un extrême embarras. Rose promit à son amant de suivre exactement ses instructions, et après avoir juré qu'elle détestoit Roberville, et qu'elle ne se remettoit avec lui que par respect pour les mœurs publiques, elle se promit à elle-même de violer l'article principal du traité, qui lui interdisoit toute espèce d'intimité avec son mari.

Roberville venoit de recevoir le paquet de M. de la Galissonnière. Il s'étoit félicité avec Durocher, de posséder cette pièce triomphante, avec laquelle il se croyoit sûr de prévenir les desseins de Merlicourt sur sa femme et sur lui, et de lui succéder dans sa place. Durocher se voyoit premier commis, et il étoit ivre de joie. Les deux conspirateurs se quittèrent au comble de leurs vœux, et chacun fut dîner chez soi.

Roberville monte, il entre... Il doute s'il veille; il est muet d'étonnement. Sa femme et sa Zulime se sont établies chez lui, elles ont ouvert les armoires, les commodes; elles ont défait leurs paquets; elles rangent leurs effets avec un tranquillité, une aisance inexprimables. Rose vient gaiement au-devant de son mari.

« Mon cher ami, lui dit-elle, je vous aime, « et rien ne le prouve comme la démarche que

« je hasarde aujourd'hui. Vous faites le cruel, « mais vous ne l'êtes point, je le sais, et vous « ne repousserez pas une jolie femme, qui se « jette dans vos bras. Ah ! mon Dieu ! quel air « sombre et réfléchi ! Regardez-moi, beau gar- « çon ! souriez à votre amie. » Elle lui caressoit le menton, elle lui relevoit la tête, et Roberville ne savoit que faire, ni que dire. Un baiser donné à propos jette le trouble dans ses sens. Il balance, il hésite, il va oublier ses projets, et sacrifier sa raison au plaisir.... Un dernier effort le rend à lui-même ; il s'arrache de ces bras qui le pressent amoureusement : il fuit à l'extrémité de la chambre.

« C'en est trop ! s'écrie Rose indignée ; je ne « souffrirai pas ce dernier outrage. Vous êtes « mon mari, monsieur, et vous ne semblez l'a- « voir oublié que pour me priver des droits.... « — Il seroit plaisant, madame, de vous les « voir revendiquer, après la conduite affreuse... « — Des mots, monsieur ! je vais y opposer des « choses. Vous m'avez fait enfermer, et six mois « après, vous avez sollicité mon élargissement. « — Moi, madame ! — Vous, monsieur. L'ordre « qui révoque ma lettre de cachet le dit expres- « sément. — C'est une fourberie. — N'importe, « l'ordre parle, vous avez redemandé votre « épouse, son domicile est chez vous, elle n'en « a pas d'autre, et vous ne pouvez l'en chasser « que par un jugement, que vous n'obtiendrez

« point : J'ai derrière moi M. de Merlicourt.
« Choisissez d'être mon amant ou mon mari :
« j'entends que vous soyiez l'un ou l'autre. —
« Je n'ai rien à répondre à ces impertinentes
« prétentions ; et, morbleu, si je ne peux vous
« chasser d'ici, vous ne m'empêcherez pas d'en
« sortir, et je m'en vais. »

Il fait quelques pas. Rose, au désespoir, se jette devant lui et l'arrête. Elle invoque le ciel; elle le prend à témoin de son repentir; elle lui demande justice d'un inhumain, dont le cœur se ferme à sa voix suppliante; elle fond en larmes; elle tombe aux pieds de son mari.

Elle étoit belle; il étoit jeune, sensible et facile. Il oublie les affronts dont elle l'a couvert; il ne voit plus qu'une femme éplorée, que sa douleur embellit encore. Il la relève, il la conduit sur une ottomane; il se dispose à discuter. Il n'avoit eu qu'un moyen de vaincre, et c'étoit de fuir. Le moment favorable étoit perdu ; Zulime s'éloigna, et Roberville fut foible, et se crut peut-être heureux.

Le réveil l'éclaira. Il voulut revenir sur ce qui étoit fait, et parler lorsqu'il n'y avoit plus rien à dire: de nouvelles caresses lui fermèrent la bouche, et il se borna à sauver les apparences, puisqu'il consentoit à perdre l'honneur.

Il fut arrêté que madame de Roberville retourneroit à son hôtel, qu'elle conserveroit le nom d'Atys, que sa porte seroit fermée à Mer-

licourt et à tous les hommes; que Roberville n'iroit chez elle que la nuit, mais qu'il iroit tous les soirs. L'exécution du traité fut jurée de bonne foi, et sans restriction mentale de la part de Rose: elle aimoit; elle le croyoit au moins. L'illusion durera-t-elle long-temps?

On sert un joli dîner, et Roberville oublie que sa femme en a fait les frais. Zulime refait les paquets; et, en fille adroite, elle ménage quelques tête-à-tête, qui tournent au profit de ce qu'on appelle amour. Les porteurs sont rappelés; et, à la chute du jour, Roberville reconduit madame à cet hôtel, désormais l'asile de l'infamie de l'un et de l'autre.

Merlicourt, qui avoit conseillé madame d'Atys et qui étoit impatient de connoître le résultat de son entrevue avec son mari, se présente à l'hôtel quelques momens après: on lui dit que madame n'est pas rentrée. Il court chez Roberville; un chef suprême croit un subalterne très-honoré de le recevoir à toute heure. On lui dit qu'il n'y a personne chez Roberville. Merlicourt ne conçoit pas que madame d'Atys ne soit pas chez elle ou chez son mari. Il est tant de choses qu'un homme plus éclairé que Merlicourt ne conçoit pas, et qui sont pourtant bien ordinaires!

Le lendemain, M. le directeur général retourne à l'hôtel. On lui dit qne madame n'est pas visible. M. le directeur trouve la réponse

déplacée, et il pouvoit en effet lui paroître extraordinaire qu'on lui refusât l'entrée d'une maison qu'il avoit payée. Il fit du bruit, on l'entendit de l'appartement, et comme il falloit nécessairement s'expliquer, et qu'on aime mieux se défaire d'un importun plus tôt que plus tard, on lui députa mademoiselle Zulime, qui lui dit très-sérieusement : « Madame a suivi vos con-
« seils, monsieur, elle s'est réconciliée avec son
« mari, et dans ce moment ils reposent ensemble.
« — Comment, ensemble ! Ta maîtresse étoit
« convenue avec moi... — Je le sais bien, mon-
« sieur. Mais vous devez juger quel ascendant
« a sur sa femme un mari offensé. Est-il pos-
« sible de se défendre...—Ta maîtresse est une...
« — Quand elle couchoit avec vous, monsieur.
« Mais avec son mari ! quoi de plus conforme
« à la morale, à la religion ?—Tais-toi, imbé-
« cile, et ouvre-moi cette porte. — Vous n'êtes
« plus rien ici, monsieur. — Insolente!... Ta
« maîtresse ose me traiter ainsi! — Vous deviez
« vous y attendre, monsieur. On vous rend ce
« que vous avez prêté à M. le duc. — Je me
« vengerai, j'en jure par... — Vous ne vous
« vengerez pas, monsieur. Une jolie femme
« trouve, quand elle le veut, des protecteurs
« que imposent silence à un directeur des vi-
« vres. » Zulime n'avoit plus rien à ajouter. Elle fit paroître Champagne et Lafleur, qui donnèrent à entendre à M. de Merlicourt que

ce qu'il avoit de mieux à faire étoit de se retirer.

Merlicourt avoit au côté une épée, vierge encore, qu'il ne crut pas devoir prostituer à des valets. Il sortit, et fut chez lui cacher sa colère et méditer sa vengeance.

Les places supérieures de sa partie étoient à sa nomination; mais ses choix étoient soumis à l'acceptation du ministre. Il ne pouvoit donc renvoyer un homme dont la commission étoit visée par une autorité première. Il n'étoit pas possible non plus de garder un commis qui a l'impertinence de coucher avec sa femme, dont son chef est amoureux, et Merlicourt décida que Roberville sauteroit; il suffisoit pour cela de mentir au ministre. On sembloit alors être tacitement convenu qu'un inférieur qui déplaît a tort.

La fidèle Zulime n'avoit pas manqué de rendre aux époux ou aux amans, comme il vous plaira les nommer, la scène qui venoit de se passer entre elle et Merlicourt. Roberville jugea qu'il n'y avoit pas un moment à perdre. Ses pièces étoient prêtes, et il en avoit fait faire trois ou quatre ampliations qui devoient être remises au ministre, au Roi, et même à sa maîtresse, s'il falloit avoir recours enfin à la plus puissante des autorités.

Cette maîtresse n'étoit plus madame de Pompadour, qui joignoit à une figure charmante une éducation soignée et un esprit aimable et

pénétrant. Elle abusoit souvent de ces avantages pour maîtriser le monarque. Elle lui faisoit commettre des fautes; mais elle savoit au moins le faire respecter, en le respectant elle-même. Celle qui venoit de lui succéder étoit une femme avilie, qui, ne pouvant s'élever jusqu'à son illustre amant, l'avoit fait descendre jusqu'à elle, et l'avoit asservi en le plongeant dans la plus crapuleuse débauche. Elle avoit dépouillé le trône d'un reste d'éclat, et le prince de l'amour que le français porte si facilement à ses maîtres. Incapable de diriger les affaires et même de les entendre, elle bornoit son ambition à régner au boudoir, et elle y tenoit son amant captif. La France étoit abandonnée à des mains rapaces ou inhabiles. La corruption étoit au comble. La vérité n'arrivoit plus jusqu'au monarque, et lui-même paroissoit craindre de l'entendre. Roberville ignoroit ces particularités, et il croyoit à la justice, dont on ne parloit plus à la cour qu'avec dérision. Le bonhomme!

Il part, son mémoire sous le bras; il se rend chez le ministre; il lui fait demander audience. Ainsi ce projet de porter la lumière dans toutes les parties de l'administration, conçu d'abord par les motifs les plus louables, abandonné longtemps par cette versatilité de caractère qui distingue Roberville, repris ensuite par des raisons personnelles, ce projet, quel qu'en soit le résultat, ne peut plus honorer son auteur. Ce

n'est maintenant qu'une misérable intrigue cachée sous des apparences respectables.

Pendant que Roberville attendoit le retour de celui qui étoit allé l'annoncer au ministre, Merlicourt parut. Il avoit écrit la veille à monseigneur, qui lui avoit répondu qu'il l'attendroit le lendemain. Ainsi pas d'obstacles pour lui ; toutes les portes lui sont ouvertes. Il passe en lançant un regard foudroyant à Roberville.

Ses menaces réitérées avoient inquiété notre héros ; ce coup d'œil expressif doubla son énergie. Il se lève, et répétant, d'après César, et entre ses dents, *le sort en est jeté*, il marche sur les pas de Merlicourt. On sait qu'il occupe un premier emploi à l'administration des vivres; il est tout simple qu'il accompagne son directeur général; on le laisse aller; ils entrent ensemble dans le cabinet du ministre.

Après les révérences d'usage, Merlicourt se dispose à parler. Il voit un bras qui s'allonge devant lui, armé d'un volumineux mémoire.... Il se tourne..... c'est Roberville. Le directeur pâlit. Il juge que son premier commis avoit pris un parti vigoureux, et quelque déhonté qu'on soit, il est des vérités qu'on n'aime pas à s'entendre dire en face. Cependant, il faut se tirer d'un pas difficile quand on s'y est engagé, et l'audace déguisée sous l'air d'une noble assurance réussit quelquefois auprès de certaines gens.

« Monseigneur, c'est avec une peine sensi-
« ble que je viens vous déclarer que je ne peux
« garder plus long-temps monsieur dans mes
« bureaux. — Monseigneur, c'est avec les plus
« vifs regrets que je viens vous dénoncer mon-
« sieur. Mais le bien de l'état... — Monseigneur,
« je l'ai admis pour obliger M. de l'Oseraie.....
« — Monseigneur, j'ai acquis les preuves les
« plus évidentes..... — Monseigneur, malgré
« ma juste considération pour celui qui me l'a
« présenté.... — Malgré la reconnoissance que
« je dois à monsieur..... — Je ne peux tolérer
« l'insubordination, la paresse et l'incapacité.
« — Je ne peux contribuer par un coupable
« silence à perpétuer des délits dont les con-
« séquences sont déjà trop funestes. Prenez mon
« mémoire, monseigneur, lisez celui de M. de
« la Galissonnière, et vous jugerez qui, de
« monsieur ou de moi, est le calomniateur. —
« Monseigneur, débarrassez-moi de cet homme-
« là. — Défaites-vous de celui-ci, monsei-
« gneur. » Et comme il n'est pas possible de rester dans les bornes de la décence et de la modération, quand on est mu par une passion violente, ces deux messieurs commencèrent à parler ensemble, et finirent par vociférer d'une telle manière, que le ministre fut obligé de se boucher les oreilles.

Et comme aussi un usage respectable, car il est consacré par le temps, ne permet pas qu'un

subalterne puisse avoir raison quand il inculpe son chef, Roberville reçut l'ordre très-sec de se retirer dans une antichambre, et d'y attendre la décision de monseigneur.

Comme encore il importoit très-peu à monseigneur que Pierre ou Paul fut premier commis à l'administration des vivres, et qu'il savoit qu'on ne doit jamais mécontenter le chef d'une partie pour une vétille, la destitution de Roville fut prononcée. Mais comme un ministre ne peut paroître négliger aucun avis important, et que celui-ci n'avoit pas le temps de lire, les mémoires du malheureux destitué furent renvoyés à un premier commis du ministère, qui dit le lendemain, dans un rapport de quatre lignes, que l'écrit de Roberville étoit l'ouvrage d'un cerveau brûlé, et celui de M. de la Galissonnière, l'effet de l'humeur tracassière qu'on lui connoissoit à la cour et à la ville.

Merlicourt sortit triomphant du cabinet du ministre; et sans daigner regarder Roberville, il lui dit en passant : « Vous n'êtes plus rien, « monsieur. Je vous défends l'entrée de mes « bureaux.

« Ah! je ne suis plus rien, dit Roberville en « le suivant! Je suis honnête homme, mon- « sieur; personne ne m'ôtera cette qualité; « personne ne me reprochera de voler l'état, « ni de perdre un bon employé, parce qu'il « ne veut pas prendre à son compte les enfans

« que je pourrois faire à sa femme. Ah ! je ne « suis plus rien ! Je vais parler au roi..... Oui, « je lui parlerai, et demain, vous pourrez fort « bien n'être plus rien vous-même. »

Quelle probité que celle de Roberville ! Il oublie qu'il a reçu vingt mille livres des empoisonneurs de nos marins, et qu'il n'a dénoncé Merlicourt que par la crainte d'être prévenu. Il se targue avec impudence d'un titre qu'il déshonore. Que d'honnêtes gens de cette espèce on rencontre dans le monde !

On donne volontiers tort à celui qui crie. On croit communément que la vérité est toujours calme, et on ne réfléchit pas que la persécution irrite, et que l'homme irrité ne ménage plus rien. Les laquais rirent des reproches très-fondés que Roberville adressoit à Merlicourt. Celui-ci eut l'air de ne pas les entendre : cela le dispensoit d'y répondre. Il traversa la cour avec la dignité d'un personnage en faveur, il monta en carrosse et disparut.

Durocher apprit bientôt la disgrâce de Roberville. Il étoit tout simple qu'il abandonnât son associé, et qu'il cherchât à profiter de sa chute. Il fut trouver Merlicourt, à qui il dit qu'il venoit de découvrir que le premier commis travailloit contre lui, et que le plus inviolable attachement à son chef étant le plus sacré des devoirs, il s'empressoit d'engager monsieur à se mettre à l'abri des entreprises d'un

ingrat. Il entremêla son discours de ces basses flatteries, dont les hommes de ce genre sont toujours prodigues, et dont tant de gens sont dupes, quelques grossières qu'elles soient. Merlicourt accueillit Durocher comme s'il lui eût en effet appris quelque chose; il lui promit de l'avancer, et le nomma quelques jours après à un meilleur emploi.

Cependant, il n'étoit pas sans inquiétude sur les démarches que Roberville comptoit faire à la cour. Il savoit qu'il étoit difficile d'approcher le roi, quand on n'avoit ni un grand nom, ni un protecteur puissant qui levât les obstacles. Mais il n'ignoroit pas non plus qu'il est des circonstances heureuses dont un homme vindicatif, et par conséquent opiniâtre, ne manque jamais de profiter. Roberville pouvoit rencontrer le souverain à la chasse, lorsqu'il iroit à la messe ou qu'il en reviendroit. Il pourroit s'introduire à un grand couvert, et au mépris des usages, remettre son mémoire en présence de toute la cour, et déclamer hautement contre des malversations avérées. Quelqu'insouciant que fût le prince, il étoit vraisemblable que de pareils délits lui donneroient de l'humeur, et qu'il feroit rechercher les coupables. Merlicourt fit mettre cent mille francs dans sa voiture, et il fut trouver la favorite, qui se soucioit fort peu de lui, mais qui faisoit cas de ses cadeaux, et qui, par cette raison, le

recevoit toujours de manière à lui persuader qu'il étoit au mieux dans son esprit.

Il faudroit être bien difficultueux pour ne pas juger innocent un homme qui se fait annoncer par cent mille francs. Aussi la favorite prononça que Roberville étoit un faquin qu'il falloit mettre à Bicêtre. C'étoit assez l'avis de Merlicourt. Mais il réfléchit que M. de la Galissonnière avoit écrit de son côté; qu'il étoit d'un caractère à prendre publiquement la défense de Roberville, et que le parti le plus sage étoit de fermer toutes les avenues qui conduisoient jusqu'au roi, et d'étouffer cette affaire. La favorite promit tout ce qu'il voulut, et Merlicourt revint à Paris, très-satisfait du succès de ses démarches, mais réfléchissant cependant que le plaisir de perdre Roberville lui coûtoit un peu cher.

« Parbleu, disoit celui-ci en faisant ses pa-
« quets pour Versailles, on conviendra que je
« suis bien malheureux! Je me suis marié
« comme un fou, et j'ai été cocu. J'ai pris
« patience, et je n'y ai rien gagné. Maintenant
« je ne veux plus l'être, je me fâche, et je
« perds mon emploi : comment faut-il donc
« faire ? » Il faut, monsieur de Roberville, écouter un ami désintéressé et sage, quand on a le bonheur d'en avoir un, et qu'on n'a pas assez de tête pour se conduire soi-même.

Voilà notre homme à projets en route. Il ne

doute pas que le prince ne l'écoute, ne l'accueille ; et quoi de plus naturel, puisqu'il va lui rendre un service important? Il dit aux premiers factionnaires qu'il va parler au roi. Ces factionnaires sont des Gardes-Suisses, qui ne lui répondent pas un mot, parce que les Suisses ne sont pas causeurs, et que la consigne de ceux-ci ne s'étend pas plus loin que la grille, et qu'elle est ouverte à tout le monde. Roberville monte les degrés du péristyle, et il répète à dix ou douze valets de pied qu'il veut parler au roi. Les valets de pied lui rient au nez, et lui défendent d'aller plus loin. Roberville répond qu'il a des avis essentiels à donner au monarque. On lui réplique que le monarque donne des ordres, et ne reçoit pas d'avis. Il prétend que le souverain doit être accessible à ses sujets, parce qu'il est leur père. On lui fait observer que si le père recevoit tous ses enfans, il ne sauroit à qui entendre, et qu'il n'auroit pas un moment à donner au jeu, à la bonne chère, et à sa maîtresse. Or, il faut nécessairement qu'un roi joue, boive et fasse l'amour. Roberville ne trouva pas ces raisons convaincantes; il parla haut, et comme on parle bas à la cour, messieurs les valets de pied le reconduisirent hors la grille, et le consignèrent à la sentinelle. Roberville, qui ne se décourageoit pas aisément, essaya de rentrer, et cette fois, le Suisse lui dit gravement : *Toi ne poufre pas*

parler au roi. Roberville insista, et le Suisse lui présenta la crosse de son fusil. Roberville se retira, ne concevant pas qu'un enfant ne puisse parler à son père.

Comme les contrariétés, et même les chagrins, ne lui ôtoient jamais l'appétit, il fut s'établir chez un traiteur : un gargotier ne s'avisoit pas alors d'écrire au-dessus de sa porte, en lettres d'or, et sur un fond rouge : RESTAURATEUR.

CHAPITRE VIII.

Une petite intrigue de cour.

En mangeant sa côtelette, en vidant sa bouteille de Mâcon, Roberville parloit de ce qui venoit de lui arriver à un monsieur qui dînoit à côté de lui. Le monsieur trouva très-simple ce qui paroissoit très-extraordinaire au narrateur. « Si vous n'eussiez parlé à personne « de votre dessein d'approcher le roi, vous « fussiez probablement parvenu jusqu'à la ga- « lerie, et peut-être eussiez-vous trouvé l'oc- « casion de remettre votre mémoire à Sa « Majesté. — Ah! le roi passe tous les jours « dans la galerie? — Pour aller à la messe. « — Et je lui aurois remis mon mémoire? — « Je n'ai pas dit cela. — Qu'avez-vous donc « dit? — Que ce qui est difficile, n'est pas « impossible, et qu'avec de la patience.... — « Oh! je n'en ai pas du tout. — Non? en ce

« cas je vais vous indiquer un moyen qui a « réussi à plus d'un solliciteur. — Ah ! voyons « ce moyen. — On a quelquefois une jolie « femme, une jolie sœur, une jolie cousine. « — J'en sais quelque chose. — Quand on n'a « rien de tout cela, on loue une fille de la « rue St.-Honoré; on l'habille convenable- « ment; on lui fait prendre un maintien mo- « deste; on lui recommande de ne pas jurer; « on se place avec elle sur le passage du roi. « Le roi la regarde; elle baisse les yeux, en « laissant échapper un sourire presqu'imper- « ceptible, et elle tâche de rougir. Le roi s'ap- « proche, et il prend, en lui parlant, un « ton d'indifférence, dont personne n'est dupe. « La belle allonge le bras, en répondant à Sa « Majesté, et qu'elle ait dit une balourdise ou « non, le placet est à son adresse.

« — Ma femme fera la fille à ravir. — Bon, « cela vous épargnera un loyer. Et madame « est donc jolie, dit un autre monsieur, qui « n'avoit pas parlé encore, mais qui n'avoit « pas perdu un mot de la conversation? — « Ma femme est une des plus belles femmes de « Paris. — En vérité ? — D'honneur. — Quel « âge?—Vingt et un ans. — C'est un peu vieux. « N'importe, revenez demain, et madame par- « lera au roi. — Vous plaisantez. — Apprenez, « monsieur, qu'en affaires je ne plaisante ja- « mais. — Qui donc êtes-vous, monsieur, qui

« avez tant de crédit, et qui dînez si économiquement? — Passons dans le jardin ; je « vais vous le dire. Je suis, monsieur, le « valet de chambre du valet de chambre coiffeur de M. Bontems, premier valet de chambre du roi. Quand je veux faire réussir une « affaire, j'en parle à mon maître, qui en « parle au sien. Je ne garde que dix louis; j'en « donne quinze au valet de chambre coiffeur... « — J'entends. Pour parler au roi, il m'en « coûtera vingt-cinq louis. — Payés d'avance, « c'est la règle. — Monsieur, je ne les ai pas « sur moi. — Vous les apporterez demain. — « Et si je ne parle pas au roi ?.... — On ne « vous rendra rien ; c'est encore la règle. — « Voilà une règle bien singulière. — C'est la « mienne, et je ne m'en dépars jamais. Demain « ici, à la même heure, si la chose vous est « agréable. »

Je pourrois bien perdre mes vingt-cinq louis, pensoit Roberville en retournant à Paris. Ma foi, qui ne risque rien n'a rien, dit le proverbe, et je donnerois ce qui me reste pour culbuter ce Merlicourt qui fait l'insolent avec le mari de sa maîtresse.

Roberville se rend à l'hôtel de madame d'Atys. Il lui raconte ce qui s'est passé; il lui fait part de ses projets pour le lendemain. Madame d'Atys est enchantée de paroître à la cour : plus d'une femme honnête eût accepté

la proposition avec le même plaisir. Madame d'Atys n'a plus d'autre pensée que de briller dans une embrasure de fenêtre, d'y être remarquée, et d'entendre chuchoter autour d'elle : Qu'elle est bien! c'est encore ce qu'une femme honnête écoute très-volontiers.

On fait des châteaux en Espagne pendant le reste de la journée. On se couche tard : on dort peu, on se lève matin. L'embrasure de croisée, les cordons bleus, le roi, tout cela fatigue, obsède l'imagination, qui cependant reproduit sans cesse les mêmes idées. Zulime épuise tout son art pour embellir un des plus séduisans objets qu'eût formés la nature. La soie, l'or, les diamans couvrent madame d'Atys, sans rien dérober de ses grâces. Roberville s'est mis aussi avec le plus grand soin. Il prend de l'or dans ses poches. La voiture neuve, les chevaux soupe de lait, les harnais piqués en argent, tout est prêt. On part, on brûle le chemin, on est arrivé.

Il étoit temps. Merlicourt n'étoit vengé qu'à demi. Il lui restoit à punir celle qui lui refusoit des faveurs qu'il avoit dédaignées un moment. Merlicourt étoit allé chez le lieutenant de police. Il lui avoit peint ses erreurs avec toutes les apparences du repentir. Il sembloit gémir sur des prodigalités qui finiroient par le mettre au-dessous de ses affaires. Il supplioit le magistrat de le sauver de sa propre foiblesse, en le séparant d'un objet trop dangereux. Il

distribua de l'or dans les bureaux, et on ne résistoit pas alors à ce mobile-là. On trouva des notes qui rappelèrent que la petite dame avoit déjà été enfermée; on y vit que depuis sa sortie du couvent sa conduite avoit toujours été équivoque; et comme il n'y a pas à balancer entre une fille entretenue et un homme qui sert bien l'état, et qui ne tient pas à quelques rouleaux, l'ordre d'arrêter madame d'Atys fut expédié.

Il n'est pas agréable de descendre d'un équipage galant à la porte d'un traiteur. Mais puisqu'il falloit y arriver à pied ou en carrosse, Roberville jugea qu'il valoit mieux faire filer la voiture jusque-là. Il descend seul, il entre; il trouva son homme, au moins aussi impatient que lui, qui le regarde d'un air de satisfaction, et qui lui demande où est madame. « Dans « mon carrosse. — Il faut que je la voie. — « Venez. »

Le négociateur s'étonne en voyant la richesse de l'équipage et les charmes de madame. « Elle est fort au-dessus de l'idée que je m'en « étois faite. Le succès de votre affaire est sûr; « mais je suis forcé de changer quelque chose « aux conditions de notre traité. — Comment « donc, monsieur? — Oui, monsieur; je vous « ai pris hier pour un petit particulier, et « vous êtes un homme opulent. J'ai cru qu'il « ne s'agissoit que d'une jolie femme, et vous « m'amenez Vénus en habit de cour. Mon tarif

« varie selon les gens à qui j'ai affaire. Quin-
« tuplons la somme convenue, et agissons à
« l'instant. — Mais, monsieur.... — Le succès
« est sûr, vous dis-je. — Mais cent vingt-cinq
« louis..... — Ne sont rien pour un homme
« comme vous. — Je conviens que je suis au-
« dessus de cela. — Donnez-les donc. — Dia-
« ble, diable! — Allons, vous faites l'enfant...
« Ah, mon Dieu! que vous êtes lent à dénouer
« les cordons de cette bourse! — C'est que
« cent vingt-cinq louis... — Font trois mille
« francs, je le sais. Allez donc, quinze louis
« encore, s'il vous plaît. Voilà qui est bien.
« Allez m'attendre au Tapis Vert. Dans un
« quart d'heure, vous aurez de mes nouvelles.

« Si cet homme étoit un escroc, disoit
« madame d'Atys en prenant le bras de son
« mari, et en recueillant soigneusement les
« œillades qu'on lui adressoit déjà de tous les
« côtés. — Si cet homme est un escroc, nous
« aurons perdu mille écus. Mais s'il est de
« bonne foi, nous sommes vengés de Merlicourt;
« j'obtiens sa place, je la fais faire par Du-
« rocher, je vole peu, je passe pour un très-
« honnête homme, et je jouis de la vie. »

Le Tapis Vert est comme chacun le sait, une grande et magnifique pièce de gazon, bordée d'allées d'arbres et de bosquets charmans. C'est-là que les femmes à prétention alloient se faire voir, et il y avoit toujours

beaucoup de femmes. C'est-là que se rassembloient tous les amateurs, et il y avoit toujours beaucoup d'hommes. Dès que madame d'Atys parut, les amateurs se réunirent autour d'elle. Dès que les autres femmes se virent abandonnées, elles lui cherchèrent des imperfections; elles lui en trouvèrent mille. Les regards passionnés des hommes la vengèrent, et elle disoit, de manière à être entendue, que les hommes de cour sont des êtres charmans!

A ces mots, un cordon bleu, qui épioit l'occasion de parler à Vénus en habit de cour, lui proposa son bras, et offrit de lui faire voir Versailles. Le bras d'un cordon bleu donne de la considération à une femme quelconque, et le bras fut accepté. Un cavalier, brillant de parure, de jeunesse et de santé, vint se placer devant Roberville, et l'obligea à s'arrêter. Il ne proposa rien : il prit le bras que le bon mari venoit d'abandonner. Il étoit clair qu'un homme qui se met familièrement à côté d'un cordon bleu, doit être d'une naissance distinguée, et madame d'Atys n'eût garde de retirer son bras. Elle entendoit à droite et à gauche des propos galans, de ces jolis *riens* que savoient prodiguer les Français d'alors, et qui tournoient si facilement la tête à toutes les femmes. Madame d'Atys ne trouvoit pas le temps de répondre, et elle n'y perdoit pas; mais un sourire

enchanteur étoit le prix de chaque mot agréable. Elle ne cessoit de sourire; elle étoit ivre d'orgueil, et Roberville, dont on ne daignoit pas s'occuper, marchoit derrière, en se grattant l'oreille.

Tout à coup, on entend murmurer : Voilà M. Bontems. Toutes les femmes connoissoient M. Bontems; toutes cherchoient à fixer l'attention de M. Bontems; toutes savoient à quoi menoit sa protection.

M. Bontems ne fut pas incertain sur l'identité de l'objet qu'il cherchoit. D'Atys brilloit au-dessus des autres, comme Diane effaçoit ses nymphes, ou plutôt comme Calypso, qui n'étoit pas tout-à-fait aussi chaste. M. Bontems s'approche; il salue assez légèrement l'homme au cordon bleu; il lui dit quatre mots à l'oreille, et celui-ci se retire. Le cavalier élégant, qui tenoit l'autre bras, n'a rien entendu : mais il est au courant des affaires. Il fait à madame d'Atys une profonde révérence, et se perd dans la foule. Roberville se disposo à reprendre la place qu'on lui a enlevée. Bontems devine d'abord un mari. Il lui demande si madame a son mémoire; Roberville répond qu'oui. « En ce « cas, attendez ici. Je vais introduire madame « dans le cabinet du roi. » Roberville supplie humblement M. Bontems de le protéger. « Voi- « là, lui dit le *Bonneau* du jour, la plus puis- « sante des protections. » Il désignoit madame, et il disparoît avec elle.

Ils s'enfoncent dans des corridors obscurs; ils montent, ils descendent des escaliers dérobés, ils arrivent à un petit logement fort sombre, mais élégamment décoré. Madame d'Atys demande si elle est chez le roi. « Vous êtes chez « moi, lui dit Bontems. — Et pourquoi chez « vous, monsieur? — Il est de règle absolue, « madame, que je sache ce que je présente à « mon maître. Je suis très-satisfait de ce que je « vois; il me reste maintenant... — Je ne vous « entends pas, monsieur. » Bontems jugea inutile d'en dire davantage à une femme qui n'entendoit rien; mais ses procédés devinrent si clairs, si vifs, que madame d'Atys s'écria : « Je ne vous permettrai pas cela, monsieur. » C'étoit la première fois qu'elle disoit non. Mais Bontems n'étoit pas beau.

Il invoquoit la règle absolue, invariable. Madame d'Atys se défendoit toujours. « Vou- « lez-vous, lui dit-il enfin, parler au roi, et « jouir des honneurs de sa couche? vous n'a- « vez que ce moyen d'y parvenir. » A ces mots, la tête de madame d'Atys se monte. Déjà elle se voit sur les marches du trône; elle distribue les grâces; elle dispose des emplois, des honneurs; les grands de l'état sont à ses pieds. Elle cède, en pensant que le chemin qui conduisoit jusqu'au roi, étoit un peu détourné.

Bontems sortit, et envoya une femme de chambre, qui avoit le talent et l'habitude de

mettre celle qui devoit être présentée, en état d'être déshabillée en un tour de main. Une heure après, il vint prendre madame d'Atys, et la conduisit avec autant d'égards et de marques de déférence, que s'il ne se fût rien passé entre eux : l'étiquette l'ordonnoit, et M. Bontems ne vouloit pas qu'on pût soupçonner qu'il étois le *hulla* de son maître.

Les charmes de notre belle firent sur le prince l'impression qu'ils produisoient sur tous ceux qui la voyoient. Elle fut accueillie de manière à justifier ses espérances. Elle présenta son mémoire. Le monarque prétendoit s'occuper de toute autre chose que de lecture. Une sujette n'a rien à refuser à son souverain, tout le monde sait cela ; mais l'expérience avoit appris à madame d'Atys que les conquêtes faciles sont celles qui flattent le moins. Elle résista précisément autant qu'il le falloit, pour donner une certaine idée de sa pudeur ; et elle mit dans sa résistance la coquetterie propre à ranimer des sens presqu'éteints.

Un amant de cet âge, tranchons le mot, un vieux libertin, éprouve le besoin de longs intervalles, et il est bien aise de les remplir d'une façon qui empêche sa belle d'en calculer la durée. Or, quel moyen plus sûr de distraire une femme de certaines choses, que de l'occuper de ses intérêts? Le roi prit le mémoire, et le lut fort bien. Si de honteuses foiblesses

déshonoroient le prince, il n'en étoit pas moins éclairé et judicieux, quand ses passions satisfaites le rendoient à lui-même. Les friponneries de toute espèce, dont il tenoit la preuve, le mirent en fureur. Il jura qu'il feroit pendre Merlicourt et ses principaux agens, et il envoya chercher M. le chancelier.

Il paroîtra un peu extraordinaire qu'il choisît ce moment pour parler d'affaires sérieuses. La gravité du premier magistrat du royaume ne devoit pas s'accorder avec le désordre de toilette de madame d'Atys. Mais l'étonnement cessera, si on se rappelle que la favorite en titre jouoit avec la perruque de M. le chancelier, et que celui-ci oublioit à ses pieds la dignité de son rang. Oh! le bon temps, le bon temps!

Le mémoire de Roberville, celui de M. de la Galissonnière sont remis au chancelier, avec l'ordre de faire arrêter Merlicourt et ses complices, et de nommer des commissaires pour instruire leur procès. Un coup d'œil suppliant et enchanteur à la fois, vaut à madame d'Atys la promesse de la place de directeur général des vivres. Tout le monde est content, et chacun agit d'après l'impulsion qu'il vient de recevoir. Madame d'Atys est plus complaisante que jamais; son auguste amant oublie de nouveau son âge; le chancelier relève sur le mémoire les noms des délinquans; des ordres sont expédiés pour les différens ports.

Déjà des agens de la police s'étoient portés à l'hôtel de madame d'Atys; déjà Merlicourt s'étoit placé à une croisée d'un café voisin, pour la voir monter en voiture, et jouir de sa peine et de sa confusion. M. Marais arrive au grand trot d'un cheval noir boiteux et d'un blanc aveugle, qui le traînoient dans un fiacre jaune à moulures rouges, doublé d'un vieux point de Hongrie. On avoit jugé dans les bureaux, que puisque Merlicourt étoit condamné, on ne lui devoit plus d'égards; que la lettre de cachet lancée contre lui pouvoit avoir été sollicitée par quelque jolie femme; que cette jolie femme pouvoit être madame d'Atys comme une autre, et qu'il étoit au moins prudent de suspendre, afin de ne pas se mettre mal avec quelqu'un qui avoit incontestablement de puissantes protections à la cour.

En conséquence, M. Marais apportoit à son confrère l'ordre de ne point agir, s'il en étoit temps encore, ou du moins de se retirer sans bruit, s'il avoit parlé. Il apprend que Zulime a déclaré de bonne foi que Roberville et sa femme sont allés à Versailles, et que madame devoit être présentée par M. Bontems. Une simple conjecture se convertit en certitude, et Marais s'écrie aussitôt que son confrère a mal conçu la mission dont il est chargé; que son erreur alloit compromettre la réputation d'une femme respectable; qu'il s'agissoit d'arrêter

Merlicourt, et qu'à la vérité on avoit ajouté verbalement qu'on pourroit le trouver chez madame d'Atys; qu'enfin..... « Voilà votre « homme, dit Zulime en interrompant Marais. « Le voyez-vous, là, au café de Flore? » Marais s'élance, il part comme un trait, il entre, il prononce le fatal *de par le Roi.*

Merlicourt pâlit et monte dans le fiacre doublé de point de Hongrie. On le mène à la Bastille, et l'ex-directeur général disoit en se promenant circulairement dans une chambre ronde de trois pieds de diamètre. « Il est bien « singulier que je me trouve en prison, au mo- « ment où je comptois y faire mettre mon in- « fidèle! » *Vanitas vanitatum!*

Il étoit sept heures du soir, et Roberville attendoit toujours M. Bontems au Tapis Vert. Il se promenoit, il s'asseyoit, il marchoit, il bâilloit, il tempêtoit. Si les amateurs d'un sexe charmant démêloient d'un coup d'œil une jolie femme au milieu de cent autres, les femmes de ce temps-là, plus modestes, plus timides en apparence, étoient aussi très-justes appréciatrices du mérite extérieur; et sans sortir de la réserve que leur impose l'usage, elles savoient regarder un bel homme de manière à l'encourager. Roberville, occupé de ses projets d'élévation, ne s'apercevoit pas qu'il fixoit l'attention de la plupart de ces dames. Deux d'entr'elles vinrent enfin s'asseoir sur un banc de marbre, dont notre héros

occupoit un bout. Il est tout naturel que des femmes fatiguées s'asseoient, et deux femmes qui causent n'ont rien à craindre de la médisance. Il est vrai que celles-ci auroient pu prendre un autre banc que celui où venoit de se placer un très-joli homme. Mais elles en étoient éloignées de deux pieds et demi au moins; elles ne daignoient pas le regarder; qu'avoit-on à dire?

Cependant, un intervalle de deux pieds et demi n'est pas impossible à franchir. La conversation de ces dames étoit très-animée, et on ne parle pas vivement, sans que le corps s'agite un peu. Sans le vouloir, sans même y penser, et surtout sans s'en apercevoir, elles se trouvèrent assez près de Roberville, pour que l'une d'elles le touchât de son éventail. Quand on a donné un coup d'éventail à un inconnu, on ne peut se dispenser de lui adresser quelques mots d'excuses. Un homme qui sait vivre, ou qui a seulement des yeux, répond toujours à une jolie femme, et lorsqu'on a commencé à se parler, on continue ordinairement, quand on se convient.

Roberville, qui étoit d'abord à un bout du banc, se trouva bientôt, je ne sais comment, entre les deux petites causeuses. Le temps lui paroissoit moins long avec elles; elles le trouvoient rapide auprès de lui; tout alloit à merveille.

Déjà elles savoient que madame de Roberville avoit été présentée par M. Bontems. Déja Roberville avoit appris que les maris jouent à la cour un rôle un peu plus sot qu'ailleurs; qu'on ne s'y occupe pas d'eux; que leurs femmes, fières des bonnes grâces du maître les regardent comme leurs très-humbles serviteurs, et qu'il ne devoit pas s'étonner que M. Bontems le fît attendre. Mais comme la chose la plus désagréable a toujours son bon côté, on ajoutoit que ces maris-là avoit le bon esprit d'oublier qu'ils étoient mariés, et qu'ils trouvoient mille occasions séduisantes, quand ils étoient jeunes et bien faits. Ces derniers mots étoient accompagnés d'un regard tellement expressif, qu'il étoit impossible que Roberville ne l'entendît pas. Il oublia un moment M. Bontems et ses espérances de fortune.

Il étoit huit heures. Roberville devoit se croire tout-à-fait oublié. Il n'avoit rien pris depuis neuf heures du matin; et comme rien n'est aussi triste que l'amour quand il a faim, notre héros pria ces dames de lui faire l'honneur de dîner avec lui. On lui fit sentir avec ménagement que des femmes d'un certain ton n'entrent pas chez un traiteur. On ne donna son adresse qu'après s'être fait prier autant qu'il le falloit pour la faire désirer davantage. On convient d'un signal, et on se sépara très-empressé de se revoir.

Un homme à bonnes fortunes ne reste pas long-temps à table ; mais un homme à bonnes fortunes, qui n'est pas amoureux, sait accorder ses plaisirs et ses affaires. Roberville, en sortant de chez le traiteur, retourna au Tapis Vert, et n'y trouvant ni M. Bontems, ni son valet de chambre coiffeur, ni le valet de chambre du valet de chambre, il courut s'oublier au sein de la volupté.

Le signal convenu étoit un peu bruyant ; mais la maison étoit isolée ; elle étoit tout-à-fait à l'extrémité de Versailles ; les rues adjacentes étoient habitées par des artisans, plus amateurs de repos que d'intrigues ; ainsi, il n'y avoit à craindre que les suites du *gare-l'eau*, auxquelles on est exposé partout.

Roberville fait résonner ses mains comme un homme qui a reçu un billet de parterre pour faire réussir une mauvaise pièce. Un petit laquais se présente à une porte qui ouvre sur un vaste jardin en assez mauvais état. Roberville ne conçoit pas que des femmes d'un certain genre ne fassent pas au moins ratisser leurs allées. Le petit laquais le conduit sous quelques arbres où régnoit une obscurité profonde. Il lui prend la main ; il le guide à travers de hautes herbes de toute espèce. Roberville se pique les jambes, et s'écrie que lorsqu'on donne un rendez-vous à un homme qui ne connoît pas les lieux, on fait au moins arra-

cher les chardons et les orties. Le petit laquais lui met la main sur la bouche; il lui recommande le silence, parce que M. le comte n'est pas couché encore, et qu'il est aussi jaloux de sa sœur que de sa femme. Roberville apprend avec plaisir qu'il va coiffer un comte. Il n'a pas encore fait de cocu de cette importance, et il espère bien s'allier doublement avec celui-ci, car les deux dames lui ont paru également prévenues en sa faveur. Pendant qu'il se livre à ces douces idées, son guide lui fait descendre un escalier délabré; et, toujours prompt à accorder les circonstances et ses projets, il trouve tout simple qu'on le cache à la cave, en attendant le moment fortuné.

Tout à coup il entend derrière lui la porte de cette cave se fermer avec un certain bruit. Roberville n'est pas brave, et ce petit incident dissipe aussitôt les fumées d'amour qui l'enivroient déjà. Que devint-il, lorsque des flambeaux éclairèrent le lieu de la scène..... une cave infecte et ruinée, des murs chargés de limaçons; un fond humide et glissant, et ce qui étoit plus effrayant encore, quatre hommes, à la mine rébarbative, sortis d'un caveau contigu, armés jusqu'aux dents, et dont les intentions ne pouvoient paroître équivoques.

« Ah! mon petit monsieur, lui dit l'un d'eux, « vous croyez les jolies femmes! Ah! vous « croyez n'avoir qu'à vous montrer pour leur

« tourner la tête! Ah! vous êtes assez borné
« pour croire que des femmes, qui annoncent
« de la naissance et de l'éducation, donnent
« des rendez-vous dans une cassine abandon-
« née! Mon cher ami, duper un sot et un fat,
« est œuvre pie, et nous pouvons faire notre
« métier avec vous en sûreté de conscience.
« Permettez que nous procédions à votre in-
« ventaire.... Une montre à répétition, enri-
« chie de brillans?.... confisquée à notre pro-
« fit. Un beau solitaire?.... cela nous convient
« encore. Une boîte d'or?.... nous aimons la
« vaisselle. Vous avez sans doute quelques
« louis dans votre poche.... Non, ne vous don-
« nez pas la peine. Je vais y fouiller pour
« vous.... Deux, cinq, sept, neuf.... c'est mo-
« dique; mais il faut s'en contenter, puisqu'il
« n'y en a pas davantage.... Une épée d'acier?
« cela n'a de prix que chez le fourbisseur.
« Un habit brodé en soie, c'est une misère que
« cela. Allons, mon cher, nous allons vous
« bander les yeux, et vous mettre dans un en-
« droit, d'où vous ne suivrez pas nos traces.
« Nous irons ensuite nous réjouir à vos dépens
« avec madame la comtesse et sa belle-sœur. »

On le mène les yeux bandés, il ne sait où. On l'attache à un arbre; on lui donne trois ou quatre petites tapes sur les joues, et on s'éloigne en se moquant de lui.

Le premier soin de Roberville fut de cher-

cher à recouvrer l'usage de ses mains. Les messieurs qui l'avoient mis là, avoient probablement passé par les mains de la maréchaussée : ils savoient faire des nœuds. Ceux qui retenoient Roberville se serroient en proportion des efforts qu'il faisoit: Il jugea qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que d'appeler à son secours, si toutefois il étoit dans un lieu d'où il pût être entendu. Il cria long-temps, et il commençoit à désespérer de se tirer de là, lorsqu'une voix glapissante se fit entendre dans l'éloignement : « Qui « appelle ? que voulez-vous? où êtes-vous? » A ces mots, Roberville double ses cris. Il prie, il conjure, il supplie. La bonne vieille s'approche, prend ses ciseaux, coupe les cordes, et détache le mouchoir, en poussant des exclamations, et en pressant ses questions de manière que Roberville ne savoit à laquelle répondre.

Lorsqu'il eut satisfait la curiosité de sa vieille, il apprit qu'il étoit au bout de l'avenue de Sceaux. Revenu des charmes d'un sexe qu'il appeloit perfide, rendu à lui-même par sa triste aventure, il reprit le chemin du château. Il étoit temps de savoir ce qu'étoit devenue sa femme, ce qu'elle avoit fait pour lui, ou du moins ce qu'elle pourroit faire. « Par- « bleu, disoit-il en marchant, ces voleurs sont « d'assez bons diables, car enfin, où en serois- « je s'ils m'eussent déshabillé ? L'orateur de « la troupe est un homme de très-bon sens :

« il m'a dit des choses un peu dures, mais « d'une grande vérité. Je me suis conduit « comme un enfant qu'un papillon, une mou- « che, distrait de l'objet qu'il poursuit. Quand « réfléchirai-je donc avant d'entreprendre ? « Allons, Roberville, renoncez aux aventures « galantes, et occupez-vous exclusivement de « votre fortune. »

En raisonnant ainsi, il voit à ses pieds un papier roulé. Ce n'étoit pas un billet de banque; il n'y en avoit pas alors en France. Ce n'étoit pas non plus un effet de la caisse d'Escompte, elle n'étoit pas encore établie. Cependant, Roberville ramasse le papier, par un mouvement machinal de curiosité. Il s'approche des croisées d'un café : il ne pense pas à y entrer, il ne lui reste pas de quoi prendre une limonade. Il déroule son papier... c'est un billet d'entrée au spectacle de la cour. On donnoit ce jour-là *Alzire*, très-mauvaise tragédie, comme tout le monde le sait, mais qui charmoit la cour et la ville, également dépourvues de goût et de jugement.

Dans toute autre circonstance, un billet de comédie eût été la trouvaille la plus insignifiante pour un homme qui venoit d'être volé. Elle étoit précieuse pour Roberville, qui pouvoit rencontrer là sa femme, ou M. Bontems, qui pouvoit se flatter au moins d'obtenir des indications propres à trouver l'une ou l'autre.

Il se présente ; il entre. Il est frappé de la richesse de la salle et de la magnificence des spectateurs. Il est ébloui de la beauté d'une femme sur laquelle sont fixés les yeux du roi et de toute la cour. Il la regarde plus attentivement... Il reconnoît madame de Roberville. « Oh ! oh ! dit-il, si je m'en rapporte aux ap- « parences, mes affaires sont en bon train. « Alloris savoir précisément où elles en sont. »

Madame de Roberville étoit fort jolie; mais elle ne justifioit pas l'engouement général qui avoit frappé son mari : aussi n'existoit-il pas. Un seigneur avoit dit à l'oreille d'un autre qu'elle avoit été introduite dans les petits appartemens; le mot avoit passé d'oreille en oreille. Le roi regardoit la jeune femme avec complaisance : les uns observoient jusqu'à quel point elle étoit digne de la préférence que le maître sembloit lui accorder ; d'autres calculoient déjà, sur les regards qu'il lui adressoit, la mesure des égards qu'ils auroient pour elle. Vive les gens de cour pour tirer parti de tout !

Roberville arrive à la porte de la loge qu'occupoit madame. On lui signifie qu'il ne peut y entrer. Roberville trouve fort extraordinaire qu'un mari ne puisse aborder sa femme partout. Il élève la voix; un homme accourt, c'est Bontems. « Ah! vous voilà, mon cher; je suis fort « aise de vous rencontrer. — Il vous eût été « facile de me voir plus tôt, et vous m'eussiez

« épargné une algarade fort désagréable. —
« Parlez bas. — A la bonne heure. Je vous ai
« attendu quatre heures au Tapis Vert; j'ai
« voulu me dissiper un peu; j'ai été volé.... —
« Bien, bien. Ce n'est pas de tout cela qu'il
« sagit. — Ah! cela ne vaut pas la peine que
« j'en parle. — Finissons, que venez-vous
« faire ici? — Parbleu! je viens causer avec
« ma femme. — Votre femme! Celles que sa
« majesté honore de ses faveurs, n'ont plus de
« mari. — Ah! le roi a honoré ma femme de
« ses faveurs! au moins ce cocuage-là n'est pas
« déshonorant, et peut avoir son côté avanta-
« geux. Que me donne sa majesté, en échange
« de ce qu'elle m'ôte? — La place de Merli-
« court. Vous êtes nommé. — Je suis nommé!
« je suis nommé! Dites bien à sa majesté que
« je suis le plus humble de ses serviteurs. —
« Bon, allez-vous-en. — Je ne demande pas
« mieux. Mais je vous dis qu'on m'a volé. —
« Eh bien, vous volerez à votre tour. — A la
« bonne heure. Mais en attendant, il faut que
« je retourne à Paris, et je n'ai pas le sou. —
« Je n'ai pas le sou, je n'ai pas le sou! Expres-
« sion canaille. — Oh! ma foi, qu'on s'exprime
« comme on voudra, on passe toujours pour
« canaille, quand on n'a rien. — Partez, vous
« dis-je. Votre voiture vous attend où vous
« l'avez laissée. — Je le sais; mais madame....
« — Madame aura les carrosses de la cour. Où

« donc avez-vous vécu? — Allons, je souperai « une heure plus tard, voilà tout. Dites à ma « femme..... — Oh! l'ennuyeux personnage « qu'un mari! Je ne m'étonne pas que les acci- « dens soient si communs. » Et Bontems prend Roberville par les épaules. Il le pousse au milieu de cinq à six pages, qui le poussent à travers une double file de valets de pied, qui le poussent à leur tour jusque dans la rue, où il arrive sans savoir comment.

Madame de Roberville s'occupoit fort peu de son mari. Le retour de tendresse qui l'avoit surprise, étoit déjà très-calmé; et ce qui en restoit venoit de s'évanouir devant les idées de grandeur qui l'occupoient uniquement. Son sort alloit être brillant, sans doute. Mais elle attendoit avec impatience la fin du spectacle, et M. Bontems, pour savoir quelle terre on lui donneroit, si elle seroit érigée en marquisat ou en duché, quand elle seroit publiquement présentée, si elle auroit le tabouret, etc.

La toile baissée, Bontems vint la prendre mystérieusement, et lui annoncer à l'oreille qu'elle auroit l'honneur de coucher avec le roi. Tant de bonheur parut à la petite femme un présage certain de son élévation. Les questions se multiplièrent tellement, elles étoient d'un genre si extraordinaire, que Bontems, qui ne faisoit rien que méthodiquement, ne put s'empêcher de rire comme un fou. Madame d'Atys, très-

choquée de cette liberté, lui dit sèchement qu'il ne lui convenoit pas de s'oublier ainsi auprès de la maîtresse de son roi. Bontems lui rappela qu'elle avoit été un moment la sienne. Madame d'Atys lui donna un soufflet. Bontems l'embrassa, en riant plus fort que jamais, et il la conduisit jusqu'au lit du roi, en l'accablant de quolibets.

Madame d'Atys conclut de ces privautés, que son exaltation n'étoit pas prononcée encore, et ce n'étoit pas mal juger pour une femme sans esprit. Mais elle prévit quels avantages une nuit royale pouvoit lui donner, et elle se promit bien d'user du double ascendant qu'alloient lui assurer sur le prince sa beauté et le plaisir.

Personne ne voit aussi promptement ni aussi juste qu'une femme qui craint de perdre son amant, et à cet égard, la maîtresse en titre d'un roi est plus femme qu'une autre. L'attention que sa majesté avoit donnée à madame d'Atys pendant le spectacle; certains coup d'œil d'intelligence qui leur étoient échappés, avoient été remarqués de la favorite, qui ne pouvoit se coucher sans savoir qui étoit la nouvelle débarquée, quels étoient ses projets, et quels seroient les moyens de la renvoyer dans sa province, s'il y avoit lieu.

Elle assembla aussitôt son conseil privé, composé de quelques seigneurs sans talens, sans qualités, mais qui s'élevoient à force de ramper.

Ils jouèrent d'abord l'indignation ; ils ne concevoient pas qu'une petite provinciale osât se déclarer la rivale d'une femme accomplie, d'une femme qui méritoit de voir l'univers à ses genoux. Cette audace devoit être punie ; mais il falloit d'abord connoître la téméraire. Ces messieurs courent déposer chez eux les décorations qu'ils déshonorent. Ils se partagent les différens quartiers de la ville. Ils ne rougissent pas de s'adjoindre ceux de leurs valets en qui ils reconnoissent quelque intelligence. A leur inquiétude, à leur activité, on eût cru que l'ennemi étoit aux portes de la capitale.

Il est des momens où la toute-puissance aime à se dépouiller de sa splendeur, et à jouir des charmes d'une douce égalité. Ces courts instans sont favorables à la beauté qui sollicite ; l'amour, d'ailleurs, sait-il rien refuser ? Madame d'Atys demanda beaucoup, et obtint tout ce qu'elle avoit demandé : mais une nuit fatigante, à la suite d'une soirée assez bien employée, ramène chez un vieillard la raison avec l'impuissance. Le roi sentit l'inconvenance de ses promesses, et le ridicule dont il se couvriroit en les tenant. Il passa avec Bontems dans son cabinet. Il fut convenu qu'on mettroit madame d'Atys au *Parc-aux-Cerfs*, et qu'on l'amuseroit, sous différens prétextes, tant que la fantaisie de sa majesté dureroit.

En conséquence de cet arrangement, le fidèle

Bontems proposa à madame la marquise d'écrire à sa femme de confiance à Paris, et d'en faire venir les objets nécessaires à la représentation et à la volupté. Madame la marquise, enchantée de s'entendre donner ce titre, eût écrit à toute la terre. Elle fit une longue liste de ce qu'il lui falloit; et elle ordonne à Zulime de suivre les paquets et les cartons, et de venir reprendre son service auprès d'elle. Elle finissoit par quelques mots de bienveillance. Elle disoit que de quelque pompe qu'elle fût environnée, elle n'oublieroit jamais ses anciens serviteurs, et que Zulime occuperoit toujours une place distinguée dans son palais et dans ses affections.

La petite tête de Zulime tourna aussi à la lecture de cette lettre. Elle prit les clefs de l'hôtel, et se mit en chemin pour Versailles, en faisant aussi ses rêves de grandeur. Elle pensoit qu'on n'approche la maîtresse du roi que par l'intervention de sa femme de confiance; que tous les hommes amans ou solliciteurs, doivent payer une audience en proportion de leur amour, ou de l'importance de l'objet qu'ils poursuivent. Ainsi, cadeaux du roi, cadeaux des courtisans de madame, cadeaux des grands qui veuleut grandir encore, cadeaux des petits bourgeois qui veulent devenir quelque chose; et avec tant de cadeaux, quatre ans doivent suffire à une femme de chambre adroite, pour avoir aussi une fortune, un hôtel, et trouver un

mari qui lui donne une certaine consistance dans le monde. Mademoiselle Zulime prenoit les grands airs dans sa vinaigrette, comme si elle eût été dans son carrosse; et elle regardoit ses compagnons de route comme ses laquais.

Cependant, le conseiller Bonneau insinuoit adroitement à madame la marquise que le roi avoit des ménagemens à garder avec la favorite qu'elle alloit remplacer; qu'il ne pouvoit la renvoyer brusquement; qu'il lui falloit quelques jours pour préparer une rupture, et qu'il jugeoit à propos de couvrir ses nouvelles amours du voile du mystère. Il ajoutoit que madame la marquise, qui sans doute aimoit le roi pour lui-même, ne balanceroit pas à lui sacrifier, pendant une semaine ou deux, l'éclat auquel elle étoit destinée, et dont elle jouiroit ensuite avec plus de sécurité. Madame la marquise ne trouvoit pas ces raisons excellentes. Elle eût voulu régner à l'instant même sur le monarque et sur ses états. Mais comment se refuser à ses désirs, sans craindre de lui déplaire, et de perdre une fortune assurée? Madame d'Atys se laissa conduire.

Elle daigna prendre le bras de Bontems; elle l'assura de sa constante protection; elle lui promit un régiment pour son fils, et elle s'engagea à marier sa fille. Bontems répondoit à ces promesses par des protestations de respect et de dévouement absolu. La scène méri-

toit d'être écrite; elle ne le fut pas; et je me garderai bien de la faire d'imagination, de peur de lui ôter de son originalité.

Madame la marquise fronça le sourcil en entrant dans le jardin, et en y voyant folâtrer douze à quinze jeunes filles, peut-être aussi jolies qu'elle. « Où m'avez-vous menée, mon cher? « C'est encore un couvent que cette maison. — « Madame la marquise se trompe. C'est l'asile « des amours; c'est un temple que lui a élevé « notre maître, et où il vient quelquefois oublier le poids de sa grandeur.—Que dites-vous, « Bontems? C'est donc un sérail que ceci? — « Précisément, madame la marquise. Mais... — « Mais, mais... Je vous trouve bien impertinent « d'y conduire une femme comme moi. — Permettez, madame la marquise... — Je ne permets rien. Je me plaindrai, et je vous ferai « chasser. — J'espère que madame n'aura pas « la dureté de m'ôter ma place. Si elle veut ré« fléchir un moment, elle sentira qu'elle ne « jouiroit nulle part d'un aussi entier *incognito*. « Destinée pour la cour, elle apprendra ici à « commander avec aisance, à accorder avec « dignité, à refuser avec grâce. — Qu'est-ce « que c'est, mon ami, qu'est-ce que c'est? « Ai-je quelque chose à apprendre? Votre « maître ne me trouve-t-il pas parfaite? « Ne me l'a-t-il pas juré devant vous? Re« menez-moi chez le roi : je vous l'ordonne.

« — Je m'empresserai toujours d'obéir aux « ordres de madame la marquise. Mais j'ai « l'honneur de lui représenter que je ne « fais et ne dis rien que par ordre exprès de sa « majesté. — Le roi veut me confondre avec ces « petites filles-là! — Il veut qu'elles forment « votre cour, qu'elles vous obéissent, qu'elles « s'empressent à vous plaire. — Ah! voilà qui « devient différent. — Il exige que vous soyiez « connue dans cette maison sous le nom de « mademoiselle de Courville. — A quoi bon? « — Toutes les demoiselles que vous voyez, sont « de qualité, ou nobles, et vous prendrez ici « vos premiers degrés de noblesse. — Ah! j'en- « tends, on ne peut être marquise sans être « noble. — Cela arrive quelquefois, et n'en est « pas mieux. Vous ne voudriez pas avoir l'air « d'une parvenue. — Mais on dit que celle que « je vais remplacer... — J'avoue que son origine « est un peu obscure; aussi son élévation a fait « étrangement clabauder. — Fort bien. Je sor- « tirai d'ici comme demoiselle de qualité. — « Oui. Le roi veut que son nouveau choix soit « généralement approuvé, et que les hommages « que vous rendront ses courtisans soient sin- « cères. — Je n'ai rien à répliquer à cela. »

Il étoit inutile que Bontems fît la leçon à ces demoiselles. L'expérience leur avoit appris que la dernière arrivée étoit l'objet des empresse-mens du prince et le canal de ses grâces. Les

délaissées n'étoient pas fâchées de sortir d'un lieu où elles ne respiroient plus que l'ennui et le dégoût. Mais elles aspiroient toutes à une retraite décente et avantageuse. Le prix de leurs bons et loyaux services étoit fixé à cinquante mille livres. Cependant, celles qui étoient protégées doubloient la somme et la portoient en dot avec leur expérience et leurs appas à un gentilhomme dont elle relevoient la chaumière, à un commis de la guerre, à un major de place, qui, en reconnoissance, leur donnoient un état.

En conséquence, tous les égards, toutes les attentions qui pouvoient flatter mademoiselle de Courville, lui furent prodigués. Elle se crut vraiment reine du grand boudoir. Elle promit des commis et des majors à qui en voulut, et le but de Bontems fut rempli.

Pendant qu'on intriguoit au Parc-aux-Cerfs et ailleurs, les intimes de la favorite couroient les rues, les tripots et les auberges de Versailles. L'un d'eux, plus adroit et plus actif que les autres, fatigué de recherches inutiles, étoit retourné chez lui, avoit repris son habit brodé, avoit envoyé chercher des chevaux de poste, et étoit allé descendre chez Marais, qui lui devoit sa place. Si le duc de *** n'avoit pas été retenu chez lui par la goutte, il eût épargné bien des démarches à ces petits grands seigneurs; il n'eût pas manqué d'aller au spectacle de la cour; il eût infailliblement reconnu

madame d'Atys et déchiré le voile dont elle s'enveloppoit.

M. Marais, qui se croyoit un personnage, ne se levoit pas aisément à une heure du matin, et il murmura, bien qu'on lui eût annoncé son protecteur. Madame Marais, qui couchoit avec son mari, quoique déjà ce ne fût plus l'usage, lui représenta qu'il pourroit avoir besoin encore de monsieur le comte, et que les gens qui nous sont utiles doivent toujours nous trouver une physionomie ouverte. D'après ce raisonnement, Marais passa sa robe de chambre, alla au-devant de monsieur le comte, l'aborda d'un air riant, et lui protesta qu'il s'estimeroit trop heureux de lui être bon à quelque chose.

Il n'y avoit pas d'apparence que Marais pût rien découvrir cette nuit. Aussi le comte se borna à lui demander ses bons offices pour le lendemain. Il lui raconta, dans le plus grand détail, ce qui s'étoit passé au spectacle de la cour, ce qui s'étoit fait et dit chez la favorite. Il parla des inquiétudes fondées de la dame, et de la magnificence avec laquelle elle récompensoit un service. Le hasard avoit mis Marais au courant de toute l'affaire. Vous vous rappelez que Zulime lui avoit appris que madame d'Atys étoit allée à Versailles, et qu'elle devoit être introduite par Bontems.

Cependant, comme les hommes n'estiment

les choses qu'en proportion des difficultés qu'ils éprouvent pour les obtenir, Marais jugea à propos de faire acheter à monsieur le comte les éclaircissemens qu'il pouvoit lui donner à la minute. Il se jeta dans un fauteuil, se frappa le front, fixa ses yeux sur le parquet, les reporta au plafond, se leva, ouvrit un carton, retourna quelques paperasses, et vint se rasseoir en disant : « Il est impossible que je ne « trouve pas quelque notice sur cette femme, « moi qui sais ce qui se passe à Versailles comme « à Paris.—Voyez, mon cher Marais, cherchez, « secondez mon impatience. »

Marais ouvre un autre carton. Il en tire une note.... « Madame de Roberville conduite aux « Repenties.... — Eh! ce n'est pas cela, mon- « sieur. — Un moment, monsieur le comte. « Madame de Roberville, sortie du couvent, « devient maîtresse du duc de ***, à qui elle « est enlevée par le directeur général des vi- « vres de la marine. — Ce n'est pas cela, vous « dis-je, ce n'est pas cela. — Peut-être, mon- « sieur le comte. Voyez-vous ce numéro qui « me renvoie à ce carton-ci?..... Son mari, « premier commis aux vivres de la marine, se « brouille avec Merlicourt..... — Eh, qu'ont « de commun ce mari et ce Merlicourt..... — « Attendez... Voyons le n° 33... Ah! ce mari « adresse au roi un mémoire appuyé d'une « lettre fulminante de M. de la Galissonnière;

« il ne peut pénétrer jusqu'au souverain.... « Dubourg, valet de chambre de M. Bontems, « se charge de son affaire ; M. Bontems consent « à présenter la dame... — Nous y voilà, nous « y voilà ! Bontems lui a parlé dans les corri- « dors, à la sortie du spectacle, et l'a menée « on ne sait où. Mon cher Marais, je n'oublie- « rai jamais le service que vous me rendez. « Quelle clarté dans les indications ! quelle « exactitude, quelle méthode dans la tenue « de vos papiers ! Vous êtes un homme unique « dans votre genre. » Or, vous saurez que sur ces papiers si bien tenus, il n'y avoit pas un mot de ce que Marais venoit de lire.

« Monsieur le comte, avez-vous votre voiture « à la porte ? — J'ai ma chaise de poste. — « Prenez cette adresse : c'est celle de madame « de Roberville ou de madame d'Atys. Sachez « si elle est ou non à Versailles. — J'y cours, « mon ami... Je suis à vous, tout à vous. Je « n'attends que l'occasion de vous le prouver. »

Le comte fait voler les chevaux. Un louis fait lever le portier, un autre louis fait descendre Lafleur. Madame est à Versailles ; sa femme de chambre lui a porté vingt paquets. Elle va donc y rester ; c'est donc elle qu'on a vue au spectacle ; c'est donc une fille entretenue que Bontems a mise dans les bras de son maître : elle n'est plus à redouter, et la favorite va retrouver le calme et le sommeil.

Le comte repart. Il court à crever les chevaux; il arrive, il se fait annoncer, il est introduit. La maîtresse en titre est désolée. Elle n'a pas vu le roi avant son coucher. La nouvelle favorite va lui ravir sans doute sa personne et son cœur, la dépouiller de son influence, de sa considération. Il faut mourir quand on a été tout et qu'on n'est plus rien. « Il faut vivre, « madame, et plus heureuse que jamais, s'écrie « le comte. » Il entre en matière, et à mesure qu'il débite ce qu'il a appris de Marais, la figure de madame s'épanouit et devient enfin rayonnante. Elle jette ses bras au cou du comte; elle le presse contre son cœur; elle lui jure qu'à la première promotion il aura le cordon bleu; elle lui remet deux cents louis pour Marais.

Un doux sommeil rafraîchit ses attraits, ranime son imagination, et lui rend tous ses moyens de plaire et de persuader. A peine est-elle éveillée, qu'elle s'occupe des mesures propres à lui ramener un prince dont elle est forcée de tolérer les fantaisies, mais qu'elle veut empêcher d'avoir un goût prononcé. Elle envoie chercher Bontems. Elle lui reproche d'avoir donné au roi une femme publique, et elle oublie qu'elle a passé de la fange au trône : nous oublions si aisément ce qui nous humilie!

Bontems, interdit, effrayé, proteste que madame de Roberville est mariée, et qu'il connoît son mari. La favorite lui répète que madame de

Roberville est une fille, et elle ajoute qu'en pareille circonstance toute erreur est crime de lèse-majesté. Elle entre dans tous les détails qu'elle tient du comte. Elle terrifie Bontems, elle l'accable, elle le réduit à n'être plus que l'instrument de ses volontés.

Elle l'interroge avec la sévérité d'un juge et l'orgueil d'une reine. Elle apprend que Merlicourt est à la Bastille, que le chancelier a reçu l'ordre de lui faire son procès, que sa place est accordée à Roberville, que sa femme a la promesse d'une terre érigée en marquisat; mais qu'à ce dernier égard, le roi est décidé à se rétracter. La comtesse sent que ces mesures de rigueur, que ces grâces accordées annoncent plus qu'un simple goût. Elle prévoit qu'un moment de séduction peut suffire pour engager sérieusement le roi et le faire aller au delà de ses promesses. Elle exige de Bontems le serment solennel de tout faire pour perdre madame de Roberville dans l'esprit de son maître. Bontems promet tout; il convient de la nécessité d'agir sans le moindre délai, et il sort convaincu que la comtesse peut le renverser, en éclairant son amant sur la conduite première de sa nouvelle conquête.

Les fripons ont entr'eux certaines règles qu'ils appellent principes, probité, et dont leur intérêt mutuel ne leur permet pas de s'écarter. La favorite pensa que si elle abandon-

noit ceux à qui elle vendoit les emplois, elle perdroit la confiance des aspirans et une branche considérable de son revenu. Elle fit prier le chancelier de se rendre chez elle.

Elle se plaignit avec amertume qu'il lui eût caché les mesures prises contre Merlicourt. Le chancelier s'empressa de l'assurer qu'il n'avoit reçu les ordres que la veille au soir, et qu'il n'attendoit que l'heure du lever de madame la comtesse pour venir les lui communiquer. La favorite se rendit garant de l'innocence de Merlicourt. Elle fit entendre qu'elle ne doutoit pas que monsieur le chancelier ne choisît des commissaires disposés à la faire éclater. Elle demanda qu'ils fussent nommés à l'instant, qu'il leur fût ordonné de se transporter aussitôt à la Bastille, et de solliciter, d'après leur premier interrogatoire, la mise en liberté de l'accusé. Le chancelier, homme ambitieux, et par cela même courtisan, étoit né avec de grands moyens, un coup d'œil sûr, un tact fin. Il aimoit l'équité, et il étoit juste, quand on lui permettoit de l'être. Il osa résister. La comtesse lui ferma la bouche avec ces quatre mots : « Si vous ne cédez, je me brouille avec vous. » Or, *je me brouille avec vous* vouloit dire : dans huit jours vous n'aurez plus les sceaux. Les commissaires furent nommés.

Le contrôleur général fut mandé ensuite, et poussé à déclarer au roi qu'on ne pouvoit des-

tituer subitement un homme à la tête d'une administration importante, sans interrompre les opérations; que la reddition de ses comptes demandoit au moins trois mois, et qu'il falloit qu'il fût libre pour s'en occuper. Enfin, le ministre de la marine, qui avoit un parti puissant contre lui, et qui ne se soutenoit que par la favorite, consentit à ôter le commandement de la flotte de Brest à M. de la Galissonnière.

Ces mesures n'étoient qu'un hommage rendu à cette probité de corsaires, dont je vous parlois tout à l'heure. Le point essentiel étoit de faire chasser avec éclat celle qui osoit prétendre au cœur du souverain, et de la punir jusque dans son mari, en l'éloignant de toutes les places.

Il n'est pas de femme qui ne sente qu'il est plus facile d'écarter une rivale que de ramener un inconstant. Toutes celles qui ont un peu d'expérience, savent que l'amour n'allume pas deux fois son flambeau au même autel. La comtesse jugea qu'il falloit devenir une femme nouvelle; abandonner la délicatesse, la décence, les soins tendres et touchans qui avoient assuré l'empire à celles qui l'avoient précédée, et qui jusqu'alors avoient soutenu le sien. Quoi de plus facile à la comtesse que de prendre une route opposée, qui pourroit paroître piquante dans sa nouveauté? Il suffisoit pour cela qu'elle revînt à ses premières habitudes.

Son conseil entendu, elle arrêta que Bacchus seroit désormais associé à l'Amour; que la licence seroit substituée aux grâces, et la débauche à la volupté. On disposa enfin de l'honneur du prince et de l'état, et un mot suffit pour rappeler cette époque fatale : *La France, ton café f... le camp.*

Bontems avoit promis de bonne foi d'inspirer à son maître de l'éloignement pour madame de Roberville. Il réfléchit cependant que madame la comtesse jouissoit de la faveur depuis quelques années; que le roi n'étoit plus capable de constance; qu'il seroit facile de le détacher entièrement; qu'une favorite nouvelle, qui lui devroit son élévation, se laisseroit guider par lui, et deviendroit indubitablement l'instrument de sa fortune. Un an, six mois, lui suffiroient pour la rendre considérable et indépendante. Ces réflexions l'emportèrent sur ses sermens. Il se rendit au Parc aux Cerfs. Il eut avec madame de Roberville une longue conversation. Il se garda bien de lui parler de ses vues personnelles; mais il voulut connoître quelles seroient les ressources de cette femme, pour fixer quelques instans un homme dont les sens étoient émoussés. Il chercha l'esprit, les talens, les connoissances, l'aménité. Il parla de tout; on ne lui répondit rien, ou on répondit mal. Il vit avec douleur qu'il falloit renoncer à ses espérances. Il résolut de faire renvoyer

madame de Roberville, et de s'en faire un mérite auprès de la comtesse.

Roberville, de retour à Paris, s'étoit présenté dans les bureaux de son administration, avec l'assurance d'un homme qui vient de triompher de son concurrent. Il avoit assemblé les chefs, et annoncé sa nomination d'un air vain et satisfait. Pouvoit-on douter un moment? Le roi avoit parlé. Tenoit-on alors à un chef, à un ami disgracié? Le dévouement de Pélisson à Fouquet n'étoit plus qu'un ridicule digne d'être *chansonné*. On vénéra, on invoqua l'idole nouvelle. Quelques pauvres honnêtes gens, car dans tous les temps il y en a partout, gémirent intérieurement sur le sort de la France, et gardèrent leurs places, parce qu'ils en avoient besoin.

Durocher fut embarrassé un moment. Il est une pudeur naturelle dont l'homme le plus vil ne se défait jamais entièrement. Celui-ci se présenta avec une sorte de timidité. Roberville daigna lui sourire et lui prendre la main. Durocher sentit que sa démarche auprès de Merlicourt, que ses déclamations contre Roberville étoient ignorées, et passant de l'incertitude à l'audace, il loua la justice et le discernement du roi. Il s'applaudit de travailler sous un chef dont les lumières et la probité alloient épurer une administration corrompue. Il parla tant, il mit tant de chaleur et de vérité dans son

debit, que Roberville, pour commencer l'épuration, le nomma premier commis, en remplacement d'un homme habile, accusé d'aimer Merlicourt, quoiqu'il fût incapable d'aimer personne.

Un directeur général ne peut vivre comme un simple particulier. On doit quelque chose à l'importance de sa place, au public et à soi-même, et il faut que l'ouvrier vive du superflu de l'homme opulent. Ce raisonnement doit se traduire ainsi : J'ai vécu dans l'obscurité, et j'en ai été humilié. Une circonstance imprévue me lance sur le théâtre du monde, et je veux éblouir à mon tour ceux que je laisse derrière moi. J'ai vu prodiguer à la richesse, l'estime, la considération, le respect, et je veux être, comme un autre, estimé, considéré, respecté.

En conséquence, Roberville loua un hôtel magnifique dans le faubourg St.-Germain. Il n'avoit pas encore ces richesses qui devoient lui tenir lieu de connoissances, de talens administratifs et de qualités. Mais un propriétaire ne demande pas d'argent d'avance, pourvu qu'on meuble les lieux de manière à garantir les loyers. Un tapissier vend à crédit, pourvu qu'on ne chicane pas sur le prix des articles, et qu'on assure les paiemens. Il restoit à Roberville, neuf mille livres de rente, et avec un carré de papier, marqué, il se procura un su-

perbe mobilier. Un carrossier, un marchand de chevaux, ne sont pas moins traitables qu'un tapissier; et quand on voit les choses en grand, on ne tient pas à une hypothèque de plus ou de moins. En quarante-huit heures, la maison de Roberville fut montée.

Ce n'est rien encore que d'avoir une maison. Il faut égaler le luxe de son prédécesseur. Il faut, comme lui, recevoir du monde, faire admirer la fraîcheur, l'élégance de l'ameublement, avoir ses complaisans à table, et payer leurs égards en perdant au jeu. Tout cela ne se fait qu'avec de l'argent comptant, et on trouvoit alors, comme aujourd'hui, toutes les facilités imaginables de se ruiner; il n'en coutoit même pas si cher : on ne payoit en intérêts que cinq pour cent. On pouvoit donc tenir quelques mois de plus. On pouvoit même manger fort au delà de ce qu'on avoit, parce que le code hypothécaire n'existoit pas, et qu'on prenoit dans vingt bourses, cinq cent mille francs sur un bien qui valoit cent mille écus. D'après cela, Roberville ne devoit manquer de rien. Il recevoit de toutes mains, et il n'avoit pas la moindre inquiétude: les bénéfices de sa place devoient tout payer en trois mois.

Ces premières dispositions terminées, il s'aperçut qu'il lui manquoit encore quelque chose. On l'avoit séparé de sa femme à qui il ne tenoit plus que foiblement. Cette séparation, d'ail-

leurs, étoit le garant de son opulence future, et il n'y a guère de maris qui ne se consolent en pareille circonstance; et puis, il y avoit longtemps qu'en ce genre-là, Roberville avoit appris à ne s'affecter de rien. Cependant, il étoit de bon ton qu'un homme riche aimât ou parût aimer quelque chose; et Roberville éprouvoit le besoin de suivre un usage assez généralement adopté. Toujours prompt à former des projets, il en fit sur son amour à venir, d'aussi sages que les mesures qu'il venoit de prendre en finances.

« J'ai eu des femmes, des filles, des veuves, « toutes d'une classe distinguée. Toujours même « manière d'aimer, toujours uniformité de « plaisirs. De l'esprit, des prétentions, de « l'exigence, voilà ce que j'ai trouvé chez ces « dames; et à la longue, cela devient fatigant.

« Je veux une petite fille bien simple, « bien naïve, bien jolie, bien faite, dont le « babil m'amuse, dont l'étourderie m'égaie, « dont la tendresse m'attache.

« Une grande dame, dans ses atours, est une « idole qu'il faut adorer de loin. Je ne craindrai « pas de chiffonner l'étamine de ma petite, de « déranger son bonnet; et quand l'amour nous « égarera l'un et l'autre, je n'aurai qu'une « épingle à ôter, qu'un cordon à défaire.

« Les belles dames doivent beaucoup à leur « lacet. Ma petite ne daigne pas en faire usage.

« Avec ou sans corset, son joli sein est tou-
« jours le même.

« On recherche une femme bien née; on se
« presse autour d'elle. L'amour-propre est flat-
« té en proportion de son rang : mais l'amour
« est à l'amour-propre ce que tout est à zéro.
« Que m'importe à moi qu'un joli minois soit de
« qualité ou non ?

« Irai-je chercher le bonheur dans ces bureaux
« d'esprit, où des bégueules rendent des oracles,
« où il faut recueillir, admirer le moindre mot
« qui leur échappe, où elles prononcent effron-
« tément sur Helvétius, Mably, Voltaire, Di-
« derot ? Ma petite ne connoît seulement pas
« leurs noms ; mais, sans s'en douter, elle pos-
« sède l'art de plaire.

« Qu'est l'amant d'une belle dame ? l'esclave
« de ses volontés, le martyr de ses caprices. Ma
« petite ne veut rien, n'exige rien, et permet
« tout.

« Une grande dame règle mes démarches,
« mes pensées et jusqu'à mes plaisirs. Ma petite
« ne calcule rien, et elle est toujours contente
« quand j'ai beaucoup de santé.

« Une grande dame croit m'honorer par des
« faveurs que dix autres ont obtenues avant moi.
« Ma petite est reconnoissante du bonheur que
« je lui procure, et elle m'invite ingénument
« à lui en procurer encore. »

Roberville n'avoit pas observé que les femmes en général ont des goûts, des habitudes conformes à leur éducation et à leur rang ; qu'elles se font un caractère d'après les circonstances où elles sont placées, mais qu'elles sont toutes les mêmes au fond. En attendre de la reconnoissance, c'est déjà prévoir le moment où on n'inspirera plus d'amour, et alors on n'obtient plus rien d'elles. Cet homme épouse sa cuisinière avec qui il vivoit, mais qui a cessé de l'aimer. Elle proteste de son dévouement, de sa tendresse, en ôtant son tablier pour aller à l'église. Elle oublie, en revenant, qu'elle l'a porté, et la semaine n'est pas écoulée, qu'elle commande impérieusement à son mari et à sa servante.

Roberville a donc décidé qu'il aura une petite fille, bien jeune, bien jolie, bien neuve, qui ne verra que par ses yeux, qui n'aura d'idées que celles qu'il lui communiquera, qui le caressera, le fêtera, le respectera. Il ne sait encore où la trouver. Mais il y a dix mille petites ouvrières à Paris. On les rencontre le matin, le panier au bras, portant leur modeste dîner, et allant commencer leur journée. Dès le lendemain, il sortira en redingote ; il se tiendra sur le Pont-Neuf ; il arrêtera celle qui lui paroîtra pouvoir remplir les conditions qu'il exige. Il lui parlera, il la reverra, il parlera encore, il persuadera. En attendant, il se fait habil-

ler, et il fait mettre ses chevaux pour aller faire l'important dans ses bureaux. *Vanitas vanitatum!*

Il monte en se balançant. Il caresse d'une main le pommeau de son épée; il joue de l'autre avec une superbe boîte qui a remplacé celle qu'on lui a volée à Versailles. Il *chantonne* un petit air : c'est en *chantonnant* qu'il a l'habitude de s'annoncer dans ses bureaux ; c'est à ses fredons que les plus empressés de ses commis accourent et lui présentent leur hommage.

Il s'étonne d'être dans l'antichambre et de n'avoir vu personne. Il chante plus haut, et il est toujours seul. Il entre dans le premier bureau : à peine lève-t-on les yeux sur lui. Il s'arrête, il fronce le sourcil; il voit sur toutes les bouches un rire sardonique, qui ajoute à son indignation. Il ouvre une seconde porte, il la pousse avec violence, il ne se possède plus, il va éclater..... Il est frappé d'étonnement et de crainte.... Merlicourt est devant lui. Les deux adversaires se regardent, se mesurent. Ils s'écraseroient si la foudre étoit dans leurs mains. Bientôt les deux visages se composent; ils affectent un air serein ; ils se couvrent de ce vernis du grand monde, qui n'est que le masque des passions basses et haineuses. Merlicourt tire enfin un papier de sa poche et le présente à Roberville.

« Le roi, vu le rapport des commissaires

« nommés pour instruire le procès de M. de « Merlicourt, convaincu que les accusations « portées contre lui sont calomnieuses, ordonne « à son contrôleur général et à son ministre de « la marine de le rétablir dans ses fonctions, et « déclare l'accusateur incapable d'être jamais « employé à son service directement ni indi- « rectement.

« *Pour copie conforme*, etc. »

On reconnoît ici la suite des manœuvres de la comtesse. Les ministres, forts du rapport des commissaires, avoient facilement persuadé le roi. Merlicourt étoit la victime des intrigues d'un tracassier, d'autant plus dangereux qu'il savoit trouver des appuis, en apparence très-recommandables. Si cependant il plaisoit à sa majesté d'examiner la conduite de M. de la Galissonnière, elle reconnoîtroit la justesse des observations qu'on a déjà eu l'honneur de lui soumettre. Elle démêleroit au premier coup d'œil l'ambition d'un homme qui, depuis long-temps, vise au ministère, à qui tous les moyens d'y parvenir paroissent légitimes, et qui n'a voulu renverser Merlicourt, qu'afin de pouvoir ensuite inculper le ministre. Ces déclamations étoient appuyées par les caresses, les séductions, les insinuations perfides de la favorite. Bontems avoit agi de son côté. Il avoit représenté à son maître que la persécution qu'avoit essuyée l'honnête Merlicourt, étoit l'ouvrage de madame de

Roberville ; qu'une femme qui ne balançoit pas à compromettre ainsi son souverain dans l'opinion publique, ne l'aimoit pas, et étoit par conséquent indigne de lui. Il ajoutoit que cette femme, jolie à la vérité, n'avoit aucune ressource dans l'esprit, et le roi commençoit à s'en apercevoir. Pressé de toutes parts, attaqué dans tous les sens, il céda aux impulsions qu'on voulut lui donner. Ce fut au milieu d'une orgie qu'il signa l'exil du meilleur officier de notre marine, la réintégration de Merlicourt, et qu'il ordonna de renvoyer madame de Roberville.

Elle revint à Paris, accablée du coup qui la frappoit, ulcérée des plaisanteries amères de Bontems. Elle ne réfléchissoit pas qu'elle avoit gagné, en quatre jours, cinquante mille francs et du plaisir; que l'honneur d'avoir passé par le Parc-aux-Cerfs alloit la mettre à la mode, et qu'on se disputeroit la gloire de se ruiner pour elle. Ces calculs sont d'une fille, et une femme qui croit tomber du trône, qui est encore ivre de ses grandeurs et étourdie de sa chute, a besoin de vingt-quatre heures au moins pour se dépouiller tout-à-fait de son auréole, et reprendre ses premières habitudes.

La situation de Roberville étoit réellement déplorable. Forcé de ployer, avec les apparences du respect, sous les ordres du roi, et de s'interdire jusqu'à la plainte, il restoit chargé d'un loyer énorme et de dettes de tout genre.

Il étoit clair que ses créanciers, instruits de sa disgrâce, alloient l'attaquer dans ses biens et dans sa personne. Il ne voyoit plus que huissiers, procureurs, contraintes par corps, geôliers, verroux. C'étoit le moment de lire le chapitre de Sénèque : *Du mépris des richesses.* Roberville, en sortant de ses bureaux, d'où on le chassoit sans retour, ne pensa qu'à sauver les débris de sa fortune.

En effet, quoi de commode, et par conséquent de naturel, comme une banqueroute ? « Je dois, à la bonne heure; mais je tombe de « la manière la plus imprévue : ne suis-je pas « assez à plaindre? faut-il encore que je me « dépouille de tout en faveur de mes créan- « ciers? Ne m'ont-ils pas traité en juifs? n'est-il « pas juste que je les en punisse ? »

C'est d'après ce raisonnement, ou tel autre à peu près semblable, par lequel on cherche à s'arranger avec sa conscience, ce qui prouve l'hommage involontaire que l'être le plus corrompu est forcé de rendre à l'équité; c'est d'après ce raisonnement qu'on met ses meilleurs effets à couvert; on étend son passif; on restreint son actif; on se cache pendant quelques jours; on fait assembler ses créanciers; on offre quinze pour cent; on retire ses lettres de change; on reparoît dans une certaine aisance, et on est encore assez bien vu des hommes... ceux à qui on a fait perdre exceptés; mais rien n'oblige à voir ceux-là.

Roberville sortoit donc avec la résolution bien prise d'enlever son argent, ses bijoux et ce qu'il y avoit de plus portatif dans son mobilier. Il trouve au coin de la rue un homme assis, et pleurant sur une pierre. Il reconnoît Durocher. « Que fais-tu là? — Vous voyez. « — On t'a donc chassé aussi? — M. de Merlicourt m'a dit : Vous m'avez félicité il y « a huit jours d'avoir congédié un ingrat; vous « avez mis votre attachement pour moi au rang « de vos premiers devoirs, et avant-hier vous « avez assuré Roberville de votre dévouement; « vous l'avez invité à porter la lumière dans « toutes les branches d'une administration dé- « prédatrice! Loin de moi ces hommes qui vont « toujours au soleil levant! — Quoi Durocher, « lorsque Merlicourt m'a ôté ma place de pre- « mier commis, tu lui as dit qu'il avoit fait un « acte de justice? — Oui, je l'ai dit. — Et tu « ne rougis pas de l'avouer! — Pourquoi n'en « conviendrois-je point? Je n'ai plus rien à « craindre ni à espérer de toi.

« Voilà donc les hommes, disoit Roberville « en s'éloignant. Je reste seul dans ma disgrâce : « je suis délaissé par celui même que j'avois « associé à mes intrigues. Il est donc vrai que « la vertu seule lie les hommes, et que ceux « que leur intérêt rapproche, ne tiennent les « uns aux autres que par la prospérité! »

Roberville faisoit toujours les plus beaux

raisonnemens du monde quand il tomboit dans le malheur. S'il eût recherché les causes de cette nouvelle infortune, il eût avoué franchement qu'il la méritoit, et par les motifs qui l'avoient décidé à agir contre Merlicourt, et par l'usage qu'il avoit fait d'un moment de bonheur, et par les moyens même qui l'avoient préparé. En effet, complice maintenant des déréglemens de sa femme; ne rougissant plus d'en recueillir le prix; croyant légèrement à une nomination dont il n'a pas de titre; se conduisant comme s'il eût été installé et reconnu; affichant un luxe révoltant, et qu'il ne pouvoit soutenir qu'à force de déprédations; négligeant ses fonctions; donnant sa confiance à un homme qu'il méprisoit; renvoyant, pour l'avancer, un sujet instruit et expérimenté; voilà ce qu'il a fait en quatre jours; et il se plaint des hommes! et il parle de vertu!

En dissimulant des bassesses qui n'étoient pas publiques, en se résignant à une honorable indigence, en abandonnant tout à ses créanciers, il pouvoit rendre encore sa chute respectable. Le monde l'eût attribué à la versatilité d'une cour corrompue; il eût plaint la victime; il s'y fût intéressé; et l'estime générale pouvoit l'aider à se relever encore. Roberville ne vit que les privations auxquelles il se soumettroit en se comportant en homme d'honneur.

Il frémit à l'idée des besoins dont il seroit la proie; et mettant son intérêt du moment avant les principes, qui seuls assurent un bien-être constant, il courut dépouiller ses créanciers.

CHAPITRE IX.

Toutes les banqueroutes n'enrichissent pas.

Tout fait du bruit à Paris. Une bagatelle, qui présente un côté plaisant, ou qui inspire quelqu'intérêt, passe de bouche en bouche, de cercle en cercle, et vingt-quatre heures après est renvoyée du salon à l'antichambre, et de l'antichambre au chansonnier du Pont-Neuf.

Une lingère, un tapissier, un bijoutier, ne savent rien de ce qu'on dit chez M. le comte, chez madame la marquise, chez le fermier-général un tel. C'est au chansonnier qu'il appartient d'instruire la classe inférieure de tout ce qui arrive d'extraordinaire. C'est lui qui a le privilége de faire rire ceux que l'événement ne touche pas; c'est lui que pouvoit craindre Roberville.

Cependant, avant que sa mésaventure fût chantée, il falloit que le laquais, qui vendoit un sujet *chopine* au poëte de la rue Mouffetard, fût instruit des détails; que le poëte se mît en verve avec du vin frelaté; que sa chanson fût faite, et d'après l'abondance du sujet, celle-ci devoit être longue. Il falloit que le censeur y eût apposé son vu; que l'imprimeur eût *tiré*

pour la ville et les provinces, et que le chanteur eût appris son air. Tout cela ne se fait guère qu'en trois ou quatre jours, et il n'en faut qu'un pour déménager un hôtel, quand on a ses raisons pour ne pas perdre de temps.

Roberville, qui se décidoit à la minute, et qui opéroit toujours bien, comme vous le savez, forma le projet de faire porter son mobilier chez sa femme, et d'aller ensuite à Versailles essayer de tirer parti de sa faveur. Et quoi de plus facile? La maîtresse du roi n'a besoin à Paris que d'un pied-à-terre : il n'y avoit donc pas d'inconvénient à encombrer sept à huit pièces de l'hôtel de la marquise de Courville. Et pourquoi ne ramèneroit-elle pas son auguste amant aux sentimens de bienveillance qu'elle lui avoit d'abord inspirés pour son mari?

Telles étoient les idées nouvelles dont s'occupoit Roberville, en remplissant une assez vaste cassette de son argent, de ses bijoux et de sa vaisselle. Il fait porter le précieux coffre dans sa voiture: il s'y place, tant bien que mal, et il ordonne de *toucher* chez madame.

« Ah! c'est vous, monsieur, lui dit Zulime. « Je ne sais si ma maîtresse pourra vous rece- « voir. — Madame est à l'hôtel! — Hélas! oui. « — Que vient-elle faire à Paris? — Des ré- « flexions sur l'instabilité des choses humaines. « — Comment, elle n'est plus rien? — Non, « monsieur. Mais, vous-même, qu'avez-vous?

« Vous me paroissez préoccupé. — Moi, j'ai « perdu ma place. — Ah! mon Dieu! madame « sera affectée de cet événement au point de « ne pouvoir vous parler. — Va toujours m'an- « noncer Ah! descendons cette cassette, et « mettons-la en sûreté. »

La cassette placée dans un cabinet, dont Roberville met la clef dans sa poche, Zulime monte, et rend compte à madame de ce qui se passe en bas. Madame juge à propos de s'expliquer avec monsieur, de manière à ne lui laisser aucun doute sur ses intentions. Elle le fait entrer dans son boudoir. On avoit dès lors des boudoirs, appelés ainsi je ne sais pourquoi, car c'est l'endroit de sa maison où une jolie femme boude le moins.

« Mon cher ami, dit madame de Roberville, « quand je vous ai épousé, j'étois aussi étran- « gère au monde qu'au plaisir. J'ai connu depuis « l'un et l'autre, et je me suis conduite d'après « mon expérience. Je vous ai quitté, parce que « vous étiez devenu moraliste, grondeur, et par « conséquent ennuyeux. Je vous ai repris par une « de ces fantaisies qui, pour être inexplicables, « n'en sont pas moins fréquentes. Cette fantaisie « est satisfaite, éteinte, et très-certainement elle « ne se reproduira plus. Je me suis arrangée « hier, pour le plaisir, avec un petit abbé, et « pour l'intérêt avec un maréchal de France. « Indépendamment de cet hôtel, et de ce qu'il

« renferme, j'ai cent mille écus à moi, et mon-
« sieur le maréchal m'aidera à grossir mon ca-
« pital des intérêts accumulés et du superflu
« de ce qu'il me donnera. Vous êtes ruiné,
« paresseux, incapable : vous voyez qu'il ne
« peut plus y avoir rien de commun entre nous.
« Je n'entends pas même que vous transformiez
« ma maison en magasin. Tout ce que je peux
« c'est de garder le dépôt que vous venez de
« mettre ici, et de vous le rendre à votre pre-
« mière réquisition. N'attendez rien de plus,
« et retirez-vous, parce que mon petit abbé va
« venir déjeuner avec moi. Adieu mon cher ami.

« Suis-je assez humilié, disoit Roberville
« en remontant dans son carrosse? Maltraité
« par une femme, dont je partage l'avilissement,
« trop vil moi-même pour avoir conservé le
« droit de me plaindre, me voilà donc placé
« entre la misère et l'opprobre! » Et comme celui qui paroît redouter le plus l'opprobre craint réellement la misère, Roberville envoie chercher un carrossier, un maquignon, un tapissier, une lingère, dans des quartiers opposés à ceux qu'habitent les marchands qui lui ont fourni. Il consent à vendre à tout prix, pourvu qu'on paie comptant, et qu'on enlève de suite. Dix marchés sont conclus; les acquéreurs sont allés chercher des charrettes, et le maquignon un palefrenier pour conduire les chevaux. Les uns et les autres doivent payer au moment où ils enlèveront.

Le diable qui, dit-on, se mêle de tout, fourra son nez crochu dans cette affaire. Sans doute il ne vouloit pas servir les marchands qui avoient livré de bonne foi; il ne vouloit pas non plus empêcher les fripons, que Roberville avoit mandés, de s'enfoncer de quelques pieds de plus en enfer. Que vouloit-il donc? c'est ce que je n'ai jamais pu savoir précisément, parce que je ne suis pas aussi heureux que certaines personnes, très-dignes de foi, qui l'ont vu et qui lui ont parlé.

Quoi qu'il en soit, c'est incontestablement lui qui souffla à Durocher l'idée infernale qu'il mit à exécution avec autant de promptitude que de succès.

« Combien donneriez-vous à un homme qui « vous empêcheroit de perdre dix, vingt, qua- « rante, soixante, cent mille francs, fut-il dire « à la lingère, au tapissier, au marchand de « chevaux? Quinze louis, dit l'un; cent pis- « toles, dit l'autre; douze cents francs, répon- « dit le troisième. — Mes sûretés? — Je dépose « chez un notaire. — Déposez et dépêchez- « vous : il n'y a pas un moment à perdre.

« Roberville a contracté des dettes, qui mon- « tent à quatre fois la valeur de son bien. — « Est-il possible! — Il est sans emploi. — Quoi, « cette grande place... — Il l'a perdue. — Ah! « mon dieu! — Il est impossible qu'il vous « paie. — Courons, agissons, sauvons ce que

« nous avons fourni. Prévenons une banque-
« route... — Il est capable de la faire. — Et de
« prouver qu'il n'y a pas de sa faute. — Les
« banqueroutiers sont si adroits! — Ce sont tous
« des fripons. » Et celui qui parloit ainsi avoit manqué trois fois.

Au moment où on chargeoit les premières charrettes, où on y entassoit pêle-mêle le velours, les damas, les glaces, les dorures, on est arrêté, pétrifié par un *halte-là*, que prononce un commissaire qu'avoient amené avec eux les marchands qu'on alloit spolier. L'un reste un bras en l'air ; l'autre, la bouche ouverte, ne peut achever la phrase commencée. Celui-ci demeure immobile comme la statue de marbre qu'il porte sur son épaule ; celui-là laisse tomber un lustre de cristal et le met en pièces. Roberville, qui a reconnu le commissaire à sa grande robe et à sa volumineuse perruque, se sauve au grenier, et se fût refugié sur les toits, s'il n'eût craint de se casser le cou. Désolé maintenant d'avoir fait les dispositions d'une banqueroute, qui ne lui rapportera pas un sou, et qui le rendra la fable du public, il s'occupe cependant du soin de mettre sa personne en sûreté. Il se blottit dans un grand coffre, où on mettoit du bois à brûler, qui appartenoit au propriétaire de la maison, et qu'on avoit monté sous les tuiles, parce que, selon Roberville, ce bahut déshonoroit son escalier.

Le commissaire, aidé de son clerc, grand et maigre bas-normand, au teint hâve, au dos arqué, à l'œil actif, aux doigts crochus, le commissaire commença son procès-verbal, à la suite duquel devoit venir un inventaire, qui ne pouvoit être terminé qu'à la douzième ou quinzième vacation. Il ne manquoit, pour qu'il ne restât rien aux créanciers, qu'un procureur qui intervînt dans cette affaire : il en viendra peut-être deux.

Or, comme un procès-verbal est un acte qui rapporte peu au rédacteur, le commissaire eut soin de faire le sien aussi clair et aussi court que le lui permît sa logique, qui n'étoit pas celle d'Helvétius; et pour ne pas perdre son temps, il écrivit *inventaire* en grosses lettres, en tête d'un cahier de vingt feuilles de papier marqué. A la vue de ce cahier, les créanciers pâlirent à leur tour.

Sous le titre, le clerc bas-normand grossoya à neuf lettres par ligne un extrait, aussi long que l'original, des titres de chacun sur les biens-fonds de Roberville, et de leurs droits motivés sur des fournitures considérables. Vint ensuite copie des mémoires, bien et dûment arrêtés par ledit Roberville; et comme on n'*instrumentoit* pas alors après le soleil couché, qu'il ne se couche au mois de juin qu'à neuf heures, et qu'il en étoit quatre de relevée, monsieur le commissaire jugea à propos de clore sa vacation.

Il se retira en déclarant qu'il amèneroit le lendemain des ouvriers pour remettre les meubles en place, afin qu'on pût reconnoître le propriétaire de chacun. Les créanciers déclarèrent qu'il se chargeroient volontiers de ce travail. Le commissaire leur observa que les parties intéressées ne pouvoient, selon je ne sais quel article de je ne sais quelle ordonnance, mettre la main à rien, à peine d'être poursuivies pour fait de *dol*. L'esprit de cette ordonnance étoit probablement de donner aux officiers de justice l'innocente facilité d'employer des ouvriers à trente sous, et de porter leurs journées à trois livres.

Et comme une ordonnance, plus connue, prescrit de mettre un gardien près des effets séquestrés, monsieur le commissaire jugea convenable d'en nommer un, dans cette circonstance délicate, qui eût un caractère public. En conséquence, il nomma son clerc, avec émolumens de six francs par jour, dont moitié reversible... vous vous doutez à qui.

Lorsqu'un suisse, couché et endormi, a sa responsabilité sous son oreiller, le gardien d'un mobilier considérable, distribué dans vingt pièces, ne sauroit être trop vigilant. Notre grand clerc avoit allumé des bougies partout, parce que les gens mal-intentionnés, ne sachant où il seroit, n'oseroient se présenter nulle part; et il est constant qu'on sait toujours où est un homme qui parcourt une vaste maison,

la nuit, une lanterne à la main. Il n'étoit pas démontré du tout qu'il y eût des gens mal-intentionnés; mais il est toujours bon de pouvoir couvrir ses marches et ses contre-marches d'un prétexte spécieux. Or les prétendus mal-intentionnés étoient d'honnêtes voisins, que la curiosité avoit tenus à leurs croisées pendant la journée précédente, et qui pourroient-être assez badauds pour vouloir connoître à quoi le grand clerc alloit employer le temps.

Notre Bas-Normand, invisible derrière ses bougies, étoit partout, examinoit tout, revenoit sur ses pas, examinoit encore; et comme il avoit beaucoup de facilité, il eût pu, à une heure du matin, faire l'inventaire de mémoire.

« Il est bien extraordinaire, disoit-il en « trempant sa croûte dans un doigt de vin, que « Dieu ait tout donné aux uns, et rien aux au- « tres. Ne seroit-ce pas plutôt les hommes, « qui intervertissant tout, altérant tout, ont « effacé jusqu'à la trace de sa bienfaisance « paternelle, et n'est-ce pas entrer dans les « vues de la Providence, que de tâcher de ra- « mener l'égalité primitive? Ma femme, par « exemple, court les rues avec un mauvais « casaquin d'indienne; elle dîne mal, et ne « soupe pas mieux. C'est pourtant une femme « de mérite que ma femme, et qui seroit encore « fort bien, si, à l'aide de quelque parure, « elle rendoit une sorte de fraîcheur à des

« attraits, que quarante ans ont un peu altérés.
« Il y a là-haut des rideaux de mousseline
« brodée des Indes, qui lui feroient des robes
« et des mantelets magnifiques. N'est-il pas
« affreux de pousser le luxe jusqu'à faire des
« rideaux avec de la mousseline des Indes, et
« n'est-il pas louable de contribuer à la ré-
« pression de pareils excès ? Ma foi, je vais
« rappeler un peu l'égalité de mon côté, en
« confisquant les rideaux au profit de ma
« femme.

« Faire le bien d'une compagne estimable,
« est un devoir sacré pour un mari. Mais lors-
« qu'il a rempli ses obligations, lui est-il dé-
« fendu de s'occuper de lui ? J'ai un mauvais
« habit noir, râpé partout, et recousu aux
« coudes; et il y a ici à côté une tenture de
« voleurs cramoisi, dont je tirerois un habit,
« veste, culotte, bien longs et bien larges,
« une redingote et une robe de chambre. Met-
« tons la tenture avec les rideaux.

« Comme il est indispensable de régler tou-
« tes nos actions d'après l'exacte probité, il ne
« faut pas exposer un honnête tailleur, qui
« ne donne pas dans le luxe, mais qui vit de
« son aiguille, à perdre ses façons. Il y a au
« salon une tapisserie de haute-lice, bordée
« d'un large galon et d'une crépine en or : je
« vais dégalonner la tapisserie de haute-lice...
« Voilà qui est fort bien. Mais demain, quand

« le tapissier cherchera et ne trouvera point « ses rideaux, son velours et sa crépine..... « Eh bien, ces objets étoient déjà disparus « quand M. le commissaire est arrivé; et ce « qui prouve combien les commissaires, et « leurs clercs surtout, sont utiles, c'est qu'on « n'a rien enlevé depuis que je suis ici. C'est « cela, c'est cela. Cette réponse ferme néces- « sairement la bouche au tapissier.

« Le joli paquet que j'ai fait là! Il y a là- « dedans une petite fortune. Gloire, gloire « éternelle à l'inventeur des inventaires!

« Voyons maintenant où je mettrai cela; « car il n'est pas possible de hasarder d'em- « porter un paquet aussi volumineux sous le « bras. Il faut le cacher quelque part, et ma « femme, en venant voir son mari, sortira « tantôt une pièce, tantôt l'autre, attachée « sur sa chemise, aux cordons de son jupon « piqué. Où cacherai-je mon paquet? Eh par- « bleu, dans ce grand coffre au bois qu'on a « monté au grenier, et auquel personne ne « pensera. »

Voilà notre Bas-Normand qui prend son paquet, qui monte l'escalier sur la pointe du pied, et qui cherche son coffre à tâtons. Il s'est bien gardé de prendre de la lumière, car qu'eût-on imaginé, en le voyant se promener sous les combles? On n'avoit pas meublé le grenier, et les mal-intentionnés eussent pu

juger défavorablement le restaurateur de l'égalité.

C'est dans ce coffre que s'étoit caché Roberville, et il ne pouvoit y rester toujours. La nécessité de sortir de cette maison se faisoit plus vivement sentir de minute en minute; et le calme de la nuit, le silence qui régnoit partout, avoient rendu quelque courage au malheureux prisonnier. Déjà il avoit levé le couvercle avec toutes les précautions d'un homme condamné à craindre désormais jusqu'à son ombre. Il sort une jambe; il écoute, en retenant son haleine; il passe la seconde; il est debout. Il va chercher l'escalier, tâcher de gagner le jardin; à la faveur des espaliers, il espère monter au haut du mur; et au risque de se casser le cou, il sautera dans la rue. Il est arrêté dans ce nouveau projet par un soufflet qu'il reçoit, il ne sait de qui, ni comment. Il jette un cri : un cri répond au sien.

Le Bas-Normand, en cherchant le coffre, allongeoit un bras, et le portoit circulairement de droite à gauche. La main avoit rencontré la figure malencontreuse de Roberville, et la terreur étoit égale des deux côtés. Le paquet, échappé de dessous l'autre bras, étoit tombé sur le plancher avec un certain bruit. Cette circonstance éclaira Roberville. « Monsieur le « voleur, dit-il en se jetant à genoux, vous « volez en petit, et moi en grand; voilà toute

« la différence, et entre confrères, on ne s'é-
« gorge pas. »

Si le Bas-Normand avoit eu le temps de se remettre, il eût peut-être profité de cet aveu pour prendre le haut ton, afficher les grands principes, et se faire honneur de l'arrestation du confrère. Il répondit, encore agité par la crainte : « Hélas! mon cher ami, chacun vole « comme il peut. »

Une petite société qui fait la guerre à la grande, se rapproche, se serre, se soutient réciproquement, et quelquefois devient forte par le sentiment même de sa foiblesse. Les deux voleurs, après s'être fait humblement leur confession, convinrent d'agir de concert. Il étoit égal à Roberville que son mobilier passât dans les mains d'un Bas-Normand, ou de quelque Parisien. Le Bas-Normand étoit bien aise de se défaire d'un homme qui ne pouvoit l'aider dans ses spéculations, et qui, par cette raison, étoit embarrassant. D'après cela, on arrêta que Roberville sortiroit, non par-dessus le mur, parce qu'ainsi qu'il l'avoit prévu, il pourroit se casser les jambes, mais par la porte; qu'en reconnoissance de ce service, il iroit éveiller la femme du confrère, la conduiroit sous le mur du jardin, où elle recevroit le paquet déja fait, ce qui est bien plus court que de l'enlever par parties. D'ailleurs, le mari, débarrassé de celui-là, s'occuperoit d'en faire un autre.

En conséquence, le Bas-Normand va frapper à la loge du Suisse. Il lui crie que le recors qu'on a laissé avec lui est attaqué d'une colique épouvantable, et qu'il faut qu'il ouvre la porte. Le Suisse encore endormi, n'entend que la moitié de ce qu'on lui conte, et articule à demi : « La « clef est sur cette table. »

Roberville, échappé, oublie et le Bas-Normand, et sa femme, et le paquet, ce qui n'est pas loyal. Mais si le besoin rapproche certains hommes, le même sentiment les éloigne; et le besoin le plus pressant de Roberville étoit de mettre sa personne en sûreté, et non de rendre à la femme de *mérite une apparence de fraîcheur*, à l'aide de sa mousseline des Indes. Il se hâta de sortir de Paris.

Le Bas-Normand réfléchissoit, en attendant sa femme, à ce qui venoit de se passer. Si j'avois arrêté cet homme, pensoit-il, j'aurois reçu des créanciers une récompense honnête, qui ne m'auroit pas empêché de garder mon paquet. J'aurois au moins joui légitimement de ce qu'on m'auroit donné, ce qui eût un peu allégé certain poids que je sens-là... Bah! qu'importe, après tout, de quel genre est la jouissance, pourvu qu'on jouisse? et puis, n'est-il pas possible que tout ce qu'il y a ici soit mangé par la justice, et alors les créanciers m'auroient-ils donné quelque chose? Ma foi, j'ai fort bien fait de laisser évader ce pauvre diable; il me rendra

peut-être la pareille dans une circonstance semblable. Il est bon de tout prévoir, et si ma conscience crie, je la laisserai dire : elle finira par s'apaiser, comme celle de tant d'autres.

A la fin de ce monologue, le Bas-Normand s'aperçut que le jour commençoit à poindre. Il sentit que le moment de jeter le paquet par-dessus le mur étoit perdu, et il fut le mettre dans le bahut. Il avoit à peine baissé le couvercle, qu'il secoua les oreilles au bruit de sept à huit grands coups du marteau de la porte. Il descendit l'escalier en quatre sauts, ouvrit une fenêtre, et demanda du ton le plus calme qu'il put prendre : « Qui est-là? — Ouvrez, c'est « l'huissier Buisson.

« Que diable, disoit le Bas-Normand, en « allant ouvrir, M. le commissaire avoit bien « besoin d'envoyer cet huissier! Pourquoi par- « tager avec lui des produits que nous pouvions « nous réserver; et comment ferai-je des paquets « à présent? » Ce n'étoit pas le commissaire qui envoyoit Buisson.

Durocher avoit touché les fonds déposés par les créanciers. De ce moment, il n'avoit plus rien de commun avec eux, et il lui importoit peu quelle tournure prendroit leur affaire. Dans cette circonstance, il n'y a que de l'insouciance à lui reprocher, et ce n'est pas un crime capital. Mais les empêcher de retirer leurs marchandises, après s'être fait payer pour les

leur faire recouvrer, est une idée archi-diabolique, qui ne pouvoit sortir que du cerveau de Durocher. Il avoit trouvé tout simple de tirer encore vingt-cinq louis du propriétaire de l'hôtel, et il avoit été le prévenir de se mettre en garde contre le coup qu'on lui préparoit.

Le propriétaire avoit passé la soirée précédente à conférer avec son procureur, à peu près aussi honnête homme que ceux qui figurent dans cette scène, et le résultat de la conférence avoit été d'expédier à Buisson l'ordre d'aller saisir au point du jour, tout ce qu'il y avoit à l'hôtel. Vous jugez bien qu'on se proposoit encore d'*instrumenter* promptement, vivement et efficacement.

« Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur « l'huissier ? — Monsieur, je viens saisir. — De « quelle part? — De celle de M. Turc, pro- « cureur au Châtelet, fondé de pouvoir du pro- « priétaire de cet hôtel. — Vous venez trop « tard, monsieur. Tout est saisi, et il y a in- « ventaire commencé par monsieur le commis- « saire Mutel. — Je ne viens pas trop tard, mon- « sieur, et je vous apprends qu'un commissaire « ne peut *instrumenter* que chez les personnes « mortes de mort violente ou subite. — Êtes- « vous bien sûr de cela, monsieur ? — Très-sûr, « monsieur. — Nous avons cependant été ap- « pelés par les créanciers..... — Qui n'enten- « dent pas plus les affaires que vous. — Qu'est-

« ce à dire, monsieur? — Qu'il y a lieu ici à « une action civile, que le Châtelet est le tri- « bunal compétent, et que le commissaire « Mutel n'a rien à voir dans tout cela; en consé- « quence, vous allez avoir la bonté de vous « retirer. — Et nos frais, monsieur? — Ils sont « faits contre l'esprit et la lettre de toutes les « ordonnances. — Est-ce une raison pour que « nous les perdions? — Non, je dis seulement « que vous ne prélèverez rien sur le produit de « la vente des effets que je saisis. Mais vous « pouvez tenter la voie d'action contre ceux « qui vous ont mis en œuvre. Vous n'y êtes « pas fondés. Cependant, je crois qu'ils aime- « ront mieux vous donner deux cents francs, « que de manger cent écus en plaidoiries.

« Allons, messieurs mes recors, dispersez- « vous dans ces différentes pièces, et ayez soin « que rien ne soit distrait. Moi, je vais donner « un coup d'œil par toute la maison.

« Ah, mon Dieu! disoit tout bas le clerc de « Mutel, je suis ruiné, s'il trouve mon paquet! « J'avois bien affaire de laisser échapper ce « M. de Roberville, dont la peau m'eût valu de « l'argent! C'est quelque chose de beau, qu'une « bonne action qui ne rapporte rien! Une « bonne action n'est que duperie. »

L'huissier Buisson, qui aimoit mieux agir que pérorer, couroit de chambre en chambre, le nez au vent. Il arrive sous les toits, il trouve

le coffre, il lève le couvercle, il voit le paquet, il l'entr'ouvre. « Oh, oh, dit-il, c'est sans doute « ce coquin de Bas-Normand qui a fourré « cela ici. Voler un voleur est pain béni. » Et le paquet passe aussitôt du coffre sous un tas de foin, qui étoit à dix pas de là.

Pendant que ces deux messieurs s'occupent de leurs affaires personnelles, le procureur Turc se présente, très-empressé d'agir. Le commissaire Mutel arrive presque en même temps. Il est suivi de douze à quinze crocheteurs, et des créanciers qui gémissent de voir échapper de la masse douze à quinze écus, qu'ils pouvoient et qu'ils devoient gagner eux-mêmes.

Le commissaire et le procureur entrent en explication. Turc parle dans le sens de l'huissieur Buisson. Mutel soutient qu'un commissaire doit se porter et opérer partout où il est requis. Un des créanciers, qui prévoit que son commissaire sera évincé, profite de la vivacité et de la longueur de la contestation, pour aller chercher maître Boisang, autre procureur, digne à tous égards de figurer avec son confrère Turc.

« Monsieur, dit maître Boisang à maître « Turc, un propriétaire a droit de saisir, sans « doute, mais jusqu'à concurrence des loyers; « et je saisis, moi, afin d'assurer le surplus aux « créanciers. — Maître Boisang, il existe un « bail de trois, six, neuf, et pour assurer les

« loyers de trois ans, je saisis la totalité, parce « que je ne sais combien ces guenilles seront « vendues. — Des guenilles, maître Turc, « des guenilles! Ce mobilier paieroit l'hôtel et « au delà. Je saisis le tout de mon côté, sauf « à prélever sur la vente ce qui sera alloué au « propriétaire; et je soutiens qu'il ne peut, lors- « que le locataire est insolvable, prétendre en « indemnité que la valeur d'un an de loyer. « — Moi, je soutiens le contraire, maître Boi- « sang, et je prouverai mon dire à l'audience. « — A l'audience! Ah! vous voulez plaider! « Je fais assigner dès ce jour, demain je pré- « sente requête, et en attendant, je commence « mon inventaire, entendez-vous, maître Turc? « — Je commence aussi le mien, maître Boi- « sang. Vos menaces ne me font pas peur. Ah, « ah, j'en ai vu bien d'autres.

« Permettez, dit le commissaire Mutel, que « je saisisse, et que j'inventorie aussi, pour « sûreté des émolumens de ma vacation d'hier « et des écritures faites. — Qu'est-ce que c'est, « monsieur le commissaire, qu'est-ce que c'est? « Pour une misérable bagatelle, vous allez mul- « tiplier les frais, frustrer des créanciers légiti- « mes.... — Et ne deviens-je pas créancier légi- « time aussi, moi qui ai été mandé? Je veux « multiplier les frais, dites-vous? Eh! messieurs, « fait-on quelque chose sans frais, et les pro- « cureurs ont-ils le droit exclusif d'en faire? « Je saisis et j'inventorie à mes risques et périls.

« Arrêtez, messieurs, arrêtez ! s'écrie en autrant maître Grugeons; c'est moi qui saisis « et inventorie pour M. Bernard, qui a fourni « trois services d'argent, un de vermeil, cinq « bagues et trois boîtes d'or. — Vous n'êtes pas « fondé, réplique vivement maître Turc. Et « pourquoi? reprend maître Grugeons. — Mon « huissier n'a trouvé ici aucun des articles dont « vous parlez. — Ils ont été distraits sans doute. « Mais j'ai mon mémoire arrêté, et j'entends « être admis à partager au marc la livre. — Attaquez le débiteur dans ses biens-fonds. Vous « avez contre lui la voie de l'expropriation forcée. — Croyez-vous me l'apprendre? Mais « vous l'avez aussi, et vous en userez, n'est-il « pas vrai? — Je n'y manquerai point, parbleu ! « — Eh bien, je fais comme vous je saisis partout, j'inventorie partout, j'écris, je plaide « partout, et je prends partout.... où il y a de « quoi prendre. »

Voilà donc trois procureurs et un commissaire travaillant à l'envi à la ruine du débiteur et des créanciers. Oh ! c'est un joli métier que celui de procureur... pour ceux qui l'exercent.

Mais par quel hasard maître Grugeons est-il venu *occuper* pour l'orfévre - bijoutier ? Un homme adroit et intelligent n'oublie rien; et Durocher, enchanté des succès de la veille n'avoit pas dormi de la nuit. Il pensa qu'on ne monte pas aussi magnifiquement une maison,

sans y mettre de la vaiselle. Occupé lui-même de l'ameublement de l'hôtel, il ignoroit à quel orfévre Roberville avoit donné la préférence de l'opération où il alloit l'entraîner. Mais comme Durocher avoit toujours un expédient à sa disposition, il se leva de très-bonne heure, et fut trouver les syndics de la communauté. Les syndics, alarmés sur la fortune d'un de leurs confrères, coururent chez le receveur de la marque d'or et d'argent, qui ne put leur donner aucun renseignement sur cette affaire. Ils se remirent en course, et arrivèrent chez un petit homme, qui marquoit secrètement et honnêtement, avec un poinçon que lui avoit fait un graveur de la monnoie, et à un tiers seulement du droit établi, la vaisselle que lui apportoient des orfévres connus et discrets.

Le petit homme leur avoua, après s'être fait un peu prier, qu'il avoit marqué, la semaine précédente, pour deux mille écus en droits, de grosse vaisselle à M. Bernard. Les syndics se remirent en route, portèrent l'alarme dans l'âme de leur confrère, et firent valoir le zèle et la probité de Durocher. Durocher ajouta qu'il étoit dans la misère, et que tout bon office vaut un salaire. Bernard lâcha cent pistoles à Durocher, et Grugeons aux trousses de Roberville.

On commençoit à chanter sur le Pont-Neuf les trente-six infortunes de Roberville, parodie

en vingt-trois couplets des trente-six infortunes d'Arlequin : dans ce temps-là, bien ou mal, on parodioit tout, et il y avoit autant d'esprit dans cette parodie-là que dans bien d'autres que je pourrois citer. Trois particuliers qui avoient l'habitude de faire leurs affaires aux dépens d'autrui, entendirent la fameuse complainte, qui déjà avoit passé du Pont-Neuf au carrefour de Bussy : un sujet heureux fait une fortune rapide dans la capitale ; et déjà les auteurs de la foire tailloient leurs plumes, et se disposoient à mettre en action les couplets du poëte de la rue Mouffetard. Dans ce temps-là encore, on aimoit à traiter des sujets tout faits. Cette manière dispensoit d'inventer, et pour peu que le créateur eût mis de dialogue dans son ouvrage, il ne restoit plus qu'à copier, ce qui ne laisse pas d'être commode.

Les trois personnages, qui écoutoient la romance au carrefour de Bussy, étoient précisément ceux qui avoient prêté soixante mille livres à Roberville, et qui avoient, en raison des intérêts, réduit son revenu à neuf mille francs. Chacun d'eux, et par un mouvement spontané, courut chez son procureur, fit saisir les fermages, et donna ordre de poursuivre le remboursement du capital, en vertu de son droit d'hypothèque. Madame de Roberville, ivre d'une opulence passagère, incapable de s'occuper de l'avenir, ne pensoit point à faire valoir ses droits.

Voilà maintenant sept enragés, se disputant, s'arrachant les morceaux, et qui finiront peut-être par se battre avec les os, lorsqu'il ne restera plus que cela.

Terminons, le plus succinctement que nous le pourrons, l'histoire de cette procédure, qui n'étoit pas sans exemple, et qui fera peut-être encore quelque heureux imitateur.

On écrivoit de tous les côtés. Les procureurs, le commissaire, l'huissier, le clerc broyoient du noir à qui mieux mieux à l'hôtel. Les domestiques étoient renvoyés, comme bouches inutiles, et on n'avoit conservé le Suisse que parce qu'il falloit empêcher les voleurs de dehors de se réunir à ceux de dedans. Or, ce Suisse étoit un homme d'un grand sens. Il jugea qu'on vendroit mal les chevaux, si on les laissoit mourir de faim; et comme il y avoit au grenier du fourrage et de l'avoine, il se chargea, peut-être par un de ces mouvemens sympathiques, qui attire tel être vers tel autre, de fournir sans frais à la subsistance de ces pauvres animaux.

En disposant les bottes dont il alloit charger les cordes de la poulie, le bon Suisse trouva le paquet, qui avoit d'abord appartenu au tapissier, puis à Roberville, puis au Bas-Normand, puis à l'huissier Buisson. « Ce qu'on trouve, dit le « Suisse, et qui n'est réclamé par personne, « appartient à celui qui a trouvé. » En consé-

quence, il délie une botte de foin, met le paquet dans le milieu, relie sa botte, la descend avec les autres à l'écurie; et comme pendant la journée personne ne réclama le paquet, et pour cause, le bon Suisse décida qu'il y avoit prescription. Il chargea, à la nuit tombante, sa femme de porter le paquet chez sa commère, où il crut qu'il seroit plus en sûreté que dans sa loge.

A l'entrée de la rue Montmartre, un autre honnête homme, qui passoit auprès de la *Suissesse*, vit, à la lueur d'un réverbère, briller un bout de crépine qui sortoit de la serpillière; et pan, il arrache le paquet et s'enfuit. La *suissesse* crie au voleur, et le voleur court plus vite. A quatre pas de l'égout, il aperçoit une patrouille du guet qui venoit droit à lui. Que va-t-il faire? point de rue à droite ni à gauche, la cour Mandar n'étoit point bâtie; aucune allée ouverte, et il faut prendre son parti. Il jette son paquet dans l'égout, et se propose de venir le reprendre plus tard. Il n'est pas au bout de la rue, qu'un orage violent éclate; la pluie tombe à flots; le paquet roule, il est entraîné par le torrent, et va se perdre dans la rivière. Tel est le sort de la plupart des choses que les hommes se disputent. On s'agite, on se tourmente, on bataille pour arriver à zéro.

Si une saisie et un inventaire suffisent pour

provoquer une vente judiciaire, à plus forte raison est-elle prononcée quand les formalités sont remplies quatre fois. Un huissier-priseur-vendeur et son clerc vinrent aussi prendre leur petite part des dépouilles des créanciers. A la suite de la vente, vinrent quatre procès sur le partage; pendant que les procès se suivoient, vinrent sept actions en expropriation forcée. Le jugement prononcé, un créancier qui ne venoit pas en *ordre utile*, provoqua une surenchère. Personne n'ayant enchéri, le créancier interjeta appel au parlement, du premier jugement. Le parlement cassa tout, recommença tout; et comme la fortune mobilière et immobilière de Roberville n'étoit pas inépuisable, il s'en fallut de dix mille francs qu'il y eût de quoi payer entièrement les frais. Partant, pas un sou pour les créanciers; dix mille francs, au contraire, à payer par eux, au nom de qui avoient été faites les *poursuites et diligences;* et c'est depuis cette époque que lorsqu'un débiteur dépose son bilan, on se garde bien de le poursuivre, et qu'on s'arrange avec lui comme on peut, c'est-à-dire, comme il veut.

CHAPITRE X.

Punition du coupable qui a conservé quelque sentiment d'honneur.

Roberville a quitté Paris, théâtre immense où brillent tour à tour les talens et l'ineptie, l'élévation et la bassesse, l'intrigant et l'honnête homme; écueil contre lequel viennent se briser l'orgueil, l'ambition, la rapacité; gouffre qui engloutit les fortunes et les hommes; où tout disparoît après avoir ébloui un moment; où on oublie tout, hors la mode et le plaisir; où la frivolité est l'idole qu'on encense constamment; où les femmes ne paroissent dominer que pour être asservies aux usages, aux convenances, et surtout à l'amour.

Roberville marchoit, en faisant de profondes et d'inutiles réflexions sur le passé. Où portera-t-il ses pas? Où cherchera-t-il un asile? Un nom qu'il ose à peine prononcer, et qui toujours se présente le premier lorsqu'il est battu par l'infortune, un nom qui rappelle la vertu aimable, l'amour du devoir, la considération qui accompagne l'homme de bien, de l'Oseraie enfin est le dieu tutélaire que Roberville invoqueroit encore, s'il se croyoit digne de l'approcher.

Désespérant de l'intéresser autrement que par le mensonge, il conçut le projet de le tromper, de cacher ses fautes, et de ne présenter qu'une

victime du malheur, titre toujours sacré auprès de son ami. Une copie de son mémoire au roi rendroit ses intentions respectables; l'original de la lettre de M. de la Galissonnière attesteroit leur sincérité; et l'estime d'un tel officier étoit le garant de la continuation de celle de de l'Oseraie.

Il retourne sur ses pas. Fatigué d'une longue marche, il est forcé de s'arrêter..... Celui qui, vingt-quatre heures avant, avoit un hôtel magnifique, des meubles somptueux, un équipage élégant, des flatteurs et des valets, est trop heureux de rencontrer au point du jour un misérable cabaret où il puisse se reposer. Ainsi le roi de Syracuse, soumis à son humble fortune, étoit maître d'école à Corinthe.

Roberville aura-t-il cette force d'esprit qui fait tout supporter, ce courage tranquille et froid qui élève l'homme au-dessus des circonstances? L'homme vicieux ne s'occupe que des jouissances qu'il a perdues; il ne vit que pour les regretter; il n'agit que pour s'en procurer de nouvelles. Son repos, sa réputation, son honneur, tout disparoît devant l'illusion qui l'entraîne.

Roberville, dégradé, étudioit un discours bas flatteur, mensonger, qui pût surprendre de l'Oseraie, lorsqu'un homme se présenta gaiement à la porte du cabaret. Des souliers ferrés, des guêtres de cuir, une veste d'indienne, un habit percé au coude, un chapeau d'où pendoient

quelques lambeaux, tristes restes d'un bord d'argent, un mauvais violon sous le bras, et pardevant une trousse, faite d'un morceau de vieille tapisserie, et remplie de chansons; tel étoit l'extérieur du nouveau compagnon que la fortune offroit à Roberville.

Il entre. Il dépose son violon sur une table, et sa personne sur une escabelle. Il tire du milieu de ses chansons le grignon de pain, le morceau de fromage; il demande *chopine*. Son front serein annonce la paix du cœur, et un sourire habituel marque son contentement.

Roberville, sombre, rêveur, mangeoit, en corrigeant, en polissant sa harangue, une côtelette qu'il trouvoit dure, une omelette dont le beurre lui paroissoit rance. Il buvoit d'un vin qui lui faisoit faire la grimace. La cabaretière s'étoit pourtant empressée de lui servir ce qu'elle avoit de mieux. Le compagnon, au contraire, trouvoit son pain et son fromage excellens; il savouroit sa piquette, et s'il interrompoit un moment son repas; c'étoit pour dire de ces gaillardises, un peu grivoises peut-être, mais qui prouvent l'absence du souci. Il a déjeuné, il va payer et partir. « Combien ma chopine, « notre hôtesse? — Six blancs, camarade. — « C'est donné, ma foi, car il est excellent. Je « veux vous régaler aussi. Ecoutez une chanson « nouvelle, qu'on chante partout Paris, et « qui va faire ma fortune à Etampes. — Volon-

« tiers, camarade; j'aime les chansons, je ne « chante même pas mal, à ce que dit not'bour- « geois, et si l'air n'est pas difficile... — Je vous « l'apprendrai, notre hôtesse. J'ai là mon violon, « vous le suivrez. Je ne regarde pas à un quart « d'heure, quand il s'agit d'obliger une brave « femme comme vous. — Voyons, chantons, « et je paie chopine à mon tour. — Tope. »

Cette chanson, comme vous l'avez probablement prévu, étoit celle qui avoit fini de donner l'éveil aux créanciers de Roberville. Il interrompit le chanteur au quatrième couplet, il paya son écot, et il sortit en se disant : « Ma « honte est publique; je ne peux plus tromper « personne. »

Il renonce au projet de surprendre de l'Oseraie; non qu'il se repente de l'avoir formé, mais il juge l'exécution impossible. Il s'éloigne encore de Paris, il marche au hasard; il s'assied enfin sur le revers d'un fossé, plus accablé encore de regrets que de fatigue.

Une vinaigrette passe. Celui qui naguère, s'étendoit dans une voiture dorée, ne dédaigne pas d'y prendre place entre une nourrice et un capucin. Peu lui importoit où le mèneroit la brouette : le mouvement, la conversation, pouvoient l'arracher à lui-même, et c'est ce qu'il vouloit.

Le capucin finissoit de dire son bréviaire, et la nourrice de faire téter son enfant. Ces impor-

tantes opérations terminées, on recommença à jaser. Le capucin apprit à ses compagnons de voyage qu'il alloit prêcher la St.-Vincent de Paule dans un couvent de Sœurs de la Charité, où le prédicateur, lorsqu'il avoit du talent, étoit fort bien traité, quoique la maison fût pauvre. La nourrice conta que son nourrisson appartenoit à un procureur qui venoit de saisir les meubles d'un coquin. « Ma bonne, dit le « capucin en nasillant, les apparences sont « souvent trompeuses, et la charité chrétienne « défend d'y croire; elle ordonne même de « pardonner au coupable. — Oh! révérend « père! il n'est pas question ici d'apparences, « et ce Roberville est un fripon, comme vous « êtes un saint homme. » Elle commence l'histoire dès son origine; elle n'oublie aucune circonstance; elle en ajoute, selon l'usage. Lorsqu'elle s'arrête pour cracher, le capucin prend la parole, et dit bénignement : « Dieu « amollisse l'âme du pécheur, et lui fasse la « grâce de s'amender! » La nourrice reprenoit, après la pieuse exclamation; et elle n'étoit pas à la moitié de son récit, que Roberville se plaignit d'une colique qu'il n'avoit pas, et se fit descendre sur le grand chemin.

Comment, pensoit-il, le criminel peut-il échapper un instant à lui-même? Je n'ai à me reprocher que des fautes, et je ne trouve pas un moment de repos. Il ma che, il avance; le

marchand de chansons lui a appris qu'il est sur le chemin d'Etampes, et il aime autant aller à Etampes qu'ailleurs.

Une maison simple, mais agréable, se présente à lui. Une cour plantée de tilleuls, tapissée d'espaliers, dont le vert gazon est coupé par des petites allées sablées, s'étend jusqu'à la grande route. Une grille, dont une couleur légère couvre le fer, toujours triste et menaçant, fait la sûreté du propriétaire, et permet à l'œil de s'égarer dans la plaine.

Roberville s'arrête devant cette grille. Une jeune femme est assise sur le gazon. Elle encourage, elle guide les premiers pas d'un enfant qui voudroit et qui n'ose s'échapper de ses bras. Roberville ne voit pas son visage, mais il est frappé des grâces de son maintien, et de ses moindres mouvemens. La douce anxiété, la tendresse attentive, portent en avant, en arrière deux bras arrondis, sur lesquels l'enfant chéri retrouve l'équilibre, ou cherche un appui. « Ah! disoit tout bas Roberville, qu'il est « heureux, le père de cet enfant! il jouit de « ses caresses; il trouve en lui un lien nouveau, « qui l'unit doublement à sa femme. La jeune « épouse trouve dans le plus saint des devoirs « le plus doux des plaisirs : aime-t-on ainsi son « enfant sans en chérir le père? Oh! cette « jeune femme ne connoît, j'en suis sûr, ni « mousquetaire, ni duc, ni directeur général

« des vivres, ni roi, ni maréchal de France,
« ni petit abbé. Elle compte pour rien les jouis-
« sances du luxe : et que sont-elles en effet ?
« L'ostentation est-elle un sentiment ? Ne cesse-
« t-on pas au contraire de sentir, à mesure
« qu'on s'éloigne de la nature? Si je m'étois
« marié, comme l'époux de cette jeune femme,
« content dans mon intérieur, versant le bon-
« heur autour de moi, je serois heureux de la
« félicité des miens, j'aurois conservé ma for-
« tune; je ne serois pas fugitif, errant désho-
« noré. »

Pendant qu'il fait ces réflexions, et bien d'autres peut-être, l'enfant, dans la vivacité de ses jeux, porte les yeux sur lui et s'arrête. La jeune mère se tourne ; Roberville croit la reconnoître; il est déjà reconnu. Un cri léger s'échappe de la bouche la plus fraîche et la plus pure ; elle prend son enfant sur l'un de ses bras; elle court à la grille, elle l'ouvre ; elle passe au cou du malheureux le bras qu'elle a réservé à l'amitié. « C'est vous, mon frère, qui
« m'avez si long-temps oubliée! — C'est vous,
« Félicité, que je retrouve heureuse, qui êtes
« si digne de l'être! Ah! j'oublie auprès de
« vous toutes mes infortunes. — Vous êtes in-
« fortuné! Entrez, venez, reposez-vous ici.
« On nous avoit dit cependant que vous étiez
« riche; que ma sœur vivoit dans l'opulence,
« et à Paris, c'est-çà qu'on appelle le bonheur.

« Asseyez-vous, mon cher Roberville. — Plus « de Roberville, oubliez ce nom-là. Je l'ai « pris pour me déroberaux railleries qu'accu- « muloient sur moi mes prétentions au fau- « teuil académique, et leurs résultats piquant. « Je reprends mon premier nom, pour cacher « la victime de malheurs que je me suis atti- « rés, et de l'humiliation qui en est la suite. »

Une petite table est déjà placée devant lui. Elle est couverte d'un linge blanc comme la neige. Le vin et versé, les morceaux sont coupés par la main hospitalière. La douce voix invite, presse Roberville. Il est préoccupé, il entend mal, il mange peu. On confie pour un moment l'enfant chéri à une servante intelligente et douce. On se met à table avec Robert; des mots caressans le ramènent à lui, et l'exemple provoque l'appétit.

La bonne, l'aimante Félicité est un peu curieuse. On l'est plus au village qu'ailleurs, et sa curiosité étoit aiguillonnée par l'intérêt qu'elle portoit à son beau-frère. Robert eût voulu lui cacher ce que son amour-propre craignoit tant d'avouer. Mais la maudite chanson arriveroit là comme ailleurs. Il faudroit discuter couplet par couplet, justifier certaine circonstance, et pallier telle autre : ce seroit à ne pas finir. Un récit franc et court prévenoit toute explication postérieure. Robert céda aux instances de sa belle-sœur.

Il contoit avec adresse; il glissoit sur un fait, il se bornoit à en indiquer un autre, il cherchoit enfin à concilier ce malheureux amour-propre avec la vérité. Rien n'échappoit à la jeune femme. Elle pénétroit, elle entendoit tout. Elle ne se permit pas une observation, elle ne proféra pas une parole; mais souvent profondément affectée, elle levoit les yeux au ciel, et sembloit lui dire avec reconnoissance : Je vous remercie de m'avoir préservée de tant d'écueils.

Il étoit naturel que Robert désirât entendre l'histoire du mariage de Félicité. Elle fut courte, parce que les gens sages et heureux n'ont presque rien à dire. La journée qui va commencer, ressemblera à celle qui vient de s'écouler. Leur vie est un long calme.

« Vous vous rappelez, mon frère, l'instant « où j'ai quitté Paris. Rentrée avec mon père « et ma mère dans nos foyers de Rancy, je « partageois mon temps entre les travaux do- « mestiques et les arts dont j'avois acquis quel- « que habitude, en suivant les leçons de ma « sœur. Ma mère ne paroissoit disposée à faire, « en ma faveur, aucun sacrifice; et au village « comme à Paris, les hommes sont calculateurs. « Je prévis que j'étois destinée à vivre seule, « et je songeai à m'assurer des ressources. Je « me perfectionnai dans les talens que je n'a- « vois pour ainsi dire qu'effleurés, et je voulus « former par la lecture mon esprit et mon

« cœur. Les premiers livres qui me tombèrent « sous la main, m'amusèrent beaucoup; mais « quand je voulus me rendre compte de mes « lectures, je trouvai que j'avois employé mon « temps à peu près comme mon père, qui lit « tous les jours un journal. Je consultai notre « curé sur le choix de mes livres. Il m'en donna « dont il faisoit un cas particulier, et je m'a- « perçus qu'il n'y avoit de différence de ces « volumes aux autres, que par l'ennui que « m'inspiroient les derniers. J'étois fort em- « barrassée, lorsque M. Moreau nous rendit sa « première visite.

« M. Moreau est un homme de vingt-cinq « ans, d'une figure ouverte, d'une taille bien « prise, d'un sens droit et d'une gaieté inalté- « rable. Il héritoit, d'une tante, deux cents « arpens de terre, dont il venoit prendre pos- « session à Rancy, et un ami commun l'avoit « recommandé à mon père. Chasseur déterminé, « il avoit pris son fusil pour charmer l'ennui « du chemin. Un lièvre et quelques perdreaux, « qui garnissoient sa carnassière déterminèrent « ma mère à l'engager à dîner. Mon père ajouta « à cette offre celle d'un lit. M. Moreau accepta « franchement, et me regarda faire les apprêts « du repas avec quelque intérêt. Ma mère est « grondeuse, et je suis docile; elle trouvoit « mal ce que je faisois; je tâchois de mieux « faire, et je ne répondois pas. Voilà, dit

« M. Moreau, la meilleure façon de répondre.
« C'est le premier mot qu'il m'ait adressé.

« Ma mère me chargea de faire les honneurs
« du dîner, et M. Moreau me dit : La grâce
« et la cordialité font le charme d'un repas, et
« celui-ci me paroît excellent. Je ne répondis
« rien à M. Moreau, et je crois que je rougis.

« Après le dîner, je m'occupai des soins du
« ménage, et je perdis souvent de vue M. Mo-
« reau; mais il me sembla que ses yeux me
« cherchoient et qu'il me revoyoit avec plaisir.

« Lorsque j'eus rétabli l'ordre partout, je
« rentrai, et je trouvai au millieu de la salle
« un pupitre dressé et ma harpe. Ma mère m'or-
« donna de commencer, et j'obéis. Lorsque
« j'eus fini le morceau, M. Moreau me dit :
« Vous avez deux talens, celui de bien exécu-
« ter et de ne pas fatiguer d'avance vos con-
« vives en instances multipliées, et par ces
« réponses évasives qu'on prendroit pour de
« la modestie, si on ne démêloit le sot orgueil
« qui les dicte. Je fus bien aise que M. Moreau
« eût du discernement.

« Je rangeai mon pupitre et ma harpe. Je
« pris mon ouvrage et je ne parlai plus. Quand
« on ne dit rien, on observe, et je m'aperçus
« que M. Moreau étoit rêveur. Je ne savois trop
« à quoi attribuer sa rêverie; mais je rêvai
« aussi.

« Ma mère s'en aperçut, toussa, et je repris
« mon aiguille.

« Je sortis, un panier au bras, et j'allai « cueillir des fruits pour le souper. Je chantois, « en les cueillant, la romance que j'avois « accompagnée de ma harpe, non qu'elle me « plût davantage qu'une autre, mais parce « qu'elle avoit fait plaisir à M. Moreau.

« M. Moreau étoit derrière moi. A la fin du « dernier couplet, il me dit : Vous chantez « mieux ici que dans la salle ; pourquoi cela ? « — C'est parce que je me croyois seule. — On « n'est jamais seule quand on a un cœur.

« Voilà le premier et le seul mot de M. Mo- « reau auquel je n'ai pas répondu.

« Il engagea la conversation, et me parla « d'abord d'économie rurale. Je répondis en « personne instruite. Il me parla ensuite de « moi, et je ne répondis plus que oui ou non.

« Ce genre de conversation me parut péni- « ble, et je le priai de m'indiquer quelques « bons ouvrages. Toute lecture oiseuse, me « dit-il, offre plus ou moins de danger. Les « autres vous sont inutiles, parce que vous « savez ce qu'une femme honnête doit savoir. « Ne lisez plus. Je ne lirai plus, répondis-je.

« Voyez, reprit-il, ce jeune arbre. Il est « plein de séve et de vigueur. Ses rameaux sou- « ples et verdoyans s'étendent de tous côtés. « Qu'on le taille, qu'on le régularise, on lui « ôtera son énergie et sa grâce. J'avois promis « de ne plus lire, cédant à l'espèce d'empire

« que M. Moreau prenoit sur moi. La compa-
« raison du jeune arbre me persuada qu'il avoit
« raison.

« Il cueillit une pêche, l'ouvrit et m'en
« présenta la moitié. Elle me parut meilleure,
« peut-être parce que je la partageois avec lui.

« Nous soupâmes. Chacun se retira dans sa
« chambre, et je m'aperçus, pour la première
« fois, que j'étois seule dans la mienne.

« Je ne dormis pas et je me levai plus fraî-
« che que la veille. Je descendis au jardin. J'y
« trouvai M. Moreau. Il me demanda si j'avois
« bien reposé. Pour la première fois je mentis
« à M. Moreau, et ce fut la dernière.

« La politesse vouloit que je lui demandasse
« à mon tour comment il avoit passé la nuit.
« Il me répondit qu'il n'avoit pas dormi : je n'o-
« sai lui en demander la cause.

« M. Moreau me dit qu'il étoit garçon. Je
« rougis, et ce fut, je crois, de plaisir. Il ajouta
« qu'il avoit à Châtenai une jolie habitation,
« et un domaine assez considérable qu'il faisoit
« valoir; et cela ne me fit ni plaisir, ni peine.
« Il m'avoua qu'il s'ennuyoit d'être seul, et son
« ennui me parut naturel. Il m'assura qu'une
« femme telle que moi feroit le bonheur de sa
« vie : je pensai qu'il feroit aussi le mien. Il
« sollicita mon aveu pour me demander à mes
« parens. Je ne répondis rien. Mais ma main
« étoit dans la sienne, et probablement je la

« lui serrai, je ne sais comment, car je vis la « joie briller sur son visage; et il me quitta « aussitôt.

« Une fille qui sait qu'on la demande, est « toujours embarrassée. Je fus cacher mon em- « barras sous une treille. Personne ne me « voyoit, et je me sentois rouge comme une « cerise.

« Je rentrai en tremblant, et ma mère me « dit : Mademoiselle, embrassez votre époux! « Je ne la fis pas répéter.

« De ce jour, M. Moreau ne nous quitta « presque plus, et je sentis bientôt que ce n'é- « toit pas le désir de l'indépendance qui me « déterminoit à me marier.

« Pendant les quinze jours qui s'écoulèrent, « M. Moreau m'inspira autant de respect que « d'amour, et je ne conseillerai jamais à une « jeune personne d'épouser un homme qu'elle « ne respecte pas.

« Le notaire du village vint nous lire le con- « trat. On ne me donnoit que deux mille écus. « J'eus la foiblesse d'en paroître humiliée. M. « Moreau me dit à l'oreille : Qu'importe qu'un « diamant soit monté sur un peu plus ou un peu « moins d'or? Je souris à M. Moreau.

« On nous maria le lendemain. Le célébrant « me demanda si je prenois M. Moreau pour « mon époux. — Pour mon époux, pour mon « ami, pour mon protecteur. — Promettez-vous

« obéissance? — Aimer, n'est-ce pas tout pro-
« mettre? M. Moreau me sourit à son tour.

« On fit une noce, il y eut une fête : je ne
« vis que M. Moreau.

« Il me conduisit ici. Voilà votre demeure,
« me dit-il. Vous y serez libre, parfaitement
« libre : l'épouse sage n'obéit qu'à elle-même
« en remplissant ses devoirs.

« Depuis que je le connoissois, son maintien,
« ses manières, son ton, avoient toujours eu
« quelque chose d'auguste et d'imposant. Il
« avoit voulu, me dit-il, me connoître et me
« juger. Sûr de moi, il alloit revenir à son
« caractère : il y revint, et n'en fut que plus
« aimable.

« La paix, la gaieté, l'abondance et l'amour
« habitent cette maison. Tous nos jours se res-
« semblent, parce que tous nos jours sont heu-
« reux.

« Je ne croyois pas que notre commun bon-
« heur pût s'accroître encore. M. Moreau me
« dit, en recevant sa petite Cécile, que je lui
« devenois plus chère. Moi, je sens que la tenir
« de son amour, c'est être deux fois mère.

« Vous savez tout, mon frère. L'histoire de
« cette première année est aussi celle de la
« seconde, et je crois pouvoir me flatter que ce
« sera celle de toute notre vie. »

FIN DU TOME PREMIER.

MONSIEUR
DE
ROBERVILLE.
II.

OEUVRES DE PIGAULT - LEBRUN,

A MOITIÉ MEILLEUR MARCHÉ QU'A PARIS.

Adélaïde de Méran, 2 *vol. in*-12, . . fr. 5 - 00
Angélique et Jeanneton, 1 *vol. in*-12, . 2 - 50
Les Barons de Felsheim, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
Les Cent-vingt Jours, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
Cet ouvrage contient : *Théodore ou les Péruviens ; — M. de Kinglin ; — Métusko ; — Adèle et Dabligny.*
Le Citateur, 1 *vol. in*-12, ... 2 - 50
L'Enfant du Carnaval, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
La Famille Luceval, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
La Folie Espagnole, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
Le Garçon Sans Souci, 1 *vol. in*-12, . . 2 - 50
Jérôme, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
L'Homme à Projets, 2 *vol. in*-12, . . . 5 - 00
Mélanges Critiques et Littéraires, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
Mon Oncle Thomas, 2 *vol. in*-12, . . 5 - 00
M. Botte, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
M. de Roberville, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00
Nous le sommes tous ou l'Égoïsme, 1 *vol. in*-12, ... 2 - 50
L'Observateur, 1 *vol. in*-12. . . . . 2 - 50
L'Officieux ou les Présens de noces, 1 *vol. in*-12, ... 2 - 50
Théâtre et Poésies, 5 *vol. in*-12, . . . 12 - 50
Tableaux de Société, 2 *vol. in*-12, . . 5
Une Macédoine, 2 *vol. in*-12, ... 5 - 00

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE,

PAR

PIGAULT-LEBRUN.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Eccles.

TOME SECOND.

BRUXELLES,
CHEZ FERRA AÎNÉ, LIBRAIRE, RUE DU CHÊNE,
N° 1429.

1820.

IMPRIMERIE DE HAYEZ FRÈRES ET SŒURS.

MONSIEUR

DE

ROBERVILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Robert devient le confrère de l'empereur de la Chine.

« Mon frère, voyez-vous ces peupliers, là-bas,
« au fond de cette vallée? — Je distingue
« même ce tertre vert qu'ils semblent couron-
« ner. — C'est-là que je vais attendre M. Mo-
« reau, quand il revient du marché voisin;
« c'est-là qu'il trouve son enfant, qu'il l'em-
« brasse, qu'il le prend sur le devant de sa selle.
« Il est heureux quelques minutes plus tôt, et
« moi aussi. — Vie pastorale, patriarcale,
« vraie source du bonheur, que méconnoît
« l'homme opulent et fastueux, pour la seconde
« fois tu me séduis, tu fixes tous mes vœux,
« tu.... — Voilà de grands mots, mon frère!
« ici, nous nous bornons à la chose. Allons,
« venez. Nous verrons bientôt la grosse jument
« grise, et le manteau bleu roulé sur sa croupe
« pommelée. »

Robert offrit son bras. « Je marche bien, dit-« elle, et j'aime à marcher en liberté. » Elle porte sa petite Cécile; elle lui sourit, elle lui parle, elle lui chante tout à la fois. Robert, étranger à ses sensations, continue, pour faire quelque chose, l'idylle en prose sur la vie patriarcale. L'heureuse mère ne l'écoute pas, et il se tait, parce que l'orateur, comme tous ceux qui cultivent les arts, veut des auditeurs, des témoins : la nature se suffit.

Les voilà sous les peupliers ; ils sont assis sur le gazon. L'enfant recommence ses jeux, cueille une fleur, la présente à sa mère, la reprend et l'effeuille. La mère se prête à tout et ne voit rien. Ses yeux sont fixés sur la route; elle cherche la jument grise, à travers la vapeur qui semble terminer l'horizon. Robert, que tout enchante, sort cependant de sa douce extase pour s'occuper de ses intérêts : on en revient toujours là. « Félicité, dit-il, je ne connois pas M. Moreau; « mais je vous ai confié certaines particularités « qui pourroient lui déplaire, et dont, par cette « raison, il est inutile de lui parler. — Mon « frère, taire quelque chose à son mari, est le « premier pas vers la dissimulation, et une « femme dissimulée doit aller plus loin qu'elle « ne veut. Je me suis promis de découvrir à M. « Moreau jusqu'à mes pensées les plus indiffé-« rentes. C'est me mettre dans l'heureuse néces-« sité de penser et d'agir en son absence comme

« s'il étoit présent. M. Moreau saura tout; mais « il m'aime, et il sait me deviner: soyez tran- « quille... Le voilà, le voyez-vous? Il partage « mon impatience, il arrive au grand trot. »

Robert voit, à travers un nuage de poudre, un homme jeune et frais. Tous ses mouvemens indiquent la force, et le contentement se peint sur sa physionomie. Il sourit à sa femme, il la salue de la main, il arrive, il saute à terre avec la légèreté de l'oiseau. Déjà il tient son enfant sur un bras; il presse de l'autre son heureuse compagne; il s'aperçoit enfin que Robert est là. Il ne s'informe pas qui il est: sa femme ne le lui laissera pas ignorer, parce qu'elle ne voit que des gens estimables. Il accueille son hôte avec franchise et cordialité, et Robert est avec lui, comme s'il le connoissoit depuis long-temps.

Il a l'habitude de remonter à cheval et de promener sa Cécile au petit pas, en parlant à sa femme de leurs intérêts communs. Mais Robert est là, et si M. Moreau ne sait pas comment il faut faire la révérence en entrant dans un salon, il n'ignore rien en procédés, parce que le cœur les indique. Il passe la bride à son bras, et on prend à pied le chemin de la métairie.

Madame Moreau vouloit parler, et elle éprouvoit de l'embarras. « Tu as quelque chose à me con- « fier, lui dit son mari. J'écoute. » Elle nomma Robert, et Robert s'y attendoit. Elle raconta son histoire tout entière; il souffrit en l'écou-

tant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle répéta la prière qu'il lui avoit faite de taire certaines choses, et la réponse qu'il avoit reçue d'elle! Combien Robert se trouva petit, en se comparant à ces êtres sages! Il se taisoit; il attendoit avec anxiété ce qu'alloit prononcer M. Moreau; il cherchoit ses pensées sur sa figure: elle étoit impénétrable.

« Monsieur, lui dit l'honnête homme, lors-
« que sa femme eut cessé de parler, je vous
« avoue que je ne serois pas flatté de vous voir
« chez moi. Je ne vous reproche pas des fautes
« et des imprudences; vous en êtes puni, et ce
« qui ne blesse pas directement l'honneur est
« indifférent à la société. Mais vous avez fait une
« bassesse, et je ne vivrai avec vous que quand
« vous l'aurez réparée. L'air qu'on respire ici
« est pur, et vous n'en êtes pas digne encore.
« Retirez cette vaisselle du lieu où vous l'avez
« mise; rendez-la au légitime propriétaire. Il
« ne vous restera rien; mais vous ne serez que
« malheureux, et ma femme alors s'empressera
« de vous avouer.

« Si vous êtes revenu de vos erreurs, si vous
« êtes décidé à vivre en paix avec vous et les
« autres, ma maison vous sera ouverte; et vous
« ne me serez pas à charge. J'ai des terres sur
« deux villages; je ne puis suivre l'exploita-
« tion à Rancy et à Châtenay; vous remplacerez
« un homme que j'ai été forcé de renvoyer;

« vous me suppléerez ici, et je vous ferai « un traitement convenable.

« Vous n'entendez pas l'agriculture ; ma « femme guidera vos premiers essais, et vous « verrez bientôt qu'avec du courage et de la « persévérance, on fait à peu près ce qu'on « veut.

« Nous voilà à ma porte. Allez, monsieur, « et ne reparoissez ici que lorsque vos mains se- « ront pures.

« Tu souffres, Félicité ! Je n'ai pas voulu « t'affliger ; je ne condamne même pas ta con- « duite ; mais plus expérimenté et plus ferme « que toi, je dois voir mieux, et marcher « d'un pas plus égal dans la route que nous « nous sommes tracée. »

Robert voit refermer la grille, et les époux rentrent chez eux, sans tourner la tête, sans paroître lui donner seulement une pensée. « C'est un bien honnête homme que M. Moreau, « se dit-il ; mais sa probité est un peu dure. »

Que va-t-il faire ? Suivra-t-il le conseil qui lui a été donné, ou s'exposera-t-il à de nouvelles aventures pour conserver sa vaisselle ? « Ma foi, dit-il, j'ai essayé une fois d'être « vertueux, et cela ne m'a pas réussi, parce « que j'ai voulu porter la vertu à l'excès, et « que rien d'extrême n'est durable. Ayons cette « fois une vertu douce, accommodante ; bor- « nons-nous à être aussi bon que notre nature

« le comporte, et jouissons enfin d'un repos « constant. Quoi de cruel comme la guerre « qu'il faut se faire à soi-même, quand les « autres nous la font ? Quoi de plus humiliant « que de n'oser lever les yeux devant un hon- « nête homme, que de se sentir accablé de « l'ascendant de Moreau, par exemple ? Al- « lons, allons, réveille-toi, Robert; sors d'une « longue léthargie, méprise sans retour ce « que tu as estimé, recherché; soit laboureur. « Il est véritablement grand, celui qui sait « apprécier cet art utile

« . . . . . Qui nourrit les mortels.
« Dans l'enfance du monde il obtint des autels.

« Oui, les laboureurs sont les hommes par « excellence,

« D'utiles citoyens respectable assemblage,
« Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage.

« Je veux me ranger parmi vous, et peut-être « on me dira un jour :

« Le conquérant détruit, tu conserves le monde.
« Il ravage la terrre et tu la rends féconde.

« Ma foi, je sais fort bon gré à Thomas d'a- « voir fait ces vers-là. Ils élèvent mon âme, « et je me vois déjà le confrère de l'empereur « de la Chine, qui est, dit-on, le premier « laboureur de ses états. »

Rien n'abrège la longueur du chemin, comme un projet nouveau. On est tout entier à ses idées. On les classe, on les mûrit, on s'en amuse, on les caresse. On oublie le passé,

le présent ; on vit dans l'avenir, on y transporte tout son être. Sous ces rapports, il n'est personne qui n'ait été souvent homme à projets.

L'aspect des murs de Paris arracha Robert à son sillon. Il se souvint que certaines gens avoient des droits sur sa personne : et comme on ne laboure pas en prison, il jugea à propos de prendre quelques précautions, pour s'assurer les autels qu'on devoit lui ériger un jour. La première fut d'attendre la nuit pour rentrer dans la capitale ; la seconde, d'envoyer un homme sûr retirer sa cassette, parce que des recors, ou autres gens de même espèce, pouvoient fort bien l'attendre devant l'hôtel d'Atys. Il ne restoit qu'une difficulté à lever : c'est qu'il ne connoissoit personne sur qui il pût compter. « Ah ! dit-il en soupirant, j'ai été entouré de « flatteurs, et je n'ai pas su me faire un ami. « J'ai avalé leur encens comme un sot. Que « m'en reste-t-il aujourd'hui ? ce qui restera « un jour à ceux qui ne se doutent pas qu'en « eux on n'encense que la fortune. »

Tout cela étoit bien bon, bien beau, bien philosophique, mais ne remédioit à rien. Robert se frottoit le front, en attendant, dans une auberge, que l'obscurité couvrît ses démarches. Il trouva enfin un moyen qui lui parut admirable, quoiqu'il fût connu de bien du monde ; mais il se croyoit inventeur. Que de grands hommes qui ne seroient rien, si la bibliothéque d'Alexandrie existoit encore!

Robert entre dans Paris. Il va s'établir dans un hôtel garni, à cent toises de l'hôtel d'Atys. Il écrit à madame ; il réclame son dépôt. Il demande au maître de la maison un homme sûr, et on lui amène un crocheteur, qui est le commissionnaire, le frotteur et l'homme de confiance de l'hôtel ; c'est lui qui va recevoir pour les voyageurs.

Robert ne peut craindre qu'un homme à qui depuis long-temps on confie des lettres de change, disparoisse avec une cassette, dont d'ailleurs il ignore le prix, et qu'il doit présumer ne renfermer que les effets du nouveau commensal. Il n'y a donc pas d'inconvénient à l'expédier, et il l'expédie.

Durocher ressembloit à ces joueurs téméraires, qui poussent la *veine* aussi loin qu'elle peut aller. M. Bernard avoit fourni de la vaisselle ; elle ne se trouvoit pas à l'hôtel de Roberville ; l'acquéreur n'avoit pas un ami ; il s'étoit rapproché un instant de sa femme ; il étoit vraisemblable que les services d'argent et de vermeil étoient chez madame d'Atys.

La première idée de Durocher fut de s'en assurer ; la seconde, de s'en emparer ; la troisième, de mettre les plats et les assiettes en lingots ; la quatrième, de convertir le tout en écus.

Durocher endosse l'habit noir râpé ; il se coiffe de la perruque de chien-dent ; il fiche la plume derrière l'oreille ; il met quelques pape-

rasses dans sa poche, et il va frapper à la porte de l'hôtel d'Atys. Il sait qu'il est facile d'intimider une femme qui n'entend pas les affaires, et que le mot *recéler* suffit pour lui faire ouvrir toutes les portes.

Il s'annonce *de par le Roi*. A ce nom respecté, quoiqu'alors peu respectable, le Suisse tremble, Zulime sourit, et madame d'Atys est persuadée qu'un émissaire de M. Bontems est à sa porte : elle fait entrer Durocher.

Durocher se présente, et parle avec effronterie. Il tire de sa poche un procès verbal des interrogations faites à M. de Roberville, et des réponses d'*icelui*. Il en résulte qu'il a soustrait sa vaisselle, et qu'elle est cachée chez sa femme. Le prétendu procès verbal est le brouillon d'une satire contre le duc d'Aiguillon, que Durocher se propose de colporter, quand il aura mangé l'argent qu'il a escroqué.

Madame d'Atys avoue qu'elle a reçu une cassette de son mari, mais qu'elle ignore ce qu'elle renferme.

Durocher tire de sa poche une ordonnance de Louis XIII contre les recéleurs, et madame d'Atys frémit, lorsqu'elle entend qu'il ne s'agit de rien moins que du fouet, de la marque et de dix ans de reclusion. Elle ordonne à Zulime de livrer la cassette. Vous devinez que l'ordonnance de Louis XIII étoit une pièce aussi authentique que le procès verbal.

Voilà Durocher en possession de la chère cassette, et cela ne lui suffit pas : l'insatiable ! il feint de prendre acte des déclarations de madame d'Atys, et il lui notifie qu'en sa qualité d'huissier exploitant, il ne peut se dispenser de la conduire au Fort-l'Evêque. Madame d'Atys pleure, et Zulime court faire son paquet, où, dans son désespoir, et par pure distraction, elle ne manquera pas de mettre les effets les plus précieux et les plus portatifs qui lui tomberont sous la main.

Durocher paroît s'attendrir. Il proteste qu'il n'a pas un cœur de pierre, qu'au contraire il aime beaucoup les femmes, qu'il a toujours saisi l'occasion de leur marquer son dévouement, et que pour peu que madame soit susceptible de reconnoissance.... Madame entend ce que cela veut dire. Elle tire de son secrétaire un rouleau de cent louis. Durocher le prend avec une profonde révérence, et le coquin n'oublie pas de baiser la jolie main qui le lui présente.

Il appelle le crocheteur qu'il a amené avec lui; la cassette est chargée sur les crochets. Durocher se voit maître d'une valeur suffisante pour se dispenser de faire désormais le métier dangereux, sous plus d'un rapport, de misérable auteur satirique. Il va se retirer avec son trésor.

Avoir une jolie femme est plaisir; succéder à son maître est vanité; et cette dernière sensation

n'est jouissance que par la publicité. En conséquence, monsieur le maréchal ne venoit chez madame d'Atys qu'à quatre chevaux; le bâton peint sur tous les panneaux, indiquoit son rang; on lisoit son nom sur les galons de soie dont le cocher, le postillon et quatre laquais étoient chamarrés, et les badauds, stupéfaits, le regardoient passer avec admiration, et n'auroient pas manqué de dire, s'ils n'eussent eu la bouche ouverte : qu'on est heureux d'avoir une maîtresse du Roi! Eh! imbécile! n'as-tu pas ta femme, qui n'a été la maîtresse de personne? Et toi, ne vas-tu pas épouser une jeune fille, élevée par une mère sage et prudente, et qui ne connoîtra de l'amour que ce que tu pourras lui en apprendre? Canaille, qu'on mène par les yeux, et qui se prosterne dans la boue, devant un peu de dorure!

Monsieur le maréchal paie assez cher pour être chez lui à l'hôtel d'Atys, et on ne se fait pas annoncer chez soi. Il entre, et ses quatre laquais s'arrêtent respectueusement à l'antichambre. Un laquais méprise une fille; mais il lui marque des égards en proportion de la foiblesse du maître : Il faut vivre.

Monsieur le maréchal voit un crocheteur chargé, un homme qui change de visage à son aspect, et sa maîtresse, dont la dernière larme n'est pas encore essuyée. Il s'inquiète, il s'informe, il apprend ce qui vient de se passer. Mon-

sieur le maréchal n'est pas savant, mais il sait lire. Il ordonne à l'huissier prétendu de lui communiquer les papiers en vertu desquels il s'arroge des droits sur les meubles et les personnes.

Rien de plus sot qu'un coquin pris sur le fait. Celui-ci avoit parlé du fouet et de la marque, et il venoit de faire précisément ce qu'il falloit pour recevoir l'un et l'autre. Il tomba à genoux devant Monsieur le maréchal, et lui demanda grâce. Monsieur le maréchal lui répondit qu'il étoit le maître de le faire pendre, ce qui n'étoit pas vrai; mais les grands seigneurs ne doutent de rien.

Monsieur le maréchal ajouta qu'un général d'armée ne descend pas jusqu'aux formes judiciaires. Monsieur le maréchal oublioit qu'il avoit été constamment battu, et il ne savoit pas qu'il n'y a plus de gouvernement où un homme quelconque se met impunément au-dessus de la loi. En vertu de cette ignorance, Durocher reçut des quatre laquais deux cents coups de bâton; et il disoit en se retirant clopin-clopant : « C'est à douze francs par coup, et bien des « gens, qui passent pour valoir mieux que « moi, en recevroient volontiers à pareil prix. »

Vous comprenez que monsieur le maréchal avoit dédaigné de retirer les cent louis extorqués à madame d'Atys. Mais madame d'Atys qui ne dédaignoit rien, eut grand soin de se les faire rendre par monseigneur.

Durocher fut bassiner ses contusions avec de l'eau-de-vie camphrée. Il alla dîner ensuite avec une fille qui n'étoit inférieure à madame d'Atys que par le costume et l'ameublement. L'extérieur est tout, et vous remarquerez que tel homme, qui rougiroit d'aborder une fille qui court les rues, ne balance pas à faire des courbettes devant une autre fille qui a un salon et des gens, surtout si elle est aux gages de l'homme qui nomme l'emploi qu'il sollicite.

Comme on ne tient aux filles qu'en proportion de ce qu'on dépense pour elles, Durocher, qui n'avoit dépensé que six francs, quitta sa donzelle au dessert, et entra au café du Caveau. Il y vit Jean-Jacques et Philidor; mais il n'entendoit aucun des écrits du citoyen de Genêve, pas même sa Nouvelle Héloïse; il n'étoit pas musicien, et il ne savoit pas jouer aux échecs : en conséquence, il s'éloigna de la foule qui pressoit ces deux grands personnages, qui pourtant n'étoient rien au Caveau, puisque l'un n'y écrivoit pas, et que l'autre n'y faisoit point de musique. Il savoura son moka dans un coin, et il lui passa par la tête que monsieur de l'Oseraie ne faisoit pas donner des coups de bâton comme un maréchal de France, et qu'il paieroit comme lui si on prenoit le *diapason* de son cœur. Il ne falloit pour cela qu'emprunter l'accent de la vertu, et quoi de plus facile pour

un fripon? Ces gens-là parlent probité, morale, religion comme des anges. Ils se contredisent souvent, mais qu'importe? personne n'y prend garde. Ils font des dupes, et c'est tout ce qu'ils veulent.

Durocher se présente chez de l'Oseraie, qui, toujours accessible, le reçoit et l'écoute. Durocher prend le ton convenable. Il plaint M. de l'Oseraie de s'être attaché à un homme qui n'est pas digne de lui, qui l'a même compromis par sa conduite. Cette dernière considération le déterminera sans doute à sauver l'honneur de celui qu'il a produit, protégé, dont il a en quelque sorte répondu, et que poursuivent les lois. Il parle ensuite de M. Bernard, de ce qu'il a fourni, de sa bonne foi, de son malheur, et de la manière dont Robert a soustrait des objets qui devoient être sacrés pour lui.

De l'Oseraie n'avoit entendu parler que confusément des dernières aventures de Robert: Durocher l'instruit de tous les détails. De l'Oseraie frémit, et prend avec lui-même l'engagement formel de n'avoir plus rien de particulier avec cet homme-là. Cependant, comme l'a fort bien observé Durocher, son amitié constante, son active bienveillance, malheureusement trop connues, l'exposent à des reproches. La vertu a des ennemis, d'autant plus nombreux, qu'elle est la satire en action de leur conduite. De l'Oseraie croit déjà entendre la voix publique

s'élever contre lui, et il se décide à tout faire pour la prévenir.

Il remercie Durocher, qui croit déjà voir ouvrir le secrétaire, et qui commence l'histoire mensongère de malheurs mérités. Sur la réputation de M. de l'Oseraie, il s'est attaché à Robert; il l'a guidé dans des opérations dont il n'avoit pas d'idée; il l'a soutenu dans l'esprit de ses subalternes que son élévation rapide avoit indisposés; il a enfin partagé sa disgrâce, et il est tombé dans une honorable pauvreté. De l'Oseraie croit tout, parce qu'il est sans défiance sur des manœuvres qu'il est incapable d'imaginer. Il est touché de l'état désastreux où Durocher est tombé, et comme il est homme, il lui sait gré intérieurement des louanges adroites qu'il lui adresse, de la respectueuse considération qu'il lui marque. Il lui promet de le faire entrer aux affaires étrangères, et de l'aider de sa bourse jusqu'à ce qu'il lui ait procuré une existence. Cette bourse alloit s'ouvrir; Durocher tendoit la main, lorsqu'un particulier se présente et s'écrie: « Que fait ici ce coquin-là? « Tu as osé approcher monsieur, lui parler, « respirer le même air que lui! Eloigne-toi, « misérable! » De l'Oseraie, étonné, attend; Durocher reste muet et confus.

Celui qui venoit de l'apostropher, étoit le tapissier de qui il avoit tiré de l'argent, qui avoit de l'humeur, beaucoup d'humeur, et qui, ne

pouvant recouvrer ses fonds, vouloit au moins se venger. Il n'étoit pas non plus très-digne d'approcher de de l'Oseraie, car il venoit recevoir le prix d'un meuble qu'il avoit vendu le double de sa valeur; mais il trouvoit qu'il étoit juste que quelqu'un payât pour Robert.

Les créanciers avoient vu qu'ils ne retireroient rien des mains des huissiers, ni des procureurs. Dans leur désespoir, ils s'étoient entretenus de leurs pertes : cela console, dit-on. Ils s'étoient montrés leurs mémoires, les larmes aux yeux, et chacun avoit ajouté à ce que s'approprioit la justice, l'argent donné à Durocher, qui les avoit joués les uns après les autres. Le tapissier établit les faits, en présence de M. de l'Oseraie, avec une telle précision, que Durocher s'éloigna à reculons, la rougeur sur le visage, et la crainte dans le cœur. Il ploya le dos, en traversant l'antichambre, où se tenoient quelques valets. Il ne se remit que lorsqu'il eut gagné la rue.

L'audace alors succéda à la frayeur. Il courut à son galetas; et comme il vouloit, n'importe comment, tirer parti de de l'Oseraie, il commença contre lui une plate satire, qu'il se promit de vendre par milliers, parce qu'une satire contre un honnête homme est une curée pour la meute des fripons.

Cependant, de l'Oseraie sentoit la nécessité de sauver la réputation de Robert, qu'il avoit

en quelque façon associée à la sienne. La cassette retirée et rendue, il n'étoit plus que malheureux. Mais comment traiter cette affaire avec une femme qu'il ne doit, qu'il ne veut pas voir, et à qui il ne peut écrire? Un intermédiaire le remplaceroit sans doute; mais qui charger de cette mission? Ne seroit-ce pas dire à quelqu'un : Je vous suppose moins de délicatesse que je n'en ai, et vous paierez mes bons offices par des rapports avec une femme que je méprise complétement? De l'Oseraie étoit fort embarrassé.

D'un autre côté, il craignoit que Robert, poursuivi, réduit à se cacher, ne vînt lui demander un asile. Peut-il le garder chez lui? Le livrera-t-il à ses créanciers? L'un et l'autre parti lui répugnent également.

Un homme estimable trouve difficilement des moyens, parce qu'il en a plus rarement besoin qu'un autre. Mais comme un autre aussi il imagine, quand une circonstance impérieuse l'y contraint.

De l'Oseraie alla trouver Monsieur le maréchal. Il lui parla avec politesse, mais avec fermeté. Il lui représenta que la conduite qu'alloit tenir madame d'Atys deviendroit infailliblement publique, et paroîtroit concertée avec lui si elle étoit blâmable. Il lui rappela que les petits jugent les grands; que c'est la multitude

qui forme l'opinion, et qu'on ne lui échappe jamais. Le maréchal, dont on avoit déjà chansonné la valeur et la tactique, craignit qu'on ne chansonnât encore sa probité : il promit de faire ce que de l'Oseraie lui conseilleroit.

En conséquence, il fut convenu que la cassette seroit renvoyée le jour même à Bernard; qu'on en tireroit un reçu, et qu'on le remettroit à Robert, quand il se présenteroit, avec dix mille francs et une lettre que Monsieur le maréchal reçut de M. de l'Oseraie.

Robert attendoit impatiemment à son auberge le retour de son crocheteur. Il étoit à sa croisée, et semblable à l'Avare de Molière, il cherchoit sa cassette *gris-rouge* sur le dos de tous ceux qui lui paroissoient condamnés à mouiller le pavé de leur sueur, pour ne pas mourir de faim.

Son commissionnaire arrivoit, il n'étoit qu'à trente pas de l'hôtel, et il ne le reconnoissoit point : il n'étoit pas chargé de la précieuse cassette. Cet homme passe sous la croisée, une lettre à la main, un sac sur le bras, et Robert a encore les yeux fixés à l'extrémité de la rue.

Le commissionnaire entre enfin dans la chambre. Robert se tourne; il le reconnoît, il est stupéfait et ne peut articuler que ces mots : malheureux, où est ma cassette? Jacques pose son sac et sa lettre sur la table, et attend le prix de sa course, sans répondre à une question

à laquelle il ne comprend rien, et qu'il ne cherche pas à comprendre : Jacques étoit Limousin.

Robert brise le cachet, court à la signature, et le cœur lui bat lorsqu'il voit le nom de son ancien ami. Il prévoit qu'il a perdu sans retour l'amitié de de l'Oseraie et sa cassette, et il trouve que c'est beaucoup perdre à la fois. Il lit.

« J'ai voulu vous conserver le seul genre « d'honneur auquel vous puissiez prétendre « encore, celui qui consiste à ne pas voler.

« Je suis décidé à ne vous voir jamais, et je « vous défends de vous présenter à ma porte, « ni de vous réclamer de moi à l'avenir.

« Je ne veux pas cependant vous exposer aux « horreurs de la misère. Je vous envoie dix « mille francs, c'est le dernier sacrifice que je « puisse et que je veuille faire pour vous.

« Vous pouvez, avec cette somme, vous mettre « en état de faire quelque chose. Si vous « ne trouvez pas à vous placer selon votre « goût, apprenez un métier, et sachez qu'il « n'est pas d'honnête artisan qui ne soit fort « au-dessus de vous.

« Que j'apprenne un métier ! ces honnêtes « gens, qui n'ont besoin de rien, conseillent « facilement. Je voudrois bien le voir, avec « ses trente ans, débuter chez un cordonnier « ou un tourneur; aller chercher de l'eau à la « bourgeoise, écumer son pot et faire les com-

« missions de la boutique! Il a quelquefois des « idées étranges, mon ami Rifflard. Voyons au « reste son sac de dix mille francs. »

La somme est bien complète, et le reçu de M. Bernard est en bonne forme. Allons, dit « Robert, je prends mon parti, puisque je ne « peux faire autrement. Je retourne chez Mo- « reau; je vais revoir son aimable et aimante Féli- « cité. Je... un moment donc... diable, qu'allois- « je faire? Jacques, approche-moi cette table. » Jacques obéit, et Robert écrit à M. Bernard.

« On vous a remis votre vaisselle par mes « ordres; mais vous avez dû vous apercevoir « d'une petite erreur de mon fondé de pou- « voir. Il a oublié de retirer de la cassette « trois cents louis, sur lesquels vous n'avez au- « cun droit, et que je vous prie de remettre au « porteur de la présente. »

Jacques se remet en course avec le billet. M. Bernard le lit avec beaucoup de gravité, et répond :

« J'ai en effet trouvé trois cents louis dans la « cassette, et je les garde en indemnité des fa- « çons que vous me faites perdre. Si cela ne vous « convient pas, attaquez-moi, nous plaiderons.

« Oh! certainement oui, nous plaiderons, « s'écria Robert. Réclamer des façons pour de « la vaisselle dont je ne me suis pas servi, et « qu'il a peut-être déjà remise en vente dans sa « boutique! Je crois, le diable m'emporte,

« qu'il n'y a de probe au monde que de l'O-
« seraie... et Moreau pourtant. Au reste, ils
« n'en sont ni plus aimables, ni plus indul-
« gens. »

Robert va trouver un procureur et lui explique les faits. « Votre affaire est excellente,
« monsieur. Donnez-moi cent écus pour les frais
« préliminaires. — Je m'en garderai bien, mon-
« sieur. Ce seroient peut-être cent écus de plus
« que je perdrois. — Au contraire, monsieur,
« l'orfévre vous les rendra avec les intérêts. — A
« la bonne heure, monsieur. Mais, puisque vous
« trouvez mon affaire excellente, vous pouvez
« la suivre sans vous faire payer d'avance. —
« Monsieur, c'est mon usage, et je m'en trouve
« bien. — Je pourrois m'en trouver fort mal, et
« je vous tire ma révérence. Oh! je commence
« à connoître les hommes. »

Il va chez un autre procureur, qui a la même opinion de la cause, et qui ne demande pas d'argent. Oh, oh, pensoit Robert, il y a un honnête homme dans cette nuée de procureurs, je ne l'aurois pas cru, et j'ai le bonheur de le rencontrer.

Le procureur prend le titre qui constate que Bernard a reçu trois cents louis qui ne lui appartiennent pas. Il l'enferme dans son secrétaire en répétant à Robert que son affaire est sûre, et il ajoute : « Vous n'aurez rien des sept mille deux
« cents livres, parce qu'il s'en faut cent vingt

« mille livres que vous ayiez de quoi payer vos « dettes. Bernard n'en profitera pas non plus, « parce que cette somme doit être rapportée à « la masse. — Et mangée par la justice. — Peut- « être bien. — Mais de quel droit vous emparez- « vous d'un titre que je vous confie? — Du droit « qu'on a de prendre son bien partout où on le « trouve. — Et il me paroît que partout vous « trouvez votre bien. — Pas de mauvaise plai- « santerie, monsieur! *J'occupe* dans cette affaire « pour le propriétaire de l'hôtel que vous avez « habité trois jours. — Occupez pour le diable « si vous voulez; moi, je ne prétends pas... — « Monsieur, j'ai sentence, et par corps. Voulez- « vous que je vous fasse arrêter? — Je n'en vaux « pas la peine en vérité. — Et voilà pourquoi « vous ne l'êtes pas. Mais, croyez-moi, retirez- « vous sans bruit.

« Si ce coquin-là, disoit Robert en s'en allant, « savoit que je possède dix mille francs, il me « mettroit à la Conciergerie pour me les faire « rendre et les manger avec le reste. Sortons « promptement de cette ville, dont je suis tout- « à-fait dégoûté, et où je ne vois que des fri- « pons..... sans me compter, ou même en me « comptant, car il faut que j'avoue que je n'ai « pas été exempt de la contagion. Retournons « à Châtenay, Châtenay, séjour heureux de la « paix, du repos, de la simplicité.

La bêche, la charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens des grandeurs semés autour des trônes.

Robert se mit en route, et revint à Châtenay, plus gai qu'il n'en étoit parti. Sa conscience étoit allégée, et quoiqu'il ne fût pas l'auteur de l'acte de probité, il jouissoit du plaisir qui suit toujours une bonne action. Il se présenta devant Moreau, avec le visage ouvert qui annonce un homme content de lui. Il tira le reçu de Bernard, et il alloit le présenter : « Serrez « ce papier, lui dit Moreau ; le lire, seroit « nous humilier tous deux. Vous êtes chez vous. « Voilà votre chambre. Reposez-vous-y. On « vous appellera quand le souper sera prêt. « Ah!.... n'oubliez pas qu'on dit ici tout ce « qu'on pense. Adoptez cet usage ; vous lui « devrez l'habitude de ne rien penser que « d'honnête. Je n'ai plus qu'une recommanda- « tion à vous faire. Ne parlez jamais de votre « femme. Un sentiment pénible pour sa sœur, « pour vous, et même pour moi, se joindroit « nécessairement à son nom. Il est des choses « qu'il est bon de paroître avoir oubliées. »

Robert avoit son sac sur le bras. Il n'avoit pas pensé à en parler, et il étoit impossible que Moreau ne l'eût pas vu. Il descendit, et chercha le maître de la maison. « Ici, on dit « tout ce qu'on pense ; mais sans doute on n'y « exige pas qu'on parle avant d'avoir pensé.

« Dans le premier moment je n'ai éprouvé « que la satisfaction d'être fixé entre les deux « plus dignes créatures que je connoisse, et « j'ai oublié de vous dire comment je suis de- « venu possesseur de dix mille francs qui sont « là-haut. » Il raconta ce que vous avez lu ; mais il crut convenable de ne pas parler de certaine lettre qui accompagnoit le cadeau, et dont les expressions n'avoient rien de flatteur. « Nous « verrons, lui répondit Moreau, à placer cet « argent d'une manière aussi sûre qu'avanta- « geuse. Je vais joindre mes moissonneurs. « Choisissez de me suivre ou de rester. »

Robert resta. Il aimoit beaucoup la conversation de Félicité; elle étoit jolie, et une bouche pure donne au moindre mot le charme de la candeur. Robert trouvoit en elle les grâces de la nature, embellies par la décence, la raison aimable, et l'esprit sans apprêt. Il trouvoit que son âme s'agrandissoit auprès d'elle. Il admiroit et sa personne et ce qu'elle disoit. L'enchantement s'étendit bientôt sur tous les objets qui l'entouroient. Il trouvoit charmantes les mines de la petite Cécile; il étoit touché des soins affectueux de Jeannette; il s'arrêtoit devant un arbre, une fleur, un brin d'herbe. Une chanson rustique lui paroissoit fort au-dessus d'un air d'Alceste, et la cornemuse préférable au cor de Rodolphe. Il contemploit le soleil couchant; il jouissoit de la fraîcheur

d'une belle soirée, et il s'écrioit de temps en temps : « Non , on ne connoît rien de tout « cela à Paris; on ne vit pas à Paris ; à Paris, « on cherche à s'étourdir sur son existence. « Ici, tout est vie, tout est sensation, tout est « bonheur. » Robert se lançoit sans cesse au milieu des chimères. Du moins, celle qu'il caresse en ce moment ne lui laissera pas de regrets.

Que devint-il, lorsqu'il entendit le bêlement des agneaux, que la vache docile sembla solliciter la main souple de Jeannette, que les moissonneurs entassèrent les dernières gerbes dans la grange, que Félicité leur servit l'éclanche flanquée de pommes de terre, et la bouteille du vin du cru, que la gaiete naïve anima le repas champêtre, et que Moreau vint clore et achever de vivifier le tableau ? « Il me « semble, s'écria-t-il, voir Jacob et sa chère « Rachel féconder la terre, la couvrir de leurs « troupeaux, et s'entourer d'une postérité aussi « nombreuse que les étoiles du firmament. » Jacob et Rachel partirent d'un éclat de rire, qui ramena Robert du pays de Haran à Châtenay. Sa belle-sœur lui prit la main, le conduisit à la salle à manger. On se mit à table, on parla raison, on n'en soupa pas moins bien, et on fut se coucher à neuf heures, parce qu'il falloit être levé à quatre.

Robert est debout le premier. Il brûle de partager les travaux champêtres de Moreau, il est

près de lui, il attend ses instructions. « J'aime « cette belle chaleur, lui dit son beau-frère, et « je désire qu'elle se soutienne. Venez avec moi. »

Il le conduit à travers les chaumes et les terres labourées. Bientôt Robert s'arrête, pour aller prendre un soulier qu'il a laissé derrière lui. Un instant après, il s'arrête encore, pour attacher avec un cordon une semelle qui se détache de son dessus. « Monsieur, lui dit Moreau, Jacob « ne suivoit pas ses ouvriers en escarpins de peau « de chèvre. — Jacob n'en avoit même pas. — « Mais je vous conseille d'en avoir, et de soli- « des. — Je m'en ferai faire demain. »

Ils passent à côté d'une haie. La grosse veste de Moreau résiste, et un pan de l'habit de Robert reste accroché aux épines. « Monsieur, Ja- « cob ne portoit pas d'habit de taffetas. — Ni de « culottes, monsieur, et je n'ai pas lu qu'il se « soit jamais écorché les cuisses. — C'est que les « ronces de ce temps-là n'étoient pas aussi dures « que celles de celui-ci. — Mais je le crois. Elle « n'ont commencé à croître qu'après le péché « d'Adam, et elles étoient encore jeunes et foi- « bles. — Mon cher ami, laissons les patriarches, « et revenons au dix-huitième siècle. Ayez un « chapeau que vous ne soyiez pas obligé de « porter sous le bras, et qui vous prive de « l'usage d'une main. Laissez chez moi ce para- « sol qui ne servira qu'à vous rendre ridicule. « Ayez une veste comme la mienne, de bonnes

« guêtres de cuir qui montent au-dessus du ge-
« nou, et vous ne chercherez plus comment
« s'habilloit Jacob, parce que vous le serez
« commodément.

« Ce que c'est que l'expérience, disoit Ro-
« bert! Si vous m'eussiez dit tout cela hier,
« je n'en aurois pas cru un mot. — Monsieur,
« heureux du moins les hommes qui, dans les
« grandes comme dans les petites choses, pro-
« fitent de l'expérience qu'ils ont acquise!
« Mais combien en est-il pour qui elle est per-
« due? — Oh! parbleu, elle ne le sera pas
« pour moi, et la preuve, c'est que je retourne
« à l'instant au village, pour n'être pas exposé
« à y rentrer nu plus tard. »

En effet, il prend congé du beau-frère, et va prier Jeannette d'aller lui chercher les ouvriers dont il a besoin.

On lui amène le cordonnier, le tailleur, le chapelier, qui ne savent pas donner de grâce, de tournure à ce qu'ils font. Mais le cordonnier fait des souliers où le pied est à l'aise, et voilà pourquoi il n'y a pas de médecin *pédicure* à Châtenay. Le tailleur fait des culottes dans lesquelles on peut se baisser, des habits qui laissent aux bras leur liberté, et qui sont cousus, au lieu d'être *bâtis*. Le chapelier fabrique de gros feutres, durs à la main, mais impénétrables à la pluie, et qui en garantissent la poitrine, le dos et les épaules. Tout cela coûte

moitié moins qu'à Paris, et dure quatre fois autant. Robert en conclut qu'avec les intérêts de ses dix mille francs, et ce que lui donnera Moreau, il sera riche, vraiment riche, parce qu'il aura au delà de ses besoins. C'est, je crois, ce que ne s'est dit encore aucun grand seigneur, aucune coquette, aucun bourgeois vaniteux.

« Ventrebleu ! que je suis bien comme cela ! « disoit Robert, après avoir endossé son nou- « veau costume. Quel rôle jouois-je à Paris, « avec mon habit brodé et mes *solitaires*, que « le dernier faquin pouvoit porter comme moi ? « J'éclaboussois l'humble piéton, à la bonne « heure ; mais il me donnoit au diable, et « voilà tout ce que j'en obtenois. L'homme ti- « tré, dont la voiture croisoit la mienne, ne « s'informoit pas seulement de mon nom. Il « passoit, en me regardant d'un air fier et dé- « daigneux et couroit à Versailles, s'abreuver « à son tour d'humiliations et de dégoûts. Ici, « je suis vêtu comme M. Moreau, le plus gros « propriétaire du lieu ; je suis son premier « ministre, le petit Choiseul de Châtenay. Je « mange à la table du maître ; je suis admis à « sa familiarité. Tout cela se sait, se dit, se ré- « pète. Je serai considéré, obéi du villageois, « qui s'arrêtera le chapeau à la main, à l'as- « pect de l'intervalle immense qui nous sépare. « Je protégerai les bons sujets, je serai le canal « des grâces. Je recommanderai les pères de

« famille, ceux surtout qui ont des filles un « peu gentillettes... O les filles! ô les femmes!... « Mais ne pensons pas à cela, puisqu'ici on dit « tout ce qu'on pense. Je ne veux pas avoir à « rendre compte de cette pensée-là. »

Il y avoit trois jours que Robert étoit à Châtenay, et qu'il n'y faisoit rien que des monologues, ou des contes à madame Moreau, et quelquefois à Jeannette, lorsque la maîtresse étoit absente. Jeannette paroissoit naïve : elle écoutoit et ne répondoit pas, parce qu'elle ne devoit rien entendre aux contes de Robert. Mais elle conta à Félicité qui lui chantoit, en faisant l'agréable :

Son teint bruni par le soleil,
Est plus piquant et plus vermeil.

Félicité le répéta à son mari, et Moreau dit à sa femme : « Il est temps que cet homme-là « entre en fonctions. Au village comme à la « ville, l'oisiveté ne mène à rien de bon. » A la fin du dîner, il tire un papier de sa poche, et dit à Robert : « Voilà mes obligations et les « vôtres. Je remplirai les miennes, et je compte « sur votre exactitude. Lizez, monsieur. » Et Robert lut :

« Je loge, je chauffe, j'éclaire M. Robert. Je « lui donne ma table et huit cents francs par « an, que je lui paierai par douzièmes, de mois « en mois. »

Robert fait un signe de satisfaction, et s'in-

cline pour marquer sa reconnoissance. « Conti-
« nuez, monsieur, lui dit Moreau.

« En échange de cela, M. Robert se confor-
« mera à l'instruction suivante :

« 1°. Il sera toujours levé avant le soleil.

« Bien, fort bien, dit Robert, rien n'amollit
« comme le sommeil.

« 2°. Il distribuera aux garçons de charrue
« et aux charretiers, le fourrage et l'avoine
« pour le déjeuner des chevaux.

« — Oh! le cheval, le cheval! animal noble
« et utile, aimé et considéré dans tous les temps.
« Diomède vivoit au milieu de ses chevaux, il
« leur parloit; je ne sais pas trop même s'ils ne lui
« répondoient pas. M'y voilà, Monsieur Moreau.
« Je poursuis.

« 3°. Il rassemblera mes ouvriers, et les con-
« duira sur le terrain.

« 4°. Selon l'ordre des saisons, il suivra le
« labourage; il prendra les blés de semaille pro-
« pres aux différens terrains, et il surveillera
« les semeurs, afin que leurs enfans n'emportent
« pas la semence que ma terre doit recevoir. Il
« fera herser et sarcler en temps convenable.

« 5°. Pendant la moisson, il se fera suivre
« par les chariots; il comptera les gerbes qui
« auront été liées; il les fera charger et les en-
« verra dans mes granges.

« 6°. Il prendra le compte de mes moutons,
« et indiquera, jour par jour, au berger le

« canton où il doit les mener paître. Il s'assu-
« rera que ses ordres sont exécutés.

« 7°. Il sera présent à la tonte, et pèsera le
« soir les toisons enlevées dans la journée.

« 8°. Dans tous les temps, il inspectera la
« laiterie ; il suivra la fabrication du beurre et
« du fromage, et ne chantera rien à Jeannette
« d'Annette et Lubin, ni d'aucun autre opéra...»

Ici, Robert rougit jusqu'au blanc des yeux.
« Continuez, monsieur, lui dit Moreau. » Et
il continua.

«.... Parce qu'en l'écoutant, elle pourroit lais-
« ser tomber une jarre de lait, ou un panier
« d'œufs frais, ce qui me causeroit du dommage.

« 9°. Il inscrira, jour par jour, les noms de
« journaliers et des femmes qui rouissent le
« chanvre, le broient et le filent. Il ira sans
« cesse d'un lieu à un autre, pour animer les
« paresseux, et piquer ceux qui s'absenteroient
« hors les heures d'usage.

« 10°. Il tiendra un compte ouvert avec le
« charron, le bourrelier, le maréchal, qui ne
« travailleront que d'après des *bons* signés de
« lui.

« 11°. Le mardi et le vendredi soir, il fera
« charger la grosse charrette, de beurre, de
« fromage, d'œufs et de volaille. Il les donnera
« en compte au maître charretier, qui ira les
« vendre le lendemain à la ville, et qui sera
« tenu de lui rapporter la *mercuriale* du mar-
« ché.

« 12°. Les jeudis, M. Robert fera conduire « à la Halle deux voitures chargées de froment, « de seigle et d'orge. Il recevra de mon cour- « tier le prix des marchandises vendues pen- « dant la semaine, et il tirera un reçu de celles « qu'il lui laissera.

« 13°. Le dimanche, M. Robert se reposera, « et ne sera pas probablement tenté de chanter « à Jeannette :

« Blancheur de lys est sur son sein :
« Mouchoir le couvre,
« Et ne s'entr'ouvre
« Que pour Lubin.

« — Monsieur Moreau, ceci est trop fort. « Quoi! pour une simple plaisanterie... — Je « plaisante aussi, Monsieur Robert, et chacun « a sa manière. Croyez-moi, ne chantez plus. « Jeannette est une indiscrète, qui vous expo- « seroit à de nouvelles plaisanteries... A propos, « si dans la règle de conduite que vous venez « de lire, vous trouvez quelque chose qui vous « embarrasse, vous m'en demanderez l'explica- « tion; et je vous répète que lorsque je serai à « Rancy, ma femme vous guidera comme moi. »

Le soir, M. Moreau rassembla tout son monde, et présentant son *factoton*, il ordonna que chacun eût à lui obéir en ce qu'il ordonneroit pour son service. Chacun salua du mieux qu'il put monsieur le *factoton*, et Robert s'écria : « C'est charmant, c'est charmant! Je suis fier

« de mes fonctions, et je les remplirai avec un « zèle infatigable. »

Et comme il savoit qu'un chef qu'on ne connoît que par son autorité, n'est ni aimable, ni aimé, il donna généreusement à ses subordonnés douze francs pour boire, que Moreau leur permit d'accepter, sans tirer à conséquence, parce que, disoit-il, quand on boit le soir, le maître en souffre lendemain.

Ah! mademoiselle Jeannette, pensoit Robert en se couchant, vous avez cru sérieusement ce que je vous ai dit et chanté, et vous avez été le redire! Petite sotte! je ne vous adresserai plus la parole; mais prenez garde à vous! je ne quitterai pas la laiterie et le poulailler, et si quelque chose va mal... Elle est pourtant bien, cette petite Jeannette, et il seroit cruel de lui nuire. Brune à la vérité, mais un teint comme le duvet de la pêche; le bras un peu fort, mais parfaitement rond; sous le bas de laine et le juste de bure, je devine une jambe et une taille assez fines; et sous le double fichu.... Allons, allons, oublions tout cela. La drôle de maison, où il faut ne penser à rien!

CHAPITRE II.

Robert sera-t-il long-temps le confrère de l'empereur de la Chine?

De peur de n'être pas assez tôt éveillé, Robert se décida à ne point dormir. Il avoit résolu de ne plus parler à Jeannette, et cependant il l'avoit priée de l'appeler à l'aube du jour. Mais Jeannette, soumise aux usages de la maison, avoit consulté sa maîtresse, qui lui avoit ordonné de mettre son verrou, de ne descendre qu'après Robert, et de lui tourner le dos, soit qu'il parlât, soit qu'il chantât.

Robert, trompé par la clarté de la lune, se lève et s'habille. Il descend à tâtons, et débute par se frapper la tête contre celle de la clef qui fermoit la porte en dedans. « Ce « n'est rien que cela, dit-il. Si ma tête eût « été entre l'enclume et le marteau de Poly- « phème, je ne l'en eusse pas retirée avec une « bosse au front. »

Il sort, il s'avance dans la cour, et il tombe jusqu'aux hanches dans une mare sale et infecte. « Corbleu, dit-il, cette cour est aussi « puante que les écuries d'Augias! Hercule « ne viendra pas la nettoyer; mais je serai Her- « cule, moi. Je ne ferai pas passer ici le fleuve « Alphée, mais demain j'y conduirai la source « qui arrose le jardin, et j'entraînerai ces eaux « croupies et le fumier qu'elles recèlent dans

« les prairies voisines. Elles en seront moins « riantes, mais elles deviendront plus fécondes. « Encore cinq à six accidens comme celui-ci, « et en moins d'un an je double le revenu de « Moreau. » Comme nous prenons bien les choses quand nous sommes favorablement disposés!

Cependant le nouvel Hercule, tourmenté de l'odeur qu'exhaloient ses vêtemens, fut se laver dans cette source, qui devoit féconder trente arpens de prés. Il n'avoit de l'eau que jusqu'à la cheville du pied, et il fut obligé de se déshabiller et de faire sa lessive, semblable, disoit-il, à la fille d'Alcinoüs, qui lavoit ses robes, lorsqu'Ulysse la rencontra après un de ses mille et tant de naufrages.

Ne vous étonnez pas que Robert possède si bien son Iliade et son Odyssée. Il avoit été chargé par certaine petite société littéraire, dont vous vous souvenez peut-être, de faire un rapport sur Homère, quoiqu'il ne sût pas un mot de grec, ni ses confrères non plus. Il avoit lu et relu la traduction de Dacier. Il avoit déclaré Homère un bavard; mais il avoit retenu ce prétendu bavardage, ce qui prouvoit quelque chose en faveur du poëte de Chio; et il se consoloit alors, en se comparant aux héros d'Homère, de ne pouvoir plus se comparer à personne.

On étoit au mois d'août; et, à cette épo-

que, on ne craint ni les rhumatismes, ni les sciatiques. Robert, au lieu d'invoquer Esculape, exprimoit l'eau de ses habits, assis au bord de la fontaine, qu'il nomma pompeusement le fleuve Scamandre : il vouloit agrandir les choses, pour élever sa personne.

Il se r'habille ; il se retourne vers cette cour malencontreuse ; il suit les murs des bâtimens qui la composent ; il arrive enfin à l'écurie. Il examine les chevaux. « Ils ne sont pas Etoliens, dit-il ; ils n'auroient pas traîné, à travers les mourans et les morts, le char, du haut duquel Diomède blessa Vénus et Mars. « Mais ils tirent la charrue et me mettent fort « au-dessus de mon confrère l'empereur de « la Chine, qui ne suit qu'une paire de « bœufs.

« Ah çà... mais... où est donc le garçon qui « devroit être couché ici ? Son lit est froid... il « n'est pas même défait. Le drôle est en bonne « fortune. Il est bien heureux, lui, de n'être « pas obligé de dire ce qu'il pense. Cependant, « ces chevaux auroient pu se battre, s'estropier ; cette lanterne pouvoit mettre le feu à « l'écurie. L'absence de Pierre est un délit « grave, dont je ne peux m'empêcher de rendre « compte, moi, que Moreau a investi de sa con- « fiance et qui suis son représentant. C'est déjà « un moyen de me faire valoir. »

D'après ce raisonnement, Robert retourne

à la maison; et il alloit appeler Moreau, très-occupé en ce moment à donner le bonjour à Félicité, qui savoit aussi se faire donner le bonsoir. Robert entend quelques mots assez significatifs, et il retourne sur ses pas, en pensant qu'il est facile à un prédicateur de prêcher l'abstinence en sortant d'une bonne table. Il marche sur la pointe du pied, et il passe devant le cabinet de Jeannette, où il s'arrête involontairement. Petite rapporteuse, se disoit-il, je te donnerois bien aussi le bonjour, et tu n'en serois peut-être pas fâchée...

Il entend assez distinctement une voix qui disoit : Pierre!... mon ami Pierre... Oh, oh, pensa-t-il, tout le monde, hors moi, est occupé ici, et il me paroît que si Jeannette dit ce qu'elle pense, elle ne dit pas ce qu'elle fait : on a toujours quelque moyen innocent de s'arranger avec les autres et avec soi. Parbleu, je veux surprendre cet heureux coquin-là... Si je les faisois surprendre l'un et l'autre... Non, ce seroit une cruauté, et je ménage jusqu'aux femmes qui ne m'aiment pas. Mais amusons-nous de l'aventure; et voilà Robert planté comme un piquet devant la porte de Jeannette.

Ce que Pierre aimoit le plus après sa petite servante, c'étoient ses chevaux. Robert l'entendit reprendre ses habits et dire à voix basse : « Il est temps de descendre. Le nouveau venu « a l'air de faire le capable, et il ne faut pas

« qu'il entre à l'écurie avant moi. Jeannette,
« viens refermer après moi la porte d'entrée.
« Attends, attends, se disoit Robert, le nou-
« veau venu va te parler. »

Le cabinet s'ouvre, et Pierre paroît à moitié habillé et ses sabots à la main Jeannette le suit, et tous deux frappés de la vue d'un homme, qu'ils n'attendoient pas là, reculent jusqu'à la dernière cloison, qu'ils ébranlent de la force du choc. Robert entre et referme la porte. « Ah!
« monsieur le drôle, dit-il à demi-voix aussi,
« c'est donc ici que vous faites votre service!
« — Mon bon monsieur, ne me perdez pas!
« J'avoue que je vois Jeannette, mais c'est pour
« le mariage. — Et tu l'épouses, coquin, en
« attendant la cérémonie! — Mon bon mon-
« sieur, c'est seulement pour savoir ce que
« c'est. — Si tu remets les pieds ici... — Ja-
« mais, mon bon monsieur, je vous le jure.
« Mais promettez-moi... — De me taire, n'est-
« il pas vrai? Cela dépendra de ta conduite.
« Marche à l'écurie, et relève la litière. Je
« suis à toi dans un moment. » Pierre s'éloigna sans dire un mot, et sans la moindre inquiétude : il étoit si sûr de Jeannette!

Jeannette pleuroit. « Ah! mademoiselle, lui
« dit Robert, vous trouvez mauvais qu'on vous
« regarde, qu'on vous chante un couplet; vous
« allez le dire à votre maîtresse, et.... — Mon-
« sieur Robert, on dit une chose... — Pour en

« cacher une autre, n'est-ce pas vrai? — Faut-il « donc qu'une pauvre fille sèche à côté de ses « maîtres, toujours heureux, pour ainsi dire, « devant elle? Croyez-vous que cela ne donne « pas des idées! — Je le crois, parbleu, et j'en « ai moi-même de très-heureuses en ce mo- « ment..... Jeannette?..... — Monsieur?..... » Jeannette étoit assise sur son lit; elle étoit en chemise; la pauvre petite pouvoit-elle se défendre? Et puis, il falloit reconnoître de quelque façon la discrétion de Robert, et le prix qu'il exigeoit de la sienne n'avoit rien de fort effrayant. Jeannette se laissa persuader de gagner cent pour cent.

En fille prudente, elle représenta à monsieur le factoton que M. Moreau pouvoit le surprendre, comme lui avoit surpris Gros-Pierre. Robert trouva la réflexion très-sensée, et il courut à l'écurie, où il adressa au valet de charrue un discours plein d'onction et de morale. Il peignit Jeannette repentante, et revenue des plaisirs illicites. Pierre jura de nouveau de ne l'approcher de sa vie, et il se promit bien de ne pas manquer la première occasion. Voilà les hommes : ils passent leur vie à se tromper mutuellement, et ils trouvent mauvais qu'on doute de leur loyauté et de leur franchise.

Robert revint promptement aux sentimens d'élévation qu'il croyoit lui être propres, ou plutôt à ceux que lui soufloient sa vanité. Une

servante, se disoit-il, une laitière, dont je partage les faveurs avec un valet d'écurie! Quelle dégradation, quelle bassesse!.... Que faire cependant? Madame Moreau est sage; elle le sera.... tant qu'elle aimera son mari. Cette servante est jolie, elle est fraîche, Pierre ne l'approchera plus; et, ma foi, à la campagne, on prend ce qu'on trouve. Et puis, Agamemnon ne prit-il pas une esclave des bras d'Achille? et serai-je plus difficile que le roi des rois? Il est vrai que Pierre n'est pas Achille, et tant mieux : je ne me soucierois pas de disputer ma belle, le casque en tête et le sabre au poing. Allons, allons, tout est bien pour qui sait se prêter aux circonstances. « Pierre?—Monsieur? « —Le coup d'étrille aux chevaux.—Oui, mon- « sieur. — Tu t'arrêteras quand ils en auront « assez. — Oui, monsieur. — Tu leur donneras « à déjeuner. — Oui, monsieur. — Tu sais ce « qu'il leur faut? — Oui, monsieur. — A la « bonne heure, car pour moi je n'en sais rien. « — Je vous l'apprendrai, et en deux jours « vous en saurez autant que moi. Mais *motus*. « — Sois tranquille; mais plus de Jeannette.— « C'est convenu. »

Moreau parut en ce moment. Tout étoit en ordre dans l'écurie, les chevaux mangeoient l'avoine, et déjà Gros-Pierre leur mettoit le harnois sur le dos. « Bien, Monsieur Robert, « bien, dit Moreau. Vous auriez pu être un peu

« ambarrassé en commençant. Mais vous justi-
« fiez ce que je vous disois il y a quelques
« jours, qu'avec de la bonne volonté et de l'in-
« telligence, on fait ce qu'on veut. »

Semblable à tant de chefs, qui recueillent le prix des travaux de leurs subordonnés, Robert se garda bien de parler des documens qu'il avoit reçus de Gros-Pierre. Content de lui, de Moreau, de Jeannette, de tout le monde, il s'éleva de nouveau à la hauteur d'Homère. Il alloit conduire Triptolème aux champs, et lui voir ouvrir son premier sillon. Il iroit ensuite visiter Apollon gardant les troupeaux d'Admète, et il reviendroit mettre à l'ouvrage Arachné et les filles de Minée. Aux heures du déjeuner, du dîner, du goûter, il rassembleroit les ouvriers, qui, moyennant une foible rétribution, feroient passer le fleuve Scamandre par la cour, et le conduiroient majestueusement à travers la prairie. Il convenoit qu'ils ne mangeroient pas de la journée; mais il est démontré qu'on peut vivre trois jours sans rien prendre.

« Un moment, dit Moreau. Triptolème, que
« que vous allez conduire à la charrue, est sans
« doute Gros-Pierre, à qui vous faites l'hon-
« neur de le comparer à l'inventeur de l'agri-
« culture, bien qu'il n'ait jamais rien inventé;
« mon berger est Appollon, et je suis le roi
« Admète; c'est bien flatteur, en vérité. Arachné
« et les filles de Minée sont mes fileuses, c'est

« fort bien. Mais où trouvez-vous ici le fleuve « Scamandre, en l'honneur duquel vous vou- « lez mettre mes ouvriers à la diète ? »

Robert raconta son aventure de la mare, et ses grands projets sur la petite source du jardin. « Gardez-vous bien de faire cela, dit Mo- « reau. Ce fumier, qui vous déplaît dans ma « cour, nourrit ma volaille, et l'eau de la « mare contribue à le confectionner. Mon cher « ami, les projets nouveaux me rappellent ce « fou qui, pour rendre sa maison plus com- « mode, la fit abattre, et manqua de fonds « avant qu'elle fût à moitié rebâtie. Je me « trouve assez bien de ma méthode : ayez la « bonté de vous y conformer.

« D'après vos dispositions aux améliorations et « aux changemens, je crois devoir vous recom- « mander de ne lire aucun ouvrage qui traite « de l'agriculture. Ces livres-là sont bons pour « l'auteur qui les fait, pour le libraire qui les « débite, et pour le riche oisif, qui use son « loisir et son argent en essais, qui flattent « d'abord son amour-propre, et dont l'unique « résultat est de faire vivre quelques prétendus « savans et quelques ouvriers.

« Cet homme-là ne fera jamais rien, disoit « Robert en suivant Triptolème. Pas d'indus- « trie, pas d'ambition, et par conséquent point « de grandes vues. Il ne laisse rien à faire à mon « émulation. Il veut que je devienne machine,

« comme les automates qu'il me donne à gou-
« verner. Ma foi, qu'il s'arrange. Après tout,
« si j'acquiers moins de gloire, j'aurai aussi
« moins à faire, et voilà déjà un dédommage-
« ment. »

Robert tira sa note de sa poche, et se conforma à ce qu'elle lui prescrivoit. Il fut surtout très-exact à la laiterie, et à s'assurer que Gros-Pierre ne quittât point le manche de sa charrue. Gros-Pierre enrageoit d'avoir sans cesse Robert sur ses talons. Jeannette, toujours prude à sa manière, ne répondoit rien à ses agaceries, et lui tournoit le dos, ou lui donnoit une tape sur la main, selon l'exigence du cas. Robert enrageoit à son tour. Il ne concevoit rien à cette conduite, après ce qui s'étoit passé entr'eux. Il étoit vif, pétulant, et les tapes se multiplièrent tellement, qu'elles résonnèrent enfin à l'oreille de madame Moreau, qui alloit et venoit, et donnoit son coup d'œil partout. « Jeannette, ma fille, je loue votre conduite,
« continuez à suivre le chemin de la sagesse,
« et quelque bon établissement sera un jour
« votre récompense. Mon frère, laissez cette
« jeune fille, je vous en prie. Son innocence
« est toute sa fortune, et vous devez savoir
« que c'est une fleur que le moindre souffle
« flétrit.

« Elle est bonne, madame Moreau, disoit Ro-
« bert, avec son innocence et sa fleur ! Mon dieu,

« qu'il est facile de tromper d'honnêtes gens! « Elle est adroite, cette petite Jeannette. Avec « quelle hypocrisie elle joue son rôle! Il n'y a « pas de dévote à St.-Sulpice qui se masque « mieux qu'elle. La ruse est donc innée dans « le sexe avec le besoin d'aimer. Il faut que « j'apprenne à ruser aussi, moi. Mes affaires avec « Jeannette n'en iront pas plus mal. »

Il ne lui adressa plus la parole du reste de la journée; mais il s'attacha à Gros-Pierre. Il avoit toujours quelque chose de nouveau à lui dire. Il étoit présent à tous ses repas, sous le prétexte, pour les ouvriers, de s'assurer qu'il ne leur manquât rien, et pour Moreau, qu'ils ne fussent pas trop long-temps à table. Gros-Pierre le donnoit au diable, et Robert y envoyoit madame Moreau, dont la vigilance le réduisoit aux conversations de nuit.

Les ouvriers avoient soupé. Les maîtres alloient souper à leur tour, et Gros-Pierre comptoit bien trouver un moment pour se dédommager de la contrainte de la journée. L'Amour, caché sous un sarrau de toile, ne parle pas comme l'Amour en habit brodé; mais il est aussi adroit, et au lieu de se glisser au boudoir, il s'introduit à la cuisine.

Robert, qui ne manquoit pas non plus d'adresse, prévit ce qui pouvoit arriver. Il passa à l'écurie, et trouva Gros-Pierre à la porte. « Que « fais-tu-là? — Je fume. — Va fumer au fond

« de l'écurie. — J'y mettrois le feu, — Ne fume « pas du tout. — Je ne peux m'en passer. — Tu « raisonnes, je crois! — Quand ma journée est « faite, j'ai mon franc-parler. — Fort bien ; « mais pour être levé demain à l'heure conve- « nable, il est temps que tu te couches, et tu te « coucheras. » Robert prend la pipe, la jette dans la mare, pousse Gros-Pierre dans l'écurie, ferme la porte et met le verrou. « Au moins, « dit-il, me voilà débarrassé de celui-là. »

Il va se mettre à table. Il rend compte à Moreau des opérations de la journée; et lorsqu'il eut cessé de parler, Moreau lui demanda s'il n'avoit rien à ajouter. Robert répondit que non. Moreau prit la parole et prouva que l'homme qui dissimule n'a pas la conscience pure ; que des plaisanteries, en apparence innocentes, finissent par devenir dangereuses ; qu'un être raisonnable, qui se laisse subjuguer par ses passions, se dégrade aux yeux des autres et aux siens propres ; que violer les lois de l'hospitalité, est manquer à l'honneur, et que séduire l'innocence est un crime. Robert comprit fort bien qu'il étoit encore question de Jeannette, et que madame Moreau parleroit tant qu'elle auroit quelque chose à dire. Il ne répondit rien. Mais il rit intérieurement de lieux communs que tout le monde connoît, que tout le monde a dans la bouche, et que personne ne pratique, parce qu'ils n'accommodent personne. Moreau lui-même, pensoit-il, n'a-t-il pas

été subjugué par le minois de Félicité, et si sa raison eût conservé quelque empire, n'eût-il pas épousé cent mille francs au lieu de deux mille écus? Je ne peux pas me marier, moi, je m'amuse: quoi de plus naturel ?

On monte, chacun se retire. Jeannette fait résonner son verrou, gardien de cette précieuse innocence que ses maîtres défendent envers et contre tous. Attendons, disoit Robert, que mes moralistes reposent : ils ne me pardonneroient pas de prendre le nécessaire, eux qui s'endorment au sein du superflu.

Il laisse sonner dix heures et demie, onze heures. Il entr'ouvre sa porte, il sort la tête, il prête une oreille attentive; le plus profond silence règne autour de lui. Il avance un pied, il écoute encore; il passe dans le corridor en retenant son haleine; il craint de toucher le parquet.

Mademoiselle Jeannette qui avoit mis son verrou bien fort, l'avoit retiré bien doucement. Elle se doutoit que M. Robert n'avoit pas envie de dormir, et elle ignoroit que Gros-Pierre fût en prison. De toute manière, elle comptoit sur une nuit agréable.

Robert trouve la porte entr'ouverte; il entre; il remet ce verrou, maintenant protecteur des plaisirs. « Qui est-là ? » dit à voix basse Jeannette, qui savoit bien qu'elle n'avoit pas ouvert la porte d'en-bas à l'autre. — « C'est moi,

« ma petite.—Comment, c'est vous, monsieur ! « et vous savez que je suis promise à Gros-Pier- « re ! — Tu l'as oublié ce matin. — Ce matin, « il a fallu acheter votre silence. — Ce matin, « tu as cédé à ta reconnoissance ; tu vas main- « tenant acquérir des droits à la mienne. — « Mais, finissez donc, monsieur... Laissez-moi, « vous dis-je.... Comment voulez-vous mainte- « nant que j'épouse cet homme-là ? — Comme « tant d'autres, qui ne rendent pas compte du « passé, et qui se tairont sur l'avenir. »

Jeannette ne tarda pas à oublier Gros-Pierre, et à jeter le masque qu'elle portoit pendant la journée. Elle se livra à toute la vivacité de ses sensations; elle étoit à tout, et cependant elle trouva un moment pour tracer à son nouvel amant un plan de conduite propre à cacher leurs amours, et à tromper Gros-Pierre comme les autres. Robert ne concevoit pas la différence de Jeannette à la cuisine, et de Jeannette au lit. Il ne put s'empêcher d'en marquer son étonnement. « Quelles femmes avez-vous donc « connues, monsieur, si vous ne savez pas « encore qu'il faut sacrifier quelque chose pour « conserver l'essentiel ? D'ailleurs, la probité « m'ordonne de me conduire ainsi. — Où diable « fais-tu intervenir la probité? — Oui, mon- « sieur, la probité, je vous le répète. Mes « journées sont à mes maîtres, et je n'en dois « pas perdre un moment; mais mes nuits sont

« à moi, et qu'importe que je les passe à dormir « ou à faire autre chose? — Il n'est pas possible « de raisonner plus juste. »

De raisonnemens en plaisirs, et de plaisirs en raisonnemens, les heures s'écouloient avec rapidité, et déjà la prévoyante Jeannette observoit à Robert qu'il étoit temps de penser à la retraite, lorsqu'ils entendirent frapper doucement à la croisée. Ils se levèrent sur leur séant, mus comme par un même ressort; ils se regardoient nez à nez d'un air qui vouloit dire : Qu'est-ce que cela signifie?

Le coup léger se répète, et la frayeur succède à l'étonnement. Jeannette prend Robert par la tête, la lui remet sur l'oreiller, lui couvre le nez du drap, se lève bravement et va ouvrir sa fenêtre : c'étoit Gros-Pierre, qui lançoit des pois dans les vitres, pour avertir qu'il étoit là, et que sa belle eût à l'introduire. Il restoit à Jeannette deux heures encore, dont elle pouvoit disposer sans nuire aux intérêts de ses maîtres; mais Robert n'étoit pas sourd, et il étoit défiant. Jeannette parla avec onction et de sa foiblesse, et de la promesse qu'elle avoit faite de rentrer dans le sentier de la vertu. Ces belles choses-là ne persuadoient par Gros-Pierre; mais il n'avoit pas d'échelle, Jeannette refusoit de lui ouvrir la porte d'en-bas, et il fallut qu'il retournât à l'écurie, non sans jurer énergiquement, ce qui ne remédie à rien, mais qui soulage, dit-on.

Robert quitta sa tendre Jeannette, enchanté de la conduite qu'elle venoit de tenir, et se promettant bien de se dédommager la nuit de l'uniformité des jours, qui commençoit à lui paroître sensible. Une seule chose l'embarrassoit : c'étoit de trouver le moyen d'enfermer Gros-Pierre de façon à l'empêcher de venir désormais effrayer les amours; et pour cela il falloit savoir comment il étoit sorti de l'écurie. Le lui demander, c'étoit faire connoître qu'ils avoit tout entendu, et par conséquent qu'il étoit d'intelligence avec Jeannette. Il n'y avoit qu'un parti à prendre : c'étoit d'examiner les localités, de tâcher de deviner; et c'est ce que fit Robert.

Il lui parut constant que M. Pierre étoit monté sur son lit, qu'il s'étoit glissé de là à travers les ouvertures d'un plancher à claire-voie, et qu'il étoit descendu dans la cour par la lucarne du grenier à foin.

Pendant le déjeuner, Robert fit observer à Moreau divers inconvéniens résultant de ce que le volet de cette lucarne ne fermoit pas. Le fourrage mouillé en temps de pluie et l'humidité gagnant de proche en proche; la poussière portée par le vent et s'attachant aux parties humides; la facilité qu'avoient les valets de garnir les râteliers sans discrétion ni mesure, lui paroissoient autant de choses auxquelles il étoit important de remédier. D'ailleurs, il étoit

convenable qu'il eût la clef des objets dont il répondoit.

Moreau regarda sa femme d'un air de satisfaction; il serra la main de Robert d'une manière tout-à-fait expressive, et il l'autorisa à aller chercher le maréchal. Pendant que Gros-Pierre creusoit des sillons, en composant pour Jeannette un billet doux bien pressant, qu'il devoit faire écrire par le maître d'école du lieu, un cadenas passé dans un bon moraillon répondit à Robert de la continence de son rival et de la fidélité de sa belle.

Les yeux cherchent assez naturellement les objets qui occupent l'imagination. Ceux de Gros-Pierre, rentrant pour dîner, lui et ses chevaux, se portèrent vers cette lucarne, d'où il étoit si lestement et si inutilement descendu. « Oh, oh, dit-il, c'chien d'homme-là pense à « tout, prévoit tout; il faut être plus fin que li. »

C'étoit la veille du jour où, pour la première fois, Robert devoit aller à la Halle. Il n'avoit pas manqué de désigner Gros-Pierre pour mener une des charrettes; mais Gros-Pierre avoit décidé qu'il n'iroit pas à Paris, et qu'il profiteroit de l'absence de son incommode surveillant. Il avoit toujours ouï dire qu'une gousse d'ail fourrée en un certain endroit, donnoit la fièvre à qui vouloit l'avoir. Il en fourra deux, bien persuadé que le chirurgien du village n'iroit pas chercher là son pouls, et que la feinte ne seroit pas découverte.

O fortune, ô bonheur! déjà il sent les avant-coureurs du frisson. Le voilà certain de rester à Châtenay; c'est beaucoup, mais cela ne suffit pas. Il faut que Robert passe la nuit à Paris: comment l'y contraindre? « Eh parbleu! dit « Gros-Pierre, rian n'est pus facile. Mon « grand' père m'contoit qu'on avoit manqué de « brûler un sorcier qui faisoit boiter toutes les « bêtes du village, et qui se tira d'çà en décla- « rant son secret, où i' n'entroit pas de sorcel- « lerie du tout. J'vas user du secret, moi. » Il arrache quelques crins de la queue du premier cheval; il lui en noue un à chaque pied entre le sabot et le paturon; il répète son essai sur tous les chevaux qui doivent traîner le couvoi de farine; il va dire à un de ses camarades qu'il ne soupera point, parce qu'il a la fièvre, et il se met au lit.

En entendant parler de cette fièvre, venue si subitement à un gros garçon plein de santé, Robert soupçonna, non la gousse d'ail, mais une ruse quelconque, qu'il lui importoit de déjouer. Il représenta à Moreau que Pierre étoit son meilleur ouvrier, et que son intérêt lui prescrivoit, autant que l'humanité, d'administrer promptement des secours. Le bon, le sensible Moreau fut lui-même chercher le chirurgien; et, au grand étonnement de Robert, le docteur prononça qu'il y avoit fièvre violente, causée par une répercussion d'humeurs. Il se décida pour une copieuse évacuation, et il ordonna en

conséquence que le malade prendroit l'émétique à la fin de l'accès. Bien, pensoit Robert. Le vomitif t'occupera pendant la journée, et moi, je serai de retour le soir. *Vanitas vanitatum!*

Comme il est possible que dans la chaleur de la fièvre un homme sorte de son lit, et s'expose aux effets dangereux de l'air, Robert dit à Moreau qu'il alloit mettre le verrou à la porte de l'écurie, et il obtint de nouveaux éloges en couvrant ses petites passions de l'intérêt apparent du propriétaire. Rentré dans sa chambre, il attendit comme la veille, que l'horloge de la paroisse sonnât onze heures, et Jeannette les entendit frapper avec ce doux battement de cœur qui n'est pas la jouissance, mais qui est plus que le désir. Elle commençoit à préférer Robert à son rustre; il en avoit la force, et il y joignoit l'avantage des formes et de l'urbanité. Cette nuit parut aussi courte que la précédente, et c'est tout dire.

A la pointe du jour, Robert rassembla ses charretiers, fit atteler, monta tant bien que mal la grosse jument grise, et partit avec son convoi. A un quart de lieue de la métairie, un cheval boita d'un pied de derrière, et on décida qu'on feroit visiter ce pied par le maréchal du prochain village. Bientôt le cheval boita d'un pied de devant, et on jugea à propos de ralentir le pas. Il boita enfin des quatre pieds. Il fallut l'attacher derrière la charrette, dont

les sacs furent répartis sur les autres voitures. Voilà déjà une heure perdue.

On arrive au village. On mande le maréchal. Il examine les quatre pieds, et déclare de bonne foi qu'il n'y voit rien, et qu'il croit le cheval atteint d'une crampe que la marche dissipera. En conséquence, Robert poursuit sa route. A peine est-on sorti du village, qu'un second, un troisième, un quatrième cheval sont pris de la *crampe ;* et selon l'avis du maréchal, on leur distribue force coups de fouet pour leur assouplir les nerfs. Plus on fouette, plus les crampes augmentent, moins les chevaux avancent. Robert prévoit qu'il sera six heures du soir quand il arrivera à Paris, et il sait que l'émétique n'agit que pendant trois ou quatre heures.

Il ne prend ici conseil que de lui-même. Il prononce qu'on gagnera Mont-Rouge clopin-clopant, qu'on y louera des chevaux frais, et qu'on y laissera ceux de Moreau, qu'on reprendra au retour. Après bien des peines; et, ce qu'il y a de pis, après une perte de temps considérable, on se traîne jusqu'à Mont-Rouge.

Le maréchal du lieu, plus ignorant, ou peut-être plus fripon que l'autre, parce qu'il respiroit plus souvent l'air de Paris, déclara les chevaux attaqués d'éparvins, et la saignée et les cataplasmes d'herbes émollientes d'une absolue nécessité. Voilà donc trois harnois hors

de service, pour la possession d'une simple paysanne. Qu'on s'étonne après cela de la destruction de Troyes !

Pendant que le maréchal opère, M. le factoton et ses charretiers vont de chaumière en chaumière, cherchant et demandant des chevaux. On répond ici que le cheval charrie le fumier, là qu'il herse, plus loin, qu'il va revenir du marché. Robert s'emporte, tempête, le temps ne s'écoule pas moins, et il est midi, avant qu'on ait rassemblé les cheveaux dont il a besoin.

Ses charrettes partent enfin, tirées par sept à huit rosses, qui mettent à peine un pied devant l'autre, et qui ne montent la pente la plus douce, qu'autant que Robert et ses charretiers poussent à la roue. Plus on pousse, moins les rosses tirent. Robert voyoit son rival rentré dans ses droits. Cette seule idée lui faisoit faire des efforts incroyables, qui n'aboutissoient à rien, parce qu'il n'étoit pas secondé ; et la raison en est simple : ses charretiers n'avoient pas de maîtresses.

Le chirurgien de Châtenay n'avoit pas manqué d'envoyer la potion qui devoit chasser les humeurs répercutées de Gros-Pierre. Madame Moreau n'étoit pas plus insensible que son mari; mais sa sensibilité se développoit d'une manière plus active. Le cœur d'une femme honnête est une source de prévenances, d'attentions, de

soins. Il semble qu'elle se dédommage de ce qu'elle refuse à l'amour par ce qu'elle donne à l'humanité. Félicité ne voulut pas que Pierre restât dans son écurie; elle le fit transporter dans un cabinet attenant à la cuisine, et le coquin tressaillit de joie en y entrant : il étoit clair que Jeannette seroit sa garde de jour, et qu'elle n'auroit, la nuit, que la porte de sa chambrette à lui ouvrir.

C'est madame Moreau elle-même qui lui présente l'émétique. Gros-Pierre se plaint d'un reste de fièvre, et prétend qu'il est indispensable d'attendre encore. Madame Moreau va à ses affaires, et Gros-Pierre jette l'émétique par la fenêtre. Il n'en a jamais pris; mais il se doute qu'une bouteille de vin vieux est plus favorable à l'amour qu'un vomitif. Madame Moreau rentre. Elle porte une énorme cafetière d'eau chaude, qui doit faciliter les évacuations. Elle met Jeannette auprès du malade, et lui enjoint de le faire boire sans miséricorde, et de lui tenir la tête dans certaine circonstance.

Gros-Pierre est seul avec sa belle; il commence à parler tendresse, et Jeannette, fidèle à sa probité et à son plan de conduite, répond en lui présentant un verre d'eau. Gros-Pierre ne peut rien refuser de la main de sa maîtresse : il boit; il parle après avoir bu, et un autre verre d'eau lui ferme encore la bouche. Il boit tant, qu'il sent son cœur défaillir. Il ne sait plus dire qu'il aime : il pourroit bien moins le prouver.

Cependant, madame Moreau ne manquoit pas, en allant et venant, de s'informer de l'état du malade. Elle s'étonne que l'émétique et l'eau chaude n'aient produit aucun effet. Elle envoie Jeannette chez le docteur. Le docteur accourt, les poches pleines de petits paquets. Il tâte le pouls de Gros-Pierre, et le trouve excellent. « Cet homme, dit-il, a un coffre de fer : trois « grains d'émétique n'ont pas produit la plus « légère émotion. » Vite, il en vide trois autres paquets, que Gros-Pierre est forcé de prendre, quoiqu'il ne cesse de protester qu'il se trouve à merveille.

Le docteur n'entend rien, sinon qu'il faut que le malade évacue. Il s'assied auprès de son lit, et déclare qu'il ne désemparera pas que le remède n'ait opéré. Indigné, au bout d'un quart d'heure, de trouver un viscère rebelle à l'ordonnance, le docteur réitère la dose; Pierre l'avale en rechignant. Un quart d'heure s'écoule encore, et Pierre a neuf grains d'émétique dans l'estomac.

L'irrascible empirique eût été jusqu'à douze, s'il n'eût craint d'emporter le malade avec les humeurs. Cette considération l'arrêtoit d'une part; l'opiniâtreté de l'estomac de Pierre l'excitoit de l'autre. Il calculoit jusqu'à quel point un médecin doit respecter la vie d'un charretier, lorsque la première évacuation se fit avec un bruit et une abondance de tous les diables.

A celle-ci, succède une seconde, une troisième. Pierre s'écrie qu'on l'assassine. Le docteur répond par des verres d'eau, qui se suivent sans interruption. Pierre se repent amèrement de s'être donné la fièvre, et le docteur entrevoit le commencement d'une maladie grave et lucrative. Pierre fatigué, excédé, exténué, demande grâce au médecin et à l'émétique. L'émétique continue d'agir avec violence, et le médecin d'administrer l'eau sans pitié.

Il falloit effectivement que Gros-Pierre fût un Samson, pour résister à une pareille épreuve. Après des alternatives alarmantes, ce fut l'émétique qui céda. Mais il laissa le malade dans un état d'affaissement, dont il étoit probable qu'il ne se releveroit de long-temps.

Lorsque Robert arriva à la Halle, les facteurs étoient retirés, les portes fermées, et la seule ressource qui restât, étoit d'abriter les voitures sous les remises d'une auberge voisine. On dételle les chevaux; les charretiers enfourchent chacun le leur, et prennent les autres en main. Robert remonte la jument grise, et il presse la marche, pour remettre plus tôt, disoit-il, ces chevaux aux propriétaires, et voir quel traitement on faisoit à ceux de Moreau. Son véritable motif étoit de prévenir les excursions nocturnes de Gros-Pierre. Il étoit loin de penser que son concurrent fût victime de l'ail et de l'émétique.

En appliquant ses cataplasmes, le maréchal

de Mont-Rouge s'étoit pris un doigt entre un crin et un paturon. Cette découverte l'avoit engagé à visiter les autres pieds. Il s'étoit donné au diable, pour deviner comment ces crins étoient là ; mais la cause du mal trouvée et supprimée, la cure devoit être prompte, lui faire le plus grand honneur, et surtout lui rapporter de l'argent, à quoi un maréchal tient comme un médecin.

Les herbes émollientes avoient dissipé l'enflure causée par la compression et la fatigue ; et lorsque Robert arriva, le maréchal leva ses cataplasmes, avec le charlatanisme d'un docteur consommé. Il sortit les chevaux, les fit marcher, et Robert et ses gens crièrent au miracle. Le maréchal protesta qu'il avoit travaillé dix ans à la découverte du spécifique, et que ses essais lui coûtoient beaucoup, ce qui vouloit dire qu'il espéroit être bien payé ; et en effet, Robert ne marchanda point, parce qu'il étoit sept heures du soir.

Les habitans du village, émerveillés de la beauté et de la promptitude de la cure, prônèrent partout leur maréchal, et de tous côtés on lui amena des chevaux boiteux, qu'il ne guérit pas, mais dont les maîtres ne payèrent pas moins.

Il étoit sept heures ; il restoit deux lieues à faire, et l'ardent Robert poussoit vivement la jument grise. Jeannette l'attendoit avec impatience. D'avance elle jouissoit des délices d'une nuit, que Gros-Pierre, cloué dans son lit, ne

pouvoit pas troubler. O infortune, ô douleur! un pavé détaché, tel qu'on en rencontre au milieu de toutes les routes, ce qui ne prouve rien en faveur de messieurs les inspecteurs, un pavé fait broncher la grosse, la vigoureuse Gogo. Robert ne se doute pas qu'on puisse soutenir son cheval. Il laisse tomber le sien sur le nez, puis sur le flanc. Son pied se trouve serré entre la selle et le malheureux pavé. Gogo se relève d'elle-même, et le pauvre cavalier reste étendu sur le chemin, en poussant des cris douloureux.

Bon, pensoit un des charretiers, il ne me fera pas lever demain avant l'aurore! Bien, pensoit l'autre, il ne viendra pas voir ce que je ferai de ma semence! et comme on est comédien partout, ces bonnes gens remirent Robert sur Gogo, avec les précautions, les consolations usitées; et ils virent avec un plaisir secret qu'il avoit le pied aussi gros que la tête.

Il arriva enfin à Châtenay, ainsi qu'il se l'étoit promis le matin; mais dans quel état, grand Dieu! il fallut le descendre de cheval comme on l'y avoit mis, et le porter dans sa chambre. Le docteur, qui se trouvoit heureusement près de Gros-Pierre, bénit cette journée, en coupant le pantalon de coutil. Il prononça qu'il y avoit foulure, et même entorse. Il prépara l'emplâtre de graisse de pendu, qui, dans ce temps-là, n'étoit pas rare à Châtenay; et après l'avoir appliqué, il condamna le blessé à garder le lit pendant quinzaine.

Concevez-vous la situation de Jeannette ? Elle est placée le soir entre deux hommes dont elle est aimée, qu'elle chérit, en établissant cependant entre eux quelque distinction, et qui tous deux sont impotens. « Si du moins, « disoit-elle dans son lit solitaire, si du moins « Gros-Pierre me fût resté ! » La Providence, qui met toujours le bien à côté du mal, lui devoit un dédommagement, et le lui accorda.

Le marquis de Châtenay, las de Paris et de ces folies brillantes qu'on appelle plaisirs, avoit été à la campagne, rétablir sa santé dérangée par les veilles, et jouir de lui-même. Il avoit visité plusieurs seigneurs de ses amis, et s'étoit arrêté à Salency, pour y voir la fête de la Rosière. Il avoit remarqué que cette pompe champêtre ajoutoit beaucoup à la considération qu'on accordoit au seigneur, et lui coûtoit très-peu. Comme il n'y a pas d'homme qui n'aime à être considéré, à bon marché surtout, M. de Châtenay forma le projet d'établir dans sa terre une fête imitée de celle de Salency.

Il arriva au château le lendemain du jour qui avoit éclairé tant de désastres, et il manda aussitôt le maire et le curé. Il leur communiqua son dessein, et leur lut les statuts qu'il avoit fait copier sur ceux de Salency. Ces deux messieurs approuvèrent beaucoup les vues paternelles du seigneur : le curé, parce que la cérémonie seroit précédée d'une grand'messe

flanquée d'un pain béni; le maire, parce qu'il présenteroit les trois vierges, parmi lesquelles le seigneur choisiroit l'*élue*. Or, toutes les fillettes du village feroient leur cour au présentateur, qui étoit encore égrillard, quoiqu'il commençât à grisonner.

Le seigneur n'avoit parlé qu'à des hommes, et cependant tous les habitans surent, une heure après, que le dimanche suivant, il y auroit une Rosière; qu'elle recevroit une couronne de roses, une médaille d'argent du poids de cent sous, sur laquelle seroit gravé : *Prix de la sagesse;* plus cinquante écus, dont elle feroit ce qu'elle voudroit.

A cette nouvelle, toutes les têtes fermentèrent. Les mères commencèrent à intriguer sourdement; les fillettes firent à Monsieur le maire des révérences jusqu'à terre; les papas lui offroient *bouteille*, et même la lui payoient. Monsieur le maire étoit enchanté.

Madame Moreau crut ne devoir pas laisser échapper l'occasion de couronner la sagesse de Jeannette, et elle jugeoit à l'air affairé des uns et des autres, qu'il n'y avoit pas de temps à perdre. Cependant, son mari étoit allé terminer à Paris l'opération que son factoton n'avoit qu'ébauchée; elle connoissoit les convenances, et le rôle de solliciteuse lui paroissoit au-dessous d'elle. Sa petite vanité l'emporta sur toutes les considérations. Elle sourit à l'idée de voir la

première Rosière prise dans sa maison; elle s'habilla et fut présenter au château la plus séduisante figure, embellie de l'incarnat de la pudeur et de la timidité.

Monsieur le marquis se leva, dès qu'il aperçut la jeune dame; il fut au-devant d'elle, lui offrit la main; et comme un amateur veut bien supposer qu'une jolie femme peut avoir quelque chose de particulier à lui dire, M. de Châtenay fit entrer Félicité dans son cabinet, et lui avança le plus volumineux de ses fauteuils.

Félicité rougit davantage en se trouvant seule avec un homme qui n'étoit pas son mari. Elle devint cramoisie lorsqu'elle vit le marquis presqu'aussi rouge qu'elle, et elle sentit la nécessité de parler promptement, pour éloigner de lui certaines idées, dont elle s'alarmoit déjà.

Elle commença l'éloge de Jeannette du jour de sa naissance, et elle se proposoit de le pousser jusqu'au moment où elle parloit : son mari lui avoit dit que rien n'est soporifique comme un éloge. M. de Châtenay l'interrompit dès les premiers mots; il déclara qu'une fille proposée par elle étoit nécessairement ce qu'il y avoit de mieux dans le village. Il sonna; il donna ordre qu'on lui amenât le maire; et, en l'attendant, il causa avec madame Moreau. Ce fut d'elle qu'il lui parla, parce qu'une femme aimable est de tous les sujets de conversation le plus intéressant. Il apprit qu'elle étoit mariée

depuis deux ans, et il protesta qu'elle conservoit les grâces et la fraîcheur d'Hébé. Il sut que son mari étoit, après le seigneur, le plus riche propriétaire du lieu, et qu'il faisoit valoir son bien. M. de Châtenay marqua la plus haute estime pour les propriétaires qui vivent sur leurs terres et qui les cultivent. Il exprima le plus pressant désir de faire connoissance avec M. Moreau, et il pria madame de lui faire l'honneur de l'amener dîner au château avec elle le jour du couronnement. Refuser une grâce n'est pas le moyen d'en obtenir une autre : Félicité accepta l'invitation, et le marquis crut devoir lui marquer sa reconnoissance en lui baisant la main. Les joues de Félicité se couvrirent de roses nouvelles. Le marquis tenoit toujours cette main qu'il brûloit de baiser encore; Félicité étoit mal à son aise, et n'osoit la retirer. Le maire entra fort à propos pour elle, et très-à-contre-temps pour monsieur le marquis.

Le seigneur lui notifia qu'il entendoit que Jeannette Poitevin fût une des présentées. Le maire, qui sortoit du cabaret, répondit avec fermeté que ce seroit forcer les suffrages, qui devoient être libres d'après les règlemens. Le seigneur répliqua qu'il vouloit être obéi, et qu'il prétendoit qu'on se tût sur l'ordre qu'on venoit de recevoir, à peine d'encourir sa disgrâce. Le maire, qui étoit un des fermiers de monseigneur, ne lui adressa plus que des révérences.

Monsieur le marquis jeta sur une table une bourse destinée à gagner les récalcitrans, et dont le contenu excédoit de beaucoup la somme promise à la Rosière. Les hommes sont faits ainsi : ils donnent tout aux passions, et peu à la vertu.

Le maire prit la bourse et se retira. Madame Moreau se hâta de le suivre, très-satisfaite du succès de sa démarche, mais se promettant bien de ne plus entrer seule dans le cabinet de monsieur le marquis.

Elle aperçut, en rentrant chez elle, Jeannette très-occupée de ses travaux domestiques, très-affectée de sa viduité, et très-discrète sur cet article. Elle s'avança vers elle, les bras ouverts, et l'embrassant affectueusement, elle lui dit : « Ma fille, la sagesse ressemble à ces « breuvages salutaires, dont l'amertume ré- « pugne quelquefois, mais dont les fruits sont « toujours doux. Tu vas cueillir ceux que ta « vertu a mûris. J'espère que dimanche tu « seras la plus glorieuse des filles, après avoir « été leur modèle. » Certainement le curé du lieu n'eût pas parlé avec plus d'onction.

A propos du curé, c'étoit un homme de quarante ans, frais, robuste, infatigable dans l'exercice de toutes ses fonctions. Il faisoit des mariages, il raccommodoit les ménages brouillés, il arrangeoit les procès, il prêchoit comme Massillon, et il faisoit la médecine presque

aussi-bien que le docteur. Il avoit plus de pratiques, parce qu'il ne faisoit pas payer ses visites. Aussi le docteur disoit à l'oreille de tout le monde; qu'il n'étoit pas autant selon Dieu qu'on vouloit bien le croire; qu'il avoit pris mademoiselle Catherine à l'âge de dix ans, pour qu'elle grandît chez lui sans qu'on s'en aperçût; qu'elle en avoit maintenant dix-huit, et qu'il étoit aisé de juger, à son ton familier, des services qu'elle rendoit à son maître. On croyoit assez généralement à la vérité de ces propos. Mais comme l'intimité du curé et de Catherine ne nuisoit à personne, on s'en soucioit peu, et on les laissoit faire. Il n'étoit pas de paysan qui n'aimât mieux lui savoir Catherine que sa ménagère, et qui ne sentît qu'il faut quelque chose à un homme bien conformé.

Le curé sentoit, lui, la nécessité de faire taire le causeur, dont les propos pouvoient arriver enfin à l'oreille de son métropolitain, parvenu à cet âge où on ne pardonne pas des péchés qu'on ne peut plus commettre. Faire Catherine Rosière, étoit un coup de maître. C'étoit réintégrer sa vertu dans tout son lustre, et accabler la médisance.

Le curé n'avoit pas, comme monsieur le marquis, la facilité d'acheter les suffrages. Mais l'éloquence est quelquefois aussi puissante que l'or; du moins les régens de rhétorique le prétendent. Moi, j'en doute un peu. Quoi qu'il en

soit, le curé s'adressa aux petites femmes qu'il avoit mariées, à celles qui lui devoient le retour d'un inconstant, ou l'amendement d'un brutal. Il leur représenta que celui qui prêchoit la sagesse devoit espérer de la voir couronner dans celle qu'il dirigeoit plus particulièrement; que d'ailleurs, des paroissiens doivent quelque chose à un pasteur qui ne s'occupe que de leur félicité, et qu'il seroit aussi reconnoissant que flatté de cette marque de déférence.

Les petites femmes rioient sous cape de la première partie du discours; la vérité de la seconde étoit incontestable, et aucune d'elles ne pouvant prétendre à la rose, elles parlèrent toutes à leurs maris; elles développèrent les petits moyens que la nature leur avoit dispensés. Tout homme a son côté foible; il n'est pas de femme qui ne le connoisse, qui ne le saisisse, qui tôt ou tard n'amène son mari à son but. On se rassembla au cabaret, à la suite d'une messe adressée au St.-Esprit, dont il étoit indispensable d'invoquer les lumières dans une affaire aussi importante que celle de la rose; et le St.-Esprit inspira aux habitans de Châtenay de mettre mademoiselle Catherine sur les rangs.

Voilà déjà deux prétendantes dont vous connoissez le mérite. Personne n'intriguant plus dans le village, toutes les voix se réunirent en faveur de Javotte Merlet, qui depuis six ans nourrissoit une mère infirme, du produit de son

travail : jamais, d'ailleurs, sa réputation n'avoit reçu d'atteinte. Il est vrai que la petite vérole lui avoit enlevé un œil et paralysé une jambe. Du reste, c'étoit une petite personne très-passable.

Madame Moreau n'avoit pas manqué de rendre à son mari ce qui s'étoit passé entre elle et Monsieur le marquis. Elle crut même nécessaire de parler de son embarras, de son trouble et de sa main baisée. Le marquis étoit bel homme, spirituel, aimable, et elle vouloit placer son époux entre elle et lui. Quelle femme que celle qui porte la prévoyance jusqu'à prévenir la tentation, qui d'avance se ménage un appui, un protecteur contre elle-même! Vous conviendrez que madame Moreau étoit véritablement vertueuse, et je suis bien aise que dans le nombre de celles qui ont passé sous vos yeux, il y en ait au moins une irréprochable.

On me répondra que femme qui s'arme contre l'amour, n'est pas loin d'aimer. Je répliquerai qu'il y a des libertins qui tournent en ridicule ce qu'ils ne peuvent combattre, et que faire rire n'est pas avoir raison. M. Moreau, d'ailleurs, qui se connoissoit à tout cela mieux qu'un autre, approuva beaucoup la sincérité de sa femme, la remercia de sa confiance, jugea qu'il falloit dîner au château, puisque l'invitation étoit acceptée, mais qu'il seroit inutile d'y

retourner, parce que toute liaison directe avec les grands tourne toujours au désavantage des petits.

En effet, un grand seigneur les tient à une distance humiliante; il exige qu'ils soient toujours de son avis; il leur emprunte quelquefois de l'argent, il oublie souvent de le leur rendre, et il croit les honorer beaucoup en les faisant cocus. Hé, morbleu! vivons avec nos égaux; rions, trinquons, chantons, disputons même, c'est la preuve que nous avons notre franc parler : laissons les grands régler ou dérégler le monde, et *gaudissons-nous en paix avec notre Margoton.* Ainsi pensoit Moreau, et vous savez que Moreau est un sage.

La veille du jour marqué pour le triomphe de la vertu, monsieur le marquis ne manqua point de venir apprendre à madame Moreau que les prétendantes étoient désignées, que Jeannette étoit nommée la première, ce qui annonçoit le cas particulier qu'on faisoit d'elle, et qu'en la couronnant il ne seroit que juste. Il lui adressa ensuite une infinité de choses agréables et flatteuses, et il ne marqua à Moreau qu'une politesse froide, parce qu'il étoit reconnu alors que si un marquis pouvoit déroger jusqu'à la simple bourgeoise, il devoit bien se garder de se familiariser avec le mari.

Quelque plaisir qu'éprouvât madame Moreau à entendre ces jolis riens, elle fut piquée de

l'oubli dans lequel le marquis laissoit un homme qu'elle avoit jugé digne de la rendre mère. Elle prétexta une affaire, et sortit pour forcer M. de Châtenay à lui parler, et à reconnoître le mérite de celui qu'il dédaignoit. Le marquis, à qui ce mérite étoit fort indifférent, quitta Moreau avec une révérence assez leste, en lui rappelant qu'il dînoit le lendemain au château. « Ma foi, disoit Moreau, je ne « me soucie pas plus de son dîner, que lui « de ma conversation; et je lui aurois dit « ma façon de penser, si je n'avois craint « de nuire à cette chaste et intéressante Jeannette. »

Le lendemain, sept à huit coups de fusil annoncèrent la solennité du jour. Le tambour battit, la cloche sonna, les *bouchons* s'ouvrirent. On ne parloit, en buvant le petit coup, que du choix que monseigneur alloit faire. Les uns parièrent demi-setier pour Catherine, les autres pour Jeannette. Les plus honnêtes gens parièrent pour Javotte. Ceux-là perdirent, et cela devoit être.

Madame Moreau, levée avec le soleil, ne s'occupoit que de Jeannette. Elle préparoit tout ce qu'elle croyoit propre à donner un éclat nouveau à sa jeunesse et à sa fraîcheur. Il n'étoit pas dans ses principes qu'on sortît jamais de son état. En conséquence, le fond de la toilette de Jeannette se composa de son juste

des dimanches et de la jupe de cotonnade rouge. Mais madame lui fit chausser les plus fins de ses bas de coton ; elle lui couvrit la gorge du plus ample de ses fichus brodés ; elle lui arrangea les cheveux avec cet art qui ressemble à la simplicité ; elle lui attacha, sur le haut de la tête, un voile, emblème de la modestie. Elle la regarda enfin et la trouva charmante ; mais elle se garda bien de le lui dire, de peur de lui inspirer de la vanité.

Le curé, tout à son affaire, étoit allé présenter ses hommages à monseigneur. Il parla longuement des qualités de Catherine, et le marquis l'écouta, parce qu'il avoit sacrifié cette journée à la représentation. Il lui répondit avec bonté, parce que cela ne coûte rien et il lui donna des espérances, parce que personne ne sait comme un grand seigneur que *promettre et tenir sont deux.*

A dix heures, le tambour, les vieillards et les matrones vinrent prendre Jeannette, et la conduisirent au presbytère, où les mêmes honneurs furent rendus à mademoiselle Catherine, beaucoup plus parée que sa rivale, parce que chacun aime à décorer son idole. On se rendit enfin chez Javotte Merlet, qui ne brilloit que de son honorable pauvreté et de sa vertu, choses assez peu considérées alors.

On se rendit processionnellement à l'église, au milieu des acclamations des habitans des

deux sexes, entre lesquels on remarquoit madame Moreau, couvrant de ses yeux sa Jeannette, et flottant encore entre la crainte et l'espérance.

Le seigneur parut, enchâssé dans son plus magnifique habit, précédé de ses gardes-chasse, et suivi de ses laquais. Il fut conduit dans le chœur par l'écorcheur du lieu, qui faisoit le suisse les dimanches et fêtes, et qui portoit une épaulette, aussi ridiculement placée sur l'épaule d'un drôle de cette espèce, que le seroit un bonnet carré sur la tête d'un capitaine de grenadiers.

La messe commença, une messe superbe, en vérité. Trois chantres au lutrin, deux vachers en enfans de chœur, les surplis et les aubes lavés de la veille, et la chasuble de damas vert, galonné d'un ruban de fil jaune. Si l'usage de payer, pour avoir le droit de prier Dieu, eût été établi alors, le curé n'eût pas manqué de mettre les billets à six sous.

Une occasion bien précieuse, qu'il ne laissa pas échapper, fut celle qui s'offroit si naturellement de déployer ses talens en présence de monseigneur. Il monta en chaire, après l'évangile, et parla longuement sur l'excellence de la virginité. Les petites vierges ne trouvoient pas que cela leur servît à grand'chose; les petites mamans étoient fort aises d'en être défaites. Jeannette et Catherine ne purent s'empêcher de sourire, et le marquis de bâiller.

Un repas somptueux étoit servi au château.

Monseigneur admit à sa table les trois prétendantes, à peu près comme un évêque lave, le jeudi saint, les pieds à douze gueux, qui ne l'approchent que ce jour-là. Vous prévoyez que madame Moreau étoit placée à la droite du marquis. Il ne voyoit qu'elle; il ne parloit qu'à elle. La femme du maire, celle du notaire, étoient rouges de jalousie et de colère.

Bientôt madame Moreau sentit un pied agaçant qui l'obligea à retirer le sien. Bientôt un genou très-actif chercha une cuisse faite au tour, que fixoit un pied de la table, et qui étoit livrée à des attaques répétées. Madame Moreau fut vingt fois prête à dire : finissez donc, monsieur le marquis! et vingt fois l'intérêt de Jeannette la retint. Elle se borna à repousser ce genou téméraire, et le marquis interpréta, d'après son amour-propre, les légers mouvemens de cette cuisse, qu'il ne cessa de caresser. Madame Moreau étoit sage, mais elle étoit femme. Cette pression répétée produisit enfin une émotion que décelèrent le coloris des chairs et l'agitation du sein. Le marquis l'observoit; il jugea le moment favorable, et il glissa sur la serviette de la jeune femme, une déclaration assez mal tournée, mais très-positive. Que fera-t-elle? Rendre le billet au marquis devant vingt personnes, c'est se livrer elle-même aux traits acérés de la médisance. Le laisser tomber, n'est pas plus prudent. Il

sera trouvé par quelqu'un; et il peut être tourné de façon à ne pas laisser d'incertitude sur la personne à qui il est adressé. Madame Moreau le mit dans sa poche; car on n'avoit pas encore imaginé de se passer de poches, de jupons, et de ne porter que la moitié d'une chemise. On n'eût même pas cru possible qu'une femme parût en public, le cou, les épaules, les bras, la gorge et le dos nus. Personne n'y touche, sans doute, parce que personne n'est tenté d'y toucher. Nos grand'mamans, plus adroites, cachoient tout cela, s'en portoient mieux, et inspiroient plus de désirs.

La cloche appela les fidèles aux vêpres, et le marquis se leva avec la dignité qu'exigeoit la circonstance. On passa au salon, on se rangea circulairement. Les trois prétendantes se présentèrent le plus modestement qu'elles purent, et chacun attendit, la bouche ouverte, le nom qui alloit sortir de celle de monsieur le marquis. Il proclama Jeannette Poitevin, en regardant madame Moreau d'un air qui vouloit dire : Vous venez de contracter une dette envers moi, et vous l'acquitterez. Jeannette fut décorée du cordon bleu, au bas duquel pendoit la médaille; la couronne de roses blanches couvrit son front *virginal*, et le marquis lui présenta une main, qu'il eût bien mieux aimé offrir à madame Moreau.

On attendoit à la porte du château que la

Rosière parût, et on applaudit unanimement au choix de Monseigneur. On l'eût applaudi de même, s'il eût choisi Catherine ou Javotte : le peuple est si crédule, et les grands si infaillibles !

Le curé, piqué que sa gouvernante n'eût pas obtenu la préférence, chanta les vêpres de fort mauvaise grâce. Il mâchonna les mots, ce qui gâta beaucoup les œuvres du prophète-roi ; mais il abrégea le service, ce qui ne déplut pas aux paysans, qui aiment bien autant danser et boire, que psalmodier.

Il y eut grand bal au château. Le marquis l'ouvrit avec madame Moreau, et à la fin de la contre-danse, il lui proposa d'aller prendre le *frais* dans ses bosquets. Madame Moreau, qui n'avoit plus rien à ménager, lui fit une grande révérence, et fut s'asseoir auprès de son mari. Le seigneur commença à penser que c'étoit une petite sotte, dont il seroit difficile de faire quelque chose.

Comme on n'étoit pas encore assez avancé au village pour savoir que rien n'est aussi beau que les ténèbres, on dormoit la nuit à Châtenay, pour y jouir des avantages et des agrémens du jour. En conséquence, chacun se retira à neuf heures, et un instant après le marquis reçut un paquet cacheté, qui renfermoit son billet et une lettre très-sèche de Moreau. Il prononça que cette bourgeoise étoit

une bégueule, et il retourna à Paris, pour ne pas rencontrer un mari qui ne lui paroissoit pas plaisant.

Gros-Pierre étoit enchanté que Jeannette eût obtenu la rose; Robert ne concevoit pas qu'elle eût osé l'accepter. Il en marqua son étonnement, lorsqu'il put se traîner de sa chambre à la sienne; et Jeannette lui répondit avec beaucoup de sagacité : « Les qualités ne sont rien, les réputa-« tions sont tout. J'ai senti qu'il m'en falloit « une; je me la suis faite. Elle ferme tous les « yeux, et elle me vaut, comme à tant d'au-« tres, du plaisir la nuit, et de la considération « le jour. — Et où as-tu pris ces belles choses-« là? — Dans un livre que j'ai trouvé, il y a « un an, sur la cheminée de M. Moreau. — Tu « lis avec fruit. — N'est-il pas vrai? »

Cependant, le tempérament de Gros-Pierre commençoit à triompher des efforts de la médecine. Il mangeoit, il parloit de se lever, et il pouvoit avoir, sinon des soupçons, du moins quelque velléité. Déjà la circonspecte Jeannette refusoit de recevoir Robert. Robert enrageoit. Les difficultés avoient presque fait, d'un goût passager, une affaire sérieuse. Il souffroit impatiemment Gros-Pierre auprès de la cuisine, voyant Jeannette, et pouvant lui parler à toutes les heures du jour. Il trembloit que le drôle ne profitât enfin de ses absences; et en effet, Gros-Pierre commençoit à épier l'occasion. Robert

intrigua pour le renvoyer à l'écurie ; Jeannette seconda l'amant favorisé par quelques mots, qui sembloient être jetés sans intention. Madame Moreau, pleine d'humanité, n'avoit pas cependant toutes les vertus d'une sœur d'hôpital. L'aspect d'un malade devant lequel elle passoit vingt fois dans la journée, commençoit à lui inspirer une sorte de dégoût. Elle saisit les insinuations de Jeannette ; Moreau saisit les insinuations de sa femme, et il décida que Gros-Pierre reprendroit son poste, pour diriger, jusqu'à ce qu'il pût travailler, un petit pâtre qui le remplaçoit.

Cet ordre renversa tous les plans de Gros-Pierre. Il jura, mais il obéit. Robert retrouva sa Jeannette plus tendre, plus voluptueuse, plus animée par la privation. Le couple amoureux trouvoit *Eden* à quatre lieues de Paris. Tout s'embellissoit pour eux du charme dont leurs cœurs étoient pour ainsi dire surchargés. Mais est-il un bonheur durable? La Rosière sentit des maux de cœur; elle entrevit l'instant où s'évanouiroit cette réputation de vertu acquise par tant de soins; Robert prévit une humiliante expulsion. Leur imagination étoit sans cesse tourmentée, et ils trouvoient l'enfer où ils avoient vu le Paradis terrestre. Il falloit un miracle pour les tirer de là, et il y a long-temps qu'il ne s'en fait plus : les hommes sont si pervers! Qui eût imaginé que Gros-Pierre dût être leur génie tutélaire?

Irrité des obstacles qui se renouveloient sans cesse, et amoureux dans la proportion de l'accroisement de ses forces, il prit enfin un parti vigoureux. Il entra dans la salle à manger, pendant que les maîtres dînoient. Il s'étoit battu les flancs pour se donner du courage, et le front pour trouver des idées. Il parla en ces termes :

« Not' maître, stila qui craint d'avoir une « femme à lui, compte un tantinet sur celle « d'son voisin. J'ne sommes par d'ces gens-là. « J'aimons Jeannette, et je vous la demandons « en mariage. Alle n'a rian, ni nous non plus; « mais peut-êt' que ces deux rians-là mis en- « semble produiront queuque petite chose.

« Bien, mon ami, répondit Moreau, j'aime « qu'on se marie, et je me ferai un devoir d'ai- « der des jeunes gens honnêtes qui m'ont bien « servi. Il faut savoir d'abord si tu conviens à « Jeannette — Si j'li conviens, not' maître, « répliqua Pierre en tournant son chapeau dans « ses mains, mais je l'crois. »

Robert, qui ne s'attendoit pas à ce *ricochet*, fit une mine qui eût été infailliblement remarquée, si Gros-Pierre, son air niais et son chapeau tournant n'eussent fixé l'attention de M. et de madame Moreau. Jeannette interrogée, fut étourdie un moment, ce qu'on voulut bien attribuer à la pudeur. Ce n'étoit pas cela. Jeannette faisoit ses petits cal-

culs avant de répondre. Elle pensoit que le moyen le plus sûr de se débarrasser de Gros-Pierre étoit de l'épouser, et que pour peu que Robert fût adroit, il lui procureroit dans la journée les petites distractions à l'usage des grandes dames. Mariée, on ne la surveilleroit plus ; elle pourroit parler, plaisanter, disparoître sans conséquence, puisque le mariage autorise tout, couvre tout : et quelle fille, sans cela, voudroit se marier ? Elle fit à Gros-Pierre une petite révérence, les yeux baissés, les mains jointes sur son ventre rondelet ; et elle répondit d'un air et d'un ton timides : « Ce « sera comme nos maîtres voudront, monsieur « Gros-Pierre.

« J'y consens de tout mon cœur, mes enfans, « dit Moreau. Ne te le disois-je pas, reprit sa « femme, que tôt ou tard la sagesse reçoit sa « récompense ? Rosière il y a huit jours, ma- « riée dans la quinzaine, que manquera-t-il « à ton bonheur ? N'oubliez jamais, Pierre, « que nous vous faisons un véritable cadeau. « — Je ne l'oublierons pas, not' bourgeoise. « — Aimez votre femme. — Oh ! j'avons une « provision d'amour qui n'sera pas épuisée de « vingt ans. — Renoncez à vos mauvaises ha- « bitudes. — J'n'en avons pas, not' bour- « geoise. — Hé, hé, le cabaret.... — Je n'y « allons que par désœuvrement. Not' femme « et la pipe, la pipe et not' femme, voilà tout « ce qu'il nous faut. »

Robert, blessé jusqu'au fond de l'âme, fit cette nuit-là, et à voix basse, une scène épouvantable à Jeannette. La jalousie, l'égarement, le désespoir, furent employés tour à tour. Ce n'est pas que Robert fût désespéré, mais il savoit que pour persuader les femmes, il faut toujours être au delà du vrai.

Jeannette, qui avoit aussi une certaine expérience, n'ignoroit pas qu'on ne raisonne point avec un homme en colère. Elle laissa parler Robert, et quand il eût fini, elle le prit par le menton... Est-ce bien le menton qu'elle lui prit ? n'importe. « Mon cher ami, lui dit-elle, à quoi « mènent ces criailleries ? Nous devons nous esti- « mer fort heureux que quelqu'un se charge de « l'enfant que vous m'avez fait. — Qu'on s'en « charge !... cela ne me paroît pas certain. — « J'accoucherai à sept mois : j'ai ce privilége-là « comme une autre. A la vérité, j'aurai deux hom- « mes au lieu d'un ; je gagnerai, mais vous ne « perdrez pas, car vous trouverez toujours Jean- « nette. — Mais le partage ? — Tous les hom- « mes s'y prêtent. — Mais un amant... — Ne « doit pas être plus difficile qu'un mari. — As- « tu encore trouvé cela dans ton livre de l'an- « née dernière ? — Précisément. — On devroit « le faire réimprimer pour l'instruction de la « jeunesse. »

Quand les accords sont faits, un prétendu a quelques droits. Gros-Pierre avoit acquis celui

de parler à Jeannette, et d'exiger qu'elle lui répondît. Robert conservoit celui de causer de plus près, pendant que le futur dormoit, ou ne dormoit pas dans son écurie, où il l'enfermoit plus soigneusement que jamais, par respect pour les mœurs, disoit-il. Jeannette et lui rioient de sa bonhomie, de sa sécurité. Ils prenoient leurs arrangemens, ils cherchoient, ils trouvoient des moyens, tantôt de faire coucher Gros-Pierre à Paris, tantôt de l'envoyer travailler à Rancy des semaines entières, pendant lesquelles ils continueroient ce train de vie, si agréable, si commode. *Vanitas vanitatum!*

Le jour des fiançailles arriva. Après la cérémonie, le tabellion parut. Jeannette et Gros-Pierre n'avoient pas pensé à faire rédiger de contrat : où il n'y a rien, il n'y a pas de stipulation à faire. Moreau, toujours dupe de sa Rosière, mais toujours généreux, récompensoit deux fidèles serviteurs, dont cependant il n'entendoit pas élever les enfans. Il abandonnoit à Jeannette, pour quatre ans, un maisonnette et un jardinet, qu'il avoit au bout du village. Il donnoit à Gros-Pierre une charrette et un bon cheval avec son harnois, afin qu'il pût travailler à son compte. Félicité se chargeoit du trousseau de la mariée, et promettoit de tenir son premier enfant. Moreau donnoit au marié l'habit complet, bien long, bien large et doublé de même. Il s'engageoit à faire le repas de noce et à payer le ménétrier.

Jeannette sentit combien ce changement de domicile alloit être fatal aux amours. Elle sentit aussi que le plaisir d'être maîtresse de maison dédommage de bien des choses. Robert jugea qu'il ne seroit pas possible d'aller souvent chez Jeannette sans être remarqué. Il faudroit employer la ruse, prendre mille précautions pour ne plus jouer qu'un rôle secondaire. Il se plaignoit à Jeannette, la nuit; Jeannette le consoloit par ses caresses; il recommençoit à se plaindre, et de plaintes en consolations on arriva au jour du mariage.

Moreau fit grandement les choses. Il donna un dîner superbe, et toutes les portes furent ouvertes aux amateurs de la danse et du bon vin. Robert voulut profiter du tumulte inséparable d'une fête villageoise, pour tirer la mariée de la foule et lui souhaiter le premier bonsoir. Gros-Pierre l'avoit prévenu. Il avoit entraîné sa femme dans la grange; et Robert, après avoir fureté tous les coins, le trouva terminant une prise de possession. « Morbleu, « monsieur, lui dit Gros-Pierre, inspectez not' « travail, c'est juste; mais n'venez pas fourrer « vot' nez entre not' femme et nous. » Robert et Jeannette comprirent que ce mari-là ne seroit pas aussi facile à mener qu'ils l'avoient cru.

La plus adroite, la plus circonspecte a cependant certaines distractions, qui ne tournent jamais à son avantage. Jeannette, dans un mo-

ment d'abandon, s'avisa de soupirer le nom de Robert. Gros-Pierre comprit à son tour les motifs qui faisoient si régulièrement fermer les portes de l'écurie, et qui avoient fait mettre un cadenas à la lucarne du grenier à foin. Il eut le bon esprit de se taire ; des mots ne pouvoient empêcher que ce qui étoit fait ne le fût ; mais il se promit bien, s'il avoit été coiffé d'avance, de ne pas l'être après.

Le lendemain, Robert fut rendre une visite à la mariée : ce jour-là autorise encore certaines plaisanteries, qui pouvoient lui servir de prétexte. Gros-Pierre n'entendit pas raillerie, et il dit très-vertement à Robert : « Monsieur, un « homme comme vous n'vient pas visiter un « pauvre charretier, et je nous doutons bian « de ce qui vous amène. J'vous d'vons l'respect, « çà s'peut, mais, ventreguienne, je n'vous « devons pas not' femme et vous n'l'aurez pas. « J'vous déclarons qu'si j'vous retrouvons ici, « j'vous passerons not' fourche au travers du « corps. »

Robert n'étoit pas brave. Il frémit à l'idée de trois pointes lui perforant les entrailles, et il se retira sans répliquer. Les femmes n'aiment pas les poltrons ; et de ce moment Robert perdit singulièrement dans l'esprit de Jannette. Gros-Pierre, soutenant ses droits, en acquit à son estime. Il n'etoit pas beau parleur, bien tourné, blanc et potelé comme Robert ; mais

il possédoit à un degré éminent certaine vertu conjugale qui tient lieu de bien des choses auprès de beaucoup de femmes. Jeannette tenoit à l'essentiel ; elle aimoit surtout les plaisirs que n'empoisonne pas la crainte ; elle avoit été citée comme le modèle des filles ; elle avoit la petite ambition d'être encore celui des femmes. Il falloit pour cela qu'elle choisît ses amans dans la classe de son mari, parmi ces gens qui pouvoient entrer chez elle et en sortir sans conséquence : c'est ce qu'elle se proposa de faire, dès que Gros-Pierre auroit besoin de repos, et elle le menoit d'un train à ce que cela ne tardât pas.

Robert, abandonné, dépouillé des illusions qui l'avoient soutenu dans ses travaux rustiques, ne vit plus les choses du même œil. Le fleuve Scamandre, la princesse Nausicaë, Diomède, Apollon, Augias, le roi Admète, disparurent sans retour. Le jardin ne fut plus qu'un potager, assez mal tenu, qu'arrosoit un filet d'eau ; le berger, qu'un gros paysan mal bâti, mal vêtu ; le son de sa cornemuse, qu'un bruit insupportable ; les écuries, qu'un lieu puant et ennuyeux ; les charretiers, les moissonneurs, que des rustres, qui parloient une langue grossière comme eux ; la nouvelle servante qu'un objet repoussant, et cela étoit vrai ; madame Moreau, qu'une prude ; Cécile, qu'un enfant gâté ; et Moreau, qu'un homme ployé par l'intérêt à l'excédante uniformité de la vie champêtre.

Dès ce moment, Robert négligea ses devoirs. Moreau s'en aperçut et lui fit des remontrances pleines de douceur. Robert trouva étrange qu'on ne fût pas satisfait qu'un homme comme lui eût l'air de faire quelque chose. Les premiers reproches produisent quelquefois un noble retour, qui porte à en prévenir de nouveaux: Robert piqué devint plus négligent. Moreau se plaignit à sa femme. Félicité eut avec son beau-frère une conférence qui, loin de le ramener, lui donna beaucoup d'humeur. Il alla jusqu'à répondre que lorsqu'on cesse de se convenir, il n'y a rien de plus simple que de se quitter. Madame Moreau, piquée à son tour, lui répliqua qu'il étoit le maître; et Robert fut faire son paquet.

Dans le fort de sa ferveur il avoit acheté les OEuvres de Thomas. Il jeta le livre dans la mare, en décidant que l'auteur étoit un sot qui n'avoit étudié la nature que sur les tableaux de Claude Lorain et de Vateau.

CHAPITRE III.

Robert est journaliste.

De l'Oseraie n'avoit pas voulu que les créanciers de Robert conservassent de droits sur sa personne : un ami en prison ne nous fait jamais d'honneur, et nous déshonore quand il y entre pour des causes qui blessent la probité. De

l'Oseraie avoit obtenu un désistement fondé sur la cession générale du débiteur; et Robert, tranquille de ce côté, se détermina à aller voir la nature aux Tuileries. Ce n'est qu'à Paris qu'un homme de goût peut vivre, et on n'y manque de rien avec dix mille francs..... tant qu'ils durent.

Il avoit retiré ses fonds des mains de Moreau, qui les faisoit valoir. Il avoit envoyé chercher une petite voiture; et sa malle derrière, lui dedans, et son sac à ses pieds, il partit gaiement pour aller chercher de nouvelles aventures. Il ne savoit pas ce qu'il feroit; il n'y avoit pas même pensé; mais un homme jeune encore a tant de ressources! Et puis, que peut-on faire de pis que de passer sa vie avec des chevaux de charrue, des vaches et des moutons crottés? Il ne pouvoit que gagner beaucoup à un changement de position, et il alla délibérer sur son avenir dans un cabinet garni, rue Jean-St.-Denis. Il avoit au moins contracté à Châtenay l'oubli du faste et l'habitude de la médiocrité.

Quand on a vécu quelque temps loin de Paris, on s'empresse de revoir ces lieux consacrés au plaisir, où il est rarement, mais où l'oisiveté et le désœuvrement s'étourdissent pendant quelques heures. Robert, après avoir bâillé chez le traiteur, sur les boulevards, prit un billet d'Opéra; et il y eût bâillé encore pour son argent,

sans un de ces petits événemens assez fréquens à Paris, et toujours fort agréables pour quelqu'un qui arrive de Châtenay.

On lui ouvrit une loge, où s'étoit déjà placée une jolie dame : on sait ce que c'est qu'une femme seule dans une loge. Robert adressa la parole à celle-ci avec autant de liberté que s'il l'eût connue depuis deux jours; et il n'en faut pas plus à Paris pour se connoître beaucoup. La dame répondit avec la plus aimable aisance; elle avoit de l'esprit, Robert n'étoit pas sot; il étoit libre, il avoit envie de se *placer*, il voulut plaire; il réussit.

En province on veut se connoître avant de se donner; à Paris, où on a beaucoup plus d'usage, il suffit de se connoître après. Ce fut vers la fin du souper que la dame dit : « A pro-« pos, je suis une étourdie. Je vous reçois, j'ai « des bontés pour vous; vous les méritez sans « doute; mais enfin qui êtes-vous? » Robert satisfit la curiosité de la dame, qui ajouta : « Je m'appelle du Thé. J'ai en ce moment le « ministre de Paris qui m'aime beaucoup, que « je n'aime pas, qui me paie fort cher et que « je trompe. Vous n'avez pour tout bien qu'une « jolie figure, et cela ne suffit pas : je veux « vous mettre à votre aise. Un emploi ne vous « convient pas, ni à moi non plus; à vous, parce « que vous êtes paresseux; à moi, parce que je « veux vous voir librement. J'ai envie de vous

« faire avoir un privilége. — Oui, un privilége.
« Rien n'est commode comme cela. — Mais
« lequel? — Ma foi, je n'en sais rien. — Celui
« d'un journal. Vous le vendrez, ou vous le
« louerez, si vous ne le faites pas valoir vous-
« même.

« — Un journal, ma chère amie, un journal!
« voilà une idée admirable. On m'a contesté
« mon mérite littéraire : quel moyen puissant
« de me venger de mes détracteurs! ... Mais,
« non, je conçois un projet plus grand, plus
« généreux : *Ce n'est pas au roi de France à*
« *venger les querelles du duc d'Orléans.* »

La tête de Robert se monte, s'allume. Il est déjà l'oracle du goût, l'arbitre des destinées, le dispensateur de la gloire; et, ma foi, il pouvoit s'attribuer ces qualités comme bien d'autres, qui ne valent pas beaucoup mieux que lui.

La matinée s'avançoit; le ministre revenoit de Versailles à midi, et comme mademoiselle du Thé étoit plus intéressante que les affaires, c'est chez elle qu'il descendoit. Elle fait habiller Robert, elle va à son secrétaire et elle en tire une lettre cachetée. « Qu'est-ce que ce
« papier, lui demanda-t-il? — J'ai là quelques
« lettres toutes prêtes à l'usage de ceux que je
« veux présenter. L'un est mon cousin, l'autre
« mon oncle à la mode de Bretagne; celui-ci,
« mon frère de lait; celui-là, un jeune homme
« de mon village. Je distribue ces lettres selon

« les qualités et la manière d'être de ceux pour « qui j'ai une fantaisie. Je vous fais mon frère. « Ce titre intéressera davantage, et vous auto- « risera à être ici à toute heure, sans qu'on « puisse le trouver mauvais. Zoé, conduis ce « petit homme-là dans ta chambre par l'escalier « dérobé. Tu l'annonceras quand monseigneur « sera arrivé. »

Zoé prit la main de Robert, l'emmena en folâtrant, lui apporta le restaurant, toujours prêt chez les femmes qui ont de l'expérience, l'enferma et s'en fut, parce qu'elle jugea que Robert avoit plus besoin de repos que d'une jolie femme de chambre.

Monseigneur arriva en effet. Du Thé courut à lui les bras ouverts, et avec les démonstrations de la plus vive tendresse : il faut gagner son argent d'une façon ou d'une autre. Cette réception, à laquelle monseigneur n'étoit pas fait, le mit de la plus belle humeur du monde, et ce fut ce moment que choisit l'adroite Zoé pour annoncer un inconnu, qui désiroit parler à madame.

Robert paroît assez embarrassé de sa personne : on le seroit à moins. Il présente sa lettre d'une main incertaine. Du Thé brise le cachet... « C'est ma mère, ma bonne mère qui m'écrit... « Ciel ! juste ciel ! c'est Charles, ce joli petit « frère que j'aimois tant, et que j'ai laissé si « jeune ! » Elle se lève précipitamment, ne-

manque pas de renverser son fauteuil, jette ses bras au cou de Robert, l'embrasse pendant cinq minutes, de manière à lui ôter la respiration, le fait asseoir près d'elle, lui fait donner un couvert, et continue la lecture de sa lettre. « *Il va chercher fortune à Paris.* Je le crois « bien. Pauvre garçon! *Il est bien élevé.* Cela « se voit. *Propre à tout.* Je n'en doute point. « *Je te le recommande, ma fille.* Oh! cela n'é- « toit pas nécessaire.

« Charles, tu resteras ici jusqu'à ce que « monseigneur t'ait placé. Zoé, tu lui donneras « le petit appartement de l'entre-sol... Oh! que « je suis heureuse, que je suis contente! Mon « ami, il faut faire quelque chose pour mon « frère. — Mais, ma chère amie, tu as une « famille qui ne finit pas. Il y a tout au plus « huit jours que j'ai encore placé un cousin. — « Il est bien extraordinaire, monsieur, que « vous teniez note des petits services que vous « me rendez! — Eh, non, non, je n'en tiens « pas note; mais j'ai dans mes bureaux d'ex- « cellens sujets qui languissent dans les em- « plois subalternes... — Et qui sont faits pour « cela, monsieur. Sont-ils parens d'une femme « charmante, qui vous aime exclusivement, « qui vous sacrifie sa première jeunesse, et qui « ne compte pas ses complaisances, parce « qu'elles ne lui coûtent rien? — Eh! mon « dieu! ne fais-je pas aussi ce qui te plaît?

« Cessons de contester, je n'aime pas cela.
« Voyons, que veux-tu pour ton frère? —
« Mais, je voudrois... je voudrois le privilége
« d'un journal nouveau. — Le privilége d'un
« journal! c'est tout ce que je donnerois à un
« abbé de qualité, pour l'aider à attendre un
« évêché. — Je veux un journal, vous dis-je.
« — Mais, mon ange, je ne peux pas, moi...
« — Comment, monsieur, vous me refusez! —
« Je ne dis pas cela. — Vous accordez donc?
« — Mais... je... je verrai. — Vous verrez, vous
« verrez! Ah! vous ne m'aimez plus, puisque
« vous délibérez. Que je suis malheureuse! »
Deux ruisseaux de larmes s'ouvrent un passage; la poitrine se gonfle; le plus beau sein du monde s'élève et s'agite avec rapidité. Monseigneur ne tient pas contre tant de preuves d'amour, contre un si touchant spectacle. « Il
« aura son privilége! s'écrie-t-il; je te l'appor-
« terai ce soir. »

Monseigneur et du Thé se remettent de leur émotion. On finit de déjeuner. Robert se retire discrètement, et quand monseigneur est parti, il revient rire avec du Thé, de la bêtise du personnage, et de sa folle condescendance. Il sort ensuite, parce qu'on ne peut pas toujours faire l'amour, et il va dans une allée solitaire des champs Elysées, rêver à son journal.

En cinq minutes il s'est fait un plan de conduite digne des plus grands éloges. Il a résolu

d'abord de n'épouser aucun parti, d'être impartial envers tout le monde, et de faire oublier son défaut de talent par son intégrité. Il se propose de se donner pour adjoints des gens éclairés, pleins de l'amour du beau et du vrai, incapables, comme lui, de tourner un auteur en ridicule, et de le blesser surtout par des expressions injurieuses. Toujours noble et décent, il se gardera bien d'imiter ces faquins qui outragent un mort illustre, qu'ils n'auroient osé attaquer pendant sa vie. Il s'interdira rigoureusement toute espèce de personnalité, telle, par exemple, que de parler de la femme d'un auteur quelconque, qui n'a rien de commun avec les ouvrages de son mari, et qui se couvre du voile, sacré pour un journaliste, d'une honnête obscurité. Il encouragera les jeunes gens qui donnent des espérances, et ne flagornera point un radoteur, parce qu'autrefois il tournoit bien un vers. Il se promet bien de ne pas louer à l'excès une jolie débutante, qui n'annonce que des dispositions, dans le seul dessein de tourmenter des chefs d'emploi, qui ont droit à des ménagemens par des talens réels et par de longs services. Il déclare infâme un journaliste qui s'attache à prouver, dans quinze ou vingt numéros consécutifs, que tel acteur, avoué du public, est détestable, parce que nul homme n'a le droit d'en priver un autre de son état. Il est décidé à respecter tout ce qui est respec-

table, mais à marquer d'un fer rouge le fanatisme religieux, politique et littéraire. Il va enfin faire un journal tel qu'on n'en a pas vu encore.

Pendant qu'il est occupé de ces grandes idées, il aperçoit un individu qui paroît le reconnoître, et qui se jette dans une allée latérale. A son tour, il reconnoît Durocher et l'appelle : le drôle ne manque pas d'esprit; il est actif, intelligent, et pourra lui être utile dans sa nouvelle entreprise. Le ton amical de Robert persuade à Durocher qu'il ignore les tours sans nombre qu'il lui a joués, et qu'il n'aura qu'à lui demander pardon de l'avoir brusqué, lorsque Merlicourt venoit de le déposséder, écart bien pardonnable à un homme qui avoit lui-même perdu sa place.

Il aborde Robert avec assurance, lui adresse des excuses propres à lui faire oublier son incartade, et cherche dans ses yeux, dans son moindre mot, quelque indice qui le conduise à le surprendre et à lui attraper de l'argent.

Robert, aussi incapable de dissimuler que de se conduire prudemment, plein d'ailleurs des vues sublimes qui l'honorent à ses propres yeux, s'empresse d'épancher son cœur. A peine a-t-il parlé d'un privilége, que Durocher s'écrie : « Un journal nouveau!..... Que m'apprenez-« vous, mon cher ami?..... C'est une mine que « vous avez trouvée-là. Mais il faut des fonds

« pour l'exploiter. Êtes-vous en argent ? — « J'ai dix mille francs. — J'en mettrai dix au- « tres, mon cher ami. — Bon. — Je vous en « donnerai douze pour moitié de votre privi- « lége, et je ne demanderai rien pour mon « travail, qui suffiroit seul à mettre votre feuille « en crédit. — Voilà qui est à merveille. — Il « vous faut des sûretés : nous passerons chez le « notaire quand il vous plaira. — Mais au re- « tour de la promenade.

« — Voyons, dans quel esprit comptez-vous « écrire votre journal ? » Le bon Robert lui développe ses projets, s'étend complaisamment sur ses conceptions, et attend les éloges que lui semble mériter un écrivain public qui respecte les bienséances. Durocher lui répond par un rire sardonique, par un air de commisération qui le déconcertent tout-à-fait.

« Pauvre homme que vous êtes, lui dit-il, « croyez-vous faire fortune en suivant des idées « aussi extraordinaires ? Où trouverez-vous des « lecteurs avec votre délicatesse et votre pro- « bité ? C'est bien là ce qui fait réussir un jour- « nal, ma foi ! Ecoutez.

« Vous voulez n'épouser aucun parti ; c'est « le moyen de vous mettre mal avec tous. Adop- « tons le plus puissant ; sacrifions-lui le foible, « le malheureux, tout, jusqu'à notre conscience. « Ecrasons sans pitié l'auteur dont les opinions « ne seront pas celles que nous affecterons.

« Taisons-nous sur ce qu'il fera de bien; ne « cessons de relever ses fautes; aggravons-les « par la malignité, par de fausses citations.

« Attaquons les noms les plus célèbres. Cette « méthode persuade aux sots que l'audace est « du talent; et les sots doivent composer les « dix-neuf vingtièmes de nos abonnés.

« Manions avec vigueur l'arme du ridicule; « empoisonnons l'épigramme : les palais usés « veulent de l'eau forte, et pour émouvoir les « les gens indifférens, il faut toujours être au « délà du vrai. Faisons rire par toutes sortes de « moyens : le Français qui rit est persuadé.

« Ayons de l'esprit quand nous pourrons, « mais soyons toujours impudens. Disons hau- « tement que notre journal est fait pour la « postérité, et qu'elle y trouvera les fastes de « la littérature du dix-huitième siècle, quoi- « que nous sachions fort bien que ces sortes « de feuilles passent du salon au *cabinet*. Jus- « tifions cette impertinence en nous mettant « au rang de ceux que nous jugeons incapables « de rien imaginer, de rien produire; pillons « la Harpe et Luneau de Bois-Germain. Nos « stupides abonnés achèteront les exemplaires « sur parole, et nous nous serons ouvert une « route de plus à la considération et à la for- « tune.

« Lorsqu'un jeune homme débutera dans la « carrière des lettres, qu'il soit d'avance con-

« vaincu qu'il ne sera rien que par nous, qu'il « n'obtiendra notre suffrage qu'en écrivant dans « notre sens, et que s'il s'avise de faire le philo- « sophe, nous l'anéantirons à l'instant. La » Sorbonne nous soutiendra; ses adhérens nous « prôneront; la canaille criera *bravo*, et insen- « siblement notre journal deviendra un livre « classique, où ceux, qui n'ont pas le temps de « lire, ou qui ne veulent pas s'en donner la « peine, croiront se former l'esprit et le juge- « ment.

« Mais en nous arrogeant tous les droits, ne « négligeons pas celui de revenir sur nos juge- « mens, ce qui, à la vérité, implique contradic- « tion, mais ce qui est inévitable quand on « souffle le froid et le chaud. Ces petites dis- « parates seront peut-être relevées avec acri- « monie; mais ces réclamations-là tombent « dans l'oubli, et il suffit d'un article plaisant « pour tuer le froid réclamateur.

« Une très-belle débutante, par exemple, « nous envoie une pièce de vaisselle. Aussitôt « celle qui tient l'emploi est sans intelligence, « sans noblesse, sans moyens, laide surtout. « Ce dernier reproche n'est pas galant; mais « nous devons au public la vérité, toute la « vérité, rien que la vérité. Nous louons la « belle actrice jusqu'à satiété, si elle vient quel- « quefois faire sa cour à la grosse et bête ma- « dame Durocher, nous la louons jusqu'à ce

« que ses créanciers la mettent en fuite, et « alors la soif des cadeaux nous porte à rame- « ner insensiblement nos lecteurs sur le compte « de sa rivale, qui bientôt n'aura plus que des « agrémens et des qualités.

« Un petit acteur sans talent est admis au « début par ses intrigues. Nous en disons ce que « tout le monde en pense, parce que nous ne « mentons qu'autant qu'il nous en revient quel- « que chose. Le petit acteur envoie la dinde « aux truffes, ou le panier de Champagne : c'est « une bagatelle, c'est le denier de la veuve ; « mais nous le recevons parce que rien n'est à « dédaigner. Dès lors, le petit acteur promet, « et ses bévues sont imputées à sa timidité.

« Un auteur a fait une mauvaise pièce, bien « compassée, bien ennuyeuse, bien prônée par « ses coteries. Il ne doute pas du succès. Mais « il connoît notre influence, et il nous prie « d'accepter cent louis. Sa pièce est bien écrite, « elle est du meilleur ton, les caractères sont « bien tracés, et elle sera jouée tant qu'il « achètera des billets et qu'il renoncera à ses « droits d'auteur.

« Quand il sera bien connu que nous aimons « l'argent, que nous recevons de l'argent, que « nous ne faisons rien qu'à prix d'argent, l'ar- « gent nous viendra de toutes parts : tant de « gens veulent avoir une réputation, n'importe « à quel prix ! Hé bien, nous en vendrons. —

« Mais, M. Durocher, nous passerons pour des « coquins.— Sans doute. Mais avez-vous jamais « vu un honnête homme faire fortune ?—Ceux « qui nous paieront, nous déceleront. — Ils « n'auront garde. Il y a des chevaliers de St.- « Louis qui ont acheté leur croix : vont-ils le « dire ? — Ceux que nous maltraiterons se ven- « geront. — Hé, comment ? auront-ils, comme « nous, dix presses à leurs ordres? — Ils nous « donneront des coups de bâton.—Je les rece- « vrai, moi, je ne tiens pas à cela. — Ah! vous « y êtes accoutumé. — Et pour que vous viviez « tranquille, je signerai les articles virulens. « — Vous aurez le courage d'y mettre votre « nom? — Vous n'y êtes pas. On ne se nomme « pas précisément; on se laisse deviner. On prend « une lettre prétendue initiale, qui déroute « les profanes, et que connoissent les initiés. « Vous, qui êtes un honnête homme, à ce « que vous dites, prenez l'H; moi, je signe- « rai A.

« Je connois trois ou quatre drôles qui crient « vive le roi, et qui demain crieroient vive la « ligue. Je les enrôlerai, car enfin nous ne pou- « vons pas faire un journal à nous deux. — « Mauvaise société que celle de telles gens.— A « la bonne heure; mais on n'est pas obligé de « vivre avec eux. On les paie à tant par mois « pour diffamer et si en effet ils diffament, ils « gagnent leur argent, et quittes les uns envers

« les autres, chacun godaille de son côté. — « Mais si les tribunaux s'immiscent dans ces « diffamations-là? — Hé bien, monsieur F, ou « tel autre, va aux galères, et on le remplace « à l'instant : on trouve de ces marauds-là tant « qu'on en veut. Nous avons, nous, la sagesse « de tourner nos phrases de manière à ne crain- « dre que les petits accidens, dont vous parliez « tout à l'heure.

« Monsieur Durocher? — Monsieur? — Pas « de société entre nous. — Et la raison? — Vous « êtes un homme détestable. — Des mots, tou- « jours des mots, et pas la moindre connoissance « du monde. — Allez-vous à Chaillot ou retour- « nez-vous à Paris? — J'entends. Si je vais à « droite, vous prendrez à gauche. Arrangez- « vous comme vous voudrez; mais je vous pré- « dis qu'en six semaines vous aurez mangé vos « dix mille francs; vous vous entendez à faire « un journal, comme le père Bourdaloue à ti- « rer des armes. Adieu, mon petit monsieur.

« Qu'allois-je faire? dit-il quand Durocher « se fut éloigné, si je l'avois conduit chez le « notaire, je me serois imposé la loi d'être in- « juste, arrogant, hypocrite comme lui; de « ressembler à ces écrivains mercenaires qui « vivent d'extraits infidèles, de mensonges, de « calomnies, et que leur venin étoufferoit, s'ils « ne pouvoient l'exhaler autour d'eux. Mar- « qué du sceau de la réprobation, je n'aurois

« osé me montrer, me nommer dans un endroit « public. J'aurois attiré sur moi la haine des « gens de lettres, et le mépris de ceux même « que j'aurois fait rire. Oh! que la profession « de journaliste, telle que je l'ai conçue, est « noble et satisfaisante pour l'homme vraiment « digne de l'exercer! C'est d'après les princi- « pes que j'ai adoptés, et dont je ne m'écarte- « rai jamais, que je vais rédiger mon *Prospec-* « *tus.* »

Il s'enferme chez lui, il écrit, il rature, il déchire, il recommence, il porte enfin chez un imprimeur un écrit qui annonce les vues les plus sages et les plus honnêtes. Il le distribue par cent, par mille; il en expédie pour toutes les provinces.

Ses projets font rire ses confrères : un tel journal ne doit pas leur ôter un abonné. Cependant, comme on a vu le public quitter d'Alembert pour le singe savant, et Lekain pour les marionnettes, ces messieurs pensent qu'il est prudent d'étouffer le journal nouveau dès sa naissance. Ils rendent compte du Prospectus; ils louent avec perfidie l'honnêteté de l'auteur; mais ils prouvent qu'il ne sait pas le français, qu'il est sans instruction et sans goût.

Robert répond à cette attaque par un pamphlet bien raisonnable, bien raisonné, et où il n'y a pas le mot pour rire. Il le met en vente, on le lui laisse; il le donne, à peine daigne-

t-on le lire. Il ne se décourage pas ; il sait, qu'une querelle littéraire n'a rien de piquant pour le public.

Il fait paroître son premier numéro, que selon l'usage, il adresse gratuitement à tous les gens en place. On juge que le journal ne vaudra rien, non parce qu'il est mal écrit, mais parce qu'il n'offre pas cette variété, ce mordant que les gens du monde veulent trouver partout. Cependant dix, vingt, trente abonnés se présentent.

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Beaucoup de journalistes devroient prendre ce vers pour épigraphe. A la fin du mois, Robert a dépensé mille écus ; mais son journal se tire à cent. Il est donc démontré qu'il a cent partisans, qui infailliblement lui en amèneront des milliers.

Un jeune poëte, qui ne trouvoit pas sa feuille bonne, mais qui croyoit devoir encourager un journaliste honnête, par la seule raison que la chose est rare, un jeune poëte, déjà avantageusement connu, lui apporta une pièce de vers, comme on en faisoit peu, et comme les amateurs désiroient qu'on en fît beaucoup. Robert n'étoit pas connoisseur ; mais la fraîcheur, la grâce du petit poëme le frappèrent, et il jugea, avec raison, que dix ou douze morceaux tels que celui-ci insérés chaque mois dans sa feuille, lui donneroient la vogue. Or, pourquoi n'en

auroit-il pas dix, puisqu'il en avoit un? Cette manière de conclure étoit digne de lui.

Ces vers furent lus avec avidité, applaudis avec transport. Ils donnèrent un moment de vie au journal nouveau. L'Almanach des Muses, le Parnasse Français, l'Abeille du Parnasse les reproduisirent sous tous le formats, sous tous les caractères, et je ne peux me refuser au plaisir de les reproduire à mon tour.

Confession de Zulmé.

Qu'exigez-vous, belle Zulmé?
Moi, qu'en ministre saint tout à coup transformé,
Dans les replis de votre conscience
Je porte avec sévérité
Le flambeau de la pénitence!
Moi, confesseur de la beauté!
D'un sage directeur ai-je donc l'apparence
Ai-je cet air de gravité,
Cette modeste et bénigne arrogance,
Qui s'établit en toute humilité
Juge suprême d'une offense
Qui blesse la divinité?

Non, mais cependant quand j'y pense,
Avec ces messieurs-là, par un certain côté,
Je pourrois bien avoir un peu de ressemblance.
Lorsque, les yeux sur la terre attachés,
Une pénitente jolie
Leur conte ces heureux péchés
Qui font le charme de la vie,
Souvent au récit des plaisirs,
Qu'en rougissant on leur confie,
Leur âme agitée, attendrie,

S'ouvre aux feux brûlans des désirs,
Et pleins d'une flamme profane,
Qu'allume dans leurs sens un démon tentateur,
Ils partagent du fond du cœur
Tous ces jolis forfaits que leur bouche condamne.
Hélas! Zulmé, je le sens bien,
Malgré cette grâce efficace,
Qui des élus, est, dit-on, le soutien,
J'en ferois autant à leur place.

Enfin vous le voulez, il faut vous obéir.
Que ne feroit-on pas dans l'espoir de vous plaire?
Quoïque novice en cette affaire,
Me voilà revêtu du sacré ministère.
Recueillez-vous, ma sœur, le guichet va s'ouvrir.

Commençons. A *l'orgueil* vous êtes-vous livrée?
Moi, je le crois. Quand on a vos attraits,
De tous les cœurs quand on est adorée,
De cet encens, qui brûle et ne s'éteint jamais
Sur les autels dont on est entourée,
Pourroit-on quelquefois n'être pas enivrée?
Tout vous conduit vers ce piége trompeur,
Et le miroir qui répète vos charmes,
Et les tendres égards, et l'hommage flatteur
De mille amans qui vous rendent les armes,
Et vos talens, et cet air séducteur,
Et cette taille de déesse,
Et ces beaux yeux où la noblesse
Succède à la tendre langueur,
Et la langueur à la finesse;
Aussi j'excuse en vous cette foiblesse:
L'humilité ne sied qu'à la laideur.

Poursuivons. Etes-vous encline à *l'avarice?*
Vous rougissez, vous avez bien raison.
C'est, ma sœur, un fort vilain vice,
Un vice pour lequel il n'est point de pardon.

Inutile dépositaire
De tous les trésors de l'amour,
N'en doutez point, vous répondrez un jour
Du bien que vous auriez pu faire.
Rassurez-vous pourtant. Non, il n'est point d'erreurs
Qu'un bon repentir ne répare.
Renoncez donc à vos rigueurs ;
Soyez, pour gagner tous les cœurs,
Econome de vos faveurs,
Mais n'en soyez jamais avare.

Le péché des *gourmands*, parlez-moi sans détour,
Est-il aussi le vôtre ? Ah ! ce seroit dommage.
Ce Dieu, dont votre bouche est le charmant ouvrage,
Qui d'un corail si pur en orna le contour,
Se plut à la former pour un plus digne usage.
Elle est faite, Zulmé, pour le tendre langage,
Les soupirs, les aveux, les baisers de l'amour.

Si quelquefois de la *Colère*
Vous avez senti les accès,
Sans doute les efforts d'un amant téméraire
De votre cœur avoient troublé la paix.
Zulmé, votre courroux n'étoit pas légitime.
Epris de vos attraits, piqué de vos refus,
Son audace étoit-elle un crime ?
Croyez-moi, ne vous fâchez plus
Contre une erreur si naturelle :
Les désirs qu'on éprouve, en vous voyant si belle,
Nuisent trop au respect qu'on doit à vos vertus.

Votre âme, j'en suis sûr, des tourmens de l'*envie*
A toujours su se garantir.
Qui pourroit vous faire sentir
Un mouvement de jalousie ?
Que reste-t-il aux dieux à vous donner ?
En appas, en talens vous n'avez point d'égales.

D'un sentiment si bas peut-on vous soupçonner ?
Il n'est fait que pour vos rivales.
Il est un péché moins affreux,
Auquel, je l'avoûrai, vous êtes fort sujette,
Péché, que plus d'une fillette,
Entre deux draps, commet souvent seulette....
Ne baissez point vos deux grands yeux ;
Que rien n'alarme ici votre délicatesse :
Ce péché-là, Zulmé, ce n'est que la *paresse*.
Ne cherchez point à vous en corriger,
Et de l'amour si le souffle léger,
Au point du jour vous berce d'heureux songes,
Pour le bien de l'humanité,
Puissent de si rians mensonges
Vous inspirer du goût pour la réalité !
Enfin ma tâche est bientôt achevée.
De six péchés, objets du céleste courroux,
Votre conscience est lavée.
Il en reste encore un... le plus charmant de tous.
De celui-là, s'il est sur la liste des vôtres,
Non-seulement je vous absous,
Mais en faveur de ce péché si doux,
Je vous pardonne tous les autres.

On accouroit de toutes parts chez l'imprimeur de Robert. On demandoit le n° 31, on vouloit l'avoir à tout prix. La confession de Zulmé fut réimprimée dans vingt numéros suivans. Robert, rentré dans ses fonds, ivre de ce succès du moment, chercha des collaborateurs aussi équitables, mais plus habiles que lui. Il en demanda dans sa feuille; il fut frapper à toutes les portes des colléges de la montagne Ste.-Geneviève. La foule arrive chez lui; il n'a plus que l'embarras du choix.

Il traite avec deux hommes qui lui paroissent instruits et doux, et il se fait des ennemis de tous les autres. Ses confrères recueillent et insèrent leurs réclamations, leurs sarcasmes. On commence à rire du journaliste et de son intégrité, et l'arme du ridicule blesse mortellement à Paris.

On y savoit par cœur la confession de Zulmé, et M. Ginguené n'apportoit plus rien. Les jeunes auteurs vouloient être lus, et ils donnoient leurs poésies fugitives aux folliculaires renommés. Robert, abandonné à ses seules forces, retomba dans l'oubli, chargé de l'existence de deux hommes qui ne lui étoient d'aucune utilité.

Un malheur ne va pas sans un autre, dit un vieux proverbe. Le numéro 31 passa de mains en mains jusqu'en celles d'un docteur de Sorbonne. La confession de Zulmé l'indigna. Il y vit un sacrement régénérateur tourné en ridicule, et ses ministres présentés comme accessibles aux viles passions qu'ils condamnent et répriment. En conséquence, il jugea l'œuvre sacrilége, attentatoire à la dignité du clergé, digne enfin d'être lacéré, et brûlé au pied du grand escalier.

Il convoqua une assemblée extraordinaire de messieurs les docteurs, et leur lut les vers diaboliques. Quelques jeunes gens, qui n'avoient de doctoral que la fourrure, sourirent à cer-

tains passages ; mais les vieux, qui ne tenoient plus qu'à leur robe, firent un tapage épouvantable. Selon eux, il ne suffisoit pas de condamner la confession de Zulmé ; il falloit saisir, incarcérer, déporter l'auteur, et l'envoyer faire des vers chez les Iroquois.

L'ouvrage fut déclaré hérésiarque, la décision de la Sorbonne envoyée à Monsieur le procureur général, et les gouvernantes des jeunes docteurs chez le distributeur du numéro 31.

C'est à cette époque que la France étoit divisée en deux partis au sujet de la bulle *Unigenitus*, que personne n'entendoit et qui ne signifie rien. C'est alors qu'on exigeoit que les mourans se confessassent à des prêtres adhérens à la bulle, et qu'ils en obtinssent des billets de confession. Sans cela, point de viatique, point d'extrême-onction, ce qui étoit très-malheureux pour de pauvres malades, qui ne savoient plus comment ils mouroient.

Le parlement, souvent opiniâtre dans d'injustes prétentions, mais toujours ferme quand il avoit les intérêts du peuple à soutenir, le parlement entreprit de faire cesser ce ridicule scandale. Il manda des prêtres à sa barre, il en décréta quelques-uns, il en fit emprisonner d'autres. Le roi obsédé par l'archevêque, cassa ces arrêts. Vous observerez que ce fut au dix-huitième siècle qu'on fit tant de bruit pour de pareilles sottises.

On comprime le foible, on ne peut rien sur l'opinion : elle est toujours reine, au sein même de l'esclavage; elle entraîne à la fin jusqu'au despotisme. Le parlement, suspendu, cassé, rappelé à ses fonctions, ne pouvoit se défendre que par des protestations. Le procureur général étoit attaché à sa compagnie, il en avoit l'esprit; mais il sentoit la nécessité d'employer la souplesse au défaut de la force. La confession de Zulmé lui parut plus propre à ramener les esprits que des écrits polémiques, que personne ne lit, qu'on adopte ou qu'on rejette sur le titre, et qui ne servent qu'à alimenter les haines et à animer les partis. C'est ainsi à peu près qu'on juge aujourd'hui Voltaire d'après le Journal de l'Empire.

Le procureur général dénonça la décision de la Sorbonne aux chambres assemblées. C'étoit ajouter à la réputation du joli poëme; c'étoit vouloir faire succéder une aimable gaieté aux cabales et aux injures. Le parlement, dont on cassoit les arrêts, cassa celui des docteurs, leur défendit de s'immiscer dans les affaires du Parnasse, et les relégua sur les monts Sinaï et Thabor.

L'archevêque cria partout que le parlement touchoit à l'encensoir. Il cria dans les appartemens de Versailles; il cria aux oreilles du roi qui, ne sachant plus qui écouter, qui croire, et fatigué d'ailleurs de tant de criaille-

ries, accorda au clergé un empire absolu sur toutes les montagnes du monde, sous la condition cependant qu'il n'entendroit plus parler de tout cela.

Il ne suffisoit pas à l'archevêque que le roi eût prononcé. Il falloit que Paris, que toute la France sussent que la Sorbonne l'emportoit sur le parlement. Il obtint du roi l'ordre au ministre de supprimer le journal, et au parlement, celui de faire brûler la confession de Zulmé. Qui eût pu s'imaginer que Ginguené et Robert seroient de nouvelles victimes de la bulle *Unigenitus*? Qui eût prévu que mademoiselle du Thé l'emporteroit sur le roi, l'archevêque et la Sorbonne? C'est pourtant ce qui arriva.

Du Thé, toujours éprise de Robert, persuada à son ministre de faire au roi de très-humbles, mais de très-fortes représentations. Elle fut elle-même représenter au procureur général, aux présidens et aux meneurs des différentes, chambres, car il y a des meneurs partout, que si le parlement foiblissoit, les priviléges nationaux étoit anéantis, ce qui n'étoit pas vrai; mais sa manière de représenter étoit si séduisante, et elle multiplia tellement les représentations, que toutes considérations disparurent aux yeux de messieurs, et qu'ils refusèrent d'obtempérer.

Une députation se rendit à Versailles, exposa les motifs qui dirigeoient le parlement; et le

roi convint que son parlement avoit raison. Le ministre s'éleva contre les prétentions de l'archevêque; il prouva que le clergé visoit à l'autorité souveraine, et qu'il finiroit par l'usurper, si on ne l'arrêtoit pas; et le roi convint que son ministre avoit raison Cependant, comme il avoit promis une réparation au prélat, il voulut que le titre du journal fût changé.

L'archevêque, qui ne voyoit pas brûler la confession de Zulmé, retourna criailler à Versailles. Le roi, qui avoit de l'humeur, parce que sa chasse n'avoit pas été heureuse, exila l'archevêque à son château de Conflans. L'archevêque répliqua avec aigreur; le roi le fit mettre dans son carrosse par quatre mousquetaires, et lui envoya une escouade du guet, pour l'empêcher de sortir de son château.

Sa majesté fut curieuse de voir ce monsieur Ginguené, qui faisoit autant de bruit que la bulle *Unigenitus*. On vit paroître à la cour un jeune homme d'un figure douce et aimable, qui mettoit à lire ses vers autant d'esprit qu'à les composer. La confession de Zulmé plut au roi, comme elle avoit plu au public. Il promit au jeune poëte sa protection immédiate, et une pension... qu'il n'a jamais eue.

Pendant ces allées, ces venues, et ces discussions, le journal restoit suspendu. Déjà le public ne se souvenoit plus qu'il eût existé. Robert l'eût oublié lui-même, si ses deux col-

laborateurs et ses ouvriers ne le lui eussent rappelé à la fin de chaque semaine. Il ne lui restoit plus que mille écus, et bientôt il ne devoit plus rien lui rester. Cette position n'étoit pas agréable. A la vérité, du Thé lui donnoit le logement et la table; mais il sentoit que cela ne pouvoit durer. Il se souvenoit des conseils de Durocher; il commençoit à convenir de leur justesse, et bientôt il s'avoua à lui-même qu'il n'y avoit alors qu'une manière lucrative de faire un journal. Les temps sont bien changés. Aujourd'hui le public intègre déteste les applications, la malignité; et nos journalistes peuvent être, et sont en effet les plus honnêtes gens du monde, sans nuire à leurs intérêts.

Pendant que Robert, irrésolu, passoit d'un projet à un autre, pour ramener à lui la fortune fugitive, et qu'il cherchoit à concilier ses faveurs avec les grands principes qu'il avoit professés, Durocher fut le trouver, plus fort en raisons que jamais. Il lui rappela ses revers; il lui parla avec force de la facilité de relever ses affaires; il cita cent personnes très-riches, et par conséquent très-considérées, qui ne devoient leur fortune qu'à l'intrigue. Il assura que le titre nouveau sous lequel le journal alloit reparoître, étoit un moyen certain de réparer toutes les pertes; qu'il suffisoit pour cela de débuter avantageusement, et que du premier numéro dépendroit le succès de tous les autres.

Robert, déjà ébranlé par ses propres réflexions, se laissa entraîner. Il suivit Durocher chez un notaire.

Durocher s'entendoit à la rédaction d'un acte, comme à celle d'un journal. Il ne manqua point de mettre son associé dans sa dépendance absolue, et de s'approprier les trois quarts des bénéfices, à la faveur de quelques phrases entortillées et équivoques. L'imprévoyant Robert signa aveuglément, et tous deux se disposèrent à faire gémir des presses et des victimes.

Les deux collaborateurs furent renvoyés, et remplacés par deux escogriffes du choix de Durocher. On mit aussitôt la main à l'œuvre. Robert s'attendoit à lire quelque chose de très-fort, et cependant ce premier numéro l'effraya. Durocher l'avoit écrit d'après son cœur, il avoit laissé courir sa plume, et ne s'étoit donné d'autre peine, que de couvrir des atrocités d'un peu de gaieté et d'esprit. Les amateurs de ce genre, et il y en a beaucoup, crièrent au prodige; les gens indifférens se laissèrent persuader: ils ne risquoient qu'un abonnement. Bientôt le journal devint à la mode. Elle exerce son empire en France sur les honnêtes gens comme sur les autres. Partout on disoit : Durocher est un coquin, et partout on vouloit avoir Durocher.

Rédacteurs et lecteurs étoient également satisfaits. Les victimes immolées à la méchanceté

se plaignoient, et on ne les écoutoit pas. Qu'importe à un financier, à un propriétaire, à un marchand, qu'on diffame un ouvrage, et même son auteur? Nous ne sommes sensibles qu'au mal qui est près de nous, qui peut nous atteindre; et il y a si loin d'un gros bourgeois à un homme de génie!

Cependant les gens de lettres, étourdis d'abord, revinrent au sentiment de leur force et de leur dignité. Ils répondirent, et on ne les lut pas. Durocher répliqua, et on rit. Quelques jeunes auteurs, plus énergiques que ne le sont ordinairement les nourrissons des Muses, se rallièrent autour de Saint-Foix et résolurent de venger des outrages dont le public insouciant leur refusoit justice. Ils cherchèrent, ils trouvèrent le domicile de Durocher. Ils s'y présentèrent, résolus à lui infliger un genre de correction plus infâme encore que ses écrits.

Durocher, résigné, ainsi que nous l'avons vu plus haut, s'étoit cependant bien promis de ne recevoir des coups de bâton, qu'autant qu'il ne pourroit les éviter. Il ne lui étoit pas difficile de prévoir l'orage qui grossissoit chaque jour, et qui étoit prêt à fondre sur son dos. Semblable, par la crainte, à ce tyran qui avoit cent chambres, et qui laissoit ignorer celle dans laquelle il couchoit, mais différent de lui par l'étendue du local, Durocher, comme Denis, avoit sa garde composée de trois ou quatre

garçons imprimeurs, qui se relevoient, et qui interdisoient rigoureusement l'entrée de l'appartement à ceux qui n'étoient pas du parti. Les autres avoient le mot de passe, comme Caïn avoit un signe au front.

Saint-Foix et sa troupe furent arrêtés à l'antichambre. Brave et bouillant, Saint-Foix alloit tomber sur les satellites du tyran moderne, et passer sur leurs corps pour arriver jusqu'à lui. Mais il réfléchit qu'un coquin est toujours lâche, et que Durocher sauteroit par la fenêtre, pendant qu'on rosseroit ses gens. Il se retira sans faire d'éclat, se proposant d'employer la ruse pour approcher l'ennemi.

Les succès à la guerre sont quelquefois l'ouvrage du hasard : c'est ce qui arriva ici. On venoit de donner, pour la première fois, la jolie comédie de l'*Oracle*. La salle étoit pleine, la chaleur excessive, et lorsque le rideau tomba, l'auteur satisfait, nos journalistes enragés, les spectateurs altérés coururent se rafraîchir au café Procope. Durocher commit là sans doute une grande imprudence; mais les gens de cette trempe s'oublient aussi quelquefois, et Cartouche s'est laissé prendre.

Il est difficile de juger à la mine un polisson perdu dans la foule, et Saint-Foix étoit loin de se flatter de rencontrer son drôle dans un café. Cependant, comme la bassesse a aussi sa célébrité, les curieux, sur un mot échappé à un

affidé indiscret, entourèrent le personnage. Saint-Foix vole, perce les rangs, arrive, et Durocher pâlit : il avoit entrevu l'aimable auteur de l'Oracle et des Grâces, à travers le trou de sa serrure.

« C'est donc vous, faquin, qui vous jouez de « tout, qui confondez tout, qui dénaturez tout, « qui outragez les personnes, quand vous êtes « las de déchirer leurs écrits! — Je ne vous « entends pas, monsieur. Que voulez-vous dire? « — Ah! tu ne m'entends pas! Je vais m'ex- « pliquer plus clairement. Messieurs, cet homme « est Durocher.—Je vous proteste, monsieur.... « Je vous jure.... que vous vous trompez.—Tu « te trouves donc bien vil, puisque tu n'oses « avouer ton nom! Rangez-vous, s'il vous plaît, « messieurs, Je vais châtier exemplairement ce « fripon-là.

« —Un moment donc, monsieur. Que diable! « on s'explique avec un homme, avant de frap- « per. Tenez, voilà le propriétaire du journal, « M. Robert, un garçon d'esprit, qui polit et « termine tous les articles de littérature. Arran- « gez-vous avec lui : moi, je ne suis chargé « que de la politique. »

Le pauvre Robert prenoit tranquillement sa limonade dans un coin, et ne se mêloit en rien de ce qui se passoit, parce que, d'après les conventions arrêtées, les coups de bâton regardoient Durocher. Mais aux derniers mots de son con-

frère, il se leva, et fit un saut à percer le plafond avec son crâne. Saint-Foix n'avoit jamais vu d'homme sauter de cette manière, et il prit la cabriole de Robert pour un aveu tacite de ses méfaits. En conséquence, il lui cassa sur les épaules un très-gros et très-beau jonc, dont il se servoit avec ceux qu'il ne jugeoit pas dignes de son épée.

Il étoit fâcheux pour l'ordre social, qu'un homme dit *comme il faut* s'arrogeât impunément le droit de bâtonner qui bon lui sembloit. Il seroit très-bien pour l'ordre moral, qu'on traitât de même aujourd'hui les successeurs de Durocher.

Pendant que Saint-Foix agissoit en chevalier du Parnasse, et fixoit l'attention des spectateurs, le vrai coupable gagnoit la porte. Il sortit, prit sa course, et fut se renfermer chez lui. Robert le suivit de près dans un fiacre, où sa tête étoit soutenue par un chaud partisan du journal, qui n'avoit osé dire un mot dans le café, de peur que la correction ne s'étendît de l'écrivassier au zélateur.

Robert, étourdi, meurtri, contusionné, trouva cependant la force de faire une scène infernale à Durocher. Il lui reprocha amèrement d'avoir violé le traité, en lui montrant ses épaules, dont le triste état l'eût attendri, s'il eût pu être sensible à quelque chose. Il laissa dire le plaignant, et lui répondit gravement :

« Mon cher Robert, je voyois avec peine qu'on « me fît exclusivement honneur de ce qu'il y « a de bon dans notre feuille, et j'ai saisi une « occasion favorable de vous créer une réputa- « tion. Je vous ai sacrifié la mienne, car enfin « vous allez passer dans Paris pour avoir plus « d'esprit que moi ; mais que ne sacrifie-t-on « pas à son ami ? — Belle réputation vraiment, « qui me coûte deux cents coups de canne ! — « Eh ! mon dieu, je les recevrai à la première « occasion. Quel bruit vous faites pour une mi- « sère ! — Une misère ! encore une scène comme « celle-là, et je renonce à jamais au métier de « journaliste. »

Oui, dit en lui-même Durocher, il ne te faut plus qu'une algarade pour te faire renoncer à tes droits ? Je te la procurerai, et très-incessamment. La chose arriva tout naturellement, et sans que Durocher fût coupable d'intention.

Après avoir épuisé son venin sur les littérateurs de Paris, il s'avisa, pour jeter de la variété dans sa feuille, de traduire les provinciaux devant les oisifs de la capitale. Déjà il avoit tourné en ridicule certaines sociétés littéraires, qui ne valoient pas sans doute l'académie française, mais qui étoient fort estimables, et qui ne devoient pas être en butte aux traits d'un Durocher. Ces sociétés avoient cru au-dessous d'elles de répondre à des platitudes. Mais il se trouva à Brive-la-Gaillarde, petite ville dont

les paisibles habitans ne s'attendoient pas à être attaqués, et que Durocher attaqua sans savoir pourquoi, il s'y trouva, dis-je, un homme du caractère de Saint-Foix, qui s'érigea en vengeur de sa patrie outragée.

Il part, il arrive, il prend des renseignemens ; il sait que le logement de Durocher est une place forte, où on ne pénètre pas : il se décide à attirer l'ennemi en campagne. Il écrit aux associés qu'il vient de Marseille, et qu'il est chargé, par les abonnés de cette ville, d'offrir une marque d'estime aux soutiens de la religion, de la morale, des mœurs et du goût. « Fort bien, dit Durocher, c'est sans doute du « thon, de l'huile d'Aix, du vin de liqueur, « des étoffes du Levant, et de tout cela en quan- « tité : les habitans de Marseille sont magnifi- « ques et généreux. Ami Robert, prenez un « haquet et allez recevoir tout cela, pendant « que je termine cet article contre l'académie « de Montauban. »

Robert se rend dans le haut de la rue de Notre-Dame des Champs, où il ne passe personne, même à midi. L'adresse à la main, il cherche le numéro indiqué; il entre, il monte, il trouve le prétendu Marseillois, qui le reçoit avec une politesse, une douceur propre à éloigner tout soupçon. On lui dit que les marchandises sont dans une maison de roulage à trente pas de là, on l'invite à descendre, et on s'appuie en boi-

tant sur un bâton solide, parce qu'on relève, dit-on, d'une attaque de goutte.

On est à peine dans la rue, que le Marseillois se relève droit comme un pin, fronçant le sourcil, agitant son bâton, et déployant devant Robert inquiet des épaules carrées, un jarret tendu, des bras nerveux : c'est Hercule armé de sa massue. Robert, en entrant chez le Marseillois, a décliné ses qualités; ainsi toute explication est inutile. Les coups pleuvent sur lui comme la grêle. Il crie, il demande quartier; le conducteur du haquet s'avance armé du fouet protecteur; le gourdin joue des deux bouts; le charretier et le journaliste sont traités de la même manière, à cette différence près qu'il y eut fracture au bras dont Robert se couvroit la tête, et dont il tachoit de parer les coups.

Après cette expédition, le vengeur de Brive-la-Gaillarde s'éloigna à grands pas, gagna la barrière du Mont-Parnasse, et sortit de Paris sans inquiétude sur les suites, parce qu'il avoit donné un faux nom à son hôtel garni.

Robert, souffrant horriblement, fut trop heureux de se faire ramener sur ce haquet, qu'il se représentoit, quelques minutes auparavant, chargé des plus précieuses productions de la Provence et de l'Inde. « Hélas! disoit-il « tristement, Saint-Foix m'a meurtri les omo- « plates, celui-ci m'a cassé un bras, le troisième

« me cassera la tête : je ne veux plus être jour-
« naliste. Je mettrai ma vie en sûreté en ren-
« trant dans la classe des honnêtes gens. »

A merveille, pensoit Durocher. Je ne comptois que sur du thon mariné, et je vais être unique propriétaire du journal : il y a plus que compensation. A la vérité, je serai seul exposé aux coups ; mais l'argent pleuvera chez moi, et ce baume-là ferme toutes les blessures.

L'acte d'abandon des droits de Robert fut rédigé dans le même esprit que l'acte de société. Durocher achetoit quinze mille francs un journal qui déjà en produisoit huit par mois. Mais Robert ne connoissoit qu'un tiers des abonnés. Il étoit d'ailleurs si dégoûté du métier, qu'il eût traité à la seule condition d'être désormais à l'abri de certain événement.

Ce livre perdroit singulièrement dans l'esprit de ses lecteurs, si Durocher n'étoit enfin puni de toutes ses friponneries. Passons à la catastrophe qui en fut la suite nécessaire.

Méprisé, honni, menacé de tout le monde, il crut devoir se procurer des protecteurs puissans; mais il se trompa dans son choix. Il adopta ouvertement les opinions de la Sorbonne, de l'archevêque et du légat du pape. Dès lors, il compta parmi ses abonnés ce qu'il y avoit de plus distingué dans le haut clergé, et son audace s'accrut avec sa fortune. Il la porta au point que le parlement indigné le décréta et

l'envoya à Bicêtre. Il écrivit au légat. L'ambassadeur apostolique courut à Versailles, et demanda la liberté du prisonnier avec une hauteur qui blessa le monarque. Le roi avoit cassé plusieurs arrêts; mais il commençoit à sentir que le parlement étoit la seule digue qu'il pût opposer aux prétentions de la cour de Rome. Il lui abandonna le journaliste comme on livre la vermine aux animaux utiles qui en purgent une maison, et il enjoignit au légat d'être à l'avenir plus modéré et plus décent dans ses expressions. Le légat humilié se plaignit à son maître, qui, dans l'impuissance d'abaisser un roi de France, l'attaqua dans la personne du duc de Parme, son parent. Il déclara le duché de Parme et de Plaisance partie intégrante du patrimoine de Saint-Pierre, et il excommunia le duc Ferdinand. Le roi ordonna au comte de Rochechouart de se saisir du comtat d'Avignon; et le roi de Naples vengea sa maison en s'emparant des villes de Bénévent et de Ponte-Corvo.

Durocher s'imagina réellement qu'il remuoit l'Europe du fond de son cabanon. Le faquin! quelques mois de détention et d'oubli le convainquirent de sa nullité absolue, et lui firent sentir que le bruit qu'il avoit fait un moment dans le monde, n'étoit que le bourdonnement du frelon. Ne pouvant rien au dehors, il intrigua au dedans. Il se mit à la tête d'une troupe de bandits, à qui il communiqua l'idée de re-

couvrer leur liberté par la violence. Il se proposoit de se retirer en Hollande, d'où il écriroit des libelles contre les souverains qui n'étoient pas aveuglément soumis au pape, et contre ceux qui avoient douté de l'excellence de son journal. Le complot fut découvert, et Durocher pendu dans la grande cour de Bicêtre, pour l'exemple de l'abbé Desfontaines et des autres coquins qui seroient tentés de l'imiter.

CHAPITRE IV.

Robert joue.

Mademoiselle du Thé conseilla un jour à Robert de quitter son entre-sol, et cela par deux raisons : la première, c'est qu'une femme ne sait trop que faire d'un homme qui a un bras cassé; la seconde, c'est qu'elle avoit un oncle à la mode de Bretagne qu'elle vouloit loger, parce qu'il lui inspiroit un intérêt naissant, auquel, selon l'usage, elle étoit disposée à tout sacrifier.

Quand on quitte un certain monde, et qu'on n'a pour toute ressource que quinze mille francs, il faut rentrer dans le cercle étroit dont mademoiselle du Thé avoit tiré Robert, et dont il ne pouvoit espérer de sortir, tant qu'il auroit le bras en écharpe. Il retourna à son modeste hôtel de la rue Jean-St.-Denis, où on l'aimoit assez, quand il ne faisoit pas de projets, parce qu'alors seulement il étoit possible de

causer avec lui, et que l'hôte étoit un infatigable bavard.

Après avoir parlé long-temps du bras cassé, de la manière dont il l'avoit été, de celle dont on l'avoit traité, l'hôte lui proposa son chirurgien, le meilleur de Paris, à ce qu'il disoit, comme tout père a les enfans les mieux élevés, tout amant la maîtresse la plus belle, tout mari la femme la plus sage, toute dévote le plus digne directeur. Ce que c'est que le sentiment de la propriété! il embellit tout; il pare l'erreur des couleurs de la vérité.

Robert étoit assez content du chirurgien qui avoit commencé le traitement; mais celui de son hôte devoit coûter moitié moins, ce qui est à considérer, quand on n'a que des moyens bornés, et il obtint la préférence. Le nouveau docteur jugea à propos de recasser le bras, qu'il déclara mal remis, parce qu'il est encore de notre vicieuse nature de ne trouver bien que ce que nous faisons; de sorte que Robert, reporté au jour de l'accident, paya quarante visites à trente sous, au lieu de vingt qui restoient à payer à trois livres, et il eut de plus la douleur occasionnée par la seconde fracture. Il y a des économies bien entendues.

On a le temps de dire et raisonner bien des choses pendant six semaines de retraite, et il est à présumer que Robert ne prendra un parti qu'après de longues et de mûres réflexions. C'est ce que nous allons voir.

Son hôte lui représentoit que quinze mille francs, bien placés, ne rapportent que sept cent cinquante livres de rente, et qu'on ne peut vivre avec cela. Robert convenoit qu'il avoit raison. Son chirurgien observoit qu'un homme comme monsieur n'étoit pas fait pour travailler, et Robert étoit encore de cet avis. L'hôte répliquoit que monsieur étoit encore assez jeune pour apprendre quelque chose, et qu'il est des professions qui n'ont rien de fatigant. Robert ne répondoit rien à cela. « Je connois, reprenoit « l'hôte, un banquier opulent, qui a commencé « avec cent louis. — Bah ! disoit le chirur- « gien, je ne connois de banquier solide « que celui qui taille au pharaon. Pas de bil- « lets, pas de retard avec celui-là. Il ne fait « rien qu'au comptant. Sans doute, sans doute, « s'écria Robert. Je n'ai jamais joué; mais je « conçois que rien n'est comparable au sort « d'un joueur heureux. Parbleu, je le crois, « reprit le docteur. »

Ses jours sont enchaînés par des plaisirs nouveaux,
Comédie, opéra, bonne chère, cadeaux,
Il traîne en tous les lieux la joie et l'abondance.
On voit régner sur lui l'air de magnificence,
Tabatières, bijoux, sa poche est un trésor.
Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Au ton d'enthousiasme avec lequel le chirurgien débitoit les vers de Regnard, il étoit facile de deviner un joueur. En effet il jouoit, et le

jeu lui faisoit négliger son état et ses malades. On ne lui accordoit aucune confiance, et il étoit quelquefois trop heureux de trouver une ou deux visites à trente sous pour dîner.

Si l'hôte eût connu son théâtre, il eût pu répliquer par ces autres vers :

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ;
Je n'ai plus rien à perdre et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi, cherche une autre victime.

Mais il eût débité ces vers vingt fois, qu'ils n'eussent produit aucun effet. Robert, devenu sourd à tout ce qui ne flattoit pas sa passion naissante, ne cessoit de répéter avec l'air d'un inspiré :

Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

Il étoit enchanté quand son docteur lui peignoit les avantages d'un joueur sur l'homme laborieux, qu'il lui montroit autour d'un tapis vert cette égalité si désirée et qui n'existe vraiment que là. C'est là que tous les états se confondent, ou plutôt s'anéantissent. C'est là que la duchesse ne rougit pas d'emprunter à un petit commis, dix louis qu'elle oublie de lui rendre. C'est là où il n'y a jamais diversité d'opinion ni de culte, que l'or est universellement estimé, et qu'il est l'objet de tous les vœux et de tous les hommages.

Robert jugeoit que rien n'est comparable à une société de joueurs. Déjà il se voyoit l'égal d'un duc et pair, déjà il prêtoit de l'argent à madame la marquise, à madame la présidente, et il mettoit son orgueil à ne pas le redemander... pourvu cependant que la dame fût jolie, et qu'elle sût comment une femme paie ses dettes. Oh! Robert avoit une grande facilité de perception dans les choses qui lui plaisoient.

Il étoit fâcheux que le bras cassé ne permît pas de réaliser de suite ces heureux projets. Mais une grande et féconde imagination offre toujours quelque dédommagement. Robert trompoit son impatience, en jouant dans sa chambre avec son docteur. Il payoit quand il perdoit; quand il gagnoit, le docteur lui disoit : Je vous dois tant, et Robert trouvoit cela fort bien, parce qu'il est juste de payer ses maîtres.

C'est avec les écus du disciple que le maître avoit troqué, à la friperie, son vieux habit contre un neuf. C'est à la considération que donne partout un habit neuf, que le docteur dut l'honneur d'être admis chez la femme d'un banquier, qui jouoit un jeu d'enfer, et qui alloit dans le cabinet de son mari prendre un sac, qui remplaçoit celui qu'elle venoit de perdre. Madame prenoit des sacs pour le jeu, monsieur en prenoit pour sa maîtresse; il en donnoit à son architecte, à son maquignon, à son maître d'hôtel, parce qu'il est reconnu qu'un banquier

doit représenter comme un prince. Mais comme les bénéfices ne sont pas en proportion de la dépense, le banquier fait banqueroute au prince, le prince à ses créanciers, la banquière à la vertu; le monde ne s'aperçoit de rien, et chacun reste à sa place. En dernier résultat, il y a bien quelqu'un de ruiné; mais c'est un petit marchand, un particulier obscur, qui ont déposé leurs économies, et qui comptent là-dessus pour vivre tranquilles un jour. Ils se sont trompés, voilà tout.

Il étoit minuit. Robert étoit couché, et au lieu de dormir, il se livroit aux illusions de l'espérance. Il jouoit, il gagnoit, il étoit dans l'opulence, il s'enivroit de plaisirs, et il n'y avoit pas grand mal à cela : ses jouissances n'épuisoient ni sa bourse ni sa santé. Un carrosse s'arrête à sa porte. On frappe à grands coups; on monte précipitamment l'escalier; on entre dans sa chambre..... C'est le docteur. Il est radieux, triomphant; la joie se peint dans chacun de ses traits; son chapeau, dont il décharge ses bras fatigués, est plein d'or; il a de l'or dans les poches de sa culotte, de sa veste, dans celles de son habit. Il vide cet or sur le parquet, en présence de Robert stupéfait, enchanté. Il le compte, il le recompte, il en fait des rouleaux. Il dispose de vingt mille francs qu'il a devant lui. Il achètera une maison, une ferme, un moulin; il achètera toute la France. Mais il lui

faut cinq cents louis pour sa dépense courante, et il ira les gagner le lendemain, pour ne pas toucher à son capital.

Robert ne résiste pas à ce spectacle enchanteur. Il se lève, il veut aussi palper cet or gagné si aisément et en si peu de temps. Il ne conçoit pas qu'on puisse faire autre chose que jouer. Il déclare qu'il ira le soir chez madame Courgel, et qu'il est indifférent pour sa santé qu'il joue chez elle ou dans sa chambre. Le docteur est dans une situation d'esprit à ne rien refuser à personne. Il promet à son malade de le présenter, mais à condition qu'il ne soupera pas chez madame Courgel, qu'il rentrera de bonne heure, et qu'il prendra des calmans, pour tempérer l'effervescence d'un sang allumé par le jeu. Robert souscrit à tout, décidé à tenir..... comme un joueur tient ce qu'il promet aux autres et à lui-même.

Le docteur a été présenté la veille, il n'est pas connu encore, et il présente le lendemain. C'est que dans ces maisons-là, la présentation n'est que de forme, l'avidité s'y couvre du masque de la décence; elle le jette quelquefois.

C'est-là que Robert vit autour de la même table le grand seigneur et le bourgeois, l'homme d'épée, de robe, de finance, la mère et la fille, la dupe et l'escroc. C'est-là qu'on est insensible au malheur d'autrui, parce qu'on n'y connoît que soi, qu'on n'y voit que sa carte, qu'on n'y

a que deux idées qui se rendent en deux mots, *perte et gain.* C'est-là que la ponte dévore des yeux la masse du banquier, et que le banquier attire à lui l'or qui est devant la ponte. C'est-là que les fortunes se fondent, que les passions s'allument, que les crimes se préparent. La fureur du jeu se communique des maîtres aux valets. La femme de chambre, en allant et venant, glisse son écu à un homme qui lui en rend deux, qu'elle ait perdu ou gagné, et qui vient le lendemain matin se payer de ce qu'il a donné. Les laquais font leur brelan à l'antichambre. L'un a volé son maître, l'autre le volera.

Les tableaux de la vie sociale produisent différens effets dépendans de la différence des opinions, des goûts, des habitudes des spectateurs. Je vous ai présenté celui-ci sous le point de vue philosophique : Robert le vit à travers le prisme qui lui fascinoit les yeux. Le grand seigneur, qui se dégradoit, élevoit d'honnêtes gens jusqu'à lui; cette confusion de toutes les classes offroit l'image de la plus douce fraternité; cette jeune mère, qui perdoit un argent nécessaire aux besoins de sa maison, se faisoit un devoir de faire rentrer son superflu dans la circulation; sa fille, à peine adolescente, apprenoit à mépriser des préjugés que les bonnes gens érigent en vertus; la femme de chambre cherchoit à franchir les distances que l'orgueil

établit, et que la nature désavoue. Sous un certain rapport, Robert avoit malheureusement raison. Les vertus ne sont plus que des préjugés, beaucoup de femmes ne sont que des filles, les jeunes messieurs n'ont que des sens, les jeunes demoiselles s'en trouvent bien, et la fortune est le grand régulateur de l'estime, du respect, de la vénération. Je conviens que si elle retire sa main protectrice, l'idole, aux pieds d'argile, tombe et se brise. Mais l'idole a eu son temps, et elle fait place à une autre, qui passera comme elle.

Par quel bonheur, ou plutôt par quelle fatalité l'homme qui joue pour la première fois gagne-t-il presque toujours? Robert n'avoit qu'à tenter pour réussir. Il enlevoit les coups les plus extraordinaires, les plus mal conçus. L'or qui circuloit sur le tapis, arrivoit insensiblement à son tas. Madame Courgel, piquée, désolée, n'osoit pas jurer; mais la colère altéroit, changeoit des traits charmans. Elle étoit à son aurore, et elle ressembloit à une furie. Courgel ne s'en apercevoit pas : c'étoit le mari. Sa maîtresse, d'ailleurs, gagnoit ce que perdoit sa femme; ainsi il y avoit compensation.

La jeune mère faisoit de fort mauvaises affaires : rien ne lui réussissoit. Elle doubloit, elle triploit son jeu, et à chaque coup perdu, elle regardoit Robert d'un air suppliant et significatif.

Robert, occupé de pousser sa chance, ne s'aperçevoit de rien. La jeune mère, en remplaçant ceux qui se levoient; parce qu'il ne leur restoit pas un sou, s'étoit glissée auprès de Robert, à qui elle avoit escamoté quelques louis, pendant qu'il regardoit d'un autre côté, et avant qu'il l'eût aperçue. Un léger coup de coude le ramena à la dame. « Prêtez-moi mille écus, « lui dit-elle à voix basse. » Robert la regarde : elle a trente ans au moins. Il est des femmes très-séduisantes encore a cet âge; mais celle-ci étoit chère à mille écus, et c'est ce que signifioit la façon dont la regardoit Robert. « Prê- « tez-moi mille écus, vous dis-je, et passez « demain chez moi : je n'y serai point, ma « fille vous les rendra. » La dame avoit de la pénétration.

Robert regarde Angélique. C'est un beau fruit, qui n'est pas mûr encore, et qui déjà est gâté au cœur. Mais en laissant à part le cœur, la délicatesse, la sensibilité, il restoit une très-jolie fille, et Robert donna les mille écus.

Le docteur, qui ne vouloit pas toucher au capital acquis de la veille, et qui s'étoit proposé d'y ajouter cinq cents louis, pour les besoins journaliers et les menus plaisirs, perdit un quart de ce qu'il avoit gagné; et il eut autant d'humeur que s'il n'eût pas dû s'attendre à ce revers. Or, quand on a de l'humeur, on se soucie peu de ce qui si passe autour de soi, et

le docteur ne s'occupoit ni de Robert, ni du régime qu'il lui avoit prescrit. Robert, en conséquence, passa avec les autres dans la salle à manger, et se disposa à souper, avec la gaieté et l'appétit d'un homme à qui tout a réussi.

Il est naturel de se regarder, quand on se voit pour la première fois; et jusqu'alors les convives n'avoient pas eu le temps de rien voir autour d'eux. C'est une bonne fortune, quand on ne se connoît pas, de pouvoir parler d'autre chose que de la pluie et du beau temps. Le bras en écharpe de Robert promettoit une anecdote qui ne coûteroit qu'une question, et qui amèneroit des réflexions, des observations, insignifiantes sans doute; mais il est reçu que dire des niaiseries c'est causer. Il n'étoit pas impossible d'ailleurs que le Champagne amenât quelques saillies, et il ne s'agissoit que d'arriver, tant bien que mal, au moment de faire sauter le bouchon.

D'après cela, madame Courgel demanda à Robert pourquoi il portoit le bras en écharpe. La question l'étourdit un moment. Mais comme il avoit beaucoup de cet usage du monde que les rigoristes nomment effronterie, il se remit promptement, et saisit l'occasion de se faire une réputation de valeur.

Il étoit fort bien, disoit-il, avec une dame aussi distinguée par son rang que remarquable par ses charmes. Un mari jaloux traversoit tous

ses projets, et il avoit formé celui d'être heureux à quelque prix que ce fût. Il avoit gagné le suisse, trois laquais, deux femmes de chambre, et on l'avoit introduit le soir dans l'appartement de madame. Au moment le plus doux, le lit *crie et se rompt.* Robert s'accroche aux rideaux; le baldaquin se détache, tombe sur une table de nuit, et la renverse. La table de nuit tombe sur une chiffonnière, la chiffonnière sur un fauteuil, le fauteuil sur le parquet. Le petit chien de madame, qui dormoit sur ce fauteuil, a la pate foulée, et pousse des cris affreux. Monsieur le comte, éveillé en sursaut, accourt sa bougie à la main. Il trouve la chambre de madame en combustion, les meubles brisés, un rideau par-ci, un oreiller par-là, et au milieu de ce désordre, il voit un homme en chemise, qui cherche à s'échapper; ce n'est pas que Robert ait peur, il a prouvé le contraire un instant après; mais il sait ce qu'un amant délicat doit à la réputation d'une femme sensible.

Le premier mouvement de monsieur le comte fut de crier au voleur. Mais il réfléchit qu'un voleur ne s'introduit pas sans culotte, et qu'il étoit vraisemblable que madame le faisoit... Par égard pour celles qui l'écoutoient, Robert s'arrêta au sens suspendu. Madame Courgel articula le mot qui manquoit, en riant comme une petite folle; et on trouva la saillie charmante, délicieuse.

« Monsieur le comte, reprit Robert, n'étoit « pas homme à se laisser impunément faire cocu, « puisque cocu il y a. Il m'invita à m'habiller, « et fut en faire autant. Il rentra avec deux « paires de pistolets, et me proposa de le suivre « au jardin. Je lui devois satisfaction, et je me « mis en devoir de la lui donner. En sa qualité « d'offensé, il tira le premier, me cassa le bras, « vint m'embrasser, me mit dans sa voiture, et « me renvoya à mon hôtel. »

Cette histoire étoit assez mal arrangée ; mais il avoit fallu en faire une sans y être préparé ; car enfin, on n'avoue pas volontiers qu'on a reçu des coups de bâton. D'ailleurs, il n'y avoit dans celle-ci aucun incident qui ne fût possible ; et puis, Robert avoit un habit brodé, une plume dans son chapeau, des talons rouges, une belle figure ; il paroissoit assez simple qu'il eût plu à une femme de qualité, et que cette intrigue ait été découverte, n'importe comment. On trouvoit seulement extraordinaire que le mari se fût battu pour une semblable misère. On en cita cent, qui, en pareille circonstance, n'avoient pas marqué la moindre humeur ; et un bel esprit alloit commencer une dissertation sur le ridicule de la jalousie, lorsqu'un petit homme, à la mine refrognée, se leva, et demanda un moment de silence et d'attention.

« Il me semble, monsieur le chevalier, dit- « il à Robert, (Robert s'étoit fait présenter sous

« le nom du chevalier des Ormeaux : en ce « temps-là, on étoit chevalier ou abbé, sans « tenir à la noblesse ni au clergé;) il me sem- « ble, monsieur le chevalier, qu'un amant « *délicat* ne met pas un suisse, trois laquais et « deux femmes de chambre dans sa confidence. « C'est le moyen le plus certain de compro- « mettre la réputation d'une femme *sensible*. « Il suffit, en pareil cas, d'une suivante af- « fidée. Il me semble que tous ces meubles, « tombant les uns sur les autres, ressemblent « trop à ce jeu que vous jouiez dans votre en- « fance, avec des cartes que vous appeliez des « capucins. Il me semble encore qu'on ne tire « pas la nuit un coup de pistolet dans un jar- « din, sans que les voisins alarmés se mettent à « leurs croisées, ou qu'une patrouille s'arrête « pour savoir de quoi il est question. — Com- « ment, monsieur, douteriez-vous de ma vé- « racité? — Oui, monsieur, j'en doute, et par « de bonnes raisons.—C'est-à-dire, que j'en ai « menti? — Tout comme il vous plaira. — « Quand mon bras sera guéri, nous nous ver- « rons de près.

« Eh! messieurs, dit madame Courgel, qu'im- « porte que tel fait soit un peu exagéré? il « suffit que le fond soit vrai, et je trouve très- « mauvais que monsieur le chevalier, joueur « loyal et qui joue gros jeu, soit provoqué chez « moi par quelqu'un qui ne paroît ici qu'avec

« trois ou quatre petits écus, et qui ne manque « pas un souper. — Madame, reprit le petit « homme rabougri, votre maison est très-res- « pectable, sans doute; mais chacun y est reçu « pour son argent, et personne, en entrant, « n'est obligé de montrer à votre portier ce « qu'il a dans sa poche. — Comment, monsieur, « chacun y est reçu pour son argent! Je me « fais un amusement du jeu, et je n'admets chez « moi que les personnes présentées par quel- « qu'un très-connu. — Eh bien, madame, re- « merciez celui qui vous a présenté monsieur « le chevalier. C'est l'associé de Durocher, qui « ne s'est pas battu avec monsieur le comte, « mais qui a été battu au café Procope, par « M. de Saint-Foix. J'en sais quelque chose : « j'étois présent à la scène. Vous conviendrez, « madame, que si je ne manque pas un souper, « je ne manque pas non plus l'occasion de vous « être utile; et les renseignemens que je vous « donne sur certains individus devroient, ce « me semble, être reçus avec quelque recon- « noissance. — Vous me fatiguez, monsieur, « vous m'excédez. Que me fait à moi qu'on se « batte, qu'on soit battu? Monsieur le cheva- « lier met vingt-cinq louis, cinquante louis « sur une carte; voilà ce qui m'intéresse. Il « m'a beaucoup gagné aujourd'hui, et je compte « pour demain sur ma revanche.

« Madame, reprit le docteur, je me trouve

« inculpé par les propos de monsieur, puisque « c'est moi qui vous ai présenté le chevalier. « Je dois me justifier, et je vais le faire le « plus brièvement que je pourrai. Je suis chi- « rurgien-accoucheur ; j'ai fait mon cours à « l'Hôtel-Dieu, où j'ai gagné *maîtrise*. Ce fait, « qui prouve incontestablement du mérite, « est connu de tout Paris : j'ai donc des droits « à la confiance de cette honorable assemblée.

« L'accusateur du chevalier étoit infirmier, « madame, infirmier à l'Hôtel-Dieu, d'où « je l'ai fait chasser, parce qu'il rognoit les « portions des malades, et qu'il vendoit ce qu'il « déroboit, à la gargotière du coin. Il s'est fait « depuis colporteur, et il a été jeté dans un « cul-de-basse-fosse, pour avoir distribué la « vie privée de madame de Pompadour, qui « étoit vraie dans tous les points ; mais toutes « verités ne sont pas bonnes à vendre. C'est « moi, madame, qui l'ai guéri dans son cachot « de la fièvre, de la gale et d'une autre ma- « ladie, que je ne vous nommerai pas, parce « que vous la devinez. C'est encore moi, ma- « dame, qui ai pansé son épaule, publiquement « macérée d'un fer rouge, pour fait d'escro- « querie. L'ingrat ne me reconnoît plus : j'étois « mis assez mesquinement, j'en conviens ; mais « alors je commençois mon état, j'établissois ma « réputation. Jugez, madame, quelle foi « vous devez donner aux rapports d'un tel

« homme; et pour lui opposer ses propres ex-
« pressions, remerciez celui qui vous l'a pré-
« senté. Le voilà confondu, il coule, il file,
« il s'esquive. Il m'emporte un chapeau neuf,
« et me laisse le sien, que je donnerai demain
« à mon valet : le valet du docteur étoit une
« femme de ménage qu'il payoit à six francs
« par mois. »

Tous les initiés s'écrièrent que monsieur le chevalier étoit un très-galant homme, et que la chose étoit prouvée par la retraite précipitée de son infâme accusateur; mais qu'il étoit extraordinaire qu'on ne sût pas avec qui on se trouvoit chez madame Courgel. Madame Courgel, compromise à son tour, appela la Jonquille, et lui demanda si ce n'étoit pas lui qui avoit présenté l'homme qui sortoit, comme ayant été autrefois son maître. La Jonquille, qui avoit tout entendu, parce que les valets entendent tout ce qui mérite d'être remarqué, la Jonquille, effrayé, fit quinze ou vingt révérences, en balbutiant des excuses insignifiantes; et il avoua enfin qu'il avoit menti pour dix-huit francs, et que ces petits mensonges-là étoient les profits innocens de l'antichambre. Il falloit une victime : la Jonquille fut chassé avec éclat, et le calme se rétablit chez madame Courgel. Dans cette maison-là, comme dans toutes celles qui lui ressemblent, et il y en a beaucoup, on se contente des apparences.

Si on examinoit scrupuleusement les hommes, avec qui vivroit-on à Paris?

« Mon cher docteur, dit Robert en sortant, « vous m'avez tiré du plus grand embarras où « je me sois trouvé de ma vie. — Mon cher « ami, j'ai fait mon devoir, et vous ferez le « vôtre. J'ai perdu cinq mille francs, vous allez « me les rendre, et nous serons quittes. — « Mais, docteur, cinq mille francs... — Sont « une foible partie de ce que vous avez gagné. « Vous êtes en veine; vous les rattraperez demain « avec les intérêts. — Mais c'est que cinq mille « francs.... — Eh! mon ami, tout n'est-il pas « commun entre nous? Si la fortune vous per- « sécutoit, ma bourse ne vous seroit-elle pas « ouverte? C'est pour vous autant que pour « moi, que je veux acheter une maison, une « ferme, un moulin. — Je me rends, mon cher « ami, mais au moins, vous me ferez un billet. « — Qu'appelez-vous un billet? je vous en « ferai dix.

« Mon cher hôte, dit Robert en rentrant chez « lui, vous prêchez comme le père Massillon; « mais quels raisonnemens opposerez-vous à l'é- « vidence? Voilà mille louis gagnés dans une « soirée; et si Polycrate fut heureux pendant « quinze ans, pourquoi ne le serois-je pas pen- « dant quinze jours? je crois que je suis modéré « dans mes prétentions. Vingt quatre mille « francs que voilà; huit mille francs donnés ou

« prêtés au docteur et à la mère d'Angélique, « font trente-deux mille livres. Or, trente-deux « mille livres multipliées par quinze, font bien « quatre cent quatre-vingt mille francs dont je « suis possesseur en deux semaines. Je me retire « alors. J'observe le régime prescrit par le doc- « teur, je finis de me guérir, et pendant que « nous faisons ensemble le cent de piquet, ou « une triomphe, mon notaire court, s'informe, « et me trouve une terre seigneuriale qui ne me « rapportera que vingt mille livres de rente, « mais qui me donnera un banc dans le chœur, « le coup d'encensoir, et le chanteau de pain « béni. Je ne sais pas même si mon nom ne sera « pas prononcé dans les prières publiques, à la « suit du *Domine salvum fac regem ;* et vous « sentez quel relief ces belles choses-là ajoutent « au mérite d'un joli homme. Je suis recherché, « fêté, caressé par les femmes aimables de mon « village et des environs ; je fais trois ou quatre « heureuses, et je désole toutes les autres. Les « maris se doutent à peu près de ce qui se passe, « mais ils me font la cour, parce que j'ai une « bonne table, un équipage de chasse, et que « je fais parfaitement les honneurs de chez moi. « J'ai de plus... — Vous n'avez rien, mon cher « monsieur. Vos trente-deux mille livres se fon- « dront, et adieu la terre, l'encensoir, le pain « béni et les femmes aimables que vous aimez « tant. — Mais je vous répète qu'il ne me faut

« que quinze jours... — Et moi, je vous dis que « trente-deux mille livres, et quinze que vous « aviez, font quarante-sept mille francs, et « qu'avec cela, un homme qui sait se borner, « et qui a de la conduite, peut entreprendre, « faire beaucoup, et doubler en quelques an- « nées son capital par son industrie. — Vous « avez de petites vues, mon cher hôte, et « vous ne sortirez jamais de la rue Jean-St.- « Denis. — Ma foi, monsieur, je m'y trouve « fort bien. J'y vis dans l'aisance, je ne « dois pas un sou, j'ai une bonne femme, de « jolis enfans, que puis-je désirer de plus ? — « L'homme susceptible d'émulation, cherche « toujours à s'élever au-dessus de son état. — « Alors, monsieur, on a tort d'avoir de l'ému- « lation. Je donne à manger à *tout prix*, et si « je vous croyois, je voudrois être restaurateur. « Quand je le serois, je prétendrois à l'emploi « de maître d'hôtel d'un prince du sang, de la « reine, du roi lui-même. Quand je serois maî- « tre d'hôtel, je me croirois fait pour mener un « empire, comme une cuisine et un office. J'as- « pirerois à tout, et je n'obtiendrois rien, parce « que mes prétentions seroient ridicules, et qu'il « faut qu'il y ait des petits et des grands, puisque « la nature, inégale dans ses productions, a « fait des Pygmées et de Patagons, des collines « et des montagnes. Les choses n'en sont peut- « être pas mieux ainsi, mais elles sont comme

« cela. Mes Pygmées, à moi, car chacun a les « siens, sont mon porteur d'eau, mon décrot- « teur, mon marmiton ; et ils sont à leur tour « les Patagons du chiffonnier, du vidangeur et « du mendiant. — Et qui sont les Pygmées de « ces derniers ? — Votre associé Durocher. — « Il n'en croit rien. — Cela se peut ; mais je ne « connois personne au-dessous de lui.

« —Mon cher hôte, nous ne serons jamais « du même avis. —Le temps prouvera qui de « nous deux a raison. — Bonsoir, mon hôte. — « Bonsoir, monsieur. »

En attendant le moment de placer à côté de lui à la grand'messe les élues de son cœur, Robert trouva bon d'aller rendre visite à mademoiselle Angélique, qui devoit être seule, et lui payer ses mille écus, n'importe comment. Il ne regrettoit pas la somme prêtée ou donnée, parce que le prêt ou le don avoit été fait en présence de cinquante personnes, et qu'on considère beaucoup un homme qui prête ou qui donne facilement mille écus. Il n'étoit pas fou d'Angélique : la facilité de la mère ne rendoit pas cette conquête bien précieuse ; il étoit même à présumer que bientôt elle ne trouveroit plus à emprunter sur ce gage-là. Mais Robert étoit dans la force de l'âge, mademoiselle Angélique étoit fort bien, et si ses bontés ne valoient pas trois mille livres, elles valoient au moins quelque chose.

Robert arrive, se fait annoncer, se présente. La petite demoiselle étoit seule en effet. Elle le reçoit bien, très-bien, trop bien, si bien que la tentation expira à l'instant, et que Robert se fût retiré, s'il n'eût su que cette impertinence-là est la seule qu'une femme ne pardonne jamais; et il ne vouloit pas être impertinent avec Angélique, qui, après tout, n'avoit d'autre tort que celui d'avoir un mère corrompue. Ce sont les insinuations et l'exemple qui tuent l'innocence, comme un ver pique et flétrit un bouton de rose.

Robert prit congé d'Angélique, assez mécontent d'elle et de lui, mais paroissant, selon l'usage, attacher le plus haut prix à des faveurs dont il ne se soucioit plus. Il conclut de ce qui venoit de se passer, que les femmes qui jouent sont des femmes sans moralité, et que leur prêter est duperie, parce qu'on trouve à bien meilleur marché des filles aussi honnêtes qu'elles, et souvent plus jolies.

Il retourna chez madame Courgel. Il y vit Angélique et sa mère. Il crut convenable de leur adresser de ces choses flatteuses, qui disent à la mère qui sait entendre, je vous dois mon bonheur; et à la fille, j'en suis pénétré. Quelle fut sa surprise, lorsque la maman lui répondit par une froide révérence, et que la petite se serra contre sa mère avec l'air timoré de la pudeur! Bien joué, bien joué! pensa-t-il.

La révérence veut dire : Monsieur, vous en avez pour vos mille écus, et la rougeur de la petite en sollicite mille autres, que bien certainement je ne lui donnerai pas, mais qu'elle pourra trouver ici.

Il joua. La fortune lui fut fidèle encore, et son ivresse fut au comble. Petit sultan de Vaugirard ou de Surêne, il crut n'avoir plus qu'à jeter le mouchoir. Malheureux! tu ignores ce que l'amour ajoute à la jouissance. Tu ne sais pas même ce qu'est la jouissance sans désir.

« Mon cher hôte, dit-il au bonhomme qui « l'attendoit tous les soirs, et qui lisoit en l'at- « tendant, ce chapitre de Sénèque, si vanté « par *Hector*, du Joueur; mon cher hôte, vous « voulez rester rue Jean-St.-Denis, et moi j'en « sors. — Tout comme il vous plaira, mon- « sieur. — Vous sentez qu'un homme qui a « quatre-vingt mille francs, ne peut vivre à « vingt sous par repas, ni se loger à douze francs « par quinzaine. — Monsieur, l'homme qui « dédaigne aujourd'hui son petit ordinaire et « sa modeste chambre, pourra les regretter « demain. — Impossible, mon cher ami. De « quelque façon que le sort me traite, je con- « serverai toujours une aisance que je n'avois « pas en entrant chez vous. — Cela n'est pas « sûr du tout, monsieur. — Vous êtes un brave « homme. — Mais je le crois. — Je vous proté- « gerai. — Je vous remercie. — Je vous enver-

« rai de pauvres diables, si j'en trouve. — Oh ! « vous en trouverez. — Mais le chevalier des « Ormeaux doit prendre un certain essor. — Ah ! « vous vous êtes fait chevalier. — Tout comme « un autre. — Il valoit peut-être autant rester « monsieur Robert. — J'étois si près de mes « aïeux ! — Et tant de gens aiment à s'en éloi- « gner ! »

Robert déménagea en effet le lendemain, et le déménagement ne fut pas long : un crocheteur le suivit, portant, sans ployer les reins, son mobilier sur son dos. Robert fut s'établir rue Grange-Batelière, à un hôtel fameux où on trouve tout, depuis un caleçon jusqu'à un carrosse de remise. Il ne manqua pas d'en louer un, et de commander une garde-robe complète, lorsqu'il sut que le duc de Choiseul demeuroit dans son voisinage. « Il est probable, disoit-il, « que je le rencontrerai en sortant. Je fais arrê- « ter mon carrosse; car enfin à tout seigneur, « tout honneur. Le duc de Choiseul me remercie « par une inclination, à laquelle je réponds par « une profonde révérence. Il me sourit d'un air « plein d'aménité. Je descends, et je vais lui « demander la permission de lui faire ma cour. « Il me l'accorde de la meilleure grâce du mon- « de. Je dîne chez lui ; je m'insinue dans l'es- « prit de madame; ma conversation lui devient « nécessaire. Elle représente à son illustre époux « qu'il est inconvenant de laisser sans emploi

« un homme qui a figuré au siége de Cartha-
« gène, et qui s'est battu pour et contre les
« Espagnols. Le duc m'offre une compagnie de
« cavalerie : c'est peu de chose; mais j'accepte.
« Un de ses premiers commis me vend une
« croix de St.-Louis; un généalogiste me fait
« des ancêtres à juste prix; et pour soutenir tout
« cela, je prends un maître d'armes qui montre
« la botte secrète, au moyen de laquelle un
« poltron tue un brave homme. Ma femme
« meurt, j'achète un régiment, et j'épouse la
« fille d'un fermier général. Je... Mais occu-
« pons-nous d'abord des mesures qui doivent
« amener ces grands résultats. Commençons par
« charger un notaire d'acheter le fief que je dois
« payer dans quinze jours.

« Monsieur, je voudrois placer une somme
« considérable. — Monsieur, rien n'est plus
« facile. La terre de Vaux est à vendre. —
« Qu'est-ce que c'est que cette terre-là?—C'est
« celle qui a appartenu au fameux surinten-
« dant Fouquet. Le palais et les jardins lui
« ont coûté dit-huit millions, qui en valoient
« près de trente-six d'aujourd'hui. C'est-là que
« Fouquet donna à Louis XIV cette fête cé-
« lèbre, où on joua pour la première fois les
« Fâcheux de Molière. — Diable, cela doit être
« beau. — C'étoit ce qu'il y avoit de mieux
« avant que Versailles fût bâti. — En vérité?
« Et on veut de cela.... — Deux millions. C'est

« pour rien. — Une terre où on a donné à « Louis XIV des fêtes....—Qui ont effacé celles « que lui donnoit Mazarin. — Cette terre me « tente beaucoup.—Oh! elle en tente bien d'au- « tres. — Un moment, monsieur le notaire. »

Robert se retire à l'écart, prend une plume, et fait un calcul tout simple. Je dois être heureux pendant quinze jours, et gagner quatre cent quatre-vingt-quinze mille francs. Eh bien, au lieu de jouer cinquante louis, je n'ai qu'à en jouer deux cents, et je me trouve subrogé aux droits de monsieur le surintendant Fouquet ou de ses ayant-cause. Il a donné des fêtes à Louis XIV, moi j'en donnerai à Lous XV; on dit qu'il les aime beaucoup. En reconnoissance de l'argent que j'aurai dépensé pour lui, il me nommera maréchal des camps, lieutenant général, maréchal de France. Il ne m'emploiera pas, et je n'en serai pas fâché.

Monsieur le notaire, j'achète la terre de Vaux. Je vais vous envoyer dix mille francs pour les frais de contrat, de contrôle, etc., et vous relaterez dans l'acte que je m'oblige à payer..... quand? Nous sommes au 6 mai..... je paierai le 21 du mois courant. *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.*

Robert se garda bien de manquer l'envoi de ses fonds. Après les avoir fait remettre au notaire, il alla promener aux Tuileries son habit de lustrine, et sa longue et inutile épée. Il se

balançoit dans la grande allée, elle étoit fréquentée alors; il fixoit toutes les femmes et ne les lorgnoit pas, la mode d'avoir la vue basse n'étoit pas encore imaginée. On eût trouvé étrange de voir les jeunes gens en lunettes, les vieillards en perruques brunes, et de vieilles édentées en rubans *hortencia*, contentes d'elles-mêmes et s'imaginant cacher leur caducité sous des ornemens qui la rendent plus remarquable.

Robert remonte dans son remise, se fait promener sur les boulevards, s'arrête au Cadran-Bleu, fait servir un dîner de dix personnes, parce qu'il est sûr qu'où il y a pour dix, il y a pour un. Il fait monter Fanchon la vielleuse, maintenant aussi célèbre que Sapho; il s'amuse de son instrument et d'elle; il bâille enfin : qui maintenant est digne d'amuser monsieur? Il repart, il descend chez madame Courgel. Il entre avec fracas, il coudoie tout le monde, et tout le monde lui fait place. Il s'assied, il joue à écraser la banquière; il la débanque en effet. Courgel est affecté et ne se démonte pas. Il va chercher et il met devant sa femme les fonds destinés à acquitter le lendemain trente lettres de change. Les effets seront protestés : tout appartient à Robert, qui sort la tête haute, le regard altier, et chacun se range devant lui. Il jette de l'or aux laquais de Courgel, aux laquais leurs amis, et à tous ceux qui se trouvent sur son passage. En descendant chez lui, il dé-

clare que rien n'est si modeste, et plus insupportable, par conséquent, qu'un remise. Il paie son cocher au double de ce qu'il lui doit; il ordonne à son hôte de lui avoir le lendemain, dans la matinée, un carrosse à train doré et à panneaux vernis par *Martin*. Il veux des chevaux barbes, un cocher à moustaches et deux laquais de six pieds.

Le lendemain, Courgel, qui avoit des passions, mais qui conservoit des sentimens d'honneur, se brûla la cervelle; et c'est ce qu'il pouvoit faire de mieux. Sa femme, à qui il ne restoit que de la jeunesse et des charmes, résolut d'en tirer parti; cela vaut mieux que de voler. Le lendemain encore Robert reçut un billet par lequel le vicomte de Cougy se plaignoit qu'un aussi beau joueur se bornât à faire la partie d'une bourgeoise. Il n'en étoit aucune où on ne se fît un vrai plaisir d'admettre Monsieur le chevalier; et, s'il le trouvoit bon, on l'iroit prendre à six heures, et on le conduiroit au Palais-Royal, où on taillera un magnifique trente et quarante.

« Bien certainement, dit Robert, je ne lais-
« serai pas échapper l'occasion de faire la par-
« tie d'un prince du sang. Il est flatteur pour
« moi d'être son égal.... tant que j'aurai les
« cartes à la main. Mais soyons prudent et sage,
« et commençons par mettre chez mon notaire
« un demi-million en sûreté. »

A six heures très-précises, monsieur le vi-

comte se fait annoncer. Le chevalier des Ormeaux va au-devant de lui jusqu'à son antichambre, le comble d'honnêtetés, proteste, qu'il n'oubliera jamais que c'est à lui qu'il doit l'honneur d'approcher son altesse, fait porter trois mille louis dans son carrosse, et part gaiement, sans réfléchir que si Courgel a perdu douze cent mille francs en huit jours, ce qu'il lui a gagné peut se fondre aussi promptement. L'expérience n'est qu'un grand mot, et les assignats ont succédé aux actions de la rue Quincampoix, comme la Vendée à la Fronde, la Fronde au siége de la Rochelle, le siége de la Rochelle à la ligue; et c'est ainsi qu'en remontant de siècle en siècle, vous trouverez toujours les mêmes fautes, les mêmes crimes, les mêmes malheurs, perdus pour la génération suivante.

On descend au Palais-Royal, et M. le vicomte apprend à Robert qu'il est d'usage de remettre son argent à un caissier de banque, qui, en échange, donne des jetons, qu'on reçoit au jeu pour vingt-cinq louis, et qui sont payés au porteur en sortant. Ce mode évite l'embarras d'avoir devant soi une somme énorme, disoit M. le vicomte. Les vrais motifs de ce troc étoient qu'il faut du temps pour compter cent louis, et que quatre jetons se trouvent sous la main; qu'ainsi la banque taille trois coups de plus sur six; que les pontes calculent moins,

quand ils ne tirent pas d'or de leur poche, et qu'enfin ils sont forcés de jouer au moins vingt-cinq louis par coup, ce qui fait un petit jeu très-passable.

L'assemblée étoit superbe. Le plus riche salon étoit paré des plus belles femmes de la cour. Des cordons bleus leur adressoient les choses les plus aimables, en attendant le moment d'offrir leurs vœux à l'aveugle déité, aux pieds de laquelle nous sommes tous. Robert ne doutoit pas que M. le vicomte le présentât à M. le duc; mais M. le vicomte n'étoit qu'un croupier de banque, et le banquier lui-même n'étoit qu'un homme aux gages de M. le duc.

C'est le vicomte qui étoit chargé de trouver et d'introduire des gens qui eussent de l'argent, et un extérieur de mise. C'est à ces gens-là qu'on donnoit des jetons pour leur or. Les autres en prenoient sur un simple reçu qu'il falloit retirer dans les vingt-quatre heures à peine d'être déshonoré; mais on ne l'étoit pas, quand on écrasoit, sous des roues qu'on devoit au carrossier, une famille qui demandoit, à genoux, du pain à celui auquel elle avoit confié sa fortune.

Le vicomte dit à Robert qu'on ne présentoit jamais les jours de jeu, mais qu'il étoit le maître de saluer son altesse, s'il en trouvoit l'occasion. Robert poussa, jusque dans un coin, monseigneur, qui l'évitoit, et lui adressa un

compliment, auquel monseigneur répondit en levant les épaules. Le chancelier du prince tira Robert à l'écart, et lui dit qu'on ne parloit à monseigneur que lorsqu'il jugeoit à propos d'adresser le premier la parole à quelqu'un. Robert, piqué, répliqua qu'il croyoit valoir au moins l'argent qu'il avoit déposé à la porte, et que puisque monseigneur visoit à l'un, il ne devoit pas repousser l'autre. « Au reste, ajouta-« t-il, il paroît que monseigneur spécule sur « le jeu. Je suis aussi spéculateur, moi. J'ai « acheté la terre de Vaux, monseigneur la « paiera; je lui gagnerai même son apanage « s'il veut le jouer, et quand il n'aura plus « rien, et moi tout, je vaudrai mieux que « lui : le monde a déjà décidé la question. »

Le chancelier, outré de tant d'impertinence, fut demander au caissier de banque combien cet individu avoit compté à la caisse. S'il n'y eût mis que deux cents louis, on les lui rendoit à l'instant, et il sautoit par la fenêtre. Mais M. le chancelier crut devoir calmer par des attentions, par quelques égards, un homme qui avoit soixante-douze mille livres... à perdre.

Messieurs, faites votre jeu, dit le représentant de monseigneur, c'est-à-dire, celui qui tailloit pour son altesse. A ce mot académique, parabolique, cabalistique, électrique, diaboilque, les conversations particulières s'arrêtent comme par enchantement. Le plus profond

silence règne dans le salon, on s'empresse, on se place : le grand œuvre va commencer.

A la manière dont débute Robert il semble qu'il ait enchaîné la fortune. Il hasarde les plus grands coups, il les gagne; il double, il triple ses mises, il gagne encore. Le banquier tremble, Robert rit. Son altesse quitte le salon, son chancelier s'approche du favori de Plutus; lui parle à voix basse, et le prie de modérer son jeu. « Point de considération, s'écrie Robert, « pour ceux qui répondent à un homme comme « moi avec les épaules; point de pourparlers « avec leurs gens. Tout ou rien est ma devise : « je joue cent mille francs à la noire. »

Le banquier, interdit, ne sait s'il doit tenir. Le chancelier lui fait un signe, qui veut dire que l'honneur de son altesse ne lui permet pas de reculer. L'honneur de soutenir une folie! Monseigneur n'en a jamais eu d'autre.

Le banquier va tirer : tous les spectateurs ont les yeux fixés sur ses mains. Ils cherchent à deviner la carte qui va sortir ; ils attendent la seconde, la troisième. Ceux qui perdent font des vœux pour la ponte; les gagnans en font pour le banquier : si on le ruine, ils sont arrêtés au milieu de leurs succès.

Toute l'assemblée se partage en deux partis, que la force du coup intéresse également..... Le hasard a prononcé... C'en est fait.... Robert a perdu.

Il pouvoit faire une retraite honorable, et s'éloigner chargé d'or. Mais renoncera-t-il aux plus brillantes espérances, parce qu'il a perdu un coup ? S'exposera-t-il aux plaisanteries amères de M. le chancelier ? Un homme raisonnable n'eût pas balancé. Robert n'hésita pas un instant ; mais le parti qu'il crut devoir indispensablement prendre, fut de se conduire en forcené.

Il joue deux cent mille francs et les perd. Reduit aux jetons qu'il a reçus à la porte, il les jette sur le tapis, et les voit disparoître. Les mots piquans se font entendre ; un rire moqueur éclate de tous côtés. Robert, exaspéré, dit qu'il a encore cinq cent mille francs, et qu'il va les chercher. A ces mots, le rire s'éteint, les railleries cessent : un homme qui a cinq cent mille francs, qu'il est possible de tripler dans un quart d'heure, peut redevenir un homme très-respectable : l'événement décide de ce qu'il vaut.

Par une suite de la fatalité qui commençoit à le poursuivre, Robert trouve son notaire chez lui. Il retire ses fonds, il remonte en carrosse, il revient au Palais-Royal, au galop des ses barbes : il semble qu'il veuille dérober le temps, qui bientôt va lui paroître si long !

Il entre, il s'avance entre deux laquais chargés de sacs. Huit à dix cartes vont décider de cent mille écus... Le banquier les retire avec

une apparente modération, sous laquelle il cache le désir de dépouiller le perdant des deux cent mille francs qui lui restent. Robert a perdu la tête, et les joue... Il n'a plus que d'inutiles regrets; il est en proie au désespoir.

Son profond accablement annonce qu'il est ruiné sans ressource, et on est sans pitié pour un homme ruiné. On lui reproche les torts de la fortune; on en fait les siens. On le blâme d'avoir couru des chances, qu'on suit soi-même tous les jours. L'amour-propre cherche sans cesse des victimes; il s'applaudit d'en trouver, il les immole sans remords.

Une huée générale annonça à Robert que sa considération s'étoit évanouie avec son argent. Le chancelier se comporta avec décence; il fit taire les mauvais plaisans : il ne falloit pas que d'autres malheureux eussent à redouter plus que la perte de leur or. Le banquier continue de *tailler*, et déjà Robert, perdu dans la foule, fait place à d'autres téméraires. Il s'éloigne peu à peu du fatal tapis; il gagne l'entichambre, il descend, il se jette dans son carrosse, il rentre chez lui; et ce lit, autour duquel voltigeoient, la nuit précédente, les songes légers et séducteurs, n'est plus environné que des soucis dévorans qui en chassent le sommeil.

Robert ne dormit point; mais il n'étoit pas homme à s'affliger long-temps. Pourquoi en

effet s'affecteroit-il d'un mal qu'il n'a pu empêcher? N'est-il pas plus simple d'en chercher le remède? Est-ce sa faute, si la fortune est inconstante? N'a-t-elle pas trompé de plus grands hommes que lui, et Charles XII s'est-il brûlé la cervelle après la bataille de Pultawa? Ainsi raisonnent ceux qui ne veulent pas s'avouer qu'ils sont les auteurs de leurs propres malheurs.

Au lieu de s'occuper du passé, sur lequel il n'y avoit pas à revenir, Robert examine quelles sont ses ressources. « J'ai dix mille francs chez « le notaire. Le contrat est rédigé; mais il n'est « pas signé; par conséquent, il n'est pas con- « trôlé : je ne dois donc que le papier marqué « et l'écriture. Je laisse cent écus pour cet ob- « jet, c'est payer en grand seigneur. Reste « neuf mille trois cents l. . ci. . . 9,300 l.

« Mon carrosse et mes chevaux « m'ont coûté douze mille livres. Je « les vends six, ci. 6,000

« Ma livrée, or et argent, m'a « couté trois mille six cents livres. « Je déshabille mon cocher et mes « deux laquais. Je les renvoie, et je « vends les galons cinq cents francs, « ci 500

Total. . . . . 15,800 l.

« Il me reste donc quinze mille huit cents « livres. C'est huit cents francs de plus que je

« n'avois en commençant à jouer. J'ai avec cela « une superbe garde-robe, et je me plaignois! « ingrat que je suis! Je conserverai ma garde- « robe, parce qu'on repousse un homme vêtu « comme un gueux, tandis qu'avec un habit « de cent pistoles sur le corps, on est reçu « partout, et que pour relever mes affaires, il « faut que je continue de voir le grand monde.

« Çà, voyons, que ferai-je de mes quinze « mille huit cents livres? D'abord, je ne joue- « rai plus, c'est une chose décidée. Le jeu est « attrayant; mais, comme me l'avoit fort bien « dit le bonhomme de la rue Jean-St.-Denis, « rien n'est plus incertain que ses produits. Je « ne peux espérer de succès plus marqués que « ceux que j'ai obtenus, et si je les avois en- « core, je ne me bornerois pas davantage, je « me connois. Non, je ne jouerai plus. » Ne trouvez-vous pas que Robert devient raisonna- ble? Son retour à la raison lui coûte un peu cher; n'importe : il est tant de gens que le malheur ne corrige jamais! Voyons où le con- duiront ses sages réflexions.

Il commence par exécuter ses projets de ré- forme. Il déclare bonnement à son notaire qu'il s'est cru millionnaire et qu'il s'est trompé. Il paie l'écriture et reprend son argent. Il vend équipages, chevaux, galons; il eût vendu ses laquais, s'il eût trouvé un acheteur. Il paie son hôte, et va se cacher; non dans la rue Jean-

St-Denis; on n'aime pas à se montrer à ceux qui ne compatiroient pas à des malheurs qu'ils ont prévus, et qu'ils regarderoient comme bien mérités; Robert va loger rue de la Calandre, petite rue ignorée, où on peut se donner pour ce qu'on veut, ce qui est assez agréable quand on n'est rien.

Robert installé à son nouveau domicile, son sang calmé, après une fermentation soutenue de cinq à six jours, il pensa à son bras, ou plutôt la douleur le fit souvenir que depuis quatre jours ce bras n'avoit été pansé.

« Par exemple, dit-il, il n'y a pas là de ma « faute; c'est celle du docteur. Son métier est « de soigner ses malades, et s'il se fût présenté, « je l'aurois reçu. Ah! je vois ce que c'est. Il « me doit cinq mille francs, et il ne se soucie « pas de me les rendre. Et moi, qui fier de mon « opulence, ai dédaigné un billet, quand il « vouloit m'en faire dix! Cinq mille francs sont « bons à ajouter à ce qui me reste : je vais « écrire au docteur.... Eh! mon dieu, mon dieu, « que sens-je donc là!... Cela n'est pas possible, « n'est pas croyable..... Quoi! mademoiselle « Angélique..... Hélas! il est trop vrai, et j'ai « payé cela mille écus! Quand on paie ainsi, si « on n'est point à l'abri du repentir, on doit « l'être au moins des accidens. Qui diable aussi « eût pu prévoir pareille chose? la fraîcheur « d'Hébé, la timidité de l'innocence... Il n'y a

« pas encore là de ma faute ; mais, vite, vite,
« écrivons au docteur. »

Le docteur arrive avec son habit neuf, mais avec du linge sale et des bas crottés. « Mon cher « docteur, lui dit Robert, je vois que le sort « ne vous a pas mieux traité que moi. — Mon « cher ami, il me falloit un revers pour me « rendre à moi-même, à mon état, à mes mala- « des. Je l'ai éprouvé, et tout est pour le mieux. « Adieu ferme, maison et moulin. — Adieu la « terre de Vaux. — Voyons votre bras. — Ah! « voyez autre chose. — Voilà qui est superbe : « cette maladie me fera le plus grand honneur. « Il y a réunion, complication ; vous avez, « mon cher ami, tout ce qu'on peut avoir. — « Vous m'effrayez, docteur. — Oh ! ne craignez « rien, je vous tirerai de là sans avoir recours « à l'amputation. Mais, dites-moi, vous reste- « t-il de l'argent? — Quinze mille francs en- « viron. — Prêtez-moi cinquante louis. — Hé, « docteur, vous me devez déjà cinq mille « francs... — Ho, ne parlons pas de cela, je vous « en prie. — Mais j'en parle, corbleu. — Je « n'ai pas le sou, et pour vous guérir, il faut « que je vive. Je ne vous demande que douze « cents francs, je ne peux vous traiter à moins, « et qu'importe que vous payiez avant ou « après? — Mais mes cinq mille francs. — Ils « sont perdus. — C'est consolant. — Donnez « moi cinquante louis, vous dis-je, et remettez-

« vous au lit. — Mais, docteur..... — Point de « *mais*, dépêchez-vous, ou je vais chercher de « l'argent ailleurs. — Au moins, docteur, vous « ne me demanderez plus rien. — Ah! j'en « suis incapable. »

En santé, on brave le médecin et le confesseur. Est-on vivement attaqué, on revient au confesseur et au médecin. On les écoute comme des oracles, on tremble devant eux, on cherche sa destinée dans leurs regards, guéri-t-on? on se moque de l'un et de l'autre, et on en est bien puni : on meurt abandonné de la faculté, et dans l'impénitence finale, ce qui est très-malheureux.

Robert, timoré comme un malade qui ne connoît pas son mal, lâche les cinquante louis au docteur. Le docteur fait son ordonnance pour la maladie nouvelle, et examine le bras. « Il « est bleu, mais ce n'est rien que cela. C'est « sans doute l'effet de la pression des bandes et « de votre négligence. — De la vôtre, mon- « sieur. — Au reste, je vais imbiber la com- « presse de camphre, et nous verrons ce soir. »

Le docteur part, très-décidé à revenir en effet dans la soirée. Mais un joueur, qui a cinquante louis dans sa poche, sait-il ce qu'il deviendra? Le docteur s'étoit glissé chez Courgel, sans trop savoir comment. Son air commun, sa mise bizarre le réduisent désormais aux tripots. Il va de l'un à l'autre. Il perd ici, il gagne là.

Dans ces alternatives de perte et de gain, il a oublié la double maladie de Robert. Tant qu'il a dix louis dans sa poche, peut-il s'occuper d'autre chose que du jeu ?

Le docteur fait grande chère par un raisonnement tout simple : c'est que ce qu'il mange n'est pas tout-à-fait perdu. Il achète, par la même raison, deux chemises et deux paires de bas de soie, qu'il pouvoit se trouver dans l'impossibilité de se donner le lendemain, et il n'en faut pas plus pour être toujours propre à Paris, où on trouve des blanchisseuses à la minute, comme des cafés à la seconde, des tailleurs à l'instant, des filles sans cesse.

Il faut finir par perdre, quand on joue toujours. A la fin de la seconde journée, il ne resta au docteur que ses deux chemises et ses deux paires de bas. « Ma foi, dit-il, il y a « toujours un beau côté dans les choses les plus « désastreuses : je perds cinquante louis à la « vérité; mais je les paierai avec des ordonnan- « ces, et au moins je suis en linge, c'est fort « agréable. »

Il arrive chez Robert, sa chemise dans une poche, et des cartes dans l'autre. « Je n'ai plus « le sou, mon cher ami. Nous allons vivre en « philosophes. Nous raisonnerons sur l'instabi- « lité des choses humaines : cela fait passer le « temps et ne coûte rien. Je vous ai mis à la « diète; il ne vous faut que du bouillon : moi,

« je mangerai le bœuf ; vous guérirez, et je me « maintiendrai en santé.

« Vous ne me répondez pas? Qu'avez-vous « donc? — Je souffre horriblement du bras, et « d'ailleurs. — Mon cher ami, l'homme est né « pour souffrir. Il pleure en naissant; en gran- « dissant, il est sans cesse contrarié, et c'est un « pauvre hère, s'il n'a pas le bon esprit de rire « de tout cela. — Job rioit-il, accablé de « souffrances? — Bah! Job étoit un mauvais « joueur.

« Voyons quels progrès a faits le cadeau de « mademoiselle Angélique... C'est plus beau « qu'avant-hier. Quelle cure, mon ami! Vous « me parliez de cinq mille francs que je vous « dois! c'est une misère : je vous devrai une « réputation immortelle. Et ce bras? — Je ne « le sens plus, docteur. — Bah! ceci est fort. « Voyons le bras... Il est gangrené. Il faut le « couper sans balancer : c'est l'affaire d'un « instant. — Me laisser couper le bras, mon- « sieur! — Ou mourir dans les quarante-huit « heures; choisissez. — Malheureux que je suis, « à trente-six ans perdre un bras! — Ce n'est « que le bras gauche. — Je n'y consentirai « jamais. — Faites donc votre testament, dé- « pêchez-vous et ne m'oubliez pas : il vaut « autant que j'hérite qu'un autre. — Mais, « docteur, avant de couper, ne pourroit-on « pas faire une consultation? Je la paierai ce

« qu'on voudra. — Oh ! une consultation ne « tourne guère qu'au profit des médecins. Au « reste, si cela vous fait plaisir, je vous aurai « des consultans. Combien en voulez-vous ? « — Trois. — Je ferois le quatrième, et dans « ces cas-là, il faut être en nombre impair. — « Et pourquoi ? — Parce que les opinions étant « nécessairement divisées, il n'y a que le nom- « bre impair qui assure une majorité. — Ame- « nez-en donc quatre. Mais je vous déclare que « j'adopterai l'opinion de ceux qui ne seront « pas de votre avis. »

Le docteur ne brilloit pas par ses relations avec les membres de la faculté. Au reste, les confrères qu'il amena, étoient gens à tuer leur homme tout aussi-bien que MM. Tissot et Petit. C'étoit un tireur de dents de la place de Grève, l'inventeur d'un spécifique propre à trente-deux maladies, un apothicaire, et l'éditeur des ouvrages de médecine, très-savant, à ce qu'il prétendoit, à force d'avoir lu des manuscrits *médicinaux*.

Il est des choses tellement claires, qu'elles préviennent toute espèce de discussion. Ainsi que les hommes bien organisés conviennent qu'il fait jour à midi, que ce qui est vrai aujourd'hui ne l'étoit pas hier, que l'intrigue est le levier qui soulève le monde, de même les cinq docteurs décidèrent le bras bien et dûment gangrené. Pour le bien de l'humanité, ils attachèrent Ro-

bert aux quatre colonnes de son lit, et d'autorité ils le séparèrent d'une partie qui alloit emporter le tout.

« Mon pauvre bras, disoit Robert en le voyant « tomber dans le baquet, il m'alloit si bien ! « C'est vous, docteur, qui avez développé ma « passion pour le jeu; c'est vous qui êtes cause « que j'ai connu mademoiselle Angélique; « c'est vous..... — Reprochez-moi toutes les « folies que vous avez faites, et vous n'avez « fait que cela. Est-ce moi qui vous ai con- « seillé d'être journaliste et d'écrire de ma- « nière à vous faire briser les membres ? Est-ce « moi qui vous ai brouillé avec M. Moreau, « qui vous donnoit une existence douce et sûre ? « Est-ce moi qui vous ai fait monter votre mai- « son sur le ton le plus brillant, quand vous « n'aviez que la promesse d'une place que vous « étiez incapable d'exercer? Est-ce moi qui vous « ai fait accueillir un prétendu cousin qui vous « a coiffé le premier ? Est-ce moi qui vous ai « marié? Est-ce moi... — Assez, docteur, assez ; « j'avois oublié tout cela. — Oubliez de même le « mauvais bras que je vous ai ôté. Vous vous « accoutumerez à n'en avoir qu'un, comme « tant de gens s'accoutument à n'avoir qu'une « jambe, qu'un œil, à n'en avoir pas du tout; à « être bossu, cul-de-jatte, comme je m'accou- « tume à n'avoir pas le sou et à porter mon mo- « bilier dans ma poche. Une chemise sur moi,

« celle-ci et deux jeux de cartes, voilà tout ce « que je possède au monde M'entendez-vous me « plaindre? Me voyez-vous faire l'enfant? — « Vous avez vos deux bras. — Hé, que de bruit « pour un bras de plus ou de moins! Faisons « une partie, cela vous dissipera. — Etes-vous « fou? Joue-t-on aux cartes avec une main? « — Je mêlerai pour vous, je donnerai pour « vous, et çà ira. — Vous n'avez pas d'argent, « dites-vous? — Ma chemise contre un petit « écu. — Tope. A quel jeu? — A la triomphe. »

Le docteur n'osoit plus essayer d'emprunter : il savoit que les gens les plus faciles se fatiguent de donner, et il devoit être démontré pour Robert que ce qu'il prêtoit étoit perdu. Il étoit plus simple de jouer petit jeu, de se donner ainsi un air de complaisance, d'égards, d'attentions, et le docteur ne risquoit qu'une chemise contre quinze mille francs, qui pouvoient peu à peu passer de la bourse du malade dans la sienne. Robert ne savoit pas jouer. Il perdoit un louis, il en perdoit deux, trois, que le docteur se hâtoit d'aller perdre ailleurs, sous le prétexte de visiter ses malades.

A la fin des six semaines, il restoit peu de chose à Robert, et le docteur ne possédoit que ses deux chemises et ses deux paires de bas. Le docteur étoit toujours de bonne humeur, et Robert s'égayoit à mesure que sa santé se rétablissoit. Il devenoit fort adroit du bras qui lui

restoit, et il observoit avec beaucoup de sagacité que si la nature ne nous en eût donné qu'un, il eût bien fallu se passer de l'autre.

Il dînoit fort bien tous les jours. Il avoit encore de quoi dîner pendant un mois, et un homme du caractère de Robert ne prévoit pas les événemens de loin. D'ailleurs, on est toujours riche avec six francs dans la poche et des projets dans la tête.

CHAPITRE V.

Robert invente un genre de commerce nouveau.

« Voyons, qu'allons-nous devenir, dit un « jour Robert au Docteur ? Vous m'avez gagné « douze mille francs en détail, et vous n'en « êtes pas plus riche. Je me porte bien et je veux « penser à faire quelque chose. — Ma foi, mon « cher ami, je vous conseille de vous faire mé- « decin. — Médecin, moi! Je ne sais rien. — « A la bonne heure; mais vous possédez assez « de latin pour soutenir vos thèses, et c'est-là « l'essentiel. Quand vous aurez vos lettres de « licence en poche, vous pourrez impunément « médicamenter, faire saigner, charpenter, « tuer qui il appartiendra, et cette ressource- « là ne vous manquera jamais : elle est fondée « sur la crédulité humaine. — Ma foi, docteur, « ce métier-là ne me tente pas. Cette ressource, « que vous faites tant valoir, ne vous est pas

« très-profitable, et je n'ai pas la présomption
« de croire que je serois meilleur médecin que
« vous. — Que vous êtes simple! il ne s'agit
« pas de savoir si vous serez un bon ou mauvais
« médecin, mais si vous aurez la vogue. Il y a
« des modes en médecine, comme en bonnets,
« et mon confrère Papillon a un équipage,
« parce qu'il a inventé les bouillons de poulets,
« la pâte de jujube, qu'il dit de jolies choses
« aux dames, et qu'il essaie leur santé. — Hé!
« que n'inventez-vous quelque chose, vous qui
« parlez? — Moi, j'ai inventé le *croup*, j'ai re-
« trouvé la *pituite vitrée*, et personne ne veut
« avoir ces maladies-là. — Tenez, docteur,
« votre exemple est bien fait pour me dégoûter
« de la médecine, et puis on diroit que j'ai
« étudié mon art dans *Gil Blas*, et que vous
« êtes mon *Sangrado :* on se moqueroit de vous
« et de moi. Allons nous promener. Dînons
« encore une fois ensemble. Vous irez ensuite
« chercher des *croups* et des *pituites vitrées*,
« et moi de mon côté, j'aviserai à ce que je
« dois faire. »

A la fin d'un repas assez frugal, Robert prit la main de son docteur, lui dit un dernier adieu, qu'il auroit dû lui dire plus tôt, et mis comme dans les beaux jours de sa gloire, il fut rôder au Palais-Royal, dont le jardin, plus vaste et plus agréable qu'aujourd'hui, étoit fréquenté par les honnêtes gens. On ne

prévoyoit pas qu'il seroit trente ans après le repaire de l'agiotage, de l'escroquerie et de l'impudicité.

Un joli homme, très-bien mis, fixe nécessairement l'attention, et quand ce joli homme a un bras de moins, il intéresse. Les petites demoiselles faisoient chacune leur roman, en regardant passer et repasser Robert. L'une décidoit que ce bras étoit resté à Rosbach, l'autre à Pondichéry. Celle-ci faisoit Robert capitaine, celle-là colonel, une autre lui donnoit le cordon rouge; toutes désiroient qu'il vînt occuper une des chaises vacantes qui étoient autour d'elles: plus d'un mariage a commencé comme cela, et beaucoup de jeunes demoiselles sont bien aises de se marier. Robert, qui aimoit beaucoup les petites demoiselles, cherchoit de son côté à se fixer pour une heure. Il alloit s'asseoir auprès d'une belle blonde, dont l'œil languissant s'exprimoit sans doute avec plus de clarté que celui de ses rivales, lorsqu'il s'entendit appeler par son nom, c'est-à-dire, par le nom qu'il avoit pris. Vous vous rappelez qu'il étoit indécent alors de se nommer comme ses pères. A la vérité, on ne pouvoit avoir de notions certaines sur l'origine d'une famille que dans l'étude du notaire, où il falloit bien, pour maintenir l'hérédité, continuer de s'appeler *Jacquot* ou *Villain*; mais dans le monde, on se donnoit du *De*, et *De* donnoit beaucoup de valeur à un homme.

La dame qui venoit d'appeler le chevalier Desormeaux, n'étoit pas de la première jeunesse. Elle avoit cinquante-cinq ans, un gros embonpoint, l'œil hardi, du rouge, des mouches, un grand panier, une belle fortune, elle étoit veuve, elle avoit enfin tout ce qui rend une femme respectable, aussi le chevalier s'approcha-t-il avec le feint empressement que prescrit la politesse. Il avoit connu madame de Vertenfort chez Courgel. Elle y jouoit petit jeu, seulement pour avoir l'air de faire quelque chose, et elle cherchoit les réunions nombreuses, parce qu'une femme de mérite y trouve toujours quelqu'un qui lui convient. Elle avoit oublié Courgel : il étoit mort. Elle ne pensoit pas davantage au chevalier; mais le bras de moins venoit de la frapper, et elle espéroit se distraire de certaines peines, pendant que Robert lui conteroit ce que ce bras étoit devenu.

Robert, qui depuis long-temps mentoit avec une aisance toute particulière, commençoit un supplément à l'histoire qu'il avoit contée au souper de madame Courgel, lorsque madame de Vertenfort l'interrompit par une exclamation, accompagnée d'un roulement d'yeux, qui devoit, d'après son intention, exprimer un voluptueux désespoir et qui n'étoit qu'une grimace. Robert, interdit; regarde, et voit passer un beau monsieur, qui daigne à peine accorder un regard et une légère inclination à la

dame. « L'ingrat, dit-elle à demi-voix, le « cruel, le monstre! » Robert comprend que la dame aime le Monsieur, et qu'elle a à s'en plaindre ce qui est assez ordinaire. Mais les détails peuvent être piquans, et Robert est curieux. « Hélas, lui dit madame de Vertenfort, c'est « soulager un cœur malheureux, que de le « forcer à s'épancher : vous saurez tout.

« Tranquille depuis la mort de feu monsieur « de Vertenfort, à l'abri des passions violentes, « je coulois mes jours au sein des plaisirs inno- « cens. Je n'aimois pas M. de Vertenfort. Il est « vrai qu'il n'étoit pas beau, qu'il n'étoit pas « bon, qu'il n'étoit pas même sociable, et ju- « geant tous les hommes d'après lui, je me flat- « tois inconsidérément de n'aimer jamais per- « sonne, conséquence fausse, ainsi que me l'a « trop prouvé le vicomte de Chamferlin. Il me « vit, il m'aima, et se garda bien de me le dire : « couverte encore de voiles et de crêpes noirs, « pouvois-je prêter l'oreille au langage de l'a- « mour? Ses yeux, ses traîtres yeux m'apprirent « ce que sa langue craignoit de m'exprimer. Je « les entendis trop, et le moyen de ne pas les « entendre! Ils sont d'une beauté, d'une expres- « sion... vous venez de les voir. Le vicomte, cer- « tain de ses progrès, me dit de ces demi-choses, « me fit de ces demi-aveux, dont une femme « chaste ne peut raisonnablement s'offenser, mais « qu'elle entend toujours pour peu qu'elle ait

« des oreilles. Le perfide alluma dans mon « cœur une flamme d'autant plus vive que ce « ce cœur étoit neuf encore. Il me demanda la « permission de me venir voir, de me consoler « dans mon veuvage. On ne refuse pas la visite « d'un homme de qualité qui s'annonce respec- « tueusement. Je le reçus... Vous l'avouerai-je, « chevalier? il me consola si complétement, « que je ne pensois plus au défunt, lorsque le « régiment de Picardie reçut l'ordre de joindre « l'armée en Allemagne.... Le monstre y avoit « acheté une compagnie qui n'étoit pas payée ; « il n'avoit pas le sou pour faire ses équipages « et je lui dis : trop aimable consolateur, on « ne sauroit trop faire pour qui console comme « vous. Voilà une bourse puisez-y comme dans « la vôtre. Vous balancez, mon cher vicomte! « Hé tout n'est-il pas commun entre gens qui « s'aiment ?

« Il y puisa, le parjure, il paya sa compa- « gnie, ses effets de campement. Il prit ce qu'il « lui falloit pour faire figure pendant la cam- « pagne, et au moment de me quitter, il re- « doubla de tendresse, d'efforts.... Jamais, je le « crois, femme ne fut consolée comme moi.

« Hélas, pendant que je tremblois pour sa « vie, que j'adressois pour lui des vœux au ciel, « que je relisois ses lettres, que je les com- « mentois, et que je concluois de ces commen- « taires que nul homme n'est comparable au

« vicomte de Chamferlin, le barbare, insultant
« à mes alarmes, à ma douleur, entretenoit
« une correspondance suivie..... avec qui?.....
« avec sa blanchisseuse, qui est aussi la mienne.
« Une morveuse de dix-huit ans, qui n'a pour
« elle que d'assez jolis traits, la fraîcheur de
« son âge, un bavolet bien blanc, un juste qui
« laisse entrevoir des formes, fort agréables,
« je l'avoue, et un bas de coton sur une jambe
« fine qui paroît tenir à quelque chose de très-
« séduisant. Mais qu'est-ce que tout cela com-
« paré à madame de Vertenfort fille de l'in-
« tendant du Limousin et veuve d'un lieutenant
« criminel du Châtelet? — Rien du tout,
« Madame, rien du tout. La qualité est fort au-
« dessus de la beauté. Qu'est-ce en effet que
« cette fraîcheur dont se targuent tant de jeu-
« nes personnes? une pauvre petite fleur que
« fane un rayon du soleil, dont la chaleur
« mûrit ces fruits délicieux que recherche la rai-
« son et qu'elle se plaît à savourer. — Je ne
« vous croyois pas tant de jugement, chevalier.
« — Mais comment avez-vous découvert la cor-
« respondance du vicomte et de votre blan-
« chisseuse? — Elle avoit une liasse de ses let-
« tres qu'elle a présentée à ma femme de
« chambre comptant lui donner son livre de
« blanchissage. Un secret pressentiment me fit
« prendre ces lettres et vous sentez quel effet
« a fait sur moi cette lecture. — Ch, madame,

« je le prévois. — J'ai souffleté Jeanneton.....
« — Qui n'a rien dit pour sa défense ? — Et
« qui par son silence a reconnu son indignité
« et la supériorité du rang. — Madame, vous
« venez de me conter une histoire fort intéres-
« sante. Permettez-moi de vous demander ce
« que vous comptez faire de votre amour pour
« le vicomte de Chamferlin. — Mais, cheva-
« lier..... c'est moi qui vous le demande. — Eh
« bien, madame parlons raison : son langage
« ne messied pas aux Grâces. — Ah, chevalier,
« que vous êtes galant! — Combien avez-vous
« donné au vicomte ? — Quatre-vingt mille
« francs. — Et vous avez de rente ? — Cin-
« quante mille écus. — Hé bien, madame,
« c'est vous qui avez tort. — Ah, voilà qui est
« violent. — Le vicomte ne peut pas vous ren-
« dre quatre-vingt mille francs, et vous sentez
« combien il seroit humiliant pour lui de pa-
« roître devant celle à qui il les doit. — Mais je
« les ai donnés, chevalier. — Quelle horreur!
« comment, madame, vous confondez le vicomte
« avec ces hommes sans délicatesse qui dégra-
« dent l'amour en recevant de l'argent des
« mains de la beauté! — Mais que puis-je faire
« mieux que donner? — Si mon amante n'avoit
« qu'une chaumière, je la partagerois avec
« elle. Elle a cinquante mille écus de rente et
« elle balance à m'offrir sa main! elle me re-
« fuse le plus honorable moyen de m'acquitter

« envers elle ? — Oh, ciel, admettre un volage
« dans le lit de M. de Vertenfort ! — Vous
« l'avez bien reçu dans le vôtre. Et puis cette
« correspondance avec Jeanneton cache quel-
« que mystère que le vicomte expliqueroit sans
« doute à son avantage. — Dieu ! grand Dieu !
« s'il étoit possible..... Cependant, une femme
« titrée épouser en secondes noces un capitaine
« d'infanterie ! — Mais cet homme est de qua-
« lité, il est aimable. — Charmant, M. le che-
« valier. — Vous êtes majeure. — Depuis six
« mois. — D'ailleurs, le mariage émancipe. —
« Oh, je suis très-émancipée. — Qu'importe
« alors ce que dira le monde. — Oh, le monde
« ne m'intéresse plus. — Il est reconnu que
« rien ne rend un homme fidèle comme le ma-
« riage. — Vous croyez cela, chevalier ? —
« J'en appelle à la mémoire de M. de Verten-
« fort. — Oh, il étoit d'une fidélité exemplaire.
« — C'est l'effet certain du sacrement. — Vous
« me persuadez, chevalier. Mais comment ra-
« mener M. de Chamferlin ? je ne peux courir
« sur ses pas, lui faire les premières proposi-
« tions. — Je les ferai pour vous, madame. —
« Vraiment ? — Et avec un sensible plaisir. —
« Que vous êtes aimable, M. le chevalier ! si
« j'osois vous prier..... — De quoi, madame ?
« — D'accepter ce solitaire : il est assez joli.
« — Il est superbe, madame, et un pareil ser-
« vice..... — Ne sauroit se payer, chevalier,

« aussi n'est-ce qu'un gage d'amitié que je vou
« offre. — A ce titre-là, madame, il ne m'es
« pas permis de refuser. — Mais allez donc
« Monsieur, partez. Vous ne voyez pas que
« Chamferlin quitte la grande allée, et va je
« ne sais où. — Je l'aurai joint en trois minu-
« tes : J'ai gagné en jambes ce que j'ai perdu
« en bras. »

En effet, le chevalier court, comme lorsqu'il avoit tous les huissiers de Paris à ses trousses, et il fait tant de bruit en courant, que le vicomte de Chamferlin se hâte de se ranger, croyant qu'un carrosse à six chevaux va lui passer sur la tête. Étrange vertu d'un petite pierre polie, qui pourtant ne vaut pas un pain d'une livre.

« Où allez-vous donc, monsieur le vicomte?
« — Que vous importe, monsieur? — Oh, quel
« ton! — C'est le mien, monsieur. — Il n'est
« pas aimable. — Peu m'importe. — Vous a-t-il
« quelquefois mené à quelque résultat satis-
« faisant? — Oui, à me défaire d'un interro-
« gateur importun, que je ne connois pas. A
« dieu, monsieur. — Un moment donc. Quel
« homme vous êtes! Au lieu de pointiller, tâ-
« chons de nous entendre. J'ai formé un projet
« en courant... — Oh, des projets! qui n'en fait
« pas, et à quoi conduisent-ils? — Celui-ci
« fera votre fortune. — Occupez-vous de la
« vôtre. — Mais vous n'êtes pas traitable... Que

« donneriez-vous à quelqu'un qui vous feroit « épouser trois millions ? — Six mois du revenu. « — En vérité? — D'honneur. — J'ai votre « affaire; mais je ne peux vous dissimuler... — « Quoi ? — Qu'avec la dot, il faut vous char- « ger d'un femme.. — Parbleu, je m'en « doute. — Qui n'est pas jeune. — Cela m'est « égal. — Qui n'est pas belle. — Eût-elle la « tête de Méduse, je l'épouse. Mais je veux des « sûretés. — Et moi aussi. — Je vous fais un « billet conditionnel. — Soit. Quand? — Tout « de suite. — Où ? — Sur la forme de mon « chapeau. »

Ces deux messieurs étoient aussi pressés l'un que l'autre. Cependant, on n'écrit pas sur la forme d'un chapeau, quand on n'a ni plume, ni encre dans sa poche. Il fallut entrer au café voisin. Le billet fait et serré, Robert nomme madame de Vertenfort. — « Parbleu, s'écria le « vicomte, je ne la croyois pas folle à ce point « là. Mais puisqu'il en est ainsi, je n'avois pas « besoin d'intermédiaire pour faire ce mariage « là. — Croyez-vous, monsieur? — Il suffisoit « de me présenter. — Et votre intrigue avec « Jeanneton, et la colère de la dame? Pensez- « vous que vous l'eussiez apaisée, qu'elle eût « donné dans toutes les billevesées qui vous « eussent passé par la tête? Il falloit qu'un con- « ciliateur, en apparence étranger à tous deux, « entrepît de vous justifier, et c'est ce que j'ai

« fait. Et qu'avez-vous dit? — Je m'y suis pris
« assez adroitement pour vous laisser le maître
« de donner à l'aventure la tournure qu'il vous
« plaira. — C'est quelque chose, j'en conviens,
« mais vous vendez vos services un peu cher.
« — Ma foi, monsieur, il faut que tout le monde
« vive. Vous pouvez, d'ailleurs, présenter la
« veille du mariage, un mémoire de dettes égal
« au montant du billet. La future l'acquittera,
« et de cette manière vous m'aurez payé sans
« débourser un sou. — C'est fort bien l'enten-
« dre. — Et puis, imaginez-vous qu'il ne me
« reste rien à faire? Qui décidera la dame à
« vous passer son bien par contrat de mariage?
« Sera-ce vous? Braverez-vous les bienséances
« jusqu'à établir des prétentions exagérées?
« Entamerez-vous des discussions d'intérêt?
« Hem? commencez-vous à sentir l'utilité d'un
« tiers?.... Enfin si vous avez des regrets à la
« somme promise, je vais vous rendre votre
« billet, et tout défaire en un instant. Je dirai
« à madame de Vertenfort que je vous ai mal
« jugé, que vous êtes aussi coupable qu'elle
« l'imagine, que vous persistez dans votre atta-
« chement pour Jeanneton, et que.... — Non,
« non, cela n'est pas nécessaire, et je tiendrai
« le marché conclu. Il n'y a qu'une chose qui
« m'embarrasse. — Je lève toutes les difficul-
« tés. — J'ai un mémoire de dettes réelles à
« ajouter au mémoire fictif que je ferai pour

« vous. — Madame de Vertenfort les paiera « tous les deux : je l'y déterminerai. — Mais « la somme est très-forte. — Hé bien, elle « vendra une terre. Ne sera-t-elle pas trop « heureuse d'acheter à si bas prix un beau gar- « çon comme vous? — Je ne sais pas trop ce « qu'elle en pensera au bout de six mois de « mariage. — Ma foi, ni moi non plus. Mais « qu'importe? Allons trouver madame de Ver- « tenfort. »

Toute autre qu'elle se seroit ennuiée d'attendre la fin d'une conférence assez longue. Mais ferme sur sa chaise, elle eût passé au Palais-Royal le reste du jour et une partie de la nuit, avant de renoncer à l'espoir de revoir son chevalier et d'avoir des nouvelles de son perfide. Dès que le vicomte fut à portée d'être vu, il se composa une figure, il se gonfla la poitrine, il roidit ses bras, serra ses poings, se donna aux yeux de madame de Vertenfort, l'air d'un furieux, d'un désespéré. Les autres le prirent pour un extravagant et on fait peu d'attention à ces gens-là : il y en a tant et de tant de genres!

« Non, Madame, je ne voulois plus vous « voir, je ne le devois pas, et c'est malgré « moi que je cède au chevalier qui m'entraîne : « mais résiste-t-on à l'amitié? — Plus bas, « vicomte, plus bas. — Plus haut, au contraire, « Madame. Je voudrois apprendre à tout l'uni- « vers que le vicomte de Chamferlin, trahi

« dans son amour, outragé presqu'en public...
« — Oh, de grâce, gagnons ma voiture. Vous
« ne voyez pas que vous me donnez en spec-
« tacle ici. — Hé, croyez-vous, Madame, que
« les grandes douleurs soient muettes? Vous
« le voulez, montons dans votre carrosse.....
« Cocher, à l'hôtel de Vertenfort.

« Voilà le salon où je vous déclarai ma ten-
« dresse; voilà l'ottomane sur laquelle vous
« étiez voluptueusement penchée; voilà le cous-
« sin sur lequel je vous jurai à genoux une fi-
« délité à toute épreuve; voilà dans quelle
« position nous étions tous deux, lorsque rete-
« nue par la décence, vous ne me répondîtes
« que par la plus séduisante rougeur. Suivez le
« tableau, chevalier. Madame cachoit dans mon
« sein son embarras et sa figure charmante; une
« jambe, faite au tour, étoit en haut, l'autre
« en bas; deux mules de satin rouloient sur le
« parquet. Ivre de désirs, je croyois toucher au
« moment du triomphe, lorsqu'un petit chien,
« caché je ne sais où, s'élance et me mord... On
« ne supporte pas de sang-froid un pareil acci-
« dent: je me lève, je tempête; je m'emporte;
« madame cherche un asile sur cette bergère;
« je la poursuis sans relâche; elle veut se ré-
« fugier dans ce boudoir; cette clef l'arrête
« par la fente de sa poche, et déchire sa robe
« et son panier. Voilà l'endroit où son pied s'em-
« barrassa dans le tapis; voilà celui où elle

« tomba... Voilà de quelle façon je tombai... —
« — Finissez donc, finissez donc, monsieur le vi-
« comte ; il n'est pas nécessaire de répéter, devant
« un tiers, certaines scènes du tableau, pour me
« prouver votre mémoire. — Avouez du moins,
« madame, que l'amour seul retient mille parti-
« cularités, en apparence indifférentes, parce
« que lui seul sait les apprécier. Avouez que ce
« qu'il vous plaît appeler mémoire est chez moi
« l'effet d'une passion sans bornes ; que quicon-
« que aime comme moi, ne peut voir au monde
« qu'une femme ; qu'elle doit être l'unique objet
« de ses vœux ; de ses désirs, la source de toutes
« ses jouissances... Je reviens, chevalier. Ma-
« dame se rend ; je me crois le plus heureux
« des hommes ; je me flatte de couler près d'elle
« des jours tissus *d'or et de soie ;* le croirez-vous ?
« Ses sermens, ses transports, tout étoit dupli-
« cité, mensonge. — Vous m'accusez, grand
« dieu ! Vous m'accusez, vous, l'auteur de
« toutes mes peines ! — Tandis que je me repo-
« sois sur ses faveurs, le plus fort, le plus indis-
« soluble des engagemens, elle me trahissoit,
« elle me sacrifioit... — Et à qui, juste ciel !
« — A qui, madame, vous me le demandez !
« Vous voulez donc que le chevalier connoisse
« l'étendue de vos torts ? Je parlerai. Un bour-
« geois, un misérable financier étoit mon rival
« heureux. — Nommez-le donc, je vous en sup-
« plie, je vous en conjure. — Courgel m'a tout

« avoué.—Courgel, dites-vous, Courgel! il a « eu la bassesse de me calomnier! ah, si la mort « n'avoit mis entre nous une insurmontable bar- « rière, je courrois chez lui, je le forcerois à « une rétractation.... Mais je consens qu'abusé « par un lâche, vous m'ayiez crue infidèle : com- « ment accordez-vous cette jalousie, ce désespoir « qui vous oppressent avec cette basse intrigue, « avec les lettres écrites à Jeanneton?—Jean- « neton! de qui me parlez-vous?.... Jeanneton... « Oui, je me la rappelle, oui, je l'ai possédée « et je la hais maintenant en proportion de ma « foiblesse. Mais que voulez-vous? Ma tête étoit « perdue; je ne roulois que des projets de ven- « geance, et j'ai cru que la plus insultante de « toutes étoit de vous humilier dans la femme « qui vous succéderoit, de vous donner à croire « qu'il n'en étoit aucune que je ne misse au-des- « sus de vous.

« Mon but étoit manqué, si cette femme n'é- « toit indiscrète; mais je pensois que son or- « gueil, flatté de la conquête d'un homme de « mon rang, ne vous laisseroit rien ignorer. « Voilà ce qui m'a déterminé à écrire ces lettres « qu'on a paru vous remettre par erreur, et « qu'on ne vous voyoit lire qu'en triomphant « en secret.

« Réfléchissez, madame, et convenez que si « un gentilhomme descend jusqu'à une petite « fille, il ne lui écrit pas sans motifs dans une

« langue qu'elle ne sauroit entendre ; que quel-
« que naïve que soit cette petite fille, elle est
« toujours discrète sur certaines choses, et que
« des lettres d'amour et un livre de blanchissage
« se ressemblent si peu, que Jeanneton n'a pu
« s'y méprendre que très-volontairement.

« — Ah, cher vicomte, si vous êtes sincère en
« ce moment, si le dépit seul a produit une
« infidélité passagère.... — En douteriez-vous,
« chère Hortense ? — Non, mon cœur me dit
« que vous êtes innocent ; et fussiez-vous cou-
« pable, il me forceroit à vous absoudre. Mais
« ce qui est cruel, barbare, impardonnable,
« c'est d'avoir cru que je pusse cesser de vous
« aimer, que je pusse vous trahir. — Oui je l'ai
« cru, madame, et cette erreur funeste a fait
« le malheur de tous deux. Vous le savez, grand
« Dieu, si je me la reproche ! pour vous prou-
« ver mon repentir, combien vous m'êtes chère,
« à quel point je suis décidé à vous consacrer
« mon être, je ne sors plus d'ici... — Comment,
« mon cher enfant... — J'unis mon sort au vôtre ;
« je vais prononcer au pied des autels l'heureux
« serment de vous aimer toute ma vie. — Vous
« me ravissez, mon doux ami ; mais écoutez...
« — Je n'écoute rien. Vous serez ma femme,
« et la femme la plus chérie et la plus heureuse.
« Pour Jeanneton cette petite vaniteuse, qui a
« eu l'impertinence de croire qu'elle vous ba-
« lançoit un moment dans mon cœur, je veux

« l'en punir par le spectacle de notre mutuelle
« félicité; je veux vous donner la preuve la plus
« convaincante qu'elle n'est nullement redou-
« table pour vous en l'ayant sans cesse sous mes
« yeux, en l'insultant à chaque instant du jour:
« Vous la prendrez pour votre femme de cham-
« bre. — Oh, par exemple, non. — Vous la
« prendrez, vous dis-je, ou vous me ferez la
« plus cruelle injure. Hé quel sera le prix du
« plus parfait amour, si vous me refusez votre
« confiance? — Je ne le mettrai point à une
« épreuve, si non dangereuse, au moins dé-
« placée. — Je vous entends, madame, vous
« me croyez foible, vous me méprisez, vous me
« jugez indigne de vous, ou plutôt étrangère à
« l'amour et à la jalousie, qui toujours l'ac-
« compagne, vous dédaignez de vous venger de
« Jeanneton, dont l'outrage ne vous affecte pas.
« Hé bien, sachez, madame, que je n'épouserai
« jamais celle dont la tendresse, réservée,
« défiante, ne répondra pas à la mienne. Je
« renonce à votre main, j'y renonce sans re-
« tour. Je m'arrache de ces lieux, je passe
« en Amérique, je mets entre vous et moi
« l'immensité des mers... — Vous me faites
« trembler..... Vous froissez le plus tendre
« cœur... Vous voulez donc emporter avec vous
« mon repos et ma vie... — Que vois-je! vos
« beaux yeux se mouillent de larmes! vous me
« pressez dans vos bras.... Ah, je viens de re-

« conquérir mon ami. L'Orange, Jasmin, La « Brie, vite, vite, à l'instant, le notaire et « Jeanneton.

« ... Je ne peux suffire à la force des sensa- « tions qui m'ont successivement agité. Permets, « divine Hortense, que je passe dans ce cabi- « net : j'y rappellerai ma raison et mes sens que « tes regards ne cessent de troubler... Le che- « valier t'entretiendra pendant cette courte « absence. »

Le vicomte n'avoit pas trop mal joué son rôle pour un homme qui n'étoit pas préparé : il jugeoit qu'il étoit temps que le chevalier se mît en scène. Robert débuta par l'éloge le plus complet de M. de Chamferlin : c'étoit le moyen de fixer l'attention et de faire vibrer cette corde, qui n'existe pas, et qui par cette raison a paru neuve dans *Misanthropie et repentir*. Le chevalier insinua qu'un jeune homme qui s'attache à une femme sur le retour, est essentiellement raisonnable, et qu'on peut compter sur lui pour le reste de sa vie. Il observa en même temps qu'il convenoit de tirer le vicomte de l'anxiété affreuse qui le tourmentoit; que les opinions différentes, que madame de Vertenfort avoit manifestées en cinq minutes, devoient le faire douter de son bonheur, et qu'une femme délicate et sensible va au-devant de l'être chéri qui la ménage et qui veut lui éviter une explication. Le mot dédit fut prononcé à demi-voix

et adopté avec transport. Les bonnes créatures que les vieilles! elles ne marchandent jamais un repentir.

Ensuite, Robert donna adroitement à entendre que la mort nous surprend à toute heure, que le vicomte pouvoit perdre une épouse accomplie, et qu'il étoit de la dignité de sa compagne de lui assurer de quoi soutenir le train qu'il auroit mené pendant ces beaux jours, où elle auroit épuisé avec lui ce que la volupté a de charmes. « Je lui passe tout mon bien, « s'écria madame de Vertenfort, et je ne fais « tort à personne. Je n'ai qu'un neveu, qui « passe son temps à étudier l'astronomie, que « des imbéciles disent être un excellent sujet, « mais qui n'apprend pas dans les astres com- « ment on doit se conduire ici bas. Sans soins, « sans égards pour moi, il a osé me tourner en « ridicule chez certaine comtesse... — Madame, « une faute aussi grave ne peut se punir que « par l'exhérédation. — Je le déshérite. »

Il falloit en venir à l'article difficile à traiter, le billet du vicomte à Robert, et ses dettes à payer. Quelle tournure donner à cela ? L'amour fait quelquefois dissiper des sommes énormes, et si elles ne profitent pas à la beauté vénale, elle les a du moins palpées. Comment prouver à madame de Vertenfort qu'on a dépensé cent mille écus pour elle, sans lui avoir seulement envoyé une loge à l'Opéra? Robert se frottoit

le front, comme si les idées naissoient dans la paume de la main ; il le frottoit, le refrottoit...

« Hé bien, chevalier, qu'avez-vous ? Puis-je « faire quelque chose encore pour prouver au « charmant vicomte l'excès de mon amour ?— « Ah ! madame, ne croyez pas que le vôtre « égale jamais le sien. A quoi pensez-vous qu'il « passoit le temps; lorsque se croyant trahi, il « étoit en proie à des tourmens intolérables ? « Vous imaginez peut-être qu'il s'est jeté dans « un monde qui l'accueille avec transport et « qui regrette de ne pas le voir assez; qu'il a « porté son désespoir et le besoin d'aimer dans « les bras des femmes de la cour, qui toutes « eussent volé au-devant de son cœur ? Non, « madame, pénétré de son prétendu malheur, « ne s'occupant qu'à y trouver un remède, « c'est dans les bras d'un chimiste qu'il s'est « précipité. Il a passé un mois dans un grenier « à chercher un filtre qui pût lui ramener un « cœur qu'il croyoit perdu. — Un filtre, che- « valier, un filtre, dites-vous ! Ah, vicomte, « que je vous sais gré d'avoir cherché un filtre! « Mais on dit, chevalier qu'on n'en trouve pas. « — Aussi, madame, n'en a-t-il pas trouvé. « Mais comme les marchands de filtre sont très- « chers, qu'on a le temps, pendant un mois « de multiplier les essais, et que ces essais-là « sont dispendieux, le vicomte a été forcé « d'emprunter des sommes considérables. — Je

« les rembourserai, chevalier. Comment donc
« un amant au désespoir, qui ne pense qu'à
« moi, qui ne voit que moi, qui veut employer,
« pour me ramener à lui, jusqu'aux ressources
« les plus cachées de la nature... Et à combien
« se montent ses dettes ? — Vous jugerez de
« son amour par l'importance de la somme...
« Je n'ose vous la déclarer. Le vicomte peut-
« être... — Fi donc, mon cher ami, fi donc! Je
« sauverai cet aveu à sa délicatesse. Finissons.
« Il doit... — Cent mille écus. — Ah, mon
« dieu, cent mille écus pour des filtres... qu'on
« n'a pas trouvés. — Oh, son argent n'est pas
« absolument perdu. Comme on trouve tou-
« jours en chimie ce qu'on ne cherche pas, le
« vicomte et son adepte ont trouvé au lieu de
« filtres, l'art de *transmuter* la potasse en métal.
« — Et à quoi cela est-il bon, chevalier ? — Ma
« foi, madame, je n'en sais trop rien, ni le
« public non plus. Dans ce cas-là, les faiseurs
« de découvertes sont les seuls qui soient ins-
« truits et qui ne doutent de rien. Mais le vi-
« comte m'a dit en général que la transmuta-
« tion de la potasse en métal avoit la vertu
« d'effacer les rides naissantes, de rendre à la
« la bouche sa première fraîcheur, de rétablir
« la rondeur et l'élasticité des formes.... — Ah!
« que me dites-vous là! Voilà la plus précieuse
« des découvertes. Je paierois volontiers le dou-
« ble de ce qu'elle a coûté, et je veux avoir

« chez moi une fabrique de métal de potasse...
« Mais je vous avoue que je suis embarrassée....
« — Et de quoi donc, madame ? — Je n'ai pas
« cent mille écus. — Hé, qu'importe ? Serez-
« vous retenue par la crainte d'un sacrifice, à
« qui vous devrez une jeunesse inaltérable,
« des charmes toujours nouveaux, et la garan-
« tie de la constance du vicomte ? Très-riche
« encore, pour quelqu'un qui sait se borner,
« regretterez-vous une terre, qui n'est d'au-
« cun prix, comparée à la santé et au plaisir ?
« — Vous avez raison : je vends une terre. »

Le vicomte ne perdoit pas un mot. Il se tenoit les côtés, pour ne pas éclater, et il éclata enfin, au moment, où fort heureusement pour lui, l'apparition du notaire fit aboyer le petit chien, dont la voix aigre couvrit le rire le plus immodéré. Madame de Vertenfort se félicita beaucoup de ce que le vicomte ne seroit pas présent aux ordres qu'elle alloit donner au garde-note. Tout entier à sa flamme, il eût peut-être rejeté des dons que le véritable amour n'accepte qu'avec répugnance. Elle parla au notaire à voix basse : elle trembloit qu'on entendît un mot du cabinet. Le notaire promit de repasser dans deux heures, et madame de Vertenfort fut voir comment se trouvoit celui qui avoit voulu la fixer par des filtres, et qui avoit trouvé le métal de potasse, qui selon elle valoit bien mieux, et dont elle faisoit pour le

moins autant de cas que du vicomte. Les hommes ne savent pas aimer comme les femmes; ils ne font pas, comme elles, leur affaire principale de l'amour; ils ne connoissent pas ce dévouement absolu, ce renoncement à soi-même, cette impulsion secrète qui les identifie avec l'objet aimé. Toutes les femmes disent cela, et pas une ne convient que de la coquetterie et du soin de leur petite personne se compose leur passion dominante, celle à qui toutes les autres sont subordonnées : il faut donc que je le dise pour elles.

« Mon doux ami, allez donc promptement « me chercher du métal de potasse, et ne man- « quez pas de vous trouver ici à l'heure où le « notaire reviendra. — Je vole, madame, pour « être plus tôt de retour à vos pieds.

« Ah çà, chevalier, comment me tirerez « vous du métal de potasse? où aviez vous la « tête, quand vous avez imaginé cette extra- « vagance? — Où étoit la vôtre, quand vous « avez exigé que votre Hortense prît Jeanneton « chez elle? — Quelle différence! une vieille « folle croit tout, accorde tout, s'estime heu- » reuse, quand on daigne prendre la peine de « la tromper. C'est bien avec de pareilles espè- « ces vraiment qu'on a besoin d'esprit, de ré- « flexions, de motifs raisonnés. — Tout cela est « fort bien, mais il étoit plus simple et plus sûr « de meubler Jeanneton, et de faire payer les

« frais à la vieille. — Pas du tout. J'ai une fan-
« taisie pour cette petite fille, mais je ne prétends
« pas faire de cela une affaire sérieuse. J'aime
« mes aises, je veux, quand je serai désœuvré, en
« allant, et venant, la trouver sous ma main.
« La vieille a consenti, elle brûle, elle grille,
« et elle n'obtiendra mes faveurs que lorsque
« les clauses du traité seront exécutées. Mais
« revenons. Que diable voulez-vous que je lui
« apporte qui efface ses rides, qui lui rende
« des dents, et qui arrondisse des formes al-
« longées? — Ma foi, je n'en sais rien. — Peste
« soit de votre imaginative. — Hé, monsieur,
« j'ai pensé que si madame de Vertenfort con-
« cevoit quelque soupçon sur votre intimité
« avec la petite, elle cesseroit de craindre une
« rivale à qui le métal de potasse l'égalera en
« jeunesse et en fraîcheur, et sur qui elle a
« déjà l'avantage de la fortune, de l'éducation
« et de l'esprit. — L'intention étoit bonne, et
« vous auriez joué là un coup de maître, si
« vous aviez le don des métamorphoses. Finis-
« sons. Qu'est-ce que ce métal de potasse? —
« Ce n'est rien du tout; mais pourquoi ne se-
« rois-je pas plus habile que les inventeurs, et
« ne lui découvrirai-je pas des propriétés, dont
« ils ne se doutent point. — Cessons de plai-
« santer. Qu'apporterons-nous à la vieille? —
« Du lait virginal. — Elle le reconnoîtra. —
« Nous y mêlerons un peu d'encre. — L'effet

« ne répondra pas à vos promesses. — Je n'ai « pas dit que le métal de potasse fît d'une Sy- « bille une Hébé en un jour. Et puis le contrat « se signe dans deux heures, et vous serez sûr « au moins du dédit. — Je me rends. Montons « dans mon remise, allons trouver Jeanneton, « et instruisons-la de la manière dont elle doit « se conduire. »

Jeanneton, soufletée, chassée par madame de Vertenfort, n'avoit pas reparu chez elle. Jolie comme un ange, lavant parfaitement son linon, développant, en repassant, une main potelée, des doigts effilés, un bras arrondi, elle ne devoit pas manquer de pratiques, ni d'amans. Elle aimoit beaucoup son vicomte, et elle étoit fière de le recevoir à son quatrième étage, et de partager avec lui sa couchette de noyer.

Quand elle sut qu'elle alloit jouer un rôle secondaire, qu'elle seroit exposée aux caprices d'une maîtresse, que le vicomte ne seroit son amant qu'en secret et qu'il la meneroit durement devant le dernier valet de la maison, elle fit la plus drôle de petite mine; elle bouda d'une manière si agaçante; sa cornette retroussée, et son fichu dérangé, et son jupon court, et sa gorge charmante, et sa jambe moulée, et tout son ensemble la mettoit si fort au-dessus de celle à qui il falloit du métal de potasse, que le vicomte enchanté la saisit dans ses bras et la pressa contre son cœur.

Jeanneton se dégage, fuit aussi loin que le lui permettent les murs très-rapprochés de sa chambrette. Elle rajuste sa cornette, son fichu, et prenant le ton de hauteur naturel à une femme trompée, et qui sait qu'elle n'est pas faite pour l'être : « Finissez, monsieur, dit-« elle. J'ai tout accordé à mon amant ; je ne « dois plus rien à celui qui me quitte pour de « l'or, et qui m'aime et m'estime assez peu « pour vouloir me rendre le jouet d'une femme « ridicule. — Je t'aime de toute mon âme ; mais « j'ai un nom à soutenir, je suis sans fortune, « et... — On m'a offert un carrosse, monsieur, « un hôtel, des diamans, et je vous ai pré-« féré, avec vos dettes, au sort le plus brillant. « — Quelle différence, ma petite dans notre « position ! — Elle est grande, en effet, « monsieur. Vous acceptez d'une femme que « vous n'aimez pas ce que j'ai refusé d'un « homme qui me déplaît ; vous êtes titré et je « ne suis qu'une ouvrière ; j'ai des principes « et vous en manquez. — Mais, Jeanneton, tu « n'exigeras pas que je te sacrifie une fortune « considérable, une occasion unique de rele-« ver ma maison. — Je n'exige rien, monsieur. « J'observe que si j'étois née dans une condition « distinguée, j'aurois élevé mon amant jusqu'à « moi. Pauvre et abandonnée, je me résigne ; « mais je conserverai mon indépendance, et « une sorte d'honnêteté étrangère aux préju-

« gés.— Mais savez-vous, monsieur le vicomte, « que vous n'avez rien dû écrire à Jeanneton « qui fût au-dessus de sa portée, et qu'elle « parle comme un ange. — Parbleu, je le « crois, son père étoit bouquiniste au charnier « des Innocens, et pendant qu'elle tenoit le « fer à repasser d'une main, elle avoit un livre « dans l'autre... On frappe, Jeanneton... Che- « valier nous sommes pris : c'est sans doute un « domestique de la vieille. — Je ne veux pas « vous faire manquer *l'occasion unique* de re- « lever votre maison. Mettez-vous tous deux « sous cette table, je vais vous cacher avec « ma couverture à repasser. »

Il n'y avoit pas d'autre parti à prendre. Chamferlin et Robert se blottissent sous la table. Jeanneton la charge d'une brassée de linge; elle prend un fer, il est froid; mais elle a l'air de travailler. C'est l'Orange, qui se présente. Il fait l'élégant et n'est que gauche; il veut dire des douceurs et ne trouve que des balourdises. Jeanneton ne l'écoute pas, et chantonne un vaudeville, en approchant son fer de sa joue. L'Orange s'aperçoit qu'il perd ses révérences, et ses grandes phrases, et il a le bon esprit de revenir à sa commission. Il annonce à la petite que madame lui fait l'honneur de la demander, et qu'elle la destine à celui de lui présenter sa chemise. « A propos, ajouta-t-il, « savez-vous qu'elle se marie? — A qui donc?

« — A un des plus mauvais sujets de Paris ; « une espèce de gentillâtre, sans le sou, sans « conduite, et peut-être sans honneur, qui la « trompe, qui la berne, et en faveur de qui « elle déshérite un neveu sage, laborieux, plein « de talens.... Mais je m'amuse à jaser, et on « m'attend à l'hôtel. Que répondrai-je à ma- « dame ? — Que je repasse des chemises et « que je n'en présente à personne. — C'est « votre dernier mot ? — Absolument. — Je « vous salue. »

L'Orange est parti. Chamferlin et Robert lèvent un coin de la couverture, l'un riant aux éclats, l'autre très-confus du portrait qu'on vient de faire de lui. « Monsieur, lui dit Jean- « neton, j'ignore à quel point les propos de ce « domestique sont fondés, mais vos procédés à « mon égard me prouvent qu'un amant tel que « vous n'est pas à regretter. J'espère que vous « ne vous présenterez plus ici. Je souffrirai sans « doute de ne plus vous voir ; mais je souffrirois « plus encore de vivre avec un homme que j'ai « cessé d'estimer.

« Voilà sans doute de très-belles choses, dit « Chamferlin, en descendant. Si je fais un en- « fant à ma vieille, je lui donnerai Jeanneton « pour précepteur. — Vicomte, cette fille est à « regretter, et sans le billet que vous m'avez « fait, je vous conseillerois.... — Bah ! il en est « mille aussi jolies et qui ne sont pas si difficí-

« les.... Hé, mais... — Quoi ? — Il faut tirer « parti de son refus ; je veux m'en faire hon- « neur. — Et comment ? — Hâtons-nous de pré- « venir ce faquin de l'Orange, et mettons-le « dans l'impossibilité de rendre la réponse de « Jeanneton. — Expliquez-vous donc. — J'ai « bien ce temps-là. Cocher, au quai de la Fer- « raille, ventre à terre, écrase les passans, « crève tes chevaux. »

Un louis persuade le cocher. Le carrosse va comme si le diable l'emportoit. On arrive, la portière s'ouvre, le vicomte saute à terre, prend par le collet un grand coquin de recruteur de son régiment, le jette dans la voiture, y remonte, la fait repartir et arrive du même train à l'hôtel de Vertenfort, où l'Orange, malgré son exactitude, ne pensoit pas à se rendre encore.

Le recruteur a sa leçon toute faite. Chamferlin et Robert montent chez madame. Le notaire venoit d'entrer. Madame prend le contrat, et présente une plume au futur avec cet air de satisfaction commun à une dupe et à celui qui sait placer un bienfait. Le vicomte embrasse son Hortense, et lui dit : Je signe aveuglément : l'amour n'est pas calculateur. La vieille est enchantée de ce trait de désintéressement ; il est clair qu'elle est aimée pour elle-même. Cependant elle prie le notaire de lire le contrat. Quand on donne cinquante mille écus de rente

à un homme, on est bien aise de jouir de sa surprise, on désire surtout que la chose se répande, et le notaire lut, la couturière, la coiffeuse et la marchande de modes présentes; espèce de gens, dont le mérite principal est d'amuser leurs pratiques avec des contes bons ou mauvais, bien ou mal dits; et que madame de Vertenfort avoit mandées sous des prétextes assez naturels pour masquer sa véritable intention.

Pendant la lecture du contrat, le vicomte paroissoit hors de lui, il pressoit, il baisoit les mains sèches de son Hortense. Il la regardoit d'un air pénétré, attendri, il eut bien voulu trouver quelques larmes; mais le don de pleurer à volonté n'a été accordé qu'aux femmes.

« Madame, s'écria le vicomte, lorsque le « notaire eut cessé de lire, vous avez surpris « ma signature pour me combler de biens. « Je ne m'offense pas d'un tel procédé. L'a- « mour ennoblit tout, quand l'amour est sin- « cère. Mais si je ne peux vous égaler en « libéralité, sachez au moins que ma délica- « tesse ne cède en rien à la vôtre. Apprenez « qu'avant d'accepter cette main, l'objet de « tous mes vœux, j'ai voulu m'assurer qu'il ne « restoit dans votre mémoire aucune trace d'un « écart auquel m'ont porté le délire et le dé- « sespoir; j'ai voulu me convaincre d'avoir « toute votre estime, sans laquelle il n'est pas

« de bonheur entre époux. Je vous ai déjà dé-
« veloppé ces motifs; mais vous ignorez que mes
« instances, au sujet de Jeanneton, n'étoient
« qu'une épreuve dont le succès nous honore
« également tous deux. Vous avez cru pouvoir
« recevoir chez vous, sans danger, une femme
« avec qui j'ai été bien, et je respecte trop mon
« épouse, je tiens trop aux bienséances, pour
« avoir voulu sérieusement placer près d'elle
« un objet qui doit lui être désagréable, et
« que je jure de ne plus voir. Hortense, mon
« Hortense, toujours Hortense. Passer ma vie
« entre l'amour et la raison aimable, voilà mon
« désir, mon vœu, mon unique ambition. —
« Vous me charmez, vous m'enivrez, trop sé-
« duisant enfant. Que n'ai-je un trône à parta-
« ger avec vous!.... Je conviens que ce n'étoit
« pas sans quelque crainte que je consentois à
« prendre Jeanneton chez moi. Vos projets de
« vengeance me paroissoient même bizarres,
« extraordinaires; mais pouvois-je refuser quel-
« que chose à ce que j'aime? Je vous sacrifie-
« rois jusqu'à mon bonheur.... Ne parlons plus
« de cela; ne nous occupons que de notre
« avenir. Si Hortense est tout pour son vicomte,
« elle trouve également en lui son amant, son
« ami, son époux, et plus heureuse, elle a pu
« le venger des outrages de la fortune. »

Pendant qu'on exprimoit, ou qu'on jouoit le pathétique en haut, une scène d'un autre

genre se passoit dans la rue. L'Orange avoit rencontré en revenant un laquais de sa connoissance, qui avoit offert bouteille : cela ne se refuse pas. C'est d'ailleurs une occasion toute naturelle de médire de ses maîtres, plaisir toujours très-doux pour des valets, et qui fait trouver le vin meilleur. L'Orange se pressoit si peu de retourner à l'hôtel, que le racoleur pensa enfin qu'on n'avoit pas eu le temps d'arriver avant lui et qu'il étoit rentré. M. le sergent alloit se retirer, lorsqu'il entendit estropier l'ariette du jour, par un homme qui filoit le long des maisons. Il va au-devant de lui, reconnoît la livrée, saute au cou de l'Orange et l'appelle vingt fois son cher *Pays*. L'Orange ouvre de grands yeux, et cherche à reconnoître ce *Pays-là*. Le recruteur ne lui permet pas de réfléchir, et propose le bowl de ponche. L'Orange est altéré : c'est l'effet ordinaire du vin de cabaret. Le ponche ne désaltère pas; mais un laquais ne trouve pas tous les jours l'occasion d'en boire. L'Orange objecte foiblement qu'il doit rendre compte d'une commission importante. Le *Pays* observe que les maîtres sont faits pour attendre. L'Orange rit de la saillie, se laisse conduire au premier carrefour, et monte dans un fiacre avec le *Pays*. Il lui demande son nom, des nouvelles de son père, de son oncle le sabotier, de son cousin le manœuvre, etc..... Et ces drôles-là font les faquins quand ils ont la livrée sur le corps !

Le *Pays* répondoit à chaque question : « Hem ?..... plaît-il ?..... Le bruit des roues « m'empêche d'entendre..... Nous causerons « tranquillement le verre à la main. »

On descend à la porte d'une caverne au-dessus de laquelle est écrit *Café*. L'Orange entre avec le *Pays*, et se trouve au milieu de vingt coupe-jarrets, portant tous les uniformes de France, et qui, au premier signal de leur camarade, comprennent de quoi il est question. Le ponche est servi, et tous les recruteurs environnent l'Orange; tous veulent avoir le plaisir de trinquer avec un aussi joli garçon. L'Orange est très-flatté du compliment; mais il renouvelle ses questions sur ses parens et sur ses amis. Le *Pays* remarque, au lieu de lui répondre, qu'il seroit beau comme un bijou sous le bonnet de grenadier. L'Orange répond qu'il n'a nulle envie de servir, et continue à parler de son village. Le *Pays* déclare qu'il est humilié de voir un jeune homme de son endroit porter la livrée, et qu'il ne souffrira pas un tel affront. L'Orange réplique qu'il commence à voir clair, mais qu'il ne craint rien, et que si on lui joue un tour, sa maîtresse en aura raison. A peine a-t-il dit ces mots, que tous ces messieurs s'empressent à lui servir de valets de chambre. On le déshabille en un tour de main; on lui coupe les cheveux à la manière des paysans; on lui met des sabots aux pieds, une souquenille sur

le corps, et un racoleur appelle la garde. L'Orange veut s'enfuir; on lui ferme le passage. Il donne un coup de poing, et il en reçoit trente. La garde paroît.

Le recruteur de Picardie conte au sergent du guet, que cet homme est venu volontairement s'enrôler, qu'il a bu à la santé du roi; et que voulant revenir sur ce qu'il avoit fait, il a déchiré et avalé son engagement. L'Orange jure que le recruteur en a menti. Le recruteur invoque le témoignage de ses camarades : les camarades attestent qu'il a dit vérité, et comme le témoignage de vingt hommes doit l'emporter sur celui d'un seul, le sergent, à la réquisition du recruteur de Picardie, conduit l'Orange au For-l'Evêque.

Va-de-bon-Cœur court instruire son capitaine de ce qu'il a fait. Le vicomte lui donne un mot pour le prévôt de la Maréchaussée; le prévôt en donne un autre pour l'officier de service; l'officier envoie prendre l'Orange par un brigadier et deux cavaliers. On lui met les menottes, on l'attache à la queue d'un cheval; et de brigade en brigade on le conduit à Strasbourg où étoit le régiment. A chaque auberge où on s'arrête, il demande du papier pour écrire à madame de Vertenfort. On lui en donne et il n'écrit point, parce qu'on lui laisse à peine le temps de manger et de boire : la Maréchaussée ne prenoit au cabaret que l'exact nécessaire, quand elle y étoit à ses frais. Le soir, l'O-

range entroit en prison, et comme il n'avoit que ce qu'il falloit pour vivre très-frugalement en route, il couchoit à la paille, où on ne donne pas de lumière aux prisonniers, parce qu'il ne faut pas qu'ils se grillent en masse.

Ainsi l'Orange alla jusqu'à Strasbourg, où son premier soin fut de s'aller plaindre au colonel du tour abominable qu'on lui avoit joué. Le colonel avoit, comme le père du grand Frédéric, la manie de beaux hommes, l'Orange avoit près de six pieds. Le colonel lui notifia qu'il trouveroit le moyen de le faire pendre, si madame de Vertenfort faisoit la moindre démarche; mais qu'il lui feroit une haute paie, s'il vouloit être bon soldat et se laisser croître la barbe. L'Orange trouva qu'il valoit mieux être sapeur que pendu, et il se résigna.

Laissons l'Orange apprendre à faire l'exercice, et revenons à son capitaine. Toujours plus tendre, plus empressé, plus prévenant auprès de sa vieille, il ajoutoit à chaque instant au désir qu'elle éprouvoit de voir son sort irrévocablement fixé. Chaque jour elle employoit deux bouteilles de lait virginal *ardoisé*, et Chamferlin s'extasioit devant des charmes, qui selon lui se restauroient à vue d'œil quoiqu'ils restassent toujours dans le même état. Madame de Vertenfort avoit trop de plaisir à le croire, pour douter de ce qu'il lui disoit. Aussi dupe sur cet article que sur tant d'autres, elle arriva

dans la plus douce sécurité au jour où Chamferlin n'auroit plus de ménagemens à garder avec elle.

Il seroit, parbleu, plaisant que ce livre tombât dans les mains de quelque douairière, abusée par son amour-propre, prenant des rumes pour des appas, des fadeurs pour des vérités, la cupidité pour du sentiment, et que l'exemple de madame de Verteufort la garantît des piéges de quelque Chamferlin. Ce ne seroit pas la première fois au reste que la folie auroit fait plus que le raisonnement. On ne gagne rien en heurtant un malade en délire; on le guérit quelquefois en déraisonnant avec lui.

L'homme le moins susceptible de procédés envers les femmes en manque rarement avec les autres hommes. La raison en est simple : la femme blessée dans son amour-propre, dans ses plus chères affections, n'a pour défense que des pleurs : un cœur dur brave cette arme-là. L'homme offensé a son bras et son épée; on ignore s'il sait s'en servir, et dans cette incertitude, on le ménage. En descendant de l'autel, Chamferlin acquitta le billet qu'il avoit fait à Robert, et fatigué de la contrainte qu'il s'étoit imposée auprès de sa femme, il changea bientôt de ton avec elle. Il répondit à ses caresses par de la froideur et un dégoût qu'il ne se donna pas la peine de dissimuler. Elle se plaignit, il lui tourna le dos, elle pleura, il en rit.

Madame de Vertenfort sentit bientôt qu'elle avoit sacrifié sa fortune et sa liberté à des espérances que chaque instant dissipoit sans retour. Elle parla avec la fierté d'une femme outragée, et la confiance que donnent les bienfaits. Chamferlin lui prit la main et la conduisit devant une glace. « Convenez, ma chère maman, qu'il « faut que vous soyiez folle pour avoir cru un « mot de tout ce que je vous disois. Vous avez « soixante ans, l'œil éraillé, la bouche dégar- « nie, et vous êtes ridée comme un rhinocéros. « J'ai fait la cour à votre cassette, je la tiens, « et voici ma réponse à vos criailleries : si vous « voulez m'acheter un régiment et respecter « mes fantaisies, vous pouvez rester à l'hôtel. « Si ce parti ne vous convient pas, prenez ce- « lui du couvent, où je vous donnerai douze « mille francs de pension, parce qu'il faut que « vous viviez décemment, et qu'avec cette « somme vous ferez une figure d'abbesse. Moi, « je m'arrangerai du reste, parce que je suis « le plus fort, et que je le veux ainsi. »

Ce discours insultant, ces propositions révoltantes mirent la divine Hortense en fureur. Elle saisit un flambeau et le lança à la tête de son mari : il n'y auroit pas eu grand mal qu'elle lui fît sauter le crâne ; mais sa main mal assurée le manqua, et brisa une glace, dont les débris tombèrent avec un fracas qui fut entendu de l'antichambre. Les domestiques entrèrent. Cham-

ferlin les prit à témoins de la violence de sa femme et des dangers qu'il couroit auprès d'elle. Le désordre, les imprécations de la vieille, complétèrent la conviction. L'adroit mari ne laissa point échapper une circonstance aussi favorable pour se défaire de sa femme. Il fut faire sa déclaration, et usant du droit que la loi lui donnoit, il fit porter madame dans un carrosse et la conduisit dans une communauté où il ne s'engagea qu'à lui payer six mille francs, somme trop forte encore pour une femme qui a attenté aux jours de son mari.

Madame de Chamferlin, désolée, désespérée, ne tarda pas à succomber à ses douleurs, « Mal-« heur, disoit-elle, en expirant, à celle qui « ne s'est point préparée à vieillir, qui veut « donner aux passions des années que la na-« ture destine au calme, au repos, et la raison « à des plaisirs dignes d'elle. »

CHAPITRE VI.

Nouvelles opérations de commerce.

Robert se retrouvoit encore dans une situation riante. Une somme considérable, gagnée au milieu des fêtes, et sans autre peine que celle de mentir à une femme crédule, encourage nécessairement à tenter de nouveaux essais. Notre héros connoissoit assez l'avidité des hommes, et certain penchant des femmes, pour croire, avec quelque fondement, qu'il pourroit,

à la fin de l'année, se retirer avec une fortune brillante. Une seule chose l'embarrassoit : c'étoit de savoir comment il feroit connoître dans le public son talent pour faire des mariages disproportionnés.

Aujourd'hui rien ne seroit aussi facile, parce que tout s'est perfectionné. Une affiche placée au coin des rues vous apprend qu'un homme veuf avec cinq enfans et sans fortune voudroit trouver une demoiselle jeune, jolie, bien élevée, et qui ait cinq à six mille livres de rente. Une autre affiche vous annonce une jeune personne *honnête*, d'un *physique agréable*, qui voudroit entrer chez un homme *non marié* de quarante à cinquante ans. Ces précieuses ressources n'existoient pas alors, et il faut apprendre à se passer de ce qu'on n'a pas. Robert imagina de faire distribuer des annonces à la main, et de doubler ses honoraires, en tirant un droit de commission de chacune des parties.

Il falloit maintenant trouver un homme intelligent, adroit, et d'un assez bon ton pour pouvoir entrer partout. En ce temps-là, il y avoit à Paris cinq à six mille hommes qui portoient de la broderie, des dentelles, et qui ne dînoient pas tous les jours. C'est de là qu'est venu le proverbe, *habit de velours, ventre de son*.

La difficulté étoit de distinguer, dans le nombre, le *Bias de l'homme opulent*. Certains mes-

sieurs eussent trouvé fort mauvais qu'on leur proposât de colporter des *prospectus* de mariages. Ensuite, il étoit possible que celui qui consentiroit à se charger de la commission dérobât à Robert le mérite de l'invention et travaillât pour son propre compte. D'après ces considérations, il jugea à propos d'imiter ces charlatans, qui, le soir, distribuent eux-mêmes leurs adresses, et qui le lendemain matin attendent les malades, qui paient et qui ne guérissent point.

Robert prit à ses gages des femmes de chambre de bonnes maisons, des facteurs de la poste aux lettres, des ouvreuses de loges, les loueuses de chaises des églises à la mode, et des jardins publics. On ne lui avoit pas plus tôt désigné une riche douairière, qu'un prospectus lui étoit envoyé par la petite poste, ou même remis en main propre, pour abréger, lorsque l'œil de la dame étoit encourageant. Avec les messieurs, la marche étoit plus simple. Il suffisoit de dire un mot à un officier, qui portoit un habit râpé, à un maître clerc de notaire, à un cadet de Bretagne, qui avoient les qualités requises, c'est-à-dire, de la jeunesse, de la figure, et de la santé. Tous répondoient, comme s'ils se fussent concertés : parbleu, mariez-moi.

Le mariage et la mort de madame de Vertenfort avoient fait un bruit effrayant dans Paris. On blâmoit, on plaignoit la vicomtesse.

Cependant, les femmes qui avoient son âge, ses goûts, et son fol amour-propre, rejetoient tous les torts sur Chamferlin, et disoient tout haut qu'un homme aussi pervers est une erreur de la nature; que la nature ne les produit qu'à de longs intervalles, ce qui signifie en langue vulgaire: je suis plus jeune que madame de Vertenfort, je suis moins passée qu'elle, j'ai infiniment plus d'esprit, et de ce qu'elle n'a pas su plaire, de ce qu'on l'a trompée, il ne résulte pas que je ne puisse inspirer de passion, ou qu'on ait l'adresse de m'abuser sur les sentimens que l'on feindroit pour moi.

D'après cette manière de voir, les prospectus de Robert devoient être reçus avec faveur. Il avoit fait plusieurs mariages, qui tous avoient fort mal tourné; mais sa caisse étoit considérablement gonflée, et il lui importoit peu qu'une vieille femme mourût de plaisir ou de chagrin.

Bientôt Robert eut plus d'ennemis que lui en avoit fait son journal. C'est que le public rit de cinq à six individus que frappe lâchement la malignité, et dans ce cas-là, il n'y a que les battus qui aient de l'humeur : dans celui-ci, un fils, un collatéral, qui avoient une mère, une tante, une cousine imbécile, trembloient de voir échapper une succession qu'ils se ménageoient par les moyens qui avoient procuré à Chamferlin la main de sa lieutenante-criminelle. Or, il y a beaucoup de gens à Paris qui

ont le goût des successions, et de tous côtés s'élevoit contre Robert un cri général de haine et de proscription.

Une présidente du parlement de Bordeaux venoit de se jeter dans ses bras. C'étoit une femme qui avoit été galante aussi long-temps que les hommes le lui avoient permis, qui ensuite s'étoit fait dévote, c'est assez l'usage; mais qui trouvant la dévotion insuffisante, et voulant accorder le ciel et son cœur, avoit résolu de se marier, n'importe avec qui, pourvu toutefois que le prétendant fût un homme tel que la nature en fait peu. Madame la présidente avoit un fils unique, qui ne s'amusoit pas, comme le neveu de madame de Vertenfort, à lire dans les astres, qui s'occupoit beaucoup, au contraire, des affaires de ce bas monde, qui étoit plein d'égards pour sa mère, mais qui n'entendoit pas qu'un aigre-fin héritât de M. le président, qui, cocu ou non, pouvoit très-bien être le père du fils de sa femme. Ce fils légitime ou adultérin, avoit nécessairement plus de droits qu'un étranger, et il portoit, pour le soutenir, une épée qui souvent avoit paru redoutable aux Anglais: il servoit dans la marine royale.

Madame la présidente connoissoit le caractère du jeune homme, et dissimula quelque temps. Mais pendant qu'il escortoit un convoi destiné pour le Port-au-Prince, elle partit de Bordeaux, sans prendre congé de personne, et vint des-

cendre à Paris chez une amie aussi folle qu'elle, disposée, comme elle, à se laisser attraper, et qui, en attendant son mariage, voyoit tout en beau, et ne parloit qu'avec vénération des talens du chevalier des Ormeaux.

Elles l'engagèrent un jour à dîner, et lui parlèrent ainsi, ou à peu près : « Monsieur, « nous avons de l'expérience, cela se voit de « reste, et nous ne sommes pas assez ridicules « pour jouer l'ingénuité. Nous allons donc nous « expliquer franchement. Vous saurez que « nous ne prêterons l'oreille à aucun de ces « propos doucereux, à la faveur desquels les « agréables du jour réussissent ordinairement « auprès des femmes sans perspicacité : ce ne « sont pas des mots que nous voulons. Nous « nous marions pour être sages, et il nous faut « des maris qui nous en donnent les moyens, « de ces hommes qui voient une femme dans « chaque femme, sans acception d'âge, ni de « formes. Nous exigeons encore qu'ils soient « sots : il n'y a que ces maris-là qu'on mène, « et nous entendons conserver l'autorité.

« Cependant, comme les apparences sont « souvent trompeuses, nous n'épouserons que « ceux qui auront rempli les conditions impo- « sées. Arrangez-vous en conséquence. Nous « savons bien que cette conduite n'est pas très- « édifiante. Mais Sara, l'immortelle Sara, dont « est sortie la race privilégiée, a fait plusieurs

« essais de ce genre, et quoi qu'on en dise, « nous trouvons qu'il est beau d'imiter Sara. »

Elles dirent et Robert sortit pour découvrir les êtres privilégiés qui pourroient convenir à ces dames. L'espèce n'en est pas commune à Paris, et Robert, après plusieurs tentatives, désespéroit de réussir. Il voyoit sa réputation compromise, et il redoutoit un malheur plus grand encore, celui de perdre des honoraires que les émules de Sara avoient promis de quintupler, en raison des recherches et des démarches qu'elles exigeoient continuellement de leur pourvoyeur.

« Ma foi, dit Robert, je leur ai présenté des « gens de robe, d'épée, de finance, de jeunes « abbés qui ne sont dans le monde que depuis « six mois, et rien de tout cela ne les satisfait : « essayons d'une paire d'orang-outang habil- « lés. » Il se remet en quête, et s'arrête au quai de l'Ecole devant deux jeunes drôles, aux sourcils noirs, épais et joints, carrés, musculeux, nerveux, qui, assis sur leur derrière, la chanson à la bouche et l'alêne à la main, réparoient la chaussure d'un marchand de vin, de sa femme, d'un maître garçon son substitut et d'une petite fille de quinze ans, qui commençoit à aimer le bouchon.

Robert les regarde, il leur parle, et n'obtient pour réponse qu'un rire niais et des mouvemens d'épaule. Bien, pensa-t-il, si ceux-là mènent

leurs femmes, ils me tromperont fort. « Mes « amis, voulez-vous faire fortune? — Oui-dà, « mon beau monsieur. — Aimez-vous les fem- « mes? — Ha... ha... ha... — Il ne s'agit pas de « rire; il faut répondre. Aimez-vous les fem- « mes? — Est-ce que tous l's hommes ne l's « aimont pas? — Et les vieilles? — Morguenne, « a sont toutes jeunes pour d's hommes d'not' « âge. — Bravo, mes enfans, bravo. Suivez- « moi, et je vous ferai faire à chacun un excel- « lent mariage. — Laissez donc, monsieur le « gouailleux, laissez-nous *carreller* nos sou- « liers. — Vous doutez de ce que je vous dis? « — Aga, pour vous crére, faudroit être ben « bêtes. — Voilà dix louis, levez-vous et mar- « chez. »

Avec dix louis, on feroit entreprendre le tour du monde à deux Auvergnats. Ceux-ci se lèvent, laissent là cuir, outils et savates et marchent sur les pas de Robert, en dansant une bourrée d'Auvergne, et en accompagnant leurs voix rauques du bruit de quatre mains carrées, qui battoient la mesure, tantôt au-dessus de leurs têtes, tantôt au niveau de leurs genoux.

Robert les conduit chez un traiteur, et à l'aide d'un succulent déjeuner, il fait circuler dans leurs veines cette noble assurance si nécessaire au succès de ses projets. Il les mène de là chez un baigneur, barbier, perruquier, étuviste, conseiller du roi, qui les décrasse de la

tête aux pieds, leur fait les ongles et les cheveux. De chez le baigneur, ils passent à la friperie, où on les transforme en jeunes seigneurs un peu gênés dans leur costume, mais alors il y en avoit comme cela. En allant et venant, Robert leur apprit ce qu'il falloit faire et dire, et enfin il leur demanda leurs noms. « Je m'appelle Jérôme, dit l'un. J'ai nom Antoine, « dit l'autre. — Vous vous appellerez, toi le « comte de Jéronico, et toi le baron Antonini. « Votre baragouin vous fera facilement passer « pour Italiens, et on ne vous demandera pas « de preuve de noblesse, ou on vous donnera « cent ans pour les faire, comme cela se pra« tique à Malte en faveur de quelques bour« geois opulens, qui sont bien aise d'avoir un « bout de ruban noir à leur boutonnière, afin « d'avoir l'air de quelque chose. »

Robert présente messieurs Jéronico et Antonini. Ces dames témoignent par un signe d'approbation que l'extérieur promet. Elles adressent quelques mots aux aspirans, qui leur lâchent de l'Auvergnat, qu'elles veulent bien prendre pour du Toscan. Nos demoiselles d'aujourd'hui n'y seroient pas attrapées : elles chantent toutes l'Italien, d'une manière, inintelligible à la vérité, mais qui pourtant ne ressemble pas aux croassemens des bons habitans de St.-Flour.

Quand deux individus ne parlent pas la même langue, et veulent cependant s'entendre, ils

ont recours aux gestes, et la causerie devient une véritable action. Lorsque Robert vit la pantomime s'engager avec une certaine chaleur, il s'esquiva adroitement, et ne reparut qu'à l'heure où le cuisinier de ces dames devoit ajouter à ses forces et en rendre aux combattans.

Il est à peine entré que toutes deux se lèvent, s'élancent, le serrent dans leurs bras, protestent de leur reconnoissance, de leur dévouement, et jurent que MM. Jéronico et Antonini sont de la race des géans, de ces géans dont parle la Bible, et qui ressemblent un peu à ceux qui entreprirent de déposséder Jupiter.

Le dîner commence ; il est joyeux, parce que chacun est content de soi et des autres. On parle peu, parce qu'on s'est dit beaucoup de choses, et on s'empresse de se mettre en état de reprendre la conversation où elle en est restée. Robert, qui n'oublie jamais ses intérêts, est bien aise de terminer une affaire, qui l'empêche d'en ébaucher d'autres. Il parle conditions, stipulations, donations, honoraires surtout. Les dames annoncent leurs intentions bienfaisantes, en tapotant les joues rebondies de leurs épais gentilshommes, qui ne savent que rire et montrer des dents blanches comme l'ivoire. Elles soldent monsieur le chevalier, dont les services deviennent inutiles, et elles l'engagent à prendre un dernier verre de la liqueur de madame Anfoux.

On trinquoit, on alloit boire, et les dociles

Auvergnats se disposoient à faire après dîner ce qu'ils avoient fait avant, lorsqu'un insolent ouvre la porte d'un coup de pied, s'avance, le chapeau sur l'oreille, les poings sur les hanches et s'arrête à quatre pas, en regardant d'un air menaçant les convives étonnés. Cet insolent étoit le fils de madame la présidente.

Il avoit été forcé de relâcher aux Açores, où il avoit trouvé une escadre française qui se radouboit, et qui devoit au premier jour faire voile pour l'Amérique. Le chef d'escadre se chargea de convoyer les transports que protégeoit notre officier, et le renvoya, lui et sa frégate, en France, où on ne l'attendoit pas sitôt.

Soit pressentiment, soit respect pour les bienséances, l'officier se hâta de se rendre à Bordeaux. Le départ précipité de madame sa mère, le mystère qu'elle y avoit mis lui semblèrent de mauvais augure. Il prit des informations, et n'en obtint que d'inquiétantes. Il entendit enfin parler d'un marieur qui faisoit grand bruit dans la capitale. Il s'y rendit en poste, courut de tous côtés, et fatigué de recherches inutiles, il entra à Notre-Dame, attiré par Balbâtre et par le besoin de se reposer.

La joueuse de chaises, matrone experte, et qui quelquefois aussi marioit de jeunes demoiselles contre le gré de leurs parens, s'arrêta devant l'officier, le toisa d'un coup d'œil, et ne lui trouvant ni l'air de componction qui

convient au lieu, ni l'extérieur agréable qui séduit une Agnès, elle le jugea coureur de vieilles, et en recevant ses deux sous d'une main, elle lui glissa un prospectus de l'autre. L'officier y lut l'adresse de Robert, et se remit en course, pour savoir si sa mère étoit ou non dupe de l'escroc qui en avoit fait tant d'autres.

Robert, dans la crainte de perdre une aubaine nouvelle, ne manquoit jamais, en sortant de chez lui, de dire où on pourroit le rencontrer. C'est ainsi que monsieur l'officier connut le domicile de madame la présidente, et qu'il arriva chez elle, lorsqu'elle le croyoit à quinze cents lieues de son cœur maternel.

Vous sentez qu'une femme de soixante ans qui épouse un jeune seigneur Italien, aux mains calleuses, au maintien gauche, qui ne sait pas porter son chapeau, qui marche les pieds en dedans, et qui n'est connu que de l'intrigant qui le présente, est très-embarrassée en présence d'un fils plus raisonnable qu'elle, qui n'est pas d'humeur à se laisser dépouiller, et qui tue un homme comme une mouche. Madame la présidente se tenoit debout sur ses jambes grêles et chancelantes : elle avoit la bouche ouverte, l'œil fixe, et elle étendoit vers son fils des bras et des mains desséchés et supplians...

« Qu'est-ce donc, ma chère maman ? vous « paroissez mal à votre aise; je vais tout arranger « en cinq minutes. Qui de ces trois faquins se

« nomme le chevalier des Ormeaux? — Il n'y « a pas de faquins ici, monsieur. — Fort bien, « mon ami. Vous êtes sans doute l'homme que « je cherche. Vous faites un sot métier, mais « vous ne le continuerez pas long-temps. Ces « messieurs sont probablement de épouseurs « de dot, des abuseurs de vieilles... — Mon fils, « ce sont de respectables seigneurs.... — Dont « l'un se charge de vous, tandis que madame « s'arrange de l'autre. — Et quand cela seroit, « mon fils? — Cela ne sera pas, ma mère. « — Et la raison, s'il vous plaît? — La rai- « son? c'est que je ne suis pas homme à souf- « frir que vous fassiez une sottise, et que vous « vous couvriez de ridicule. Mais, dites-moi, vos « seigneurs Italiens ne parlent-ils pas français? « — Ils le parlent assez mal. — Ils l'entendent « donc, et au lieu de me répondre en braves gens, « ils me regardent d'un air hébété... Misérables, « qui êtes vous? » Ici M. l'officier met l'épée à la main, et se place de manière à ce que personne ne puisse sortir que par la fenêtre.

Le comte Jéronico, et le baron Antonini tombent à genoux l'épée au côté, et demandent en grâce qu'on leur permette de retourner à l'halêne et au tire-pied. L'officier s'écrie que le des Ormeaux joint à l'infamie de ruiner des enfans de famille celle de dégrader des femmes de qualité en les mettant dans les bras de goujats travestis. Madame la présidente pensoit que des

goujats de cette espèce étoient fort au-dessus de ce qu'elle avoit connu de mieux. Cependant, elle ne pouvoit décemment insister, et faire succéder avec connoissance de cause, un savetier à un président. Robert, en reculant toujours, s'étoit laissé prendre dans une encoignure, l'officier le suivoit, la pointe au corps; Robert, arrêté enfin par la muraille, voulut parlementer; l'officier refusa de rien entendre, et Robert, persuadé qu'il ne pouvoit éviter la redoutable épée, qu'en se défendant, se hâta de mettre flamberge au vent.

Rien de plus à craindre qu'un poltron poussé à bout. Robert se battit comme un diable, mais comme il est dans l'ordre que le diable ait le dessous, Robert en relevant une botte qui menaçoit le téton, la reçut dans l'œil droit, et tomba baigné dans son sang. Un officier français ménage son ennemi à terre. Celui-ci d'ailleurs croyoit avoir tué Robert, et la justice ne laisse pas d'inspirer quelque crainte, même à celui qui n'est pas l'agresseur. Tout le monde sait qu'elle a son tueur privilégié, sur les brisées duquel personne ne doit aller, et qui, quoi qu'on en dise, est quelquefois un personnage très-recommandable, témoin le compère du bon Roi Louis XI.

Pendant que l'officier et Robert ferrailloient, Jéronico et Antonini avoient pris la fuite, et disoient: si nous manquons la dot, au moins le

costume et les dix louis nous restent. M. le chevalier, dit l'officier en se retirant, ne fera plus de mariages. Mesdames, dit Robert en se relevant, ce malheur m'est arrivé à votre service, ainsi ce que j'ai reçu de vous est bien à moi. Chers savetiers, puisque savetier il y a, murmuroient ces dames en soupirant, ne vous retrouverons-nous jamais?

Il m'en a coûté un bras, pensoit Robert, pour avoir fait un journal; je viens de perdre un œil pour avoir fait des mariages : il y a des êtres qui sont vraiment nés malheureux, car les projets les plus louables tournent contre moi. Quoi de plus noble que la prétention d'instruire le public, de régler son jugement, de lui former le goût? Quoi de plus humain que d'enrichir de jolis hommes, et de procurer à des vieilles des plaisirs qu'elles paient à la vérité un peu cher, mais tout ne se paie-t-il pas dans ce monde, depuis le général jusqu'au dernier soldat, depuis le contrôleur des finances jusqu'au dernier commis, depuis l'archevêque jusqu'au plus petit enfant de chœur? Ma foi, je ne ferai plus rien, c'est le seul moyen de me soustraire à la fatalité qui me poursuit. J'ai de l'or, je le placerai sûrement, et je vivrai tranquille et ignoré des hommes, souvent envieux, toujours méchans. Me voilà retiré dans mon appartement simple, mais propre. Quelques livres choisis m'intéressent, m'amusent, développent, ornent mon en-

tendement que j'ai trop négligé. J'étudie les sciences exactes; il n'y a là ni systèmes, ni sectes. Je suis sûr que deux et deux font quatre, et il est très-satisfaisant de savoir quelque chose dont personne ne conteste la vérité. Mes connoissances s'étendent, se multiplient; je trouve la quadrature du cercle; ma réputation se fait, pénètre partout, je suis recherché, et je me refuse aux empressemens du public. Enveloppé dans ma robe de chambre de damas, la tête couverte d'un ample bonnet de velours, retranché dans mon cabinet, je ne communique qu'avec mes livres, mes sphères et mon secrétaire. Ceux qui se présentent à ma porte me croient du mérite en proportion de mon orgueilleuse modestie, et comme rien n'est si grand, si beau que ce qu'on ne connoît pas, le monde me place à côté d'Archimède, qu'il admire sur parole, parce qu'il est mort depuis deux ou trois mille ans... Ah çà, mais... Est-ce bien un secrétaire que j'aurai? ma foi, non je préfère une gouvernante, attentive, soigneuse; la conversation est plus agréable, plus attachante. Je la prendrai jeune, elle vieillira à mon service; jolie, sa figure flattera l'œil qui me reste; douce, elle fera mes volontés, mais je ne voudrai rien qui soit indigne d'un homme lancé dans les hautes sciences..... A propos, et mon œil... il me fait un mal de tous les diables. Le projet le plus pressant, celui dont l'exécution ne souf-

fre pas de délai, c'est de me faire guérir. « Co-
« cher, descends-moi chez le premier oculiste.
« — Je n'en connois pas, monsieur. Quand on
« mène un fiacre, il faut avoir les yeux sûrs et
« les bras bons. — Vous verrez que ce drôle-là
« ne me juge pas digne d'être cocher de fiacre.
« Allons, informe-toi. — Et à qui? — Aux pas-
« sans, au crocheteur, et à l'épicier du coin. —
« Monsieur?—Qu'est-ce?—Je vois venir un hom-
« me un peu plus avancé que vous. — Comment
« cela? — Il a déjà un emplâtre sur un œil, et
« vous n'avez encore que votre mouchoir sur le
« votre. — Bon. C'est à celui-là qu'il faut t'a-
« dresser. »

L'homme à l'emplâtre étoit un vieux lieute-
nant de grenadiers, qu'un éclat d'obus avoit
glorieusement éborgné à la bataille de Minden,
et qui marchoit péniblement, accablé sous le
poids des années et des lauriers. « Monsieur, in-
« diquez-moi votre oculiste. — C'est le chirur-
« gien major du régiment. — Sa demeure? —
« A Besançon, au pavillon des officiers. — A
« qui donc m'adresserai-je pour faire panser
« mon œil? — Vous y avez mal? — Il est crevé.
« — Et par quelle aventure... — Je viens de
« recevoir un coup d'épée... — Celui qui vous
« l'a donné est un maladroit; vous deviez le
« recevoir au travers du corps. — Ce seroit bien
« pis vraiment. — Ecoutez, il n'y a pas d'ocu-
« liste qui raccommode un œil crevé. Mettez-
« moi là-dessus une compresse d'eau et de bran-

« de-vin ; vous la leverez dans huit jours, et si « vous êtes défiguré, vous ferez comme moi, « vous porterez un emplâtre. J'aime les braves « gens et je vous offre mes services. Si vous « voulez, je vous mettrai le premier appareil. « — Monsieur... vous êtes bien bon. — Fouette, « cocher. »

On arrive chez Robert. Le lieutenant émerveillé regarde autour de lui. « Corbleu, je n'ai « jamais vu de chambre de caserne meublée « comme cela... Laquais, de l'eau de vie... On « peut se consoler de la perte d'un œil et d'un « bras, lorsqu'on a le nécessaire et même le « le superflu. Laquais, une chemise et des ci- « seaux... Je suis brave comme Bélisaire, célèbre « et gueux comme lui.... Diable, vous êtes fort « heureux que le coup ait pris de biais. Vous « étiez mort, s'il fut entré droit..... Soldat en « 1710, caporal en 1720, sergent en 1730, « sous-lieutenant en 1737, lieutenant en 1750, « chargé de dix-sept blessures, je viens solliciter une compagnie qu'on me refuse, par ce « qu'on prétend que je ne peux plus marcher, « et qu'il est indispensable qu'un fantassin ait « des jambes. — On vous la refuse ! c'est une « indignité, une infamie ! je vous la ferai avoir. « — Bah ! — Et vous la commanderez à cheval. « — Ce n'est pas l'usage. — *L'usage est fait pour « le mépris du sage.* — Ma foi, vous avez rai- « son. Vous avez donc des protecteurs, ou vous

« protégez vous-même? — J'ai dans ma manche
« un premier commis des bureaux de la guerre,
« dont j'ai richement marié le frère. En atten-
« dant le succès de mes démarches, vous reste-
« rez ici. — Je le veux bien. — Je vais mener
« une vie retirée, vous partagerez ma solitude.
« Hé, quel plus noble emploi peut-on faire de
« son opulence et de son crédit que de les con-
« sacrer au mérite indigent? Il est bien plus
« satisfaisant de secourir un brave homme qu'on
« a sans cesse auprès de soi, de jouir du bien
« qu'on lui fait et de sa reconnoissance, que de
« s'occuper des propositions d'Euclide, auquel
« pourtant je ne renonce pas. Je vais donc goû-
« ter un plaisir nouveau et acquérir la vérita-
« ble gloire, celle dont rien n'altère les charmes,
« parce qu'elle a sa source dans le cœur. Dites-
« moi, Monsieur, êtes-vous mathématicien ?
« — Non, Monsieur, je suis Artésien. — Mon-
« sieur, les mathématiques sont l'art de juger
« les choses d'après de sûres démonstrations.
« Elles ont pour objet l'étendue, les nombres...
« — Et à quoi tout cela est-il bon? — Comment
« vous ne sentez pas l'avantage de savoir à
« quelle distance nous sommes du soleil.... ? —
« Il me suffit qu'il m'échauffe et m'éclaire. —
« De savoir combien de temps mettroit à y arri-
« ver un boulet de canon qui ne perdroit rien
« de sa vitesse ? — Hé, Monsieur, que vous
« importe cela? Jouissez du peu de momens qui

« vous restent. Les plaisirs qui vous appartien-
« nent, sont sur la terre, sous votre main, et
« non dans le soleil. Cherchez le bonheur où
« la nature l'a mis pour vous. — Vous ne con-
« cevez pas encore la sublimité des choses que
« nous apprendrons ensemble; mais quand nous
« aurons vaincu les premières difficultés.... —
« Je n'ai pas même envie de les combattre. —
« Vous voulez donc rester ignorant? — Et
« heureux. Jeune, j'ai fait l'amour, et il m'étoit
« beaucoup plus utile de savoir à quelle hauteur
« étoit la croisée de ma maîtresse, que de con-
« noître celle des astres, avec qui je n'ai aucun
« rapport. Vieux, j'ai quitté les femmes pour
« un ami toujours constant, toujours sûr. C'est
« lui qui fait disparoître les distances, qui me
« présente les personnes dont j'ai besoin. Je leur
« parle, elles me répondent, et ce qu'il y a de
« commode, elles répondent ce que je veux,
« elles font ce qui me plaît. Cet ami me console
« de l'indifférence des belles, que j'aime tou-
« jours. Il me fait oublier les douleurs cuisantes
« qui me tourmentent quelquefois. Il me fait
« rire de l'injustice, de la dureté des hommes;
« il m'élève au-dessus de moi-même; il me
« change en un homme nouveau; il me rend
« l'audace qui fait entreprendre; il m'inspire la
« confiance présage des succès. Je lui dois pen-
« dant quelques heures les faveurs de la beauté,
« la bâton de maréchal, le trône de France,

« celui de l'univers. Je me réveille j'en con-
« viens ; mais mon ami est toujours là, et je lui
« dois bientôt de nouveaux rêves et une nou-
« velle félicité. Vive le vin, buvons, et s'il
« faut nous casser la tête, que ce soit avec du
« Bourgogne, et non avec des chiffres. Les bu-
« veurs d'eau nous dédaignent, nous dénigrent
« en faisant tristement l'éloge de la sobriété.
« Fermes sur leurs jambes, ils se croient très-
« supérieurs à celui qui chancelle; mais leur
« tête est constamment vide, et celle de l'ami
« du vin toujours riche en idées plus ou moins
« riantes. — Ma foi, Monsieur le lieutenant,
« je crois que vous avez raison. — Laquais,
« apportez bouteille, et du meilleur. — Oh,
« quels projets je vais faire, quand je serai en
« pointe de gaieté ! — Des projets, Monsieur !
« des réalités. A vous. — A nous. — Il est bon.
« Vous en reste-t-il beaucoup de cette qualité-
« là? — Environ cinq cents bouteilles. — Nous
« en avons pour un mois. Buvons. »

Ces messieurs boivent tête à tête, et parlent peu d'abord : le lieutenant n'étoit pas riche en idées, et il ne s'échauffoit que lorsqu'il parloit de son ami, ou qu'il éprouvoit sa puissance. Bientôt une douce chaleur circula dans ses veines ; Robert étoit plus jeune, mais il avoit besoin d'habitude, ainsi le thermomètre des deux cerveaux étoit toujours au même degré. A la seconde, à la troisième bouteille, les têtes

commencèrent à s'exalter. Le lieutenant, en fumant sa pipe, et encrachant sur les tisons, dit: « ils me refusent une compagnie, les ingrats! « — Une compagnie, qu'est-ce cela! Il faut « arriver en vingt-quatre heures aux premiers « grades de l'armée. — Et comment, monsieur « le manchot? — Les Anglais nous battent « dans les quatre parties du monde. Ils ruinent « notre commerce, et je fais disparoître « en un clin d'œil les Anglais et l'Angleterre. « — Oh, oh! — Oui, Monsieur, et je ne demande pour cela que dix compagnies de mineurs. — Et qu'en faites-vous? — J'enterre « mes mineurs à Calais; je conduis le boyau « sous la mer; je le pousse jusqu'à Londres, « où j'établis ma chambre de mine. — Diable! « à votre santé. — J'y fais rouler cinq cents « milliards de poudre, et pan..... — Pan, c'est « cela. — Il ne reste de cette fière Angleterre, « que ce que nous conservons de Tyr et de « Carthage, le souvenir. — Le grand, le beau, « le sublime projet! je voudrois l'avoir trouvé. « — Soyez tranquille, je travaille pour votre « compte. C'est vous qui faites sauter l'Angleterre. — Il me semble pourtant entrevoir un « obstacle.... — Un obstacle! il n'y en a pas. « — Que ferez-vous de la terre qu'on tirera de « votre boyau? — Je la fais porter sur la falaise « du Blanc; j'y élève une montagne, autour « de laquelle j'établis vingt batteries en éche-

« lons de mille pièces de canon chacune. Cha-
« que canon a trois cents pieds de long et porte
« un boulet de douze cents pesant. — Oh, cher
« manchot, des canons de trois cents pieds de
« long! Comment les coulerez-vous? — Je ne
« les coulerai pas; je les ferai tailler dans la
« mine. — Ah! c'est différent. Buvons. Voyons
« maintenant ce que vous ferez de votre mon-
« tagne et de vos canons. — Je protége toutes
« les côtes de France? — Ah, ah, ah! hé,
« peut-il y avoir une montagne d'où l'on voie
« toutes les côtes de France? — Il y en a bien
« une d'où l'esprit malin fit voir à notre divin
« maître, tous les royaumes de la terre. Pour-
« quoi ne ferois-je pas la mienne aussi haute
« que celle-là? — Hé, oui, oui, je me rappelle
« cette montagne : on m'en a parlé, quand
« j'étois petit garçon. Après? — Comme il faut
« joindre l'agréable à l'utile, je bâtis sur la
« cime de ma montagne.... — De notre mon-
« tagne, puisque vous travaillez pour moi. —
« Vous avez raison. Je bâtis sur la cime de
« notre montagne un palais que nous habite-
« rons tous deux. — A merveille. — Nous y
« respirons un air pur. — Et nous y buvons
« sans craindre d'être dérangés par personne.
« — Il ne faut pas qu'on nous dérange; mais
« il faut au moins voir quelqu'un.—A la bonne
« heure. Nous recevrons ceux qui viendront
« nous rendre leurs hommages. — Et nous re-

« tiendrons celles qui nous conviendront. Bu-
« vons, lieutenant. — Tope, manchot. Mais
« comment les nourrirons-nous? — Je peuple
« le haut de ma montagne.... — De notre mon-
« tagne. — Hé, oui, c'est convenu. — De quoi
« la peuplez-vous? — Hé, parbleu, de chèvres.
« On mange les chevreaux; on boit le lait des
« mères.... — Je n'aime pas le lait; j'en fais du
« fromage. — Je n'aime pas le fromage. — Il
« fait trouver le vin bon. — Je ne veux pas de
« fromage. — Je ne veux pas de lait. Buvons,
« Monsieur le manchot, et ne disputons pas.
« — Soit. Renonçons aux chèvres, et peuplons
« de lapins la base de la montagne. — Et nos
« caves? où les mettrez-vous? D'ailleurs je
« n'aime pas le civet. — Moi, je l'aime beau-
« coup. — Pas de lapins. — Pas de fromage.
« — Je veux du fromage. — Je veux des la-
« pins. — Vous n'en aurez pas. — J'en aurai.
« — Non, par la sambleu, corbleu, ventrebleu,
« vous n'en aurez pas. — Vous êtes un imper-
« tinent. — Vous êtes un sot. — Un faquin. —
« Si vous ajoutez un mot, je vous fais sauter
« de la montagne dans la mer. » En disant cela, le lieutenant, qui a deux bras, saisit Robert, à qui il n'en reste qu'un. Il ne le jette pas dans la mer, mais il l'envoie donner de la tête dans une glace qui tombe avec autant de fracas que celle de madame de Chamferlin. Le domestique de Robert arrive et veut séparer

les assaillans. « Ah, tu as des auxiliaires, s'écrie « le lieutenant. Me voilà dans la position du « maréchal de Saxe combattant Cumberland « et Waldeck et les rossant tous les deux. Pan, « pan, et pan. »

Au premier pan, il renverse une commode sur les jambes du domestique. Le domestique saute et retombe sur les débris du marbre et du meuble. Au second pan, il culbute un secrétaire qu'il met en pièces. Au troisième, il réduit en poudre un cabaret de porcelaine. Robert et son domestique ne s'occupent qu'à sauter, et nullement à se défendre. Le lieutenant se retranche derrière les débris des meubles et de là, il lance en manière de bombes, bouteilles vides, bouteilles pleines, grands et petits verres. Il casse une seconde glace; il coupe le cordon d'un lustre de cristal; des éclats volent de toutes parts. Le domestique a perdu le bout du nez. Le maître a celui d'une oreille fendue. Ivre, et bientôt excédé de cet exercice violent, il va tomber dans un coin, où il s'endort profondément en répétant : des lapins et point de fromage.

Le domestique ne pense qu'à faire retraite; mais il a affaire à un tacticien qui a déjà coupé le chemin de la porte. Forcé de se défendre, le malheureux valet fait un dernier effort. Il jette à la tête du lieutenant matelas, couvertures, chaises, fauteuils, pendule, pelles, pincettes;

et, nouvel Encelade, celui qui croyoit élever des montagnes est enseveli sous celle-ci. Un calme profond succède à ce terrible orage. Le valet s'esquive, va se coucher, et revient le lendemain sur le champ de bataille pour dépouiller et enlever les morts, ou pour panser les blessés.

« Où suis-je, disoit Robert, en étendant les « bras? Qui parle là-bas, dit le lieutenant « d'une voix rauque? — J'ai un mal de tête « affreux. — J'ai fait une nuit excellente. Al- « lons, reprit le valet, il n'y a personne de « mort : j'hériterai un autre jour. »

Robert étoit de bout, et il regardoit les débris confondus de ses meubles avec stupéfaction et terreur. « Baptiste, qu'est-ce que cela « signifie ? — Je n'en sais rien, monsieur. — « Comment, maraud, tu n'en sais rien! — « Non, monsieur, j'ai vu le lieutenant tout « renverser, tout briser, nous jeter tout à la « tête... — Tu as vu cela ? — Oui, monsieur ; « mais j'ignore l'à-propos... Je me rappelle « pourtant qu'il étoit question d'un lapin et « d'un morceau de fromage. — Quel conte, « tu me fais là ? c'est pour de semblables niai- « series que mon appartement est bouleversé ? « — Et que vous êtes blessé à l'oreille, et « moi au bout du nez. »

Robert porte la main à son oreille, et y trouve un caillot de sang. « Monsieur l'officier,

« boire mon vin, briser mes meubles et me bles-
« ser, c'est trop fort. Qui a pu vous porter à
« de semblables violences ? — Ma foi, je ne
« m'en souviens pas. D'ailleurs, je suis sans ran-
« cune. Buvons et oublions le passé. — Je ne
« bois plus, M. le lieutenant. Votre ami dont
« vous faisiez un éloge si magnifique, est un
« traître qui ne fait faire que des sottises : en
« voilà assez, et vous allez avoir la bonté de
« vous retirer. — Non pas, mon camarade ;
« vous m'avez proposé le logement, et je l'ai
« accepté. Vous m'avez offert votre vin et je
« ne sortirai pas d'ici que les 500 bouteilles
« ne soient bues. — Mais, monsieur, avant
« que vous ayiez fini mon vin, il ne me restera
« plus un meuble. — A cet égard-là, monsieur,
« le plus fort est fait. Jetons par la fenêtre
« éclats et tessons ; un coup de balai après
« cela, il n'y paroîtra plus. — Et il n'y aura
« ici que les quatre murs. — Il n'en faut pas
« davantage à un franc buveur. — Monsieur,
« je me suis expliqué. — Laquais, du vin. —
« Voulez-vous bien vous conformer à mes vo-
« lontés ? — Du vin, laquais. — Je vais en-
« voyer chercher la garde.—Je suis en mesure. »
Et le lieutenant jouoit de sa colichemarde, comme d'un bâton à deux bouts. La lame tourne autour de lui, menace alternativement Robert et Baptiste, et brise deux vases de porcelaine, tristes restes de ceux qui décoroient la cheminée.

Le maître et le valet sortent précipitamment, ferment sur eux la porte à double tour, et vont chercher main-forte. Le lieutenant se voit pris comme un loup dans un piége, et malgré sa colère et sa valeur, il réfléchit que ce n'est pas en battant des bourgeois, et en pulvérisant tout chez eux, qu'on obtient une compagnie. Il juge que ce qu'il a de mieux à faire est de se dispenser de décliner son nom. Il ouvre la croisée: il est à un troisième étage. Les draps du lit, attachés bout à bout, ne descendent qu'au premier. Le lieutenant arrache, déchire les rideaux des croisées et du lit. Son épée dans les dents, il se laisse couler dans la cour. Le portier refuse de tirer le cordon; le lieutenant lui taillade la figure, ouvre la porte et file le long des maisons. Son emplâtre est tombé. L'orbite d'un œil vide, celui qui reste égaré, troublé, poché; la figure, les mains, les cheveux, les habits barbouillés de plâtre, de boue, fixent tous les yeux. Le lieutenant regarde les passans d'un air si déterminé qu'il leur fait baisser la vue, et que malgré la mauvaise opinion qu'on a de lui, personne n'ose l'inquiéter dans sa retraite.

Robert reparoît avec une force imposante. Son prisonnier est parti, c'est tout ce qu'il désire. Mais la frayeur a glacé le portier; elle a dénoué la langue d'un petit garçon qui bégayoit depuis sa naissance; la portière crie à tue

tête et va accoucher avant terme. Le locataire du premier, réduit aux laxatifs, inonde son lit et le parquet. Un chantre qui loge à l'entresol crie au miracle et jure que Dieu, dans sa colère, fait pleuvoir.... de ce qu'il ordonna au prophète Osée de manger sur son pain. C'est un vacarme à ne plus s'entendre. Les soldats se répandent dans toute la maison. L'un présente sa bouteille empaillée au portier ; l'autre le pan de son habit à sa femme. Celui-là propose un bouchon à l'habitant du premier; celui-ci vide la fontaine sur le corps du chantre. Le petit bègue est partout, furette partout, et partout prend quelque chose avec les meilleures intentions: du vin et du sucre pour sa mère ; du linge pour la layette du petit frère ; une redingotte pour vêtir son père ; de l'argent pour payer les façons. Le petit bègue étoit bien élevé ; et prévoyant surtout. La garde prie Robert de lui abandonner les lambeaux et les débris qui couvrent son plancher, et tout est enlevé avant qu'il ait répondu. Avant qu'il se soit reconnu, tout est vendu au miroitier, au marbrier, à l'ébéniste, qui convertissent les glaces en petits miroirs, la commode en chiffonnière, qui vendent cher, qui achètent bon marché, mais qui donnent cependant au soldat brocanteur de quoi boire le rogome, ce qui fait que chacun vit, que chacun est content.

Robert avoit sur le cœur l'incartade du lieu-

tenant. « Un homme, disoit-il, que je ne con-
« nois pas, dont je ne sais seulement pas le nom,
« que je trouve dans la rue, à qui je m'intéresse
« à l'aspect de ses infirmités, et au récit de ses
« campagnes, à qui je promets une compagnie,
« qu'en attendant je retire chez moi, en faveur
« de qui je renonce à l'étude des mathémati-
« ques, par qui je me laisse persuader que l'i-
« vrognerie est le goût par excellence, et qui
« n'a pas plus tôt bu trois ou quatre bouteilles de
« mon vin qu'il met tout en combustion chez
« moi, qu'il me bombarde et me tire aux oreil-
« les. Monsieur, reprenoit Baptiste, si vous
« retirez chez vous tous ceux qui vous feront des
« contes dans la rue, votre maison sera bien-
« tôt un repaire que la police fera raser. — Que
« veux-tu, Baptiste, je suis bon, moi; mais je
« crois qu'en général l'homme naît méchant. —
« Ma foi, Monsieur, je ne sais pas ce qu'il est en
« naissant; mais je n'en ai pas connu qui en mou-
« rant n'ait eu besoin d'une bonne et ample ab-
« solution. — Baptiste? — Monsieur? — Amour
« aux bons, haine aux méchans. — Haine à
« tout le monde, donc. — Ah, Baptiste, Bap-
« tiste! — Oui, Monsieur, à commencer par
« vous. — Insolent! — Ne vous fâchez pas, et
« laissez-moi finir. Vous êtes bon, dites-vous.
« Vous vous flattez que c'est par amour pour
« l'humanité que vous avez promis une com-
« pagnie au lieutenant, que vous l'avez pris

« chez vous : ce n'est pas cela. Vous avez été « bien aise de prouver que vous êtes en crédit, « et votre orgueil étoit flatté de secourir un « homme que le Gouvernement laisse dans l'ou- « bli. — Tu pourrois bien avoir raison, Baptiste. « Mais tu conviendras aussi que si je ne suis pas « bon, le lieutenant est un vaurien. — Oh, d'ac- « cord. — Qu'il peut venir s'installer encore « ici, et opposer à des raisons un argument qui « m'en a toujours imposé, la pointe de sa flam- « berge : je confesse que je ne me bats que lors- « que je ne peux absolument m'en dispenser. Je « vais en conséquence trouver mon premier « commis de la guerre, et au lieu de lui de- « mander une compagnie, je le presserai de « renvoyer le lieutenant à sa garnison. — Et « vous ferez bien, Monsieur. »

Robert court au ministère de la guerre et détaille ses sujets de plainte contre un homme qu'il ne connoît. « Monsieur, lui dit son pre- « mier commis, si on écoutoit tout le monde, « il n'y auroit dans l'armée que des maréchaux « de France, et nous n'avons pas un officier « qui ne crie partout qu'il n'est pas à sa place. « Celui que vous avez recueilli est un des plus « mauvais sujets que je connoisse, car le détail « de ses services m'indique le père Balan. Sim- « ple soldat pendant dix ans, parce qu'il cas- « soit des vitres, battoit le bourgeois, et tuoit « un camarade par semaine; caporal pendant

« dix autres années, parce qu'il mangeoit le « prêt et mettoit sa chambrée à la diète; sous- « lieutenant après vingt-sept ans de service, « parce que son colonel, cerveau brûlé comme « lui, le protégeoit, et que d'ailleurs Balan est « un brave homme; nul dans ce nouveau grade, « et parvenu à la lieutenance, je ne sais com- « ment, Balan, qui devroit s'estimer fort heu- « reux, intrigue, cabale, et il est de ces êtres « dont il n'est pas permis de s'occuper. Que ga- « gne-t-on à protéger des gens obscurs? Rien du « côté de la considération; moins encore du côté « de la fortune. Recommandez-moi de ces hom- « mes qu'on se fait honneur d'avouer et d'avan- « cer rapidement, qui à temps de service égal « attendroient sous un concurrent préféré un « avancement tardif et même incertain, et qui « savent reconnoître un service autrement « que par des phrases. Je vous indiquerai des « sollicitans qui parlent trop, qui n'agissent « pas assez, qui oublient enfin qu'ils ont une « bourse et des mains pour l'ouvrir. Vous leur « ferez entendre raison. — Vous comptez donc « m'associer....—Tant vaut l'homme, tant vaut « la place. J'entends, comme un autre, tirer « parti de la mienne; comme un autre aussi je « veux ménager les apparences. Vous êtes ré- « pandu, intelligent; soyez mon courtier, « nous partagerons les honoraires, et croyez- « moi, Ptolomée, Ticho-Brahé, Copernic,

« Descartes, les logarithmes et les astres nepeu-
« vent entrer en comparaison avec les commo-
« dités de la vie. »

Auri sacra fames ! à la seule idée de l'or, Robert ouvre des oreilles attentives ; il oublie ce qu'il lui en a coûté pour avoir fait un Journal et des mariages ; il renonce aux sciences exactes et à une vie tranquille ; il se décide à faire commerce de compagnies, de régimens, de lieutenances du roi. Il ne désespère pas de devenir enfin propriétaire d'une aussi belle terre que celle du surintendant Fouquet, parce que l'impôt dont le produit est le plus incalculable, et dont on parle le moins, est celui qu'on lève sur la vanité humaine.

Déjà il avoit fait un colonel d'un joli chanteur, qui avoit pour concurrent un ancien officier plein de valeur et de mérite, mais qui n'avoit pas mille louis à donner aux associés. Un maréchal de camp de sa façon l'avoit emporté sur un colonel qui s'étoit distingué partout, mais qui ne savoit pas jouer la comédie, et le commandement d'une place importante devoit être accordé à un homme qui dansoit avec une rare perfection. Il fut un temps où la musique, la danse et la déclamation tenoient lieu de qualités auprès des femmes, et où les femmes menoient tout, faisoient tout, excepté ce qu'elles devoient faire. Les maîtres de déclamation, de danse et de musique devinrent tout

à coup des personnages. Ils portèrent le linge le plus fin, les étoffes les plus belles; ils dédaignèrent de fouler le pavé, ils furent admis aux meilleures tables, et on ne les reconnut plus qu'à leur ton d'impudence.

Robert avoit toujours l'adresse de mettre une femme à la tête de chaque affaire. Il les choisissoit jolies, spirituelles, actives surtout, et alors on ne pouvoit rien refuser à ces femmes-là.

Les jeunes officiers abandonnoient l'étude de leur art pour apprendre à faire un rigaudon, à filer un son, et à répéter avec charme quelques vers de l'abbé de Bernis à une protectrice, qui écoutoit de son ottomane, et qui variant ses positions d'après les tableaux du galant abbé, disoit en rougissant, en soupirant et à demi-voix : comment n'a-t-on pas une compagnie quand on dit aussi-bien? Le lecteur, qui n'étoit ni aveugle, ni sourd, laissoit tomber le livre... et le lendemain M. le duc demandoit la compagnie, qu'il payoit par les mains de madame à messieurs les associés. Aujourd'hui les femmes ont les bon esprit de n'apprécier des bagatelles qu'à leur juste valeur; elles cultivent leur entendement, leur raison; elles vivent au sein de leurs ménages; elles dirigent l'éducation de leurs enfans; elles sont fidèles à leurs maris.

Cependant, ces promotions bizarres et multipliées causoient du mécontentement dans l'armée, et justifioient des murmures Un officier

respectable, soumis à l'autorité, mais confiant en la justice de sa cause, sollicitant sans bassesse, mais avec persévérance et fermeté, arriva à Paris, déterminé à demander hautement le prix de ses belles actions. Jusqu'à quand, dit-il à l'ami de Robert, des sauteurs l'emporteront-ils sur de véritables soldats? Est-ce avec des gambades qu'on a gagné la bataille de Lawfelt, qu'on a pris Berg-op-Zoom et Minorque? Ces lieux sont teints de mon sang : voilà l'état de mes services; je vous somme de le mettre sous les yeux du ministre, et de me rendre ce qu'il vous aura dit.

Le premier commis fut intimidé. Cet officier, né d'un artisan, étoit parvenu de grade en grade à celui de lieutenant-colonel, sans autre appui que son mérite. Il avoit eu à surmonter le préjugé attaché alors à la rôture, et les obstacles qui en étoient la suite inévitable. Il avoit tout vaincu; il étoit personnellement connu du roi, qui l'estimoit : cet homme enfin étoit le brave Chevert.

On ne trompe pas impunément un officier de ce caractère. Le premier commis, qui préféroit l'or à son devoir, osa cependant en former le projet. Un régiment étoit sans chef; le fils d'un homme puissamment riche faisoit des offres brillantes; les intéressés ne pouvoient se décider à laisser échapper cette occasion. Ils conféroient dans un arrière-cabinet sur les moyens

d'écarter Chevert, lorsque celui-ci rentra dans les bureaux. Il entendit prononcer son nom dans la pièce voisine; il prêta l'oreille; il découvrit ce qui se tramoit contre lui. Jeune et vif encore, il céda à un premier mouvement de colère; il entra dans l'arrière-cabinet, et tomba à grands coups de canne sur les marchands de régimens. Il passa de là chez le ministre, avoua son emportement, mais précisa des faits dont la vérification étoit facile. Le premier commis fut chassé, le ministre pardonna un acte de violence que la circonstance rendoit excusable; il se fit un honneur d'appuyer la demande d'un excellent officier : Chevert eut le régiment.

Robert qui se rappeloit comment bâtonnent les habitans de Brive-la-Gaillarde, s'étoit esquivé dès les premiers coups, et sa précipitation même lui étoit devenue fatale. Il avoit pris un escalier pour un autre, et s'étoit trouvé dans une avant-cour, fermée par une grille de fer à hauteur d'appui. Poussé par la crainte, et croyant toujours avoir l'officier derrière lui, il avoit essayé de la franchir; mais il ne sautoit pas comme les colonels qu'il avoit faits. Il tomba sur les piques qui couronnoient la grille, et y resta accroché par une jambe et une cuisse. Un laquais, qui l'eût achevé, s'il l'eût connu, c'étoit celui de Chevert, qui bâilloit en se dandinant, et en attendant son maître, ce laquais

lui tendit une main secourable, l'aida à se traîner jusqu'à un fiacre, et le chirurgien que Baptiste courut chercher décida que les blessures n'étoient point dangereuses, mais que le blessé resteroit boiteux, parce qu'il y avoit un nerf coupé.

« Que je suis malheureux, disoit Robert! « mais pas trop répondoit Baptiste. Vous avez « offensé d'honnêtes gens, ruiné de légitimes « héritiers, condamné des officiers de mérite à « l'obscurité, et vous avez fait votre fortune, « où d'autres n'eussent gagné que des coups. « — Mais je suis borgne, manchot et boiteux. « — Qu'est-ce que cela fait? vous n'êtes plus « jeune, vous n'êtes plus beau; vous n'avez ja- « mais eu qu'une mauvaise réputation; vous ne « pouvez être recherché que par votre opu- « lence, et ce moyen de considération, le plus « puissant de tous, vous l'avez à votre dispo- « sition. — Et l'amour, Baptiste, l'amour? — « Ah, l'amour est fait pour les jeunes gens. Il « faut avoir le bon esprit de renoncer aux fem- « mes, quand on a cessé de leur plaire. — « C'est bien dur! — Hé, non. A quoi vous ont « mené vos mille et une amourettes? à la perte « du temps et au repentir. Tenez, monsieur, « j'éprouve que l'amour n'est rien quand la « jouissance cesse d'être un besoin, et ce be- « soin-là n'est plus que dans votre tête. Ne « faites plus de projets : vous n'êtes pas heu-

« reux dans vos conceptions, et je ne sais pas
« ce qui vous seroit arrivé si votre premier
« commis, n'eût renvoyé Balan à son régi-
« ment, et si son expulsion des bureaux ne vous
« eût forcé à renoncer au commerce de com-
« pagnies et de régimens. Vivez tranquille,
« loin du monde qui vous connoît trop, entre
« ces livres que vous avez achetés, que vous
« n'avez pas ouverts encore, et moi qui ne con-
« seille pas trop mal. — Tu veux que je passe
« ma vie avec toi! — Et pourquoi pas, mon-
« sieur? les circonstances vous ont fait maître
« et moi valet: mais nous sommes de la même
« pâte. Je vous aime, aimez-moi, et nous se-
« rons de niveau. Le monde est plein de Balans
« qui vous boiront, qui vous mangeront avec
« des formes plus polies, et qui se moqueront
« de vous quand vous aurez le dos tourné.—Je
« crois que tu as raison, Baptiste. Je prévois
« cependant que le genre de vie que tu me pro-
« poses de mener sera un peu ennuyeux. —
« Bah, monsieur, qu'est-ce que le plaisir?
« du bruit. Quand on s'est fatigué, étourdi, ne
« faut-il pas revenir à soi-même? Supposez tous
« les jours que vous vous êtes amusé la veille,
« et vous aurez de plus que les autres la santé,
« car on peut très-bien se porter avec un œil,
« un bras de moins, et une jambe de quatre
« pouces plus courte que l'autre. — Sais-tu que
« tu es philosophe, Baptiste? — Je ne m'en

« doute pas, monsieur. — Tant mieux, mon « ami : ta philosophie est celle de la raison. « Essayons de vivre ensemble, et si je m'en « trouve bien, j'aurai soins de toi pendant ma « vie et je t'assurerai une existence après ma « mort. — Hé bien, monsieur, voilà qui s'ap- « pelle penser, parler, agir. Je suis tout à vo- « tre service. »

Un motif secret contribuoit à déterminer Robert. Il pouvoit, dans cette espèce d'association, satisfaire pleinement ce goût de domination naturel à tous les hommes, car il étoit tacitement convenu que Baptiste resteroit chargé des soins, des complaisances, des procédés, que Robert n'auroit que la peine de commander, et que son avis seroit toujours le meilleur. C'étoit un bon garçon que Baptiste, qui avoit le goût des héritages, et qui étoit capable de se ployer à tout pour hériter.

CHAPITRE VII.

Une intrigue domestique.

Les choses allèrent à merveille, tant qu'ils ne furent que deux. Mais, lorsque Robert commença à s'appuyer sur une béquille, il désira revoir le soleil, et respirer le grand air. Baptiste le soutenoit sous un bras, et ils alloient clopin-clopant s'ennuyer au Luxembourg. Ils s'étoient tout dit, pendant que Robert gardoit le lit ou la chambre, et après s'être extasiés un moment

sur la richesse de la nature, avoir ri des figures hétéroclites, qui fréquentoient alors ce jardin-là, ils se regardèrent en bâillant, et Robert disoit tout bas : « Il n'est pas bon que l'homme « soit seul. Il lui faut une compagne : la Genèse « le dit, et j'ai beaucoup de foi à la Genèse. »

Il y avoit là une jolie petite fille, qui venoit tous les jours promener un enfant aussi joli qu'elle, dont, moyennant deux cents livres par an, elle remplaçoit la mère qui jouoit, ou qui faisoit pis. Elle posoit l'enfant devant elle; elle couroit à reculons avec une grâce toute particulière; elle étendoit des bras rondelets, dans lesquels l'enfant venoit se jeter. Elle l'enlevoit, le baisoit, trottoit, pirouettoit, chantoit, rioit et montroit les plus belles dents du monde. L'enfant étoit enchanté; Robert ne l'étoit pas moins, et son projet de prendre une gouvernante douce, aimante, facile, se reproduisoit avec un nouvel intérêt.

Baptiste avoit pris de l'ascendant. Il falloit le tromper, au moins jusqu'à ce qu'on se fût assuré des dispositions de la petite. Robert l'envoya à Chaillot porter une lettre insignifiante à quelqu'un qu'il connoissoit à peine, et qu'il n'avoit pas vu depuis six mois. Il couvrit son œil crevé d'une bande de taffetas neuf; il substitua une canne à sa béquille, et il alla chercher la petite bonne, en se tenant aussi droit que le permettent des nerfs raccourcis, et en se donnant l'air le plus agréable qu'il pût prendre.

Il faut débuter, n'importe comment. Il commença par sourire à l'enfant, il le caressa, lui offrit des bonbons. Il s'informa du nom de ses parens, de leur état, de leur demeure. La petite bonne répondoit librement à ce qui ne s'adressoit pas personnellement à elle. Bientôt la conversation devint plus directe. Robert lui parla d'elle avec cet intérêt qui engage toujours une femme à écouter, et cette réserve qui écarte le soupçon. La confiance s'établit. Robert plaignit une jeune et jolie fille d'être obligée de servir et surtout un enfant, dont il faut pour ainsi dire être esclave, et une mère quinteuse, qui paie peu et exige beaucoup. Le service d'un homme est bien plus agréable : il ne se mêle pas du ménage, trouve tout bien, est reconnoissant de ce qu'on fait pour lui et marque sa reconnoissance par une robe, par un bonnet, une paire de bas de soie, de boucles d'oreilles. La petite écoutoit attentivement. Elle se voyoit déjà parée comme sa maîtresse et figurant à côté d'elle chez Nicolet. Elle regardoit Robert et elle jugeoit n'avoir à courir près d'un homme borgne, manchot et boiteux aucun des risques auxquels sont, dit-on, exposées les petites filles qui servent de vieux garçons. Elle attendoit que Robert s'expliquât. Encouragé par un sourire, il hasarda des propositions positives.

Il n'étoit pas bien de mettre madame dans

la nécessité de promener elle-même son Victor, jusqu'à ce qu'elle fût pourvue d'une autre bonne; mais il y auroit eu de la folie à ne pas changer un casaquin contre une robe, et le mouchoir de grosse mousseline contre un fichu de gaze. Rosalie ramène l'enfant, fait son petit paquet, sacrifie un mois de gages pour éviter toute explication, s'échappe de chez sa maîtresse, et lorsque Baptiste revint de Chaillot, elle étoit établie chez Robert.

Baptiste, en apercevant Rosalie, assise dans une bergère, M. Robert debout devant elle, lui parlant avec chaleur, en lui passant au cou une chaîne d'or, qui n'avoit pas été faite pour être collier, mais qui pouvoit en tenir lieu, Baptiste, en remarquant la rougeur et la docilité de la petite, la prit d'abord pour une de ces femmes obligeantes qu'on trouve dans tous les coins de Paris, qu'on prend, qu'on quitte sans conséquence, sans explication, et même sans adieux. Mais le paquet qu'il vit sur un fauteuil lui donna à penser; et lorsque Robert lui dit que mademoiselle Rosalie étoit commensale de la maison, il fit une mine, mais une mine.... Avoit-il tort? Un factoton n'est-il pas toujours jaloux de son utilité, et surtout de son influence? N'est-il pas connu qu'une jolie gouvernante, qui ne l'aide en rien, qui ne fait rien, prend par degrès un empire absolu? Qu'arrive-t-il avec le tems? Qu'un pauvre do-

mestique est obligé de servir deux maîtres, la demoiselle surtout, et que s'il lui arrive de déplaire, même involontairement, elle obtient son congé sur l'oreiller, qui donne conseil, dit-on, mais qui souvent aussi fait faire bien des sottises.

Dans cette position critique, Baptiste crut n'avoir qu'un parti à prendre : il résolut d'attaquer la gouvernante dans l'esprit de monsieur, de la miner avant qu'elle le maîtrisât. Il tremblait déjà de perdre, ou du moins de partager un héritage sur lequel il comptoit, quoiqu'il fût à peu près de l'âge de Robert; à la vérité, il ne lui étoit pas arrivé d'accidens, et il n'avoit pas d'infirmités. Il est assez plaisant que nous spéculions tous sur la mort des autres, comme si chaque individu étoit exempt du dernier bonsoir : prévention heureuse, au reste, qui fait que chacun déloge sans y penser, sans s'en apercevoir.

On soupa. Robert avoit grande envie de faire mettre mademoiselle Rosalie à table; mais il falloit aussi y recevoir Baptiste, ou proclamer la petite maîtresse en titre. Elle avoit répondu assez vaguement aux jolies choses que monsieur lui avoit adressées; et quelle humiliation pour lui, si elle refusoit le rang qu'il brûloit de lui offrir! Monsieur soupa donc à son petit couvert, le domestique derrière sa chaise, la petite assise en face de lui, liberté

qui déplaisoit fort à Baptiste, parce qu'elle annonçoit des dispositions à une intimité absolue. Il faisoit à Rosalie des signes dont elle ne tenoit aucun compte. Rosalie ne s'étoit pas écartée, encore du chemin rocailleux de la sagesse; elle ne pensoit pas à se fourvoyer; elle ne croyoit pas même monsieur fort à craindre; mais elle avoit un instinct de femme qui lui disoit que quand un maître a dit des choses tendres à sa servante, et qu'il lui a passé une chaîne d'or au cou, elle peut se mettre à son aise avec lui.

Robert ordonna à Baptiste de préparer un lit à mademoiselle Rosalie dans le cabinet qui tenoit à sa chambre, parce qu'il ne se sentoit pas bien, et que les soins d'un femme ont un certain moëlleux dont les hommes n'approchent jamais. Baptiste répondit que jamais monsieur ne s'étoit plaint de son service, qu'il en avoit l'habitude, et qu'il s'en trouveroit mieux que de celui de mademoiselle, qui n'étoit pas au fait de son tempérament. Monsieur répliqua qu'il l'y mettroit. Baptiste sentit qu'il ne pouvoit se maintenir qu'avec de la souplesse, et qu'il ne feroit congédier Rosalie que par des insinuations perfides avec douceur. Il dressa le lit avec une apparence de bonne volonté qui trompa le maître de la demoiselle.

Mademoiselle s'enferma chez elle, comme on peut s'enfermer dans un cabinet qui a une

porte vitrée et un loquet qui ferme et qui ouvre en dehors, c'est-à-dire, qu'elle tira le fin rideau sur le vitrage, et qu'elle poussa une chaise contre la porte.

Un homme boiteux et manchot ne se déshabille pas facilement seul. Robert eût volontiers prié mademoiselle de lui rendre ce service; mais ce chien de Baptiste étoit-là, toujours-là. Il rouloit les cheveux, il ôtoit la boucle du col, celles des souliers, de la jarretière de la culotte; il présentoit le bonnet de nuit, il chauffoit la chemise, et sous un air hypocrite, il jouissoit du dépit de son maître. Il vouloit donner à la petite le temps de s'endormir : fille qui dort n'est disposée qu'à cela. Il fallut se retirer enfin; mais il n'oublia pas de prendre, selon l'usage établi, la clef de la porte extérieure de l'appartement.

Rosalie étoit couchée et ne dormoit pas, non qu'elle pensât à malice, mais elle s'occupoit de son état actuel, de l'excellence de sa condition, et surtout de sa chaîne d'or. Robert ne dormoit pas non plus, vous en devinez la raison. Tout à coup des cris perçans se font entendre, et Baptiste arrive, une bougie dans chaque main. Monsieur n'est plus dans son lit; il n'est pas même dans sa chambre. La porte du cabinet est ouverte, la chaise renversée, les couvertures, les matelats, monsieur et mademoiselle sont par terre. Rosalie se défend des

pieds et des mains. Baptiste demande, avec un grand sérieux, si les soins moëlleux de mademoiselle sont suffisans. Monsieur envoie Baptiste par delà les monts, et Baptiste reste là.

La présence d'un tiers, et surtout d'un goguenard, est un calmant auquel peu de tempéramens résistent. Robert se releva, confus, incertain de ce qu'il alloit faire et dire. Baptiste le remet dans son lit, et il lui dit, d'un ton ironique : « Monsieur, quand une servante a trouvé « grâce devant son maître, et qu'elle ne sent « pas le prix de ses bontés, elle s'en rend non- « seulement indigne, mais elle prouve la pe- « titesse de ses vues et de son jugement. Rosalie « est une petite sotte, arrivée de son village, « à cheval sur sa vertu, qui n'a pas senti « qu'elle pouvoit troquer une niaiserie contre « des bienfaits solides; qui n'a pas assez de dis- « cernement pour apercevoir que l'œil qui vous « reste est plein de feu, que le bras qu'on ne « vous a pas coupé est musculeux, et que vo- « tre bonne jambe est faite au tour. — Mais je « crois, monsieur Baptiste que vous faites le « mauvais plaisant. — Et cette petite pigrièche « mord, pince, égratine, et ne craint pas de « vous donner en spectacle à votre valet; car « enfin, monsieur, j'ai tout vu, et n'ai rien « remarqué de fort beau, ni surtout de très- « moral. — As-tu fini, coquin? — Pas encore, « monsieur. J'ajouterai quatre mots : c'est que

« vous ne pouvez garder chez vous une fille « que vous ne regarderez plus sans rougir. — « Bah! bah! elle rougira à son tour ; j'en ai « apprivoisé bien d'autres. — Oui, quand vous « aviez deux yeux, deux bras et deux jam- « bes. — Voyez si ce maraud se taira. Je te « chasserai, misérable. — Voilà comme vous « faites justice, vous autres maîtres. Vous me « proposez de vivre avec vous; vous me pro- « mettez une place dans votre testament, pour « prix de ma renonciation à moi-même, et « vous introduisez ici la discorde, une femme « qui vous hait, qui vous maltraite, et vous « me chassez, moi qui vous aime assez pour vous « dire la vérité. — Allons, reste, tais-toi, et « va te coucher. Je me suis fatigué avec cette « imbécile, et je veux reposer. — Mais où est- « elle donc, monsieur? — Au diable, si cela « l'arrange! Laisse-moi dormir. »

Rosalie avoit entendu un terrible prône sur ce texte : *Homo est leo quærens quem devoret.* Persuadée que l'homme est un lion cherchant sa proie, ce qui est très-vrai au physique et au moral, Rosalie s'étoit enfuie en simple chemise, sans savoir où elle alloit, sans réfléchir à ce qu'elle deviendroit, n'ayant pour objet que d'échapper au lion Robert, et ne pensant pas qu'elle en pourroit rencontrer quelqu'autre qui auroit l'usage de ses deux mains. Elle avoit trouvé une chambre ouverte, et dans

cette chambre un lit. Elle s'étoit tapie sous la couverture, et elle cherchoit à remettre un peu d'ordre dans ses idées, lorsqu'elle entendit marcher dans la chambre : c'étoit Baptiste qui rentroit chez lui.

Elle poussa machinalement un cri, qui indiqua à M. Baptiste le nid où s'étoit retiré le joli oiseau. Il fit subitement cinq à six réflexions, qui se réduisoient à ceci : Rosalie a son innocence, et faire peur à une fille sage n'est pas le moyen d'en tirer parti. Mon maître a voulu me chasser, parce que je lui ai parlé raison ; donc il aime assez Rosalie pour être incapable de rien entendre ; donc elle détruira, avec un mot, un sourire, l'effet des plus adroites insinuations ; donc il faut m'entendre avec elle, puisque je ne peux la culbuter.

Baptiste commença un monologue pathétique sur l'excellence de la sagesse, sur l'abomination du vice et de certains hommes qui ne respectent rien. Il s'apitoya sur le sort de Rosalie, jeune, charmante et sans expérience, que l'horreur du crime exposoit sans défense, dans la rue aux attaques du premier brutal. Le coquin poussa quelques soupirs bien ronflans, et à mesure qu'il soupiroit et qu'il parloit, Rosalie se sentoit rassurée. Elle avoit crié sans s'en apercevoir ; elle étoit restée cachée sous la couverture ; il lui paroissoit clair que Baptiste ne la savoit pas là. Il venoit donc d'exprimer ses vé-

ritables sentimens, et par une conséquence toute naturelle, elle jugea Baptiste un homme de bonnes mœurs et plein d'humanité.

Elle descendit doucement la couverture, découvrit un œil, puis l'autre, et montra enfin le bout de son nez. Ce fripon de Baptiste jeta à son tour un cri d'étonnement, et témoigna combien il étoit flatté que mademoiselle l'estimât assez pour être venue chercher un asile chez lui. La petite répondit ingénument que le hasard avoit tout fait; mais qu'elle se croyoit plus en sûreté chez M. Baptiste qu'ailleurs. M. Baptiste voulut justifier la bonne opinion qu'on avoit de lui. Il s'assit respectueusement auprès du lit, et commença une conversation sentimentale. Les petites filles aiment beaucoup qu'on leur parle sentiment. Ce langage-là trouve toujours le chemin du cœur et Baptiste le parloit mieux que les petits paysans qui juroient par F... à Rosalie qu'elle étoit belle; manière énergique que sait apprécier une femme qui a de l'usage, et qui effraie la craintive innocence. Et puis, Baptiste n'étoit point mal, quoiqu'il eût quarante ans. Ses grands yeux durs s'adoucissoient par le désir de plaire; Rosalie l'écoutoit avec intérêt et lui répondoit avec complaisance.

Il conçut tout à coup un projet plus raisonnable que ceux de son maître, et peut-être aussi brillant. Il représente à la petite que si elle sortoit de chez monsieur, il faudroit qu'elle en-

trât dans une autre maison ; que partout il y a des hommes ; que partout on convoiteroit sa jolie figure ; que son inexpérience la feroit enfin succomber, et qu'elle n'avoit qu'un moyen de sauver sa vertu : c'étoit de se mettre sous la protection d'un mari, et il lui demandoit la préférence. Cette proposition là fait toujours plaisir aux filles, bien qu'elles n'en conviennent jamais. Rosalie se jeta dans les lieux communs que les petites dissimulées ne manquent pas d'employer en pareille circonstance : elle étoit bien jeune; elle n'avoit encore que sa chaîne d'or; M. Baptiste ne la connoissoit pas; il pourroit se repentir plus tard d'un choix précipité. Tout cela vouloit dire : Reconnoissez en moi la fraîcheur et les charmes du premier âge ; dites-moi que riche des dons de la nature, je n'ai pas besoin de dot ; qu'il ne faut qu'un instant pour m'apprécier ce que je vaux, et qu'on ne se repent jamais d'avoir assuré son bonheur.

M. Baptiste répondit tout cela, ou l'équivalent, comme si mademoiselle Rosalie l'eût soufflé mot à mot. Il ajouta qu'il avoit déjà quelques épargnes, et qu'en agissant de concert, ils n'auroient pas besoin d'attendre les dispositions incertaines d'un testateur; que bientôt les petits profits suffiroient aux frais d'un établissement honnête. Ces petits profits étoient faciles à percevoir et à répéter ; il ne s'agissoit que de faire payer six francs à monsieur ce qui coûtoit trois livres.

Rosalie répondit naïvement que lorsque les maîtres ne donnent rien, il n'est pas défendu de penser à soi. Que d'ailleurs ils promettent *tant* pour un service déterminé, et rien pour les humeurs, les caprices, les brusqueries, dont il est juste de se dédommager, puisque toute peine vaut salaire M. Baptiste exprima le désir modeste que le traité fût scellé par un baiser; mademoiselle Rosalie répondit, aussi modestement, qu'on ne refuse pas un baiser à son futur époux.

L'effet d'un premier baiser est prodigieux. La petite fille ne savoit plus trop où elle en étoit : M. Baptiste savoit très-bien où il vouloit être. Quand on a accordé un baiser, on en refuse rarement un second, et de baisers en baisers on arrive, sans s'en douter, au but auquel on n'avoit pas même pensé. Baptiste fut étonné d'être heureux; Rosalie fut honteuse d'avoir eu du plaisir; mais le plaisir fait bien vite oublier la honte qu'il a causée. D'ailleurs, qu'avoit-elle à craindre? M. Baptiste lui avoit juré qu'il l'épouseroit, et un honnête homme ne manque pas même à une simple promesse. Baptiste n'avoit garde, au reste, de violer ses sermens : on prend volontiers femme jeune et jolie, quand on croit y trouver son compte.

Baptiste ne prévoyoit plus qu'une difficulté : c'étoit de faire consentir monsieur à un mariage, qui devoit déranger tous ses projets. Il

fut très-étonné de voir Robert sourire au premier mot qu'il lui adressa à ce sujet, et ce sourire étoit pourtant facile à interpréter : à l'aide d'un sacrement, la petite fille la plus timorée devient une femme aguerrie. Il ne reste qu'à vaincre sa répugnance, si on en inspire, ce dont on ne convient jamais avec soi, et la puissance de l'or est incalculable, inconcevable, inimaginable. Il efface les rides, il cache les infirmités : il couvre de roses les glaces de la vieillesse. Il endort, il aveugle un mari soucieux, il en fait un être affable, prévenant, il y a trois heureux enfin où il ne devoit y en avoir que deux, et le mystère assure le bonheur de chacun. Celui de madame surtout est complet : elle joue deux hommes; et elle arrondit ses affaires.

Baptiste surveilloit soigneusement sa future. Robert le croyoit éperdument amoureux, et se faisoit d'avance un malin plaisir de tromper sa jalousie. La petite, très au courant du mariage, rioit en elle-même de la frayeur que lui avoit causée le lion Robert, et femme qui se familiarise avec certaines idées, ne tarde pas à l'être avec la chose.

Robert présenta l'épousée à l'autel ; il fit les frais de la noce, et la fit magnifique. Il ne laissa échapper aucune occasion d'adresser à la dérobée de ces mots qui disposent une petite femme à entendre des choses positives, et déjà

il avoit essayé du grand moyen de séduction. Une montre à répétition, et d'assez jolies boucles d'oreilles rendoient Rosalie très-attentive. Il est tout simple qu'un maître fasse un présent de noces à sa petite bonne qu'il marie : l'époux n'en peut tirer aucune conséquence. Il est tout simple aussi que la petite bonne, qui connoît les prétentions de son maître, et qui en a reçu des boucles d'oreilles et une montre, compte sur quelque chose de plus. Il est tout simple que celui qui donne ait plus que des espérances. Je ne sais comment le maître et la petite bonne s'arrangèrent ; mais à fin d'une allemande où Baptiste avoit excité l'admiration des parens appelés de cinq à six villages, monsieur rentra, boitant un peu plus que de coutume, et madame reparut un instant après, rouge comme une cerise, et ayant dans sa poche une cinquantaine de louis qu'elle ne savoit où cacher mieux.

C'est une terrible chose que de l'argent mal acquis. On ne sait où le mettre ; on ne sait à quoi l'employer. Il semble que l'écu dépensé soit un témoin qui s'élève contre le monopoleur, l'exacteur, le spoliateur. On croit lire dans les yeux de chacun le reproche et son infamie... pour peu qu'on conserve de pudeur. Ainsi Rosalie, qui ne rougissoit ni de sa montre, ni de ses boucles d'oreilles, étoit embarrassée de ce malheureux rouleau... qu'elle venoit pourtant de gagner.

Qu'en fera-t-elle ? Elle seroit assez disposée à en acheter de petits bijoux, quelques objets de parure. Mais le mari ? Elle l'entend lui demander d'un ton sévère : Madame, d'où vient cet argent ? Le dépenser en friandises seroit assez agréable et personne n'en sauroit rien. Mais qui peut manger pour cinquante louis de marrons glacés, de pastilles ou de confitures ? On les mangeroit sans doute avec du temps, mais la petite prévoit qu'un rouleau succédera bientôt à celui-ci, et elle ne peut dévorer *le Fidèle Berger*, ou tel autre amas de bonbons de la rue des Lombards. Le parti le plus court et le plus sûr est de mentir à son mari : c'est ce que les femmes entendent assez bien. Elle dit donc à maître Baptiste que pendant qu'il dansoit l'allemande, monsieur l'avoit tirée à l'écart, et l'avoit forcée d'accepter ce rouleau. Maître Baptiste se pinça les lèvres un moment. C'est, vous le savez, un être très-réfléchi que maître Baptiste. Il pensa qu'il avoit quarante ans, sa femme dix-huit, que le chapitre des accidens étoit très-étendu cette année-là, et que tant de maris sont trompés pour rien, qu'il ne devoit pas raisonnablement se fâcher de l'être pour quelque chose.

En effet, l'argent plut avec une telle abondance, que M. Baptiste eût négligé *les petits profits*, s'il ne les eût considérés comme un moyen de plus d'accélérer son indépendance et

la formation de l'établissement qu'il projetoit. Persuadé qu'on ne compte que pour la forme avec le maris d'une femme qui ne refuse rien, M. Baptiste gonfla bientôt les mémoires de manière à pouvoir quitter le service dans six mois. Robert ne put se dissimuler qu'on le voloit. Mais il sentoit qu'il est un âge où il faut acheter ce que la beauté prodigue à la jeunesse, et il se fût étourdi peut-être sur la réduction de sa cassette, si Rosalie n'eût commencé à lui faire éprouver les caprices et même les dédains auxquels doit s'attendre un homme qui ne peut plus plaire, et qu'une femme croit trop heureux d'obtenir quelques faveurs accordées d'assez mauvaise grâce. M. Baptiste de son côté faisoit acheter son silence. Il avoit de l'humeur. Il faisoit mal son service, il prenoit un ton impérieux, il répondoit avec insolence; Robert perdit enfin le droit de commander chez lui. Subjugué par la femme, obligé de dissimuler les torts du mari, il réfléchit à sa position. Il la jugea aussi dure qu'humiliante. Madame Baptiste commença à lui paroître coûteuse; le mari lui devint insupportable, et il forma le projet de secouer le joug qu'il s'étoit imposé. Il laissa percer son mécontentement. Baptiste en rit; sa femme dissipa l'orage qui se formoit par quelques caresses, quelques complaisances. Robert reprit ses chaînes, et voulut de nouveau les secouer, lorsque les procédés offensans se

renouvelèrent ; un sourire, un mot, une nuit les rendoit plus pesantes.

Excédé de ces alternatives, et n'ayant jamais un moment de jouissance pure, Robert pensa sérieusement à se défaire de ses tyrans domestiques. Ils avoient pris sur lui un tel ascendant, qu'il ne savoit comment leur donner leur congé. Il vouloit parler, et les mots expiroient sur ses lèvres. Il vouloit écrire, et indigné de sa foiblesse, il s'échappoit de chez lui. Il essayoit de dissiper ses chagrins dans la société de quelques amis, à qui il n'osoit pas même les confier. Il rentroit pour souffrir encore, et il eût soûffert long-temps, si un incident ne lui eût rendu quelque énergie, dont il se hâta de profiter.

Il avoit passé la journée dehors. Il montoit sa bougie à la main, parce que madame n'étoit pas faite pour l'éclairer, et que M. Baptiste ne s'en donnoit pas la peine. Il entre chez lui ; il entend de l'antichambre des éclats de rire prolongés. Il prête l'oreille : ce sont M. et madame Baptiste qui s'égaient à ses dépens.

« Ma foi, ma femme, il faut que je tienne « bien essentiellement à ton bien-être pour « tolérer ces choses-là. — Ma foi, mon mari, « il faut que je t'aime passionnément pour me « sacrifier à ta fortune, et surmonter la répu- « gnance que me fait éprouver ce magot-là. — « C'est un benêt. — Un imbécile. — A mener

« par le nez. — Par tous les bouts. — Parbleu, « je voudrois bien le voir.... — Oh, tu n'y « tiendrois pas. Il est si gauche, si drôle avec « son bras de moins; c'est à mourir de rire. » Et là-dessus les éclats recommencèrent de la façon la plus bruyante.

« Canaille, s'écria Robert, le magot, le « benêt, l'imbécile à mener par tous les bouts, « vous chasse de chez lui. Sortez à l'instant « même, et sans répliquer, ou je vous ferai voir « à qui vous avez affaire. — A un si pauvre « homme, répliqua impudemment Baptiste, « que je ne sais pas même si je dois me réputer « cocu. » Et il commença à faire ses paquets avec un sang-froid, dont Robert étoit confondu.

« Mon cher coadjuteur, lui dit-il en sortant, « et en tenant sa petite femme sous le bras, « souvenez-vous de la leçon. Elle vous coûte « un peu cher; mais elle peut vous être utile. « Un homme dans votre état qui aspire à plaire « est un fou, et s'il prend pour lui ce qu'une « femme fait pour son argent, c'est un sot.

La leçon est forte en effet, dit Robert, quand il fut seul. Elle est cruelle, avilissante, et je sens qu'ils ont raison. Il est trop vrai qu'il faut cesser d'aimer quand on n'est plus aimable. Mais cette vérité ressemble à bien d'autres, qu'on oublie quand on est d'âge à les suivre. C'est ainsi qu'un jeune homme tout à ses

plaisirs, déclame contre l'ambition, et court en cheveux blancs chercher des dégoûts à la cour. C'est ainsi qu'un auteur, dans sa force, tourne en ridicule un confrère qui veut survivre à son génie éteint; et, nouvel archevêque de Grenade, ne s'aperçoit pas de l'épuisement du sien. C'est ainsi que nous nous élevons tous contre le charlatanisme de tous les genres, et que nous finissons tous par être des charlatans. Qu'est-ce qu'un avocat qui dit ne s'être jamais chargé que de bonnes causes? Qu'est-ce qu'un juge qui proteste que jamais jolie solliciteuse n'a fait pencher la balance? Qu'est-ce qu'un médecin qui nie que la médecine soit une science conjecturale? Qu'est-ce qu'un homme qui veut nous persuader que la morale ne peut exister sans cérémonies? Qu'est-ce qu'un militaire fanfaron? Qu'est-ce qu'un commis qui prétend n'avoir jamais brusqué personne? Qu'est-ce qu'un faiseur de systèmes? Qu'est-ce qu'un être qui prétend n'avoir jamais commis de fautes graves? Qu'est-ce qu'un homme qui proteste qu'il fait tout pour l'humanité et rien pour lui? Charlatans, charlatans, charlatans. A chaque pas, on ne rencontre que des charlatans. Mais les aveugles passent, sans se voir, à côtés les uns des autres.

M. Baptiste disoit à madame : « Ma chère « amie, je t'ai passé monsieur à qui il ne reste « presque plus rien d'un homme. Tu es assez

« bien dans tes affaires pour être sage, et je « compte que tu le seras. — Et cela ne me coû- « tera rien, cher Baptiste, car je ne puis aimer « que toi. » Charlatanisme.

« — Nous avons une vingtaine de mille fr. « Voyons, ma petite, comment les ferons-nous « valoir? — Je n'en sais rien, mon ami. — « J'entends un peu l'office. Guidé par un gar- « çon intelligent, je deviendrois un habile « limonadier. — Tu as raison, mon homme. « Moi, je figurerai au comptoir. — Et ta jolie « mine attirera les amateurs; mais pas de sot- « tises. — Oh, Baptiste, *il faut être honnête « avec tout le monde, pour achalander sa mai- « son.* — Honnête, ma femme, honnête. — Je « me souviendrai du mot. — Non, de la chose. « — Comme tu voudras mon mari. »

Baptiste traite du fonds d'un petit café borgne, et pour mettre sa boutique en réputation, il régale des amis qui ne parlent partout que de la belle limonadière. Il paie des Savoyards, pour la regarder par le coin d'un rideau entr'ouvert. Il paie un factionnaire, pour maintenir l'ordre... quand la foule se présentera. Il paie Duverny l'aveugle pour chansonner madame. Il paie les chanteurs qui débitent la chanson... Charlatanisme.

Mais comme le charlatanisme adroitement manié, réussit toujours, les badauts se rassemblèrent au café *de la Verdure*, sans trop savoir

pourquoi, car madame Baptiste n'avoit rien de fort extraordinaire. Bientôt elle se fit désirer; elle parut rarement au comptoir, et on s'entêta à la voir, par la seule raison qu'on ne la voyoit pas. Baptiste débita tant d'eau chaude qu'il put, au bout de trois mois, traiter d'un café très-marquant, et madame dut se croire, sans trop manquer à la modestie, une des plus belles femmes de Paris.

Or, il n'est pas de belle femme qui ne sache que la beauté est faite pour quelque chose. Madame Baptiste avoit un mari qui lui avoit paru charmant, tant qu'il n'avoit eu que M. Robert pour objet de comparaison. Mais elle le trouva désagréable, quand elle fut entourée d'une jeunesse brillante.

Que devoit-elle à ce mari? est-ce lui qui avoit gagné les vingt-mille francs? étoit-ce pour lui que Robert payoit aveuglément les mémoires? lui conviendroit-il de gêner une femme, qui attiroit la foule, et qui sans cesse ajoutoit à sa fortune?

Baptiste pensa de son côté qu'une femme foible par intérêt, doit l'être plus encore par amour. Les assiduités de quelques jeunes gens lui inspirèrent de l'ombrage. Il prévit qu'il ne tarderoit pas à être cocu... tout de bon. Il mit sa femme au comptoir dès le matin; il l'y tint jusqu'à l'heure du coucher, et la publicité du lieu fut sa garantie.

Madame, observée, obsédée, ne pouvoit répondre à des galanteries que par des sourires ; à des billets doux, que par des soupirs. Elle eut de l'humeur : c'est de quoi un mari s'inquiète peu. Il n'y a pas de maris cependant qui n'ait éprouvé dans sa jeunesse que l'humeur d'une femme a toujours un résultat. Madame Baptiste jeta les yeux sur un joli garçon dont la conquête ne flattoit pas son amour-propre, mais qu'elle pouvoit rencontrer, avant l'ouverture du café, après la clôture, à la cave, au laboratoire, peut-être même dans sa soupente, et elle étoit encore assez bourgeoise pour mettre le plaisir au-dessus de la vanité. Le joli jeune homme étoit son maître garçon.

Il fut le vengeur de Robert. Bientôt il ne compta plus qu'avec madame, et il disposa secrètement de la clef du tiroir. Insensiblement Baptiste ne remplit plus dans son café que le rôle subalterne que son maître avoit joué chez lui. Il avoit souvent une envie très-prononcée de rosser et de congédier son garçon. Mais Dumont étoit actif, intelligent; c'étoit le meilleur glacier de Paris; Baptiste désespéroit de le remplacer avantageusement, et cocu pour avoir de l'argent, il se résigna à l'être encore pour le conserver. Il enragea et fit semblant de ne rien voir. Il marquoit à sa femme une estime qui pût en imposer au public. Le public et madame eurent l'air de la croire sincère... Charlatanisme de toutes parts.

CHAPITRE VIII.

Tout pour la gloire et l'humanité.

Il faut donc renoncer à l'amour, disoit tristement Robert, en se promenant seul dans son vaste appartement! c'est un passe-temps si agréable! quel autre peut le remplacer? il faut pourtant faire quelque chose, car je ne passerai pas ma vie à table, à dire ou à entendre des bêtises, à jouer à la bouillotte, à bâiller, à dormir en écoutant chanter des paroles italiennes. Que ferai-je donc? Je suis riche, il me faudroit un genre d'occupation, qui ne m'assujettît à rien, qui ne fût pas fatigant, un délassement qui satisfît un peu mon amour-propre. Voyons, réfléchissons.

Pendant qu'il réfléchissoit son nouveau domestique lui annonça un monsieur qui avoit quelque chose d'important à lui communiquer. « Faites « entrer. » Le monsieur se présenta de fort bonne grâce, et débuta par les complimens propres à lui concilier la bienveillance de son auditeur : c'est toujours ainsi qu'on débute avec ceux dont on a besoin. Il a entendu parler avec éloge de monsieur le chevalier chez monsieur le comte celui-ci, chez monsieur le président celui-là. Madame la comtesse celle-ci, madame la marquise celle-là ne cessent de vanter ses grandes idées, ses vues généreuses, le noble emploi qu'il fait de sa fortune. A qui donc un

homme à talent pouvoit-il s'adresser avec plus de confiance? Robert ne se rappeloit ni ses grandes idées, ni ses vues généreuses, moins encore l'usage utile qu'il avoit fait de son argent. Cependant, il falloit bien qu'il eût laissé échapper quelque chose de remarquable, puisque M. le comte et madame la marquise en avoient parlé. Il pria le monsieur de le remettre sur la voie et de dire nettement ce qu'il attendoit de lui.

« Monsieur, les arts et la fortune devroient « être inséparables. — Et sont très-séparés. — « C'est de quoi je me plains. — Que voulez-vous « que j'y fasse? — C'est moi qui veux les réu- « nir. — Ah, ah! et comment? — Je rendrai « votre nom célèbre, et je doublerai, je tri- « plerai, je quintuplerai, vos capitaux. — Vous « êtes bien bon, monsieur. Vous êtes donc « immensément riche? — Moi, monsieur, je « n'ai rien. — Et que ne vous occupez-vous « d'abord de votre bien-être? — C'est aussi mon « objet principal. Je mettrai mon talent dans « l'entreprise; vous y mettrez des fonds et nous « partagerons les bénéfices. — Et les bénéfices « sont sûrs? Ne croyez pas au moins que je vise « principalement à un accroissement de for- « tune: la gloire doit être l'objet essentiel d'un « homme comme moi. Voyons pourtant sur « quoi vous établissez les bénéfices.

« — Il est notoire, monsieur, que Paris, la « première ville de l'Europe, celle qui réu-

« nit ce que l'abondance, le luxe, et les plai-
« sirs ont de plus recherché, est environnée des
« plus détestables vignobles de l'univers. — Je
« sais cela, monsieur. — Hé bien, il dépend
« de vous que le vin de Paris acquière la cé-
« lébrité qu'avoit autrefois le Falerne à Rome,
« ce Falerne savouré par Auguste et chanté
« par Horace. Je fais du vin de Beaune et du
« Clos-Vougeot avec du raisin de Surène, de
« Pantin, de St.-Maur. Je le donne à très-bon
« compte, parce qu'il me coûte peu, et que
« je ne paie pas de frais de transport. La classe
« laborieuse de la capitale, fatiguée, épuisée
« insensiblement par du vin frelaté, se ranime,
« se réchauffe et chante la chansonnette en bu-
« vant à votre santé. Votre nom passe de bou-
« che en bouche. On vous aime, on vous ad-
« mire, on vous préconise; vous êtes classé
« parmi les bienfaiteurs de l'humanité, car je
« vous laisse l'honneur de la découverte. —
« Vous me le laissez, monsieur ! — Absolument.
« — Mais êtes-vous bien sûr de votre décou-
« verte? — A la preuve, monsieur. — Soit. —
« J'ai mon échantillon en poche. Un tire-bou-
« chon, deux verres.

« — Diable..... voilà d'excellent vin. Votre
« procédé me paroît étonnant, inconcevable.
« — Rien de plus simple cependant. Le vin de
« Surène n'est piquant que parce qu'il man-
« que de *mucoso-sucré*. Je lui en communique,

« voilà tout le mystère. — Du *mucoso-sucré!*
« ce mot-là résonne bien. — N'est-il pas vrai ?
« — Et avec du *mucoso-sucré* vous changez le
« vinaigre en vin! — Vous venez de vous en con-
« vaincre. — Et comment faites-vous du *mu-*
« *coso-sucré?* — C'est mon secret. — Je n'in-
« siste pas.

« Savez-vous bien, monsieur, que vous avez
« fait là une découverte précieuse. — Com-
« ment, si je le sais! — Et à laquelle vous n'at-
« tachez pas l'importance que je lui trouve.
« Vous vous bornez à faire boire du bon vin
« aux Parisiens : j'entends, moi, que toute la
« France en boive. Plus de bière, plus de ci-
« dre, ni de poiré. Du Clos-Vougeot, morbleu,
« du Clos-Vougeot à tous mes compatriotes. Que
« dis-je à mes compatriotes? que la Hollande,
« la Suède, le Dannemarck, la Pologne, la
« Russie, et jusqu'à l'Amérique septentrionale
« participent à ce bienfait. Partout il y a du vi-
« naigre, et partout je ferai du Bourgogne. Mon
« nom vole d'un hémisphère à l'autre ; les dé-
« corations viennent au-devant de moi. Le roi
« de France m'envoie le cordon noir ; les sou-
« verains du Nord m'envoient des cordons et
« des croix de toutes les couleurs et de toutes
« les façons. J'en suis chargé au point qu'on
« distingue à peine la nuance de mon habit.
« Les passans étonnés s'inclinent devant moi et
« demandent à l'oreille de leur voisin : qui est

« ce seigneur-là ? C'est, leur dit-on, l'inven-
« teur du *mucoso-sucré*, le premier homme de
« l'univers. Faisons du *mucoso-sucré*, mon
« ami, faisons-en sans relâche. Remplissons en
« les caves de Paris, et les carrières de Cha-
« renton.

« — Que j'aime cette belle chaleur, ce no-
« ble enthousiasme! que je suis heureux d'avoir
« rencontré un homme, dont l'audacieux gé-
« nie voit et saisit tout en grand! Opérons,
« monsieur, opérons : le jour de gloire est ar-
« rivé. Achetons d'abord le raisin de Surène.
« — Et de toute la banlieue. — Louons tous
« les pressoirs..... — Faisons-en faire, s'il le
« faut. — Achetons toutes les chaudières des
« brasseurs. — Nous les aurons à bon marché,
« puisqu'elles deviennent inutiles. Mais à quoi
« bon des chaudières pour faire du vin? — Et
« le *mucoso-sucré*, M. le chevalier, croyez-vous
« que je le fasse au soleil? — Achetons tout le
« bois de l'Isle-Louvier, achetons pour quatre
« ans, pour dix ans, avant qu'on connoisse
« nos talens, et qu'on pense à renchérir les
« denrées dont nous avons besoin. — Ache-
« tons tout le sucre de Marseille, de Nantes,
« de Bordeaux.... — Arrêtons tous les produits
« des Colonies. Mais, dites-moi, il faut donc du
« sucre pour faire du *mucoso-sucré?* — Hé,
« monsieur, le mot ne l'indique-t-il pas?
« — Pardon, pardon, mon cher ami. Allez,

« commencez les opérations ; n'oubliez pas sur-
« tout que je suis l'inventeur du *mucoso-sucré*.
« — Un moment. Quand on n'est pas connu,
« on est sans crédit. Il me faut au moins un
« million, que je distribuerai en à-comptes;
« j'obtiendrai six mois de terme pour le sur-
« plus, et de la manière dont nous nous y
« prenons, dans six mois notre fortune sera
« faite. Donnez-moi un million, s'il vous plaît.
« Je vous demande un moment à mon tour.
« D'abord, je n'ai pas un million. — En ce
« cas, il faut opérer en petit, et cela est fâ-
« cheux. — Oui, j'aime l'éclat. — Les béné-
« fices seront bornés, votre réputation se fera
« lentement. — Diable, diable! renoncer au
« plaisir d'étonner le genre humain! — De
« confondre ces demi-savans, qui doutent de
« tout, et qui seroient morts de jalousie! —
« Hé, mais... Ecoutez donc. Pourquoi renoncer
« à ces avantages? Nous enverrons de notre
« vin de Bourgogne aux journalistes ; ils l'an-
« nonceront de manière à provoquer la curiosité
« et l'admiration. Nous en enverrons aux gens
« en place, aux grands, aux têtes couronnées,
« et on s'empressera de nous fournir les moyens
« de travailler en grand. — En attendant,
« prenons, puisqu'il le faut, un vol terre-à-
« terre. Donnez-moi cent mille francs. — Un
« moment encore. Vous m'avez l'air d'un fort
« honnête homme; mais je n'ai pas l'honneur

« de vous connoître, et il en coûte quelquefois
« fort cher pour gagner cent mille francs : c'est
« tout ce que m'a valu la perte de cet œil-ci.
« — Monsieur, votre réfléxion est juste, et n'a
« rien d'offensant. Voilà mon nom, mon adresse;
« voilà celles de personnes recommandables,
« de qui je suis avantageusement connu. Je re-
« passerai dans deux jours. »

C'étoit un fort honnête homme que M. Vignol. Il avoit de l'esprit, des connoissances; il avoit même fait quelques découvertes intéressantes. Mais il avoit, comme tous ses confrères, la manie de prendre des rêves pour des réalités, et lorsqu'il discutoit, il ne manquoit jamais de poser en fait ce qui étoit en question. Il avoit fait du vin potable avec du verjus, et convaincu de la facilité de perfectionner son invention, lorsqu'il trouveroit des secours, il n'avoit pas balancé à faire goûter à M. Robert un vin qui portoit avec lui son *mucoso-sucré*.

D'après les renseignemens favorables que reçut Robert sur le compte de M. Vignol, il signa un acte de société, et donna les cent mille francs, à la charge par M. Vignol de le mettre jour par jour au courant de ses opérations. Robert n'avoit nulle envie de travailler assidûment. Mais il falloit qu'il connût quelque chose de la manipulation, afin de pouvoir parler conséquemment de son invention, et qu'il se fît voir souvent dans les ateliers, pour paroître les diriger.

M. Vignol achète le raisin de deux à trois cents arpens de vigne. Il loue tous les pressoirs de Surène. Il arrête trente à quarante journaliers. Il fait construire vingt à trente vastes cuves, et il traite d'une partie considérable de sucre avec un épicier de la rue de la Verrerie, qui n'a pas, comme son frère, le talent de faire des romans et des comédies, mais qui a l'esprit de faire de bonnes affaires, ce qui vaut mieux. M. Vignol a déjà placé, à fonds perdu, ou autrement, plus de soixante mille livres.

Ses dispositions sont faites. Il n'attend que le jour des vendanges, et il l'attend avec une impatience égale au besoin où il est d'argent. Robert jouit d'avance. Il n'a en vue que la gloire et le bien de l'humanité. Si cependant il y a de gros bénéfices, il ne manquera pas d'en prendre la moitié.

M. Vignol n'oublie pas qu'il n'a fait jusqu'alors qu'un vin plat et mielleux. Il étourdit Robert par des grands mots; mais la nuit, lorsque son associé dort à Paris, il fait à Surène des essais nouveaux en petit, en très-petit, et le résultat est toujours malheureux. « Ce vin ne « manque, dit-il, que de *calorique*, et parbleu « je lui en donnerai. »

Le jour tant attendu, le jour où le vigneron laborieux voit sa récolte à l'abri des orages, où une jeunesse folâtre court entre les ceps après le plaisir et l'amour, le jour de la vendange

Robert part de Paris pour être témoin du triomphe de l'art sur la nature, et imposer silence aux railleurs, à qui il a vanté sa découverte, et qui prétendent qu'on ne fait pas de vin de Beaune à Surène.

« Mon cher associé, lui dit Vignol, tenez-« vous essentiellement aux bénéfices?—Mais... « un peu. — C'est-à-dire, que vous n'y tenez « pas. Je vous ferai gagner en gloire, ce que « vous perdrez en argent. — Comment cela?— « Au lieu de mille tonnes de vin, nous n'en « aurons que trois cents. Mais je vous ai promis « du Bourgogne et je vous ferai du Frontignan-« muscat. — Diable, ce sera bien plus fort. — « Et d'un débit bien plus certain. — Faisons « du Frontignan-muscat. »

Vignol court après toutes les femmes et les filles du village. Il les rassemble, à vingt sols par jour; il les établit dans ses différens pressoirs, et à mesure que la hotte se vide, elles épluchent le raisin; elles en ôtent les grains gâtés, ceux qui ont conservé quelque verdeur et elles en ôtent les quatre cinquièmes; elles jettent la grappe, qui ne communique au vin que de l'amertume. Les vignerons courbés sous la hotte, appuyés sur leur bâton, regardent, la bouche ouverte, ce procédé nouveau, et ne conçoivent pas comment un beau monsieur de Paris sait mieux faire du vin que celui qui depuis son enfance ne fait que cela.

Les grains choisis sont jetés dans la cuve, foulés, portés au pressoir. Vignol goûte, il est dans l'enchantement. Il présente une tasse à Robert... « Hé bien, qu'en dites-vous? — Il est « encore diablement aigre. — Oui. Mais que « dirons les critiques, quand j'aurai mêlé à « cela un cinquième de *mucoso-sucré?* — Rien, « mon ami, rien. Votre succès sera complet. »

Vignol prépare son sirop et il commence le grand œuvre. Il goûte.... « Ce n'est pas cela. « Du calorique, force calorique. » Et il ajoute quelques brocs d'eau-de-vie à sa mixtion.... « Ce n'est pas encore cela. L'acide tartareux « domine encore. Il faut en détruire l'excé- « dant. » Il jette dans ses tonneaux du *carbonate de chaux*, vulgairement appelé blanc d'Espagne, quelques poignées de fleur de sureau, et il a un vin parfait. Les deux associés se regardent d'un air pénétré; ils s'embrassent avec tendresse. C'est alors que Robert prend le ton tranchant de l'audace heureuse. Il est partout; partout il parle de son vin; partout il en laisse des essais; partout on le trouve excellent.

Dans tous les cercles de Paris, on ne parle que du Frontignan-muscat fait à Surène. On se soulève contre les routiniers, on déclame contre eux, on affirme que leur entêtement étouffe l'émulation, arrête les progrès des arts, et qu'il est de la sagesse du Gouvernement de contraindre tous les vignerons de l'Isle-de-

France à adopter le procédé de M. le chevalier des Ormeaux.

Entraînée par cette première et belle chaleur, on adresse de toutes parts des demandes à M. le chevalier. Il ne sait à qui entendre, il ne sait à qui répondre.

Avant de faire les envois, il faut au moins déterminer le prix du vin. Ces messieurs compulsent leurs états de dépenses; ils calculent, ils supputent. « Nous eussions pu faire deux « mille muids de vin ordinaire de Surène, « qui, à un louis la barrique, eussent rendu « quarante-huit mille francs. Au lieu de mille « tonnes de Bourgogne, de trois cents de Fron- « tignan, il n'en existe que cent cinquante. « Pour retrouver la valeur des grappes du rai- « sin gâté ou vert, il faut donc évaluer notre « muscat à trois cent vingt livres la pièce. « Ajoutons à cela le sucre, l'eau-de-vie, le « *carbonate de chaux*, la main-d'œuvre ex- « traordinaire, la façon des cuves, le loyer des « pressoirs, et nous trouverons que chaque pièce « nous revient à cinq cents livres, ou environ. « N'oublions pas les intérêts des cent mille fr.; « contentons-nous de cinquante pour cent, « ce qui fait un bénéfice honnête, et nous « pouvons définitivement vendre notre Fron- « tignan-muscat en raison de huit cent trente- « quatre livres la pièce de trois cents pintes, « ce qui réduit la bouteille à cinquante-six « sols, et ce qui certes n'est pas cher. »

Le Frontignan-muscat fut enlevé dans deux jours. Vignol, désintéressé, ou insouciant, comme tous ceux qui cultivent les sciences ou les arts, étoit fort content des vingt-cinq mille francs de part que son associé lui avoit comptés, et il se proposoit bien de les employer à quelque nouvelle découverte, qui finiroit par l'immortaliser; car enfin, quand on a de l'argent, on travaille pour son propre compte, et on ne cède à personne l'honneur de l'invention. Robert, qui prétendoit ne tenir qu'à la gloire et au bien de l'humanité, regrettoit intérieurement de n'avoir pas mis tous ses fonds dans une affaire aussi lucrative. Il ne rêvoit plus que Frontignan-muscat, et il lui passa par la tête une idée qu'il s'empressa d'aller communiquer à son associé. Il lui dit qu'il étoit au-dessus de gens comme eux de faire les vendangeurs, et qu'ils devoient désormais se renfermer dans les opérations chimiques; qu'ainsi il étoit fort inutile d'attendre l'automne prochain pour opérer en grand; qu'il falloit de suite acheter tous les vins du pays qu'on pourroit se procurer, et les convertir en Frontignan-muscat.

Vignol avoit déjà conçu un autre projet qui l'occupoit très-sérieusement. Cependant, il fut assez satisfait d'une proposition qui lui assuroit des bénéfices considérables. Mais il fit observer à Robert qu'il avoit cédé à la force des circonstances en se dépouillant de la partie la plus

précieuse de sa découverte, l'honneur de l'invention; qu'à cet égard, il avoit rempli ses engagemens; mais qu'il ne consentiroit à une nouvelle opération, qu'autant que son nom seroit joint à celui de M. le chevalier. Robert cria à l'injustice. Il avoit avancé des fonds qu'il auroit pu perdre, et la gloire étoit la seule compensation que Vignol pût lui offrir. Cette clause d'ailleurs étoit particulièrement stipulée, et il n'entendoit pas renoncer à un tel avantage. Vignol s'emporta, en croyant raisonner; Robert cria plus haut encore; ils se séparèrent très-mécontent l'un de l'autre; mais comme l'intérêt rapproche les hommes, ils ne tardèrent pas à se revoir.

Après des conférences multipliées et inutiles, chacun commença à regretter la perte du temps, si précieux pour des spéculateurs; chacun renonça à une partie de ses prétentions, et fit singulièrement valoir son sacrifice, comme cela se pratique toujours. Il n'étoit plus question que de trouver des courtiers intelligens... et fidèles, s'il y en a, qui parcourussent la banlieue, et qui fissent les acquisitions au meilleur prix possible. Dans quinze jours au plus tard, le grand œuvre devoit s'opérer de nouveau, et les vignobles de Frontignan étoient anéantis. *Vanitas vanitatum !*

Robert, en rentrant chez lui, trouve douze ou quinze assignations à comparoir dans lui-

taine, aux fins de se voir condamner comme falsificateur et empoisonneur public, à restituer le prix de ce qu'il appelle du vin, et en dommages-intérêts proportionnés aux maux de tête et de cœur qu'il a occasionnés.

C'est une plaisanterie, dit Robert; mais que peut-elle signifier ? Il se creuse la tête pour en trouver le sens, et son imagination ne le servant pas à son gré, il va chez un des *assignans*, celui qui avoit parlé du Frontignan-muscat avec l'enthousiasme le plus prononcé.

Il le trouve à table, et au lieu du mot de l'énigme qu'il demande, qu'il attend, le maître de la maison lui laisse le choix de la porte ou de la fenêtre. Robert trouve la plaisanterie poussée un peu loin; mais il est beau joueur, et il commence un éloge burlesque de la chimie, qui est devenue la science par excellence, la science universelle, qui prendra très-incessamment la nature sur le fait, et qui, en décomposant la matière, nous apprendra ce qui entre dans la facture d'un chêne et d'un chou, d'un ciron et d'un éléphant.

Le maître de la maison réfléchit qu'un escroc ne pousse pas l'impudence à ce point, et qu'il est plus raisonnable de détromper M. le chevalier, de l'amener à restitution, que de l'accabler par une procédure inutile. Il se fait apporter du Frontignan de Surène.

Un laquais débouche une bouteille, et verse

je ne sais quelle liqueur décolorée, dont le seul aspect inspire le dégoût. « Bien joué, s'é-« crie Robert; mais, parbleu, je ne boirai pas « de votre ripopée. « Il tire un des essais qu'il porte toujours en poche. « Le voilà le nectar « dont je suis l'inventeur, le jus divin que je « prodigue aux hommes, et que je devrois « réserver pour la bouche des Dieux. » Il prend un verre... il reste stupéfait. Il porte le nectar à ses lèvres... Rien de liquoreux, de flatteur, tout, jusqu'au *mucoso-sucré*, tout est anéanti. Robert tombe sur son siége, il pâlit, il rougit; il essuie la sueur qui coule à flots de son front; il demande grâce au maître de la maison; il proteste qu'il a été trompé le premier, et qu'il est prêt à rendre sans contestation l'argent qu'il a reçu, pourvu toutefois qu'on ne l'attaque pas dans sa réputation. Ce n'est pas que la réputation de Robert valût grand'chose; mais il prévoyoit que la justice, qui prend tout au tragique, pourroit parler de galères, et elle passe assez communément du mot à la chose.

Il étoit fort égal à la plupart des acquéreurs du Frontignan de Surène que Robert ramât ou ne ramât point. Leur objet essentiel étoit de retirer leur argent, et ils s'adoucirent en le remettant dans leur coffre. Mais Robert, rassuré contre les poursuites, se livra à toute son indignation contre Vignol, et fut lui faire une scène épouvantable. Vignol, d'aussi bonne foi

que Robert, lui répondit qu'il ne falloit pas s'effrayer de cet échec; qu'il avoit forcé la dose de *carbonate de chaux*, et qu'il alloit refaire du *mucoso-sucré* d'après de nouvelles combinaisons. Robert envoie au diable le *mucoso-sucré* et son auteur. Vignol réplique que celui qui a suivi toutes les opérations, qui l'a forcé à employer le *carbonate de chaux*, dont le nom est dans toutes les annonces, sur toutes les adresses, est au moins aussi auteur que lui. Aux raisonnemens bons au mauvais, succèdent les injures; les coups seroient venus probablement, si Robert n'eût été manchot et boiteux, et si un savant s'oublioit jusqu'à se battre. Vignol tourna le dos à Robert et se remit à ses cornues. Robert sortit en tempêtant, et gémissant tour à tour de sa crédulité: elle lui coûtoit cent mille livres.

Il se ravise cependant, et il retourne chez Vi-
« gnol. Vous avez été mon associé, et la perte
« et le gain devoient être communs entre nous.
« Malgré cette clause essentielle du traité, je
« perds tout, lorsque vous gagnez vingt-cinq
« mille francs : il est de toute justice de me les
« rendre.—Je vous les rendrois sans difficulté, si
« je les avois encore. Vous sortez d'ici, et vous
« n'avez donc pas vu cela? — Qu'est-ce? du
« plomb?—C'est du zinc, monsieur. —Du zinc!
« Et vous voulez avec cela... — Faire danser les
« morts. — Oh, voici bien une autre histoire !
Je suis déjà parvenu à faire danser le train

« de derrière d'une grenouille, et je compte,
« très-incessamment, faire danser des apoplec-
« tiques, des paralytiques, des noyés, des as-
« phyxiés. — Et ce bal-là coûtera vingt-cinq
« mille francs? — Un bal! un bal! Cela se nom-
« mera *galvanisme*, entendez-vous, monsieur.
« — Encore un grand mot à la place de la
« chose. Je crois au *galvanisme* comme au *muco-*
« *so-sucré*. Adieu, maître fou. »

Quand il est connu qu'un capitaliste donne dans les inventions, les faiseurs de découvertes abondent chez lui. Robert reçut la visite d'un monsieur fort bien mis, d'une figure avantageuse, qui parloit avec facilité et même avec grâce, qui avoit enfin tout ce qu'il faut pour persuader. « Monsieur, vous aimez les arts, les sciences; « mais votre premier essai n'a pas été heureux. « Vous m'inspirez de l'intérêt et je veux vous « faire regagner ce que vous avez perdu. — Je « suis décidé à ne plus hasarder un écu. — « Vous ne hasarderez rien, monsieur. Je ne suis « pas de ces charlatans qui demandent de l'ar-« gent qu'ils emploient à faire des essais; ma « découverte est certaine, perfectionnée; elle « ne me laisse rien à désirer. — Hé bien, mon-« sieur, profitez-en. — Nous en profiterons « tous deux. — Non, monsieur. Je ne me mêle-« rai pas de cette affaire-là. — Vous pouvez au « moins m'entendre : cela ne vous coûtera rien. « — Oh, parlez, M., parlez. — Le bois est cher

« en France; le pauvre souffre l'hiver; je me « suis occupé de son soulagement, et j'ai trouvé « le moyen de chauffer, pendant six mois, « vingt ménages avec une demi-voie de bois. « — Je vous en fais mon compliment. — Je « vois, monsieur, que vous me prenez pour un « de ces faiseurs de contes qui cherchent à « abuser les gens crédules. Je vais vous dé- « tromper en peu de mots. J'ai imaginé des « poêles de carton, enjolivés de glaces, de « gaze d'argent, et d'autres brillantes bagatel- « les. Mes tuyaux sont en cristal, orné de guir- « landes de fleurs, et le tout offre l'aspect d'un « meuble galant. Avec un paquet d'allumettes « je chauffe à quinze degrés un salon de vingt- « cinq pieds sur toutes ses faces. C'est de quoi « vous pouvez vous convaincre en vous trans- « portant chez moi : ma voiture est à la porte. « Qu'avez-vous à répondre? — Des poêles faits « avec du carton, et de la gaze d'argent, qui « chauffent à quinze degrés! — Et avec un « paquet d'allumettes. — Parbleu, j'ai envie « de voir cela. — Partons. — Partons. »

Robert entre dans un salon richement dé- coré. Il respire un air brûlant qui le force à re- culer. Il s'étonne, il s'écrie. Le monsieur le fait avancer, après avoir ouvert les croisées. Il le conduit à la bouche de son poêle.... deux ou trois brins de bois menu allimentent une flamme qui ne s'élève pas à plus de trois pouces. Ro-

bert porte la main sur le poêle : il est froid. Comment concilier l'état de ce poêle avec la chaleur de l'atmosphère, le monsieur explique ce phénomène d'une manière tout-à-fait satisfaisante. Il fait observer à Robert que l'épaisseur et l'opacité des poêles ordinaires concentrent et conservent le *calorique*, tandis qu'ici il s'évapore continuellement à travers les gazes et les fleurs, Robert est forcé de se rendre à l'évidence. Il passe de la défiance et du doute à la confiance la plus aveugle; il veut avoir le lendemain un poêle de carton. Il en demande le prix : soixante louis, quand on n'en commande qu'un, parce qu'il faut faire chaque pièce particulièrement, au lieu qu'elles se fabriquent toutes d'un seul jet, lorsqu'on prend cent poêles, et alors ils ne coûtent qu'une bagatelle, cinq louis au plus. « Faites-moi cent poêles, « dit Robert. J'en céderai à mes amis, j'en « donnerai à de pauvres ménages. Je veux en- « trer dans vos vues d'humanité, et substituer « ce joli colifichet à un vilain poêle enfumé, « qui rembrunit ma salle à manger. »

Il est d'usage de payer deux tiers d'avance. Ces arrhes lient l'acquéreur et le vendeur, et tout l'avantage est du côté de Robert : il est sûr d'être livré à jour fixe. Robert donne au marchand de poêles de gaze une lettre de change sur son banquier, et il court chez le curé de sa paroisse prendre les noms et les adresses de

vingt pères de familles pauvres et honnêtes, à qui il donnera de la chaleur sans frais. Il exige seulement que cet acte de bienfaisance soit inséré dans la gazette ecclésiastique : il est toujours flatteur de faire parler de soi.

Le marchand poêlier est exact. Il a reçu huit mille francs ; mais il tient aux quatre mille autres. Il arrive, suivi de quatre voitures chargées de l'élégante marchandise, et à mesure qu'il avance, la foule des curieux s'accroît. « Qu'est-ce donc que cela, disoit l'un ? — C'est « un décoration nouvelle pour l'Opéra. Vous « n'y êtes pas, reprenoit l'autre. Ce sont les « costumes des conducteurs du bœuf gras. Oh, « s'écrioit celui-là, M. le curé suit les voitures : « c'est une garde-robe complète qu'on offre à « la Ste.-Vierge. Bah, répliquoit celui-ci, « vous ne voyez pas que ces gazes d'argent sont « destinées à habiller les demoiselles pension- « naires du couvent voisin, qui jouent ce soir « Georges Dandin et le Cocu Imaginaire, et « qui ont répété avec une intelligence qui « promet. »

Les curieux s'arrêtent à la porte de Robert, parce que le badaudage est plus causeur qu'entreprenant. On descend les cartons, les petits miroirs, les bandes de gaze, les guirlandes de roses, et chaque pièce arrache un signe d'incertitude et d'admiration. M. le curé se fait faire place d'un air, d'un ton plein de bénignité. Il

est accompagné des pères de famille sur qui doit s'étendre ce nouveau bienfait. Robert choisit pour payer son marchand le moment où son appartement est plein de ses obligés, qui lui baisent les pieds, les mains, qui lui eussent baisé le derrière s'il eût voulu s'y prêter. Nous verrons bientôt à quel point on peut compter sur la reconnoissance.

Les honnêtes pères de famille emportent les pièces de leurs poêles, après avoir appris du faiseur la manière de les monter. Le bruit de cette merveille se répand aussitôt dans la rue. On sait qu'avec du carton, un petit miroir ou deux, et une demi-aune de gaze d'argent on chauffe une chambre au degré de la canicule. On entoure l'inventeur, on le presse, on lui donne des adresses, on prend la sienne; chacun veut avoir un poêle de carton, chacun paie un à-compte proportionné à ses moyens.

On crie dans tout le quartier que les marchands de bois sont des fripons qui s'entendent avec les marchands de poêles de fontes et de terre; que les uns et les autres vont mourir de faim, et que la Providence en fait justice. On court chez tous les marchands d'allumettes, et on fait sa provision d'hiver, de peur que le prix de cette marchandise ne monte en proportion de son utilité.

Robert a trouvé dans un coin un gros marteau, et il frappe à grands coups sur un poêle

de faïence, qui l'a chauffé trois ans, et qui doit disparoître devant le clinquant de la nouveauté. Tessons, tuyaux, tout vole par la fenêtre : les plus anciens amis ne sont pas toujours les mieux traités. Un fragment du poêle, pesant huit à dix livres, rase l'épaule d'une femme grosse qui exerçoit l'utile et sale profession de chiffonnière. Elle tombe, après avoir reconnu que le coup partoit d'une maison spacieuse et élégante, et dont les locataires devoient être dans l'aisance. Un des honnêtes pères de famille, à qui Robert avoit donné un poêle, court porter ses cartons chez lui, revient, relève la femme grosse. Il la prend sous les bras; il la monte chez Robert en lui disant à l'oreille : « Il est « riche, il paiera, et nous partagerons les espè- « ces. — C'est trop juste, mon camarade... Ah, « que je souffre! que je souffre, mon Dieu! ... « j'ai l'épaule cassée... Mon pauvre mari! mes « pauvres enfans! »

Ceux qui avoient vu tomber la femme grosse étoient passés avec dédain. Les nouveaux spectateurs s'arrêtoient, la plaignoient, crioient à l'inhumanité, à l'infamie, et montoient avec elle. L'appartement de Robert se remplit de criailleurs, qui le menacent de la police pour avoir jeté un poêle par la fenêtre; qui le menacent de la justice pour avoir cassé l'épaule à une femme grosse, à une mère de famille. Il ne sait auquel entendre, et il s'empresse de transiger.

Il donne vingt-cinq louis, et la mère de famille, en tournant le coin de la rue, marche très-librement, et entre au prochain cabaret avec le père honnête, à qui elle compte cent écus d'une main, pendant qu'elle lui verse de mauvais vin de l'autre, en lui racontant qu'elle est grosse de la façon d'un porteur d'eau ivre, qui n'a pas voulu la revoir le lendemain.

Robert ne tient pas à vingt-cinq louis. Il est d'ailleurs tout à son objet : c'est le poêle de carton qui l'occupe exclusivement. Il monte le sien, il le monte de ses propres mains, et il est parfaitement monté, car il n'a oublié aucune des indications de l'inventeur. Il place avec attention son paquet d'allumettes; il y met le feu... Les allumettes brûlent et il gèle dans sa salle à manger. Il examine son poêle... Toutes les pièces sont numérotées, et les numéros se répondent... « Que diable, disoit-il, il y a ici « quelque chose que je ne conçois point, et il « faut malgré moi remettre ma jouissance à de- « main. J'irai trouver mon auteur, et j'écrirai ce « qu'il me dira, afin de ne rien oublier. »

Robert y fut au point du jour, et d'autres dupes avoient été plus matinales que lui. On mettoit les scellés sur les meubles et les portes de M. le marchand poêlier, après avoir constaté que sous la chambre, où il montroit son poêle de gaze aux bonnes gens, étoit un foyer qui consumoit une voie de bois par jour; et

qui, par des conduits, dont les bouches étoient cachées derrière un canapé, un panneau de tapisserie, un tableau, communiquoit à l'appartement la chaleur que l'escroc attribuoit à une botte d'allumettes.

Robert se souvenoit que les procès ne rapportent rien, et qu'il en avoit coûté à ses créanciers dix mille francs pour plaider contre lui. Il crut se conduire en homme sage en abandonnant ses douze mille livres, et il rentra chez lui aussi gai que peut l'être un homme, qui ne sauroit se dissimuler qu'on l'a traité comme un sot.

Il fit enlever les cartons et la gaze d'argent, qui eussent perpétué de fâcheux souvenirs, et il se consola bientôt, en pensant qu'au moins le chauffage économique lui coûtoit beaucoup moins que le *mucoso-sucré*.

Robert dînoit, il dînoit seul, et il se disoit qu'on est souvent en plus mauvaise compagnie qu'avec soi-même, ce qui est vrai quelquefois, et ce qui ne l'étoit pas trop à l'égard de Robert. Un gros homme, assez mal mis entre en riant aux éclats, et en tenant son ventre à deux mains. « Quoi de plus comique, de plus extraordinaire, « de plus inconcevable, dit-il, que de voir un « homme plein d'esprit, de jugement, de connoissances, le chevalier des Ormeaux enfin « se laisser persuader qu'on chauffe une chambre à quinze degrés avec huit ou dix allumettes! Laissez-moi rire, monsieur, laissez-

« moi rire de la foiblesse qui est le partage de « tous les hommes, et dont l'orgueil n'en est que « plus plaisant. Comment? lorsque vous étouf- « fiez à côté de cartons froids, vous et les au- « tres n'avez pas soupçonné un agent étranger! « c'est au milieu d'une vaste cour, sans aucun « moyen de prestige, sous la garantie de la « bonne foi que doivent se faire de semblables « expériences. De la gaze et des roses! j'ai bâti à « ciment et en briques au centre de deux « arpens de terrain un poêle de six pouces d'é- « paisseur, et je le chauffe avec de l'eau « froide. — Avec de l'eau froide!.... — Au « point que personne n'y peut tenir la main « pendant quatre secondes. — Encore du char- « latanisme. — Hé, ne voyez-vous pas à mon « habit râpé, à ma figure hâve que je ne dupe « personne? Je suis un savant, monsieur, un sa- « vant distingué, disigné pour la première place « vacante à l'Académie des sciences. Je ne vous « offre point de poêle je n'en vends pas au « public; mais je serois bien aise qu'un homme « comme vous fût témoin de mes succès. »

Robert ne voit pas d'inconvéniens à suivre un savant qui ne tire aucun parti de ses découvertes, et qui ne l'invite à le venir juger que comme amateur. Il arrive au haut de la rue St.-Jacques; il est introduit dans une enceinte spacieuse, au milieu de laquelle s'élève un poêle solidement maçonné. Robert tourne, regarde,

observe; il enfonce le bout de sa canne en différens endroits.... Le savant appelle ses garçons chimistes, leur fait prendre des pioches, et ouvrir autour du poêle une rigole de six pouces de profondeur au-dessous de sa base. Cette opération constate que le poêle est isolé de toutes parts.

Pendant que Robert continue d'observer, qu'il s'assure que le poêle est froid, qu'il ne recèle de feu dans aucune de ses parties, on apporte un seau plein d'une eau presque glacée. On la verse dans un conduit, qu'on ferme aussitôt. L'eau pétille, le poêle crie, il semble qu'il va éclater. Bientôt il s'échauffe, et comme l'a annoncé M. l'aspirant à l'Académie des sciences, il n'est plus possible d'y tenir la main. Que ne donneroit pas Robert pour être propriétaire d'un meuble aussi précieux! hélas, il n'est point à vendre. Robert hasarde quelques propositions indirectes. On lui répond avec une froideur désespérante que ce poêle est destiné à l'impératrice de toutes les Russies. Robert observe qu'il peut payer un poêle aussi cher qu'une impératrice, et qu'en sa qualité de compatriote de l'auteur, il compte sur la préférence. Le futur académicien se défend; Robert insiste. L'inventeur dit négligemment que sa majesté Russe doit payer sa découverte trente mille francs; qu'elle promet de faire garnir ses ap-

partemens de ces poêles, et d'en recommander l'usage à tous les grands de sa cour.

Robert se mord les lèvres... Trente mille francs pour un poêle! ce seroit payer comme un grand seigneur ou comme un fou.... Et quel moyen de colorer cet acte de démence ?.... Hé, mais.... Pourquoi la maîtresse d'un roi puissant ne seroit-elle pas aussi jalouse d'acquérir cet admirable poêle que l'impératrice de Russie, et pourquoi ne seroit-elle pas aussi généreuse ? Si Robert alloit le lui offrir, il dissiperoit les impressions défavorables que lui ont données contre lui Merlicourt et des protecteurs subalternes ; elle lui accorderoit sa bienveillance, le placeroit avantageusement; et donner trente mille francs pour un emploi qui en rapporte quarante ou cinquante, c'est bien placer son argent.

Robert réitère ses instances ; il leur donne une force nouvelle, et le savant est forcé de se rendre. Il n'exige qu'une chose : c'est le secret le plus absolu pendant cinq à six semaines qu'il emploiera à faire un autre poêle à sa majesté Russe. Robert s'oblige à tout ; mais il n'a pas oublié que les cartons et la gaze n'avoient de vertu que dans le salon du charlatan, et il déclare qu'il ne paiera qu'à l'instant où le poêle monté dans la salle à manger, y sera chauffé avec de l'eau froide.

Le savant cache dans un fiacre les différentes parties de son poêle, ses garçons et lui-même:

s'il étoit vu par l'ambassadeur Russe, ou par quelqu'un de sa suite, on le feroit suivre, on découvriroit son infidélité ; on le perdroit dans l'esprit de l'impératrice.

Robert trouve ces précautions très-naturelles, et lorsque le fiacre s'arrête à sa porte, il descend lui-même des manteaux, des redingotes, des tapis de pied, dans lesquels chaque pièce est transportée de la voiture à l'appartement. Robert s'applaudit d'avoir trouvé un moyen de mettre la curiosité en défaut : les hommes médiocres sont toujours contens d'eux. La nature donne un bâton au boiteux, un chien à l'aveugle, et la vanité aux sots.

Le savant, enveloppé de la tête aux pieds dans un des manteaux de Robert, porte dans ses bras une caisse de tôle, sous laquelle ses reins et ses genoux ploient. Il la dépose sur le parquet ; il la couvre de son corps. Il veut la dérober à tous les yeux, même à ceux du trop heureux acquéreur. C'est dans cette caisse qu'est la machine merveilleuse qui étonnera la postérité. Le mécanisme est fait avec tant d'art, qu'on ne peut ouvrir la caisse sans briser les ressorts dont il se compose au point de les rendre méconnoissable. Mais un homme pénétrant comme M. le chevalier des Ormeaux peut tirer des inductions de telle ou telle protubérance extérieure, et il seroit fâcheux pour l'artiste qu'on devinât le mécanisme intérieur d'après une protubérance.

Robert n'a rien à objecter à tout cela ; mais un homme dont on a vanté la pénétration est bien aise de justifier l'opinion qu'on a de lui. Robert annonce d'un air suffisant qu'il a reconnu à la surface de la caisse une multitude de petits trous, qui ne sauroient passer pour des protubérances, mais qui probablement en tiennent lieu.

Le poêle est monté ; la caisse miraculeuse est placée dans le fond, et on ne manque pas de répéter à Robert que la déranger, qu'y toucher même ; c'est en détruire l'effet sans retour. Le seau d'eau est injecté, le poêle devient brûlant ; Robert est ravi. Il paie et jure de nouveau qu'il sera discret, d'aussi bonne foi que le savant a juré qu'il ne vend des poêles qu'à l'impératrice de Russie.

Mais à quoi sert un trésor, s'il ne fait pas d'envieux ? Robert se hâte d'aller annoncer son bonheur à un ami, ou à un homme qu'il connoît superficiellement : c'est la même chose à Paris, et même ailleurs. L'ami ne partage pas l'enthousiasme de Robert, et Robert se fâche. L'ami rit des grandes phrases de Robert, et lui prouve par des raisonnemens sans réplique qu'on ne chauffe pas un poêle avec de l'eau froide. Robert, outré, exaspéré, prend l'ami par la main, l'entraîne chez lui et pour répondre à des argumens par des faits, il se fait apporter un seau d'eau et le vide dans le conduit.

Il regarde l'ami d'un air qui vouloit dire : Vous allez entendre, vous allez sentir. L'ami ne voit, ne sent rien. Robert, confondu, désespéré, fait monter une seconde, une troisième voie d'eau ; il inonde son logement sans obtenir, ni ébullition, ni chaleur; il trépigne, il renverse ses meubles. L'ami lui représente que ce n'est pas en brisant tout chez lui qu'il chauffera son poêle. Robert, ramené par cette observation, veut savoir au moins comment il a été abusé. Il reprend le gros marteau qui a mutilé ce bon poêle enfumé, qui n'avoit jamais trompé son attente ; il met celui-ci en pièces et retire cette caisse à laquelle on ne peut toucher sans détruire le charme ; il l'ouvre avec des efforts prolongés ; mais il l'ouvre enfin, et il reste pétrifié.

Le savant étoit un filou qui avoit entendu parler des poêles de carton, et qui prétendoit que le bien des dupes, comme les fruits de la terre, appartiennent à tous les hommes adroits ou laborieux. Il avoit loué pour huit jours le terrain de la rue St.-Jacques et une cave qui étoit dessous. Il avoit pratiqué à la voûte, une ouverture qui communiquoit au poêle et qui se fermoit avec une plaque de fer, après qu'un garçon chimiste, son camarade ou son complice, comme on voudra, avoit introduit dans le poêle vingt à trente livres de chaux vive. C'est la chaux vive, enfermée dans la caisse

merveilleuse, qui avoit produit de si grands effets dans la salle à manger de Robert, et vous savez que la chaux vive n'a pas la vertu de chauffer deux fois.

Au filou succéda un fort honnête homme, qui avoit usé une partie de sa vie à bâtir des systèmes, et toute sa fortune à faire des expériences; il avoit trouvé le moyen d'extraire du sucre de la betterave, ce qui n'est pas très-fin : on en tire bien aujourd'hui du raisin de Surène, dans lequel on en mettoit il y a deux ans pour le rendre potable. Robert, que l'expérience avoit rendu incrédule, ne voulut pas seulement écouter le faiseur de sucre. Cependant, la curiosité le poussa à une assemblée de savans, pompeusement annoncée par une grande affiche, et devant laquelle le chimiste devoit faire du sucre de betterave. Il en fit en effet, et d'une qualité supérieure. Un échantillon fut porté à l'Académie des sciences, qui prononça que ce sucre égaloit celui de nos Colonies. Il faut se rendre à l'évidence. Robert avoit perdu cinquante mille écus en différentes spéculations, et nous avons la double foiblesse de hasarder légèrement notre argent, et de nous flatter facilement de le regagner. Robert consentit à acheter quarante ou cinquante arpens de terre. On les fume, on les laboure, on les ensemence. On prend des commis pour tenir des registres, pour surveiller les ouvriers. On bâtit

des hangards, des étuves; on établit des moulins à râper, des chaudières; on fait acheter à Orléans cent mille formes à couler les pains. Tous les jours Robert donne de l'argent; mais tous les jours il a la satisfaction d'en avoir l'emploi détaillé de la façon la plus claire.

Les petits bénéfices multipliés produisent des sommes avec le temps : demandez aux marchandes d'amadou. D'après ce principe on pensa à tirer parti des feuilles des betteraves qui n'étoient pas encore levées. On résolut de bâtir des étables, des laiteries et d'envoyer acheter des vaches en Suisse. Il y a des vaches en France; mais avec du lait de vache suisse on fait du fromage de gruyère, et le gruyère fait à Paris doit donner des profits considérables. Des vachers français ne savent pas soigner des vaches suisses; nos fromagères ne savent pas faire des fromages de gruyères : le commis voyageur reçut donc l'ordre de joindre à ses bêtes à cornes des bergers et des laitières.

La récolte fut magnifique, et le bétail dans l'abondance. Mais les feuilles de betteraves n'ont pas probablement les qualités des herbes des Treize Cantons, car on ne fit que du fromage très-inférieur à ce que nous avons de médiocre en ce genre. Au reste, on ne s'est trompé que sur un accessoire, et le sucre dédommagera amplement de cette perte-là. On le fabrique avec une ardeur, un zèle qui ne se ralentissent pas un moment. La qualité justifie

les hautes espérances qu'on a conçues. Le sucre est de la plus grande beauté, et tels sont l'ordre et la clarté des registres, qu'on reconnoît en cinq minutes que le sucre de betteraves revient à quatre-vingt francs la livre. Il faut le vendre quatre-vingt-dix francs au moins, et c'est un peu cher; mais on se flatte, car on se flatte toujours, que les gens riches acheteront pour le plaisir de dire : « Connoissez-vous le sucre de betteraves ? avez-vous du sucre de betteraves ! c'est « le sucre à la mode; je ne prends que de celui-là; je n'en peux plus supporter d'autre.» Un homme riche paie mille écus un habit, dont l'éclat reflète sur sa personne, qui souvent seroit nulle sans cela. Mais jusqu'alors on avoit cherché le goût et non le luxe dans le fond d'une tasse, et les gens riches se contentèrent modestement du sucre royal, qui ne coûtoit que quarante sous la livre, et qui en valoit bien un autre.

Il fallut vendre les terres, les bâtimens, les ustensiles, le bétail pour achever de payer les ouvriers et sauver quelque chose. Robert eût vendu jusqu'aux laitières s'il eût trouvé des acquéreurs; mais les connoisseurs décidèrent que les jolies paysannes de Sèves et de Meudon méritoient la préférence.

Vint ensuite un homme qui faisoit de l'huile avec de *l'oxide d'hydrogène*. *L'oxide d'hydrogène* est ce que, nous autres ignorans, nous ap-

pelons tout bêtement de l'eau, et ce n'est que cela. Robert, étourdi de ses pertes, adoptoit tous les moyens qu'on lui disoit propres à rétablir sa fortune. Sa tête étoit montée au point qu'il ne calculoit plus rien, pas même les probabilités. Il loue un vaste emplacement; il le meuble de cuves, de tonneaux; il les fait remplir *d'oxide d'hydrogène* filtré à la pointe de l'Isle St.-Louis : c'est, vous le savez, le meilleur *oxide d'hydrogène* qu'on puisse boire à Paris. Le faiseur d'huile a bientôt trouvé la fin de cinq à six mille francs que lui a donné Robert. Il fait un second, un troisième appel de fonds. Robert donne, abusé par l'espérance, que le fripon a soin d'alimenter. Fatigué enfin de payer et de ne trouver que de l'eau dans ses cuves, il se décide à porter plainte. Des experts sont nommés. Le chimiste leur prouve qu'il ne manque à son eau que le *radical*, pour être convertie en huile de Provence. Des experts conviennent de la vérité de son assertion; mais comme le *radical* est tout; et qu'il ne l'a pas trouvé, il est envoyé en prison et condamné à y rester, jusqu'à ce qu'il ait restitué les sommes escroquées. Or, comme il n'a rien, Robert s'empresse de le relâcher, pour être au moins dispensé de lui fournir du pain, de *l'oxide d'hydrogène* et de la paille.

Celui qui compléta la ruine de Robert, fut un homme qui crut avoir inventé la *gélatine*,

ou l'art de faire des tablettes de bouillon avec des os, que d'autres avoient trouvé avant lui, et qui probablement n'avoient pas été plus heureux en résultats. Le reproducteur de la *gélatine* annonce partout ses avantages, ses rares propriétés, il trouve des prôneurs parmi les gens qui s'engouent de nouveautés, et il y en a beaucoup. Il trouve aussi des improbateurs qui prétendent que la *gélatine*, n'est pas substantielle; les amateurs répondent que par cela même elle est plus convenable aux malades, dont il faut seulement amuser l'appétit. D'après ce raisonnement le monsieur obtient la fourniture des hôpitaux civils et militaires, des hôpitaux de l'armée, des infirmeries des prisons, des vaisseaux et même des Colonies. Robert pouvoit-il se refuser aux avantages que lui promettoit une telle association?

On achète des os partout et à tout prix. Déjà la *gélatine* a produit un bien réel : on ne connoît plus la *réjouissance* à la boucherie ; et la cuisinière a de la viande sans os à dix sous la livre. A la vérité, les os se vendent quarante, la *gélatine* vingt, et cette balance n'est pas en faveur de messieurs les associés. Mais les grands hommes ne se découragent pas aisément parce qu'ils ont toujours de grandes ressources à leur disposition. Ceux-ci imaginèrent d'envoyer au roi de Siam un tireur adroit et insinuant, chargé d'offrir à sa majesté une caisse de *gélatine*, et

d'obtenir en échange la permission d'organiser des chasses d'éléphans. Ils ne visent à rien moins qu'à l'extinction de la race, dont les ossemens seront envoyés dans les laboratoires de messieurs, qui ensuite se rejetteront sur les rhinocéros et enfin sur les baleines.

Ces grandes conceptions avortèrent par des incidens difficiles à prévoir. Pendant que les amateurs du bœuf à la mode et de l'entre-côte désossée, vantoient partout la *gélatine* et ses auteurs, un orage affreux se formoit et les menaçoit de différens points de la France.

Requête au Conseil, des fabricans de moules de boutons, qui prétendent qu'on ne ferme pas sa culotte avec de la *gélatine*.

Réclamations des tabletiers qui attestent que le jeu occupe les neuf dixièmes de la France, et qu'ils ne sauroient faire des fiches et des jetons avec de la *gélatine*.

Paroissent ensuite les faiseurs de sel ammoniac, qu'on prive de la matière première de fabrication, eux qui ont affranchi l'Europe du tribut qu'elle payoit naguère à l'Asie.

Viennent les apothicaires représentant à messieurs du Conseil que la constipation sera la maladie dominante, parce qu'ils ne peuvent plus se procurer de canules de seringues.

Arrivent les cordonniers et savetiers, gémissant à la porte du tribunal sur la perte de l'os de *sapience*.

Un journaliste modéré demande qu'au moins les fabriquans de *gélatine* n'exhument pas les morts et lui laissent quelques os à ronger.

Aux clameurs de ces plaignans se joignent bientôt les vociférations des marchands de phosphore, de noir de fumée, de petit suif, et celles des partisans de la *gélatine*, rassemblés à l'autre extrémité de la cour du Louvre. Ajoutez à ce tintamarre infernal les voix aigrelettes de quatre à cinq huissiers qui ne cessent de crier aux croisées : Paix-là, messieurs, paix-là. Ajoutez encore le bredouillement de sept ou huit avocats plaidans pour ou contre la *gélatine* et voulant parler tous à la fois, et vous concevrez que le conseil assourdi ne doit plus savoir où il en est. La *gélatine* va tourner les meilleurs et les plus respectables têtes de France. Ce n'étoit encore rien que cela.

Les habitans d'une petite ville de la Limagne qui n'est connue que par ses couteaux, où il n'y a de bon que les manches, se mettent en marche, et viennent porter leurs griefs au pied du trône. Les femmes accompagnent leurs maris, les maîtresses leurs amans, et pour que les voisins n'entendent rien de ce qui se dit à l'oreille les tambours et les ménétriers de la ville battent et raclent tout le long de la route.

La ville de Dieppe se partage en fumeurs de harengs et en tourneurs de joujoux et de reliquaires d'os qui se vendent pour de l'ivoire.

Quand le commerce de reliquaires tombe, plus d'écoulement pour le hareng. Marchands d'os et de poisson se soulèvent spontanément contre la *gélatine*, et prennent le chemin de Paris.

Dans tous les villages où s'arrêtent les Normands et les Auvergnats, on n'entend que des plaintes amères. Les cabaretiers qui vendent leur cidre ou leur vin, ceux, dont les bouchers n'ont pas supprimé la *réjouissance*, sont de l'avis des plaignans. Le cortége grossit de gîte en gîte. L'Auvergne et la Normandie fondent dans la capitale. Cinq à six cents filles y arrivent grosses, presque tous les maris cocus. Les têtes sont exaltées; on tempête, on menace; on demande à grands cris la suppression de la *gélatine*.

Le bon roi Louis XV ne sait ce que cela veut dire. On lui conte que ses fidèles sujets le supplient de faire donner de vrai bouillon à ses soldats et à ses marins, et de défendre la *gélatine* qui n'est bonne qu'à causer des insurrections. Le bon roi, qui avoit, dans sa vieillesse, la docilité de feu Dagobert envers St.-Eloi, trouva que rien n'étoit aussi juste que cette demande, ni de plus respectueux que cette manière de demander.

Les Normands et les Auvergnats, qui avoient mangé, en venant, leur hareng et tout ce qu'ils avoient pu se procurer de monnoie, s'en retournèrent en demandant l'aumône et en criant :

vive le roi. Celui de Siam fut enchanté de n'avoir pas à désobliger un braconnier français. Robert avoit la mine longue d'une toise, et un plaisant lui porta le dernier coup. Il attacha la nuit à sa porte un tableau sur lequel étoit écrit :

L'inventeur de la *gélatine*,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine
Avec des jeux de dominos. (*)

CHAPITRE IX.

Enfin voilà de dernier.

Le voilà retombé dans la misère cet homme qui trois fois a été dans l'aisance qui toujours en a abusé, qui est parvenu à l'age où on n'inspire plus d'intérêt, et que des difformités, fruits d'un jugement faux et d'une conduite répréhensible, rendent hideux et repoussant. Quel homme cependant naquit avec plus de moyens de fixer la fortune et même la considération ? une figure enchanteresse, la portion d'esprit nécessaire pour réussir dans le monde, assez de facilité pour se ployer à tout et tout faire passablement, tel étoit Robert à vingt ans, tels sont aujourd'hui beaucoup de jeunes gens qui s'amusent de ses folies passées, qui ne s'en font pas l'application et qu'attendent une vieillesse prématurée et des regrets inutiles.

(*) L'Antignac, dans sa chanson des *Merveilles du jour*.

Robert ne se dissimuloit pas ce que son état avoit de fâcheux. Mais accoutumé à passer des revers aux succès, toujours prompt à se flatter, il vivoit du produit d'un bijou, d'une pièce de vaisselle qu'il vendoit successivement, en cherchant l'occasion de se relever auprès de gens qui ne vouloient pas la lui fournir.

Il y avoit long-temps que la société ne voyoit dans Robert qu'un homme à principes faux et d'une probité équivoque. On le supportoit, parce qu'on ferme les yeux sur des travers et des torts que couvre la fortune ; on s'éloigne quand ils paroissent à nu. Encore un avis à la jeunesse inconsidérée.

Robert commença à se plaindre de la perfidie de ses amis, et dans toute sa vie il n'en avoit eu qu'un qu'il avoit forcé à l'abandonner. Il se plaignoit de la dureté des riches, et il avoit constamment repoussé l'indigence pendant les courts instans où il avoit pu la secourir ; il avoit donné quelquefois, mais par ostentation, pour s'entendre louer : ses aumônes étaient de l'argent placé à un haut intérêt. Pourquoi d'ailleurs ces déclamations continuelles du pauvre contre le riche? Il n'est pas peut-être un seul indigent qui n'ait trouvé cent fois de l'occupation et qui n'ait pu se procurer une honnête indépendance, suite ordinaire d'une vie laborieuse? Mais les vices d'une grande ville, le goût du plaisir, l'habitude de l'oisiveté font des misérables qui crient

à la porte de celui qui doit son hôtel à des services marquans, à un travail soutenu, à l'ordre qu'il a établi dans sa maison et qui est sourd à d'injustes clameurs.

Robert, repoussé par les hommes, se flatta d'être plus heureux auprès des femmes. Il se rappeloit ce qu'il avoit été; sa mémoire fidèle lui représentoit ces objets charmans; qui voloient jadis au-devant de son cœur, et qui faisoient leur unique félicité de la sienne. Il avoit oublié les mauvais procédés de Rosalie; son amour-propre, dernière erreur de l'homme, l'abusoit sur l'énorme changement qui s'étoit fait en lui, et jamais il n'avoit réfléchi que l'amour, toujours égoïste, ne fait rien que pour lui, lors même qu'il croit se sacrifier à l'objet aimé. Les femmes à qui Robert avoit donné des soupers et des fêtes, qui caressoient en lui le plaisir qu'il procuroit, le virent dans toute sa difformité, dès qu'il fut dépouillé du prestige qui l'avoit quelque temps entouré. Les portes se fermèrent, et Robert se plaignit des femmes comme des hommes.

Des plaintes ne remédioient à rien, et de jour en jour l'avenir se montroit plus redoutable. Robert écrivit à ceux qu'il ne pouvoit plus approcher. Il ne demandoit qu'un modique emploi, il promettoit d'en remplir les devoirs. Le plus grand nombre ne lisoit pas ses lettres; quelques-uns lui répondirent; mais il n'obtint rien, parce

qu'il y a cinquante concurrens pour une place, et que le préféré n'est pas ordinairement un homme âgé, inhabile et infirme.

Robert se fit misanthrope : c'est la ressource de ceux qui ont donné aux autres de justes sujets de plainte, et qui croient avoir à s'en plaindre eux-mêmes. Mais pour qu'un misanthrope joue un rôle et fixe l'attention, il lui faut un théâtre, et celui d'où Robert exhaloit son humeur étoit un petit café où il débitoit ses maximes à cinq ou six têtes pelées, rangées avec lui autour d'un poêle de fonte, dont ils éloignoient le consommateur. C'est lui qui lisoit la gazette, qui disoit du mal des têtes couronnées, qui régloit le sort des états, et qui, d'après ses vues politiques, faisoit tous les jours, pour lui et son bénévole auditoire des projets nouveaux qui ne devoient jamais être exécutés.

Il est satisfaisant de marquer, même dans un petit café. Mais il falloit dîner avant d'y entrer, souper après en être sorti, et les bijoux et la vaisselle de Robert n'étoient pas inépuisables. Le besoin commença à se faire sentir. Il fallut se rapprocher des hommes, dont on avoit dit tant de mal, leur sourire, les caresser, prendre avec eux le ton propre à se concilier leur bienveillance. Robert chercha dans les endroits publics ceux qui l'avoient connu dans l'aisance, et qui étoient alors ses dévoués, ses serviteurs. Un homme ruiné n'a ni serviteurs ni dévoués.

On est toujours disposé à éloigner quelqu'un dont on n'attend plus rien ; mais on ne le brusque pas ordinairement, lorsqu'il ne se rend pas importun. Robert savoit encore qu'il ne falloit pas chercher à attendrir des gens à organes émoussés, et qui sont bien aises de garder pour le plaisir ce qu'il leur reste de sensibilité. Il racontoit ses malheurs aussi gaiement qu'on peut le faire quand on souffre, et il finissoit toujours par emprunter un louis, douze francs, six francs, selon les facultés du personnage, qui ne refusoit pas, parce qu'il croyoit que cette manière de demander l'aumône ne se répète pas une seconde fois, et que se débarrasser moyennant douze francs d'un homme à qui on doit quelque service, quelques dîners, c'est faire un bon marché.

Robert en effet n'osoit réitérer sa narration, ni ses demandes. Il vendit ses meubles, le superflu de son linge et de ses habits, et il porta lui-même dans un galetas le lit de son domestique, une table et deux chaises. C'est là qu'il repassoit dans l'amertume de son cœur l'histoire de toute sa vie. Sa mémoire cruelle ne lui retraçoit que des fautes, des erreurs, des folies, et pas un souvenir consolant. La vie de l'homme solitaire qui n'entend que le reproche de sa conscience est insupportable. Robert se rejeta dans le monde pour échapper au cri de la sienne. Il n'étoit plus admis nulle part ; mais les spec-

tacles, les promenades, les maisons des restaurateurs sont ouverts à tout le monde, et c'est là que Robert fondit peu à peu ce qui lui restoit du prix de son mobilier et de sa garde-robe.

Le malheureux lisoit tous les matins les *Petites-Affiches*, et tant qu'il put disposer d'un écu, il marquoit au crayon tel ou tel objet à vendre, que tel nouveau projet devoit le mettre en état d'acquérir le lendemain. Il étoit bien décidé, lorsque sa fortune seroit rétablie, à finir une vie agitée au sein d'une douce retraite, et à n'avoir plus rien de commun avec ceux qui avoient cru s'acquitter envers lui avec six ou douze francs. *Vanitas vanitatum !* en faisant des projets de bonheur, il trouva la fin de son dernier écu.

La pauvreté dégrade et la nécessité brise tous les freins. Robert écrivit une lettre suppliante et pathétique; et, la liste de ses obligés en poche, il entroit dans les maisons; il prioit, il conjuroit le domestique qui ouvroit, de présenter la lettre à madame ou à monsieur. Il recevoit quelquefois trois livres, trente sous, souvent rien et toujours on le consignoit à la porte. Il prit dans l'Almanach Royal les adresses des gens en place; il colporta sa lettre d'hôtel en hôtel : très-peu d'argent, beaucoup de marques de mépris, voilà ce qu'il recueillit de ces nouvelles démarches.

Le produit de ces ressources humiliantes fut

bientôt épuisé. Il vendit encore l'habit décent qui avoit contenu jusque-là d'insolens valets pour qui l'enveloppe est tout, et qui même ne reconnoissent leur maître qu'à ses cordons, à sa mauvaise humeur et à leurs gages. Dépouillé de ce qui le distinguoit encore du dernier misérable, il se réfugia dans ces asiles de la pauvreté crapuleuse où tout blesse les yeux et révolte le cœur. C'est-là, que des réflexions nouvelles et toujours plus cruelles, sans cesse provoquées par chacun des objets qui passoient devant lui, empoisonnoient son existence.

En effet, ce genre de vie devoit être un supplice continuel pour un homme qui avoit vécu dans un monde tout-à-fait séparé de celui qu'il fréquentoit maintenant, et dont il n'avoit pas même d'idée. Il résolut de s'élever au-dessus de cet atmosphère fangeux et dégoûtant par le plus pénible des efforts, et malgré sa répugnance à solliciter de nouveaux bienfaits de celui dont il avoit si peu ménagé l'affection, il se rendit chez de l'Oseraie.

Depuis trente ans de l'Oseraie ne s'étoit pas écarté un instant du plan qu'il s'étoit tracé. Fidèle à la probité, à ses devoirs; intelligent, laborieux, accessible, il s'étoit élevé lentement, mais sûrement aux dignités diplomatiques. S'il eût vu Robert infirme, cassé, portant les livrées de la misère, n'espérant plus rien que de lui, il se fut probablement attendri, et son active

sensibilité eût étouffé de justes et de longs mécontentemens. Mais il étoit alors ministre-plénipotentiaire de France à la cour de Copenhague, et il y jouissoit de la considération qui l'accompagnoit partout.

Le temps des illusions étoit passé. A l'amour que lui avoit inspiré sa femme avoit succédé un sentiment doux, qui s'étoit, pour ainsi dire, identifié avec lui. C'est auprès de son épouse qu'il alloit chercher un délassement à ses travaux; c'est dans sa conversation qu'il revenoit à ces idées simples attachantes, qui donnent un nouveau charme au repos, si nécessaire à l'homme laborieux. De l'Oseraie depuis longtemps ne pouvoit vivre qu'avec sa femme. Bien plus précieuse pour lui qu'à l'âge où les passions séduisent et entraînent, où on se prend sans se connoître, où on s'adore sans savoir pourquoi. Il l'aimoit par besoin, par habitude, pas estime, par reconnoissance. Leur attachement mutuel embellissoit leur existence présente, et leur laissoit entrevoir une vieillesse heureuse. D'après ces dispositions, de l'Oseraie n'avoit pu se déterminer à laisser sa femme à Paris, et elle l'avoit suivi, comme l'ombre accompagne le corps, comme l'écorce tient à l'arbre : le tronc périt si on l'en détache.

L'éloignement de ces respectables époux laissoit Robert sans ressources. Il rentra chez lui, le cœur serré, la douleur peinte dans tous

ses traits, et il n'avoit pas un consolateur. Il écrivit à de l'Oseraie, et en attendant une réponse qui pouvoit n'être pas flatteuse, il pensa à se présenter chez Moreau. Mais osera-t-il paroître devant cette Félicité, qui l'a vu brillant, qui l'a retrouvé pauvre, mais jeune, beau, et toujours intéressant. Il faudra qu'il décline son nom, qu'il avoue les causes de sa décrépitude, de ses infirmités, qu'il soit humilié par le contraste de la beauté, de la fraîcheur, de la vertu, toujours plus radieuse par sa seule existence, semblable au soleil, qui à mesure qu'il s'élève brille d'un éclat plus vif. Robert écrivit à Moreau et à Félicité.

Elle n'avoit pas une pensée qui ne fût digne de son mari, et qu'elle ne lui communiquât; je vous l'ai dit, et peut-être ne l'avez-vous pas oublié. Incapable de dissimulation dans des circonstances du plus haut intérêt, elle devoit communiquer à son mari la lettre de Robert, et Moreau lui dit, après l'avoir lue : « Nous « avons fait pour lui ce que nous devions, ce « que nous pouvions : ne me parlez plus de cet « homme-là. »

Dans ses fréquentes courses à Paris, Moreau s'étoit constamment informé, non de la fortune de Robert, mais de sa conduite. Moreau étoit un de ces êtres qui s'attachent par les services même qu'ils rendent, qui voudroient trouver leur obligé digne de services nouveaux, et qui s'affligent sincèrement de la nécessité de retirer

la main protectrice qu'on les oblige enfin à fermer. Moreau ne prenoit pas légèrement un parti; mais celui qu'il adoptoit étoit irrévocable. Depuis plusieurs années, il étoit convaincu que de nouveaux secours accordés à Robert seroient une injustice et un outrage à l'honnête indigence. Il résolut de ne pas lui répondre; et annoncer sa détermination à sa femme, c'étoit lui imposer l'obligation de s'y conformer.

Le silence de ces anciens amis n'étonna point Robert, et ajouta au chagrin qui le consumoit. Il ne douta plus que de l'Oseraie ne l'abandonnât comme eux à sa triste destinée. De l'Oseraie, plus foible ou plus aimant, donna ordre à son banquier de compter cinquante louis au malheureux, et de lui dire que cet argent venoit d'un étranger qui ne vouloit pas être connu.

Au point de dégradation où étoit tombé Robert, il lui importoit peu de qui venoit cette légère somme. Il la reçut, et il respira un moment.

Un homme qu'entraîne un torrent, qui voit sa perte inévitable, qui saisit une frêle branche qui se trouve sur son passage, tremble qu'elle ne cède à ses efforts, qu'elle ne se détache pour rouler avec lui dans l'abîme qui va l'engloutir pour jamais. Il s'en aide doucement, avec précaution; il remonte peu à peu vers le tronc protecteur où tendent tous ses vœux; il le saisit

dans ses bras, il le bénit en renaissant à l'espérance et à la vie; il dédaigne, il oublie, quand ses pieds ont touché la terre, un vieux saule jouet des eaux, des vents et des années. Ainsi Robert, dans un dénûment absolu, regarda ses douze cents livres comme un bienfait inespéré. Sa tête penchée sur sa poitrine se relève; il passe de l'abattement à une confiance aveugle, et bientôt calculant la valeur réelle de la somme, le nombre de jours, après lesquels il doit retomber dans son premier état, il ose se plaindre de la foiblesse du secours et accuser celui à qui il le doit. Robert étoit ingrat. Tous les hommes le sont-ils?... Il y en a beaucoup.

Si cinquante louis ne sont rien, on peut au moins en faire quelque chose, et nous pourrions citer des gens qui ne les avoient pas, et qui éblouissent aujourd'hui par leur faste. Robert devoit se flatter plus aisément qu'un autre de marcher à grands pas vers la fortune. Les projets de toute espèce se succédèrent sans relâche, et comme Robert n'avoit jamais pensé, agi raisonnablement, qu'il étoit déjà loin de cet âge heureux où on se corrige quand on le veut fortement, le projet auquel il s'arrêta fut de s'enrichir à la loterie de Piété, à celle des Enfans-Trouvés, à toutes les loteries existantes. Le gros lot est de cent mille francs; trois de ces lots réunis font cent mille écus, et avec

cela on peut vivre agréablement. La difficulté est de les gagner, mais enfin quelqu'un les gagne, et pourquoi, disoit Robert, ne les gagnerois-je pas comme un autre ?

Le bon homme de la rue Jean-St.-Denis lui auroit répondu : monsieur, vous avez méprisé mes premiers avis, et vous ne vous en êtes pas mieux trouvé. Mais je ne me lasse pas de vouloir le bien, et je le fais quelquefois. Ecoutez-moi : vous devez être tout-à-fait détrompé des illusions de la jeunesse. Il vous reste encore dix années d'activité ; sachez les utiliser. Vous n'avez que cinquante louis ; mais je suis arrivé à Paris avec des sabots aux pieds et six francs dans ma poche. Vous ne savez rien faire ; je n'étois pas plus savant que vous et je me trouve maintenant à la tête d'un établissement, qui non-seulement fournit à mes besoins, mais sur les produits duquel je fais des économies. Pourquoi ai-je prospéré? C'est que j'ai su ployer mon caractère à la foiblesse de mes moyens : c'est-là, je crois, le grand secret. Imitez-moi. Louez une petite boutique. Il vous en coûtera peu de rester à votre comptoir : vous êtes boiteux. Achetez pour cent pistoles de merceries au comptant. Prenez ensuite pour quinze cents francs en espèces, autant à crédit, et peu à peu vous étendrez votre petit commerce. Je sais que vous serez obligé de manger pendant quelques années du pain et du fromage. Mais le pain

qu'on a légitimement gagné n'est pas sans saveur, et quand vous approcherez de la soixantaine, vous trouverez doux de ne devoir votre bien-être qu'à vous seul.

Parlez donc de pain et de fromage à un homme dissipé qui a de l'argent dans sa poche, et qui attend les gros lots de deux ou trois loteries. Robert ne les gagna point, et cela n'a rien d'étonnant. Il retomba bientôt dans sa première misère avec un regret de plus, celui d'avoir mal employé le secours qu'il avoit reçu.

Il rentroit chez lui, ayant mal dîné, et ne voulant pas souper, par esprit d'économie. Il est arrêté au milieu de sa vilaine petite rue par une femme qui la barroit de la courte étendue de son corps, et par un cocher de fiacre qui coupoit à grands coups de fouet sa victime gémissante. Robert, avili, n'avoit pas cependant l'habitude du crime. Il lui restoit un cœur et le premier mouvement de l'homme sensible est de secourir l'opprimé. Robert parle raison et principes au cocher, et le cocher continue de frapper. Robert, qui sent l'impossibilité de lutter avec avantage contre un homme qui a deux bras, prend, de celui qui lui reste, le cocher par une jambe, le jette sur le pavé, la tête en avant, relève la malheureuse victime de sa brutalité, l'entraîne, la fait sortir de cette rue, et la jugeant, à la lueur des lanternes, aussi peu difficile que lui, il la conduit chez un vinaigrier, et lui offre sur

le comptoir un verre d'eau-de-vie, qui lui rendra infailliblement l'usage de ses sens.

Cette femme est couverte de guenilles. Sa pâleur, ses yeux cernés sont l'effet de la maladie ou de la débauche. Mais elle a été belle. En l'examinant avec quelque attention, on retrouve de la délicatesse dans ses traits. Il est naturel de désirer savoir à qui on a rendu service, et ce qu'on pourroit faire encore pour la personne obligée. Cette femme s'appelle Angélique. Ce nom n'apprend rien, et fait seulement penser que jamais nom ne fut plus mal appliqué. La femme ajoute que le cocher de fiacre est son mari, et Robert réfléchit qu'un mari a des droits, souvent méconnus, mais toujours incontestables, et qu'un imprudent qui se mêle de querelles de ménage, s'expose à des voies de fait que justifie quelquefois l'opinion. La femme qui voit Robert préoccupé, craint de perdre sa protection. Elle lui dit bonnement et franchement qu'elle est la femme du cocher de fiacre, comme les filles du Port-au-Blé, ou de la rue Maubuée sont celles de tel ou tel porte-faix, de tel ou tel décrotteur. Cet aveu rassure Robert; mais il éteint en même temps l'espèce d'intérêt que lui avoit inspiré d'abord la dame en guenilles battue par son amant le cocher. Robert vouloit s'en aller chez lui; la femme craignoit de rentrer chez elle. Elle retenoit Robert. Elle lui représentoit que, maîtresse obsolue de ses ac-

tions, elle pouvoit à son gré changer de mari; que lui, protecteur, étoit pauvre comme elle; que la nature l'avoit plus maltraité qu'elle; qu'un homme borgne, manchot et boiteux pouvoit la considérer encore comme une espèce de bonne fortune; enfin elle lui offroit la préférence.

Il y avoit quelque temps que Robert, très-attentif, ne saisissoit plus cependant le sens d'aucune phrase. Des rapports singuliers entre cette voix et celle de..... Il n'étoit occupé qu'à recueillir, à comparer des sons... Il s'approche tout à coup; il prend les deux mains de cette femme, il l'attire sous la lampe enfumée qui éclaire ce cabinet. Il étudie des ruines; il cherche sous des traits déformés ces grâces, cette fraîcheur, ce duvet de la pêche, qui colore la beauté, et qui presque toujours est le cachet de l'innocence.... Il recule d'effroi.... Il revient.... Il regarde encore.... Il est enfin convaincu. Une sueur froide coule de tous ses membres; ses cheveux se dressent sur sa tête; il s'écrie douloureusement : « De l'Oseraie me l'avoit prédit. »

Tremblez, vous, qui substituez la passion à la réflexion et au raisonnement; vous, qui prenez des charmes pour des qualités, le désir pour de l'amour, la jouissance pour le premier des biens, qui ne voyez qu'un jour, qu'une nuit où l'homme sensé cherche à démêler, à prévoir au moins le sort de toute sa vie; tremblez, vous

dis-je, c'est sa femme que Robert a devant les yeux.

Par quels degrés cette femme, jadis si déduisante, est-elle descendue à ce point de dégradation? L'histoire seroit longue et pénible. Contentons-nous de présenter le vice dans toute sa laideur, courbé enfin sous le châtiment qui l'attend tôt ou tard.

Cette femme, frappée du nom de l'Oseraie, des exclamations de Robert, écoute à son tour. Eclairée par quelques mots qui rappeloient des particularités qu'elle seule connoissoit, elle passe du doute à la certitude. Elle cherche en vain son mari; il est devenu méconnoissable, mais elle n'en est pas moins certaine que c'est lui qu'elle voit. Elle s'élance, elle se précipite; Robert la repousse avec mépris, avec dégoût. Il lui reproche sa conduite passée, son état présent. Elle répond par des vérités dures aux plaintes de son mari. Elle l'outrage, elle le provoque, et Robert conçoit qu'il est des circonstances où on ne peut répondre à certaines femmes que par des coups.

Respectant encore le choix de sa jeunesse et de son cœur, il vouloit s'éloigner. Il employoit ce qui lui restoit de forces à s'arracher des bras d'une prostituée. « Il y a quinze jours que je te « cherche, que je te fais chercher, et tu ne « m'échapperas pas, lui cria-t-elle d'une voix « rauque. » Ses yeux cavés étoient étincelans;

ses mains décharnées s'imprimoient dans la main de son mari; un vieux mouchoir détaché laissoit voir une gorge flétrie et tombante; c'est la plus hideuse des furies qui s'attache à Robert, déjà trop malheureux.

Elle lui apprend en peu de mots que les biens de son père et de sa mère appartenoient au survivant; que depuis long-temps madame Perceval n'est plus, et que la mort récente de son époux autorisoit ses filles à partager une succession, à laquelle cependant elles ne peuvent toucher sans l'autorisation de leurs maris. A ce mot *succession*, si puissant pour les malheureux et agréable même aux riches, Robert sent expirer son ressentiment, et surmonte son dégoût. Il traite sa femme avec douceur; il cherche à la rappeler à elle-même; il lui laisse espérer qu'une conduite décente pourra lui faire oublier le passé. Il l'emmène, il la conduit à son galetas, et là on parle héritage, et on s'occupe des moyens d'entrer en jouissance de la moitié de la succession.

Robert apprend que sa femme aura pour sa part soixante mille francs au moins, et il ne la trouve plus si repoussante. Il croit même que la propreté, la toilette, une table saine et abondante lui rendront quelqu'embonpoint et une sorte de fraîcheur. Déjà son imagination la lui peint telle qu'il la désire, et comme une femme passable encore, et qui a soixante mille francs,

mérite des égards, Robert en marque et beaucoup.

« Ma chère amie, lui dit-il, nous ne pouvons « nous dissimuler la nécessité de sortir de France, « où des fautes et des erreurs multipliées nous « ont trop fait connoître. Passons en Angle- « terre avec notre petite fortune. Augmentons-la « par notre travail, car l'expérience m'a enfin « rendu sage et je veux sérieusement travailler. « Le commerce est en honneur dans ce pays-là. « J'y ferai commerce, et quoi de plus facile ? « Acheter et vendre, voilà tout, et je ne fais « que cela depuis que j'existe. Mais l'homme « appliqué a besoin de relâche, et j'aurai un « commis intelligent, qui tiendra mes livres, « qui fera ma correspondance, qui achètera, « qui vendra, qui recevra, et ce qui me restera « à faire ne sera pas au-dessus de mes forces. « Bientôt j'ai un vaisseau à moi qui va d'An- « gleterre en Amérique, de l'Amérique à la « Chine, au Japon. Il revient par la Russie, « ayant vendu ou échangé dix fois son charge- « ment. Il rentre dans la Tamise avec des lin- « gots qui feroient la fortune de dix particuliers. « Alors je frète dix vaisseaux et en moins de « quinze ans j'en couvre toutes les mers : je suis « en Angleterre ce que Samuel Bernard fut en « France. Je répands l'or à pleines mains, et je « suis nommé membre de la chambre des com- « munes. Je me jette dans le parti de l'opposi-

« tion. Je fais pâlir le ministère; le roi m'achète « au plus haut prix, me donne l'ordre du Bain « et un titre. Me voilà lord un tel, vous êtes « lady, et dès lors on ne recherche plus notre « origine, on ne s'informe pas de ce que nous « avons fait.

« Je tonne dans la chambre des pairs; je me « déclare l'appui des catholiques d'Irlande. Les « Irlandois, forts de ma protection, se rassem- « blent; les têtes se montent; le cabinet de St.- « James craint une insurrection, et croit ne « pouvoir mieux faire que de confier le gouver- « nement de l'île à celui qui a captivé l'affec- « tion des habitans, et dont il se croit sûr. Je « suis nommé vice-roi, vous êtes vice-reine; « cette marque de confiance me touche, et « comme nos opinions et notre conduite doivent « varier selon les circonstances, je prouve aux « Irlandois que les descendans des auteurs de « la conspiration des poudres ne peuvent oc- « cuper aucune charge publique et doivent « payer doubles impôts. On ne me croit pas, « mais on fait semblant de me croire, ce qui « revient au même. On obéit, on paie, on tombe « à nos pieds. La cour nous considère, et nous « sommes heureux. » *Vanitas vanitatum!*

Madame Robert n'avoit aucune ambition. Elle écoutoit avec la distraction qu'on donne au récit d'un rêve, ou à la lecture d'un conte de fées, et quand Robert eut assez parlé, elle le

ramena à l'objet premier, essentiel, pressant, à la succession. Il falloit la recueillir d'abord, disoit-elle, et on verroit ensuite ce qu'on en feroit.

Il étoit indispensable de voir Moreau et de s'entendre avec lui. Robert conservoit un reste d'amour-propre. Il avoit craint précédemment de paroître devant sa belle sœur : on n'avoit pas répondu à sa lettre, et cette marque d'indifférence ou peut-être de mépris ajoutoit à sa répugnance. L'innocence est quelquefois trop timide; la débauche, l'habitude de la crapule éteignent toute espèce de sensibilité, même dans un sexe qui semble n'être formé que pour aimer et pour plaire. Madame Robert ne balança pas à aller offrir à d'estimables parens l'aspect de sa misère et de son opprobre. Munie de la procuration de son mari, qu'on a payée en vendant de misérables haillons, elle part pour Châtenay, seule, à pied, moins fatiguée de remords, que du désir d'ajouter à ceux qu'elle s'efforce en vain d'éloigner.

Elle arrive à l'asile de la paix et du bonheur. Elle entre dans cette maison simple, embellie par la pratique des devoirs et des vertus domestiques. Personne n'envie le sort de ces heureux habitans : ils jouissent sans faste, sans éclat; mais ils ne connoissent ni la satiété, ni l'ennui, ces fléaux de l'oisive richesse.

Est-il donc des êtres qui portent avec eux

un signe de réprobation ? La petite Cécile, parvenu à l'âge de huit ou dix ans, avoit vu des pauvres, à qui elle donnoit, avec plaisir, le foible tribut qu'offroient ses parens à l'humanité souffrante; Cécile recula devant sa tante qu'elle ne connoissoit pas, et courut se réfugier dans les bras de sa mère. Félicité, effrayée du trouble de sa fille, sort, et voit une femme à qui il ne reste de son sexe, que l'impudence trop commune à celles qui ont méprisé, qui ont rompu les liens sociaux. Elle s'arrête devant elle, inquiète, irrésolue; elle entend ces mots terribles, plus terribles encore par l'air et le geste qui les accompagnent : Tu feins de ne pas reconnoître ta sœur.

Madame Moreau fuit, et son effroi ne lui permet pas cependant d'oublier sa fille. Elle enlève l'enfant; elle craint qu'il ne respire un souffle contagieux. Elle l'emporte; elle précipite ses pas; elle entre dans le cabinet de son mari; elle tombe sans pouvoir articuler un mot. Heureuse et respectable la femme qui n'a connu de joie que celle qu'elle a partagée avec son époux; et qui, dans ces événemens plus ou moins pénibles, qui nous frappent tous, ne connoît que lui pour ami, pour protecteur.

Moreau se lève s'informe, et se présente devant celle qui porte le trouble dans sa maison. Il prend le ton d'autorité et de confiance naturel à la probité modeste, qui pourtant sait

s'appréeier. Son maintien, l'estime qu'il inspire à tout ce qui l'approche, en impose même à celle qui depuis des années, ne sait plus rien respecter. Elle balbutie; son œil déhonté, son front qui ne rougit plus, se baissent vers la terre, au moment où elle articule son nom.

Elle présente d'une main tremblante la procuration de son mari. « Je vois ce qui vous « amène, lui dit Moreau. Le deuil, dont se pa- « rent les enfans ingrats, n'est pas même sur « vos lèvres. Vous ne venez pas, guidée par « la reconnoissance, offrir, à vos parens morts, « le triste et dernier tribut de votre affection. « Vous vous souvenez qu'ils ont existé parce « que vous êtes héritière. Vous hériterez; mais « votre présence ne souillera pas ma maison. « Voilà l'adresse de mon notaire. Soyez chez « lui demain matin : l'acte de partage est prêt. « Je souffrirai sans doute de me retrouver avec « vous; mais il le faut, et je me résigne.

« Je n'ai rien mangé d'aujourd'hui, dit à « demi-voix madame Robert, le front toujours « courbé vers la terre. — Voilà de l'argent; « éloignez-vous. »

Elle sort, elle rentre à Paris; elle ne pense pas à Robert; elle n'a plus besoin de lui. Elle cherche; elle trouve le dernier compagnon de ses débauches, celui qui l'a meurtrie sous les coups, et qu'elle préfère en ce moment à tous ceux qui peuvent laisser tomber sur elle un

regard. Elle ne veut être ni lady, ni vicereine; mais elle passera en Angleterre avec son abject amant. Elle en fera, non un honnête homme, mais un monsieur. Ils mangeront gaiement leurs soixante mille livres, et ensuite.... ensuite? Pourquoi s'occuper de l'avenir?

Il est peu de cochers de fiacre qui refusassent une semblable proposition. Il en est même quelques-uns qui seroient capables de reconnoissance envers la femme qui les auroit enrichis : celui-ci étoit, sous tous les rapports, digne de madame Robert.

Elle touche ses fonds; son amant l'aide à les transporter dans un hôtel garni, où ce ne sont pas les individus qu'on reçoit, mais les sacs qu'ils descendent du fiacre, et dont sans doute ils ne sont que porteurs. On les évite, on les écoute à peine, on dédaigne de les servir.

Un fripier, une lingère, qui vendent de la considération à juste prix, leur en procurent en une heure de temps. Ils prennent le haut ton en rentrant à l'hôtel, et le maître baisse le sien. Il voit bien que monsieur et madame se sont amusés à ses dépens. Ils ne sont pas les premiers, au reste, qui voulant se travestir ont pris les costumes les plus burlesques. Monsieur a la voix éteinte par l'abus des liqueurs fortes, et le maître trouve tout simple qu'on soit enrhumé. Madame jure beaucoup, et le maître

observe que cela sied assez à une jolie femme.

Cependant, un mari qui a un intérêt réel à prendre la sienne, peut la chercher, la retrouver, et se remettre à la tête de la communauté. D'après cette réflexion très-simple, monsieur et madame jugèrent que pouvant désormais paroître convenablement partout, ce qu'ils avoient de mieux à faire étoit de partir sans délai. Quand on a une voiture à sa disposition, il est naturel de s'en servir. Monsieur va prendre un homme, qui montera sur le siége, où décemment il ne peut plus paroître. Les sacs, au grand regret du maître de l'hôtel, sont replacés dans les coffres du fiacre. Les voyageurs partent; ils sont sur la route de St.-Denis.

On marche aussi vite que peuvent aller les rosses qui traînent la voiture. On rit beaucoup des maris dupés; on a soin d'égayer la conversation à l'aide d'une bouteille à dix-huit degrés, dont on a eu soin de se munir en passant à la Chapelle, et on ne sait plus ce qu'on dit en arrivant à Clermont. On oublie tout, hors les sacs, qu'on ne confie à personne, qu'on porte soi-même dans sa chambre. *Auri sacra fames!*

Le propriétaire du fiacre et des chevaux fut étonné de ne pas voir rentrer son cocher à onze heures, à minuit. Il l'attend jusqu'à une heure, jusqu'à deux, jusqu'à ce qu'enfin il ne put pren-

dre d'informations de personne. Mais à la pointe du jour, il se mit en course et alla sur toutes les places, dans tous les cabarets où son cocher s'arrêtoit, et il fût rentré chez lui sans rien découvrir, si un petit décrotteur, qui se tenoit à la porte de l'hôtel d'où monsieur et madame étoient partis, n'eût remarqué un homme inquiet, troublé, et qui parloit tout seul. Un Savoyard va toujours au-devant de quelques sous. Celui-ci demanda d'une voix timide au propriétaire s'il pouvoit lui être utile à quelque chose, et le propriétaire l'envoya promener. L'enfant insista et n'obtint pas d'autre réponse. Le propriétaire reprit son monologue et parla de velours d'Utrecht jaune, du numéro 560, de son cheval pie, qu'il avoit payé quatre-vingt deux livres au dernier marché. L'enfant s'écrie : « Je savois « bien que je vous rendrois quelque service. Le « fiacre que vous cherchez est parti hier à deux « heures de cet hôtel. » Le propriétaire y entre, il interroge le maître de la maison. De question en question, de réponse, en réponse, le voile qui couvroit la fuite de nos coquins se soulève peu à peu. Enfin tout s'éclaircit, et il ne s'agit plus que de savoir quelle route ont pris les voleurs. Le cocher a beaucoup d'argent, sans doute mal acquis. Il a le plus haut intérêt à se dérober aux poursuites; il est vraisemblable qu'il est sorti de Paris. Le petit décrotteur déclare que le fiacre a traversé la place des victoires,

et a pris la rue Neuve-St.-Eustache. Cette rue Neuve-St.-Eustache conduit à la porte St.-Denis et à la porte St.-Martin. On va par ces deux portes en Picardie, en Artois, et en Lorraine. Sur laquelle des trois routes chercher les fuyards?

Le propriétaire court comme un insensé : il voudroit être sur tous les chemins de France à la fois. Le petit Savoyard, le regard suppliant, la main étendue, le suit aussi loin que le lui permettent ses forces: le propriétaire n'a pas le temps de reconnoître un bon office. Il perd son temps en allant et venant et n'apprend rien qui puisse le diriger dans ses démarches. Forcé de s'asseoir enfin, il réfléchit que les gens qui redoutent la justice ne vont pas en Lorraine, et que son cocher doit avoir pris la route de l'Angleterre ou de la Hollande. Il fait seller son meilleur cheval, qui portant ne vaut pas grand' chose. Il part décidé à s'informer de son cheval pie à la Chapelle, à la Villette, et il s'arrête précisément au cabaret où monsieur et madame ont fait leurs provisions de bouche.

Là il obtient des renseignemens positifs. C'est en Angleterre que vont ses coquins. Mais il y a encore ici deux chemins. Passent-ils par Beauvais ou par Amiens? persuadé qu'il arrivera à Calais avant eux, il avance au hasard, et à chaque gîte il a la satisfaction d'apprendre, qu'il les suit à la trace et qu'il gagne sur eux trois à quatre lieues par jour.

Il arrive à Amiens poussé par l'espérance souvent mensongère, mais qui cette fois ne le trompera point. Il voit du monde rassemblé à la porte d'une auberge. Il s'arrête; il apperçoit dans la cour une femme qui s'arrache les cheveux, qui déchire une robe et un mantelet neufs, et comme ce n'est pas cela qu'il cherche, il pique son cheval, au moment où ses yeux se portent sur un mauvais carrosse, qui ressemble singulièrement au sien. Il entre au galop dans la cour. Il retrouve des traces de son numéro 560, que monsieur et madame n'ont pu tout-à-fait effacer. Il revoit son velours d'Utrecht jaune. Il court à l'écurie ; il embrasse son cheval pie et son maigre compagnon.

Il demande à l'oreille du valet d'écurie où est l'homme qui est arrivé dans ce fiacre. « Oh! « monsieur, c'est un coquin..... — Je le sais « bien. — Qui s'est arrangé, sans en rien dire « avec le courrier de la malle de Calais, qui « est disparu cette nuit avec soixante-mille li- « vres, pendant que sa femme dormoit, et qui « la laisse sans un sou. La voyez-vous? Elle « s'arrache là-bas ce qui lui reste de cheveux. « Elle feroit beaucoup mieux de vendre ses che- « vaux et son carrosse à notre maître et de cou- « rir après son mari. — Vendre mes chevaux et « mon carrosse! » Le propriétaire s'élance, saisit la dame par le bras, et crie un bon quart d'heure, sans que ni lui, ni personne sache ce qu'il veut dire.

Madame Robert, toute à la perte de son argent, ne s'alarme point des criailleries d'un homme qu'elle n'a jamais vu. Mais quand on parvint à s'entendre et à s'expliquer, qu'elle réfléchit qu'elle s'est donnée publiquement pour la femme d'un drôle qui a volé un carrosse et deux chevaux, et qu'en désavouant ce prétendu mari, il ne sera pas moins constant qu'elle est sa complice, la frayeur la saisit, l'égare; elle laisse entre les mains du propriétaire la moitié de son mantelet et de sa robe, et prend la fuite avec le reste, sans savoir où elle va. De tous côtés on crie au voleur! arrête, arrête. On lui barre le chemin; elle se jette dans un allée; on ferme la porte sur elle. Elle trouve un escalier, elle monte, elle entre dans une chambre; dont les croisées ouvrent sur une rue où elle ne voit personne; elle se décide à sauter; ses jambes s'embarrassent dans ses jupes; elle ne saute pas; elle tombe lourdement sur le pavé. Elle se casse un bras, une cuisse et la tête. Fin digne d'une telle vie et qui prévient toutes poursuites judiciaires.

Le propriétaire ne pensoit ni à chercher, ni à poursuivre des coupables. Trop heureux de retrouver son carrosse et ses chevaux, qui lui furent remis sur les attestations, recommandations et injonctions magistrales dont il s'étoit pourvu, il reprit gaiement le chemin de son domicile, et laissa au procureur du roi d'Amiens

à disposer comme il l'entendrois de la *dépouille mortelle* de madame Robert. Or, cette dépouille ne pouvant couvrir aucuns frais, le procureur du roi supprima le réquisitoire, l'information, la cérémonie imposante de la claie, et les membres disloqués de madame Robert furent, à petit bruit, jetés dans un trou, où nous les laisserons, s'il vous plaît.

Son amant, le cocher, avoit d'abord trouvé très-doux d'avoir une femme et soixante mille francs. Il avoit pensé depuis, que les soixante mille francs sans la femme vaudroient mieux encore, et le cocher étoit de ces êtres indifférens sur les moyens de doubler leurs capitaux. Il avoit réfléchi d'ailleurs que son maître pourroit faire ses diligences pour rentrer en possession de son carrosse et de ses chevaux, et qu'il est des circonstances où il est dangereux de voyager à petites journées, et où il faut savoir prendre un parti décisif. D'après cela, il s'étoit arrangé, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire, avec le courrier de la malle de Calais. En soupant, il avoit fait boire copieusement sa compagne, ce qui n'étoit pas difficile : il suffisoit de lui verser, et lorsqu'elle céda à la force des vapeurs bachiques, le pouce et l'index armés encore d'une dernière et copieuse prise de tabac qu'elle n'avoit pas eu la force de porter à sa destination, mon coquin avoit empli ses poches, avoit fait plusieurs voyages clandestins

de son auberge à celle du courrier, et il étoit monté dans sa carriole aussi tranquillement que s'il n'avoit rien eu à se reprocher. Il y a des hommes heureusement nés.

A Calais, les affaires changèrent de face. On ne pouvoit s'embarquer pour l'Angleterre sans un passe-port, qu'on ne refusoit que dans des circonstances majeures, parce que le produit des passe-ports, et du foin qu'on récoltoit dans les fossés de la ville, arrondissoit les émolumens de messieurs de l'état-major. Messieurs de l'état-major étoient cependant des gens fort honnêtes, qui aimoient mieux perdre un écu par tête, que de favoriser l'évasion d'un coquin. Le capitaine des portes, homme madré, fit observer à M. le gros major, que le langage du solliciteur ne s'accordoit pas avec son habit de ratine de Hollande; que ses mains calleuses déceloient son obscurité; que son maintien gauche annonçoit un défaut absolu d'éducation; car alors on jugeoit de l'éducation de quelqu'un, d'après la manière dont il se présentoit, dont il portoit son chapeau et son épée; et cette manière de juger prouvoit sans doute beaucoup de pénétration.

M. le gros major, enchanté de trouver une occasion de faire le capable, interrogea notre cocher. Notre cocher, qui ne s'attendoit pas à subir un interrogatoire, se troubla, se coupa, et lorsque M. le gros major lui dit qu'il étoit

un fripon, il jura le contraire, de manière à convaincre M. le gros major, qu'il pouvoit..... ce jour-là avoir deviné.

Comme M. le gros major n'étoit pas expert en matières criminelles, il chargea quatre grenadiers de conduire le cocher chez M. le président, car vous saurez qu'alors il y avoit à Calais un présidial assez bien composé, ce qui ne vous étonnera pas, lorsque vous vous rappellerez que la colère et les forces d'Edouard III, échouèrent pendant un an devant cette ville célèbre, où on ne trouve aujourd'hui que du vent, du sable, un libraire qui fait assez mal ses affaires, dix pâtissiers qui font fort bien les leurs; et ce qui est inappréciable, des femmes très-jolies, très-aimables, qui, dit-on, ne sont pas insensibles, ce que pourtant je n'affirme pas, parce que je n'en sais rien.

Quand on a vécu quelque temps dans une certaine intimité avec une femme, on est nécessairement au courant des détails de son ménage et de sa famille. Le cocher, pressé, menacé, terrifié par le président, avoua à peu près tout ce que vous savez déjà. Les soixante mille francs furent transférés de l'auberge au greffe, et on expédia aux juges d'Amiens un courrier, qui les pria d'avertir madame Robert qu'elle pouvoit revendiquer ses fonds. Or, comme les morts, ne revendiquent rien, le courrier revint à Calais comme il en étoit parti, plus, cependant, le

prix de sa course, qui l'intéressoit davantage, que la vie et la mort de madame Robert.

M. le président écrivit à Moreau une belle et longue lettre qu'il auroit pu réduire à ceci : Madame votre épouse est héritière de sa sœur, si elle peut prouver qu'elle n'ait pas laissé d'enfans. M. le président fit insérer dans la Gazette de France une autre lettre, qui invitoit les héritiers en ligne directe, s'il y en avoit, à se présenter, ce qui fit que toute la France sut qu'il y avoit à Calais, un présidial, et c'est ce que vouloit M. le président.

Moreau, muni des pièces nécessaires, prit la poste et arriva dans la capitale du pays conquis et reconquis. Il toucha et trouva les soixante mille livres, à la petite différence près de mille écus, qui ne sont qu'une bagatelle : tout le monde sait que les tiroirs d'un greffe son collans.

La succession de monsieur et madame Perseval passa donc toute entière à une fille, l'ornement et l'honneur de son sexe, et à son époux qui méritoit sa fortune par l'usage qu'il en avoit toujours fait.

Qu'est devenu Robert ? que pense-t-il, que fait-il lorsque je vous raconte des événemens qui le touchent de près et qu'il ignore? Hélas, je crains de parler, et cependant je ne peux me taire... Je parlerai.

Robert attendoit sa femme. Il craignoit de

sortir, de marcher : l'exercice et le grand air eussent ajouté au besoin qui le tourmentoit déjà. Etendu sur de la paille, il humecte de temps en temps sa bouche brûlante de quelques gouttes d'eau. La journée s'écoule, la nuit vient, l'inquiétude naît, le sommeil fuit.

A la naissance du jour, Robert fait un effort. Il se lève; un bâton lui sert d'appui; il se traîne; il va chez le notaire de Moreau avec qui il avoit eu quelques rapports d'affaires, lorsqu'il demeuroit à Châtenay. Il passe devant la boutique d'un boulanger; il s'arrête, il dévore des yeux l'aliment auquel il ne lui est pas permis de toucher. La petite fille de la boulangère voit un homme pâle, défait, prêt à tomber d'inanition. Elle va dans le fournil; elle cache un pain d'une livre sous son tablier blanc; elle fait, en chantant, deux ou trois tours dans la boutique; elle gagne le seuil de la porte; elle traverse la rue; elle rentre, après avoir adressé quelques mots insignifians à sa voisine; le pain, si désiré, est entre les mains de Robert et personne n'a rien vu.

Il arrive chez le notaire, qui ne le reconnoît pas. Il faut qu'il s'humilie, qu'il se nomme. Le notaire recule devant lui, comme madame Moreau avoit reculé devant sa sœur. Robert entre dans des détails; il s'informe; il apprend que sa femme a touché ce qui lui revient de la succession de ses parens, et qu'il n'y a pas une heure

qu'elle est sortie de l'étude. Il se hâte de regagner son misérable logement; il attend encore; il compte les heures, les minutes; le jour tombe, et il ne doute plus de son malheur. Il se reproche sa confiance imprudente, sa facilité. Il s'accuse de l'événement fatal qu'il eût prévenu en surmontant la honte de se présenter devant son beau-frère : le mal est sans remède. Deux ruisseaux de larmes s'ouvrent et ne tarissent plus. Il est sans courage contre le néant qui se présente à lui et qu'il devroit invoquer. En quelque état qu'on soit, on tient donc à la vie.

Le chagrin, le défaut d'alimens enflammèrent un sang, déjà appauvri par les jouissances, les veilles, les anxiétés qui tourmentent l'ambitieux. Une fièvre ardente se déclara; et de l'eau, de l'eau pour tout remède, pour toute nourriture!

Une pauvre femme habitoit un réduit en face du sien. N'ayant jamais connu l'aisance, elle n'avoit pas d'idée de l'infortune. Son aiguille lui donnoit du pain, et elle rioit quelquefois. Elle venoit souvent essuyer l'eau qui tomboit du visage de Robert, et elle lui présentoit à boire. « Je m'éteins, je me meurs, « lui dit-il. Faites-moi porter à l'Hôtel-Dieu. »

Un brancard vient, porté par deux hommes qui n'exigent pas de salaire, parce qu'ils sentent qu'ils auront quelque jour besoin du même service, et qu'ils espère qu'on le leur rendra gratuitement.

Ah ! pensoit Robert, pendant qu'on le transportoit, si je guéris, je me vengerai de l'infâme qui m'a déshonoré, et qui me livre aux horreurs de la misère. J'invoquerai contre elle les lois et les hommes. Je découvrirai sa retraite ; je l'enfermerai, non dans un de ces couvens où on obtient encore une sorte de considération, mais dans cette maison destinée à recevoir, à châtier le vice crapuleux. Je m'emparerai de sa fortune, je me procurerai les douceurs de la vie et j'accablerai le reste de son existence des privations auxquelles elle a cru me condamner. Je..... je..... je..... Il n'eut pas la force de finir.

Les passans s'assemblèrent autour du brancard. Le bon homme de la rue Jean-St.-Denis traversoit le Parvis Notre-Dame. Il alloit avec sa femme jouir paisiblement au Jardin du Roi d'une belle matinée. Il s'arrêta comme les autres, il s'informa, et la pauvre femme nomma Robert. « Place, cria-t-il, place aux restes « d'un homme qui a usé sa vie en projets in- « sensés, et qui vient de mourir à la porte de « l'hôpital. »

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas !

FIN.